SAINT VINCENT DE PAUL

270.05
V743

EUROPE
ASIE
AMERIQUE
AFRIQUE

SAINT
VINCENT DE PAUL
ET
SA MISSION SOCIALE

TYPOGRAPHIE DE A. PILLET ET D. DUMOULIN
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5, A PARIS.

SAINT VINCENT DE PAUL AU TRIBUNAL DE DIEU

PEINTURE DE M. CHARLES LAMEIRE, DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Saint Vincent est à genoux ; l'Ange gardien présente à Jésus-Christ un livre ouvert sur lequel sont écrits les mérites du Saint. La Foi, principe de toutes les vertus, l'Espérance, la Charité, la Chasteté, la Force, toutes vertus personnifiées, font cortège à saint Vincent.

SAINT

VINCENT DE PAUL

ET

SA MISSION SOCIALE

PAR

ARTHUR LOTH

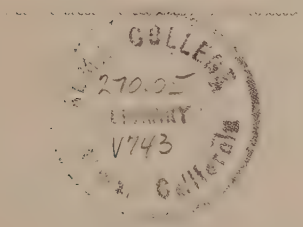
Ancien élève de l'École des chartes.

INTRODUCTION PAR LOUIS VEUILLOT

APPENDICES

Par Ad. BAUDON. — P. B. et L. B. — E. CARTIER

Auguste ROUSSEL.



PARIS

LIBRAIRIE DE D. DUMOULIN ET Cie

5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5

1880

— Tous droits réservés. —

46875

INTRODUCTION

INTRODUCTION

I

Les antiennes que l'on chante aux premières vêpres de saint Vincent de Paul sont le portrait et l'éloge le plus exact que l'on puisse faire de ce héros de la charité :

Les indigents et les pauvres cherchent de l'eau et n'en trouvent pas; moi, dit le Seigneur, je les exaucerai; moi, le Dieu d'Israël, je ne les délaisserai pas.

Je susciterai un prêtre fidèle, qui agira suivant mon cœur et suivant mes désirs.

Ses lèvres seront les dépositaires de la science, et les peuples attendront de sa bouche la connaissance de la loi, parce qu'il est l'ange du Seigneur des armées.

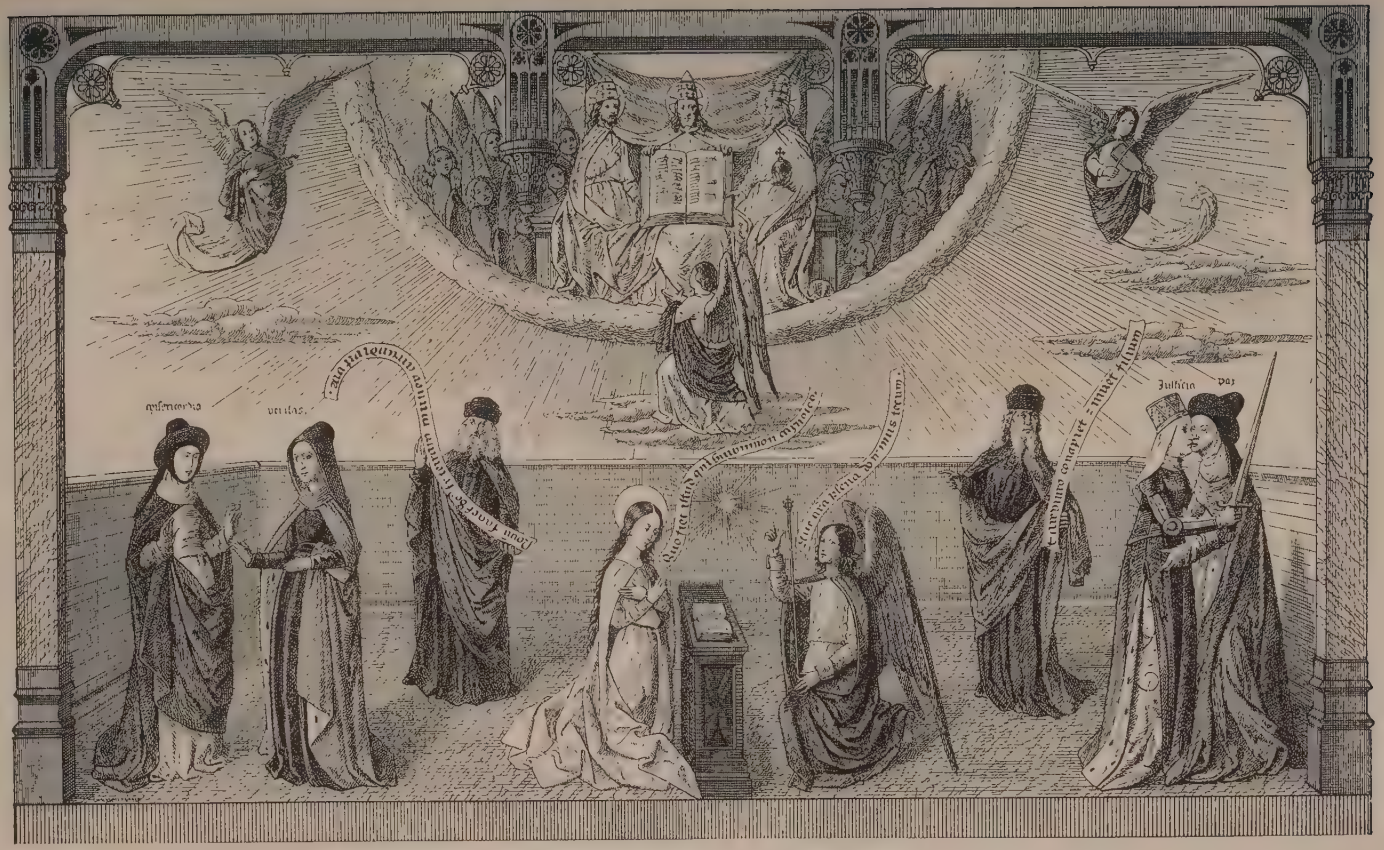
Je lui élèverai une maison stable, et il marchera tous les jours devant mon Christ.

J'enivrerai et j'engraisserai l'âme des prêtres, et mon peuple sera comblé de mes biens.

Voilà le secret de cette étonnante vertu, de cette merveilleuse destinée, de ces œuvres incomparables par lesquelles Vincent de Paul triomphe et triomphera toujours de l'instinctive aversion que le monde nourrit contre ce titre de *saint* qui condamne l'esprit du monde. Bon gré mal gré, saint Vincent de Paul prend place dans les apothéoses dont les hommes prétendent honorer tous ceux qui leur paraissent, à

tort ou à raison, avoir mérité la reconnaissance et la vénération des hommes. Il est indispensable et inévitable. Il faut le mettre au premier rang, il faut le nommer par son nom de saint, il faut le peindre avec son habit de prêtre, dès qu'il est question de rendre hommage à la bonté, au dévouement, à l'amour du prochain, au sacrifice de soi-même. Et ce nom de saint et cet habit de prêtre font rentrer tout le reste dans l'ombre, sinon dans le ridicule. Quelles actions, quelles vertus humaines peuvent soutenir ce voisinage? Voilà le SAINT, tout est dit : aussitôt l'intelligence la plus bornée se fait quelque mesure de l'abîme qui existe entre la bienfaisance et la charité, entre l'homme de bien et l'homme de Dieu. Sous le Directoire, les directeurs du Musée trouvèrent dans leurs magasins une statue de saint Vincent de Paul que les iconoclastes de 93 n'avaient pas osé détruire : ils eurent l'idée de la remettre au jour dans une galerie des *hommes utiles*, avec ces mots sur le piédestal : Vincent de Paul, *philanthrope français*. On les avertit de retirer leur inscription, qui devenait séditieuse à force de sottise. Saint Vincent de Paul philanthrope! Il est né pour la confusion éternelle de ces hommes qui prétendent servir l'humanité de leur propre fonds, par un seul mouvement de leur bonne nature, sans prier Dieu, sans le connaître, sans se donner à lui dans la foi, dans l'abnégation, dans la souffrance. Vincent de Paul a aimé les hommes parce qu'il a connu et aimé Dieu et voulu uniquement le servir. Il a été « un prêtre fidèle », suscité de Dieu, « un ange du Seigneur », comme dit l'Église, empruntant les traits de l'Écriture; et c'est parce qu'il a eu ces grands et divins caractères qu'il a fait de grandes et divines choses, dont la plupart des hommes ne connaissent qu'une partie, et la moindre partie.

Sa vie ne sera jamais assez écrite. Abelly, évêque de Rodez, son contemporain, a recueilli des mémoires exacts et précieux, mais il faut, comme a fait en dernier lieu M. l'abbé Maynard, les compléter et les éclairer par l'histoire des hommes et des choses auxquels le Saint a été mêlé; et c'est tout ce qu'il y a de plus important dans la première moitié du dix-septième siècle, où Vincent de Paul a rempli un rôle immense. Par une longue conspiration des livres contre la vérité, qui



LA SAINTE TRINITÉ DÉCRÉTANT L'INCARNATION DU VERBE

Miniature de la « Légende dorée », manuscrit français du quatorzième siècle, à la Bibliothèque nationale. — Dans le ciel, les trois Personnes divines réunies sous un seul manteau tiennent conseil ; un ange attend la décision souveraine. Sur la terre, Marie est agenouillée ; l'ange lui fait part du décret divin pendant que le Soleil de Justice descend vers elle. De chaque côté, les prophètes Isaïe et Jérémie qui ont annoncé l'Incarnation ; à gauche, la Miséricorde et la Vérité se rencontrent ; à droite, la Justice et la Paix s'embrassent. — Cette miniature est l'expression des paroles de saint Jean : « Dieu est charité... et il a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour le racheter... »

trouva jusque dans l'Église d'involontaires complices, un vaste et beau côté de l'histoire nationale a été trop longtemps caché aux yeux. La politique, les lettres, l'intrigue n'ont pas produit de petit personnage dont nous ne connaissions dans le moindre détail les moindres aventures. On ne sait rien ou presque rien de tant de bons et mâles esprits voués à Dieu, qui ont exercé par la science, par la foi et par la charité une influence prépondérante sur la marche de la civilisation. Autour de saint Vincent de Paul se groupent les Bérulle, les Condren, les Bourdoise, les Olier, les Alain de Solminiac, les Bénigne Joly, les Claude Bernard, les Michel Le Nobletz, et vingt autres dignes de mémoire, dont les noms ne sont jamais prononcés; prêtres, laïques, femmes admirables, qui luttèrent héroïquement pour tirer la France de l'abîme d'irréligion et de désordre où l'avaient plongée les guerres civiles, qui réussirent dans cette entreprise sublime et qui préparèrent ainsi les incomparables splendeurs du grand règne. Là sont les origines du siècle de Louis XIV. Les Oratoriens furent fondés, les séminaires prirent naissance, le clergé séculier et régulier se réforma, les plus grandes et les plus belles œuvres pour l'instruction religieuse du peuple et l'assistance des pauvres s'organisèrent sur une base indestructible; l'unité de croyance, fatalement brisée, eût été rétablie si les hommes d'État l'avaient voulu; le niveau de la moralité publique s'éleva partout, et la France, tranquille au dedans, grande et glorieuse au dehors, inaugura cette pacifique croisade des missions étrangères qu'elle a depuis toujours continuée, seule primauté qui lui reste aujourd'hui, de tant de primautés qui la décoraient alors.

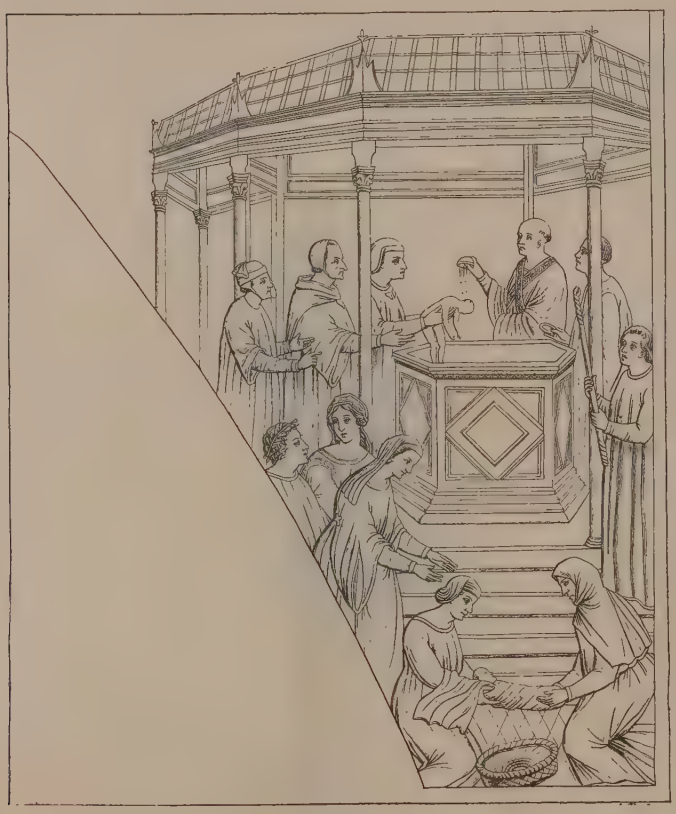
C'est là ce que l'on voit dans l'histoire de saint Vincent de Paul. L'homme apostolique envoyé de Dieu pour faire couler la source des eaux vives, pour « engraisser l'âme des prêtres », pour distribuer aux pauvres le pain de l'âme et le pain du corps, saint Vincent de Paul a été ou le moteur ou l'un des principaux et des plus utiles agents de la renaissance religieuse et sociale de la France au dix-septième siècle. La gloire des institutions de charité, celle des missions à l'intérieur lui appartiennent en propre; il a une part principale dans la réforme

JÉSUS-CHRIST PROMULGUE LA LOI DE CHARITÉ

La Cène est finie. Judas est parti pour consommer sa trahison ; son siège est vide et renversé.
C'est alors que Jésus adresse, comme un testament, ces paroles à ses disciples : « Je vous fais un commandement nouveau, qui est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés. » — Tiré des *Évangiles* d'Overbeck. (Paris et Dusseldorf, Schulgen.)

du clergé séculier, œuvre par excellence. Pour le reste, on trouve partout sa main, son conseil, son exemple. Personne n'a travaillé avec plus de succès à la réunion des protestants, avec plus de zèle à la défaite du jansénisme; personne de son temps n'a fait davantage pour

LES SACREMENTS, PRINCIPALES SOURCES DE CHARITÉ

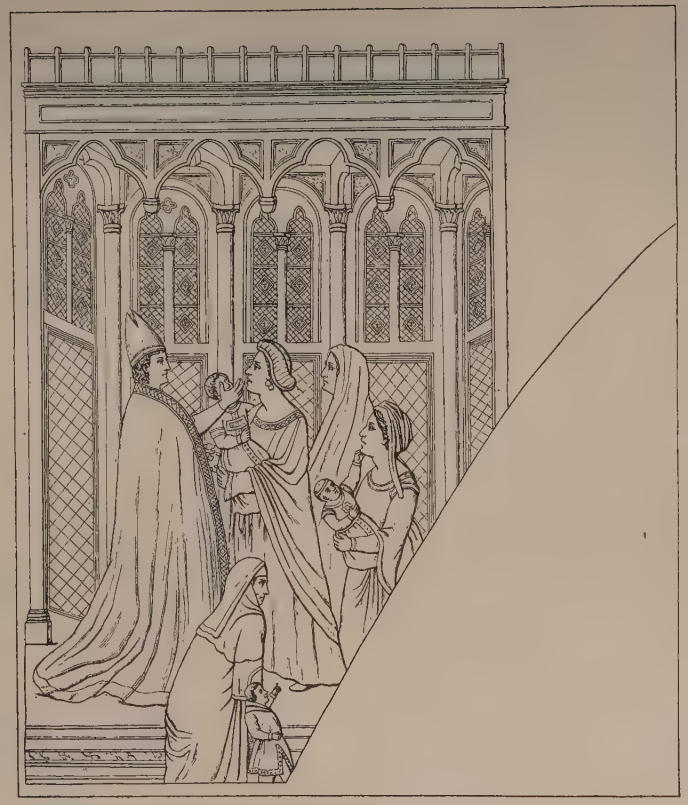


LE BAPTÊME

Un religieux baptise le nouveau-né que lui présente la sage-femme; deux clercs tiennent, l'un la patère avec du sel, l'autre un flambeau allumé. Sur un plan inférieur, une jeune femme et un jeune homme couronné de lauriers (peut-être Laure et Pétrarque, ami du peintre). — Fresque attribuée à Giotto, avec les six suivantes, dans l'église de l'*Incoronata*, à Naples. Quatorzième siècle.

la société, parce que personne n'y a davantage répandu la bonne odeur de Jésus-Christ.

Sa vocation était de s'employer à tout, parce que l'Église souffrait



LA CONFIRMATION

L'évêque trace le signe de la croix sur le front de l'enfant que sa mère lui présente. Le bandeau qui ceint la tête d'un autre enfant indique qu'il a reçu le sacrement.

L'EXTRÊME-ONCTION

La femme du mourant le soulève pour l'aider à recevoir le dernier sacrement; ses deux enfants prient pour sa guérison.

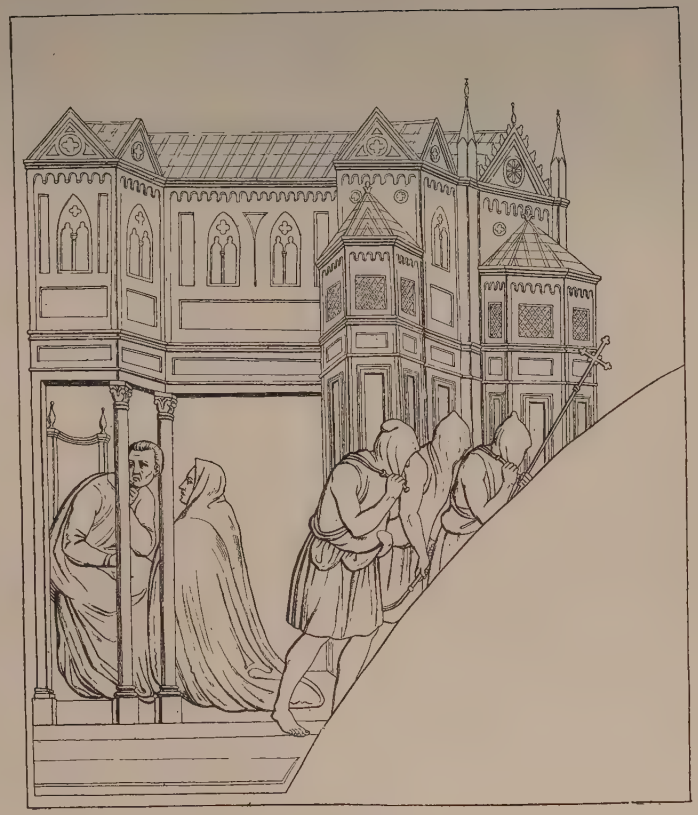
Le Baptême, la Confirmation et l'Extrême-Onction marquent les grandes phases de la vie chrétienne : la naissance, l'accroissement, la pleine maturité. Ils sont les signes de création nouvelle, de force pour les luttes de l'âme, de sauvegarde pour entrer dans la vie de la gloire. — « Avant la séparation dernière, dit Gœthe dans ses *Mémoires*, l'homme, pour entrer dans son nouveau royaume, est pour ainsi dire oint tout entier ; les pieds, les mains, tout le corps est comme embaumé de bénédictions. »

partout, dans les peuples et dans les prêtres. La guerre du protestantisme avait fait des ravages qu'il ne semblait pas possible de réparer. Peu d'années auparavant, il s'était trouvé jusqu'à vingt-huit diocèses sans évêques, et trente-cinq où l'administration des sacrements avait cessé. Les protestants avaient pillé, saccagé, incendié cent cinquante cathédrales et abbayes, plus un nombre considérable d'églises de paroisses ou de couvents : trois cents rien qu'en Beauce, cinq cents dans les seuls diocèses d'Uzès, de Viviers, de Nîmes et de Mende. Des désordres plus redoutables étaient venus à la suite de ceux-là. Dans la plupart des diocèses, les études avaient été abandonnées, la discipline s'était relâchée ou avait tout à fait disparu.

Comment mettre la main à un pareil mal ? Tout semblait impossible, sauf une chose, plus impossible aux saints que toute chose en ce monde, qui est de se décourager dans le service de Dieu.

Dans les labeurs multipliés et obscurs des premiers temps de sa vie, Vincent de Paul avait vieilli, mêlé à toutes les misères et à toutes les grandeurs de ce monde, sans que les unes eussent endurci son cœur, sans que les autres l'eussent tenté, sans que tant de fatigues ni cette longue instabilité lui fissent désirer le repos. Il sentait que tout cela n'avait encore été que son école. Le moment était venu, en effet, où il allait s'employer aux œuvres durables pour lesquelles la Providence l'avait préparé avec tant de soin et depuis longtemps, le remplissant d'expérience, de courage, de charité ; rassemblant autour de lui, par un dessein qui devenait manifeste, les matériaux de quelque grand édifice à bâtir au profit des âmes et à la gloire de Dieu.

Vincent jouissait d'une estime universelle. Tout ce qu'il y avait à Paris et en France de bons prêtres et de gens voués au bien le connaissaient et l'aimaient ; et lui, connaissait par une longue étude et déplorait tout ce qu'il y avait dans Paris, dans la France et dans le monde de plaies matérielles et morales à guérir. Il se sentait le cœur assez vaste pour tout entreprendre, il avait assez de confiance en Dieu pour tout espérer, il était assez humble pour demander partout du secours et s'utiliser à tout. Mais, si on lui avait révélé la moitié seulement de ce qu'il allait faire avant de s'endormir dans la paix de



LA PÉNITENCE

Un prêtre assis dans un confessionnal entend les aveux d'une femme agenouillée, tandis que trois pénitents s'éloignent en s'infligeant une rude discipline.

L'EUCHARISTIE

Un religieux distribue le pain eucharistique. La piété, l'humilité, la charité sont empreintes sur les traits de la personne qui le reçoit.

La Pénitence, remède de l'âme pécheresse, et l'Eucharistie, nourriture de l'âme purifiée, correspondent à des besoins journaliers. « Le catholicisme remue le monde pour le soulever vers le ciel ; le sacerdoce est son levier et la présence réelle son point d'appui. » (GERBET, *le Dogme générateur.*) — « Quand vous avez reçu le corps adorable de Jésus-Christ, ne sentez-vous pas, disait Vincent de Paul à ses prêtres, ne sentez-vous pas le feu divin brûler dans votre poitrine ? »

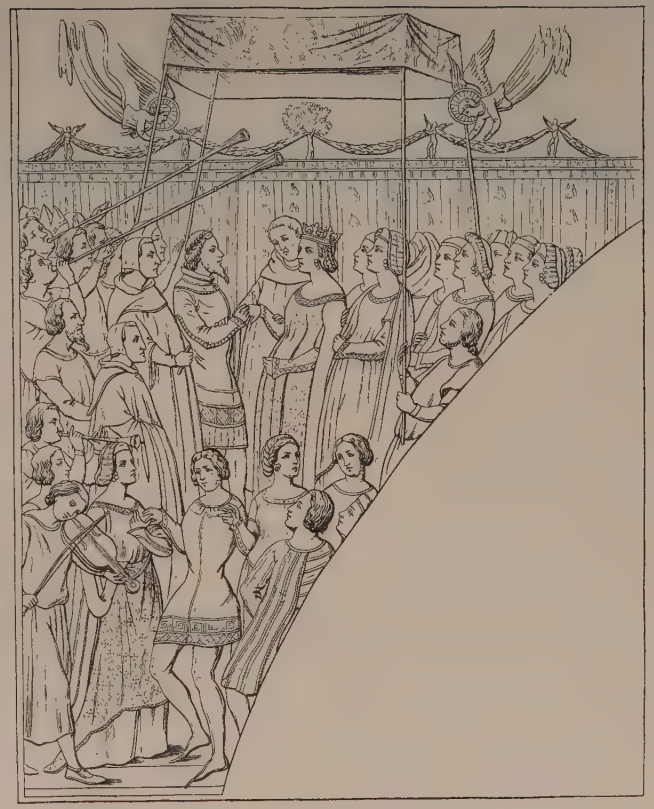
son Sauveur et dans la magnificence de ses œuvres, il ne l'eût pas voulu croire, ou il se fût affligé, pensant que Dieu, prolongeant sa vie bien au-delà des limites ordinaires, lui ferait attendre plus qu'à tous les autres hommes la seule récompense pour laquelle il s'imposait de si rudes travaux.

Le plus cher et le plus mûri de ses projets était de former une communauté de prêtres, à laquelle il donnait dans sa pensée trois fins principales, correspondantes aux maux de la religion et du peuple qui l'avaient principalement affligé : la première, pour que ceux qui en feraient partie travaillassent à leur propre perfection, en s'étudiant à pratiquer les vertus que Jésus-Christ a daigné nous enseigner par ses paroles et par ses exemples; la seconde, pour prêcher l'Évangile aux pauvres, et particulièrement à ceux de la campagne, qui sont les plus délaissés; la troisième, pour aider les ecclésiastiques à acquérir les connaissances et les vertus nécessaires à leur état.

Il lui fallait des hommes de sacrifice; il en vint, et plus peut-être qu'il n'espérait, quoiqu'il espérât beaucoup. Par la grâce de la Croix, le sacrifice volontaire est devenu l'un des instincts du cœur de l'homme. En France, cet instinct a toujours paru plus puissant, plus facile à réveiller, plus agissant qu'ailleurs. A travers des misères sans nombre, il se montra magnifiquement dans cette première moitié du dix-septième siècle, où d'abord on le voyait si peu. Mais Vincent et d'autres l'avaient deviné et l'avaient éprouvé. Les fureurs et les désordres de la guerre civile, les débauches de la politique et de la littérature avaient cependant laissé dans les âmes un fond de croyance qui les transformait fréquemment, par des retours soudains et victorieux. Dans son ignorance et dans sa misère, le peuple restait chrétien. La corruption des classes éclairées n'était pas cette corruption philosophique dont nous souffrons aujourd'hui, et qui gâte si radicalement les âmes, que même lorsqu'elles se convertissent elles restent lâches, attachées à la terre, incapables de renoncement; si bien que leur conversion ne paraît plus qu'une spéculation sur la mort et comme un moyen de procédure contre la justice de Dieu. Au dix-septième siècle, on admirait des dévouements héroïques, d'illustres pénitences. On vit

L'ORDRE

Le souverain Pontife sous les traits de Clément V, protecteur du peintre, assisté par deux archevêques et par deux chartreux, se dispose à oindre les mains d'un diacre derrière lequel sont rangés d'autres ordinands ; deux groupes de religieux chantent autour d'un lutrin les hymnes de la cérémonie sacrée.



LE MARIAGE

Un religieux célèbre le mariage d'un prince et d'une princesse ; plus bas, trois chevaliers accompagnés de leurs dames ouvrent des danses au son de la clarinette et du violon. Le religieux qui précède le chevalier à longue barbe rappelle les portraits du Dante, le plus cher ami de Giotto.

L'Ordre, caractère du sacerdoce divin, et le Mariage, sanctification des époux, consacrent des états et sont des sacrements sociaux.

« Ainsi, dit Gœthe dans ses *Mémoires*, un cercle brillant de cérémonies saintes, dont la beauté surpasse toute autre beauté, unit étroitement, quelque éloignés qu'ils soient l'un de l'autre, le berceau et la tombe du chrétien. »

LA FOI

Fresque de Giotto à l'*Arena* de Padoue, quatorzième siècle. — La Foi se présente debout, posée en face, foulant aux pieds les statues brisées de fausses divinités et des livres cabalistiques; à sa ceinture pend la clef de saint Pierre; sur le rouleau qu'elle tient de la main gauche, sont tracées les premières paroles du symbole des Apôtres. — « La Foi, dit saint Augustin, est un amour qui croit. »

L'ESPÉRANCE

Fresque de Giotto, à l'*Arena* de Padoue, quatorzième siècle. — Dégagée de son voile et de son manteau, pour être plus alerte, l'Espérance a des ailes ; et, gracieusement jetée dans l'espace, ne touchant plus la terre que du bout du pied, elle semble saisir la couronne céleste qui lui est présentée. — « L'Espérance, dit saint Augustin, est un amour qui attend. »

souvent des seigneurs se dépouiller de leurs biens, se dépouiller d'eux-mêmes, se donner tout entiers à Jésus-Christ, pour le servir dans la personne des pauvres. Comme ces gentilshommes qui vendaient leur terre patrimoniale et brisaient leur épée, de nobles dames en grand nombre, jeunes, bien nées et riches, abandonnaient le monde, rejetaient leurs parures, et dans leurs belles mains apportaient leur fortune et s'offraient pour devenir servantes des pauvres, faisant vœu d'obéissance au pauvre prêtre Vincent, qui au début de sa vie avait gardé les pourceaux! C'était le regain de la forte foi du moyen âge : les saints le moissonnèrent et la France en a vécu deux siècles; elle en vit encore.

Dans cette moisson, Vincent fut le plus humble et le plus laborieux ouvrier, il eut la plus large et la plus durable part. Sa communauté, formée en 1625, puis érigée en congrégation de la Mission sept ans après, fut son principal instrument.

Beaucoup de lecteurs en ce temps-ci, même chrétiens, ne savent pas assez ce que c'est qu'une congrégation religieuse. Pour le bien expliquer, il faudrait faire l'histoire tout entière d'une congrégation, et ce serait l'histoire de plusieurs siècles et de plusieurs peuples. Une congrégation fondée par un homme comme saint Vincent de Paul, comme saint Ignace, c'est cet homme, c'est ce saint lui-même, mais immortel, mais investi d'une puissance qui lui permet d'aller partout en même temps, d'agir et de rester en même temps partout. Au bout de quelques années, la Congrégation de la Mission était établie sur plusieurs points de la France, dans plusieurs pays de l'Europe et jusqu'au-delà des mers : les enfants de saint Vincent travaillaient en Italie, en Pologne, en Irlande, en Écosse, chez les Barbaresques, à Madagascar; ou plutôt saint Vincent y travaillait en personne; car l'esprit et le cœur de ses missionnaires étaient partout son esprit et son cœur. Chacun de ces hommes, qu'il avait choisis et formés, était son imitateur fidèle et lui obéissait comme il obéissait lui-même à Jésus-Christ, au mépris de toutes les fatigues, de toutes les souffrances, au mépris de la mort. Le fruit de ce travail était partout tel qu'il l'avait voulu : la sanctification des ouvriers d'abord, ensuite la sancti-

LA CHARITÉ TRIOMPHANTE

Groupe de marbre attribué à Jean de Pise, au Campo-Santo de cette ville, treizième siècle. — Les Vertus cardinales forment ici le piédestal de la Charité, qui est la reine des vertus chrétiennes. — La Foi sera anéantie par la vision de Dieu, l'Espérance par sa possession, mais la Charité, dont l'objet ne cesse d'être l'amour de Dieu, subsistera toujours.

fication et la consolation des pauvres, enfin l'exemple et la sanctification du clergé, qui recevait des envoyés de Vincent les leçons et les secours dont il avait besoin, et qui se réchauffait à l'ardeur de leur zèle.

Dans toutes ces missions, le travail était immense; dans toutes, le péril était grand. Ici, il fallait affronter la guerre; là, les persécutions et les avanies; ailleurs la peste, l'excès des privations et des fatigues; dans les moins rudes, le climat. L'esprit et le cœur de Vincent soutenaient tout, résistaient à tout. A mesure que le champ de la Mission s'étendait davantage et que la mort peuplait, comme il disait, sa petite communauté du ciel, les novices se présentaient plus nombreux à Saint-Lazare. *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii*[1]. La charité pourvoyait aux dépenses d'hommes comme aux dépenses d'argent. Celles-ci étaient effrayantes. Tous les malheureux de Paris savaient le chemin de Saint-Lazare. Un jour il y vint une nation.

On sait dans quelle désolation inexprimable la Lorraine se trouva plongée par ces guerres qui furent une des hontes, ou pour mieux dire un des forfaits de la politique de Richelieu. Vincent adopta ce malheureux peuple qui mourait de faim. Il lui envoya des missionnaires, et il y ajouta des aumônes qui ne s'élevèrent pas à moins de seize cent mille livres, somme énorme pour le temps, sans compter une immense quantité de vêtements et d'outils.

Pendant la Fronde, il fit la même chose pour la Picardie et la Champagne, réduites au même état par les jeux des princes et des parlementaires. Cette guerre civile, qui paraît comme un amusement dans les mémoires où les frondeurs ont eux-mêmes raconté leurs prouesses, mettait tout à feu et à sang. Les soldats de la Fronde ne laissaient rien à envier aux bandes étrangères qui avaient dévasté la Lorraine. Ils tuaient les hommes, ruinaient les maisons, saccageaient les églises, et laissaient en se retirant les vivants sans pain et les morts sans sépulture. La famine et la peste moissonnaient où ils avaient passé.

1. *Ps.* 4, v. 17.

LE JUGEMENT UNIVERSEL, SANCTION DE LA LOI DE CHARITÉ

Bas-relief attribué à Nicolas Pisano, au Baptistère de Pise, treizième siècle. — « Alors, le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde ; car, j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire. »

Les secours que la France réclamait n'empêchaient point Vincent de songer aux souffrances des chrétiens dans les pays barbaresques. Ses envoyés, dont plusieurs souffrirent eux-mêmes la prison et la torture, et perdirent la vie, établirent le culte religieux dans les bagnes, y administrèrent les sacrements, et rachetèrent à Tunis, à Alger, à Bisserte environ douze cents esclaves, qui coûtèrent plus de douze cent mille livres.

A Paris, quel malheureux s'était jamais inutilement montré à lui, et quelle infortune cachée ne savait-il pas découvrir ? En même temps, il recevait dans la vaste maison de Saint-Lazare, avec la plus large, on pourrait presque dire avec la plus téméraire hospitalité, quiconque voulait s'y retirer pour penser à Dieu ; non seulement les ordinands, mais les prêtres ; non seulement les prêtres, mais les laïques. Depuis 1635 jusqu'à sa mort, il a reçu ainsi plus de vingt mille personnes, c'est-à-dire environ huit cents par année. Fasse qui pourra le compte des âmes raffermies, consolées, sauvées par ce double torrent d'aumônes spirituelles et matérielles qui coula soixante ans de ses mains et de son cœur !

Mais si les pauvres paysans paraissaient davantage attendrir son cœur, il n'oubliait et n'abandonnait personne, et ne se lassait jamais d'une infortune qui durait trop longtemps. La noblesse ruinée ne lui dut pas moins que les cultivateurs. Une quantité de filles nobles étaient en danger de se perdre par l'excès du besoin, il les recueillit et leur trouva des emplois honorables. Il nourrit pendant de longues années les émigrés lorrains qui étaient venus chercher un asile à Paris, et qui n'y auraient sans lui trouvé que la mort. Il établit pour eux spécialement une société de laïques charitables dont il donna la direction au baron de Renty, et qui a de nos jours fourni le modèle de ces Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, devenues en peu de temps si nombreuses et si populaires qu'il n'y a point d'éloges pour elles plus grand que leur nom.

En 1634, Mademoiselle Le Gras, une des saintes femmes que dirigeait Vincent de Paul, et trois ou quatre filles chrétiennes qui vivaient chez elle, firent vœu entre les mains du Saint « de servir

CHARITÉ DE SAINT PIERRE

Saint Pierre, accompagné de saint Jean, guérit un paralytique de naissance à la porte du temple. Alors Pierre dit au paralytique : « Je n'ai ni or ni argent ; mais ce que j'ai je vous le donne : au nom de Jésus de Nazareth, levez-vous et marchez. » Et l'ayant pris par la main, il le souleva, et tout le peuple le vit marcher et louer Dieu. — Tapisserie exécutée à Arras d'après les cartons de Raphaël, musée du Vatican. Seizième siècle.

les pauvres, comme elles avaient déjà commencé, tout le reste de leur vie. » Ce fut la Congrégation des Sœurs de la Charité, qui remplirent bientôt la France, que la Révolution supprima, et qui remplissent aujourd'hui la France et le monde. Par l'institution des Sœurs de la Charité, saint Vincent a préparé la secourable merveille de l'apostolat des femmes, qui est devenu dans le siècle où nous sommes l'une des plus précieuses forces de la religion. Cette création toute nouvelle, et qui parut téméraire à beaucoup de bons esprits, témoigne de la profonde connaissance que Vincent de Paul avait du cœur humain, et des merveilles que l'on en peut attendre lorsque l'on sait y cultiver l'amour de Dieu. Mais cette science suprême et sublime, il la possédait parfaitement. On lui disait que les Sœurs de Charité courraient plus de périls que toutes les religieuses qu'on avait vues jusqu'alors. Il répondit que, s'il le fallait, elles auraient plus de vertus; et il leur donna des règlements dont les prescriptions, aussi admirablement observées qu'admirablement sages, ont produit les miracles dont le monde entier, depuis deux siècles, est le reconnaissant témoin. Quel livre de profonde et consolante philosophie on pourrait faire en rassemblant, avec un court commentaire historique, les règles données par les saints aux ordres et congrégations qu'ils ont fondés! C'est là que l'on verrait d'un seul tableau tout ce qu'il y a, moyennant la grâce de Dieu, de sagesse et de majesté dans l'homme.

Quelques années après, l'homme de Dieu reçut avec angoisse un honneur qui fut infiniment utile à l'Église. Louis XIII mourant lui avait dit que s'il revenait à la santé, il ne désignerait jamais un évêque qui n'eût passé trois ans chez lui. Anne d'Autriche, entrant dans la pensée du roi défunt, nomma Vincent membre du conseil de conscience qu'elle consultait sur les affaires ecclésiastiques. Il y fut, comme partout, un *prêtre fidèle*. Il ne donna jamais un avis contre sa conscience, et plus d'une fois il en osa donner qu'on ne lui demandait pas. Son influence dans ce conseil, ses observations, ses résistances aidèrent puissamment à la réforme du clergé. Il fit tout pour Dieu, rien pour lui-même.

En 1648, il fonda définitivement l'œuvre des Enfants-Trouvés. « La

CHARITÉ DE SAINT JACQUES DIT « LE MAJEUR »

L'apôtre guérit un paralytique. Fresque de Mantegna dans l'église des *Eremitani*, à Padoue, quinzième siècle. — « Lorsque, d'après l'ordre d'Hérode Agrippa, on amenait l'apôtre pour lui trancher la tête, un paralytique qui était couché sur le chemin lui demanda, avec grand cri, de le guérir. Et Jacques lui dit : « Au nom de Jésus-Christ, pour la foi duquel l'on me mène au supplice, lève-toi, et bénis le Seigneur. » Et le paralytique se leva guéri. Un scribe, nommé Josias, qui aidait à tirer la corde qui attachait le Saint, voyant cela, se jeta à ses pieds et dit qu'il voulait être chrétien. » (Jacques de Voragine, *La Légende dorée.*) — C'est à l'âge de vingt-deux ans qu'Andrea Mantegna peignit dans l'église des *Eremitani*, à Padoue, sa ville natale, les fresques célèbres qui excitaient l'admiration de ses contemporains et dont le style est, dit M. Charles Blanc, « tout imprégné du sentiment des sculptures antiques. »

postérité, a dit un évêque du dix-huitième siècle, sera étonnée, comme nos pères l'ont été, de voir dans un seul homme le ministre universel de la Providence, qui a su pourvoir à toutes les misères de toutes les sortes, de tous les âges, de tous les temps. » La plaie des enfants trouvés était sans doute la plus effroyable et la plus inconcevable de cette époque, sous d'autres rapports si cultivée et si brillante. Du temps de l'hôtel Rambouillet et de Voiture, du temps de l'*Astrée*, on exposait, ou plutôt l'on jetait dans les rues de Paris, au coin des bornes, les enfants qui naissaient du vice ou simplement de la misère... « Il en mourait sans baptême, d'autres étaient égorgés pour servir à des opérations magiques ou à des bains sanglants, que la fureur de vivre a quelquefois inventés. » C'était un miracle qu'un enfant abandonné conservât la vie. Vincent osa se charger de cette famille. Il trouva, comme à l'ordinaire, de grands secours dans la charité, un grand zèle parmi les femmes chrétiennes.

Il faut passer sous silence d'autres œuvres, dont l'énumération nous mènerait trop loin. Nommons pourtant l'hôpital du faubourg Saint-Laurent, fondé avec ce bel ordre, cette douce charité, ce grand respect pour la liberté des pauvres qui brillent en ce moment

CHARITÉ DE SAINT PAUL

Sculpture du douzième siècle à la cathédrale de Reims. — Saint Paul tient d'une main le glaive, symbole de son éloquence, et de l'autre le livre de ses épîtres : « Quand je parlerais toutes les langues des hommes et des anges... Quand j'aurais une foi capable de transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité (l'amour de Dieu et du prochain), je ne suis rien... »

dans les maisons des Petites-Sœurs. On vint de toutes parts admirer cette nouvelle création du bon prêtre, et l'admiration fut si grande que l'on voulut étendre ce bienfait à tous les indigents de Paris. De là, la fondation de la Salpêtrière, où Vincent eut encore une part très considérable. Mais, contre son intention, la liberté des pauvres n'y fut pas aussi respectée qu'à l'hospice du faubourg Saint-Laurent. A son avis il fallait attendre qu'ils se présentassent eux-mêmes. On peut voir si Vincent avait raison de haïr la contrainte à l'égard des pauvres : les prisonniers de Bicêtre et de la Salpêtrière ne connaissent pas Dieu et sont pleins de haine contre l'ordre social ; les hôtes des *Petites-Sœurs*, dans les maisons desquelles les pensées de saint Vincent sont suivies, prient Dieu pour leurs bienfaiteurs.

La haute renommée de Vincent de Paul attira l'attention des jansénistes, naissants alors, et déjà doués de cette énergie rusée et remuante qui les a toujours caractérisés. Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, leur chef, était compatriote du Père des Pauvres. Il entreprit de le séduire, imaginant, dans sa vanité de docteur et de bel esprit, qu'il aurait aisément raison de cet homme si simple, et que cette conquête importante ne lui coûterait pas. Il en avait déjà fait qui paraissaient plus difficiles. Saint Vincent de Paul le pénétra dès le premier jour, et ne consentit à le revoir que pour tâcher charitablement de l'éclairer. Lorsqu'il en eut perdu l'espérance, ce qui ne tarda point, alors il ne songea plus qu'à ses devoirs envers l'Église, menacée d'une hérésie très-subtile et très-dangereuse. Il dénonça partout, il dénonça tout haut ces hérétiques, déguisés encore sous les apparences du zèle ; il sonna l'alarme contre eux, et s'occupa de les faire condamner.

Quand on voit naître une hérésie, on peut affirmer que le terrain était préparé pour la recevoir. Toute fausse doctrine est la formule philosophique des vices dominants de l'époque où elle éclate. Au milieu des troubles politiques et des guerres civiles, entre l'esprit de la Ligue et l'esprit du protestantisme qui vivaient encore, et qui se combattaient encore, il fallait une hérésie à l'usage des politiques qui voulaient penser et vivre en protestants, sans se séparer ouvertement

CHARITÉ DE SAINT JEAN

Gravure de Marc-Antoine d'après Raphaël, seizième siècle. — La coupe et le serpent que tient l'apôtre rappellent le fait de deux criminels subitement frappés de mort par un breuvage empoisonné ; pour prouver la vérité de sa doctrine, saint Jean vida la coupe sans en éprouver aucun mal et ressuscita les deux hommes. Il avait établi à Éphèse une école où il instruisait les jeunes gens. « Mes petits enfants, répétait-il, n'aimons pas de paroles, mais par les œuvres et en vérité. »

du catholicisme décidément victorieux. Le jansénisme fut ce moyen terme, et le père du mensonge n'en pouvait suggérer un plus adroit. Il obtint tout d'abord un succès inquiétant. Les doctrines jansénistes pénétrèrent bientôt dans la Sorbonne, où les bacheliers les maintinrent dans leurs thèses en dépit des corrections des censeurs. Vincent de Paul vit le péril, et ne prit point de repos qu'il n'y eût apporté un remède. Il en parla dans le conseil, suppliant la régente et le cardinal Mazarin de ne point mettre dans les bénéfices et dans les charges les ecclésiastiques qui seraient soupçonnés d'appartenir à la secte ; il dénonça au nonce et au chancelier les couvents où elle réussissait à s'introduire ; il fit faire des livres pour réfuter ceux de l'erreur. Mais le vrai remède était à Rome, ce fut là qu'il le sollicita particulièrement ; et, pour y parler avec plus de crédit, il pria, pressa, importuna les évêques de France, afin qu'ils signassent une lettre au pape dans laquelle les propositions jansénistes étaient exposées et flétries. Le résultat de toutes ces démarches fut la Constitution d'Innocent X.

Les jansénistes ne pardonnèrent pas à Vincent de Paul. C'est la seule inimitié qu'il ait soulevée contre lui dans le cours de sa vie, si longue et si pleine. Par une sorte de dérogation à la conduite ordinaire de sa providence, Dieu a voulu que ce grand serviteur et ministre de sa miséricorde échappât aux persécutions que subissent presque toujours les saints. Mais en lui ouvrant ainsi partout les cœurs, pour y puiser sans cesse, il n'a pas permis cependant qu'on pût l'accuser d'avoir ménagé l'erreur, et que l'injure et la haine des ennemis de l'Église manquassent à sa gloire.

Il serait superflu d'insister sur la foi, sur la piété, sur les vertus chrétiennes et sacerdotales de saint Vincent de Paul, et il est impossible d'en faire un tableau abrégé. Abelly en a rempli ses deux énormes volumes, et n'y a mis que ce qui avait paru aux yeux de tout le monde. Ce que la modestie du Saint a couvert d'un voile connu de Dieu seul, remplirait plus de pages encore. Lorsque l'on étudie cette merveille, il semble que tout s'affaiblit, se rabaisse et s'efface devant le radieux éclat de tant de vertus ; et au milieu de ses œuvres étonnantes, l'homme de Dieu paraît seul digne d'admi-

CHARITÉ DE SAINT LAURENT ET DES DIACRES

FRESQUE DE FRA ANGELICO DANS LA CHAPELLE PAULINE, AU VATICAN

QUINZIÈME SIÈCLE.

Au temps de la primitive Église, les diacres distribuaient les aumônes déposées entre les mains de l'évêque ; ils avaient la charge des indigents, des veuves, des orphelins, des malades, des prisonniers. — « Le saint, qui est revêtu de Jésus-Christ, porte, brodé sur le pectoral de sa dalmatique, ces mots : IHESVS + CRISTVS. Il est entouré des pauvres, des boiteux et des aveugles, qu'il appelait les trésors de l'Église. Fra Angelico a su poétiser la souffrance et la difformité par la vérité des mouvements et la vivacité des expressions. L'aveugle qui s'avance à droite en tâtonnant avec son bâton est un chef-d'œuvre. Raphaël paraît s'en être inspiré dans son admirable carton du Magicien aveuglé par saint Paul devant le proconsul Sergius. On ne peut mieux rendre la vie et le mouvement. »

Fra Angelico mettait l'aumône au-dessus des chefs-d'œuvre, comme le dit son épitaphe composée par le pape Nicolas V :

Non mihi sit laudi, quod eram velut alter Apelles,
Sed quod lucra tuis omnia, Christe, dabam.
Altera nam terris opera exstant, altera cœlo ;
Urbs me Joannem flos tulit Etruriæ.

« Qu'on ne me loue pas d'avoir été un autre Apelles, mais de ce que je donnais à vos pauvres, ô Christ, tout ce que je gagnais. Les peintures sont pour la terre, les aumônes pour le ciel. La ville, fleur de l'Étrurie, m'a donné le jour et le nom de Jean. »

(Voir E. Cartier, *Vie de Fra Angelico de Fiesole.* 1 vol. in-8. Paris, Poussielgue.)

Imp. Lemercier & Cie Paris

ration. Que de douceur, que de persévérance dans le travail, que de patience dans la douleur! Sa vie, en apparence si paisible et si exclusivement vouée au prochain, fut à beaucoup d'égards un long martyre, où l'homme intérieur et l'homme de chair souffrit également. Il eut, qui le croirait? des tentations violentes contre la foi, et il fut presque toute sa vie malade. Ainsi tant d'œuvres qui semblaient n'être que l'effet naturel d'une organisation comme formée à dessein pour agir dans la plénitude sereine de sa liberté et de sa force, étaient

CHARITÉ ENVERS LES ENFANTS ABANDONNÉS

Portrait de l'empereur Constantin, auteur du premier édit en faveur des enfants abandonnés. D'après une médaille du temps. — Au revers, l'empereur, assis sur une cuirasse, remet le globe à son fils Crispus, vainqueur de la flotte de Licinius; une panthère, figurant l'ennemi vaincu, courbe la tête en signe de soumission.

une victoire continuelle de la volonté dans un combat continuel contre la chair et contre l'esprit.

Rien ne saurait exprimer son détachement pour les biens de ce monde, ou plutôt l'horreur qu'ils lui inspiraient. A l'entendre, on se prend à croire que ce qu'il aurait surtout voulu laisser de lui-même à ses deux congrégations, c'était son amour pour la sainte pauvreté. Il en parlait souvent, toujours avec cette éloquence à laquelle nulle autre ne ressemble.

« La plus grande gloire de Dieu, dit Abelly, et l'accomplissement de sa très sainte volonté, c'était là l'unique but auquel ce bon serviteur de Dieu a toujours visé, en tous ses desseins et en toutes ses entreprises; c'était là où tendaient toutes ses pensées, tous ses désirs et toutes ses intentions; et enfin, c'était là qu'il s'efforçait de porter les autres, par ses avis, conseils, exhortations, et par toutes les assis-

tances spirituelles et temporelles qu'il leur rendait; il ne prétendait en tout et partout, sinon que le nom de Dieu fût sanctifié, son royaume augmenté, et sa volonté accomplie en la terre comme au ciel : voilà où son esprit regardait et où son cœur aspirait incessamment. »

Nous avons esquissé le caractère de saint Vincent de Paul; laissons un évêque nous expliquer le mystère de sa vie. Nous en tirerons ensuite quelques leçons applicables à notre temps.

« A considérer la multitude innombrable des pauvres que saint Vincent a fait subsister, les familles abattues qu'il a relevées, les provinces entières qu'il a secourues, tant au dedans qu'au dehors de ce royaume, les hôpitaux qu'il a soutenus, ces deux nouvelles congrégations, toutes deux consacrées ou à l'instruction ou au service des pauvres, qu'il a formées, qu'il a fondées, qu'il a établies et étendues dans toute la France, presque dans toute l'Europe, et jusqu'au-delà des mers, ne dirait-on pas que tant de merveilles ne pourraient être que l'ouvrage de la magnificence d'un roi? On le dirait sans doute, et on ne dirait pas assez. Les rois reconnaissent des bornes à leur empire, la charité n'en connaît point. Celle de saint Vincent a franchi les limites de ce vaste royaume. Mais que dira-t-on, quand on verra que tout cela s'est fait comme de rien, par un homme qui n'avait rien, qui n'y pensait pas, et qui, sans rien avoir, donnait toujours, établissait toujours sans jamais épuiser les sources d'où il tirait tous ces secours? Ce n'est pas encore tout; plus on avance, et moins on approfondit le prodige. Il y a des choses surprenantes, mais qui passent; ici tout surprend et tout subsiste : rien ne tombe, tout se soutient, tout s'agrandit et se multiplie au milieu des débris et des ruines du monde. Quelle est donc cette main invisible qui fait de si grandes choses et qui les maintient dans l'ordre où elle les a faites? Ce n'est pas la main de l'ambition, qui, pour s'élever, commence par tout détruire; ce n'est pas la main de la vanité, dont les productions stériles ne font que passer, deviennent à rien : c'est la main de la divine charité, qui, par le ministère de l'humble Vincent, a opéré toutes ces merveilles, et qui seule, malgré la décadence des siècles,

CHARITÉ ENVERS LES ESCLAVES

Sarcophage du cinquième siècle trouvé à Salone et publié dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France,* par M. Albert Dumont.
D'après l'opinion de M. Edmond Le Blant, ce bas-relief représente : au centre, le Bon Pasteur, inspirateur de la charité; et, de chaque côté, le mari et la femme entourés d'esclaves affranchis par eux. Les affranchissements furent, en effet, nombreux dans les premiers siècles chrétiens.

saura bien les maintenir. Vous n'en serez pas étonnés, quand vous saurez ce que c'est qu'un homme véritablement animé par la charité. Saint Jean nous l'apprend. Celui-ci, nous dit-il, qui demeure dans la charité, demeure dans Dieu, et Dieu demeure en lui : *Qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo.* (Joann., c. ix.) Si cet homme est dans Dieu et que Dieu soit en lui, il est donc à la source de tout bien, source nécessairement universelle et intarissable : universelle pour couler partout, et intarissable pour couler toujours ; et telle fut la charité dont saint Vincent fut embrasé : elle fut véritablement une source universelle de bien pour tous les pauvres. Dieu, qui le destinait à fournir à tous leurs besoins, avait fait de son cœur comme un canal d'où les eaux sortaient en abondance et allaient arroser toutes les terres les plus desséchées et les plus appauvries ; la charité lui avait mis en main la clef de tous les cœurs, il en eut bientôt les trésors [1]. »

II

Aux siècles de foi, on distinguait deux situations bien différentes dans la pauvreté. Il y avait la misère, qui était un mal, mais un mal accidentel que la charité guérissait; et la pauvreté proprement dite, qui était un état normal parfaitement acceptable aux yeux de la charité même, parfaitement accepté de ceux qui s'y trouvaient par la volonté de Dieu. La misère était résignée, la pauvreté était contente. Par l'assistance chrétienne et par le travail, on montait de la misère à la pauvreté, comme aujourd'hui de la pauvreté à l'aisance. On appelait volontiers aisance ce que nous appelons aujourd'hui pauvreté et même misère. Quiconque possédait des outils et la santé, s'estimait pourvu, vivait joyeux parmi ses égaux et dormait tranquille sur l'oreiller de la Providence, après lui avoir fidèlement demandé le pain de chaque jour. La charité s'appliquait à maintenir ou à rétablir au moins l'équilibre du strict nécessaire entre une gêne tolérable et

1. Mongin, évêque de Bazas.

CHARITÉ DE SAINT MARTIN ET DES ÉVÊQUES

Fresque peinte d'après les cartons de M. Viollet-le-Duc, à Notre-Dame de Paris, dix-neuvième siècle. — A gauche, saint Martin donnant la moitié de son manteau à un pauvre ; au centre, Jésus-Christ, source et modèle de la charité, apparaît à saint Martin, revêtu du manteau donné au pauvre ; à droite, saint Martin, évêque, embrassant un lépreux à la porte d'Amiens. — Dans les premiers siècles chrétiens, les maisons épiscopales étaient de véritables établissements de charité où les enfants recevaient l'instruction, les pauvres l'aumône, les pèlerins l'hospitalité.

l'absolu dénuement. Matériellement, elle ne se proposait pas plus; on ne lui demandait pas davantage. Son action consistait surtout à compenser l'absence des biens temporels par l'abondance des biens spirituels, qui sont la foi, l'amour, l'espérance, c'est-à-dire la paix et l'allégresse au sein des privations et de l'humilité. Sans négliger le reste, saint Vincent de Paul s'y employait d'abord. Il prenait grande compassion des pauvres qui ne connaissaient pas Dieu, il secourait par l'aumône ceux qui manquaient du nécessaire, s'efforçant de les éclairer tous, ne se proposant jamais d'en enrichir aucun. Ceux qui connaissaient Dieu et qui gagnaient leur vie, si rudement et si modiquement que ce fût, loin de s'apitoyer sur eux, il les enviait, parce qu'il leur était plus facile de vivre sans péché et d'acquérir les biens éternels. Quand il les avait mis dans cette condition, son œuvre était faite; quand il les y trouvait, il n'avait rien à faire. Malgré les offres de ses puissants amis, il refusa d'élever sa chrétienne et quasi-indigente famille. Un mot eût suffi, sans porter le moindre préjudice à personne, sans tirer un denier du trésor des pauvres. Il préféra pour ses parents la pauvreté, comme il l'avait préférée pour lui-même et pour sa Congrégation.

L'accusera-t-on de dureté de cœur? Dira-t-on qu'il prenait trop aisément son parti des souffrances humaines, cet homme qui servit les pauvres toute sa vie, qui voulut être pauvre lui-même pour les mieux servir; qui se reprochait à soixante-dix-sept ans le pain qu'il mangeait, craignant de ne l'avoir pas assez mérité de ses seigneurs les pauvres; qui, un jour, ayant par mégarde fait attendre à sa porte des pauvres qui lui avaient demandé l'aumône, courut leur faire excuse à genoux? Non, personne n'a plus aimé, plus respecté les pauvres; et pour tout dire en un mot, les pauvres souffrants lui représentaient Jésus-Christ souffrant. Mais il savait que l'on peut être pauvre et ne point souffrir, et qu'il y a une pauvreté non seulement désirable au point de vue de la foi, mais désirable encore par les seules lumières de la raison. Avec tout ce que le monde a connu de sages et de saints, il disait que la pauvreté, moyennant les secours et les lumières de l'Évangile, est l'état terrestre le plus voisin du royaume d'en haut, le plus

naturellement innocent, le plus à l'abri des tentations de l'orgueil et de la sensualité ; par conséquent l'état où l'homme a plus de chances

CHARITÉ DE SAINT BENOIT ET DES MOINES

Fresque de Spinello d'Arezzo dans la basilique de *San Miniato* à Florence, quatorzième siècle. — Un Goth ayant laissé tomber dans le lac le fer de l'instrument avec lequel il défrichait la terre, le saint le lui rend miraculeusement; près de là ses religieux se livrent à l'agriculture. Benoît prélude par la charité à la mission charitable de ses moines. « Missionnaires et laboureurs, ils ont propagé la paix et la foi, la lumière et la vie, la liberté et la charité, la science et l'art... Ils ont été les pères nourriciers de toutes les nations modernes. » (MONTALEMBERT, *les Moines d'Occident,* II, p. 72 et 74.)

de vivre dans la grâce de Dieu, seul vrai bonheur et unique but de la vie. Il bénissait la Providence, qui, par d'invincibles et éternelles lois, a disposé que la foule des âmes feraient ici-bas leur temps

d'épreuve derrière ce saint et fort rempart de la pauvreté. *Ad quem respiciam, dicit Dominus, nisi ad pauperculum, et contritum spiritu, et trementem sermones meos.* (Is. 66.)

La société moderne rejette ces maximes, sur lesquelles l'ancienne société, solidement assise par la sagesse de l'Évangile, a traversé tant de sombres jours sans que sa raison se troublât et sans que son existence en fût menacée. Chose étonnante et effrayante! on est parvenu à éloigner les misères indescriptibles qui fondaient jadis sur la pauvreté, et la pauvreté est devenue une plaie plus redoutable que ne l'était jadis la plus acerbe misère. Où la charité suffisait, l'on voit échouer toutes les combinaisons de la politique. A la place de la misère résignée, à la place de la pauvreté contente, l'hydre formidable que l'on nomme le *paupérisme* se dresse et propose aux hommes d'État ce problème deux fois insoluble, savoir : comment on pourra faire accepter au plus grand nombre des hommes qui se déclarent pauvres, la pauvreté dont ils ne veulent plus; ou comment on changera la constitution éternelle des sociétés humaines en supprimant la pauvreté et en enrichissant tout le monde. Car nous en sommes là : depuis que le fait naturel de la pauvreté est devenu le phénomène subversif du paupérisme, et que la science, naturelle aussi, de la charité est devenue l'art incertain et compliqué de l'assistance publique, il semble que la société ne peut plus porter les lois de la nature, et qu'elle n'a désormais que l'alternative de périr sous leur poids, ou de périr en les rejetant.

Telle est la plaie. Les économistes et les socialistes prétendent la guérir. Ceux-ci, considérant le pauvre comme un ennemi, le veulent séquestrer dans de prétendues maisons de charité qui sont en réalité des maisons de force; ceux-là, voyant dans le pauvre un maître, veulent obliger la société à lui procurer, par d'impossibles sacrifices, les impossibles jouissances que les courtisans de son orgueil lui apprennent à désirer. Publiquement discutées entre des empiriques, des ambitieux et des sectaires, ces utopies, à la fois criminelles et frivoles, ont aggravé le mal. Il n'en est résulté de part et d'autre que des ressentiments plus amers, une résolution plus aveugle d'en finir,

CHARITÉ DE SAINT GRÉGOIRE LE GRAND ET DES PAPES

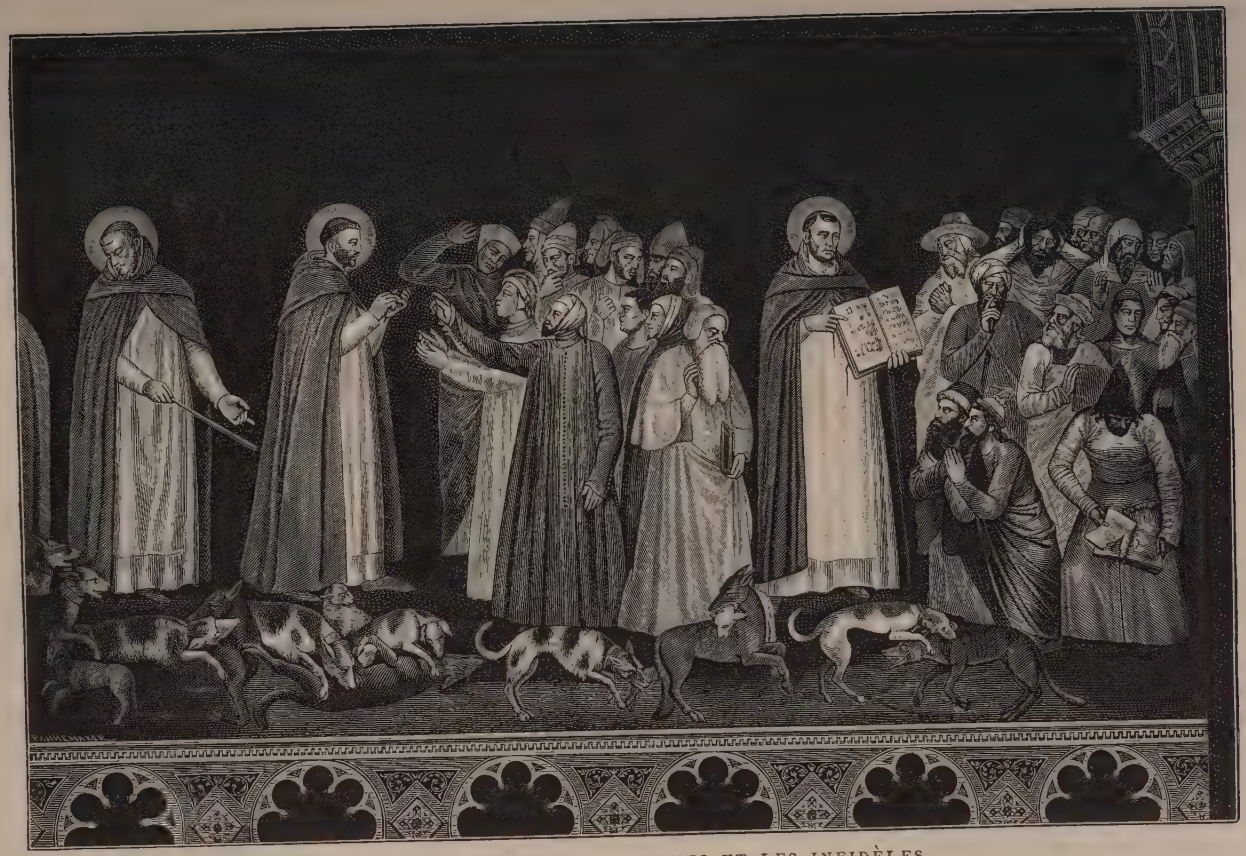
Fresque d'Antonio Viviani au couvent de *San Gregorio*, à Rome, seizième siècle. — Le pape préside au repas qu'il faisait donner chaque jour à douze pauvres dans le palais de son père converti en monastère. Jésus-Christ, sous la forme d'un ange, vient prendre place parmi les convives. Sur la façade de l'église du monastère une inscription constate que de là sont partis, envoyés par saint Grégoire, les premiers apôtres des Anglo-Saxons.

ici par la force, là par les révolutions. Mais, lorsqu'un peuple a perdu l'Évangile, il n'y a point de force qui le puisse contraindre à souffrir sans murmure tout ensemble les fatigues du travail et les privations de la pauvreté; pas plus qu'il n'y a de révolution qui puisse contraindre la terre à se couvrir d'épis sans semailles et sans labour. Le système des bagnes de charité (inapplicable d'ailleurs en France, tant que la France restera catholique) triomphe en Angleterre : il y est un principe de ruine actif et certain. A l'heure de la révolution, ces tanières, où la société anglaise nourrit ses pauvres, vomiront sur elle des bêtes féroces. Le système de l'égalité des fortunes et des jouissances sans travail est en vigueur dans la Nouvelle-Zélande : on y meurt de faim, lorsque l'on n'a pas un homme à manger.

Entre ces solutions topiques du problème de la misère, il y a les puérilités des philanthropes et les spéculations des entrepreneurs de bienfaisance. Gens de bien, qui ne fuient point leurs aises et qui ne dédaignent pas les fumées de la gloire! Ils ne s'accommoderaient guère, comme saint Vincent de Paul, d'habiter toute leur vie une chambre sans feu; ils ne diraient jamais, ce que le Saint enseignait à ses disciples, « qu'il vaudrait mieux être jeté pieds et mains liés parmi les charbons ardents, que de faire une action en vue d'obtenir les louanges des hommes. » Au contraire, ils se font, le plus promptement qu'ils peuvent, authentiquer bienfaiteurs du genre humain. Accumulant les décorations et les prix de vertu, ils finissent par tremper confortablement leur soupe avec le bouillon des pauvres. Ce n'est pas la peine d'en parler davantage. On ne voit point que les pauvres sachent grand gré à ces parasites de vivre et de s'engraisser sur eux.

Nous justifierons cette conclusion en considérant un moment ce que réclament la dignité des pauvres et leurs intérêts, deux points de très grande conséquence pour la société tout entière.

A travers les éclats de leur zèle charitable, nous voyons les économistes et les socialistes mépriser les pauvres parfaitement, n'avoir aucun souci, les premiers de leur liberté, les seconds de leur dignité; et, soit



CHARITÉ ENVERS LES IGNORANTS ET LES INFIDÈLES

Fresque de Simone Memmi, dans l'église de *Santa Maria Novella*, à Florence, quinzième siècle. — Trois dominicains prêchent ; l'un parle avec autorité, le bâton du commandement à la main ; le second persuade par son éloquence, le troisième par le témoignage des Livres saints. Les chiens étaient l'emblème des Dominicains qui chassaient les loups hors de la bergerie chrétienne. Tandis que les princes réprimaient par les armes les désordres des Albigeois, les religieux de Saint-Dominique les combattaient par la croisade pacifique de la prière et de l'enseignement.

qu'ils en fassent les rebuts ou les maîtres du monde, ne considérer jamais en eux que la brute redoutable et puissante dont une politique habile doit se défaire par la force ou s'emparer par la flatterie. On étudie leurs faiblesses et leurs passions, d'une part pour les mater, de l'autre pour les séduire. Qui les aime? Ceux qui savent qu'ils ont une âme et qui ont souci de l'avenir des âmes; mais ceux-là, où les rencontre-t-on?

Les pauvres ne sont pas naturellement aimables. On en croira saint Vincent de Paul lui-même; il disait à ses prêtres : « Je ne dois pas considérer les pauvres selon leur extérieur ni selon ce qui paraît de la portée de leur esprit, d'autant que bien souvent ils n'ont presque pas la figure ni l'esprit de personnes raisonnables, tant ils sont grossiers et terrestres. » — « Mais, ajoutait-il, tournez la médaille, et vous verrez par les lumières de la foi que le Fils de Dieu, qui a voulu être pauvre, nous est représenté par ces pauvres; qu'il n'avait presque pas la figure d'un homme en sa passion, et qu'il passait pour fou dans l'esprit des Gentils, et pour pierre de scandale en celui des Juifs; et avec tout cela, il se qualifie l'évangéliste des pauvres : *evangelizare pauperibus misit me.* O Dieu! qu'il fait beau voir les pauvres considérés en Dieu et dans l'estime que Jésus-Christ en a faite! »

Quant à lui, il les considérait si bien ainsi, qu'il ne craignait pas d'affirmer que ceux qui auront aimé les pauvres pendant leur vie, ayant aimé Jésus-Christ lui-même, n'auront aucune crainte de ses jugements. Il en attestait son expérience; « il le disait aux personnes qu'il voyait travaillées des appréhensions de la mort, » et il en tirait occasion de les exciter à l'amour des pauvres. Lorsque dans la récitation des litanies du saint nom de Jésus il prononçait ces mots : *Jesu, pater pauperum,* c'était d'un cœur plus pénétré et d'une voix plus attendrie. Jusqu'à son dernier jour il ne put entendre parler d'un malheureux sans soupirer et sans qu'aussitôt la compassion et la douleur se peignissent sur ce visage vénérable, que les disgrâces personnelles les plus sensibles et les plus soudaines n'altéraient pas. C'est là aimer les pauvres!

Mais pour les aimer de cette ardeur et de cette constance, il faut « les considérer en Dieu et dans l'estime que Jésus en a faite », science difficile, inconnue des philanthropes, méprisée des socialistes, que l'économie politique n'enseigne point, qui ne s'acquiert pas dans les bureaux. Science pourtant nécessaire et indispensable! Car de savoir que les pauvres ont des faiblesses et des passions, c'est peu, même pour les dompter, même pour les séduire. Cette compression ne durera qu'un jour et les laissera plus irrités; cette séduction n'aura qu'un moment et les rendra plus affamés de jouissances. Rien donc de fait, rien de gagné si l'on ne sait pas qu'il y a là des âmes, si l'on ne sait pas parler à ces âmes et leur donner Jésus-Christ. Jésus-Christ est leur droit, bien que dans les ténèbres où elles sont plongées elles ne le réclament pas; et comme il est leur droit, il est aussi leur besoin.

Elles ont besoin de Jésus-Christ, elles en ont besoin invinciblement; quelque lumière qu'on leur donne, elles ont besoin de ses lumières; quelque consolation qu'on leur propose, elles ont besoin de ses consolations; quelque promesse qu'on leur fasse, elles ont besoin de ses promesses; en quelque gloire que l'on

CHARITÉ DE SAINT LOUIS ET DES ROIS CHRÉTIENS

Vitrail de Saint-Denis, d'après Montfaucon, treizième siècle. — Saint Louis donne à manger à un lépreux. Spectacle inconnu des siècles païens! L'Église, victorieuse de la tyrannie antique, lui avait substitué la royauté chrétienne.

prétende les mettre, elles ont besoin de sa gloire. Tout leur manque, parce que Dieu leur manque; c'est Dieu qu'il leur faut. Les progrès de l'instruction et des arts, de la liberté et du bien-être, rien ne remplacera Dieu; la crainte des hommes ne le remplacera pas davantage. Tant que Dieu n'habitera pas ces âmes, elles seront de plus en plus abaissées, irritées, jalouses et rebelles. Il leur faut un frein assez puissant pour les contenir, mais en même temps assez noble et assez doux pour qu'elles consentent à se l'imposer elles-mêmes : c'est Dieu. Il leur faut un bien dont la possession les glorifie dans l'humilité et les rassasie dans les privations : il n'y en a pas d'autre que Dieu.

Et maintenant, qui leur fera connaître Dieu et qui le leur fera aimer, sinon ceux qui le connaissent et qui l'aiment? Qui les persuadera de leur dignité de créatures de Dieu, sinon ceux qui confessent et qui vénèrent assez cette dignité pour s'en rendre les serviteurs et les esclaves? Qui saura les relever à ce point sans exalter leur orgueil? et en même temps leur prêcher le renoncement, l'abnégation, le mépris des biens du monde, sans exciter leurs soupçons? Les fonctionnaires les plus imposants et les écrivains les plus habiles parleraient sans fruit sur ce chapitre essentiel : le don de convaincre en pareille matière est réservé aux hommes qui n'ont plus de fortune à défendre, plus d'appointements à gagner, et qui, pour se rendre dignes de prêcher le renoncement, ont donné l'exemple du sacrifice.

Mais ce n'est pas tout. Ces hommes de sacrifice, qui seuls peuvent mettre Dieu dans l'âme du pauvre, seuls aussi peuvent mettre du pain dans sa main. Par le sacrifice d'eux-mêmes, ils n'ont pas acquis seulement le don de prêcher efficacement l'abnégation à ceux qui manquent de tout; Dieu leur a fait une autre grâce, non moins rare et précieuse : la grâce d'ouvrir partout les sources de l'aumône, de les ouvrir larges, fécondes, intarissables, capables de subvenir à toutes les nécessités.

On a beaucoup médit de l'aumône en ces derniers temps. Les socialistes trouvent qu'elle avilit celui qui la reçoit; les économistes, qu'elle appauvrit celui qui la donne; la bureaucratie craint qu'elle ne puisse conspirer, et voudrait qu'elle se purifiât sous ses doigts; la

CHARITÉ ENVERS LES CAPTIFS

Rachat de captifs dans les prisons d'Alger, tableau de Granet, au château de Fontainebleau, dix-neuvième siècle. — Dans une salle souterraine des marchands algériens, assis devant une table, pèsent dans des balances l'argent que les Pères de la Rédemption viennent de donner pour des captifs dont ils brisent les chaînes. Saint Pierre Nolasque, fondateur de l'ordre de Notre-Dame de la Merci pour la rédemption des captifs, racheta à lui seul plus de quatre cents de ces malheureux.

philanthropie estime qu'on pourrait la rendre plus utile au commerce en la remplaçant par les loteries de bienfaisance et par les divertissements de charité; car on a inventé des divertissements de charité pour faire pendant aux prisons de charité! Les catholiques croient avec saint Vincent de Paul, et saint Vincent de Paul croyait avec tous les Pères de l'Église, que l'aumône est une semence féconde qui rend au centuple. « Un trésor enfoui ne germe pas dans la terre, disait un orateur sacré, mais il germe dans la main du pauvre. Il en sort des terres et des châteaux que la charité donne et que la Providence soutient; il en sort des vertus, des talents et des places dont Dieu récompense dans les enfants les aumônes des pères; il en sort plus que tout cela : il en sort la rançon de nos péchés, le germe de notre éternité bienheureuse, le gage de notre salut. » Quelque sentiment que l'on se forme à ce sujet, il faut accorder que l'aumône, dans les mains de saint Vincent de Paul, a fait d'étranges et inexplicables merveilles. En attendant que la science ait remplacé l'aumône par quelque chose de mieux, qui paraisse aux économistes plus prudent, aux socialistes plus honorable, aux philanthropes plus galant et aux bureaux plus régulier, il faut accorder aussi qu'en ce moment encore, après tant de dissertations, c'est l'aumône chrétienne, c'est elle toute seule, quoique gênée et affaiblie, qui, par des milliers de cœurs et par des millions d'offrandes, soutient le poids du paupérisme.

Si tout à coup ces cœurs se lassaient et si ces offrandes cessaient, si tant de sophismes absurdes et ingrats pouvaient tarir les sources de l'aumône, qu'arriverait-il en France? Ferait-on sortir les soldats des casernes pour y loger le surcroît des pauvres, ou viderait-on les dépôts de mendicité pour y loger le surcroît des soldats? Quelle taxe des pauvres suffirait à nourrir ces bandes affamées qui surgiraient de partout? Quelles armées suffiraient à les contenir? Après la destruction des couvents en Angleterre, sous Élisabeth, des multitudes sans ressource et sans abri se mirent à courir les campagnes. On essaya différents moyens pour obvier au fléau de leur misère, et les meilleurs qu'on trouva furent la potence et le canon. Voilà le dernier mot de la science temporelle en matière d'assistance publique. Si l'aumône man-

CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES

Portrait du pape Léon X, par Raphaël, au palais Pitti, à Florence, seizième siècle. — Léon X approuva solennellement l'établissement des Monts-de-Piété attaqués par les juifs et les usuriers. Cette institution, aujourd'hui dégénérée parmi nous, prêtait sur gages, mais sans intérêts : les Frères Mineurs en furent les plus ardents propagateurs.

quait, il faudrait revenir à cette procédure, et l'on y reviendrait par une nécessité fatale, acceptée sans scrupule. Il n'en coûte pas tant de

traiter ainsi des hommes qu'on est résolu de laisser mourir de faim et qui d'ailleurs, de leur côté, sont très décidés à vivre ou à vendre leur vie.

L'aumône vaut mieux, sans doute; mais l'aumône n'est abondante, n'est féconde, ne se perpétue qu'à de certaines conditions. C'est la piété qui fait les grands dons et qui les renouvelle; elle ne les fait qu'à la sainteté, et le don le plus grand et le plus fécond de tous, le don de soi-même, est un don spécial de la sainteté même. Otez à Vincent de Paul sa sainteté; laissez-lui seulement sa bonté, son courage, sa haute intelligence, tels qu'il les eut; à supposer qu'un homme puisse posséder dans cette splendeur tant de qualités de cœur et d'esprit, et rester encore modeste et désintéressé sans être saint; malgré toutes ces qualités, malgré toutes ces vertus, Vincent de Paul n'étant plus saint, n'est plus qu'un bon homme qui peut faire de bonnes choses, mais plus rien de grand ni de durable. Il peut distribuer dans son quartier quelques bouillons, quelques vieux habits, donner quelques conseils honnêtes, répandre quelques petits livres, instituer peut-être — c'est beaucoup! — un club de bienfaisance, où le ridicule, l'intrigue et les repas s'introduiront en fort peu de temps. Il peut maintenir à peu près tout cela tant qu'il aura vie et force. Qu'il renonce à faire davantage, et surtout qu'il renonce à l'espoir de continuer ce peu de bien après sa mort! Personne ne lui donnera des millions pour nourrir la Lorraine, et ensuite des millions pour nourrir la Picardie et la Champagne, et après des millions pour l'Ile-de-France, et encore des millions pour racheter les esclaves des pays barbaresques, et toujours des millions pour les enfants trouvés, pour l'hospice Saint-Laurent, pour les pauvres de Paris, pour les retraitants de Saint-Lazare, pour vingt autres œuvres immenses que l'on connaît, pour cent autres que l'on ne connaît pas; et tout cela pendant cinquante ans de sa vie, et pendant deux cents ans après sa mort.

On ne se dépouille pas pour satisfaire les bonnes idées d'un philanthrope qui n'abandonne jamais lui-même le soin de ses petits intérêts. On fait plus et mieux que se dépouiller pour s'associer à la

charité et aux mérites d'un saint qui traverse le monde tout revêtu et

CHARITÉ ENVERS LES MALADES

Saint Jean de Dieu charge un malade sur ses épaules ; un ange vient l'aider. Tableau de Murillo à hôpital de la Charité, à Séville, dix-septième siècle. — Saint Jean de Dieu a fondé, pour le soin des malades, un ordre célèbre qui subsiste encore.

tout éclatant de la bonté, de la douceur et de l'abnégation du Fils de Dieu : on lui donne tout, et quand on lui a tout donné, l'on trouve

que ce n'est pas assez encore, et l'on quitte tout pour le suivre. Par ce premier sacrifice, on a gagné la sainte contagion du sacrifice suprême. On vient donc à ses pieds, et on lui dit : « Me voici, je n'ai plus de patrie, plus de famille et plus de volonté. Je suis à Dieu par vous, disposez de moi suivant la volonté de Dieu. Mettez-moi au service des pauvres, des forçats, des esclaves; envoyez-moi au martyre. » Il prononce et l'on obéit. Et lorsqu'il est mort depuis plusieurs siècles, de tous les coins de la terre et de tous les rangs de la société,

CHARITÉ DANS LES CALAMITÉS PUBLIQUES

Durant la peste de 1576, à Milan, saint Charles Borromée visite les malades dans leurs maisons ou dans les lazarets, ranimant leur courage, appelant à ses côtés les prêtres et les religieux. — D'après la gravure d'Abraham Bosse, dix-septième siècle.

des hommes saints, des vierges pures viennent encore tous les jours faire cette offrande à son tombeau.

C'est une folie, disent quelques sages dont les idées, fort différentes de celles-là, ont un grand crédit dans notre époque si sereine et si bien ordonnée. En effet, c'est une folie, la folie de la croix! Mais cette folie relève la dignité des pauvres, les nourrit, les console et entretient dans le peuple ce qu'il y reste de bon sens et de vertu. Remercions Dieu qui n'a point permis que cette folie se tournât en sagesse humaine, et félicitons-nous d'avoir vingt mille Sœurs de Charité et cinquante mille autres religieuses, filles, petites-filles, arrière-petites-filles de saint Vincent de Paul, de qui vient cette postérité angélique; folles de la croix, répandues dans les hôpitaux, dans les

prisons, dans les faubourgs, dans les campagnes, pour servir les pauvres sans autre salaire que celui du bœuf qui foule le grain ! Les espérances et les provisions de la pauvreté sont là plus que dans les merveilles de l'industrie, et l'ordre social est mieux défendu par ces humbles petits couvents que par la force, l'ampleur et le nombre des casernes.

Si les pauvres voyaient encore assez fréquemment, comme autrefois, un seigneur vendre sa terre patrimoniale pour leur en distribuer le prix, et transformer sa dernière maison en hôpital dont il deviendrait le plus attentif infirmier, cette folle action vaudrait bien des brochures sages contre le socialisme. A défaut de ces grands exemples que ne produit plus une société élevée dans l'amour des richesses et dans l'ignorance de Dieu, la

L'EXCELLENCE DE LA CHARITÉ

D'après Abraham Bosse, dix-septième siècle. — La Charité, assise sur un trône, reçoit les hommages des autres Vertus. De la main droite elle soutient un triangle lumineux, emblème de la Trinité, qui est la source première de toute vraie charité. A droite, la Foi adore la croix, l'Espérance lève les mains vers le ciel, la Justice tient la balance et le glaive ; à gauche, la Force porte un fût de colonne, la Prudence, précédée du serpent, regarde dans un miroir, la Tempérance se verse de l'eau dans une coupe. Sur le marchepied du trône on lit : *Major harum est Charitas*, « la Charité est, de toutes les vertus, la plus excellente ».

folie qui anima saint Vincent de Paul nous donne encore des congrégations religieuses d'hommes et de femmes, des prêtres, des moines, des missionnaires, des Frères des écoles ; elle a récemment enfanté dans le Maine des Frères du travail manuel ; elle forme à Saint-Han, en Bretagne, des Frères laboureurs ; elle multiplie les Filles de la Charité, les Filles de la Providence, les Sœurs de Saint-Joseph, les Hospitalières ; et les dernières venues, les Petites-Sœurs des Pauvres, s'épanouissent dans ce champ béni de la sainte charité, semblables à tout ce qu'il a produit de plus robuste et de plus beau. Grand Dieu ! que resterait-il aux pauvres s'il n'avaient pas tout cela, et que ne demanderaient-ils pas à la société si tout cela venait à disparaître !

Or, tout cela, c'est le fruit exclusif de l'Évangile, et si l'on veut y songer, on comprendra ces paroles de l'Apôtre des nations, que l'Église lit au peuple le jour même de la fête de saint Vincent de Paul : Si l'Évangile que nous prêchons est encore couvert d'un voile, c'est pour ceux qui veulent périr. (II *Cor.*, iv.)

Louis VEUILLOT.

LE PÉLICAN
Symbole de Jésus-Christ dans sa passion.

SAINT

VINCENT DE PAUL

I

LA VOCATION

L'HOMME ET L'ŒUVRE

Le seizième siècle et le protestantisme en France. — Ravages causés par les guerres de religion. — Changements dans la société. — Accroissement de la misère. — L'œuvre nouvelle de la Charité. — Saint Vincent de Paul. — Sa mission. — Naissance et premières années. — Éducation.

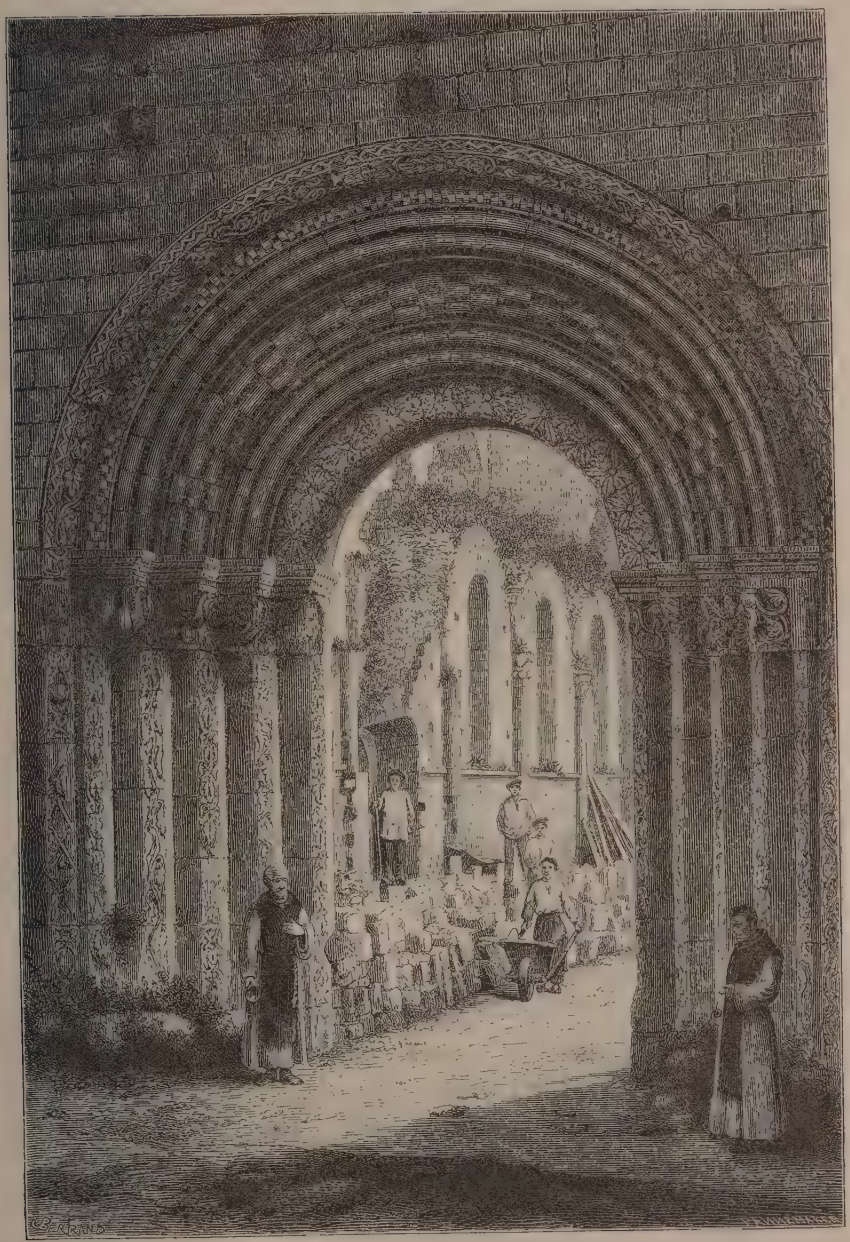
E temps où parut saint Vincent de Paul était tout agité de troubles politiques et religieux. Le seizième siècle avait vu la plus grande révolution qui se fût accomplie depuis l'établissement du Christianisme. Un esprit nouveau s'était répandu dans le monde avec la Réforme, et cette nouveauté des idées allait tout changer. Jusque-là, l'Europe civilisée n'avait connu qu'une foi et qu'une loi. Fondée par l'Église et vivant de son esprit, la société chrétienne formait comme une grande famille dont tous les membres, avec des intérêts divers et malgré des dissentiments politiques, reconnaissaient l'autorité unique du Père commun, le Pontife de Rome.

L'Église alors était la vie du monde, l'Évangile sa loi. Désormais l'unité religieuse était rompue. Au lieu de ce bel ordre, la confusion allait régner dans le monde. Et ce n'était pas seulement l'Église qui

devait perdre son empire sur les nations et la foi son autorité sur les âmes; mais en même temps que Luther ébranlait le vieil édifice du Christianisme, il secouait aussi tous les trônes. Le même esprit de révolte contre Rome se tournait contre toute autorité. L'unité religieuse rompue, c'était une nouvelle cause de guerre entre les nations, et dans la même nation entre ses propres membres. Deux grands maux inconnus jusqu'alors naissaient de la Réforme, les guerres de religion et les révolutions; et comme conséquence des deux premiers, un troisième qui est la plaie des sociétés modernes, le paupérisme. L'hérésie portait ses fruits naturels.

A l'époque de saint Vincent de Paul, elle n'avait pas encore produit toutes ses conséquences, mais déjà le mal des esprits et le mal de la société étaient grands. Le goût du changement, la légèreté des mœurs, l'esprit d'opposition propageaient l'hérésie. La France souffrait des fureurs de la faction protestante qui aspirait à dominer l'État. Des guerres civiles sans fin, suscitées par les dissensions religieuses, désolaient le royaume. La misère s'était développée au milieu des luttes des partis et du ravage des provinces. L'avènement de Henri IV accrut encore les calamités publiques en mettant toute la nation aux prises avec elle-même. La vieille foi française luttait contre l'envahissement du protestantisme, mais le pays n'avait pas moins à souffrir de ces discordes intestines que d'une invasion étrangère. A peine la pacification religieuse était-elle achevée que la guerre civile recommençait d'une autre manière. A la Ligue succédait la Fronde.

D'autres causes concouraient à augmenter la misère en diminuant les ressources de la charité. La politique, le développement des arts et de la civilisation, l'accroissement du luxe y étaient pour beaucoup. La transformation de la vieille société du moyen âge créait de nouvelles sollicitudes, et imposait de nouvelles œuvres à l'Église. C'était un bien en soi que la constitution de l'unité nationale poursuivie à travers les ruines de la féodalité par Philippe-Auguste et saint Louis, par Charles VII, Louis XI et François I^er^; mais cette œuvre ne s'était pas accomplie sans de grands changements pour les populations. Avec la centralisation du pouvoir et l'agglomération dans les



LES RUINES DE L'ABBAYE DE FONTGOMBAUD (INDRE)

Pillée et brûlée durant les guerres religieuses du seizième siècle. Monument historique du commencement du douzième siècle. — Les huguenots, en détruisant les monastères par centaines, avaient tari autant de sources de charité. — Fontgombaud, après avoir au dix-huitième siècle appartenu aux prêtres de Saint-Vincent-de-Paul, est rentré aux mains des fils de saint Benoît, les Trappistes, qui y dirigent une colonie pénitentiaire de jeunes détenus.

villes, les conditions de l'industrie, du travail, de l'existence elle-même s'étaient assez modifiées à la longue pour produire de profondes perturbations sociales. Il en résultait dans les villes surtout, avec l'accroissement du bien-être et des commodités de la vie, une aggravation de l'indigence. Les arts avaient leur part d'action dans ces changements. Si les mœurs se polissent à mesure que les arts se perfectionnent, il arrive aussi que les besoins grandissent avec les délicatesses et les raffinements de la civilisation. L'exemple de l'Italie, l'influence de ses lettrés et de ses artistes avaient développé en France les goûts dispendieux, l'amour des plaisirs, la recherche des vanités mondaines. En même temps, la découverte du Nouveau-Monde avait répandu avec abondance l'or et l'argent. La richesse générale augmentait, mais aussi le prix de toutes choses était plus élevé. Le commerce s'était développé aux dépens de l'agriculture et des métiers. A cet accroissement de la fortune et du luxe au sein des classes aisées correspondait un appauvrissement égal des classes inférieures. Jusque-là, il y avait toujours eu des pauvres, mais au seizième siècle la pauvreté apparaît en Europe avec l'or des Amériques, avec la civilisation de la Grèce et de Rome, avec la Réforme de Luther.

C'était un mal nouveau dans la société chrétienne que l'existence de classes indigentes dépourvues de moyens de vie réguliers et vouées pour ainsi dire à la misère. Le moyen âge, qui avait vu bien des maux, n'avait pas connu celui-là. Il avait fallu ce concours de circonstances extraordinaires pour le faire naître dans le cours du seizième siècle. Alors il ne faisait que commencer; plus tard il devait s'étendre. Qu'on ne s'étonne donc point de ne pas trouver auparavant toutes ces institutions d'assistance publique qui n'ont fait que se multiplier depuis avec les besoins croissants de la pauvreté. Ce serait faire injure à l'Église, pour louer mal à propos un de ses saints, que d'attribuer à Vincent de Paul l'invention de la charité; ce serait en méconnaître la divine origine et les œuvres innombrables qui sont la gloire des siècles chrétiens. La charité n'est pas nouvelle dans l'Église; il ne faut pas lui chercher un commencement ni la rattacher à un homme. Elle est née avec l'Évangile et a pour auteur Jésus-Christ. Quoique saint

HENRI AKATTCHIAU, GUEUX DE PROFESSION

Né à Nivelles (Belgique). D'après un tableau de D. Téniers, au musée de Montpellier; dix-septième siècle.

AUTRE GUEUX DE PROFESSION

D'après un tableau de D. Téniers, au musée de Montpellier; dix-septième siècle. Les gueux formaient une classe nombreuse à l'époque de saint Vincent.

Vincent de Paul en soit resté le plus parfait modèle, il n'est que le continuateur de ces hommes admirables qui ont rempli l'histoire de l'Église de leurs belles actions et qui n'auraient pas été des saints s'ils n'avaient eu d'abord la vertu de charité.

Mais à cette époque, il y avait une œuvre nouvelle à faire. Vincent de Paul fut l'instrument de la Providence pour cette haute mission. Comme l'Église avait eu successivement ses apôtres et ses confesseurs de la foi, ses maîtres de la doctrine, ses fondateurs d'ordres religieux, ses héros de la chasteté et de l'humilité, un saint Étienne, un saint Denys et un saint Benoît, un saint Augustin et un saint Thomas d'Aquin, une sainte Agnès, un saint François d'Assise, un saint Ignace de Loyola, elle eut aussi en Vincent de Paul son héros de la charité. Il fallait ce bienfait au monde, cet honneur à l'Église : Dieu les leur accorda.

Telle est la fécondité du Christianisme, qui ne cesse d'enfanter des hommes extraordinaires, comme il les faut à chaque temps. La société moderne a besoin de voir venir le saint de la charité ; il paraît et, à son action, l'on reconnaît qu'il est bien l'envoyé de Dieu.

On serait tenté de dire que Vincent de Paul eut l'instinct des besoins nouveaux ; mais il ne se douta même pas de ce qu'il allait faire. Sans former de projet, sans songer à créer quoi que ce soit de grand, il fut le grand organisateur de la charité dans les temps modernes. Simple serviteur des pauvres, ne voyant que les misères qui le touchaient de plus près, il travailla, à son insu, pour l'avenir. Son œuvre est une des plus grandes qui se soient faites dans l'Église. Saint Vincent de Paul a créé, pour ainsi dire, un office public de la charité en établissant des institutions qui suppléent à l'action individuelle ; il a fondé ou inspiré de nouvelles congrégations religieuses dont la règle est l'exercice de la charité ; enfin il a répandu dans le monde un esprit nouveau de zèle et d'entreprise pour le soulagement des malheureux.

L'auteur de ces merveilles ne put mettre la main à un si grand ouvrage sans s'occuper en même temps de plusieurs autres choses aussi considérables. La charité le conduisit à l'apostolat. De son temps

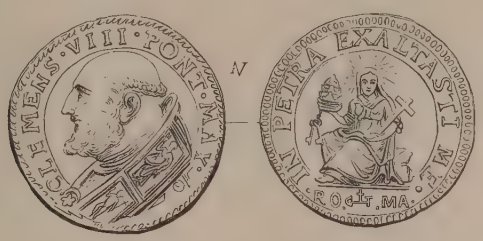
PORTRAIT DE SAINT VINCENT DE PAUL

HÉLIOGRAVURE D'AMAND-DURAND, D'APRÈS LA GRAVURE DE VAN SCHUPPEN, QUI REPRODUIT LE TABLEAU DE SIMON FRANÇOIS, DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Vincentius a Paulo presbyter congregationis Missionis
institutor, et primus superior generalis plenus dierum
et meritorum obdormiuit in domino an. dom. 1660 die
27. sept. aetatis suae an. 85 congregationis creatae 35.
magnâ sanctitatis suae relictâ opinione
Simon Francois Turonens. Pinxit ad vivum
Pet. Van. Schuppen. Sculpebat 1685.

les misères de l'âme égalaient celles du corps. Ce n'étaient pas seulement des ruines matérielles que les huguenots avaient amoncelées d'un bout de la France à l'autre ; c'était la foi elle-même avec les pratiques religieuses que les erreurs du protestantisme et les troubles politiques avaient détruites en beaucoup de lieux. Une partie de la France avait perdu le christianisme ; il lui fallait d'autres apôtres, une nouvelle prédication. Vincent de Paul y pourvut encore. De même qu'il établit une congrégation spéciale pour le service des pauvres, il en fonda une aussi pour l'évangélisation des ignorants. A côté de la Sœur de charité il plaça le Missionnaire.

Le clergé participait au triste état de la religion. S'il y avait tou-



PORTRAIT DU PAPE CLÉMENT VIII

D'après une médaille du seizième siècle. — En l'année 1595, Clément VIII adressa un bref éloquent aux évêques de France pour les adjurer au nom de Dieu d'améliorer la vie morale du clergé ; car l'Église, ravagée par l'hérésie, souffrait dans les prêtres comme dans les peuples. C'est alors que Dieu suscita saint Vincent de Paul. — Au revers de la médaille, Rome chrétienne est personnifiée par une femme qui porte la croix et la tiare, symboles de sa suprématie spirituelle.

jours de grandes vertus dans son sein, il s'y était aussi introduit du relâchement. Le souffle de la Renaissance et de la Réforme avait passé sur l'Église. La première condition du retour du peuple à la foi, c'était la régénération du sacerdoce. Avec le même esprit de zèle et de charité qu'il étendait à tout, Vincent de Paul y travailla ardemment, persuadé que tout le reste dépendait du bon état du clergé. Pour cela, il ne fut pas moins attentif à le préserver de la contagion de l'erreur qu'il était appliqué à le ramener à la piété et à la discipline ecclésiastique.

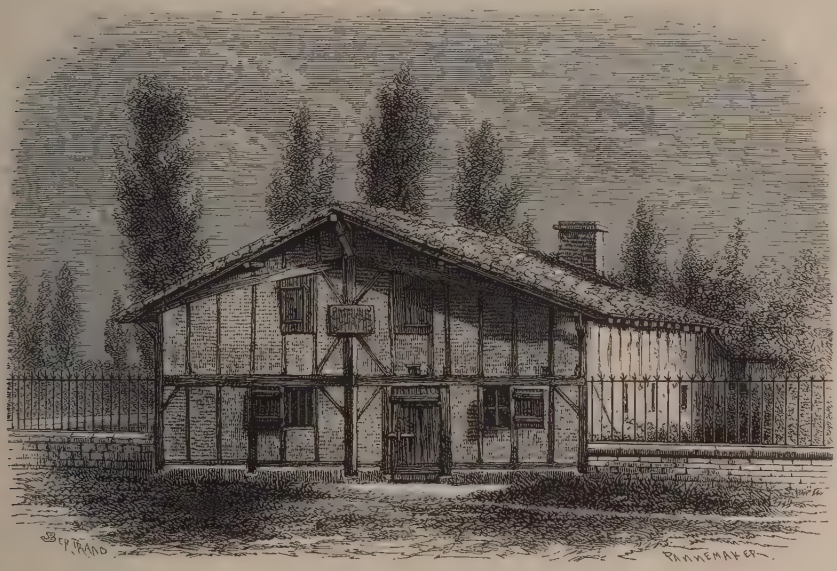
Telle fut l'étendue de son action qu'elle embrassa tout le champ de l'Église et de la société. Personne, en aucun temps, n'a plus fait que saint Vincent de Paul. Organisateur de la charité, il fut aussi un apôtre

de la foi, un réformateur du sanctuaire. Par là il exerça l'influence la plus considérable sur son siècle.

Mais quand on se demande comment un homme a pu faire à lui seul ce qui eût été difficilement l'œuvre d'un gouvernement, quand on le voit venir en aide à des multitudes de malheureux dont il est la providence, entretenir des établissements où tous les besoins trouvent un secours, fonder deux congrégations pour l'assistance et l'instruction des pauvres, nourrir en temps de famine des provinces entières, et quand ensuite on voit ce même homme passer des exercices de la charité aux affaires générales de la religion et de l'État, tellement qu'on le trouve occupé à restaurer le sacerdoce, à défendre l'intégrité de la doctrine et à organiser des missions lointaines dans le même temps qu'il siège dans les conseils de la royauté et qu'il participe au gouvernement du pays, on s'étonne que ce grand pourvoyeur des pauvres, ce haut intendant de la charité, ce zélateur de la foi, cet apôtre, ce politique ait été lui-même un homme de la plus petite condition et que tant d'œuvres admirables se soient faites comme de rien. C'est là le plus prodigieux miracle de la vertu de saint Vincent de Paul, le signe le plus éclatant de son extraordinaire vocation.

Pauvre par naissance, pauvre par état et par choix, Vincent de Paul n'avait rien, selon le monde, qui pût le disposer aux vastes entreprises. Ce n'était qu'un simple prêtre sans famille, sans fortune. Si en lui l'intelligence égalait la bonté, si surtout il montrait un de ces rares bons sens qui sont la marque des hommes supérieurs, il n'était pas cependant doué des qualités brillantes qu'il faut pour plaire au monde. Son extérieur humble, quoique plein de noblesse et de gravité, ne donnait pas de lui une opinion avantageuse. Il ne semblait pas fait pour les grands rôles. Lui-même, d'ailleurs, ne s'y crut jamais appelé. Volontiers on s'attribue une mission, si l'on se sent apte à faire quelque bien et si les circonstances s'y prêtent. Vincent de Paul n'eut point une si haute idée de lui. Pénétré de l'amour des pauvres et du zèle des âmes, s'abandonnant tout entier pour le reste à la conduite de Dieu, il a fait le plus simplement du monde, et comme sans y penser, les plus grandes choses. Son humilité était telle

qu'elle ne lui eût pas permis de concevoir aucun projet important. Du reste, il y a cela de remarquable dans la vie de saint Vincent de Paul qu'il n'a jamais paru agir de lui-même. Quelques-uns pour le louer davantage en feraient volontiers un homme à grandes entreprises, une sorte d'instigateur puissant qui aurait tout mis en mouvement autour de lui. Tel n'était point l'humble Vincent de Paul. N'ayant d'autre



MAISON DE NAISSANCE DE SAINT VINCENT DE PAUL, A POUY (LANDES)
Transportée au dix-neuvième siècle à quelque distance de son emplacement primitif. — État actuel.

règle que la manifestation de la volonté de Dieu, toujours prêt à prendre conseil des autres, défiant de lui-même jusqu'à l'excès, il n'a rien fait, pour ainsi dire, que par tâtonnements. Plusieurs de ses créations ont été de simples essais; dans les autres, il n'a guère fait que seconder des desseins qui se manifestaient à lui. En toutes choses il s'est montré plutôt exécuteur qu'il n'était inventeur. Le caractère propre de ses œuvres est d'avoir été inspirées des circonstances. Son rôle fut de répondre admirablement aux vues de Dieu, et il eut du génie à force d'avoir de la charité, *ingenium charitatis*. Vincent de

Paul n'est si grand que parce qu'il a été, avant tout, l'homme de la Providence.

Dieu a voulu se servir de ce modeste ouvrier pour que l'on vît bien que l'ouvrage était tout entier de sa main, et afin qu'il demeurât évident qu'il ne se fait rien de vraiment bon et de grand pour le bonheur des hommes que par lui et par ses saints. Dieu, en effet, est charité. Lui seul a pu former le cœur d'un Vincent de Paul, lui seul était capable d'inspirer à un homme cet ardent dévouement, cette compassion active, ce généreux amour qui font encore l'étonnement du monde. Toute charité vient de lui et a en lui son divin modèle, et si ce grand Dieu, dans son amour infini pour les hommes, n'avait pas fait d'abord au monde l'aumône incomparablement magnifique de son Fils, le monde n'aurait jamais connu ni la charité, ni saint Vincent de Paul. Tous les siècles réunis du paganisme n'avaient pas produit une œuvre, pas un acte de charité. Il fallut que Jésus-Christ lui-même vînt apprendre aux hommes à s'aimer les uns les autres, en aimant Dieu d'abord. Car telle est cette vertu nouvelle de charité, dont le mot même manquait à l'antiquité païenne, et qui fait la gloire des siècles chrétiens.

Vincent de Paul a montré ce que peut un homme vraiment animé de cet amour de Dieu et du prochain qui est toute la loi chrétienne. Par là, il a fait resplendir la bienfaisante action de l'Église dans le monde ; car l'esprit qui l'embrasait, c'est l'esprit de Jésus-Christ. Pour avoir mis excellemment en pratique le grand précepte de l'Évangile, il a mérité d'être compté au rang des plus insignes bienfaiteurs du genre humain. Tous les siècles lui sont redevables, mais en particulier ce grand siècle de Louis XIV, grand entre tous les autres, non seulement parce qu'il a été le siècle des arts et des lettres et parce qu'il a vu avec l'épanouissement de toutes les gloires de la paix et de la guerre, la restauration du sacerdoce, le réveil de la piété, la réforme des mœurs, mais, plus encore, parce qu'il a été le siècle des grands dévouements et des grandes entreprises pour le bien des malheureux, le siècle de la charité, le siècle de saint Vincent de Paul.

L'homme admirable qui allait être le principal auteur de la renais-

sance religieuse et sociale du dix-septième siècle, fut pour la France catholique comme la récompense de son zèle à défendre la foi contre les tentatives de l'hérésie. L'année même où, au milieu de l'indignation causée par la fausse paix de Beaulieu, se signait, sous la conduite

VUE DE L'ÉGLISE DE POUY
Saint Vincent y fut baptisé et y fit sa première communion.

du grand Guise, la sainte Ligue des catholiques, Vincent de Paul naissait. Un saint était donné à la France après un héros; mais ce que celui-ci n'avait pu par les armes, celui-là allait le faire par la charité. La situation du royaume était déplorable. C'était le fer à la main que les novateurs du seizième siècle étaient venus réformer l'Église sur le modèle apostolique, comme ils disaient; c'était par la violence qu'ils prétendaient remédier aux abus du catholicisme. Les

provinces désolées, les familles ruinées montraient d'un bout à l'autre de la France les effets de cette étrange prédication. Aucune province n'avait plus souffert des ravages des huguenots que le Béarn et la partie de la Gascogne qui allait donner Vincent de Paul, et où avant lui Montgomery, un des héros de ce brigandage, s'était acquis une sanglante célébrité.

C'est donc au milieu des horreurs de la guerre civile que Vincent vint au monde, le 24 avril 1576, à Pouy, près de Dax, au pied des Pyrénées. Il était le troisième enfant d'une modeste famille de paysans qui avaient pour tout bien une petite terre, et auxquels Dieu accorda comme surplus de richesse trois autres enfants. Son père s'appelait Jean de Paul et sa mère Bertrande de Moras. Pour qu'on ne vît point dans son nom un signe de noblesse, Vincent de Paul ne se fit jamais appeler que M. Vincent. Jean était un simple laboureur, vivant de son travail et du revenu de son petit patrimoine. Les enfants aidaient leur père ; Vincent eut pour fonction de mener paître le troupeau. Plus tard, dans tout l'éclat de sa réputation et de ses œuvres, il aimera à rappeler qu'il n'était que le fils d'un pauvre paysan et qu'il avait gardé les bestiaux dans son enfance. Glorieuse origine qui ajoute tant au mérite et aux actions de ce bon pasteur des pauvres !

Son extraction n'avait rien de bas. Ces humbles familles rurales, fécondes en enfants, fécondes en rudes vertus et en bons exemples, étaient la vraie force de la France et sa richesse permanente au milieu des calamités de la guerre. Là régnaient les bonnes mœurs avec les habitudes du travail et les pratiques chrétiennes. Dans la ferme de son père, Vincent trouva l'éducation la plus convenable à sa mission. De sa famille il reçut cette foi vigoureuse et simple qui inspire les œuvres, et du sol natal ce bon sens naturel si utile dans l'action. Presque en même temps la Gascogne avait produit Henri IV, ce prince qui ressemblait à son modeste compatriote par son bon cœur et sa finesse d'esprit, et qui est resté dans la mémoire des hommes le plus populaire des rois, comme Vincent de Paul le plus populaire des saints.

De l'enfance de Vincent on ne sait guère qu'une chose, c'est que la charité fut sa première vertu. Quand, tout jeune, il revenait du moulin où son père l'envoyait chercher de la farine pour le pain du ménage, s'il rencontrait en route quelque vieillard ou quelque pauvre femme, il leur en donnait plusieurs poignées : « De quoi, dit Abelly, son père, qui était homme de bien, témoignait n'être pas fâché. » Une fois, Vincent fit plus. Son petit trésor, trente sous qu'il était parvenu à force de travail et d'épargnes à s'amasser, il le donna tout entier. Un

MOULIN DE POUY (LANDES) — ÉTAT ACTUEL

En revenant de ce moulin, Vincent donnait aux pauvres quelques poignées de la farine qu'il rapportait à la maison, imitant ainsi la charité de ses parents.

autre sans doute eût partagé : Vincent était né pour les grandes choses.

La piété entretenait sa charité. Sur le territoire même de Pouy s'élevait un célèbre sanctuaire, où l'on vénérait, de toute antiquité, une statue miraculeuse de la Vierge. C'était la chapelle de Notre-Dame de Buglose, lieu de pèlerinage pour toutes les populations des Landes et des Pyrénées. Les protestants l'avaient incendiée. Mais la destruction de la chapelle avait augmenté la foi des habitants en Marie. Vincent venait prier au milieu des ruines de Buglose, et là il apprenait de bonne heure à aimer Celle qui est au ciel la reine des Anges et sur la terre la consolatrice des affligés. Un vieux chêne aussi lui servait d'oratoire ; le jeune pâtre y avait disposé dans le tronc entr'ouvert un

petit autel rustique : le chêne vit encore; une pieuse dévotion ne cesse d'en emporter les feuilles aussi loin qu'est allé le nom de saint Vincent de Paul.

Jusqu'à douze ans, Vincent garda les troupeaux. Mais de bonne heure il avait montré de si heureux dons d'esprit, à côté des qualités du cœur, que son père avait conçu l'ambition, quelque peu intéressée peut-être, de le faire étudier pour le voir un jour homme d'Église.

Les moyens d'éducation abondaient à cette époque. L'Église, attentive à tous les besoins, n'avait cessé de répandre autour d'elle l'instruction. Dans presque tous les villages il y avait l'école du presbytère, et à la ville les couvents étaient comme autant de collèges où la jeunesse était formée à la science et à la piété. Un paysan pouvait prétendre pour son fils à l'éducation du noble, et il n'était pas de haute fonction, soit dans l'Église, soit dans l'État, où ne menât le mérite. En dehors des universités, mille maisons d'enseignement s'offraient aux jeunes gens studieux à l'ombre du cloître et de l'église paroissiale : pour les classes élevées il y avait le collège des Jésuites, pour les gens du commun le couvent des Minimes ou des Cordeliers. Dax, la ville la plus proche de Pouy, possédait plusieurs de ces couvents ouverts à l'enseignement. Jean y conduisit son fils et le plaça chez les Cordeliers, qui se chargèrent de l'instruction de l'enfant moyennant soixante livres par an. C'était peu, même en ce temps, pour la pension d'une année; c'était beaucoup pour le petit revenu des bonnes gens de Pouy. Ils se mirent généreusement à la gêne. Vincent, qui appréciait leurs sacrifices, fit de tels progrès dans les études, qu'au bout de quatre ans il se rendit capable lui-même de donner des leçons aux autres. Les maîtres étaient fiers de leur élève, ils parlaient de lui avec avantage, et lui se faisait valoir plus encore par son air de sagesse et de bonté qui frappait tous les regards. M. de Commet, avocat en la cour présidiale de Dax, juge en même temps de la paroisse de Pouy, le voulut pour précepteur de ses deux fils. Vincent avait seize ans; il accepta cette fonction honorable qui allait lui permettre de continuer ses propres études sans rester à charge à ses parents.

En M. de Commet il trouva plus qu'un bienfaiteur ordinaire. La maison du digne avocat était une de ces bonnes maisons chrétiennes où régnaient les traditions de piété, de bienveillance et de politesse.

UNE AUMÔNE DE SAINT VINCENT

Vincent, gardant son troupeau, rencontre un pauvre auquel il donne tout son avoir, une somme de trente sous, amassée à grand peine. — D'après un tableau du dix-huitième siècle conservé dans la chapelle des Filles de la Charité, à Paris.

Le jeune précepteur fut traité bientôt comme un fils. Il commandait le respect et provoquait l'affection. Chéri autant qu'estimé dans cette famille, dont il faisait l'édification par sa vertu, maître et écolier tour à tour, Vincent y passa quatre ou cinq ans qu'il employa encore à

l'étude. Son esprit se formait, sa sagesse prématurée faisait concevoir de lui la plus haute idée. M. de Commet crut qu'une si vraie vertu et de si beaux talents appartenaient de droit à Dieu. En ce temps-là on aimait l'Église. Un châtelain généreux, un protecteur en place qui

LE CHÊNE DE SAINT VINCENT, A POUY (LANDES)
C'est à l'ombre de ce chêne que, tout petit enfant, Vincent de Paul s'abritait pour garder son troupeau. La duchesse d'Angoulême y fut reçue en 1823.

avait remarqué quelque jeune homme à l'air intelligent, à la tenue modeste, était heureux de contribuer à l'honneur et au bien de l'Église en fournissant au clergé une recrue d'élite. Sur les conseils de M. de Commet, qu'il considérait comme un second père, le jeune précepteur, sentant aussi en lui l'appel de Dieu, se décida à entrer dans la cléricature.

LA PRÉPARATION

Vincent achève ses études théologiques et reçoit les ordres sacrés. — Son voyage à Bordeaux. — Sa captivité en Tunisie. — Il va à Rome. — Mission auprès de Henri IV. — Le juge de Sore. — Vincent chez la reine Marguerite. — Commencement de sa vocation. — L'hôpital de la Charité. — La tentation.

Le 20 décembre 1596, Vincent de Paul recevait la tonsure et les ordres mineurs des mains de Mgr Salvat Diharse, évêque de Tarbes, dans l'église collégiale de Bidachen, près de Bayonne, avec un dimissoire du chapitre de Dax, le siège épiscopal étant vacant. Consacré à l'Église, le pieux jeune homme quitte sa famille et son pays. Il part, sans savoir où il va, mais conduit par Dieu qui le mène par des voies détournées à sa sublime mission. Avec le prix d'une paire de bœufs, il se met en route pour continuer ses études théologiques. L'université de Saragosse l'attire d'abord ; il venait y chercher la science, il n'y trouva que la dispute. Vincent entendit les professeurs de cette école fameuse se quereller entre eux sur « la science moyenne » et « les décrets déterminants », et il s'en alla. Ces sortes de discussions ne pouvaient convenir à son âme sereine. Avec le doux auteur de l'*Imitation* il pensait : « A quoi bon ces recherches subtiles sur des choses cachées et obscures dont l'ignorance ne nous sera point imputée à mal au jour du jugement... Et qu'avons-nous à faire des *genres* et des *espèces?* » Vincent ne resta à Saragosse que le temps d'y apprendre qu' « il y a beaucoup de choses qu'il importe peu ou point à l'âme de savoir. » Ayant connu l'enflure de la science et la vanité des disputes, il n'en discerna que mieux dans la suite le véritable esprit du jansénisme, dont il fut le plus pénétrant adversaire. Ainsi Dieu faisait l'éducation de son humble serviteur. Bientôt il allait le mettre à l'école des plus dures misères, pour façonner son cœur à la pitié comme il formait son esprit à la vérité.

Parti pour Saragosse au commencement de 1597, Vincent se retrouve cette même année à Toulouse, où son diplôme de bachelier, délivré en 1604, atteste qu'il fit sept ans consécutifs d'études dans l'université. A ce séjour en Aragon, l'humble clerc avait bien vite épuisé le petit pécule paternel. Pour continuer ses études théologiques, il lui fallut donner des leçons, ne voulant pas imposer de nouveaux sacrifices aux siens. Le temps des vacances lui fournit les moyens de subvenir au temps du travail. Encore une fois l'élève se trouva maître. Établi pendant l'été à Buzet pour l'éducation des deux fils du seigneur, il vit bientôt arriver à lui nombre de jeunes gens de condition. Sa réputation déjà grande à Toulouse le fit en quelque sorte précepteur de l'élite de la jeunesse de cette province. Hommage éclatant que la noblesse, alors si fière de ses titres et de son prestige, rendait à ce fils de paysan !

Le père n'aurait pu suffire à l'éducation qu'il avait désirée pour son troisième enfant. Du moins il lui donna en mourant une dernière preuve d'affection. Tout ce que le droit d'aînesse lui permettait de faire en faveur de ce cadet, Jean de Paul le fit. A son héritier il imposa la charge de pourvoir au complément de l'éducation ecclésiastique de Vincent. Dans la plupart des familles de l'ancien régime, la volonté paternelle arrangeait ainsi les choses pour le bien de chacun des enfants : l'héritage échu à l'aîné emportait le plus souvent avec lui les charges de la paternité ; la succession du père ne produisait en quelque sorte qu'une substitution de chef de famille. Vincent aurait pu profiter des avantages qui lui étaient faits ; mais, après avoir pleuré cet excellent père, il écrivit à sa famille qu'il ne voulait en rien se prévaloir du testament paternel ; que sa mère et ses frères n'avaient pas à s'inquiéter et qu'il ne leur serait plus à charge. En effet, il avait trouvé le moyen de se suffire à lui-même.

Au bout de deux ans de cléricature, Vincent, confirmé par Dieu dans sa vocation, recevait le sous-diaconat, à Tarbes, le 20 septembre 1598, des mains du même évêque qui lui avait donné la tonsure. Trois mois après il était fait diacre, puis il recevait, le 13 septembre 1599, le dimissoire pour la prêtrise. Il n'en profita point cette année, vou-

lant sans doute se mieux préparer à son ordination. Sa profonde humilité l'écartait de l'honneur incomparablement grand et redoutable du sacerdoce.

Mais le jour solennel est arrivé. L'humble Vincent reçoit le pouvoir

VUE INTÉRIEURE DE LA CHAPELLE DE CHATEAU-L'ÉVÊQUE (DORDOGNE)
Saint Vincent de Paul y fut ordonné prêtre le 23 septembre de l'année 1600 par Mgr Bourdeille, évêque de Périgueux. — État actuel.

de consacrer le corps et le sang de Notre Seigneur Jésus-Christ; Vincent va offrir l'auguste sacrifice de l'autel. De lui aussi il faut dire : « Qui pourrait exprimer les sentiments dont débordait son âme! Il savait que Jésus-Christ étant victime en même temps qu'il est prêtre, on ne peut participer à son sacrifice sans participer à son immolation. Aussi l'ordination lui apparut-elle comme un sacrifice dont il était

lui-même l'hostie, et lorsqu'il entendit l'évêque lui adresser le solennel avertissement : *agnoscite quod agitis*, *imitamini quod tractatis*, il put se dire qu'il connaissait les inexorables exigences du don qui lui était confié, et qu'appelé à célébrer les mystères de la mort du Seigneur, il entendait mourir et s'ensevelir comme lui! »

C'est le 13 septembre 1600 que Vincent fut ordonné prêtre. La piété aimerait à connaître le jour, l'endroit où ce grand serviteur de Dieu célébra pour la première fois les divins mystères. « On lui a ouï dire, rapporte Abelly, qu'il avait une telle apréhension de la majesté de cette action toute divine qu'il en tremblait, et que n'ayant pas le courage de la célébrer publiquement, il choisit plutôt de la dire dans une chapelle retirée à l'écart, assisté seulement d'un prêtre et d'un servant. » Près de Buzet, sur l'autre rive du Tarn, la tradition montre encore le sentier qui conduisait Vincent de Paul à la petite chapelle de Notre-Dame de Grâce, bâtie sur le haut d'une montagne, au milieu du bois. C'est là sans doute qu'il alla, sous l'œil de Dieu seul, offrir pour la première fois l'auguste sacrifice et cacher au regard des hommes sa sainte et admirable émotion.

Cette même année ou la suivante, ses supérieurs ecclésiastiques, à la recommandation de M. de Commet, le pourvurent de la cure de Thilh ; comme il eût fallu la disputer à un compétiteur qui l'avait impétrée en cour de Rome, il se retira humblement devant lui. Cet homme de paix n'avait pas moins horreur des procès de prébende que des disputes d'école. Il se remit à l'étude avec l'intention de prendre ses degrés. N'ayant point d'autres moyens de subsistance, il continua sa petite régence de Buzet, qui était devenue la pension des enfants des gentilshommes de la contrée. Son cours de théologie achevé, il reçut le diplôme de bachelier. Par ce titre, Vincent avait le droit d'expliquer le second livre du « Maître des sentences » : c'était le second degré de l'enseignement. Il n'eût tenu qu'à lui ensuite d'être docteur ; peut-être son humilité recula-t-elle devant ce nouveau titre. Seize ans d'études l'en avaient rendu digne ; « mais, dit Abelly, il n'était pas du nombre de ceux qui se laissent enfler par un peu de science qu'ils pensent avoir. » Quand plus tard les gens de Port-

Royal, confondus par lui, l'accuseront d'ignorance, dans le dessein évident de diminuer l'autorité de sa parole, ce sera en oubliant que ce simple d'esprit avait étudié, seize années durant, avec cette rare pénétration d'esprit et cette sûreté de jugement dont il fit preuve dans ses controverses avec eux.

Mais Dieu va mettre plus activement la main à son ouvrage. Quand ce grand Dieu s'est choisi un instrument de ses desseins, il prend soin lui-même de le façonner, et d'abord il éprouve et il purifie le plus

CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE GRACE

A Buzet (Haute-Garonne). La tradition rapporte que saint Vincent de Paul y célébra sa première messe. On montre encore le sentier qu'il suivait lorsque, précepteur à Buzet, il conduisait ses élèves à cet humble sanctuaire. — État actuel.

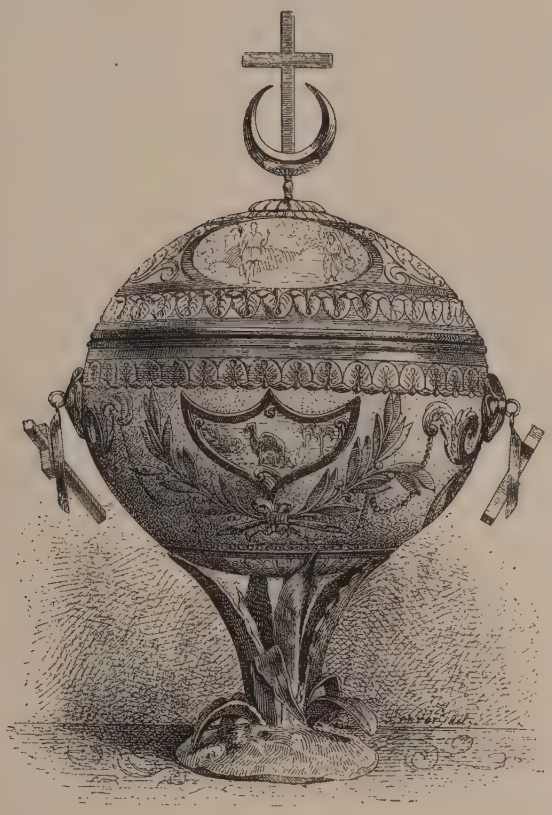
souvent l'homme de sa droite par l'adversité. Il n'y a guère de hautes vocations sans un apprentissage du sacrifice, pas de grandes actions qui ne soient préparées par la souffrance. La marque particulière des entreprises inspirées du ciel est de commencer dans la douleur et l'effort. Vincent de Paul aurait-il fait de si grandes choses s'il n'y avait été préparé par un entier sacrifice de lui-même, par le plus parfait abandon en la Providence, par l'expérience des afflictions et des traverses de la vie ?

Le temps des rudes épreuves est donc venu pour lui. Une raison dont Vincent n'a point parlé, ayant toujours été d'une extrême réserve sur ses propres affaires, l'appela de Toulouse à Bordeaux au commen-

cement de 1605. Tout ce que lui-même en a dit, dans une lettre de ce temps-là, c'est qu'il avait entrepris ce voyage pour une affaire qui requérait une grande dépense et qu'il ne pouvait déclarer sans témérité. On a conjecturé, sur le dire de M. de Saint-Martin, son ami, que Vincent avait eu à Bordeaux une entrevue avec le duc d'Épernon qui voulait lui procurer un évêché. Quoi qu'il en soit, Dieu le détourna brusquement de la voie des honneurs et de la fortune, qui n'était point la sienne. A peine de retour à Toulouse, il s'était remis en route pour Marseille, ayant à régler avec le débiteur d'une succession qui venait de lui échoir. Après un accommodement tout désintéressé, il se disposait à revenir par terre, lorsqu'un gentilhomme du Languedoc, son compagnon d'hôtel, l'engagea à prendre avec lui la voie de mer jusqu'à Narbonne. Il fallait moins de temps, la dépense était moindre; Vincent consentit. Mais ici, c'est lui-même qui va raconter la suite dans une lettre écrite, deux ans après, à M. de Commet, lettre remarquable par la touchante simplicité du récit et la grâce inimitable du langage :

Estant sur le poinct de partir par terre, je fus persuadé par un gentilhomme avec qui j'estois logé de m'embarquer avec luy jusques à Narbonne, veu la faveur du temps qui estoit; ce que je fis pour plustôt y estre et pour espargner, ou, pour mieux dire, pour n'y jamais estre et tout perdre. Le vent nous feust aussi favorable qu'il faloyt pour nous rendre ce jour à Narbonne, qui estoyt faire cinquante lieues, si Dieu n'eust permis que trois brigantins turcqs, qui costoyoient le goulfe de Leon pour atraper les barques qui venoyent de Beaucaire, où il y avoyt foire que l'on estime estre des plus belles de la chrestienté, ne nous eussent donnez la chasse et attaquez si vivement que, deux ou trois des nostres estant tuez et tout le reste blessés, et mesme moy qui eus un coup de flèche qui me servira d'horloge tout le reste de ma vie, n'eussions été contrainctz de nous rendre à ces felons et pires que tigres. Les premiers esclats de la rage desquelz furent de hacher nostre pilote en cent mile pièces, pour avoir perdeu un des principalz des leurs, outre quatre ou cinq forsatz que les nostres leur tuerent. Ce faict, nous enchainerent, après nous avoir grossierement pansez, poursuivirent leur poincte, faisant mille voleries, donnant néanmoingt liberté à ceux qui se rendoyent sans combattre, après les avoir volez; et, enfin, chargez de marchandise, au bout de sept ou huict jours, prindrent la route de Barbarie, tanière et spélongue (caverne) de voleurs sans adveu du Grand Turcq, ou estant arrivez, ils nous exposerent en vente, avec procès verbal de notre capture, qu'ilz disoyent avoir esté faicte dans un navire espagnol, parce que, sans ce mensonge, nous aurions esté delivrez par le consul que le Roy tient de là pour rendre libre le commerce aux François. Leur procedeure à nostre vente feust qu'après qu'ils nous eurent

despouillez tout nudz, ils nous baillèrent à chascun une paire de brayes, un hocqueton de lin, avec une bonete, nous promenèrent par la ville de Thunis, où ils estoyent veneuz pour nous vendre. Nous ayant faict faire cincq ou six tours par la ville la chaine au col, ils nous ramenèrent au bateau, affin que les marchands vinsent voir qui pouvoyt manger et qui non, pour monstrer que nos playes n'estoyent point



ŒUF D'AUTRUCHE SCULPTÉ
En mémoire de la captivité de saint Vincent de Paul à Tunis.
Saint Vincent est représenté chantant le *Salve regina* devant la femme de son maitre.
Musée de la Mission, à Paris, dix-neuvième siècle.

mortelles. Ce fait, nous ramenerent à la place où les marchands nous vindrent visiter tout de mesme que l'on faict à l'achat d'un cheval ou d'un bœuf, nous faisant ouvrir la bouche pour visiter nos dents, palpant nos costes, sondant nos playes, et nous faisant cheminer le pas, troter et courir; puis tenir des fardeaux, et puis luter pour voir la force d'un chacun, et mile autres sortes de brutalitez.

Je feus vendeu à un pescheur, qui feust contrainct se deffaire bientost de moy,

pour n'avoir rien de si contraire que la mer, et, depuis, par le pescheur à un vieillard, medecin spagirique, souverain tireur de quintescences, homme fort humain et traictable ; lequel, à ce qu'il me disoyt, avoyt travaillé cinquante ans à la recherche de la pierre philosophale ; et en vain quant à la pierre, mais fort seurement à autres sortes de transmutation des métaux. En foy de quoy je luy ay veu souvent fondre autant d'or que d'argent ensemble, le metre en petites lamines, et puis metre un lit de quelque poudre, puis un autre de lamines, et puis un autre de poudre, dans un creuset ou vase à fondre des orfevres, le tenir au feu vingt-quatre heures, puis l'ouvrir et trouver l'argent estre deveneu or ; et plus souvent encore congeler ou fixer l'argent vif en fin argent, qu'il vendoyt pour donner aux pauvres. Mon occupation estoyt de tenir le feu à dix ou douze fourneaux, en quoy, Dieu mercy, je n'avois plus de peine que de plaisir. Il m'aimoyt fort, et se plaisoyt fort de me discourir de l'alchimie, et plus de sa loy, à laquelle il faisoyt tous ses efforts de m'atirer, me prometant force richesses et tout son sçavoir. Dieu opera tousiours en moy une croyance de delivrance par les assidues prières que je luy faisois et à la vierge Marie, par la seule intercession de laquelle je croy fermement avoir esté délivré.

Je feus donc avec ce vieillard despuis le mois de septembre 1605, jusques au mois d'aoust prochain, qu'il fust pris et mené au Grand Sultan pour travailler pour luy ; mais en vain, car il mourut de regret par les chemins. Il me laissa à son nepveu, vrai antropomorphite, qui me revendit tôt après la mort de son oncle, parce qu'il ouyt dire comme monsieur de Breve, ambassadeur pour le Roy en Turquie, venoyt, avec bonnes et expresses patentes du Grand Turcq, pour recouvrer les esclaves chrestiens. Un renegat de Nice en Savoye, ennemy de nature, m'acheta et m'emmena en son temat, ainsi s'apelle le bien que l'on tient comme metayer du Grand Seigneur : car le peuple n'a rien ; tout est au Sultan. Le temat de cestuy-cy estoyt dans la montagne, où le pays est extremement chaud et desert. L'une des trois fames qu'il avoyt, comme grecque chrestienne, mais schismatique, avoyt un bel esprit et m'affectionnoyt fort, et plus à la fin une naturellement turque, qui servit d'instrument à l'immense misericorde de Dieu pour retirer son mari de l'apostasie, le remettre au giron de l'Église, et me delivrer de son esclavage. Curieuse qu'elle estoyt de sçavoir nostre façon de vivre, elle me venoyt voir tous les jours aux champs où je fossioys, et après tout, me commanda de chanter louanges à mon Dieu. Le ressouvenir du *Quomodo cantabimus in terra aliena* des enfants d'Israël captifs en Babilone me fist commencer avec la larme à l'œil le psaume *Super flumina Babilonis*, et puis le *Salve regina*, et plusieurs autres choses, en quoy elle print autant de plaisir que la merveille en feust grande. Elle ne manqua point de dire à son mari le soir qu'il avoyt heu tort de quiter sa religion, qu'elle estimoyt extremement bonne pour un recit que je luy avoys faict de nostre Dieu, et quelques louanges que je luy avoys chanté en sa présence, en quoy, disoyt-elle, elle avoyt heu un si divin plaisir, qu'elle ne croyoyt poinct que le paradis de ses peres et celuy qu'elle esperoyt un jour fust si glorieux, ni accompagné de tant de joye que le plaisir qu'elle avoyt pendant que je louois mon Dieu, concluant qu'il y avoyt quelque merveille. Cestre autre Caïphe ou asnesse de Balaam fict par

LA FUITE EN ÉGYPTE

Miniature commandée par saint Vincent de Paul, pendant la guerre de Lorraine, à Frédéric Brentel, peintre strasbourgeois, pour être offerte à un membre de la famille des Commet. Dimensions de l'original. La légende placée au bas : « Aimez Dieu et votre prochain », résume la doctrine de la charité. — Communiquée par M. Benjamin Fillon, à Saint-Cyr-en-Talmondais (Vendée).

Voici la lettre d'envoi qui accompagnait cette miniature :

« Monsieur,

« Je vous envoye par l'occasion de M. Touschard, qui se rend à Acqs, le petit tableau que j'ay commandé à monsieur Brentel faire à vostre intention. Le présent est de peu de conséquence ; mais j'ay espérance que le tiendrez de quelque prix, venant d'une personne qui est de si longtemps le tant obligé de vostre maison. Le voyant devant vos yeux, n'oublirez en vos prières le plus humble de vos serviteurs.

« Vincent DePaul.

« De Paris, ce 16 aoust 1636. »

AIMEZ DIEV ET VOSTRE PROVCHAIN

ses discours que son mari me dit le lendemain qu'il ne tenoyt qu'à commodité que nous ne nous sauvissions en France ; mais qu'il y donneroyt tel remede, dans peu de temps, que Dieu y seroyt loué. Ce peu de jours furent dix mois qu'il m'entretinst dans ces vaines, mais à la fin executées esperances, au bout desquels nous nous sauvames avec un petit esquif, et nous rendismes le vingt huictième de juing à Aiguesmortes, et, tot après, en Avignon, où monseigneur le vice-légat receut publiquement le renegat, avec la larme à l'œil et le sanglot au gosier, dans l'église de Saint-Pierre, à l'honneur de Dieu et édification des spectateurs. Mondict seigneur nous a reteneu tous deux pour nous mener à Rome, où il s'en va tout aussitôt que son successeur à la triene (terme de trois ans) qu'il acheva le jour de la S[t] Jehan, sera veneu. Il a promis au pénitent de le faire entrer à l'austere couvent des *Fate ben fratelli*, où il s'est voué, et, à moy, de me faire pourvoir de quelque bon benefice.

Cette relation si modeste, remarque un historien, est tout ce que l'on a su par saint Vincent de Paul de sa captivité de deux ans chez les Barbaresques ; encore n'a-t-il pas tenu à lui qu'elle ne disparût. Mais dans ce peu de mots, où il a omis tout ce qui pouvait être à sa louange, on devine le reste. Avec quelle résignation il accepte cet esclavage dont il n'a l'espoir d'être délivré que par l'assistance de Dieu et de la vierge Marie ! avec quelle patience il vaque aux durs travaux que lui a imposés son nouveau maître ! Ce zèle à encourager à la patience et à la résignation ses compagnons de servitude, ce sont les prémices de sa charité ; ce récit qu'il « faict de nostre Dieu » à la femme de son maître, ce chant des psaumes inspirés de la captivité de Babylone, c'est le commencement de son apostolat. Dieu permit que Vincent passât par ce dur esclavage pour qu'il y connût par expérience les misères des chrétiens captifs et les dangers de la domination musulmane pour la foi. Plus tard, il enverra à Tunis et à Alger ses premiers missionnaires, et les disciples de l'esclave de l'infidèle ouvriront les plages barbaresques aux flottes de Louis XIV et à la civilisation chrétienne.

Vincent ne songeait pas encore à étendre son zèle si loin. Délivré de captivité, il avait à pourvoir à sa propre existence. La nécessité, l'honneur de sa famille et de ses amis lui firent rechercher la protection du vice-légat, qu'il avait rencontré à Avignon. Si à cette époque, et même un peu plus tard, le désir d'un bénéfice ecclésiastique perce dans les lettres du pauvre prêtre à son bienfaiteur, M. de Commet, c'est

que, chargé de dettes et sans moyens d'existence, il ne voulait pas être à charge aux siens. Peut-être verra-t-on dans cette sollicitude quelque chose d'humain qui surprendra chez ce héros de la charité. Vincent de Paul n'était point encore arrivé à ce degré d'éminente vertu où l'homme, détaché de tout, s'oublie au point de ne plus vivre qu'en Dieu. Il lui restait encore un pas à faire dans la perfection, pour s'élever complètement au-dessus de lui-même et atteindre à la sainteté qui est le prix de l'effort, la victoire de la grâce sur la nature

Toutefois, cette préoccupation que Vincent montrait d'un bénéfice, auquel il pouvait prétendre, n'avait rien que de conforme à la volonté de Dieu. En attendant que la recommandation de son protecteur, qui estimait sa vertu et son savoir, lui procurât une condition honorable en France, il continuait tranquillement ses études à Rome, laissant faire la Providence.

Embellie par la munificence des papes, illustrée par le génie des arts, Rome offrait au monde les merveilles d'une civilisation renouvelée de la belle antiquité. L'humble prêtre ne les vit guère, tout occupé qu'il était des souvenirs chrétiens. « Je fus si consolé, écrivait-il, de me voir en cette ville maîtresse de la chrétienté, où est le chef de l'Église militante, où sont les corps de saint Pierre et de saint Paul, et de tant d'autres martyrs et de saints personnages, qui ont autrefois versé leur sang et employé leur vie pour Jésus-Christ, que je m'estimais heureux de marcher sur la terre où tant de grands saints avaient marché et que cette consolation m'attendrissait jusqu'aux larmes. » Mais Vincent, qui n'avait d'yeux que pour le tombeau des apôtres et le Colisée, ne fut pas cependant un de ces censeurs rigides qui blâmaient les papes d'avoir fait briller dans la Ville éternelle la lumière des arts à côté du flambeau de la foi; le luxe de la cour romaine qui avait scandalisé les prétendus réformateurs, ne l'empêcha pas davantage d'être, au milieu des préjugés gallicans de son siècle, un croyant soumis à l'infaillibilité du Saint-Siège. Chez lui la plus sévère vertu avait pour limite un bon sens qui le préservait de toute exagération et un respect de l'autorité qui ne laissait point de place à la critique.

Cependant la Providence le détachait de plus en plus de lui-même,

en ne permettant pas qu'il obtînt ce qu'il désirait. Plusieurs contretemps rendirent la bienveillance du légat Montorio inutile; Vincent ne put obtenir le bénéfice que ce protecteur sollicitait pour lui. Dieu se chargea de le ramener en France d'une autre manière.

En ce moment-là, Henri IV poursuivait à Rome la réalisation des

HENRI IV, ROI DE FRANCE

D'après une médaille de 1606, Bibliothèque nationale. — Saint Vincent, à son retour de Rome, chargé d'une importante mission confidentielle pour ce prince, eut avec lui plusieurs conférences secrètes. Dans la suite, Vincent disait qu' « en se rendant enfant de l'Église, Henri IV s'était rendu père de la France. »

grands projets de la fin de son règne. Arbitre de l'Europe par son ascendant et ses victoires, s'il ne conçut point le plan d'une paix perpétuelle et de cette république européenne rêvée par Sully, il fonda du moins sur l'abaissement de la maison d'Autriche, alors toute-puissante en Allemagne et en Espagne, le projet d'une réorganisation des États. Dans la ligue contre l'Autriche devaient entrer en première ligne les princes d'Italie, le duc de Savoie, Venise, le grand-duc de

Toscane et le Pape. De l'exemple du chef de l'Église dépendait surtout la résolution des autres principautés italiennes. Pour gagner Paul V à ses desseins, le roi de France entretenait à Rome plusieurs ambassadeurs. La réputation de Vincent de Paul vint jusqu'à eux, et l'on conjecture qu'au cours des négociations ils le chargèrent d'une mission de confiance pour le roi. Du moins l'humble prêtre quitta Rome à cette époque avec un message qui l'amena auprès de Henri IV.

Arrivé à Paris au commencement de 1609, Vincent eut entrée à la cour. Ni lui n'a parlé, ni l'histoire ne s'est occupée de la mission dont il était chargé auprès de Henri IV. L'œil perspicace du Béarnais, si fin connaisseur en hommes, dut apercevoir dans l'humble messager, son compatriote, un esprit supérieur et une vertu peu commune. Il n'eût tenu qu'à Vincent de Paul de profiter de cette excellente rencontre pour gagner les bonnes grâces du roi. Et qui sait si celui qui bornait ses vœux à un médiocre bénéfice n'eut pas dès lors à décliner les mêmes faveurs royales dont Henri IV avait déjà voulu combler Bérulle et François de Sales?

Vincent aussi estimait ce roi juste et bon qui, « en se rendant enfant de l'Église, se rendit père de la France. » Ayant rempli sa commission, il disparut. Loin de se mettre à fréquenter la cour, pour y travailler à son avancement, il alla cacher sa vie dans un petit logement qu'il s'était choisi, au faubourg Saint-Germain, près de l'hôpital de la Charité, avec le dessein de mener une vie toute sacerdotale.

Ce voisinage lui fit faire un nouveau pas dans la mission plus haute que Dieu lui avait confiée auprès des pauvres. Comme à Toulouse, comme à Rome, il vaquait assidûment à la prière et à l'étude ; mais de plus, il allait tous les jours visiter les malades, partageant avec joie le ministère et les soins des religieux hospitaliers. La Providence l'avait mené là tout exprès pour qu'il expérimentât sa véritable vocation. Mais de nouvelles épreuves devaient achever de purifier le serviteur de Dieu.

La calomnie vint d'abord attaquer cette vertu irréprochable. Son compagnon de chambre, qui était le juge de la petite ville de Sore,

VUE INTÉRIEURE DE L'INFIRMERIE DE L'HÔPITAL DE LA CHARITÉ, A PARIS

D'après une gravure d'Abraham Bosse, dix-septième siècle. — Chaque jour Vincent « allait soigneusement visiter, servir et exhorter les pauvres malades de la Charité. » Cet hôpital était desservi par les frères de Saint-Jean-de-Dieu, récemment appelés en France par Marie de Médicis. C'est là que Vincent rencontra pour la première fois M. de Bérulle. — Les gravures d'Abraham Bosse offrent la représentation exacte des costumes du temps de saint Vincent.

l'accusa un jour de lui avoir volé quatre cents écus, et il alla jusqu'à le déférer à la justice. Vincent a raconté lui-même, sans toutefois se mettre en scène, cette pénible aventure. Attentif à profiter de toutes les occasions de croître en vertu, elle lui fut une leçon sur la manière de supporter les flétrissures ou les corrections injustes, et c'est comme exemple qu'il la proposait plus tard à ses frères. « Que si le défaut dont on nous avertit, disait-il, n'est pas en nous, estimons que nous en avons beaucoup d'autres pour lesquels nous devons aimer la confusion et la recevoir sans nous justifier, et encore moins sans nous indigner, ni emporter contre celui qui nous accuse. » Et il ajoutait : « J'ai connu une personne qui, accusée par son compagnon de lui avoir pris quelque argent, lui dit doucement qu'il ne l'avait pas pris : mais voyant que l'autre persévérait à l'accuser, il se tourne de l'autre côté, s'élève à Dieu, et lui dit : Que ferai-je, mon Dieu, vous savez la vérité! Et alors se confiant en lui, il se résolut de ne plus répondre à ces accusations, qui allèrent fort avant, jusqu'à tirer monitoire du larcin, et le lui faire signifier. Or il arriva, et Dieu le permit, qu'au bout de six ans, celui qui avait perdu l'argent, étant à plus de six vingts lieues d'ici, trouva le larron qui l'avait pris. Voyez le soin de la Providence pour ceux qui s'abandonnent à elle! alors cet homme reconnaissant le tort qu'il avait eu de s'en prendre avec tant de chaleur et de calomnie contre son ami innocent, lui écrivit une lettre pour lui en demander pardon, lui disant qu'il en avait un si grand déplaisir, qu'il était prêt, pour expier sa faute, de venir au lieu où il était pour en recevoir l'absolution à genoux. »

Humble, modeste, désintéressé, Vincent fut encore une fois tiré de son obscurité et amené au milieu d'un monde brillant qu'il devait connaître comme celui de la pauvreté. Au faubourg Saint-Germain, près du charitable prêtre, la reine Marguerite avait sa cour. L'épouse divorcée du roi de Navarre n'était plus cette Margot fastueuse et légère de la cour des derniers Valois, que Catherine de Médicis avait donnée pour femme au jeune prince de Béarn. Depuis que son mariage avec Henri IV avait été déclaré nul selon les lois de l'Église, elle vivait plus régulièrement dans la piété et s'efforçait de racheter,

par toutes sortes de bonnes œuvres, les années de licence de sa jeunesse. La cour de cette aimable princesse, toujours belle et recherchée, n'était pas seulement le rendez-vous des gens d'esprit, qui y venaient, à l'exemple de Ramus, « socratiser un peu », ou rimer avec Ronsard sur les modes de la Grèce; elle s'ouvrait aussi aux personnes charitables et de dévotion que Marguerite de Valois aimait à recevoir. Le hasard ayant amené son secrétaire, M. Dufresne, homme de sens et de vertu, à se lier d'amitié avec Vincent de Paul, il le fit connaître à la reine, qui le voulut pour aumônier ordinaire. Plus tard il rendit de notre saint ce témoignage que « dès ce temps-là M. Vincent paraissait fort humble, charitable et prudent, faisant bien à chacun et n'étant à charge à personne, circonspect en ses paroles, écoutant paisiblement les autres, sans jamais les interrompre ; et que dès lors il allait soigneusement visiter, servir et exhorter les pauvres malades de la Charité. »

Un incident extraordinaire, qui marqua son séjour à la cour de la reine Marguerite, eut sur la vie du saint une influence décisive. Cette vertu de charité que les hommes admirent ne vient pas de l'homme; son principe est d'en haut. Pour aimer dans les pauvres ses frères, il faut connaître le Père commun, et Jésus-Christ, son fils, mort pour tous, et l'Esprit saint de qui procède tout amour. « O Dieu, s'écriait saint Vincent de Paul, qu'il fait beau de voir les pauvres, si nous les considérons en Dieu et dans l'estime que Jésus-Christ en a faite! Mais si nous les regardons selon les sentiments de la chair et de l'esprit mondain, ils paraîtront méprisables. » Sans la foi il n'y a point de charité. La foi, au contraire, en même temps qu'elle éclaire les esprits, échauffe aussi les cœurs et leur communique cet ardent amour de Dieu et du prochain qui est toute la loi. Sans elle la charité n'est qu'une vaine philanthropie, plus féconde en paroles qu'en actions. Dieu donc voulant rendre plus ferme et plus parfaite la foi de son serviteur, la soumit à la plus rude des épreuves.

Parmi les personnages de la cour se trouvait un docteur, savant controversiste que la reine avait appelé auprès d'elle pour sa science et sa piété. Cette nouvelle condition lui fit abandonner l'emploi de

théologal qu'il remplissait dans son diocèse, « et comme il ne prêchait ni ne catéchisait plus, raconte le saint, il se trouva assailli dans le repos où il était d'une rude tentation contre la foi, ce qui nous apprend en passant combien il est dangereux de se tenir dans l'oisiveté, soit du corps, soit de l'esprit; car comme une terre, quelque bonne qu'elle puisse être, si néanmoins elle est laissée quelque temps en friche, produit incontinent des chardons et des épines, aussi notre âme ne peut pas se tenir longtemps en repos et en oisiveté qu'elle ne ressente quelques passions ou tentations qui la portent au mal. Ce docteur donc se voyant en ce fâcheux état, s'adressa à moi pour me déclarer qu'il était agité de tentations bien violentes contre la foi et qu'il avait des pensées horribles de blasphème contre Jésus-Christ, et même de désespoir, jusque-là qu'il se sentait poussé à se précipiter par une fenêtre, et il en fut réduit à une telle extrémité qu'il fallut enfin l'exempter de réciter son bréviaire et de célébrer la sainte messe et même de faire aucune prière ; d'autant que lorsqu'il commençait seulement à réciter le *Pater*, il lui semblait voir mille spectres qui le troublaient grandement; et son imagination était si desséchée, et son esprit si épuisé à force de faire des actes de désaveu de ses tentations, qu'il ne pouvait plus en produire aucun. »

Une tendre compassion poussa Vincent de Paul à se substituer à ce malheureux. Le voyant réduit en un si pitoyable état et craignant avec sujet qu'il ne succombât enfin à la violence de ces tentations d'infidélité et de blasphème, il s'offrit à Dieu, comme on l'a su après, pour prendre sur lui l'épreuve du pauvre docteur, « imitant en ce point, dit M. de Saint-Martin son confident, la charité de Jésus-Christ, qui s'est chargé de nos infirmités pour nous en guérir et qui a satisfait aux peines que nous avions méritées. Dieu, ajoute-t-il, voulut par un secret de sa Providence prendre au mot le charitable M. Vincent et, exauçant sa prière, il délivra entièrement le malade de sa tentation, il rendit le calme à son esprit, il éclaircit sa foi obscurcie et troublée, et lui donna des sentiments de religion et de reconnaissance envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, autant remplis de tendresse et de dévotion qu'il en eût jamais eu. Mais en même temps, ô conduite

admirable de la divine sagesse! Dieu permit que cette même tentation passât dans l'esprit de M. Vincent, qui s'en trouva dès lors vivement assailli. » Ni les prières ni les mortifications ne purent le délivrer de ce mal.

Délaissé de Dieu, comme Job au milieu des ruines de sa fortune

LA MORT DE BERNARD, DIT LE PAUVRE PRÊTRE

D'après une estampe du temps, à la Bibliothèque nationale. — Claude Bernard fut l'un des apôtres de la charité au dix-septième siècle. Mort en 1641, il fut inhumé dans l'église de la Charité de Paris où, chaque jour, il avait été servir les malades, à l'exemple de saint Vincent.

et de sa maison, attaqué par l'enfer, tourmenté au plus profond de son esprit par les plus affreux doutes, Vincent, à bout de résistance, écrivit le *Credo* sur un papier qu'il s'appliqua sur le cœur, en faisant avec Dieu ce pacte d'une sainte familiarité, que toutes les fois qu'il porterait la main à cet endroit, il entendait désavouer la tentation. Son second remède fut de mettre avec une nouvelle activité sa foi en action. Il combattit la tentation par elle-même, faisant le contraire de ce qu'elle lui suggérait, s'appliquant à agir par foi et à honorer et

servir Jésus-Christ de la manière que le divin Maître a lui-même recommandé, en honorant et en servant les pauvres; et par là il fut donné à celui qui devait être le modèle de la plus admirable charité, de montrer aux autres par son exemple que foi et charité c'est tout un. Cependant trois ou quatre ans s'étaient passés dans ce rude exercice, et la tentation persistant, « il s'avisa un jour, raconte le témoin intime de sa vie, de prendre une résolution ferme et inviolable pour honorer davantage Jésus-Christ, et pour l'imiter plus parfaitement qu'il n'avait encore fait, qui fut de s'adonner toute sa vie pour son amour au service des pauvres. » A l'instant, par un effet merveilleux de la grâce, la tentation s'évanouit, la lumière céleste remplit son âme et Vincent de Paul, admirablement confirmé dans sa foi, reçut avec l'abondance des clartés divines la plénitude de l'esprit de charité.

L'APOSTOLAT DE LA CHARITÉ

Les prémices du dix-septième siècle. — Vincent de Paul et le P. de Bérulle. — Vincent est nommé curé de Clichy. — Ses premiers travaux. — Son entrée dans la maison de Gondi. — Les pauvres gens des campagnes. — Première mission à Folleville. — Vincent quitte Paris et prend possession de la cure de Châtillon-les-Dombes. — Réforme de la paroisse. — Insignes conversions. — Origine des confréries de charité. — Vincent revient dans la famille de Gondi.

Avant de recevoir cette merveilleuse grâce d'en haut qui le confirma dans sa vocation, Vincent de Paul n'était pas encore l'homme d'action que la postérité admire. Humble jusqu'à la plus entière abnégation de lui-même, extrêmement réservé dans toute sa conduite et ne se croyant capable d'aucun bien, il songeait moins que personne à entreprendre quoi que ce fût. A l'époque où il entrait dans la maison de la reine Marguerite, toute sa préoccupation, tournée vers les siens, était, comme il l'écrivait à sa mère, de se trouver le moyen de faire une retraite honnête pour employer le reste de ses

jours auprès d'elle. C'est dans cette intention qu'il accepta, le 10 juin 1610, d'être pourvu de l'abbaye de Saint-Léonard de Chaumes, de l'ordre de Cîteaux, au diocèse de Saintes. Il bornait sa vie aux occupations d'un bénéficier ordinaire. Dieu disposa les choses autrement.

Le nom de saint Vincent de Paul évoque de si grands souvenirs, ses œuvres sont si considérables, qu'on a peine à se le figurer autrement qu'entouré de l'auréole resplendissante des héros. On s'étonne presque, en assistant aux débuts de ce grand homme, de n'y trouver rien de merveilleux et d'extraordinaire. Il faut se faire à l'idée d'un Vincent de Paul le plus modeste et le plus simple des hommes, le plus éloigné des grands projets et des hautes aspirations, et le moins fait en apparence pour l'action. De lui-même, il n'eût été qu'un de ces saints prêtres ignorés qui font le bien autour d'eux sans marquer dans le monde. C'est par un dessein particulier de la Providence et par une correspondance merveilleuse de Vincent de Paul à la grâce, que cet homme humble et petit se trouve avoir été le héros d'une épopée illustre entre toutes, dont tous les exploits et les merveilles furent des bienfaits pour l'humanité.

Quelques mois après avoir été pourvu de l'abbaye de Saint-Léonard de Chaumes, Vincent quittait la cour de Marguerite de Valois, chargé du poids de sa tentation. Son titre d'aumônier de la reine lui paraissait sans doute trop élevé, ou son genre de vie à la cour trop bruyant. Il chercha un séjour plus calme. Dès son arrivée à Paris, l'humble prêtre s'était mis sous la conduite de M. de Bérulle, qui passait pour le directeur le plus expérimenté des âmes et le modèle accompli de la perfection sacerdotale. On dit que ces deux saints personnages, appelés l'un et l'autre à exercer une si grande action dans l'Église, s'étaient rencontrés par hasard, comme autrefois Dominique et François d'Assise, à l'hôpital de la Charité où, inconnus l'un à l'autre, ils visitaient les malades. Le P. de Bérulle, qui avait déjà introduit en France, de concert avec madame Acarie, ces admirables filles de Sainte-Thérèse, dont l'influence devait être si grande sur la haute société, s'occupait alors de donner aussi à la France l'Oratoire de Saint-Philippe-de-Néri, très florissant en Italie. C'est chez lui que Vincent de Paul se retira,

non dans l'intention de s'adjoindre à la compagnie de prêtres que M. de Bérulle commençait à réunir autour de lui, mais pour trouver, sous la direction d'un tel maître, le calme de l'âme, la force contre l'horrible tentation du doute et le loisir de vaquer pieusement à la prière et à l'étude.

Admirable bienfait de Dieu envers la France! Voici qu'à la suite des hérésies et des guerres qui ont tant éprouvé sa foi, une génération nouvelle de saints se lève pour réparer les maux du protestantisme. Ces hommes suscités de Dieu se réunissent et se concertent dans le même dessein de restaurer la piété. La rénovation religieuse commence. François de Sales ouvre la voie à M. de Bérulle, qui conduit Vincent de Paul, et tous deux donnent la main à M. Olier, au vénérable Eudes, au P. Bourdoise. Les Jésuites, rappelés par Henri IV, redeviennent les maîtres de la jeunesse, et avec eux les Ursulines commencent l'éducation des filles. Voici les Carmélites, voici les Oratoriens! La Visitation est fondée; bientôt viendront la Mission, les Filles de la charité et les séminaires. Heureux commencements! Douce aurore de ce grand siècle qui s'ouvre dans la sainteté pour s'achever dans la gloire!

Ne se doutant pas de l'œuvre à laquelle il était prédestiné, et quoiqu'il parût fait pour s'attacher à M. de Bérulle, Vincent de Paul passa près de deux ans à l'Oratoire, sans y prendre le désir de s'agréger au nouvel institut. De son côté, M. de Bérulle n'avait point cherché à retenir un disciple qu'il croyait appelé à une vocation particulière. L'éminente vertu du saint prêtre avait même fait dire à son pieux directeur que Dieu voulait se servir de lui pour rendre à son Église un important service, en établissant une nouvelle congrégation de prêtres qui la cultiveraient avec fruit et bénédiction.

Le peuple des campagnes avait surtout besoin à cette époque de l'apostolat du prêtre. Avant de fonder pour lui ce ministère rural, devenu bientôt une de ses principales œuvres, Vincent de Paul fut appelé à connaître de près les misères et les nécessités spirituelles des habitants des champs. La cure de Clichy, aux environs de Paris, étant devenue vacante par le départ du P. Bourgoing, qui entrait à l'Ora-

toire pour l'illustrer par l'éclat de ses talents et de sa piété, M. de Bérulle le proposa pour cette place. Sur les instances de son directeur, Vincent se décida, non sans quelque hésitation, à l'accepter, et bientôt l'on vit de quoi était capable son zèle sacerdotal. D'une piété consom-

LE CARDINAL DE BÉRULLE

Fondateur de l'Oratoire en France, ami et directeur de saint Vincent de Paul. — Monument conservé au collège de Juilly. Sculpture de Jacques Sarazin, dix-septième siècle. Le bas-relief représente Jonas rejeté par la baleine, symbole de la résurrection.

mée, d'une sagesse fortifiée par l'étude et par l'expérience, il se montra tout de suite le modèle des pasteurs. Sans rien faire de plus que de s'acquitter des devoirs ordinaires de sa charge, il les remplit avec une telle sainteté et un tel dévouement qu'en peu de temps il ramena les plus ignorants et les plus tièdes aux pratiques religieuses. Sa parole sage, pénétrante, onctueuse, qu'il répandait en toute sorte d'instructions

élevées et familières à la fois, touchait les cœurs; son exemple prêchait encore plus efficacement que ses discours. Au milieu de son petit peuple, il était vraiment le bon pasteur. « On le voyait, dit un de ses premiers biographes, visiter les malades, consoler les affligés, soulager les pauvres, pacifier les troubles, apaiser les inimitiés, entretenir la paix et la concorde dans les familles, fortifier les faibles, encourager les bons, reprendre avec une sainte fermeté ceux qui ne l'étaient pas, et se faire tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. » Pour une fois qu'il lui arriva de s'absenter, son vicaire dut le rappeler promptement, tant il y avait parmi tous grand désir de sa présence. Prêtre accompli, il était l'exemple des curés voisins. Ce que ceux-ci lui voyaient faire, ils tâchaient de l'imiter. Toute la contrée profita de sa vertu. Avec le même zèle de la maison de Dieu qu'il avait apporté à restaurer la foi dans sa paroisse, il se mit à rebâtir l'église qui tombait en ruine; sans argent, il en construisit une autre.

Le bon curé avait assez fait à Clichy. Témoin du bien qu'il y avait accompli, le P. de Bérulle l'appela à une œuvre plus importante pour le temps. Vincent de Paul ne savait point faire sa volonté. Docile aux avis de celui qu'il regardait comme son supérieur, indifférent à tout ce que Dieu demandait de lui, il était le *vir obediens* des saints Livres, l'homme qui par son absolue soumission devait remporter de si grandes victoires sur lui-même et sur le monde. Il quitta la cure de Clichy dans le même sentiment d'obéissance qu'il l'avait acceptée.

Mais le pasteur eut grande tristesse à se séparer de son cher troupeau. Il était heureux avec ces bonnes gens dont il avait si bien formé le cœur qu'on disait d'eux qu'ils vivaient comme des anges. Lui-même, longtemps après, exprimait naïvement le bonheur qu'il goûtait au milieu d'eux. « Ah! me disais-je, que tu es heureux d'avoir un si bon peuple! Le pape est moins heureux que moi. Un jour le premier cardinal de Retz me demanda : — Eh bien, monsieur, comment vous trouvez-vous? — Monseigneur, répondis-je, j'ai un contentement si grand que je ne puis le dire. — Et pourquoi? — C'est que j'ai un si bon peuple et si obéissant à tout ce que je lui recommande, que je me dis à moi-même que ni le pape, ni vous, monseigneur, n'êtes point

ÉGLISE DE CLICHY-LA-GARENNE (PRÈS PARIS)

Rebâtie par saint Vincent de Paul. On y voit encore la chaire du haut de laquelle il instruisait le peuple, et le vieux crucifix de bois dont il se servait dans ses prédications. — État actuel.

si heureux que moi. » Quand il lui fallut quitter ce cher peuple, le cœur du bon saint se déchira. « Je m'éloignai tristement de ma petite église de Clichy, écrivait-il à un ami; mes yeux étaient baignés de larmes, et je bénis ces hommes et ces femmes qui venaient vers moi et que j'avais tant aimés. Mes pauvres y étaient aussi et ceux-là me fendaient le cœur. J'arrivai à Paris avec mon petit mobilier et je me rendis chez M. de Bérulle. »

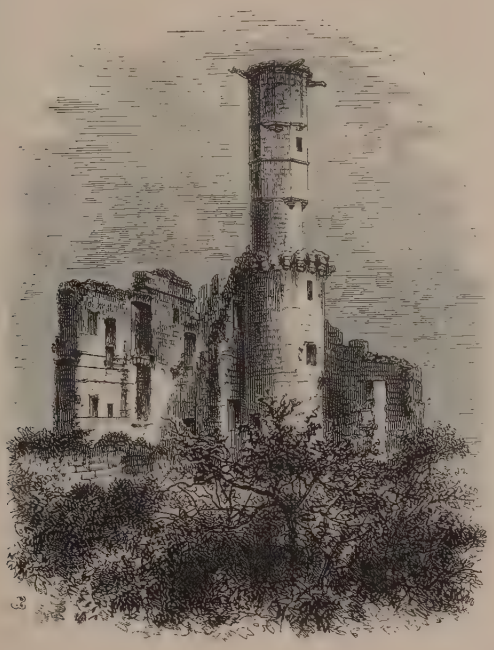
En se retournant, pour la dernière fois, vers le clocher de son église rebâtie, l'humble curé de Clichy dut ressentir quelque angoisse à l'idée de quitter ce paisible séjour pour entrer dans le grand monde. Les conseils du P. de Bérulle l'avaient engagé, en effet, à accepter le poste de précepteur des enfants de messire Philippe-Emmanuel de Gondi, comte de Joigny, alors général des galères du roi, et de dame Françoise-Marguerite de Silly, son épouse.

La famille de Gondi était une des premières de la capitale et par le rang et par les charges qu'elle occupait. Philippe-Emmanuel, fils d'Antoine de Gondi, maréchal de France, neveu et frère des trois premiers Gondi qui se succédèrent, de 1570 à 1622, sur le siège épiscopal de Paris, avait à cette époque deux jeunes enfants, Pierre, qui devint plus tard duc de Retz, pair de France, et succéda aux charges de son père, et Henri, qui mourut à la fleur de l'âge des suites d'une chute de cheval. Un troisième, Jean-François de Paule, vint au monde à la fin de l'année suivante, 1614 : c'était le futur et trop célèbre cardinal de Retz, auquel il ne manqua peut-être, pour se rendre digne de la pourpre romaine, que d'avoir été plus en âge de profiter des leçons de son saint précepteur.

On s'étonnerait presque qu'un directeur aussi prudent et aussi éclairé que le pieux fondateur de l'Oratoire ait tiré Vincent de Paul de sa cure, quand il y faisait un si grand bien, pour le placer dans une maison particulière. « Mais, observe un illustre écrivain, ce n'était pas alors un emploi de médiocre importance d'élever des grands seigneurs, maîtres d'un nombre considérable de vassaux sur lesquels leur exemple et leur autorité exerçaient tout empire, et qui étaient destinés à remplir les plus hautes fonctions dans l'Église et dans l'État. » En vérité,

c'était sur un plus vaste champ d'action que le P. de Bérulle appelait le saint curé de Clichy.

La maison de Gondi, dans laquelle entrait Vincent de Paul, offrait, comme beaucoup de grandes maisons du dix-septième siècle, une heureuse alliance de la religion et de la richesse. La piété y régnait au milieu du faste, et Dieu en était le premier maître. Toutefois le



RUINES DU CHATEAU DE FOLLEVILLE (SOMME), QUINZIÈME SIÈCLE

Saint Vincent, étant précepteur dans la famille de Gondi, y accompagna souvent M. et madame de Gondi auxquels ce château appartenait. De là Vincent se répandait dans les campagnes, instruisant les pauvres et les assistant en mille manières.

saint, qui avait vécu à la cour de Marguerite de Valois, connaissait par expérience les dangers que peuvent amener la dissipation, l'oisiveté et le bruit d'une grande maison. « Il résolut, dit un de ses anciens biographes, en entrant dans celle du général des galères, de leur opposer la simplicité et la prudence, et d'adopter un plan de conduite invariable et propre à le maintenir dans une parfaite liberté d'esprit. Il se proposa de ne jamais se présenter chez M. et madame de Gondi qu'ils

ne l'eussent fait appeler, et de ne se mêler de son propre mouvement que de ce qui avait un rapport direct avec sa charge de précepteur. Hors le temps consacré à l'éducation de ses élèves ou à des œuvres de charité, il ne quittait pas sa chambre : elle était pour lui une véritable cellule, et, malgré la multitude des allants et venants dans le brillant hôtel de Gondi, il avait su s'y créer une solitude profonde. » Vincent pensait, selon les maximes du pieux auteur de l'*Imitation*, que pour se produire sans avoir rien à redouter des occasions les plus périlleuses, il faut se tenir dans l'isolement et le silence lorsqu'il n'y a point de nécessité de sortir ou de parler. Mais la charité le tirait souvent de sa retraite, soit qu'il fût appelé au dehors pour le service du prochain, soit qu'il employât son ministère de paix et de sanctification auprès des gens de la maison ou des villageois établis sur les vastes domaines du seigneur de Joigny. Du reste, pour se conduire dans cette maison selon l'esprit de Dieu, il avait pris pour règle, comme il l'a fait connaître lui-même, sans se désigner toutefois, de regarder et d'honorer en la personne de M. de Gondi celle de Notre-Seigneur, en la personne de madame celle de la sainte Vierge, et en celle des officiers et serviteurs, domestiques et autres gens qui affluaient dans la maison, les disciples et les foules qui entouraient Notre-Seigneur, ajoutant que « cette considération l'ayant toujours retenu dans une grande modestie et circonspection en toutes ses paroles, lui avait acquis l'affection de ce seigneur et de cette dame et de tous les domestiques, et donné moyen de faire un notable fruit dans cette famille. » Son zèle des âmes, qu'il trouvait à dépenser en tant de manières dans son emploi d'aumônier et de précepteur, était toujours selon la prudence, et autant il savait user d'une sainte liberté envers les principaux personnages de la maison et envers M. de Gondi lui-même, autant il mettait de discrétion jusque dans les plus grandes audaces de son ministère.

Un jour que M. le général des galères se trouvait, selon le détestable usage du temps, engagé dans une affaire d'honneur, et qu'il avait assisté, comme de coutume, à la messe, avant d'aller se battre, Vincent attendit qu'il fût seul et, se jetant à ses pieds : « Souffrez, monseigneur,

PORTRAIT DE M. DE GONDI, GÉNÉRAL DES GALÈRES DE FRANCE

D'après une gravure de Cl. Duflos, dix-septième siècle. — Après avoir largement contribué à la fondation de la Mission, M. de Gondi, étant devenu veuf, quitta le monde pour revêtir l'habit de l'Oratoire, sous lequel il mourut deux ans après saint Vincent.

lui dit-il, qu'en toute humilité je vous dise un mot : je sais de bonne part que vous avez dessein de vous aller battre en duel. Mais je vous déclare, de la part de mon Sauveur que je viens de vous montrer et que vous venez d'adorer, que si vous ne quittez ce mauvais dessein, il exercera sa justice sur vous et sur toute votre postérité. » Cela dit, l'aumônier se retira, l'âme remplie d'angoisses, laissant M. de Gondi à sa conscience et à la grâce, qui acheva sur-le-champ l'effet de ces fermes paroles. Tout est providentiel dans les commencements de saint Vincent de Paul. Cette circonstance alluma en lui ce saint zèle contre la fureur des duels qu'il fit paraître plus tard dans les conseils du roi, au grand avantage de l'État.

A vrai dire, sa principale occupation dans la famille de Gondi fut moins l'éducation des enfants que la direction de la mère. Madame la générale des galères, femme d'une grande vertu, qui devait être l'auxiliaire la plus zélée des premières œuvres du saint, ayant trouvé en lui la plus haute piété unie à la plus aimable sagesse, s'était mise sous sa conduite. Entre ces deux âmes éprises du même amour de Dieu, l'intimité devint grande et leur zèle du prochain s'en accrut. Sous l'inspiration de son directeur, madame de Gondi se livrait aux divers exercices de charité. Elle répandait abondamment l'aumône, elle visitait pieusement les malades et les servait de ses mains. Dans l'administration de ses domaines la pieuse châtelaine avait soin que la justice fût exactement rendue, et pour cela elle veillait à remplir les charges de personnes de probité; elle-même s'employait auprès de ses vassaux à prévenir les procès, à terminer les différends. Bonne à tous, charitable pour toutes les misères, elle avait une sollicitude particulière des orphelins et des veuves. En tous les lieux où elle avait quelque pouvoir, elle n'était pas moins active à servir les intérêts des âmes et la gloire de Dieu qu'à procurer le soulagement des besoins temporels. Vincent de Paul était l'âme de toutes ces bonnes œuvres, le conseil de toutes ces saintes entreprises, que la piété de M. de Gondi approuvait et encourageait. Et de son côté, le sage directeur ne manquait aucune occasion d'exercer son ministère auprès des pauvres et des malades qu'il consolait et des populations qu'il instruisait. Son exemple, ses

leçons avaient tourné à l'apostolat le plus actif la piété, les richesses et l'autorité de la noble maison de Gondi. Bien des familles seigneuriales de ce temps, sans posséder un Vincent de Paul, employaient ainsi leur

L'ÉGLISE DE FOLLEVILLE

Monument historique, d'après le *Voyage dans l'ancienne France* de M. le baron Taylor. La chaire du haut de laquelle saint Vincent instruisait le peuple subsiste encore.

influence pour le bien, et cette suzeraineté chrétienne de la noblesse, qui maintenait les classes inférieures dans la religion et dans le respect, n'était pas une des moindres forces sociales du passé.

Jusqu'ici, chacune des circonstances décisives de la vie du saint a été précédée d'une épreuve. La maladie vint à son tour le frapper, avant qu'il entreprît avec madame de Gondi l'œuvre si importante des

missions dans les campagnes. Elle faillit l'emporter; mais Dieu rendit la santé à son serviteur prédestiné. De sa maladie il ne garda qu'une enflure douloureuse aux jambes, renouvelée des meurtrissures de sa captivité de Tunis, et qui fut désormais, suivant son expression, l'horloge de sa vie.

Au commencement de 1617, Vincent de Paul avait accompagné M. de Gondi dans ses terres de Folleville, en Picardie. On vint le prier un jour de se rendre en toute hâte au village voisin de Gannes, pour y assister un paysan très gravement malade qui réclamait les secours du prêtre. Le moribond passait aux yeux de tout le monde pour un bon chrétien; Vincent exigea néanmoins de lui une confession générale qui révéla une âme chargée depuis longtemps de péchés secrets. Durant les trois jours que le malade vécut encore, il publiait lui-même sa misère, et madame de Gondi étant venue le voir : « Ah! madame, s'écria-t-il devant tous les gens du village, j'étais damné si je n'eusse fait une confession générale, à cause de plusieurs gros péchés dont je n'avais pas osé me confesser. » L'assistance louait Dieu, mais la pieuse dame se tournant vers son aumônier : « Ah! monsieur, fit-elle, qu'est-ce que cela et que venons-nous d'entendre? Qu'il est à craindre qu'il en soit ainsi de la plupart de ces pauvres gens! Ah! si cet homme, qui passait pour un homme de bien, était en état de damnation, que sera-ce des autres qui vivent plus mal? Ah! monsieur Vincent, que d'âmes se perdent! quel remède à cela?» Alors, ajoute le saint dans une de ses conférences, « considérant le péril où étaient toutes ces pauvres âmes, elle me proposa pour remédier à ce malheur de leur faire une instruction touchant la manière de faire une bonne confession générale, et la nécessité qu'il y avait d'en faire au moins une en sa vie. » Ce qui réussit, et « Dieu eut tant d'égard à la confiance et à la bonne foi de cette dame (car le grand nombre et l'énormité de mes péchés eût empêché le fruit de cette action), qu'il donna la bénédiction à mon discours. »

Ce discours eut lieu le 25 janvier, jour consacré par l'Église à la Conversion de saint Paul et choisi à dessein par madame de Gondi, jour mémorable qui vit le commencement de la Mission. Le saint ne

VUE DE L'ÉGLISE DE GANNES (OISE)

Monument du seizième siècle. — La conversion d'un paysan moribond que saint Vincent fit dans cette paroisse inspira à madame de Gondi le projet de fonder la congrégation de la Mission. Quelques jours après, saint Vincent prêchait à Folleville le premier sermon de la Mission.

dit rien sans doute que d'ordinaire et de simple sur ce sujet des confessions générales, mais Dieu parlait en lui. L'éloquence a souvent remué des masses et provoqué des résolutions subites, jamais elle n'a rien fondé. Un simple discours inspiré par la charité jette les fondements d'une nouvelle congrégation dans l'Église, et en même temps d'une des plus utiles institutions de la société chrétienne. A ces prémices de la prédication de Vincent de Paul Dieu donna une ample bénédiction, présage des grâces qui allaient s'attacher à toutes ses entreprises. Tout le pays accourut au confessionnal. Les villages voisins voulurent entendre aussi le saint; partout il y eut grand concours. Vincent avec un seul prêtre n'y pouvait suffire. Madame de Gondi envoya prier les jésuites d'Amiens de venir l'aider à prêcher, catéchiser et confesser toutes ces bonnes gens. « Et voilà, dit Vincent, le premier sermon de la Mission et le succès que Dieu lui donna le jour de la Conversion de saint Paul : ce que Dieu ne fit pas sans dessein en un tel jour. » L'anniversaire de ce jour lui resta sacré, et trente-huit ans plus tard il invitait les prêtres de Saint-Lazare à célébrer la mémoire du sermon de Folleville par une communion d'actions de grâces envers Dieu, qui dans ce jour et dans cette première mission avait donné naissance à leur compagnie.

L'éclat que ses premières prédications jetaient sur lui, l'estime particulière où on le tenait dans la maison de Gondi, l'attachement extrême que madame la générale des galères avait pour sa personne, commençaient à alarmer l'humilité du bon prêtre. D'ailleurs ses élèves grandissaient et Vincent, qui s'estimait un écolier de quatrième, pensait qu'il fallait à de jeunes seigneurs appelés à faire figure à la cour un maître plus brillant que l'ancien pâtre de Pouy. Le grand monde enfin et le séjour de Paris, que les troubles précurseurs de la Fronde rendaient encore plus tumultueux, ne pouvaient convenir davantage à son âme paisible; il se sentait poussé par l'esprit de Dieu à se retirer dans quelque province éloignée pour se consacrer entièrement au service et à l'instruction des pauvres gens de la campagne. Le P. de Bérulle ne désapprouva point son projet, et même il lui indiqua comme digne de son zèle la petite ville de Châtillon-les-Dombes, en Bresse,

paroisse abandonnée depuis longtemps à des bénéficiers, lesquels se contentaient, pour ne point donner lieu à un dévolu, d'en toucher les revenus et de se faire représenter par des prêtres relâchés et négligents de leurs devoirs. Les chanoines de Lyon, patrons de la cure, étant résolus à mettre fin à cet abus, s'étaient adressés aux pères de l'Oratoire pour avoir un bon prêtre. Un tel ministère convenait au zèle apostolique de Vincent de Paul.

Sous prétexte d'un petit voyage, il quitte, sans rien dire, la maison de Gondi, et part pour Châtillon. Il y trouve le presbytère en ruine, l'église dépouillée, la population de la ville, moitié catholique, moitié calviniste, aussi éloignée de la vie chrétienne qu'adonnée aux plus mauvaises passions. Le bon curé se met aussitôt à l'œuvre. L'hérésie et l'absence de pasteurs avaient fait tout le mal : il commence par ramener les chapelains de la paroisse à une vie régulière, en obtenant d'eux qu'ils se réunissent en communauté; il rétablit les catéchismes, les instructions, le service religieux. Sa douceur charitable et patiente lui gagne bientôt le cœur des habitants. On ne le vénérait pas moins qu'on l'aimait. Deux fois par jour il visitait une partie de son troupeau, et le reste du temps il le passait à l'église. Il n'y avait guère de jour qu'il ne prêchât; la curiosité d'abord lui avait attiré des auditeurs, mais bientôt l'onction persuasive de sa parole, l'éloquence tout apostolique de ses prédications firent une profonde impression sur ces âmes égarées. Doux pour le pécheur, compatissant aux faiblesses humaines, le saint parlait du péché avec une force qui pénétrait les plus endurcis. La foule venait entendre ce prédicateur si différent des prêtres dont la conduite prêchait plutôt le vice que la vertu, ce curé qui n'était point un mercenaire et ne trafiquait point des choses saintes, ce pasteur vraiment doux et humble de cœur, qui visitait les malades, consolait les pauvres, instruisait les petits enfants. A sa voix, sur son exemple, beaucoup de pécheurs se convertirent, les hérétiques eux-mêmes revinrent à la foi. Les désordres avaient cessé; la célébration des saints offices remplaçait les scandales publics, les exercices de charité tenaient lieu de plaisirs. Plus de libertinage, plus de jeux ni de duels; la piété, les bonnes mœurs régnaient dans la ville. En

quelques mois, Vincent de Paul, aidé d'un autre bon prêtre qu'il s'était adjoint, avait renouvelé à Châtillon les merveilles de Clichy. Son zèle ne s'arrêtait pas à la paroisse. De tous les pays voisins où sa réputation s'était répandue, on accourait à lui; personne ne restait insensible à la vue de cet homme de Dieu, en qui la sainteté se manifestait sous les dehors de la plus tendre bonté; personne ne pouvait résister à la parole de cet apôtre, plus éloquent avec le seul Évangile de Jésus-Christ que les plus beaux orateurs avec toute la rhétorique des écoles. A Châtillon, comme à Clichy, sa première prédication, sa principale œuvre était la charité.

C'est par la charité qu'il ramenait le plus de pécheurs à Dieu, c'est à la charité aussi qu'il tournait les cœurs de ses convertis. Deux jeunes femmes de qualité, célèbres dans la ville par leurs galanteries, furent les premières à renoncer aux habitudes mondaines pour embrasser le service des pauvres. La parole du saint les avait touchées au fond de l'âme; leur exemple en amena beaucoup d'autres à changer de vie et à se consacrer aux malheureux. Des plus libertins le bon curé faisait les auxiliaires les plus dévoués de son ministère de charité. Il y avait un seigneur voisin, homme de cour, duelliste renommé, qui passait pour un modèle du bon ton et des qualités du parfait gentilhomme. Le comte de Rougemont eut la curiosité de voir un homme dont tout le monde parlait. Il y fut pris. Le saint l'amena promptement à faire une confession générale; la grâce fit le reste. Alors ce gentilhomme vendit sa terre de Rougemont, dont il partagea le prix entre les monastères et les pauvres. « Il se mit, dit un contemporain, dans tous les exercices les plus héroïques de la vie chrétienne. Le château de Chandes, où il faisait sa demeure, était comme un hospice commun pour les religieux et un hôpital pour tous les pauvres, sains ou malades, où ils étaient assistés avec une incroyable charité, tant pour les besoin de leurs corps que pour ceux de leurs âmes... Il n'y avait aucun pauvre de ses terres qu'il n'allât visiter lui-même ou servir, ou qu'il ne fît visiter et servir par ses domestiques lorsqu'il était obligé de s'absenter. » Le P. Desmoulins, de l'Oratoire, qui a rendu de lui ce témoignage, ajoute : « Ce bon seigneur était comme ennuyé de

posséder ce bien, quoiqu'il ne semblât en être que le fermier et pour le faire valoir au profit des pauvres. Sur quoi il me dit un jour les larmes aux yeux : Que ne me laisse-t-on faire ? Et pourquoi faut-il que je sois traité de seigneur et que je possède tant de biens ? M. Vincent, qui le gouvernait pour lors, le tenait, disait-il, dans cette contrainte ; que s'il me lâchait la main, je vous assure, mon père, que devant qu'il fût un mois, le comte de Rougemont ne posséderait pas un pouce de terre. Il s'étonnait comment un chrétien pouvait rien garder en propre, voyant le Fils de Dieu si pauvre sur la terre. »

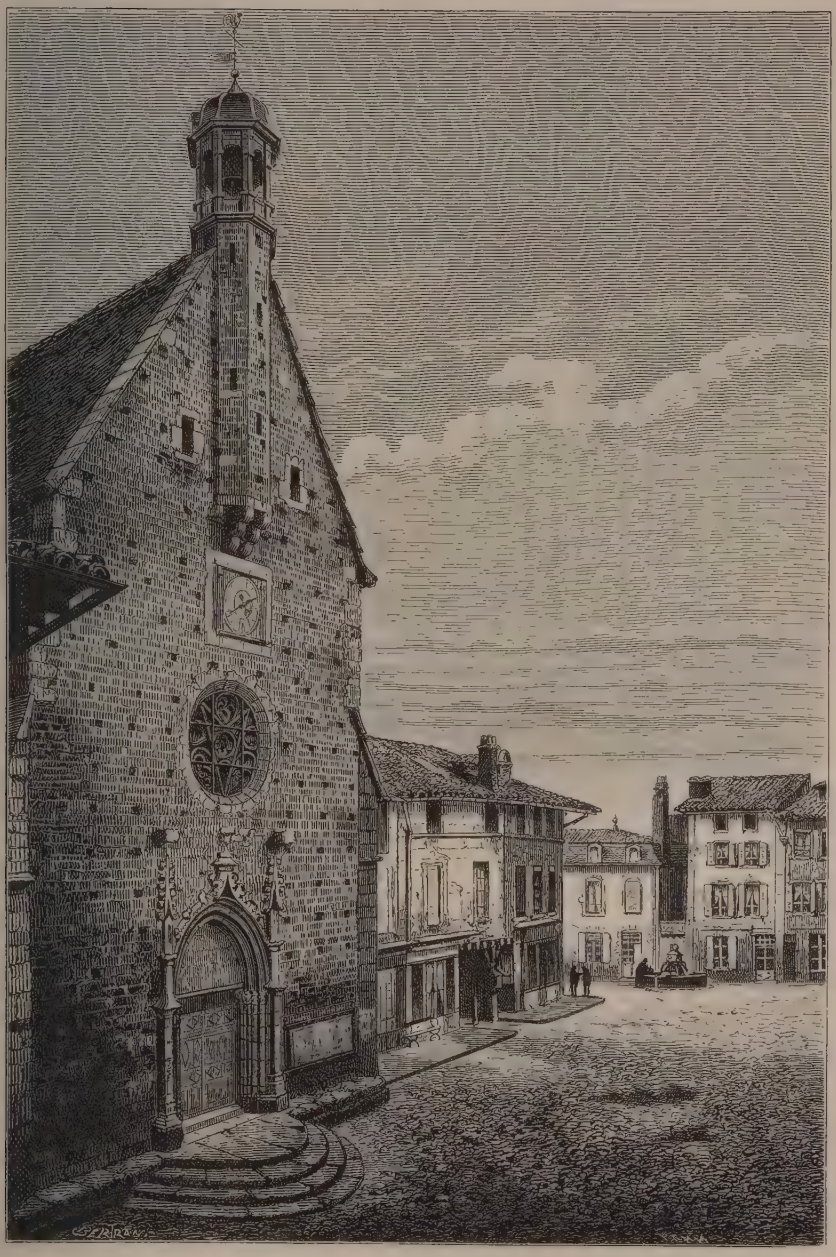
Ce converti était arrivé en peu de temps à la plus haute vertu. Pour y parvenir, il avait suivi le conseil de l'Évangile : « Si vous voulez être parfait, vendez ce que vous avez, distribuez-en le prix aux pauvres et suivez-moi. » Ainsi avait fait le comte de Rougemont. Ayant renoncé à tout et à lui-même, l'ancien duelliste n'avait plus au monde qu'une attache, qu'une affection : son épée. « Or, raconte le saint, témoin de ses progrès extraordinaires dans la piété, il me dit particulièrement ceci, dont je me suis souvent ressouvenu, qu'un jour, allant en voyage et s'occupant de Dieu le long du chemin, à son ordinaire, il s'examina si, depuis longtemps qu'il avait renoncé à tout, il lui était resté ou survenu quelque attache. Il parcourut les affaires, les alliances, la réputation, les grands et les menus amusements du cœur humain ; il tourne, il retourne ; enfin il jette les yeux sur son épée. Pourquoi la portes-tu ? se dit-il à lui-même. — Quoi ! quitter cette chère épée qui t'a servi en tant d'occasions, et qui, après Dieu, t'a tiré de mille et mille dangers ! Si on t'attaquait encore, tu serais perdu sans elle ; mais aussi, il peut arriver quelque riote où tu n'auras pas la force, portant une épée, de ne t'en pas servir, et tu offenseras Dieu derechef. — Que ferai-je donc, mon Dieu ? que ferai-je ? Un tel instrument de ma honte et de mon péché est-il encore capable de me tenir au cœur ? Je ne trouve que cette épée seule qui m'embarrasse. Oh ! que je ne serai plus si lâche de la porter ! Et en ce moment, se trouvant vis-à-vis d'une grosse pierre, il descend de son cheval, prend cette épée et la rompt et met en pièces sur cette pierre, et puis remonte à cheval et s'en va. » Tel Roland à Roncevaux avait brisé sa *Durandal* pour ne

la point voir tomber aux mains des Sarrasins. Mais la charité est plus grande, plus héroïque que la poésie. Tout à Dieu et aux pauvres, le comte de Rougemont rompt son épée pour n'avoir plus rien qui retienne son cœur captif sur la terre.

Ce détachement, cet héroïsme était l'œuvre du curé de Châtillon, qui en donnait le premier exemple. Toutes les conversions qu'il opérait devenaient autant de sources nouvelles de revenus pour les pauvres. Comme son cœur était tout dévouement, tout charité, il rendait le cœur des autres semblable au sien. Rien ne lui résistait. En peu de temps il avait converti un jeune et riche protestant, M. Beynier, dont il s'était trouvé l'hôte, n'ayant point de presbytère à Châtillon. De celui-là aussi on eut plus tard à raconter que : « sa charité était si grande qu'à force de donner, soit aux églises, soit aux pauvres, il devint pauvre lui-même. » Le neveu de ce converti, ramené également par le saint curé à la religion, resta plus de quarante ans l'un des continuateurs des œuvres de Vincent de Paul à Châtillon.

La principale de ces œuvres fut l'établissement d'une association des servantes des pauvres, modèle des confréries de la charité qui couvrirent bientôt la France, et d'où est sorti l'admirable institut des Filles de Saint-Vincent-de-Paul. Ici encore le saint ne fut que l'instrument de la Providence. C'était son principe qu'il fallait laisser d'abord agir la Providence, et ne mêler que le plus tard possible son action à l'action divine, persuadé que moins il y a de l'homme dans les affaires, plus il y a de Dieu. Il aurait craint de prévenir Dieu en formant des desseins, en prenant l'initiative de quelque œuvre que ce fût; mais Dieu prenait soin de lui marquer lui-même ses volontés et de le mener comme par la main d'une entreprise à l'autre, et il récompensait l'humilité de son serviteur, en donnant aux œuvres les plus petites à leurs débuts les plus grands accroissements.

Comme les missions à Folleville, les confréries de la charité commencèrent à Châtillon par accident et de la manière la plus simple. Le bon curé allait monter en chaire, un jour de fête, lorsqu'une des deux jeunes femmes qu'il avait ramenées à la vertu, madame de la Chassaigne, vint le prier de recommander au sermon une malheureuse



ÉGLISE ET PLACE DE CHATILLON-LES-DOMBES (AIN)

Saint Vincent y fut curé, et c'est là qu'il établit la première des *Confréries de Charité*, qui devinrent si nombreuses dans la suite. Il habitait la maison à trois étages que l'on voit représentée au fond de la place, à droite de la petite fontaine. — Etat actuel d'après une photographie exécutée par les soins de M. le curé de Châtillon-les- Dombes.

famille réduite à la misère et en proie à la maladie, qui habitait à une demi-lieue de la ville. Le prédicateur change aussitôt de sujet, et il se met à parler de l'assistance et des consolations que l'on doit aux pauvres, surtout aux malades. Ses paroles furent si tendres, si persuasives, qu'au sortir de l'église beaucoup de personnes s'empressèrent de porter à ces pauvres gens toute sorte de provisions. Et, allant lui-même après vêpres à la chaumière, il eut une douce surprise de rencontrer un si grand nombre de ses paroissiens occupés à mettre en action ses paroles. Mais, à la vue des uns et des autres qui allaient et venaient par groupes, le tendre pasteur pensait en lui-même : « Voilà une grande charité qu'ils exercent, mais elle n'est pas bien réglée. Ces pauvres malades auront trop de provisions à la fois, dont une partie sera gâtée et perdue, et puis après ils retomberont en leur première nécessité. » Avec ce sens pratique qui est un des traits de ses œuvres, il avisa immédiatement aux moyens de mettre de l'ordre dans l'assistance des malades, afin qu'à l'avenir ils pussent être secourus pendant tout le temps de leur maladie. Ayant fait part de ses projets à quelques-unes des dames les plus zélées et les plus fortunées de la paroisse, il les réunit en association et leur donna des règles qu'il fit ensuite approuver de l'autorité ecclésiastique; et ainsi commença la confrérie de la charité pour l'assistance corporelle et spirituelle des pauvres malades. Cette première association devint la providence de Châtillon; elle sauva la ville tour à tour de la famine et de la peste. Le saint avait promis aux sœurs associées que si elles étaient fidèles à leurs devoirs, les pauvres leur manqueraient plutôt que les ressources. Quarante ans après, Vincent de Paul apprenait d'un de ses premiers convertis que, dans Châtillon, l'association de la Charité des servantes des pauvres était toujours en vigueur, et, dit un témoin oculaire, « il serait difficile, impossible peut-être, de rapporter tous les biens que la confrérie a produits, toutes les conversions dont elle a été la source, tous les secours qu'en ont reçus les pauvres. »

Six mois à peine avaient suffi à Vincent de Paul pour ramener la piété et les bonnes mœurs à Châtillon-les-Dombes, et pour y jeter les fondements d'une association charitable qui devait bientôt couvrir le

royaume. Ce n'était plus assez pour son zèle que d'entretenir le bien déjà fait : un autre pouvait lui succéder dans cette tâche. L'humble curé ne songeait pas cependant à quitter la paroisse que la Providence lui avait confiée, et où il trouvait tant à s'occuper pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il y était venu en esprit d'obéissance, il en partit de même.

Le général des galères et madame de Gondi, surtout, n'avaient pu se résigner au départ du précepteur de leurs enfants. A la première nouvelle de sa retraite à Châtillon, madame de Gondi lui avait écrit une lettre éplorée et suppliante, au nom de la charité qu'il avait eue pour son âme, au nom du bien qu'ils faisaient ensemble. Plusieurs fois depuis elle avait renouvelé ses instances, mettant M. de Bérulle dans ses intérêts. Devant Dieu, Vincent de Paul croyait de son devoir de rester à Châtillon. Loin de se décourager par les premiers refus de son ancien directeur, la pieuse dame redoubla de sollicitations auprès de lui pour l'engager à rentrer dans sa maison. A la fin, elle lui envoya M. du Fresne, avec des lettres de son mari, de ses enfants, de ses proches, de son beau-frère, le cardinal de Retz, évêque de Paris, de M. de Bérulle enfin, et elle lui écrivit elle-même d'une manière plus pressante que jamais. Ébranlé par ces démarches, ému des paroles de son ami, Vincent, qui ne cherchait en tout que l'ordre de la Providence, avoua « qu'il commençait à douter si Dieu voulait se servir plus longtemps de lui en ce pays-là. » L'avis du P. de Bence, supérieur de l'Oratoire de Lyon, à qui il devait la cure de Châtillon, le décida à revenir à Paris.

Les adieux de Vincent furent simples et touchants. « Lorsque la Providence, dit-il à ses chers paroissiens, m'a conduit à Châtillon, je croyais ne devoir vous jamais quitter. Mais puisqu'il semble qu'elle en ordonne autrement, respectons, vous et moi, et suivons ses saintes décisions. De loin comme de près, vous me serez toujours présents dans mes prières; de votre côté, n'oubliez pas ce misérable pécheur. » A ces mots, les larmes coulent de tous les yeux, les sanglots éclatent; bientôt la consternation se répand dans la ville à la nouvelle que le saint va partir. « Nous perdons tout, nous perdons l'homme de Dieu,

nous perdons notre père. » C'était le cri général parmi les catholiques, et les protestants leur répondaient : « Vous perdez votre soutien et la meilleure pierre de votre religion. » Vincent regrettait surtout ses chers pauvres; avant de partir, il leur distribua son petit avoir, ses provisions, son linge, ses vêtements, tout, jusqu'à son chapeau qu'une vénération ardente pour le saint disputa comme une relique au vieillard qui l'avait reçu. La douleur publique lui fit cortège. Tout le monde pleurait en l'accompagnant, le bon curé aussi. Le peuple criait miséricorde, disent les témoins, « comme si la cité eût été prise d'assaut. » — « Mes enfants, répondait le cher pasteur en les bénissant pour la dernière fois, je vous recommande à la grâce de Dieu ! »

Arrivé à Paris le 25 décembre 1617, Vincent de Paul conféra sur-le-champ avec le P. de Bérulle, et il fut convenu qu'il rentrerait dès le lendemain dans la famille de Gondi.

L'ABOLITION DU DUEL

Médaille frappée à l'occasion de l'édit de 1662 contre les duels.
Cet édit est postérieur à la mort de saint Vincent de Paul; mais Vincent l'avait réclamé depuis longtemps, et le souvenir de ses instances a dû peser dans la décision du jeune roi Louis XIV.

II

LES ŒUVRES

LES CONFRÉRIES DE LA CHARITÉ

Organisation et développement de la confrérie de la Charité. — Les domaines du seigneur de Gondi. — Première idée de la congrégation de la Mission. — Vincent de Paul devient aumônier royal des galères et supérieur des religieuses de la Visitation. — Saint François de Sales. — Le cloître et le monde au dix-septième siècle. — Vincent à Marseille. — Son ministère auprès des forçats. — Règlement de la mendicité à Mâcon. — Voyage en Guyenne. — Dernière visite de Vincent à ses parents.

ÉTACHÉ de tout, même du bien qu'il faisait, Vincent de Paul avait quitté Châtillon pour suivre la volonté de Dieu qui le rappelait à Paris. Simple instrument dans les mains de la Providence, il se laissait diriger par elle, sans rien vouloir ni rien entreprendre de lui-même, et ainsi il se trouva toujours prêt à accomplir l'une après l'autre les œuvres de charité pour lesquelles la divine miséricorde l'avait suscité. A Folleville, à Châtillon, il avait jeté, comme en passant, les fondements de deux institutions qui allaient se développer merveilleusement. Les missions attendirent pour s'organiser l'établissement de l'institut que Vincent de Paul devait créer quelques années plus tard ; mais, dès le premier jour, les confréries de la charité avaient reçu de la sagesse et de la prévoyance de leur fondateur leur constitution définitive.

Rien de plus simple ni de plus admirable à la fois que cette première institution du saint. Réglementer l'aumône et en assurer la perpétuité, c'est tout le problème de l'assistance des pauvres. Vincent de Paul l'a résolu dans ces confréries de la charité qui tiendraient lieu d'administration publique et de toute autre œuvre de bienfaisance, si elles fonctionnaient partout selon l'esprit et les règles de leur saint instituteur. L'initiative privée en est le principe; l'association en assure l'exercice et la durée. La confrérie prend le riche et le pauvre, elle les rapproche, elle les unit du lien de la charité. La distinction que la société établit entre l'un et l'autre ne subsiste que pour faire du riche le pourvoyeur du pauvre; ou plutôt, il n'y a plus de riches ni de pauvres, il n'y a, selon l'Évangile, que des frères qui s'entr'aident. L'amour du prochain, fondé en Jésus-Christ, réalise la merveille vainement rêvée par le socialisme.

Vincent de Paul commença par enrôler les femmes au service des pauvres. L'association des dames de Châtillon-les-Dombes fut l'origine des confréries de la Charité; les confréries d'hommes ne vinrent qu'après. L'organisation des unes et des autres, toute simple qu'elle soit, est une merveilleuse invention. Partout où il y a des pauvres, les personnes aisées se réunissent en association pour les assister et les servir. La confrérie a ses règles, qui mettent de l'ordre dans l'assistance des pauvres, et ses dignitaires qui assurent l'observation des règles et le recrutement de la compagnie. Chacun des membres pourvoit de son superflu au nécessaire des malheureux, et chacun, à tour de rôle, donne de son loisir pour les servir. Dans la confrérie les pauvres ont une famille qui les aime, un revenu qui suffit à leurs besoins. Tout le génie de saint Vincent de Paul, ce génie fait de bon sens et de bonté, est dans l'établissement de ces confréries de la charité, pour lesquelles il avouait, malgré sa grande humilité, n'avoir pas eu de modèle. Du premier coup il trouva le moyen de tirer le meilleur parti des aumônes et de la bonne volonté des personnes charitables. Les règlements de la première confrérie sont les mêmes qui ont servi depuis à toutes les autres; ils n'ont eu besoin que d'être modifiés un peu, selon les lieux et les circonstances.

Vincent de Paul avait tout prévu, tout réglé, jusqu'à la manière d'apprêter le manger et de servir la table des pauvres.

Que d'autres villes fameuses montrent avec fierté leurs chartes d'affranchissement et les monuments de leur ancienne indépendance! Châtillon-les-Dombes, la modeste ville de Vincent de Paul, a mieux à

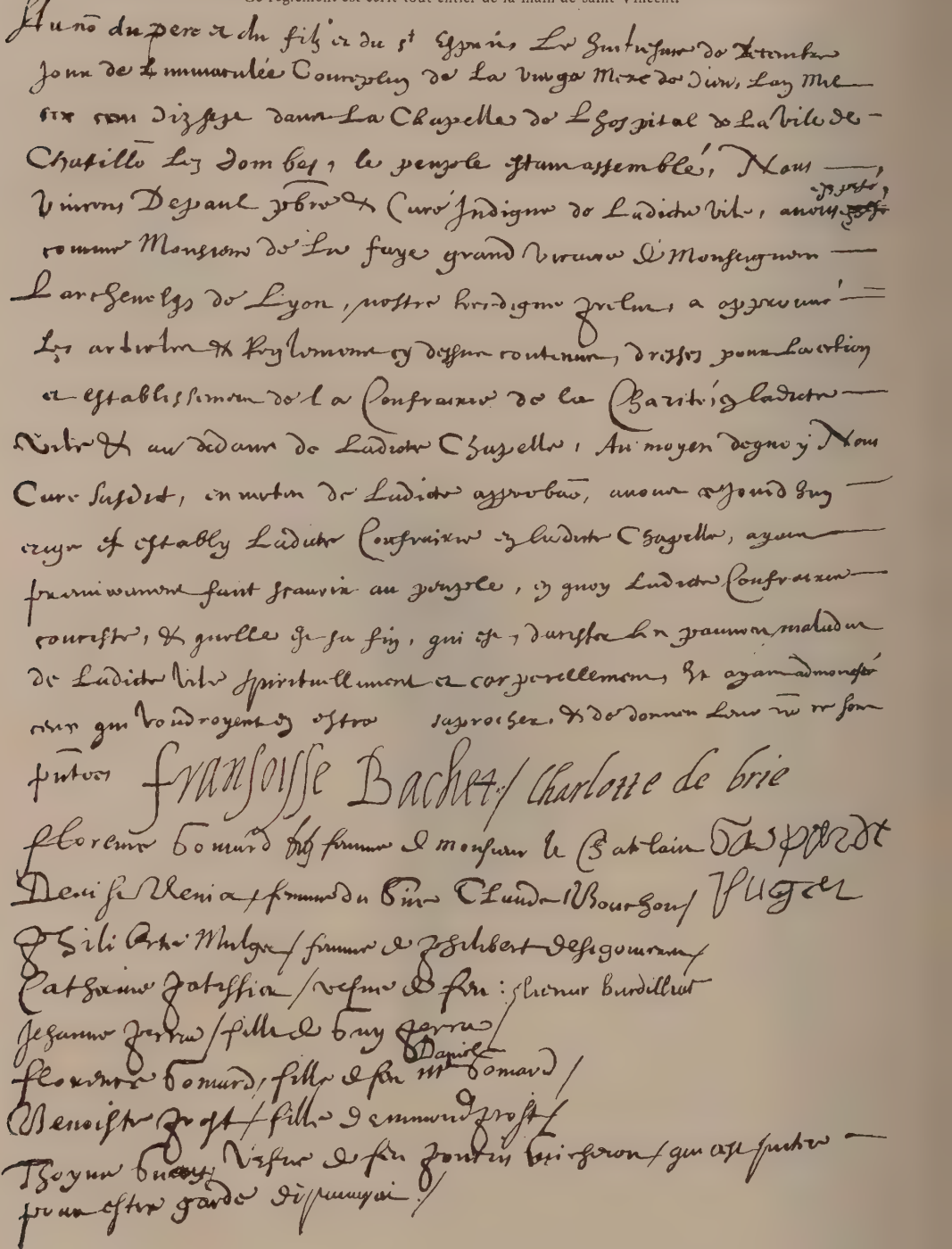
CINQUIÈME ŒUVRE DE MISÉRICORDE : VISITER LES MALADES

D'après Abraham Bosse, dix-septième siècle.
Saint Vincent allait visiter les malades dans les hôpitaux, et c'est une œuvre qu'il fit constamment pratiquer par les dames des confréries de la charité et par les Filles de la charité.

offrir au monde que d'orgueilleux témoignages de liberté; elle possède la première de ces admirables chartes de la charité, qui auraient pu faire de chaque ville et de chaque village comme une seule maison, et de tout l'État une seule grande famille. En voici le préambule :

« Comme ainsy soit que la charité envers le prochain soit une marque infaillible des vrays enfans de Dieu, et qu'ung des principaulx actes d'icelle soit de visitter et nourrir les pauvres malades, cella faict que quelques pieuses damoizelles et quelques vertueuses bourgeoises de la ville de Chastillon-lez-Dombes, dioceze de Lyon, desireuses d'obtenir ceste misericorde de Dieu d'estre de ses vrayes filles, ont convenu par ensemble d'assister spirituellement et corporellement

Fac-similé de la conclusion du « *Règlement de la Confrérie de Charité de Châtillon-les-Dombes* (*Ain*). Ce règlement est écrit tout entier de la main de saint Vincent.



ceux de leur ville, lesquelz ont parfois beaucoup souffert plustost par faulte d'ordre à les soulager que de personnes charitables. Mais parce qu'il est à craindre qu'ayant commencé ce bon œuvre, il ne deperisse dans peu de temps, sy pour le maintenir elles n'ont quelque union et liaison spirituelles ensemble, elles se sont disposées à se joindre en ung corps qui puisse estre erigé en une confrerie avec les reglements suyvants, le tout néanltmoingts soubs le bon plaisir de monseigneur l'archevesque, leur tres-honoré prélat, auquel cest œuvre est entierement soubmis.

« La dicte confrerie s'appellera la confrerie de la Charité, à l'imitation de l'hospital de la Charité de Rome, et les personnes dont elle sera principalement composée, servantes des pauvres ou de la Charité. »

Quelque parfait que fût le règlement de la charité de Châtillon-les-Dombes, il n'était pour Vincent de Paul qu'un projet qu'on devait expérimenter. Ce grand esprit, si humble dans toutes ses conceptions, voulait qu'on éprouvât les choses les meilleures avant de

LECTURE DU FAC-SIMILÉ CI-CONTRE

Au nom du Père et du Fils et du Sainct-Esprit, le huitiesme de Décembre jour de Limmaculée Conception[1] de la Vierge, Mère de Dieu, lan mil six cent dix sept, dans la Chapelle de l'hospital de la vile de Chastillon-lez-Dombes, le peuple estant assemblé, Nous Vincent Depaul, prestre et curé indigne de ladicte vile, avons exposé comme monsieur de La Faye, grand vicaire de monseigneur larchevesque de Lyon, nostre très digne prélat, a approuvé les articles et Règlements cy dessus contenus, dressés pour Lerection et establissement de la Confrairie de la Charité en ladicte vile et au dedans de Ladicte chapelle, Au moyen de quoy, Nous Curé susdict, en vertu de Ladicte approbation, avons cejourd'huy érigé et estably Ladicte Confrairie en ladicte Chapelle, ayant premiérement fait scavoir au peuple, en quoy Ladicte Confrairie conciste, et quelle est sa fin, qui est, dacister les pauvres malades de Ladicte vile spirituellement et corporellement, Et ayant admonesté ceux qui voudroyent en estre [de] saprocher et de donner Leur nom, se sont présentées : Fransoisse Bachet, Charlotte de Brie, Gasparde Puget, Florence Gomard, femme de monsieur le Chatelain; Denise Renier, femme du Sire Claude Bouchon; Philiberte Mulger, femme de Philibert Desigonières; Catherine Patissier, vefve de feu Elienor Burdilliat, Jehanne Perrier (?), fille de feu Perrier (?); Florence Gomard, fille de feu M. Daniel Gomard; Benoiste Prost, fille de Emmond Prost; Thoyne Guay, vefve de feu Pontin Guichenon, qui cest présentée pour estre garde de Pauvres.

1. Cette expression est remarquable près de deux siècles et demi avant la définition du dogme et prouve la piété de Vincent pour la sainte Vierge.

s'y arrêter; car, disait-il avec sa prudence consommée, « ce qui semble fort beau dans la spéculation est souvent inapplicable dans la pratique. » Mais l'essai de Châtillon devint bientôt une grande institution. Vincent de Paul était encore curé que déjà Bourg et les autres lieux voisins avaient adopté la confrérie de la Charité. Encouragé par l'expérience, il devint lui-même le plus actif propagateur de son œuvre. Il disait, cet homme de Dieu, qu'il ne fallait point enjamber sur la Providence; mais quand la Providence lui avait ouvert la voie, il la suivait à pas de géant.

Son retour dans la maison de Gondi servit providentiellement à l'extension des confréries. Avec le concours de ses généreux patrons il en établit en peu d'années à Villepreux, à Joigny, à Montmirail et dans plus de trente villages relevant de la seigneurie du général des galères. Il compléta l'institution en organisant aussi des confréries d'hommes; ceux-ci devaient s'occuper des pauvres valides, pendant que les femmes prendraient soin des malades. Folleville, où commencèrent les missions, vit aussi la première confrérie d'hommes, véritable origine de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, qui n'eut qu'à retrouver les règlements donnés par son saint patron à l'association de Folleville pour se reconnaître. Tant il est vrai, comme on l'a dit, qu'il n'est peut-être pas une seule œuvre de charité, en ce temps-ci, qui ne remonte à saint Vincent comme à son auteur et à sa source! Les deux associations d'hommes et de femmes, quoique séparées, étaient faites pour aller ensemble; quelquefois elles sont réunies dans la même administration, mais le ministère reste divisé entre les pauvres valides et les pauvres malades. Vincent de Paul étendit la confrérie au patronage des jeunes apprentis; on les réunissait pour les faire travailler, dans une manufacture, sous la direction d'un ecclésiastique et la conduite d'un maître ouvrier.

Des villages, les confréries de la Charité que Vincent y avait d'abord établies par une sollicitude particulière pour la misère plus abandonnée des champs, se répandirent dans les villes, à la demande de plusieurs dames de qualité qui en avaient apprécié le bienfait durant leur villégiature. De proche en proche, l'institution si secou-

rable aux pauvres gagna tout le royaume. Du vivant même du fondateur elle avait passé de France en Lorraine, en Savoie, en Italie, en Pologne, partout où les enfants de Vincent de Paul étaient allés évangéliser les pauvres.

En reprenant cette condition d'aumônier et de précepteur qui offrait un si vaste champ à son zèle par le nombre de villages et de vassaux sur lesquels régnait la puissante maison de Gondi, Vincent de Paul avait repris aussi ses chères missions rurales. Désormais les deux œuvres de la mission et de la confrérie, si bien unies l'une à l'autre, marchèrent ensemble. Évangéliser et secourir les pauvres, c'était toute la vie de Vincent de Paul. Ses disciples rendirent son cœur présent partout, en propageant son action là où il ne pouvait aller. Par ce double ministère de l'enseignement et de l'assistance, le bien de l'âme et le bien du corps s'opéraient ensemble. La mission avait pour complément la confrérie, et ainsi la France, l'Europe elle-même, virent ce nouvel apostolat de la charité qui apportait au pauvre le pain avec la parole de Dieu. « Chose prodigieuse ! dit le dernier historien de saint Vincent de Paul, toutes ces confréries subsistèrent non seulement pendant la vie du saint, mais après lui et jusqu'à la Révolution, en sorte qu'on ne saurait calculer la multitude de pauvres qui, dans toute l'Europe et même dans les missions d'outre-mer, durent à leur charitable industrie le bien de leur corps et de leur âme. Aucune pourtant n'eut jamais d'autre fonds que le fonds, inépuisable, il est vrai, de la Providence divine. Une quête générale dans la paroisse au jour du premier établissement, quelques meubles, un peu de linge, recueillis à la même occasion, en formaient le principal ; les quêtes des dimanches et des fêtes, Dieu plutôt et la charité des fidèles, faisaient le reste ; et cela avec tant de sûreté et d'abondance que jamais les malades ne manquèrent du nécessaire. »

Avec les ressources qu'il trouvait dans la maison de Gondi, Vincent de Paul avait déjà pu jeter les fondements de deux grandes œuvres. La suzeraineté de cette illustre famille, étendue à plusieurs provinces, lui créait une juridiction de charité qu'il exerçait, à l'aide de quelques prêtres et religieux, dans les diocèses de Paris, de Beauvais, de Soissons,

de Sens et de Chartres. Madame de Gondi, quoique faible et souvent infirme, le secondait avec un zèle admirable; elle lui préparait la voie par ses bienfaits, et achevait son œuvre en revenant après lui. Plus Vincent de Paul voyait les nécessités des pauvres gens de la campagne, plus il redoublait d'ardeur pour les travaux de la mission. A Montmirail, un hérétique dont il cherchait la conversion lui avait répondu : « Vous m'avez dit que l'Église de Rome est conduite du Saint-Esprit, mais c'est ce que je ne puis croire, parce que, d'un côté, l'on voit les catholiques de la campagne abandonnés à des pasteurs vicieux et ignorants, sans être instruits de leurs devoirs, sans que la plupart sachent seulement ce que c'est que la religion chrétienne; et, d'un autre, l'on voit les villes pleines de prêtres et de moines qui ne font rien, et peut-être que dans Paris il s'en trouverait dix mille qui laissent cependant ces pauvres gens des champs dans leur ignorance épouvantable par laquelle ils se perdent. Et vous voudriez me persuader que cela soit conduit du Saint-Esprit! Je ne le croirai jamais. » Vincent lui montra qu'il exagérait le mal par l'ignorance du bien; mais en même temps il sentit la force de l'objection, et faisant appel au dévouement de plusieurs prêtres, il se mit avec un nouveau zèle à évangéliser, à leur tête, les bourgs et les villages. Montmirail et toutes les paroisses voisines reçurent leurs prédications. Le peuple revenait en foule à la foi. L'hérétique y vint aussi : « C'est maintenant, dit-il à l'apôtre de Dieu, que je vois que le Saint-Esprit conduit l'Église romaine, puisqu'on y prend soin de l'instruction et du salut des pauvres villageois; et je suis prêt à y entrer quand il vous plaira de m'y recevoir. »

Dès ce moment-là, l'institut de la Mission fut conçu dans l'esprit du saint. L'objection de l'hérétique et sa conversion soudaine lui firent comprendre la nécessité d'une congrégation spécialement vouée à l'apostolat des campagnes. Lui-même rattachait sa fondation à ce souvenir. « Oh! messieurs, disait-il à ses prêtres pour leur faire mieux comprendre leur vocation, quel bonheur à nous missionnaires de vérifier la conduite du Saint-Esprit sur son Église, en travaillant, comme nous faisons, à l'instruction et sanctification des pauvres! » Quatre

ans se passèrent avant que Vincent de Paul fût amené à fonder la congrégation des prêtres de la Mission.

Le saint allait d'une occupation à l'autre avec un zèle toujours nouveau. En rentrant à Paris, il retrouvait les malades des hôpitaux, les malheureux de la rue, les pauvres honteux cachés dans des grabats, et pour se délasser des travaux de la campagne, il les visitait et

SIXIÈME ŒUVRE DE MISÉRICORDE : VISITER LES PRISONNIERS

D'après Abraham Bosse, dix-septième siècle.
Saint Vincent visitait et consolait les prisonniers de la Conciergerie et du Châtelet, et les forçats éprouvèrent les effets de sa charité à Paris, à Marseille et à Bordeaux.

les consolait. Avec les missions, la charge de M. de Gondi lui créa bientôt un nouveau ministère. Son grand cœur le portait vers toutes les misères; il voulut voir les criminels placés sous l'autorité du général des galères.

Les horreurs des cachots de la Conciergerie l'émurent de compassion. Là on enfermait les condamnés avant de les envoyer dans les ports de mer. Ils y croupissaient quelquefois longtemps, mangés de vermine, exténués de langueur et de souffrance, et entièrement négligés

pour le corps et pour l'âme. Ces prisons étaient un enfer plein de désespoirs et de blasphèmes. Vincent de Paul donna avis de cette misère au général de Gondi en lui représentant que ces malheureux forçats lui appartenaient, et qu'en attendant qu'on les menât sur les galères, il était de sa charité d'en faire prendre quelque soin. Avec son aide, Vincent, toujours ingénieux à subvenir aux besoins qui se présentaient à lui, loue et fait disposer promptement une grande maison du faubourg Saint-Honoré propre à les recevoir. Il devient tout à la fois l'ami et l'intendant des forçats; il adoucit leur condition, pourvoit à leurs nécessités, il les instruit, les console, et fait de ces criminels des hommes repentants et dociles. Tout Paris s'entretenait de ce merveilleux changement. Vincent de Paul, toujours modeste, toujours bon, ne s'était occupé que de pourvoir à un besoin immédiat; mais, encore une fois, cet acte de charité envers les misérables rebuts de la société devint une œuvre. L'archevêque de Paris, Henri de Gondi, s'y était intéressé non seulement comme à une entreprise d'humanité et de religion, mais comme à une affaire de famille. Le général des galères, trouvant l'essai heureux, voulut l'appliquer à tous les bagnes. Louis XIII, roi chrétien, zélé pour les choses de la religion, en établissant Vincent de Paul aumônier général de toutes les galères de France, mit sous sa juridiction toute cette population réprouvée que sa tendresse avait acquise.

Presque en même temps, un autre honneur tout différent vint le trouver. A la fin de l'année précédente, 1618, François de Sales, avec le président Favre, avait accompagné en ambassade à Paris le cardinal de Savoie, qui venait demander la main de la princesse Christine de Suède pour son frère aîné, le prince de Piémont, héritier du duché de Savoie. L'Oratoire, dont Vincent de Paul était resté en quelque sorte le disciple par son attachement au P. de Bérulle, mit en rapport l'humble prêtre avec le saint évêque de Genève. Ce siècle incomparable pouvait produire de pareilles rencontres d'hommes! Avec le haut discernement des âmes qu'ils avaient l'un et l'autre, ils se connurent en se voyant. François de Sales aussi était un grand apôtre, un grand bienfaiteur des peuples. Ses missions dans le Cha-

blais étaient célèbres. Comme Vincent de Paul, il soulageait les malheureux, en même temps qu'il prêchait les ignorants. Il avait une prédilection pour les pauvres, les petits, les délaissés; il prenait soin des prisonniers et recherchait les pécheurs. Sa charité égalait son savoir. Le docteur de l'Église était aussi le père des pauvres. L'expression de pureté angélique et d'inaltérable douceur répandue sur le noble visage de François de Sales charmait tous ceux que sa renommée amenait auprès de lui. De tous les personnages éminents en piété et en savoir qui recherchaient l'évêque de Genève, nul ne se sentit plus attiré vers lui que son émule en sainteté et en œuvres, l'humble et grand Vincent de Paul. Tout en admiration devant l'auguste pontife, il disait que sa douceur, sa modestie, sa majesté lui retraçaient vivement l'image du Fils de Dieu conversant parmi les hommes, et qu'il ne connaissait personne qui fût aussi capable de gagner à Dieu tous les cœurs. François de Sales, de son côté, vénérait en lui le plus saint et le plus charitable des prêtres, et il publiait qu'il n'en voyait aucun qui possédât au même degré la religion, la prudence et les talents nécessaires pour diriger les âmes dans les voies de la plus haute perfection.

Il y avait déjà huit ans que le doux évêque de Genève avait fondé merveilleusement avec madame de Chantal l'ordre des religieuses de la Visitation, qui s'élevait dans l'Église comme une plante de délicieuse odeur, et qui commençait à embaumer le monde de ses vertus. La révérende mère de Chantal venait même d'établir avec beaucoup de peine une maison de l'ordre à Paris. Dans cette demeure de paix et de sainte ferveur, des veuves, des jeunes filles, doucement attirées par les parfums du cloître, étaient venues en grand nombre vouer à Dieu leur vie. A ces nouvelles épouses de Jésus-Christ il fallait un gardien pour prendre soin de leur vertu, un pieux directeur pour les entretenir dans le premier esprit et dans l'observance des règles de leur sainte communauté. Leur bienheureux père le voulait « homme de grande vertu et de grande charité, et parfait en un si haut point qu'il fût capable de perfectionner les âmes que Dieu appelait à la plus haute perfection. » A quel autre que Vincent de Paul eût-il pu songer

d'abord ? Ce fut lui que François de Sales choisit entre tous pour sa chère congrégation naissante. Mais ce choix n'effraya pas moins l'humilité de Vincent de Paul qu'il honorait sa sainteté. Il se refusa d'abord à accepter la direction de ces âmes d'élite, les estimant trop parfaites pour lui, et il fallut les instances du saint évêque de Genève et l'ordre exprès de l'archevêque de Paris pour l'y décider.

Avec un tel père spirituel, les filles de saint François de Sales n'avaient plus rien à envier à leurs sœurs carmélites, placées depuis quelques années sous la conduite du P. de Bérulle. Une sainte émulation de vertus allait s'établir entre les deux maisons du Carmel et de la Visitation. Il y avait plus de force, plus d'énergie dans l'une, plus de douceur et d'amabilité dans l'autre. Chacune avait son attrait. Les femmes du plus grand monde, les filles de la plus haute naissance recherchaient à l'envi, celles-ci les saintes austérités du Carmel, celles-là la tendre dévotion de la Visitation. Le monde se précipitait dans le cloître. Entre eux il s'établissait un admirable échange de vocation et de prières. Ce que le cloître prenait au monde de généreux sang, de noblesse, de beauté, il le lui rendait en vertus et en exemples. Dans cette communication de l'un à l'autre est la véritable cause des grandeurs du dix-septième siècle. Les deux sociétés, en se pénétrant, établissaient comme une haute moyenne de vertus, d'où dérivaient le bon sens, l'énergie des caractères, la noblesse de l'esprit, la force et la beauté de la race. Ces nouvelles sources de prière et de mortification ouvertes sur le monde furent un des plus féconds aliments du génie de ces beaux temps. La politique, la littérature, les arts, l'esprit général, tout procède du cloître à cette époque. Les femmes admirables suscitées de Dieu à côté des François de Sales, des Bérulle et des Vincent de Paul, pour restaurer la vie religieuse en France, et dont l'histoire profane sait à peine les noms, ont été les vraies fondatrices des gloires du siècle de Louis XIV ; en elles il faut saluer le génie des Richelieu, des Bossuet, des Fénelon et des Racine, l'art des Philippe de Champaigne et des Lesueur, la grâce d'une Sévigné, la raison aimable d'une Maintenon, la politesse d'une société élégante et spirituelle, la politique chrétienne de Louis XIII et de Marie de

SAINT VINCENT SUPÉRIEUR DE LA VISITATION.

TABLEAU DE J. RESTOUT DANS L'ÉGLISE DE SAINTE-MARGUERITE, A PARIS, DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Saint François de Sales présente saint Vincent de Paul aux religieuses de l'ordre qu'il a fondé et l'établit leur supérieur. La reine Marie de Médicis préside la cérémonie.

Médicis, d'Anne d'Autriche et de Louis XIV. Il y eut dans le grand siècle un génie, un art, un gouvernement chrétiens, parce que la société touchait alors par ses sommets à un monde supérieur de prières et de pénitence qui l'inspirait et la vivifiait de toutes parts.

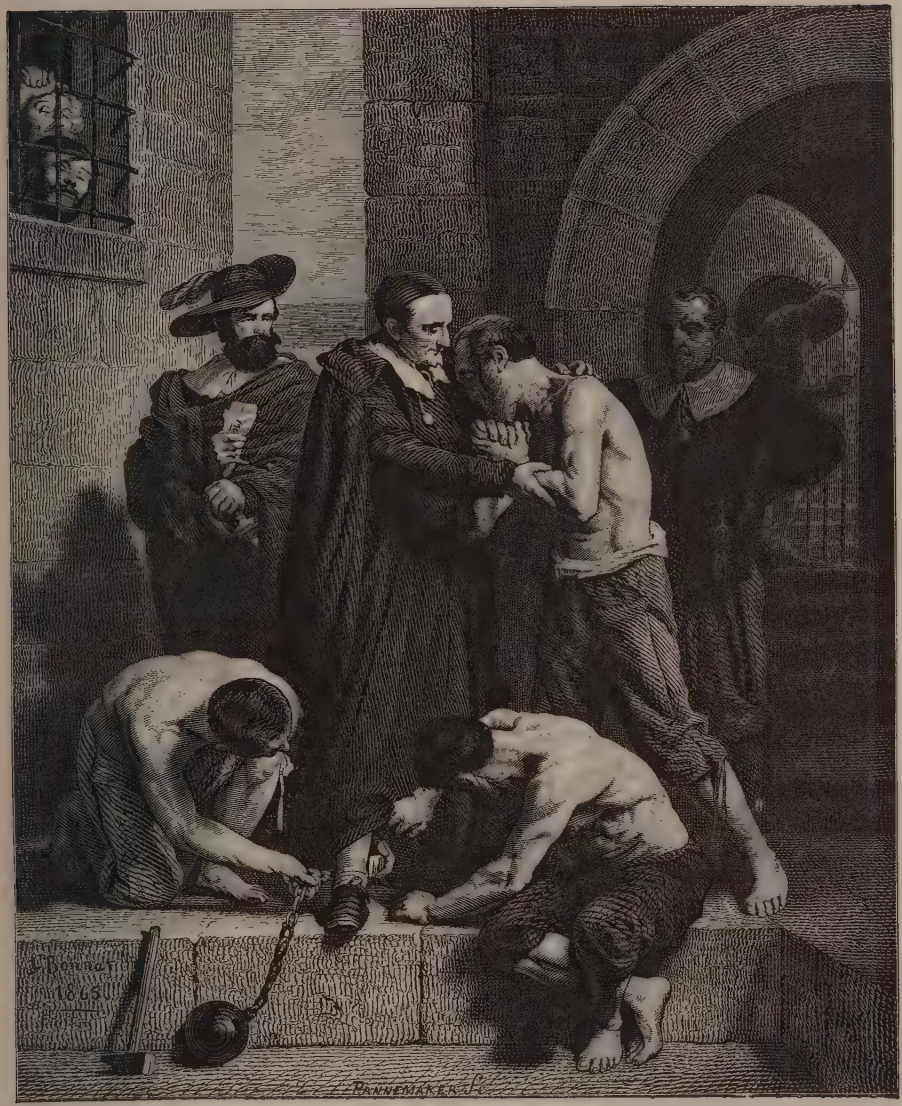
Pour Vincent de Paul, placé à la tête des religieuses de la Visitation par le choix de leur vénéré fondateur, il ne vit dans cet honneur qu'un nouveau fardeau pour sa conscience. Lui, si saint déjà et si mortifié, il redoubla de ferveur et d'austérités. « Depuis longtemps, dit un de ses historiens, il avait coutume de porter un rude cilice, de se ceindre les reins de chaînes de fer armées de pointes, de dormir peu et toujours sur la paille, de se donner la discipline jusqu'au sang, d'être de la plus extrême sobriété; il augmenta ses jeûnes, ses veilles, ses macérations, et se réduisit en toutes choses au plus strict nécessaire. » Du saint évêque de Genève, il emprunta la douceur incomparable. Se trouvant, en comparaison de lui, un certain air de rudesse, dernier vestige d'une nature portée à la colère, il pria instamment le Seigneur Jésus de lui changer cette humeur sèche et de lui donner un esprit doux et bénin. La prière que son humilité lui faisait adresser à Dieu fut si bien exaucée, si elle avait encore besoin de l'être en quelque chose, que sa douceur et son affabilité devinrent aussi célèbres que sa charité. De lui aussi on a dit, ce qu'il disait de saint François de Sales : qu'il était difficile de trouver un homme dont la vertu s'annonçât sous des traits plus aimables, et qui fût plus capable de gagner à Dieu tous les cœurs jusqu'à la foi.

Toute sa vie, Vincent de Paul resta supérieur de la nouvelle communauté de Paris, qu'il dirigea pendant ces trente-huit ans dans les voies de la perfection, étant lui-même l'exemple le plus parfait de la vie religieuse. Saint François de Sales avait pu mourir en paix, peu de temps après avoir légué à ses filles bien-aimées en Jésus-Christ un guide aussi doux et aussi sage que lui. Dans le même temps que Vincent était chargé par le grand évêque de Genève de la direction des Dames de la Visitation, il recevait du supérieur général des Minimes, en considération de son insigne piété et des services qu'il avait rendus

aux enfants de Saint-François-de-Paule, des lettres d'association, lui donnant part à toutes les prières et bonnes œuvres de l'ordre.

Supérieur des Visitandines, aumônier général des galères, le saint embrassait dans son ministère les deux extrêmes du bien et du mal; par un étrange contraste, il avait à la fois sous sa juridiction l'élite des âmes et le rebut de la société. Une charge ne lui fit pas négliger l'autre, et les deux ne l'empêchèrent pas de vaquer à ses travaux auprès des pauvres de la campagne et de la ville. Personne n'eut plus que lui de charges et d'occupations, et personne ne sut faire plus de choses. On a fait remarquer avec raison que la manière dont il savait régler l'emploi de son temps est une des merveilles les plus grandes de sa merveilleuse existence.

Dès qu'il fut assez libre de ses autres occupations, l'aumônier réal des galères s'empressa de quitter Paris pour visiter les malheureux commis à son infatigable charité. Vers le mois de juillet 1622, il arrivait à Marseille; les galériens s'y trouvaient alors réunis en plus grand nombre qu'ailleurs. Dix-sept ans auparavant, cette ville avait été pour Vincent de Paul l'occasion d'une dure captivité en Barbarie; il y trouva, cette fois, une captivité volontaire. Pour mieux connaître par lui-même les nécessités de ces misérables forçats, et afin de se dérober aux honneurs, il était venu sans révéler sa qualité et il visitait les galères, selon la coutume chrétienne de ces temps, comme un étranger ordinaire. Ce que son cœur ressentit à la vue de tant d'abjection et de souffrance, il l'a raconté lui-même à un prêtre de sa congrégation qui, par excès de zèle, usait envers les paysans, dans ses prédications, de paroles trop rudes, pour lui montrer que, s'il voulait réussir auprès des pauvres gens, il devait agir et parler avec l'esprit de douceur qui est le véritable esprit de Jésus-Christ. « Je vis en arrivant, dit-il, un spectacle, le plus pitoyable qu'on puisse s'imaginer, des criminels doublement misérables, plus chargés du poids insupportable de leurs péchés que de la pesanteur de leurs chaînes, accablés de misères et de peines, qui leur ôtaient le soin et la pensée de leur salut et les portaient incessamment au blasphème et au désespoir. C'était une vraie image de l'enfer, où l'on n'entendait parler de Dieu que pour le



SAINT VINCENT DE PAUL PREND LES FERS D'UN GALÉRIEN

AU BAGNE DE MARSEILLE

Ému de pitié envers cet homme, plus malheureux que coupable, Vincent se dévoue et le rend à sa famille désolée.
Tableau de M. Bonnat dans l'église Saint-Nicolas-des-Champs, à Paris, dix-neuvième siècle.
D'après la gravure publiée par MM. Goupil et Cie, à Paris.

renier et déshonorer, et où la mauvaise disposition de ces misérables enchaînés rendait toutes leurs souffrances inutiles et sans fruits. Étant donc touché d'un sentiment de compassion envers ces pauvres forçats, je me mis en devoir de les consoler et assister le mieux qu'il me fut possible, et surtout j'employai tout ce que la charité put me suggérer pour adoucir leurs esprits et les rendre par ce moyen susceptibles du bien que je désirais procurer à leurs âmes; j'écoutais leurs plaintes avec patience, je compatissais à leurs peines, j'embrassais leurs fers, pour les rendre plus légers, je m'employais autant que je pouvais par prières et remontrances envers les comites et autres officiers, à ce qu'ils fussent traités plus humainement, m'insinuant ainsi dans leurs cœurs pour les gagner plus facilement à Dieu. »

Dans une de ses visites, l'aumônier remarqua un forçat encore jeune, qu'on venait d'amener à la galère. L'infortuné se livrait au plus violent désespoir, à la pensée de la misère et de la honte dans laquelle il laissait sa femme et ses enfants. Vincent apprend de lui qu'il est plus malheureux que coupable; ému de compassion, il pleure sur sa captivité, baise tendrement ses chaines et l'exhorte à la patience. Le désespoir du condamné redoublait. Vincent ayant donné tout son cœur et toutes ses larmes au malheureux, n'avait plus rien à donner que lui-même. Il n'hésite pas; sans être vu, il détache les fers du galérien, se met à sa place et le renvoie en liberté. « Le voilà donc, s'écrie Maury dans son panégyrique du saint, confondu avec les forçats, chargé de chaînes, une rame à la main, sous les dehors humiliants d'une victime des lois, victime de la charité ! Qu'il est grand, qu'il est auguste dans son abjection ! — Fers honorables, sacrés trophées de la charité, que n'êtes-vous suspendus aux voûtes de ce temple, comme l'un des plus beaux monuments de la gloire du christianisme! Vous orneriez dignement les autels de Vincent de Paul, en rappelant à la société les citoyens que lui donne la religion de Jésus-Christ; et la vue de ces chaînes justement révérées comme un objet de culte public, aiderait, de siècle en siècle, notre ministère à lui en former encore de pareils.»

Cet incomparable héroïsme n'était pourtant pas nouveau. « Nous en connaissons plusieurs parmi vous, écrivait le pape saint Clément,

qui se sont mis dans les fers pour racheter leurs frères, qui se sont livrés à la servitude pour les nourrir du prix de leur liberté. » Un peu plus tard, saint Paulin de Nole s'était vendu pour racheter de la servitude le fils d'une pauvre veuve. Dans l'ordre de la Merci pour la rédemption des captifs, aux trois vœux ordinaires de pauvreté, d'obéis-

L'HÔPITAL DES FORÇATS A MARSEILLE

Partie d'un plan de cette ville conservé à la Bibliothèque nationale. Dix-septième siècle.

sance et de chasteté, il s'en ajoutait un quatrième par lequel les frères s'obligeaient à engager jusqu'à leur personne pour la délivrance des esclaves chrétiens. Imitateur de ces magnanimes exemples, Vincent de Paul devenait lui-même un nouveau modèle de l'héroïsme de la charité.

Quoique le gardien retrouvât son compte à cette pieuse substitution, le nouveau galérien ne tarda pas à être reconnu. La fraude était

trop admirable pour être reprochée à son auteur et pour que le libéré n'en reçût pas sa grâce. Rendu à ses fonctions, l'aumônier général des galères s'employa avec plus d'autorité au soulagement corporel et spirituel des forçats. Il fit cesser les mauvais traitements qu'on ajoutait à leur supplice, et adoucit, autant qu'il était en son pouvoir, une si dure condition. Aidé par les aumôniers ordinaires, il s'appliquait surtout à inspirer la foi à ces coupables, afin d'alléger leur malheur par la résignation chrétienne. Ayant gagné leurs cœurs à force de tendresse et de dévouement, il les ramena si bien à la religion qu'en peu de temps le bagne de Marseille, comme les cachots de la Conciergerie, devint un lieu d'édification.

Tout entier à chacune des œuvres auxquelles il plaisait à la Providence de l'appliquer, Vincent de Paul ne songeait qu'à poursuivre sa mission auprès des forçats ; mais le transfert des galères l'obligea à revenir à Paris avec le général de Gondi. En route, s'étant arrêté à Mâcon, il trouva la ville remplie d'affreux mendiants, abrutis par l'ivrognerie et la débauche, et aussi ignorants de la religion que dénués de moyens d'existence. Leur nombre inquiétait les habitants, car on n'osait les réprimer dans la crainte d'une sédition. Vincent eut compassion d'eux, et il entreprit d'apporter quelque remède à leur état. « Comme vrai imitateur du bon Samaritain, dit son premier historien, considérant tous ces pauvres comme autant de voyageurs qui avaient été dépouillés et dangereusement navrés par les ennemis de leur salut, il se résolut, au lieu de passer outre, de demeurer quelques jours à Mâcon pour essayer de bander leurs plaies, et leur donner ou procurer quelque assistance. » Personne ne croyait possible de mettre ordre à ce vagabondage. Quand on connut le projet de l'étranger, et qu'on le vit aux prises avec cette troupe déguenillée, chacun le montrait au doigt par les rues, croyant qu'il n'en pourrait jamais venir à bout. Vincent alla trouver d'abord l'évêque et les magistrats de Mâcon, et leur demanda leur assentiment pour un projet de règlement qui divisait les pauvres de la ville en deux classes, les mendiants et les honteux, et pourvoyait à l'assistance des uns et des autres. Les mendiants devaient s'assembler tous les dimanches à l'église

pour y entendre la messe et l'instruction, après quoi ils recevaient de l'argent, du pain, des vêtements, du bois en raison de leurs besoins. Défense leur était faite de mendier dans la semaine, sous peine d'être rayés de la liste des distributions. Les pauvres honteux étaient secourus à domicile. Quant aux passants, ils trouvaient un gîte pour la nuit, et le lendemain on les renvoyait avec quelque argent.

Pour la pratique de ce règlement, Vincent établit, à l'imitation des confréries de la Charité, deux associations, l'une d'hommes, l'autre de femmes, chacune pour les pauvres de son sexe, en assignant à leurs membres différents emplois, selon leur aptitude et leur condition. Les uns étaient chargés exclusivement des malades, les autres des valides; ceux-ci devaient instruire et conseiller les indigents, ceux-là avaient pour tâche de rechercher les pauvres honteux. A l'instigation de Vincent, l'évêque, le doyen de la cathédrale, les principaux fonctionnaires ecclésiastiques et civils, les premières dames de la ville et un grand nombre de bourgeois se mirent de l'association. Les membres des deux confréries s'engageaient à se réunir une fois par semaine pour les affaires de l'œuvre, à visiter deux fois les pauvres honteux du quartier, principalement les malades, à pourvoir à leurs besoins spirituels et temporels, et, en cas de mort, à leur sépulture. Le saint étranger avait si bien parlé des avantages de la nouvelle institution pour la ville, et de la facilité de subvenir aux dépenses de la charité en retranchant du superflu de chaque jour, que tous les habitants s'empressèrent d'y contribuer. Les dons de chacun formèrent le premier fonds de l'association; les collectes hebdomadaires des membres des deux confréries devaient assurer le fonctionnement de l'œuvre. En moins de trois semaines le plan de Vincent de Paul avait reçu son exécution. L'aspect de la ville était changé. Plus de mendiants dans les rues; trois cents pauvres étaient logés, nourris, visités, instruits et consolés par la charité publique.

Son œuvre faite, Vincent se disposa à partir. Dès que son intention fut connue, les larmes universelles, les témoignages d'estime les plus empressés déterminèrent le saint à partir secrètement pour échapper à une ovation publique de reconnaissance et d'admiration. Ce fut

alors qu'on apprit, au milieu des sanglots du départ, que ce père des pauvres, ce bienfaiteur de la ville, couchait lui-même sur la paille. Les pères oratoriens, dont il était l'hôte à Mâcon, avaient surpris son secret.

L'admirable fécondité des œuvres de saint Vincent de Paul est le signe providentiel de sa mission. L'acte de charité accompli, pour ainsi dire en passant, à Mâcon, fructifie merveilleusement. L'effet s'en étend bientôt au loin, et moins d'un demi-siècle après, l'assemblée du clergé de France exhortait tous les évêques du royaume à établir dans leurs diocèses des confréries sur le plan de celle de Mâcon. En Vincent de Paul la charité n'était pas moins ingénieuse qu'ardente. L'esprit pratique du saint servait merveilleusement son cœur; avec un zèle incomparable pour la gloire de Dieu et le bien du prochain, il avait un rare génie d'organisation qui a assuré la durée et le développement de toutes ses entreprises.

A peine Vincent de Paul était-il de retour à Paris, qu'il partait pour Bordeaux où un grand nombre de galères se trouvaient réunies à l'occasion de la guerre contre les calvinistes. La paix de Montpellier lui était une occasion favorable de reprendre les missions commencées à Marseille. Avec l'appui du cardinal de Sourdis, que sa piété, sa charité et son zèle pour l'Église faisaient comparer à saint Charles Borromée, le fruit en fut aussi merveilleux que la première fois.

Dans cette capitale de la Guyenne, Vincent de Paul n'était pas loin de son pays natal. A Pouy vivait encore sa vieille mère avec ses frères et ses sœurs, qu'il n'avait pas revus depuis vingt-quatre ans. Vincent se défiait de son cœur; il savait que les œuvres de Dieu sont incompatibles avec les attaches de famille. Le parfait disciple de l'Évangile n'a plus ni père ni mère; mais tous les hommes sont ses frères en Jésus-Christ, et il se doit tout à tous. Cependant Vincent se décida à visiter sa famille. Qui pouvait mieux que ce grand cœur accorder la nature avec l'Évangile? Il revoit les siens, mais pour les fortifier dans la foi, et leur faire aimer leur humble condition. Fils, il donne des baisers à sa mère; prêtre, il va à l'église du village renouveler les promesses de son baptême; puis, accompagné de tous ses proches, il se rend en

pèlerinage à la petite chapelle de Notre-Dame de Buglose où, jeune pâtre, il allait si souvent prier. Il y célèbre une messe solennelle, à

NOTRE-DAME DE BUGLOSE (LANDES)

Célèbre statue devant laquelle, tout jeune pâtre, Vincent de Paul aimait à prier.
C'est aux pieds de cette statue, objet de fréquents pèlerinages, que saint Vincent adressa à sa famille ses derniers adieux, en 1623.

l'édification de tout le pays, et après un modeste repas, qui réunit une dernière fois sa famille, il la bénit en lui recommandant de ne pas sortir de l'état modeste dans lequel la Providence l'avait placée. Plus tard, il répondra à toutes les sollicitations qu'on lui adressera

en faveur des siens : « Ils sont heureux dans leur condition de laboureurs, une des plus innocentes et des plus commodes pour le salut. »

Au départ, la nature reprit le dessus. Longtemps après il disait à ses frères en religion : « Le jour que je partis, j'eus tant de peine à quitter mes pauvres parents, que je ne fis que pleurer tout le long du chemin, et pleurer quasi sans cesse. A ces larmes succéda la pensée de les aider et de les mettre en meilleur état; de donner à tel ceci, à tel cela. Mon esprit attendri leur partageait ainsi ce que j'avais et ce que je n'avais pas. » Pendant trois mois, il fut préoccupé du désir d'avancer ses frères et ses sœurs; mais « Dieu, continuait le saint, m'ôta ces tendresses pour mes parents; et quoiqu'ils aient été depuis à l'aumône et le soient encore, il m'a fait la grâce de les commettre à sa Providence et de les estimer plus heureux que s'ils avaient été bien accommodés... Prions Dieu pour nos parents, et si nous les pouvons servir en charité, faisons-le; mais tenons ferme contre la nature, qui, ayant toujours son inclination de ce côté là, nous détournera, si elle peut, de l'école de Jésus-Christ. »

Il fallait que Vincent de Paul, qui avait déjà renoncé à tout et à lui-même, se détachât encore de sa famille pour être le parfait serviteur de Jésus-Christ et de ses frères. Son voyage au pays natal lui fut l'occasion de ce suprême renoncement, le plus pénible à la nature. Désormais, libre de tout attachement, n'ayant plus ni famille ni pays selon la nature, mais embrassant tous les hommes dans son cœur et dans ses travaux, le grand laboureur du champ de la charité a mis la main à la charrue, et, selon le conseil de l'Évangile, il ne retournera plus la tête.

SAINT VINCENT AUMONIER GÉNÉRAL DE TOUTES LES GALÈRES DE FRANCE

TABLEAU DE M. LECOMTE DU NOUY DANS L'ÉGLISE DE LA SAINTE-TRINITÉ, A PARIS, DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Auprès de saint Vincent le calice eucharistique, symbole de foi et source de charité.

LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

Fondation de la Mission. — Madame de Gondi. — Vincent de Paul est nommé supérieur du collège des Bons-Enfants. — Les fondateurs d'ordre. — But de la Congrégation de la Mission. — L'évangélisation des pauvres. — Établissement à Saint-Lazare. — Premiers travaux des missionnaires. — Esprit et règles de la Congrégation.

Les heureux résultats des premières missions de Vincent de Paul avaient inspiré bientôt à madame de Gondi la pensée de les accroître et de les perpétuer, au moyen d'une fondation pour l'entretien de plusieurs prêtres spécialement chargés de ce ministère apostolique. Dès 1617, elle avait assuré par testament 16,000 livres pour faire prêcher périodiquement des missions sur ses terres, et elle avait chargé de l'exécution de son dessein l'homme de Dieu qui en était le premier auteur. Vincent s'était d'abord adressé à ceux qu'il jugeait les plus capables de remplir les intentions de la pieuse donatrice ; mais Dieu lui réservait cet ouvrage. Sur le refus des pères jésuites, de ceux de l'Oratoire et de plusieurs autres communautés religieuses, madame de Gondi s'avisa enfin qu'il lui était inutile de chercher un autre exécuteur de ses projets que celui que la Providence avait elle-même choisi. L'œuvre dont elle voulait assurer le fruit n'était-elle pas toute fondée ? La petite société d'ecclésiastiques qu'elle désirait entretenir pour les missions, n'existait-elle pas avec Vincent de Paul et les prêtres vertueux, ses amis, qui l'aidaient chaque année dans ses prédications ? Il ne restait rien à trouver. L'apôtre des pauvres avait déjà créé, à sa manière, et comme sans y penser, l'œuvre que sa pieuse coopératrice cherchait elle-même à établir. La Congrégation de la Mission était née, à l'insu même de son fondateur, du jour où Vincent de Paul avait entrepris avec quelques bons prêtres l'évangélisation des campagnes. Ce n'était qu'un essai, et c'était déjà une institution.

Ainsi naissent comme d'elles-mêmes les choses de Dieu. Petites

à leurs commencements, presque inaperçues des hommes, elles grandissent bien vite et deviennent l'admiration du monde. « La Compagnie, disait le saint, a commencé sans aucun dessein de notre part; elle s'est multipliée par la seule conduite de Dieu, et a été appelée partout par des ordres supérieurs, sans que nous y ayons contribué que de la seule obéissance. » Quand madame de Gondi pensa à l'établir, il ne fallait plus qu'une maison et l'approbation de l'autorité ecclésiastique. Elle fit part de son dessein à son mari; celui-ci voulut partager avec elle le titre de bienfaiteur du nouvel institut. L'archevêque de Paris, Jean-François de Gondi, frère du général des galères, ne se contenta pas d'approuver une institution si utile pour son diocèse, mais, voulant y contribuer aussi, il offrit pour le logement des prêtres missionnaires le collège des Bons-Enfants qui était à sa nomination, et qui depuis longtemps ne recevait plus d'écoliers. Les deux époux et le prélat, après avoir conféré sur les moyens de faire réussir un si saint projet, résolurent d'en parler ensemble à Vincent pour forcer son humilité. Tout d'abord il se récusa; mais, sur l'ordre de l'archevêque, il dut acquiescer aux propositions des pieux fondateurs : c'était de recevoir la principalité du collège des Bons-Enfants avec la direction des prêtres qui s'y retireraient et des missions auxquelles ils seraient employés, et de choisir lui-même les prêtres les plus propres à ce ministère. Le 1er mars 1624, Vincent de Paul, âgé alors de quarante-huit ans, recevait de l'archevêque ses provisions de principal du collège; le lendemain, ne pouvant y résider lui-même, retenu qu'il était dans la maison de Gondi, il donnait sa procuration, signée du titre de licencié en droit canonique, et le 6 du même mois, Antoine Portail, son premier disciple, prenait en son nom possession de la maison.

Ainsi se fondait cette œuvre de la Mission, née de la particulière charité de Vincent de Paul pour les pauvres et les ignorants; ainsi l'homme de Dieu commençait avec un seul disciple cette grande famille de missionnaires destinée à se répandre dans toute la France et dans le monde entier. C'est une chose admirable entre toutes que la naissance et la propagation de ces familles religieuses que la

PORTRAIT DE MADAME DE GONDI

D'après une gravure de Cl. Duflos, dix-septième siècle. — Associée depuis plusieurs années aux œuvres charitables de saint Vincent, madame de Gondi fonda, de concert avec son mari, l'œuvre de la Mission, dont, la première, elle avait conçu le projet.

vertu divine de l'Église n'a cessé de produire. Sorties d'un homme, elles ont été en se multipliant toujours à travers les âges et ont couvert le monde de leurs œuvres. Qui les comptera, depuis les antiques ordres de saint Augustin, de saint Basile, de saint Benoît, jusqu'aux congrégations nées d'hier? Aucune d'elles n'a péri. Les plus nobles familles de la terre se sont éteintes, les ordres les plus fameux de chevalerie, les plus puissantes corporations ont disparu sans laisser autre chose qu'un souvenir dans l'histoire; mais les familles des saints, les plus anciennes, les plus modestes, vivent encore. Toutes ont traversé les siècles en échappant aux vicissitudes des choses humaines, et tandis qu'on chercherait en vain le descendant des Clovis, ou l'un des pairs de Charlemagne, ou un chevalier du Saint-Esprit, ou quelque reste de la puissante Ligue hanséatique, l'humble fils de saint Benoît est toujours en prière comme il y a douze siècles, et les disciples de saint Vincent de Paul se retrouveront aux extrémités mêmes du monde, quand tout ce qui était de leur temps aura péri. Quelle plus éclatante preuve de la divinité de l'Église que la permanence des institutions et des œuvres qu'elle a créées! Les saints engendrent en proportion de leur sainteté. Dans l'ordre naturel, la puissance productrice de l'homme s'épuise avec l'âge et ne s'étend pas au-delà de sa postérité; si le sang se perpétue à travers la race, il faut un nouvel acte créateur à chaque génération. Dans l'ordre surnaturel, la fécondité est inépuisable; les familles religieuses s'y reproduisent d'elles-mêmes, à perpétuité, par la vertu de leur premier auteur, et ce miracle de propagation se renouvelle chaque fois qu'il vient un homme assez puissant en Dieu pour tirer de sa sainteté une nouvelle race d'enfants choisis de l'Église.

Saint Vincent de Paul est un des plus insignes fondateurs d'ordres religieux dont le christianisme s'honore. Cet homme, qui représente dans le monde la charité, a été plus grand qu'aucun autre par le cœur. Comme il a beaucoup aimé, il a beaucoup fait, et il s'est multiplié lui-même en communiquant sa vie et son cœur à une postérité dans laquelle il revit perpétuellement. Il a eu le génie du bien avec les qualités d'esprit et les vertus propres à sa mission de bienfaisance parmi les hommes. Aussi dur pour lui-même qu'il était bon pour

4 Septembre 1626

8

Fac-similé du contrat passé le 4 septembre 1626 entre saint Vincent et ses trois premiers compagnons, par-devant deux notaires du Châtelet, pour l'établissement d'une compagnie de prêtres vouée à instruire et à catéchiser le pauvre peuple des champs. — Archives de la Mission, à Paris.

Nous Vincent de Paul pbre & principal du College des bons enfans fondé à Paris Joignant la Porte S. Victor —
faisons foy à Tous qu'il appartiendra : que selon la fondation faicte par Monseigneur Philippe Emmanuel de Gondy Conte de Joigny —
Peneral des Galeres de France, & defeu Dame Françoise Marguerite de Silly Baronne de Montmirail & d'autres lieux son Espouse : pour —
l'entretien de quelques Ecclesiastiques qui se lient & uniſſent ensembles pour s'employer en maniere de miſſion, à catechiſer, preſcher, & —
faire faire confeſſion generale au pauure peuple des champs, selon qu'il eſt porté par le contract de fondation, paſſé pardeuant Iean du Puis —
& Nicolas le Boucher Notaires & gardenottes du Roy au Chaſtelet de Paris le dix ſeptieſme Auril mil ſix vingt cinq. Ladicte fondation —
approuuee & autoriſee par Monseigneur l'illuſtriſſime & Reuerendiſſime Iean François de Gondy Archeueſque de Paris du vingt quatrieme —
dudit mois mil ſix Cent vingt ſix. par lequel contract il nous eſt donné pouuoir de faire choix de tels Eccleſiaſtiques que nous trouuerrons propres à l'employ-
de ce bon oeuure. Nous en vertu de ce que deſſus, apres auoir fait preuue un temps aſſez notable de la vertu & ſuffiſance de Francois du Coudray pbre —
du diocese d'Amyens, de Mr Antoine Portail prestre du dioceſe d'Arles, & de Me Iean de la Salle auſſy pbre dudit dioceſe d'Amyens : auons iceux choiſy, éleu, —
aggrege, & aſſocié; choiſiſſons, éliſons, aggregeons & aſſocions a nous & audit oeuure, pour enſemblement viure en maniere de congregation compagnie —
ou confrairie; & nous employer au ſalut dudit pauure peuple des champs, conformément à ladite fondation. le tout ſelon la priere que les dits du Coudray,
Portail, & la Salle nous en ont faict, auec promeſſe d'obſeruer ladite fondation & le réglement particulier qui ſelon iceluy ſera dreſſé : & d'obeir tant —
a nous qua nos ſucceſſeurs Superieurs, comme eſtant ſous noſtre direction, conduite & iuriſdiction. Ce que nous ſusnommez du Coudray, Portail, & de —
la Salle aggreons, promettons & nous ſoumettons garder inuiolablement. En Foy dequoy nous auons reciproquement ſigné la preſence de noſtre propre —
main; & faict mettre le certificat des Notaires. Faict a Paris au College des bons Enfans ce quatrieſme iour de Septembre mil ſix cent vingt ſix.

Vincens De Paul Indigne

du Coudray

Portail

Delasalle

les autres, mortifié autant que charitable, il ne connut ni l'égoïsme, ni l'amour-propre, ni cette recherche de soi, qui empêchent le commun des hommes de s'élever au-dessus d'eux-mêmes. De bonne heure, il avait dompté son corps par des rigueurs continuelles et son esprit par une absolue humilité. Avec ce parfait détachement de lui-même, qui est le comble de la perfection chrétienne, il était tout entier aux autres. Sans autre passion qu'un ardent amour de Jésus-Christ, son modèle en toutes choses, libre de tout désir et de toute vanité, il put s'appliquer uniquement à procurer la gloire de Dieu et le bien du prochain. Ses œuvres sont innombrables. Pour réussir dans tant d'entreprises qu'il a conduites à la fois, et dans les affaires si multiples et si difficiles où il s'est trouvé engagé, il avait une droiture et une fermeté incomparables d'esprit, une haute intelligence, une sûreté de jugement extraordinaire, une prudence consommée, un bon sens qui n'avait d'égal que la tendresse et la générosité de son âme. Il était l'homme d'action par excellence, également fort par le cœur, qui lui donnait les grandes pensées, et par l'esprit qui excellait à réaliser les conceptions du cœur. Il y a eu des fondateurs d'ordre plus grands peut-être par le génie et d'une sainteté plus éclatante ; aucun ne l'a surpassé par le nombre des œuvres, ni par l'excellence des vertus, et il est le premier de tous par la charité.

Quoique pourvu du collège des Bons-Enfants, Vincent de Paul était resté dans la famille de Gondi, retenu par l'affection des généreux donateurs pour lui et par sa reconnaissance envers eux ; mais le moment approchait où il allait être rendu à lui-même, pour l'accomplissement de ses grands travaux. En attendant, le comte et la comtesse de Joigny complétaient leur œuvre par un contrat de fondation passé, le 17 avril 1625, avec Vincent de Paul. Les deux nobles époux y disaient : « Que Dieu leur ayant donné, depuis quelques années en çà, le désir de le faire honorer, tant en leurs terres qu'aux autres lieux, ils avaient considéré qu'ayant plu à sa divine bonté, pourvoir par sa miséricorde infinie aux nécessités spirituelles de ceux qui habitent dans les villes par quantité de docteurs et de religieux qui les prêchent, catéchisent, excitent et conservent en l'esprit de dévotion, il

ne reste que le pauvre peuple de la campagne qui seul demeure comme abandonné; à quoi il leur avait semblé qu'on pourrait aucunement remédier par la pieuse association de quelques prêtres de doctrine, piété et capacité connues, qui voulussent bien renoncer tant aux conditions desdites villes, qu'à tous bénéfices, charges et dignités de l'Église, pour, sous le bon plaisir des prélats, chacun en l'étendue de son diocèse, s'appliquer entièrement et purement au salut du pauvre peuple, allant de village en village, aux dépens de la bourse commune, prêcher, instruire, exhorter et catéchiser les pauvres gens, les porter à faire tous une bonne confession générale de toute leur vie passée, sans en prendre aucune rétribution, afin de distribuer gratuitement les dons qu'ils auront gratuitement reçus de la main libérale de Dieu. » A cet effet, « en reconnaissance des biens et grâces qu'ils ont reçus et reçoivent journellement de la Majesté divine; pour contribuer à l'ardent désir qu'elle a du salut des pauvres âmes, honorer le mystère de l'Incarnation, la vie et la mort de Jésus-Christ; pour l'amour de sa très sainte mère, et encore pour essayer d'obtenir la grâce de si bien vivre le reste de leurs jours, qu'ils puissent espérer avec leur famille parvenir à la gloire éternelle, » les deux époux donnent « à M. Vincent de Paul, prêtre du diocèse d'Acqs, » la somme de 45,000 livres, devant être employée en fonds de terre, ou rente constituée, pour qu'il choisisse dans un an tel nombre de prêtres de doctrine, de piété et de bonnes mœurs que la fondation pourra porter, qui travaillent à cette œuvre, sous sa direction, sa vie durant. « Lesdits ecclésiastiques, est-il dit dans le contrat, vivront en commun sous l'obéissance dudit sieur de Paul et de leurs supérieurs à l'avenir, après son décès, sous le nom de Compagnie, Congrégation ou Confrérie des pères ou prêtres de la Mission. »

Tel est l'acte de fondation de l'illustre Congrégation de saint Vincent de Paul; elle ne porte point d'autre nom que celui que lui avaient donné ses généreux patrons, et elle tira ses règles des moyens proposés dans les clauses mêmes du contrat pour assurer la fin de l'œuvre. Témoins des travaux de leur ancien aumônier, les pieux fondateurs n'avaient eu qu'à s'inspirer de ses actions et de son esprit

pour tracer le plan général de la Mission, tel que lui-même le consacra dans les règles qu'il donna longtemps après à sa congrégation.

Ce contrat, d'une munificence si admirable et d'une piété plus admirable encore, fut le testament de madame de Gondi. Elle n'avait rien eu de plus à cœur que la fondation des Prêtres de la Mission, ayant vu par expérience le bien qui pouvait en résulter pour le salut et la sanctification des pauvres gens des champs. Son ouvrage terminé, « il lui semblait qu'elle ne pouvait plus rien désirer en cette vie, et, comme une autre Monique, elle pouvait bien dire en son cœur qu'elle n'avait plus rien à faire sur la terre, Dieu ayant donné le comble à ses désirs. » Deux mois après, cette noble et sainte femme, dont la vie avait été si mêlée à celle du grand serviteur de Dieu, et dont les œuvres étaient en partie ses œuvres, s'endormait avec l'aide de son saint ami dans la paix du Seigneur.

C'était pour Vincent de Paul l'heure de l'affranchissement. Les derniers devoirs rendus à la pieuse comtesse de Joigny, il courut en Provence apprendre au comte son malheur et l'en consoler. Dieu avait tout arrangé pour que désormais il fût tout entier à la congrégation qui naissait de lui. Peu après qu'il eut obtenu de M. de Gondi la permission de quitter sa maison, malgré le désir de la pieuse testatrice qui l'y attachait pour toujours après elle, le général des galères renonçait, de son côté, au monde, à la fortune, à ses dignités, et entrait à l'Oratoire. C'était le temps où un prince de Conti faisait deux heures d'oraison par jour et où un Montmorency échangeait l'épée de connétable de France pour la bure de saint François.

Entièrement dégagé du monde, Vincent de Paul se retira au collège des Bons-Enfants pour y commencer une nouvelle vie apostolique et y « faire une profession particulière de travailler à sa propre perfection et au salut des peuples, dans la pratique des vertus que Jésus-Christ a enseignées et dont il nous a laissé l'exemple. » Ce fut là, dit Abelly, qu' « il jeta les premiers fondements de la Congrégation de la Mission, toute dédiée, comme celle des premiers disciples du Sauveur, à suivre ce grand et premier missionnaire venu du ciel,

et à travailler au même ouvrage auquel il s'est employé pendant le temps de sa vie mortelle. »

Toute l'idée de l'Institut de la Mission est dans l'imitation de

L'OBÉISSANCE, DEUXIÈME VŒU DE RELIGION

Partie d'une fresque de Giotto dans la basilique d'Assise, treizième siècle. — L'Obéissance est assise sur un trône pour marquer qu'elle n'agit point par contrainte; le doigt sur la bouche, elle enseigne que le silence et la discrétion sont des vertus obligatoires dans la profession religieuse; ses ailes indiquent qu'elle ne tient plus à la terre. Un religieux courbe la tête sous le joug qu'elle lui impose.

Jésus-Christ, que Vincent de Paul avait pour unique règle de conduite et qui lui inspira de bonne heure le dessein de se consacrer aux pauvres. Lorsqu'à la fin de sa vie, pressé par l'âge, éclairé par l'expérience et par les conseils que son humilité lui faisait rechercher

partout, le saint se décida à donner des règles à sa congrégation, dans le discours qu'il tint alors aux siens, il leur dit, en leur exposant les raisons de les observer inviolablement : « Un autre motif qu'elle a, est que ses règles sont presque toutes tirées de l'Évangile, comme chacun voit, et qu'elles tendent toutes à conformer votre vie à celle que notre Seigneur a menée sur la terre ; car il est dit que ce divin Sauveur est venu et a été envoyé de son Père pour évangéliser les pauvres : *Pauperibus evangelizare misit me,* pour annoncer l'Évangile aux pauvres, comme par la grâce de Dieu la petite compagnie tâche de faire, laquelle a grand sujet de s'humilier et de se confondre de ce qu'il n'y en a point encore eu d'autre, que je sache, qui se soit proposé pour fin particulière et principale d'annoncer l'Évangile aux pauvres, et aux pauvres les plus abandonnés : *Pauperibus evangelizare misit me.* Car c'est là notre fin : Oui, messieurs et mes frères, notre partage sont les pauvres. Quel bonheur de faire la même chose pour laquelle Notre-Seigneur a dit qu'il était venu du ciel en terre, et moyennant quoi nous espérons avec sa grâce d'aller de la terre au ciel. Faire cela, c'est continuer l'ouvrage du Fils de Dieu, qui allait volontiers dans les lieux de la campagne chercher les pauvres. Voilà à quoi nous oblige notre institut, à servir et à aider les pauvres que nous devons reconnaître pour nos seigneurs et pour nos maîtres. O pauvres mais bienheureuses règles qui nous engagent à aller dans les villages, à l'exclusion des grandes villes, pour faire ce que Jésus-Christ a fait ! Voyez, je vous prie, le bonheur de ceux qui les observent, de conformer ainsi leur vie et toutes leurs actions à celles du Fils de Dieu. »

La nouvelle Congrégation, dont Vincent de Paul s'attachait à montrer la conformité avec la divine mission de Jésus-Christ lui-même, était une invention particulière de la charité du saint. D'autres avant lui avaient bien exercé individuellement le même ministère à l'égard du pauvre peuple des champs; en ce moment-là même, la Congrégation de la Doctrine chrétienne, fondée depuis 1592 par le vénérable César de Bus, suscitait dans le Languedoc, la Provence et le Dauphiné des hommes de bonne volonté qui, sans autre lien spirituel que le célibat,

LA CHASTETÉ, TR

Fresque de Giotto dans la basilique d'Assise, quatorzième siècle. — « La *Sainte Chasteté*, ainsi nommée dans ce
lui apportant un livre et un bouquet de fleurs. Au bas de la tour, mais dans l'enceinte encore du château, l'on vo
hors de la forteresse, est baptisé par un ange. A gauche, saint François accueille trois jeunes hommes qui vienne
devant elle le démon de l'amour, lequel va rejoindre, dans l'enfer ouvert devant lui, le démon de l'immondicité.

ME VŒU DE RELIGION

ue, est renfermée dans une haute tour, inexpugnable donjon d'un château fort crénelé ; deux anges viennent l'y visiter, nte Force et la sainte Pureté ; elles présentent, celle-ci un étendard, celle-là un autre objet, à un jeune homme qui, asser la Chasteté évangélique ; du côté opposé, la Pénitence, unissant les ailes d'un ange au froc monastique, chasse

OUARD DE SAINT-LAURENT, *Guide de l'Art chrétien.*)

se dévouaient auprès des enfants et des ignorants, les réunissant le dimanche autour d'eux pour les former à la connaissance de la foi et à la pratique des bonnes mœurs. Mais, quoiqu'il y ait toujours eu dans la suite des siècles des hommes apostoliques dont la vocation était de s'occuper particulièrement de l'instruction des simples et des ignorants; quoique l'Église, toujours féconde en vertus et en œuvres, réalisât pleinement, auprès des pauvres comme auprès des riches, le ministère évangélique dont l'a investi son divin fondateur, elle n'avait pas encore, dans la diversité de ses ordres religieux et de ses fonctions, d'institution spéciale pour l'enseignement de la religion au menu peuple des campagnes. L'immense amour de Vincent de Paul pour les pauvres l'appelait, en raison des besoins nouveaux du temps, à doter l'Église de ce nouvel apostolat. De toutes les œuvres de la charité, l'évangélisation des pauvres n'est-elle pas la première, et le Sauveur ne l'a-t-il pas donnée pour le signe spécial de sa mission sur la terre? Dans le pauvre, en effet, ce qu'il y a de plus pauvre, dans le malade et l'infirme ce qu'il y a de plus malade et de plus infirme, c'est souvent son âme, sa pauvre âme privée de Dieu, blessée par l'ignorance et le vice, et délaissée du riche lui-même qui fait l'aumône du pain au corps et qui donne des remèdes aux infirmités temporelles. C'est cette âme appauvrie de Jésus-Christ, affamée de vérité, et toute meurtrie des maux du péché, que la charité doit d'abord sustenter et guérir, en lui communiquant le don précieux de la foi, la vie de l'amour. Ainsi fit Vincent de Paul.

A peine est-il libre des attaches qui le retenaient à la famille de Gondi qu'il s'adonne entièrement à cette grande œuvre. Avec M. Portail, le premier et le plus fidèle compagnon de ses travaux, il commence la Mission dans le collège des Bons-Enfants. Un troisième prêtre se joint à eux, et les voilà qui vont tous trois à pied de village en village, catéchisant, exhortant, confessant, visitant les pauvres et les malades, avec simplicité, humilité et charité, à leurs dépens, sans demander ni recevoir quoi que ce soit de personne. Et comme ils n'avaient pas le moyen d'entretenir des serviteurs qui demeurassent pour garder le collège en leur absence, quand ils en partaient pour

aller en mission, raconte Abelly, ils en laissaient les clefs à quelqu'un des voisins.

« Qui eût jamais pensé alors, s'écrie l'ami et l'historien du saint, que de si petits commencements dussent avoir un tel progrès, que l'on voit maintenant, et que deux pauvres prêtres, allant ainsi travailler dans les villages et autres lieux inconnus et abandonnés, eussent posé sans y penser les fondements d'un si grand édifice que Dieu a voulu élever dans son Église? » Pour l'humble Vincent, cette prospérité merveilleuse d'une institution si petite à son origine et déjà si étendue de son vivant était un sujet d'étonnement et d'actions de grâces. « Nous allions, disait-il plus tard à ses frères, tout bonnement et simplement, envoyés par Nosseigneurs les évêques, évangéliser les pauvres, ainsi que Notre-Seigneur avait fait : voilà ce que nous faisions, et Dieu faisait de son côté ce qu'il avait prévu de toute éternité. Il donna quelque bénédiction à nos travaux; ce que voyant d'autres bons ecclésiastiques, ils se joignirent à nous et demandèrent d'être avec nous, non pas tous à la fois, mais en divers temps. O Sauveur! qui eût jamais pensé que cela fût venu en l'état où il est maintenant? Qui m'eût dit cela pour lors, j'aurais cru qu'il se serait moqué de moi. Et néanmoins, c'était par là que Dieu voulait donner commencement à la Compagnie. Hé bien, appellerez-vous humain ce à quoi nul homme n'avait jamais pensé? Car ni moi, ni le pauvre M. Portail n'y pensions pas; hélas! nous en étions bien éloignés. »

Un accroissement si extraordinaire était bien l'effet de la bénédiction divine, car Vincent de Paul, discret en toutes ses démarches, réservé en toutes choses, ne fit jamais rien de lui-même pour étendre et soutenir son institut. Il avait en Dieu une telle confiance, un si parfait abandon qu'il eût regardé comme un manque de respect envers la Providence toute sollicitude, toute action inspirée par des vues humaines. Jamais il ne voulut faire ni laisser faire la moindre démarche pour procurer à sa Congrégation des établissements ou des bénéfices. On lui conseillait de s'établir dans les grandes villes pour lui amener de bons sujets : « Nous ne pouvons, répondait-il, faire aucune avance pour nous établir en quelque lieu que ce soit, si

nous voulons nous tenir dans les voies de Dieu et dans l'usage de la Compagnie ; car, jusqu'à présent, sa providence nous a appelés aux lieux où nous sommes, sans que nous l'ayons recherché directement ou indirectement. Or il ne se peut que cette résignation à Dieu, qui

LA MISSION DES APÔTRES

Fac-similé d'une gravure de la première édition des *Constitutions de la Mission*, publiées du vivant de S. Vincent.

nous tient ainsi dans la dépendance de sa conduite, ne lui soit très agréable, d'autant plus qu'elle détruit les sentiments humains qui, sous prétexte de zèle et de gloire de Dieu, font souvent entreprendre des desseins qu'il n'inspire pas et qu'il ne bénit point. Il sait ce qui nous est convenable, et il nous le donnera quand il sera temps, si nous nous abandonnons comme de véritables enfants à un si bon père. »

Pour maintenir la Mission dans une absolue dépendance des volontés de Dieu, entre deux propositions qui lui étaient faites, Vincent de Paul aurait plutôt choisi la moins avantageuse ; entre deux sujets qu'on lui présentait, il se sentait porté à préférer celui qui était de naissance plus humble, de condition plus pauvre, d'esprit et de science plus médiocres, afin qu'il n'y eût rien dans son choix qui ne fût parfaitement pur et désintéressé. Il avait même donné pour règle aux siens, et lui-même ne dérogea à ses habitudes qu'en deux circonstances toutes particulières, de n'attirer jamais personne à sa Congrégation, ni par promesses, ni par services, ni même par pieux conseils. « C'est à Dieu, disait-il, à y appeler et à en donner la première inspiration... Laissons faire Dieu et nous tenons humblement dans l'attente et la dépendance des ordres de sa providence. Par sa miséricorde, l'on en a usé ainsi dans la Compagnie jusqu'à présent, et nous pouvons dire qu'il n'y a rien en elle que Dieu n'y ait mis, et que nous n'avons recherché ni hommes, ni biens, ni établissements. Au nom de Dieu, tenons-nous là et laissons faire Dieu. Suivons, je vous prie, ses ordres et ne les prévenons pas. Croyez-moi, si la Compagnie en use de la sorte, Dieu la bénira. » Il aimait à rapporter uniquement à Dieu le progrès de sa Congrégation, comme à lui attribuer tout le bien qu'il faisait. « Ayons confiance, répétait-il à ses frères, mais ayons-la entière et parfaite, et tenons pour assuré qu'ayant commencé son œuvre en nous, il l'achèvera ; car, je vous demande, qui est-ce qui a établi la Compagnie ? qui est-ce qui nous a appliqués aux missions, aux ordinands, aux conférences, aux retraites ? Est-ce moi ? Nullement. Est-ce M. Portail, que Dieu a joint à moi dès le commencement ? Point du tout ; car nous n'y pensions point, nous n'en avions fait aucun dessein. Et qui est-ce donc qui est l'auteur de tout cela ? C'est Dieu, c'est sa providence paternelle et sa pure bonté. Car nous ne sommes tous que de chétifs ouvriers et de pauvres ignorants ; et parmi nous il y a peu ou point du tout de personnes nobles, puissantes, savantes, ou capables de quelque chose. C'est donc Dieu qui a fait tout cela, et qui l'a fait par telles personnes que bon lui a semblé, afin que la gloire lui en revienne. »

C'est dans cet esprit tout surnaturel de dépendance, d'abnégation

LA REINE ANNE D'AUTRICHE OFFRE SES ENFANTS A LA VIERGE

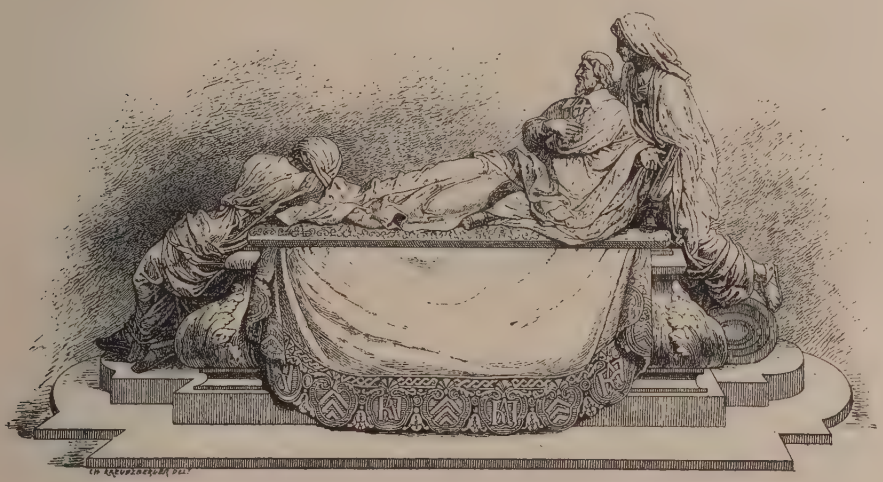
D'après une gravure de Claude Mellan, dix-septième siècle.
Anne d'Autriche favorisa, comme Louis XIII, la Congrégation de la Mission, appela saint Vincent dans les conseils de la régence et se conduisit souvent selon ses avis.

et d'humilité que saint Vincent de Paul avait commencé la Mission ; c'est ce même esprit qu'il donna pour fondement à son institut.

« Cette chétive compagnie, disait-il, qui est la dernière de toutes, ne doit être fondée que sur l'humilité, comme sur sa vertu propre ; autrement nous ne ferons jamais rien qui vaille ni au dedans ni au dehors, et sans l'humilité nous ne devons attendre aucun avancement pour nous, ni aucun profit envers le prochain. » Un jour, un prêtre nouvellement reçu dans la Compagnie la qualifiait devant lui de sainte Congrégation; le vénéré supérieur l'arrêta tout court et lui dit : « Monsieur, quand nous parlons de la Compagnie, nous ne devons point nous servir de ce terme ou autres termes équivalents et relevés ; mais nous servir de ceux-ci : la pauvre compagnie, la petite compagnie et autres semblables. Et en cela nous imiterons le Fils de Dieu qui appelait la compagnie de ses apôtres et disciples, petit troupeau, petite compagnie. Oh ! que je voudrais qu'il plût à Dieu faire la grâce à cette chétive congrégation de se bien établir dans l'humilité, faire fond et bâtir sur cette vertu, et qu'elle demeurât là comme en son poste et en son cadre. » Et il ajoutait, pour achever la leçon : « Croyez-moi, messieurs, nous ne serons jamais propres pour faire l'œuvre de Dieu, que nous n'ayons une profonde humilité et un entier mépris de nous-mêmes. Non, si la congrégation de la Mission n'est humble, et si elle n'est persuadée qu'elle ne peut rien faire qui vaille, qu'elle est plus propre à tout gâter qu'à bien réussir, elle ne fera jamais grand chose ; mais lors qu'elle sera et vivra dans l'esprit que je viens de dire, alors, messieurs, elle sera propre pour les desseins de Dieu, parce que c'est de tels sujets dont Dieu se sert pour opérer les grands et véritables biens. »

Vincent de Paul avait commencé la Mission avec un seul compagnon ; au bout de deux ans, deux autres prêtres, François du Coudray et Jean de la Salle, vinrent se joindre à lui, et il se les associa par acte notarié du 4 septembre 1626, en attendant qu'ils pussent tous ensemble se lier canoniquement. La petite compagnie se formait avec l'agrément de l'archevêque de Paris, qui l'avait approuvée et confirmée après un an d'existence, sous les clauses et conditions portées au contrat de fondation. Bientôt arrivèrent quatre nouveaux compagnons. A l'approbation de l'autorité ecclésiastique se joignit l'approbation

royale. Les lettres patentes du 1er mai 1627 portent que le roi, « n'ayant rien tant en considération que les œuvres de semblable piété et charité, et dûment informé des grands fruits que ces ecclésiastiques ont déjà faits en tous les lieux où ils ont été en mission, tant au diocèse de Paris qu'ailleurs », leur permet de se former en congrégation, « à la charge, ajoute le pieux monarque, qu'ils prieront Dieu pour nous et pour nos successeurs, ensemble pour la paix et tranquillité de l'Église et de l'État », et il les autorise à recevoir tous



TOMBEAU DU CARDINAL DE RICHELIEU

Dans l'église de la Sorbonne, à Paris. Le grand ministre est soutenu par la Religion, pendant que la Science, à ses pieds, pleure sa perte. Groupe de marbre sculpté par Girardon, dix-septième siècle. — Richelieu fut l'un des plus zélés protecteurs de la Mission.

legs et dons qui pourront leur être faits, « afin que par le moyen d'iceux, ils vaquent d'autant plus facilement à l'instruction gratuite de nos pauvres sujets. » Heureux temps pour l'Église et pour l'État que celui qui voyait un Louis XIII avec un Vincent de Paul, et qui présentait une telle alliance de la religion et du gouvernement!

La Compagnie ainsi formée, le Collège des Bons-Enfants fut uni à la Mission; Vincent de Paul se démit de son titre personnel pour prendre de nouveau possession au nom de la communauté. Mais l'épreuve ne pouvait manquer à l'institut naissant. Des oppositions

s'élevèrent contre lui dans le Parlement et parmi les curés de Paris; le roi passa outre et ordonna l'enregistrement des lettres patentes et du contrat de fondation. Enfin, par une bulle du 12 janvier 1632, Urbain VIII érigea la Compagnie en Congrégation, sous le nom de Prêtres de la Mission, avec Vincent pour supérieur général.

Pendant ce temps-là, la petite troupe d'apôtres s'était répandue dans les campagnes avec la sainte ardeur que lui avait communiquée son chef. Le zèle des missionnaires s'enflammait par le travail. Vincent à leur tête, ils allaient partout où les appelaient les besoins des paroisses les plus abandonnées; ils se multipliaient, courant de village en village et d'un diocèse à l'autre. De 1625 à 1652, plus de cent quarante missions furent faites par Vincent de Paul et ses premiers collaborateurs. Loin de Paris, il entretenait une correspondance avec ceux des siens qui restaient au collège des Bons-Enfants, pour leur recommander la règle et l'étude et exciter leur zèle. Avec quelle simplicité et quelle humilité il écrivait de Beauvais à celui qui dirigeait en son absence la petite communauté : « Comment se porte la Compagnie; chacun est-il en bonne disposition et bien content? Les petits règlements s'observent-ils? Étudie-t-on, s'exerce-t-on sur les controverses? Y observez-vous l'ordre prescrit? Je vous supplie, Monsieur, qu'on travaille soigneusement à cela. Il a plu à Dieu de se servir de ce misérable (c'est de lui qu'il parle) pour la conversion de trois personnes depuis que je suis parti de Paris; mais il faut que j'avoue que la douceur, l'humilité et la patience, en traitant avec ces pauvres dévoyés, est comme l'âme de ce bien. Il m'a fallu employer deux jours de temps pour en convertir un, les deux autres ne m'ont pas coûté de temps. J'ai bien voulu vous dire cela à ma confusion, afin que la Compagnie voie que s'il a plu à Dieu de se servir du plus ignorant et du plus misérable de la troupe, il se servira encore plus efficacement de chacun des autres. »

D'année en année, le nombre des ouvriers évangéliques augmentait. Les bâtiments étroits et délabrés du collège des Bons-Enfants ne suffisaient déjà plus à abriter la nouvelle Congrégation, ni les revenus de la dotation des Gondi à l'entretenir. La Providence y pourvut. L'antique

PORTRAIT DE LOUIS XIII, ROI DE FRANCE

D'après la gravure de Morin, dix-septième siècle. — Louis XIII favorisa l'établissement et l'extension de la Compagnie fondée par saint Vincent, confia à ses prêtres le soin de donner des missions dans l'armée, et fonda une rente annuelle de 12,000 livres pour l'hospice des enfants trouvés. A ses derniers moments, il voulut être assisté par saint Vincent de Paul.

léproserie de Saint-Lazare était devenue depuis le seizième siècle une maison de chanoines réguliers, ayant à sa tête un prieur nommé par l'archevêque de Paris. Enrichie par les rois dans le cours des siècles

et favorisée de nombreux privilèges par les Souverains Pontifes, elle formait une sorte de seigneurie ecclésiastique ayant droit de haute, moyenne et basse justice, et possédant de vastes bâtiments avec des revenus considérables. En 1632, par suite des démêlés qu'il avait eus avec ses religieux, le prieur Adrien Le Bon songeait à se retirer et à permuter de bénéfice. Mais comme l'antique hôpital ne recevait plus guère de lépreux, Le Bon, homme de bien et de probité, voulut, avant de quitter Saint-Lazare, lui donner une autre destination. Il vint, après conseil, l'offrir à Vincent de Paul pour sa Société de missionnaires, dont il avait entendu vanter les travaux. A cette proposition, Vincent, qui avait une si petite idée de lui-même et de sa petite Compagnie, demeura comme interdit. « Eh quoi ! monsieur, vous tremblez ? lui dit Le Bon. — Il est vrai, mon père, répondit le saint, que votre proposition m'épouvante, et elle me paraît si fort au-dessus de nous, que je n'ose y élever ma pensée. Nous sommes de pauvres prêtres qui vivons dans la simplicité, sans autre dessein que de servir les pauvres gens des champs. Nous vous sommes grandement obligés, mon père, de votre bonne volonté, et vous en remercions très humblement; mais permettez-nous de ne pas accepter votre offre. » Étonné de ce refus, mais confirmé dans sa résolution par tant d'humilité et de désintéressement, Le Bon lui donne six mois pour réfléchir. Au bout de ce temps, il revient et trouve Vincent plus résolu encore à refuser. « Voyez notre petit nombre, disait le saint; nous sommes à peine nés, cette étroite et pauvre maison suffit à notre petitesse. Je redoute l'éclat et le bruit que ferait cette affaire. D'ailleurs nous ne méritons pas une telle faveur. Laissez-nous dans l'obscurité et le silence qui nous conviennent. » Un an de sollicitations n'eût pas suffi à vaincre ses résistances sans l'intervention de son confesseur et conseiller, le célèbre docteur André Duval, qui lui fit un devoir d'accepter. Un contrat fut passé en conséquence le 7 janvier 1632, entre le prieur et les religieux de Saint-Lazare, d'une part, et Vincent de Paul, de l'autre, pour la cession et annexion perpétuelle du prieuré, moyennant certaines conditions et réserves, à la Compagnie des prêtres de la Mission. L'acte constate que la maladie de la lèpre

PORTRAIT D'ANDRÉ DUVAL

Docteur en Sorbonne, doyen de la Faculté de théologie. D'après une gravure du temps. — André Duval, ami et conseiller de saint Vincent de Paul, le décida à accepter, pour sa congrégation naissante, le prieuré de Saint-Lazare que par modestie il refusait.

n'étant plus aussi fréquente qu'autrefois, tellement qu'il ne se trouvait même plus un seul lépreux à Saint-Lazare, il a paru conforme à l'intention des donateurs d'appliquer les revenus du prieuré au soulagement spirituel du pauvre peuple des champs, éloigné des villes et affecté de la lèpre du péché. Ainsi Saint-Lazare fut uni à son tour à

la Mission par une pieuse substitution d'œuvre que l'autorité ecclésiastique et civile ratifia.

Il entrait dans les vues de la Providence que la modeste communauté reçût par cet établissement stable et aisé un accroissement que l'humilité de Vincent de Paul avait fui jusque-là. Les travaux de la Mission étaient destinés à prendre une extension égale au zèle de ce grand apôtre, et Saint-Lazare allait devenir le centre d'œuvres considérables que n'eût pu abriter le modeste et pauvre Collège des Bons-Enfants. Désormais Saint-Lazare c'est la Mission, et, par la suite, les prêtres de la Congrégation de saint Vincent de Paul s'appelèrent indifféremment les lazaristes ou les missionnaires.

Des difficultés survinrent au début. Un procès en revendication, intenté par les chanoines de Saint-Victor, faillit évincer les nouveaux venus de cette maison qui leur assurait une condition commode et de grands avantages pour le bien. Vincent de Paul, « aussi indifférent en cette occasion qu'en aucune autre affaire qu'il eût jamais eue », n'avait point d'autre souci sur la perte de cette riche possession, que celui de voir quelques pauvres aliénés, recueillis par l'ancien prieur, et dont il s'était fait dès son entrée le tuteur, se trouver après lui sans logement et sans soins. Pendant que le procès se plaidait, Vincent, à genoux dans la Sainte-Chapelle, demandait à Dieu non son succès, mais celui du bon droit, et surtout une parfaite soumission aux ordres de la Providence. Justice lui fut rendue, et Saint-Lazare resta au Père des pauvres.

« Pour obvier à de nouvelles difficultés, l'ancien prieur et Vincent firent un nouveau concordat dans lequel étaient rappelées les approbations du roi, du prévôt des marchands et des échevins, et la décision du Parlement. L'archevêque lui-même confirma par de nouvelles lettres l'acte d'union précédemment approuvé, et enfin, quoique le transfert que faisait Adrien Le Bon en faveur de Vincent n'eût pas besoin de l'approbation de Rome, néanmoins, par un effet de la déférence singulière qu'il eut toujours pour le Souverain Pontife, Vincent voulut avoir aussi l'approbation du Saint-Siège. » Alexandre VII, nouvellement couronné, confirma définitivement, le 18 avril 1655, l'union

de Saint-Lazare à la Congrégation de la Mission, laquelle fut de nouveau sanctionnée par lettres patentes de mars 1660, et par d'autres lettres d'établissement, d'octobre 1675, rendues nonobstant un édit antérieur qui concédait à l'ordre des chevaliers de Saint-Lazare de Jérusalem toutes les léproseries, commanderies, aumôneries et hôpitaux du royaume.

Vincent de Paul n'avait pas donné tout d'abord de règles à son institut. La bulle du 12 janvier 1632, en le constituant supérieur, lui conférait le pouvoir de dresser des règlements pour le bon ordre de la Congrégation. Celle-ci vécut longtemps sur la forme qu'elle avait reçue dès l'origine, et par l'esprit que lui communiquait son saint fondateur. Ce fut seulement vers la fin de sa vie que Vincent se décida, après une longue expérience, après conseil des plus doctes et des plus éclairés, à laisser à sa famille une loi écrite. Ces règles n'étaient autres que les pratiques qui avaient été observées jusque-là dans la Compagnie ; aussi l'humble législateur pouvait dire qu'elles s'étaient faites comme d'elles-mêmes, avec Dieu et le temps pour auteurs. Mais elles sortaient de lui ; c'est sa grande charité, sa haute sagesse, son admirable esprit apostolique, sa constante participation à la vie de Jésus-Christ qui les avaient inspirées. Elles sont ce qu'il a été.

SCEAU DE S. VINCENT DE PAUL

Conservé au musée des reliques de la Mission, à Paris. — Jésus-Christ est représenté envoyant ses apôtres évangéliser les pauvres.

Le vénéré supérieur en fit la distribution à sa communauté le soir du vendredi 17 mai 1658, après un discours mémorable sur les origines de la Compagnie et sur les règles qu'il lui donnait si tardivement. Chacun en reçut un exemplaire de sa main avec quelques affectueuses paroles. Toute la communauté était à ses pieds, et lui demandait sa bénédiction. Comme un patriarche antique, le saint vieillard, soutenu par deux de ses enfants, fit à genoux cette prière :

« Seigneur ! qui êtes la loi éternelle et la loi immuable ; qui gouvernez par votre sagesse infinie tout l'univers ; vous de qui les conduites des créatures, toutes les lois et toutes les règles de bien

vivre sont émanées comme de leur vive source : ô Seigneur ! bénissez, s'il vous plaît, ceux à qui vous avez donné ces règles ici et qui les ont reçues comme procédant de vous ! Donnez-leur, Seigneur, la grâce nécessaire pour les observer toujours et inviolablement jusqu'à la mort ! C'est en cette confiance et en votre nom, que, tout misérable pécheur que je suis, je prononcerai les paroles de la bénédiction que je vais donner à la Compagnie : « *Benedictio Domini*..... » Le bon père avait longtemps désiré ce jour ; il employa les deux dernières années de sa vie à expliquer les règles qu'il avait eu la joie de laisser aux siens. On admirera toujours ces conférences de famille, ces entretiens paternels du vieillard, où tant de raison s'unit à la plus aimable simplicité, et qui recèlent une si vraie éloquence sous les dehors les plus familiers.

Telle qu'elle a été constituée par saint Vincent de Paul, la Congrégation de la Mission est une compagnie de prêtres et de frères, liés par des vœux, simples dans leur forme mais solennels dans leurs effets, et soumis à un supérieur général nommé à vie. Son sage fondateur la voulut ainsi, avec l'agrément du Saint-Siège, afin qu'elle participât le plus possible à la vie religieuse, tout en gardant l'état séculier nécessaire à l'accomplissement des diverses fonctions de l'institut. Après de longues réflexions et des négociations plus longues encore avec Rome, Vincent s'était arrêté à cette idée, qu'il considérait comme inspirée de Dieu, de « mettre sa Compagnie en l'état religieux par les vœux simples et de la laisser néanmoins, quant à ses emplois, dans le clergé séculier par l'obéissance aux évêques ». C'est sous cette forme, si convenable à sa fin, que la Congrégation de la Mission a grandi et qu'elle a accompli tout le bien qu'elle était appelée à faire dans l'Église, par la formation du clergé et par la prédication de l'Évangile aux pauvres, aux ignorants et aux infidèles.

LA SŒUR DE CHARITÉ

Mademoiselle Le Gras et Vincent de Paul. — Premiers rapports; premières œuvres. — Institution des Filles de la Charité, servantes des pauvres. — Une nouvelle religieuse. — Conférences. — Règles. — L'Hôtel de Rambouillet et l'Hôtel-Dieu. — Les Dames de la Charité. — Madame Goussault. — Concours des Filles et des Dames de la Charité. — Leurs œuvres multiples. — La veuve dans la primitive Église et la Dame de charité dans la société moderne.

Cette humble fille qui s'en va seule par les rues, les yeux chastement baissés, le front couvert d'une coiffe virginale, les mains croisées dans les larges manches d'une robe de bure, un chapelet au côté et une croix sur son cœur, c'est la Sœur de charité. Elle vient de visiter un père de famille sans travail, une pauvre vieille abandonnée, et en échange du lourd paquet de provisions qu'elle a laissé dans la mansarde, elle rapporte, avec l'allègement du cœur, un nouveau zèle qui rayonne sur sa face angélique; ou bien elle se hâte diligemment vers la salle d'asile où l'attend un petit peuple d'enfants mutins, vers l'école qu'elle a quittée un instant pour consoler l'agonie d'une pauvre ouvrière. Le monde entier la connaît, son domaine est l'humanité dans tous ses âges, dans tous ses lieux, dans toutes ses souffrances. Elle règne sur tout par l'empire de la charité. L'impie se tait devant elle, le Turc la vénère, le sauvage à sa vue sent naître en lui des sentiments nouveaux. Elle est l'honneur de notre âge, la plus pure gloire de notre civilisation.

Cette modeste héroïne que la terre admire, c'est la merveille de saint Vincent de Paul, le chef-d'œuvre de la charité. Dieu en fit le présent à la France par la main d'une noble femme qu'il envoya miséricordieusement à son serviteur.

A cette époque si féconde en grandes choses, la femme est mêlée à la plupart des actions de l'homme. A côté des plus saints personnages apparaît la compagne de leurs œuvres. Trois femmes illustres

entre toutes, après avoir passé par le mariage, furent, dans les commencements de ce siècle, les coadjutrices des hommes de Dieu qui fondèrent en France de nouvelles familles religieuses. Le spectacle des sainte Scholastique, des sainte Brigitte et des sainte Claire se renouvela. De même que Dieu avait placé madame de Chantal auprès de François de Sales pour être la mère des Filles de la Visitation, et qu'il avait uni madame Acarie au P. de Bérulle pour l'établissement des Carmélites, ainsi il donna Mademoiselle Le Gras à saint Vincent de Paul.

Fille de Louis de Marillac et de Marguerite Le Camus, et nièce de l'illustre chancelier Marillac, mariée à vingt-deux ans à Antoine Le Gras, secrétaire des commandements de la reine Marie de Médicis, puis veuve avec un fils à trente-quatre ans, cette noble femme, douée des plus aimables dons de l'esprit et des charmes de la beauté, s'était consacrée tout entière, quoique faible de corps, à Jésus-Christ dans les pauvres. Il parut tout de suite en elle que « Dieu l'avait donnée à son siècle pour prouver que ni la faiblesse du sexe, ni la délicatesse du tempérament, ni les devoirs même de la société, ne peuvent empêcher une âme d'arriver au plus haut degré de la perfection chrétienne. » Elle avait eu d'abord pour la diriger dans cette voie l'ami de saint François de Sales, Jean-Pierre Camus. Mais l'évêque de Belley, obligé de résider le plus souvent dans son diocèse, ne pouvait donner assidûment ses soins à cette âme si élevée en vertu. Il lui choisit pour directeur celui-là même que saint François de Sales avait donné comme supérieur à ses filles spirituelles. Ce fut peu de temps après son installation au collège des Bons-Enfants que Vincent connut Mademoiselle Le Gras.

La rencontre de ces deux âmes toutes brûlantes de l'amour de Jésus-Christ devait faire jaillir un feu nouveau de charité. A l'école de Vincent de Paul, Louise Le Gras se sentit bientôt un zèle ardent pour les œuvres auxquelles il s'appliquait. Mais le sage directeur l'acheminait comme par degrés à une vocation plus sublime encore. En réunissant la plus pieuse tendresse à la plus parfaite charité, Dieu avait voulu, par le concours de ces deux cœurs incomparables, susciter

dans le monde une race nouvelle de vierges, engendrées du plus pur dévouement de la femme et du plus mâle héroïsme de l'homme ;

PORTRAIT DE PIERRE CAMUS, ÉVÊQUE DE BELLEY

D'après une gravure du temps. — Ce fut Pierre Camus qui exhorta Mademoiselle Le Gras, dont il avait été jusque-là le directeur, à se mettre sous la conduite de saint Vincent de Paul.

il voulait donner une mère aux pauvres comme il leur avait donné un père.

Éprise des ardeurs de l'amour divin, la sainte veuve cherchait quelque issue nouvelle à sa flamme, quelque vocation encore inconnue qui lui permettrait de s'appliquer, comme son directeur, au service

des pauvres. Pour commencer, Vincent de Paul l'avait instruite, selon sa maxime de tout rapporter à Jésus-Christ, à se donner particulièrement à ce maître ; mais pour mieux honorer la bonté de Notre-Seigneur envers les petits et les malheureux, et pour l'imiter dans les fatigues, les traverses et les contradictions que ce divin rédempteur avait éprouvées à leur sujet, il la convia d'entreprendre la visite des confréries de charité déjà établies en un grand nombre de lieux à la suite des missions. Pendant plusieurs années, Mademoiselle Le Gras, comme l'usage voulait qu'on l'appelât alors, parcourut les diocèses de Beauvais, de Paris, de Senlis, de Soissons, de Meaux, de Châlons et de Chartres, par où avaient passé Vincent de Paul et ses missionnaires. Suivant la règle que lui avait tracée son directeur, elle voyageait accompagnée de pieuses femmes de sa connaissance, sans se laisser aller aux distractions de la route et sans jamais interrompre ses exercices habituels de piété ; elle devait dans ses courses charitables se vêtir, se nourrir et se coucher pauvrement à l'imitation du Sauveur des hommes, s'accommoder toujours des voitures et du temps. « Allez, lui avait dit l'envoyé de Dieu, allez au nom de Notre-Seigneur ; je prie sa divine bonté qu'elle vous accompagne, qu'elle soit votre soulas (consolation) en chemin, votre ombre contre l'ardeur du soleil, votre couvert à la pluie et au froid, votre lit mollet en votre lassitude, votre force en votre travail, et qu'enfin il vous ramène en bonne santé et pleine de bonnes œuvres. » De loin Vincent de Paul, avec ce sens pratique si exquis, toujours assaisonné d'une douceur et d'une bienveillance persuasives, guidait de ses conseils et soutenait de ses encouragements la pieuse messagère de sa charité.

Ainsi elle préludait par ce ministère tout nouveau à la conduite de la nouvelle milice de charité qu'elle était appelée à diriger dans les voies du plus sublime dévouement.

Mais, tout en la pressant d'agir, Vincent de Paul lui donnait cette exacte mesure du zèle qui est restée la règle de ses filles. « Béni soit Dieu, Mademoiselle, lui écrivait-il au retour d'un voyage à Beauvais, de ce que vous voilà arrivée en bonne santé. Ayez donc bien soin de

la conserver pour l'amour de Notre-Seigneur et de ses pauvres membres, et prenez garde de n'en pas faire trop; c'est une ruse du

MADEMOISELLE LE GRAS COMMUNIANT

Avec ses deux oncles Michel de Marillac, garde des sceaux, et Louis de Marillac, maréchal de France. Fac-similé d'une gravure de l'*Imitation de Jésus-Christ* traduite par Michel de Marillac, édition de 1631. — « Communiez souvent, disait Vincent de Paul à Mademoiselle Le Gras; l'Eucharistie est l'oracle des pensées charitables. »

démon dont il trompe les bonnes âmes que de les exciter à faire plus qu'elles ne peuvent, afin qu'elles ne puissent plus rien faire; et l'esprit de Dieu invite doucement à faire le bien que raisonnablement on peut

G. Du Change dirig.

Mademoiselle le Gras fondatrice et premiere Superieure de la Compagnie des filles de la charité Servantes des pauvres malades tres renommée pour ses rares Vertus Specialement pour son détachement du monde, et sa ferverte devotion, son admirable charité, et sa profonde humilité, Vraye Mere des affligez animée d'un grand Zele pour le Soulagement Spirituel et Corporel du prochain, ayant esté longtemps employée par Monsieur Vincent de Paul à Establir les Confreuries de la charité et les Ecoles des petites filles, et diriger les Retraites Spirituelles des Dames, est decedée à Paris le 15. Mars 1660. agée de 68. ans.

la multiplicité des ordres religieux de femmes, l'Église n'avait pas encore eu la sœur de charité. Vierge sans cloître, religieuse dans le monde, modèle de vie contemplative au sein de la vie la plus active, épouse de Jésus-Christ et servante des pauvres à la fois, la sœur de charité est la dernière et la plus merveilleuse invention du génie chrétien. C'est ainsi que saint François de Sales, inspiré par les nécessités du siècle, avait d'abord voulu ses religieuses de la Visitation. Ce que l'illustre évêque de Genève n'avait fait que concevoir, l'humble prêtre devait l'exécuter.

Depuis que Vincent de Paul avait établi la première confrérie de la charité à Châtillon-les-Dombes, il s'en était fondé d'autres en grand nombre, dans les campagnes d'abord, puis dans les villes et même à Paris. Mais, avec l'extension des confréries, l'esprit de la première institution s'altéra; les dames qui s'y étaient engagées, ou se fatiguaient de servir les pauvres, ou étaient empêchées de leur donner les soins assidus et personnels prescrits par les règlements de l'association. A la longue, l'ardeur des premiers jours se ralentissait; l'assistance des pauvres malades, surtout dans les villes, se changeait en une simple aumône envoyée à domicile ou apportée par des mains mercenaires. Tout le zèle de Mademoiselle Le Gras ne suffisait pas à entretenir partout un dévouement égal aux besoins de l'indigence. Elle faisait part à son saint directeur de la nécessité d'avoir, à côté des dames de la confrérie, de bonnes et pieuses servantes instruites à soigner les malades et à préparer la nourriture des infirmes et des vieillards. Dieu y pourvut.

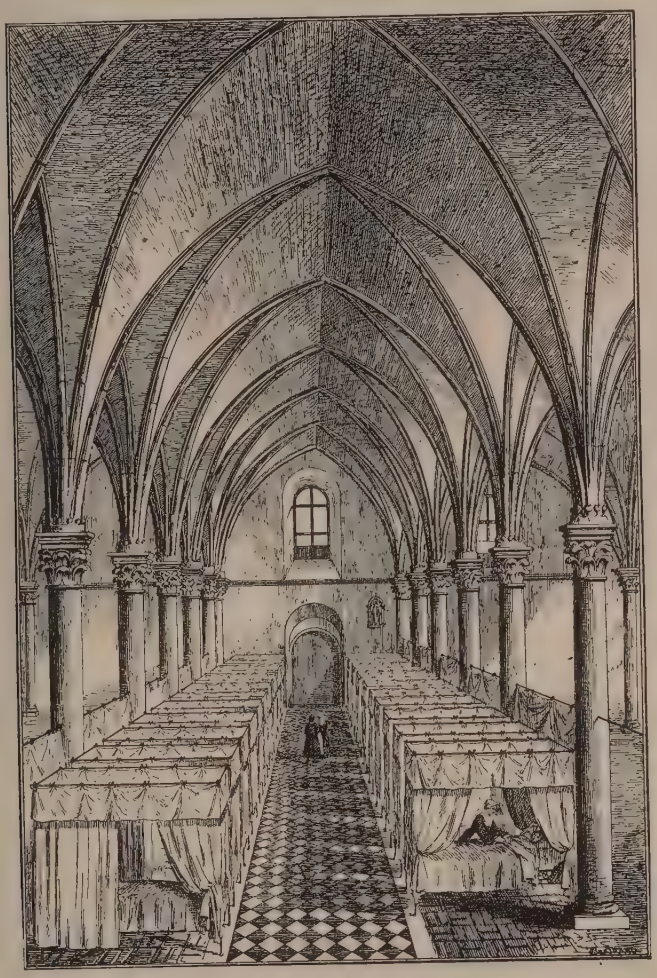
Un jour Vincent de Paul, dans une de ses missions, avait rencontré à Villepreux une pauvre fille qui s'était appris à lire avec l'aide des passants, en gardant les vaches, et qui, par piété, instruisait à son tour les petits enfants du village. Entendant dire qu'on assistait à Paris les malades, elle s'offrit au missionnaire pour les servir.

Habitué à voir en tout la main de la Providence, Vincent accueillit cette bonne fille et la donna à Mademoiselle Le Gras, qui la prépara et l'envoya dans la paroisse de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, où elle mourut de la peste. Telle fut l'origine de l'institut des Filles de la

Charité. Une petite paysanne, dont Dieu seul sait le nom, en était l'instigatrice. Après elle, d'autres filles de bonne volonté se présentèrent, qui, à l'école de Mademoiselle Le Gras, furent successivement préparées à ce nouvel office de charité. Mais ni la formation n'était assez complète, ni le lien assez fort entre elles et leur directrice, pour que la petite institution donnât des résultats satisfaisants et durables. Mademoiselle Le Gras se proposa à son directeur pour faire de cette formation son œuvre. Préparée elle-même par une longue expérience, il semblait bien que Dieu lui avait donné le moyen de connaître les maux et les nécessités des pauvres, pour être en état d'initier les autres à la pratique des œuvres de miséricorde. Après y avoir réfléchi longuement devant Dieu, selon sa coutume, le saint lui confia quatre pieuses filles pour qu'elle fît leur éducation de gardes-malades et les initiât en même temps aux exercices de la vie spirituelle, parce qu'il lui paraissait impossible de persévérer longtemps dans une vocation si pénible et de vaincre les répugnances de la nature, sans un grand fonds de vertu et surtout sans une union continuelle avec Dieu. C'était le 29 novembre 1633 que les quatre servantes se réunirent dans la maison de Mademoiselle Le Gras ; c'est de ce jour-là aussi que se forma, dans l'humble noviciat de l'infirmerie et l'abnégation la plus dévouée, l'héroïque phalange des Sœurs de la Charité.

La petite communauté s'accrut bientôt. Douée d'un merveilleux don d'institutrice, Mademoiselle Le Gras formait ses élèves à ce grand art de la charité dans lequel nul n'est maître s'il ne l'a exercé d'abord. Ayant commencé par faire elle-même ce qu'elle enseignait, elle excellait à donner sa science aux autres. Au bout de quelques mois, les premières filles placées sous sa conduite avaient fait l'apprentissage de leur pieuse profession. Les besoins des pauvres les appelaient dans les confréries dirigées par Mademoiselle Le Gras. Toutes les paroisses de la capitale les recherchaient. A leur exemple, d'autres filles, que l'attrait du dévouement sollicitait, vinrent se mettre au noviciat de Saint-Nicolas. Les desseins de Dieu se manifestaient. Sa miséricordieuse providence voulait évidemment le succès d'une œuvre inspirée par la plus sublime piété, et à ce signe Mademoiselle Le Gras

reconnaissait qu'elle avait enfin trouvé sa vocation. Il ne lui restait plus qu'à s'y engager par un vœu irrévocable. Cette fois, loin de



VUE INTÉRIEURE DE L'HÔPITAL SAINT-JEAN, A ANGERS

Premier établissement des Filles de la Charité en province ; elles y furent installées en décembre 1639 par Mademoiselle Le Gras. — Saint-Jean d'Angers, transformé récemment en musée, était l'un des trois hôpitaux bâtis par Henri II, roi d'Angleterre, en expiation du meurtre de saint Thomas de Cantorbéry.

s'opposer à un projet qu'il avait ajourné jusqu'alors, Vincent de Paul l'encouragea, et le 25 mars 1634, fête de l'Annonciation de la Sainte

Vierge, la sainte veuve se consacrait publiquement à Dieu pour le service des pauvres.

Jour béni ! jour de gloire pour l'Église et de joie pour les pauvres, où, en se consacrant à Dieu dans la vie religieuse, une femme devenait mère de cette angélique compagnie des Filles de la Charité, plus nombreuse aujourd'hui que la postérité des plus illustres races de ce temps, plus glorieuse dans les annales du monde que les armées du grand roi ! Les voilà ces vierges nouvelles qui se multiplient par centaines et par milliers. Aux filles de la campagne viennent se joindre les descendantes des plus grandes familles. De la maison de Saint-Nicolas, elles se répandent dans toutes les paroisses de Paris et d'abord à Saint-Sulpice, appelées par le vénérable M. Olier ; puis de Paris à Angers, à Sedan, au Mans, à Nantes, dans cent villes de France, dans vingt royaumes, par toute la terre enfin. Servantes des pauvres, sœurs de tous les malheureux, elles deviennent aussi les anges gardiens de l'enfance, les mères des orphelins, les filles des vieillards, les institutrices de la jeunesse, les protectrices des fous et des forçats. Infini est le champ de leur charité ; leur vocation n'a d'autre borne que l'extrémité des afflictions humaines. Vincent de Paul les a faites pour toutes les misères, pour toutes les détresses. Ni l'école avec ses ennuis, ni l'hôpital avec ses horreurs ne suffisent à leur dévouement ; elles courent au-devant de la peste aussi bien que sur les champs de bataille, et il n'y a ni climat ni distance qui les arrête.

Dans les premiers temps, l'humble compagnie des sœurs grises, comme le peuple les appela d'abord, n'avait pour établissement que la maison de Mademoiselle Le Gras. Elles s'y formaient à leurs fonctions, avant d'aller desservir les confréries des paroisses et les hôpitaux. Le gain du travail, les aumônes des dames patronnesses et surtout le revenu que le roi et la reine, ainsi que la duchesse d'Aiguillon, avaient assuré à la communauté naissante, suffisaient à son entretien. Vincent dirigeait tout de ses conseils, animait tout de son esprit. Après avoir quitté le village de la Chapelle, où la petite famille s'était établie en second lieu, à cause des avantages que la

SAINT VINCENT
PRÉSENTE LES PREMIÈRES FILLES DE LA CHARITÉ

A LA REINE ANNE D'AUTRICHE

TABLEAU DE FRÈRE ANDRÉ, RELIGIEUX DOMINICAIN, DANS L'ÉGLISE DE SAINTE-MARGUERITE, A PARIS, DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

A droite, Anne d'Autriche est assise. Saint Vincent, debout, présente à la reine une religieuse agenouillée, — peut-être Mademoiselle Le Gras, — qui tient à la main un livre ouvert, les Constitutions des Filles de la Charité.

supérieure y trouvait pour façonner ses élèves à la vie simple et laborieuse des campagnes, Mademoiselle Le Gras était venue s'installer avec ses filles en face de Saint-Lazare, afin d'être tout près de son directeur. Une communication plus intime s'établit dès lors entre Vincent de Paul et les Filles de la Charité. Le saint les instruisait lui-même. Dans des entretiens simples et pieux, il leur enseignait les règles de la vie spirituelle et la pratique des vertus de leur charitable état. Les conférences aux sœurs sont célèbres ; aujourd'hui encore elles sont la Bible des Filles de la Charité. La méthode du bon père était toute familière. Il indiquait d'avance un sujet et, le jour venu, il interrogeait bonnement les sœurs, qui disaient chacune en toute humilité le résultat de leurs méditations ; puis il résumait ces différents avis, les développait et y ajoutait du sien. Mais dans cette simplicité de forme quelle vraie éloquence, et quel charme dans cette parole toute paternelle, douce et forte à la fois, et toute remplie d'un esprit apostolique de piété et de bénignité !

Son sujet préféré était l'excellence de la vocation des Servantes des pauvres et l'amour qu'elles devaient avoir pour cette vocation. « O mes filles ! leur disait-il, que vous devez estimer votre condition, puisque tous les jours et toutes les heures vous avez l'occasion de pratiquer les œuvres de charité, qui sont les moyens dont Dieu s'est servi pour sanctifier plusieurs âmes ! Un saint Louis, mes filles, avec une humilité vraiment exemplaire, n'a-t-il pas exercé le service des pauvres dans l'Hôtel-Dieu de Paris, ce qui a beaucoup contribué à sa sanctification ? Tous les saints n'ont-ils pas recherché et tenu à bonne œuvre de rendre le même service aux pauvres ? Humiliez-vous donc quand vous exercez cette même charité et pensez souvent, mes filles, que Dieu vous a fait une grâce au-dessus de vos mérites... Votre principal soin, après l'amour de Dieu et le désir de vous rendre agréables à sa divine majesté, doit être de servir les pauvres malades avec grande douceur et cordialité, compatissant à leur mal et écoutant leurs petites plaintes comme une bonne mère doit faire, car ils vous regardent comme leurs mères nourricières, comme des personnes envoyées pour les assister. Ainsi vous êtes destinées pour représenter

la bonté de Dieu à l'égard de ces pauvres malades. Or, comme cette bonté se comporte avec les affligés d'une manière douce et charitable, il faut aussi que vous traitiez les pauvres malades avec douceur, compassion et amour, car ce sont vos seigneurs et vos maîtres, et les miens aussi. Oh ! que ce sont de grands seigneurs au ciel ! Ce sera à eux d'en ouvrir la porte, comme il est dit dans l'Évangile. Voilà ce qui vous oblige à les servir avec respect, comme vos maîtres, et avec dévotion, comme représentant la personne de Notre-Seigneur. »

Ce service des pauvres est tellement la vocation principale des Filles de la Charité, que Vincent de Paul veut qu'elles quittent tout pour eux, même les exercices de piété ; « car, répétait-il toujours, c'est quitter Dieu pour Dieu. » Mais cet office, voici comme il l'entendait : « Voyez-vous, mes sœurs, disait-il, c'est bien quelque chose d'assister les pauvres quant à leur corps, mais en vérité ça n'a jamais été le dessein de Dieu, en faisant votre compagnie, que vous ayez soin du corps seulement, car il ne manquera pas de personnes pour cela ; mais l'intention de Notre-Seigneur est que vous assistiez l'âme des pauvres malades. Voilà votre belle vocation ! Quoi ! quitter tout ce qu'on a au monde : père, mère, frères, sœurs, parents, amis ; les biens, si on en a, ainsi que son pays, et pourquoi ? Pour servir les pauvres, pour les instruire et les aider à aller en paradis ! Y a-t-il rien de plus beau et de plus estimable ? Si nous voyions une fille ainsi faite, nous verrions son âme reluire comme un soleil ; nous ne pourrions en envisager la beauté sans en être éblouis. Donnez-vous donc à Dieu pour le salut des pauvres que vous servez. »

Telles étaient les leçons du saint. En même temps qu'il enseignait aux filles de toute condition qui venaient se mettre sous la conduite de Mademoiselle Le Gras, la divine science de la charité, il veillait à ce qu'elles remplissent exactement leurs diverses fonctions dans les hôpitaux et auprès des pauvres ; il présidait à l'administration de la compagnie, aux fondations nouvelles de maisons. Les établissements des sœurs allaient se multipliant. De loin comme de près, Vincent de Paul veillait à tout. Quand des sœurs quittaient la maison de Paris pour aller en province, appelées par l'admiration publique, il les

réunissait avec une tendresse particulière, et la petite colonie ne partait point sans emporter les derniers conseils et la dernière bénédiction du vénérable père. Absente ou présente, Mademoiselle Le Gras était en relations continuelles avec lui pour les besoins de la communauté. Avec ce don prodigieux d'activité dans l'humeur la plus calme, qui multipliait pour lui le temps, avec cette rare présence d'esprit qui

LA BOURSE DE MADEMOISELLE LE GRAS

Conservée au musée de la Mission, à Paris. Cette bourse est, dit-on, celle dont se servait Mademoiselle Le Gras pour quêter dans les assemblées des Dames.

lui permettait de mener de front les affaires les plus multiples et les plus diverses, Vincent de Paul suffisait à tout, et la merveilleuse propagation des Filles de la Charité, comme celle des Prêtres de la Mission, n'était qu'un aliment nouveau pour son zèle.

Cependant, il y avait treize ou quatorze ans que la compagnie existait sans qu'elle eût de constitution régulière. Mademoiselle Le Gras était préoccupée de cette situation préjudiciable à l'affermissement de l'œuvre ; Vincent de Paul s'en inquiétait comme elle. Sur ses observations, il adressa un mémoire à l'archevêque de Paris pour obtenir

l'érection de la compagnie en confrérie. Dix ans se passèrent en procédures et en formalités. Les pièces furent perdues au Parlement; il fallut une seconde requête avec nouvelles démarches, et ce fut le trop fameux cardinal de Retz, alors archevêque de Paris, qui, le 18 janvier 1655, érigea les Filles de la Charité en confrérie, approuva leurs règlements, et commit la conduite et la direction de l'institut à Vincent de Paul et à ses successeurs, les supérieurs généraux de la Congrégation de la Mission, après lui. Deux ans après, Louis XIII, avec la piété d'un monarque désireux d' « approuver de son autorité toutes les bonnes œuvres et tous les établissements de son royaume pour la gloire de Dieu », et rendant particulièrement hommage à la nouvelle confrérie qui avait eu « un commencement si rempli de bénédictions et un progrès si abondant en charité », lui délivrait des lettres patentes, et le Saint-Siège, à la requête de la pieuse Anne d'Autriche, confirmait tout de l'autorité apostolique, le 8 juin 1668.

Vincent de Paul n'était plus alors; mais, en attendant la suprême consécration de Rome, il avait donné la vie à l'angélique famille dont il était le père, en lui donnant des règles immortelles.

Ces simples statuts, dressés en vue du bien des pauvres, comptent parmi les vrais monuments de la grandeur humaine. Quelles constitutions politiques sont aussi bienfaisantes, quelles lois honorent autant et l'esprit et le cœur de l'homme? Ces règles de la sœur de charité assurent à perpétuité aux malheureux, aux petits, aux délaissés, des amies dévouées, d'humbles servantes dans les vierges et les veuves qui les embrassent pour l'amour de Jésus-Christ. Elles sont à la fois un attrait qui sollicite les âmes généreuses et une garde qui les maintient dans la sainte ferveur de leur vocation.

Vouées par état au soin des malades, à l'instruction des enfants, répandues dans le monde par leurs emplois, les Filles de la Charité ne sont pas à proprement parler des religieuses; elles n'ont ordinairement pour monastère, comme le veut leur institution, que les maisons des malades, pour cellule qu'une chambre de louage, pour chapelle que l'église de la paroisse, pour cloître que les rues de la ville ou les salles des hôpitaux, pour clôture que l'obéissance, pour

PORTRAIT DE MADAME LA DUCHESSE D'AIGUILLON

Nièce du cardinal de Richelieu. D'après un tableau conservé à la Mission de Rome, dix-septième siècle. — Fondatrice de la Mission de Rome, de l'hôpital des forçats à Marseille, membre de l'Association des Dames de charité, madame la duchesse d'Aiguillon seconda généreusement saint Vincent de Paul dans toutes ses entreprises.

grille que la crainte de Dieu et pour voile que la sainte modestie. Plus exposées au dehors que les Carmélites et les Clarisses, elles sont obligées de mener une vie aussi vertueuse, aussi pure, aussi édifiante que de vraies religieuses dans leur couvent. Elles ne font

pas de vœux solennels ni même de simples vœux à perpétuité, mais chaque année, avec une vocation toujours croissante, elles renouvellent d'elles-mêmes leur saint engagement. Des prescriptions et des conseils d'une incomparable sagesse les entretiennent, sans serment irrévocable, dans la pauvreté, la chasteté et l'obéissance perpétuelles. Vincent de Paul ne leur a pas prescrit les pénitences extraordinaires du cloître, afin qu'elles se conservassent en santé pour leur ministère. Leurs mortifications consisteront à se lever à quatre heures et à donner toute la journée à Dieu et au prochain, à vivre dans la plus entière soumission et avec la plus extrême sobriété, à rendre aux malades les services les plus bas et les plus dégoûtants, à veiller la nuit les infirmes, à affronter l'infection des hôpitaux et la peste souvent plus dangereuse du monde ; enfin, à supporter l'ingratitude. Leur principal emploi étant de servir les pauvres malades, elles les servîront comme Jésus-Christ même, avec autant de cordialité, de respect et de dévotion, même les plus fâcheux et les plus répugnants ; elles honoreront encore la pauvreté de Notre-Seigneur, en vivant elles-mêmes pauvrement. Affables envers tous, elles n'auront d'amitié avec personne, ni de familiarités entre elles, ni de rapports particuliers avec leurs frères de la Mission ou même avec leurs confesseurs autorisés. Elles prendront tous les moyens pour mettre leur chasteté à l'abri non seulement de toute souillure, mais même de tout soupçon, et avant tout elles auront l'horreur du monde, le mépris de soi-même et des choses de la terre, un parfait détachement des lieux, des emplois et des personnes. Pour observer leurs devoirs, elles ont la confession et la communion de chaque dimanche au moins, la prière, l'oraison, l'examen de conscience aux heures marquées, le chapelet et l'assistance quotidienne au saint sacrifice de la messe.

Ces règles avaient été pratiquées vingt-cinq ans avant d'être écrites. Selon sa maxime d'abandonner toutes choses à la Providence et de prendre en tout Jésus-Christ pour modèle, Vincent avait voulu qu'il fût dit des Filles de la Charité et des Prêtres de la Mission ce qui a été dit de Notre-Seigneur, qu'il commença à faire et puis à enseigner. Au rebours des constitutions humaines, si fragiles en leurs effets,

l'Évangile, qui a changé le monde, ne fut promulgué qu'après avoir été pratiqué ; les ordres religieux, qui ont traversé les siècles, n'ont eu que des statuts éprouvés par l'expérience. Toujours, dans l'Église, la loi écrite suit la pratique, et tandis que les inventions précipitées de la sagesse humaine n'ont qu'un temps, ses institutions comme ses œuvres sont immortelles.

Elle seule aussi peut promulguer ses lois avec cette majesté et cette autorité que donnent l'assurance de l'avenir et l'importance de l'œuvre. Quelle grandeur dans saint Vincent de Paul, lorsque au pied de l'autel, et devant l'assemblée attentive des Filles de la Charité, il leur donne les règles qui doivent les faire vivre à jamais ! Quelle solennité dans cette scène de famille, sans témoins, sans décors ! Quelle sublime simplicité dans le discours de ce père qui parle à des enfants ! Quelle majesté dans ce législateur qui invoque Moïse et Jésus-Christ, et qui, confondu par la hauteur de sa fonction et son indignité, tombe à genoux, baise la terre et refuse de se relever pour donner sa bénédiction à ses filles prosternées !

La compagnie des Servantes des pauvres, appelées aussi quelquefois, par allusion à leurs humbles fonctions, les Sœurs au petit pot, était née des Confréries de la charité ; une autre institution sortit de celle-ci presque en même temps. Après avoir donné aux pauvres des servantes, Vincent leur procura de hautes intendantes chargées d'entretenir le trésor des bonnes œuvres et de pourvoir aux besoins communs de l'indigence. Aux Filles de la Charité s'ajoutèrent les Dames de charité.

Qui n'admirerait ici la bienfaisante action de Vincent de Paul ou plutôt du christianisme ? Les femmes, on peut le dire, ont fait la France du dix-septième siècle. Leur influence domine les lettres et la politique. Mais l'histoire frivole n'a vu que celles que l'éclat du bel esprit et les aventures mondaines ont rendues plus célèbres ; elle n'a presque pas pénétré dans les cloîtres du Carmel et de la Visitation, d'où tant de femmes éminentes en génie et en sainteté rayonnaient sur le monde ; elle ne s'est pas arrêtée à considérer ces femmes admirables qui entourent les plus saints personnages à cette époque.

Et pourtant les galantes les plus adulées des cercles littéraires, les héroïnes les plus vantées des factions de boudoir n'ont eu qu'un éclat éphémère. Mais celles que la littérature a oubliées vivent encore. Elles vivent ces saintes fondatrices d'ordres, dont l'esprit toujours fécond produit sans cesse de nouvelles générations de vierges; elles vivent ces grandes bienfaitrices des pauvres, dont les fondations ont résisté au temps; et tandis que les Précieuses de l'hôtel de Rambouillet n'ont fourni qu'un sujet de comédie, et que les reines de salon n'ont laissé d'elles que des mémoires galants, les Gondi, les Le Gras, les Goussault, les Miramion, les Lamoignon, les d'Aiguillon, les Lestang, les Pollalion, cinquante autres de leurs contemporaines, associées au grand Vincent de Paul, ont créé, soutenu et enrichi des œuvres dont les pauvres vivent encore.

L'association des Dames de charité vint mettre en mouvement tout ce zèle, toute cette piété, et montrer au grand jour la femme chrétienne. Pendant que la belle Julie d'Angennes continuait de régner sur sa petite cour de beaux esprits et de grands seigneurs, la plus brillante qu'il y eût alors dans la capitale, une jeune veuve recherchée aussi pour sa beauté et sa richesse, la femme du président Goussault, songeait à mettre sa vie au service des malheureux. Elle vint faire part à Vincent de Paul, sans lequel il semblait qu'aucune entreprise charitable ne pût se former, de son dessein de s'employer à l'Hôtel-Dieu. Vingt-cinq mille pauvres, ou malades ou blessés, de tout pays et de toute religion, passaient chaque année dans ce grand hôpital; mais leur nombre même et les défauts de l'administration rendaient insuffisants les secours temporels et spirituels qu'ils y recevaient.

Dans ses visites assidues à l'Hôtel-Dieu, madame Goussault avait compris qu'il y avait là un grand bien à faire, en améliorant la condition des malades et en introduisant un meilleur ordre dans le service. Malgré l'utilité de cette réforme, Vincent de Paul refusa d'abord de s'en mêler, par déférence pour les directeurs ecclésiastiques et laïques de cet établissement et par égard pour les religieuses de Saint-Augustin, nouvellement restaurées, qui le desservaient. Il disait qu'il est des

maux qu'il faut souffrir, surtout si le remède en doit amener de pires. D'ailleurs, il ne lui convenait pas de mettre la faux en la moisson

PORTRAIT DE MADAME DE MIRAMION

D'après la gravure d'Edelinck, dix-septième siècle. — Madame de Miramion vécut durant plusieurs années chez les Filles de la Charité; elle fut une des dames les plus zélées pour toutes les entreprises de saint Vincent de Paul et fonda elle-même les religieuses de Sainte-Geneviève, vouées à l'instruction des pauvres filles des champs et au soin des malades. Madame de Sévigné l'appelait une « Mère de l'Église ».

d'autrui, et il pensait que les directeurs et les administrateurs de l'hôpital, dont il estimait la sagesse autant que le zèle, apporteraient avec le temps les remèdes nécessaires aux abus qui pouvaient se trouver

là comme dans d'autres hôpitaux. Tout entière à son idée, madame Goussault insistait auprès de Vincent; à la fin, ne pouvant le décider à commencer cette nouvelle œuvre, elle obtint de l'archevêque de Paris qu'il l'engageât à entrer dans ses vues et à établir, de concert avec elle, une association de dames dévouées au soin particulier des malades de l'Hôtel-Dieu. Alors, le saint n'hésite plus et sur-le-champ il convoque chez la présidente plusieurs dames de qualité pour organiser l'institution. Autant il avait mis de prudence à attendre, autant il mit d'activité dans l'entreprise. A la première assemblée, ses exhortations furent si pressantes que toutes les dames se formèrent séance tenante en compagnie. C'étaient madame de Ville-Savin et de Bailleul; madame de Sainctot, à qui Voiture avait dédié sa traduction du *Roland furieux ;* mesdames du Mecq et Pollalion, et plusieurs autres de haute condition. La seconde réunion fut plus nombreuse encore. On y vit la chancelière d'Aligre, les dames de Beaufort, de Lestang, de Traversais, la princesse de Conti, Marie Fouquet, la mère du célèbre surintendant des finances, qui s'écriait en apprenant la disgrâce de son fils : « Je vous remercie, ô mon Dieu! Je vous avais toujours demandé le salut de mon fils, en voilà le chemin. » Bientôt la plus haute noblesse, la première magistrature, les duchesses de Nemours, du Perche, d'Aiguillon, de Lesdiguières, de Noailles, la princesse de Gonzague, les Lamoignon, les Nesmond s'enrôlèrent parmi les dames de charité. La cour elle-même eut sa société de charité, pour laquelle Vincent de Paul fit un règlement spécial. Au bout de quelques semaines, l'assemblée des dames était déjà à l'œuvre et comptait plus de cent associées. Madame Goussault en fut élue présidente.

Toutes ces femmes apportaient un zèle parfait; mais pour le rendre plus fructueux, il fallait le régler. Vincent de Paul, établi directeur perpétuel de la compagnie, l'organisa avec ce sens pratique et ce tact qu'il mettait en toutes choses. Dans leurs visites à l'Hôtel-Dieu, les dames devaient s'offrir discrètement à servir les malades avec les religieuses pour participer aux mérites de leurs œuvres; il leur était recommandé d'y paraître simplement vêtues, afin de ne pas contrister la misère des pauvres par le contraste du luxe. Leur mission était de

faire le bien à la vue de tous pour en étendre la sainte contagion, en ayant soin de l'âme encore plus que du corps des malades. Elles

LA PRIÈRE DES ORPHELINS

Une sœur de charité enseigne à prier à des enfants. Peinture de Natoire dans la chapelle des Enfants-Trouvés du parvis Notre-Dame, à Paris ; dix-huitième siècle. — Non loin de cet hospice, aujourd'hui détruit, s'élevait l'église de Saint-Jean-le-Rond, à la porte de laquelle fut abandonné d'Alembert.

devaient parler aux malheureux avec beaucoup de bienveillance et d'humilité, et pour se ménager plus facilement un accès auprès d'eux,

leur procurer des petites douceurs que la maison ne fournissait pas. Pour leur apostolat auprès des malades, Vincent de Paul leur avait remis un petit livre renfermant les principales vérités chrétiennes, qu'elles devaient toujours avoir à la main, afin de ne pas faire les savantes en instruisant ces pauvres gens et de n'avoir pas l'air de parler d'elles-mêmes.

Grâce à ces conseils, les Dames de charité s'ouvrirent facilement l'hôpital et le cœur des malades. Elles arrivaient les mains pleines de toutes sortes de provisions, et à l'heure du repas, les reins ceints du tablier blanc, elles allaient d'un lit à l'autre, présentant à chaque malade ce qu'il désirait, aidant les infirmes à manger et distribuant à tous des paroles d'amitié et d'encouragement. La visite se terminait par une prière à la chapelle, comme elle avait commencé. Vincent de Paul avait partagé les dames en deux classes, donnant aux unes le service, aux autres l'instruction des malades. Dès le début elles eurent pour auxiliaires les Filles de la Charité, installées par Mademoiselle Le Gras dans une maison de louage, près de l'Hôtel-Dieu. Celles-ci préparaient les petites friandises du déjeuner et de la collation; en été, des bouillons au lait, des biscuits, de la gelée, des fruits de la saison; en hiver, des confitures, du fruit cuit, des rôties au sucre. Les Dames et les Filles de la Charité rivalisaient de zèle, et ainsi il s'établit entre elles, à l'Hôtel-Dieu et ailleurs, une sainte communauté d'œuvres, un échange de bons exemples. « Oh! disait Vincent de Paul aux Filles de la Charité, que vous êtes heureuses, mes filles, que Dieu vous ait destinées à un si grand et si saint emploi! Les grands du monde se croient heureux lorsqu'ils peuvent y employer une partie de leur temps, et vous êtes témoins, vous particulièrement, nos sœurs de Saint-Sulpice, avec quel zèle et quelle ferveur servent les pauvres ces bonnes princesses et ces grandes dames que vous accompagnez. »

L'action des Dames de charité s'étendit bientôt au-delà de l'Hôtel-Dieu. Dans de fréquentes assemblées, Vincent de Paul, qui voyait leur nombre croître, excitait aussi de plus en plus leur ardeur. Tout rempli de l'amour divin, il savait en pénétrer les cœurs. Un jour, au sortir d'une de ces pieuses réunions, la présidente de Lamoignon

s'adressant à la duchesse de Mantoue : « Eh bien, madame, lui dit-elle, ne pouvons-nous pas dire, à l'imitation des disciples d'Emmaüs, que nos cœurs ressentaient les ardeurs de l'amour de Dieu pendant que M. Vincent nous parlait? Pour moi, ajoutait-elle humblement, quoique je sois fort peu sensible à toutes les choses qui regardent

LA DAME DE CHARITÉ ET LA SŒUR DE CHARITÉ

D'après un tableau de Duménil, dix-huitième siècle. — La Dame de charité tient un papier à la main, sans doute une requête en faveur de quelque famille indigente. Une Sœur de charité attend la réponse ; elle porte une de ces petites marmites qui avaient fait surnommer les Sœurs de charité « les Sœurs au petit pot ».

Dieu, je vous avoue néanmoins que j'ai le cœur tout embaumé de ce que ce saint homme vient de dire. — Il ne faut pas s'en étonner, reprit Marie de Gonzague ; il est l'ange du Seigneur, qui porte sur ses lèvres les charbons ardents de l'amour divin qui brûle dans son cœur. — Cela est très véritable, ajouta une troisième, et il ne tiendra qu'à nous de participer aux ardeurs de ce même amour. »

Telles étaient les élèves que l'exemple et la parole de Vincent de

Paul formaient. De ces grandes dames il fit, aussi bien que des filles de la campagne, les servantes des pauvres, les ministres les plus dévoués de sa charité. Avec ces nouveaux instruments, le saint va entreprendre de nouvelles œuvres que la Providence lui suggérera pour le bien des hommes et l'honneur de l'Église. Mais en formant cette compagnie de dames, qui s'accrut encore après lui, Vincent de Paul n'établit pas seulement, en face de la société galante et lettrée des salons, un monde nouveau de charité d'où le règne de Louis XIV tira un si grand éclat; il fonda aussi pour les siècles à venir l'apostolat des femmes, une des plus précieuses forces de la religion, un des plus féconds instruments de bien pour la société. Ce qu'était la veuve dans la primitive Église, la dame de charité l'est aujourd'hui. Auxiliaire du prêtre, trésorière des pauvres, collaboratrice des Sœurs de charité, des Petites Sœurs des pauvres et des autres, elle quête à domicile, à l'église, partout et pour tous les besoins; elle est de toutes les bonnes œuvres; elle assiste l'orphelin et la femme en couches; elle visite le grenier du pauvre et la cellule du prisonnier; elle répand l'aumône, l'édification, la prière; elle console, elle soulage, elle accompagne la sœur de charité et prépare la voie au prêtre. Cet office, de tout temps exercé dans l'Église par les femmes les plus vertueuses, Vincent de Paul en a fait une institution. C'est depuis lors que la femme, saintement enhardie par ses leçons, a pris ce rôle nouveau qui l'associe activement au ministère de la charité et de la foi au sein des nations chrétiennes. L'institution existe; elle est une des ces forces latentes qui soutiennent notre société mal assise, il ne lui manque pour porter tous ses fruits que de compter un plus grand nombre d'ouvrières de bonne volonté.

L'HOPITAL

La charité dans les premiers siècles de l'Église. — Institutions hospitalières du moyen âge. — L'antiquité et le christianisme. — L'hôpital dans les temps modernes. — Rôle de saint Vincent de Paul. — Diverses fondations du saint. — L'hôpital du Nom-de-Jésus. — — L'Hôpital général. — La Madeleine. — L'hôpital des forçats à Marseille. — L'hôpital de Sainte-Reine. — La maison de Saint-Lazare. — Traits de charité de saint Vincent de Paul.

Le christianisme primitif avait réalisé la perfection de la charité. Les biens étaient communs entre les premiers fidèles par l'effet de la participation à la même foi. La sainte égalité en Dieu, la vraie fraternité en Jésus-Christ rendaient tous les membres de la communauté chrétienne solidaires les uns des autres. « La multitude de ceux qui croyaient, disent les Actes des Apôtres, n'était qu'un cœur et qu'une âme... Il n'y avait point de pauvres parmi eux, parce qu'on donnait à chacun selon ses besoins. » Ce n'était pas cependant le communisme, car il y avait en réalité des riches et des pauvres; « mais, disait Lactance, chez nous les riches le sont moins parce qu'ils possèdent la richesse, que parce qu'ils la font servir aux œuvres de la justice et de la miséricorde. Ceux qui paraissent pauvres sont riches pourtant, en ce qu'ils ne manquent de rien et surtout en ce qu'ils sont exempts de toute convoitise. » L'hospitalité, l'assistance mutuelle étaient la règle du disciple de l'Évangile. « Souvenez-vous, avait dit saint Paul, d'exercer l'hospitalité et de faire part de vos biens aux autres. » Dès l'origine, la charité s'organise dans l'Église. A côté des douze apôtres occupés au ministère de la parole, apparaissent les sept diacres, Étienne à leur tête, chargés des distributions d'aumônes et de la nourriture des pauvres. Pendant les trois premiers siècles, l'évêque, père de la famille chrétienne, curateur-né des pauvres, est le centre de la charité. De lui partent les aumônes que répandent les mains des diacres et des veuves. Dans le trésor commun de l'Église,

chacun verse de son superflu, d'autant plus abondant que la mortification et le véritable amour du prochain retranchent plus au bien-être et aux commodités de l'existence. « Ces offrandes de la piété ne se consomment point en banquets, observe Tertullien, mais on les emploie à la sépulture des morts, à l'entretien des pauvres, des enfants et des jeunes filles privés de leurs parents, des vieillards que leur âge retient à la maison et de ceux qui ont fait naufrage. On les consacre encore à la nourriture de ceux qui doivent à leur qualité de chrétien d'être condamnés aux mines, abandonnés dans les îles ou enfermés dans des cachots. » Chaque église nourrissait ses pauvres, recueillait les enfants trouvés, les infirmes, les esclaves abandonnés, les vieillards; et c'étaient là les trésors des chrétiens que saint Laurent montrait au préfet de Rome.

Dans ces premiers siècles, la charité était tout individuelle. L'Église veillait aux besoins généraux, mais chacun subvenait pour sa part à ses frères nécessiteux. Avant Constantin, a-t-on pu dire, la maison de tout chrétien était une maison de charité; tout chrétien était lui-même un ministre actif des diverses œuvres de miséricorde. Il n'y avait point alors d'établissements spéciaux pour les indigents et les malades, parce que tous ceux qu'unissait la même foi étaient de la même famille et qu'une même et sainte dilection les portait l'un vers l'autre. Les pauvres étaient visités et secourus chez eux par les diacres au nom de l'Église, et par leurs frères plus fortunés, ou bien ils étaient reçus dans les maisons et participaient aux agapes fraternelles.

Les premières œuvres établies par Vincent de Paul étaient un retour à la pratique des temps primitifs. Il avait institué les Confréries de la charité, la compagnie des Servantes des pauvres et des Dames de charité pour l'assistance à domicile. C'est le mode de bienfaisance le plus conforme à l'esprit évangélique. La visite du pauvre, si salutaire au riche, n'est pas moins bonne pour le pauvre. Elle rapproche les classes, excite davantage la compassion par la vue et le contact de la misère, et en rendant la charité personnelle, la rend plus douce au malheureux. Elle ne brise pas la famille comme l'hôpital et permet d'étendre aux autres membres de la maison le bien fait au malade et à

l'infirme. Cette participation directe aux bonnes œuvres n'est plus seulement l'aumône, c'est aussi l'apostolat; elle réunit, suivant la loi parfaite de miséricorde, l'assistance corporelle et le secours spirituel. Saint Vincent de Paul la préférait aux institutions publiques de bienfaisance sur lesquelles chacun, moyennant une contribution plus ou moins volontaire, se décharge du devoir personnel de la charité. C'est

VUE DU FORUM ROMAIN AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

D'après une gravure d'Israël Sylvestre. — C'est au milieu de l'emplacement occupé par le Forum que les Romains abandonnaient les enfants dont ils ne voulaient pas se charger. Ils y périssaient de froid ou de faim étaient dévorés par les chiens ou ramassés par des entrepreneurs de mendicité. Aristote et Platon enseignaient que les enfants nés difformes ne méritaient pas de vivre.

à quoi il cherchait à ramener les diverses œuvres auxquelles il mettait la main.

Après l'affranchissement du christianisme sous Constantin, les transformations sociales avaient amené une nouvelle organisation de la charité. Au ministère des diacres on vit succéder l'établissement de maisons de secours propres aux divers âges et aux divers besoins. Chaque espèce d'infortune eut comme sa demeure particulière. Le mode primitif d'assistance ne suffisait plus. La communauté chrétienne des

temps de persécution était devenue peu à peu l'empire romain lui-même. Avec la multiplication de la pauvreté au sein de l'Église, il fallut trouver de nouveaux modes de secours, en suppléant à l'action individuelle par des fondations capables d'assurer d'une manière permanente l'entretien des pauvres et le soulagement des diverses nécessités.

L'hôpital remonte à ces temps. Il s'appelle de divers noms et prend toutes les formes du besoin; car il y a des maisons spéciales pour le vieillard et pour l'orphelin, pour les enfants trouvés et les malades, des hospices pour les voyageurs, des refuges pour les vierges et les veuves, des asiles pour les mendiants, les infirmes et les incurables. Du premier coup, la charité de l'Église avait tout inventé en ce genre. Toutes ces fondations commencent à la maison de l'évêque, qui est le premier hospice, et s'épanouissent à l'ombre des églises et des monastères. Les maisons de charité partent à la fois de Jérusalem, de Constantinople, de Rome, pour se propager dans tout le monde chrétien. Après le concile de Nicée, qui prescrit d'établir dans chaque ville un lieu ouvert aux étrangers et aux passants, c'est saint Basile le Grand, surnommé par ses contemporains le Prédicateur de l'aumône, puis saint Jérôme, avec sainte Paule et sainte Mélanie; saint Jean Chrysostome, que les lettrés appellent Jean Bouche-d'Or, et les pauvres, Jean l'Aumônier, puis saint Macaire et les autres, qui fondent des hôpitaux célèbres dans le monde entier, où étrangers, infirmes, indigents, lépreux trouvent abri et secours. Les empereurs chrétiens, Théodose et Justinien, en bâtissent à leur exemple. L'Occident imite l'Orient. Le Tibre voit s'élever sur ses bords le magnifique hôpital de sainte Fabiola, la petite-fille de Fabius, qui n'a d'égal que celui que bâtit dans le même temps saint Pammaque, le descendant de Camille. Rome, la ville des Papes, compte autant de diaconies, c'est-à-dire autant de centres d'aumônes et de maisons hospitalières, que de quartiers.

Après les invasions, qui ravagent tout, ces asiles de la miséricorde chrétienne se relèvent et se multiplient. Chaque église, chaque abbaye devient un hospice en même temps qu'une école. Tout ordre religieux

est un ordre hospitalier. Prêtres et laïques rivalisent d'un saint zèle pour les malheureux. Les fondations charitables, inspirées tantôt par la piété, tantôt par le repentir, constituent aux pauvres des ressources plus abondantes que celles des budgets modernes. Si la misère est parfois grande, grande aussi est le soulagement. En tous temps, des distributions d'argent et de vivres se faisaient à la porte des églises et des monastères ; beaucoup de seigneurs entretenaient près de leur donjon des aumôneries pour les passants et leurs vassaux nécessiteux. L'Europe chrétienne enfin se couvre d'hôpitaux, au-dessus desquels s'élève l'incomparable hôpital romain du Saint-Esprit, la gloire du grand pape Innocent III. Au moyen âge, la France seule en eut jusqu'à vingt mille, auxquels la piété de nos pères avait donné le doux nom de Maisons-Dieu. Des communautés, des confréries les desservaient ; les rois eux-mêmes, un Louis le Débonnaire, un Robert le Pieux, un Louis VII, soignaient les malades. Saint Louis avait inauguré l'hôpital de Compiègne en y portant le premier malade dans ses bras; derrière lui marchaient ses fils et ses barons chargés aussi chacun d'un malade. Rien ne paraissait plus grand alors. Aumônerie, maladrerie, léproserie, l'hôpital portait tous les noms, abritait toutes les afflictions, ou plutôt tout était hôpital. Le dévouement des religieux et du clergé, la compassion des fidèles tenaient lieu d'administration de l'assistance publique ; l'État ne contribuait au service des pauvres que par les largesses des rois.

Mais la Réforme, avec les guerres de religion, vint ruiner ce bel ensemble d'institutions hospitalières qui offraient, sur tous les points de la France, un refuge aux étrangers et aux voyageurs, une infirmerie aux malades, un asile aux vieillards, un abri aux lépreux et aux pestiférés. Avec les abbayes et les églises que la fureur huguenote détruisait ou saccageait partout sur son passage, tombèrent un grand nombre de ces établissements charitables qui étaient toute la ressource du pauvre. Une misère nouvelle s'était produite à la suite des longues guerres religieuses et civiles. Les villes souffraient comme les campagnes. Partout la mendicité s'était multipliée avec l'indigence. Des abus s'étaient introduits aussi dans l'administration des hospices dont

les bénéficiers détournaient parfois les revenus, et les congrégations de divers genres, attachées au service des maladreries, ne s'acquittaient pas toutes convenablement de leur emploi. Il y avait beaucoup à faire pour la charité, et Vincent de Paul paraissait à temps, à la suite de saint Jean de Dieu et de saint Camille de Lellis qui venaient de fonder, l'un en Espagne, l'autre en Italie, des ordres religieux pour l'assistance des malades et des infirmes. Les transformations sociales, les besoins nouveaux ne permettaient plus de s'en tenir aux anciennes pratiques, à l'initiative privée. L'hôpital s'imposait comme la forme principale de l'assistance des pauvres, comme le fondement des institutions charitables dans la société moderne; mais il lui fallait en quelque sorte un législateur. Si cette centralisation de la charité devait avoir pour l'action catholique et pour le bien spirituel des malades les inconvénients du régime administratif, Vincent de Paul y avait pourvu, en créant un ordre spécial de religieuses les mieux faites pour le service des hôpitaux et en répandant parmi les personnes du monde la pieuse pratique de la visite aux malades. Lui-même avait fait son apprentissage à l'hôpital de la Charité, bâti récemment par Marie de Médicis pour les Frères de saint Jean de Dieu. Il y allait tous les jours aider les bons religieux. C'est là qu'il avait rencontré le P. de Bérulle, et il y laissa après lui, pour continuateur de ses exemples, l'admirable Claude Bernard, dit « le pauvre prêtre », un des plus grands amis des pauvres.

En même temps donc qu'il suscita autour de lui, par son zèle, par son exemple, un immense mouvement de charité individuelle, et qu'il imprima dans toutes ses œuvres un vigoureux élan à l'association libre, à l'action privée, il travailla aussi plus efficacement que personne au développement et à l'organisation des établissements hospitaliers.

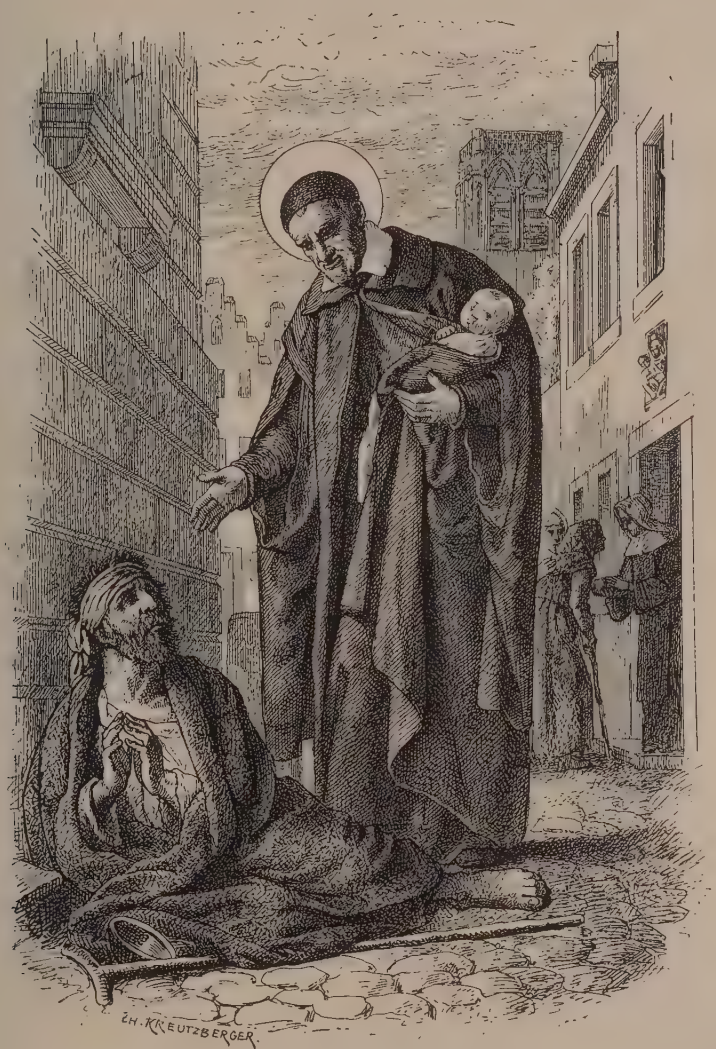
Sa première création en ce genre fut celle des Enfants-Trouvés. Il n'y avait pas un hôpital dans tout le monde païen. Quelle misère aurait-il recueillie quand, pour la plus touchante de toutes, pour la détresse des enfants sans mère, le paganisme n'avait même pas de pitié? Les législations antiques étaient dures pour les petits, surtout pour les enfants. Avec les effets inhumains de la puissance paternelle

JÉSUS-CHRIST MODÈLE DE LA CHARITÉ ENVERS LES ENFANTS

Tableau de Hesse, dix-neuvième siècle. — « Laissez les petits enfants venir à moi, disait Jésus, car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent.....
Et si quelqu'un reçoit en mon nom un enfant tel que ceux-ci, c'est moi-même qu'il reçoit. »

qui permettait au père de tuer ou de vendre ses fils, avec les sottes superstitions qui commandaient l'immolation des nouveau-nés, il y avait les suites abominables de l'impudicité du culte et des fêtes publiques. Quand le christianisme parut, l'exposition des enfants, l'avortement et l'infanticide étaient les pratiques ordinaires de Rome. Lactance s'adressant à Constantin lui disait : « Qui pourrait croire qu'il soit permis d'écraser des enfants à peine nés? C'est la plus grande des impiétés... Et que penser de ceux qui préfèrent, par une fausse tendresse, les exposer? Ils ne sont pas non plus innocents ces parents qui jettent le fruit de leurs entrailles en proie aux chiens dévorants, qui les livrent, autant qu'il est en eux, à une mort plus cruelle que celle qu'ils leur auraient donnée en les étouffant eux-mêmes. De quelque côté que l'on considère cette conduite des parents, on la voit empreinte de la plus extrême barbarie. S'ils les tuent, ils ne laissent pas même aux autres l'occasion d'exercer leur pitié; s'ils les exposent et que ces pauvres petites créatures soient recueillies par des étrangers, voilà qu'ils les ont condamnés à l'esclavage ou à la prostitution. » Un mot de l'Évangile change cette barbarie. « Laissez venir à moi les petits enfants », avait dit Jésus, et le premier empereur chrétien met la divine parole en action. La loi, devenue chrétienne avec Constantin, punit l'infanticide, défend l'exposition des enfants, et la charité, devenue libre, recueille les petits abandonnés. La protection de l'Église entoure les nouveau-nés; jusque dans ses conciles elle s'occupe de leur sort. C'est à la tendresse de ses vierges qu'elle les confie et elle leur tend les mamelles de sa charité. Les enfants ne sont plus exposés dans les forêts ou au bord des eaux; on les porte dans les églises, qui deviennent leur premier berceau. Des institutions se fondent autour des abandonnés et des orphelins; les mœurs chrétiennes du moyen âge pourvoient aux besoins de ces petits.

Mais au temps de saint Vincent de Paul, la misère et le dérèglement avaient accru le nombre de ces innocentes victimes. L'odieux des naissances illégitimes pesait aussi sur elles et détournait la compassion. A Paris, les rapports du lieutenant du Châtelet constataient qu'il n'y avait pas moins de trois ou quatre cents enfants exposés

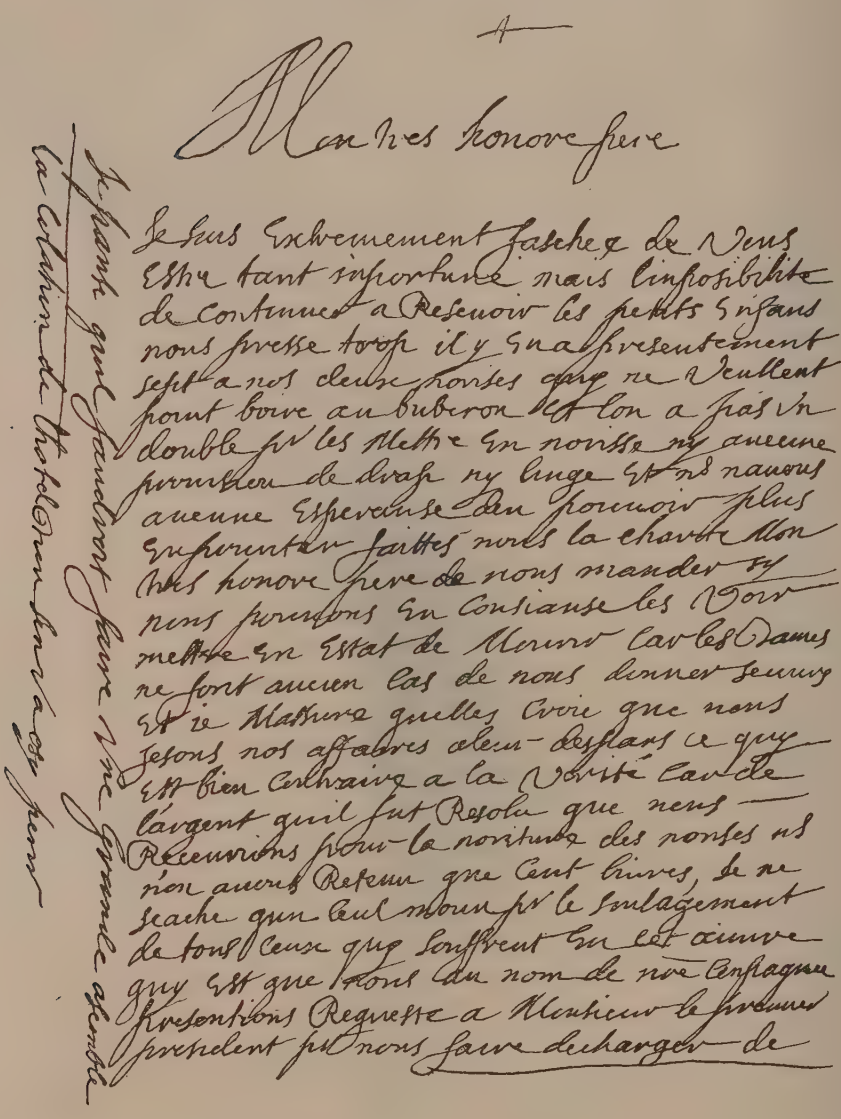


SAINT VINCENT ET LE MENDIANT

Vincent arrache un enfant des mains d'un mendiant qui lui déformait les membres : « Barbare ! s'écrie-t-il, vous m'avez bien trompé; de loin je vous avais pris pour un homme ! » (Voir page 188.) — Gravure communiquée par la *Société de Dusseldorf pour la propagation des bonnes images.* (Paris, Schulgen.)

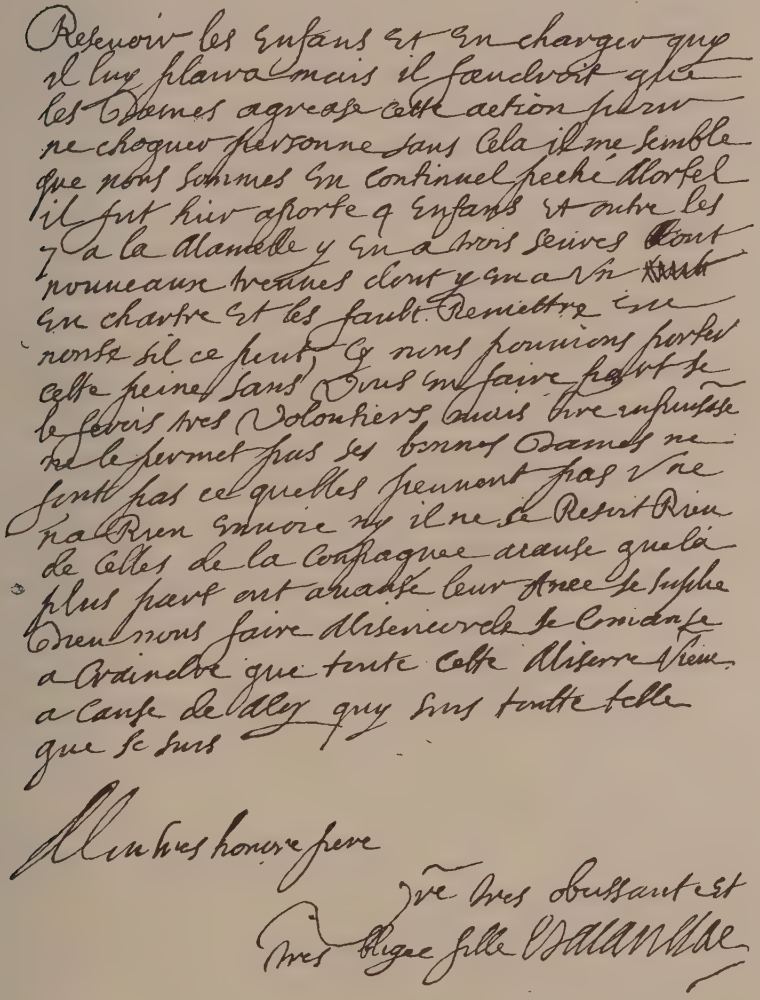
chaque année. La police les ramassait et les faisait porter dans une maison dite de *la Couche,* où ils ne recevaient que des soins mercenaires. C'était une honte pour la France chrétienne.

Fac-similé d'une lettre de Mademoiselle Le Gras à saint Vincent de Paul.



Mon tres honore pere,

Je suis extremement fasche de vous estre tant inportune, mais l'imposibilite de continuer a resevoir les petits enfans nous presse trop. Il y en a presentement sept a nos deux norises quy ne veullent point boire au buberon, et lon a pas un double pour les mettre en norisse, ny aucune provision de drap ny linge, et nous



navons aucune esperanse den pouvoir plus enprunter. Faittes nous la charite, mon tres honore pere, de nous mander sy nous pouvons en consianse les voir mettre en estat de mourir, car les Dames ne font aucun cas de nous donner secours, et je massure quelles croie que nous fesons nos affaires à leur despans, ce quy est bien contraire à la verité, car de l'argent quil fut resolu que nous recevrions pour la noriture des norises nous n'en avons retenu que cent livres. Je ne sache qun seul moien pour le soulagement de tous ceux quy souffrent en cet œuvre, qui est que nous, au nom de notre Conpagnie, presentions requeste a monsieur le premier

president pour *nous faire decharger de* resevoir les enfans et en charger quy il lui plaira, mais il faudroit que les Dames agrease cette action pour ne choquer personne, sans cela il me semble que nous sommes en continuel peché mortel. Il fut hier aporte 4 enfans, et outre les 7 a la mamelle, y en a trois sevres tout nouveaux treuves, dont y en a un en chartre, et les faut remettre en norise s'il se peut. Cy nous pouvions porter cette peine sans vous en faire part je le ferois tres volontiers, mais notre inpuisanse ne le permet pas. Ses bonnes Dames ne font pas ce quelles peuvent, pas une n'a rien envoie, ny il ne se resoit rien de celles de la Conpagnie, a cause que la plus part ont avansé leur anee. Je suplie Dieu nous faire misericorde, je comanse a craindre que toute cette misere viene a cause de moy quy ecris toutte telle que je suis,

Mon tres honore pere,

Votre tres obeissante et tres obligee fille

L. MARILLAC.

Je panse qu'il faudroit faire une grande asemble. La colation de lhotel Dieu sen va osy perir.

Un soir, Vincent de Paul aperçoit aux portes de la ville un mendiant occupé à déformer les membres d'un de ces nouveau-nés, dans le dessein d'exploiter son infirmité. Indigné, il vient à lui : « Ah! barbare, s'écrie-t-il, vous m'avez bien trompé : de loin je vous avais pris pour un homme. » Et il lui arrache sa victime, l'emporte dans ses bras, traverse Paris en faisant appel à la pitié des passants, et, suivi de la foule, il le porte à la Couche Saint-Landry. Une femme veuve, avec deux servantes seulement, administrait la maison. Les enfants, trop nombreux, étaient mal soignés, mal nourris. La plupart mouraient dans le premier âge et quelques-uns sans baptême. Souvent ils servaient à d'indignes trafics. La cupidité des servantes les livrait pour quelque argent à des bateleurs, à des gueux qui venaient soi-disant les réclamer et qui se servaient d'eux pour leurs ignobles professions, d'autres fois à des spéculateurs qui les introduisaient dans les familles pour troubler l'ordre des successions, ou même aux entrepreneuses de débauche. Quand ces pauvres petits êtres n'étaient pas l'objet de ces odieux commerces, ils passaient aux mains de nourrices criminelles dont l'industrie était de les faire mourir promptement. Vincent de Paul entrevit ces horreurs et son cœur en fut ému. Toutefois, sage jusque dans les ardeurs les plus vives de sa compassion,

SAINT VINCENT ÉTABLIT L'ŒUVRE DES ENFANTS TROUVÉS

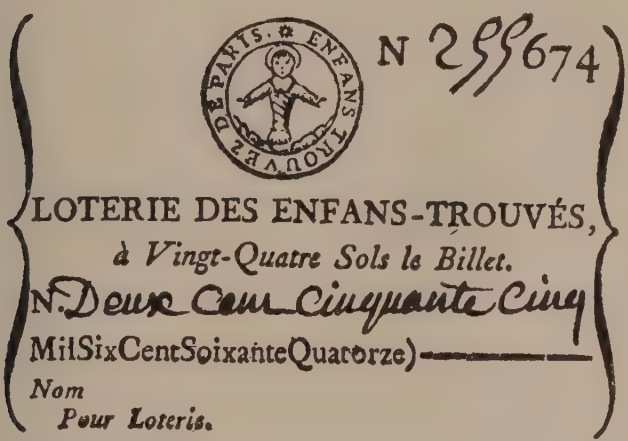
VITRAIL DE M. CLAUDIUS LAVERGNE POUR LA CHAPELLE DE L'HOPITAL DE TOURCOING (NORD), DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Saint Vincent conjure les Dames de ne pas abandonner les enfants trouvés : « Cessez, leur dit-il, cessez d'être leurs mères pour devenir à présent leurs juges; leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages: il est temps de prononcer leur arrêt. Ils vivront si vous continuez d'en prendre un charitable soin; ils périront, au contraire, infailliblement, si vous les abandonnez. »

Imp. Lemercier & Cie, Paris

il ne voulut rien entreprendre avant de bien connaître ce qu'il y avait à faire. Il chargea plusieurs dames de l'assemblée d'étudier le service intérieur de la Couche; elles lui rapportèrent que ces enfants étaient plus malheureux que les petits innocents massacrés par Hérode. Vincent aurait voulu les prendre tous sous sa protection. Il fallut se borner. On en tira douze au sort. Le saint bénit ces élus de la Providence et leur donna pour mère Mademoiselle Le Gras avec ses Filles de la Charité.

Une œuvre nouvelle commençait, l'œuvre de prédilection du grand



BILLET DE LOTERIE POUR LES ENFANTS TROUVÉS

Fac-similé d'un billet du dix-septième siècle conservé à la Bibliothèque royale de Bruxelles.

saint Vincent de Paul. C'était en 1638. A mesure que les ressources augmentaient, le bon père courait à la Couche et ramenait dans ses bras quelques-uns de ces infortunés petits êtres. Comme il aimait cette chère famille adoptive! La nuit même, en hiver, à l'heure du crime et de la débauche, il s'en allait quelquefois par les rues ramassant ceux des pauvres abandonnés que la Providence mettait sous ses pas. Avec quelle tendresse, sous l'œil peut-être de la malheureuse mère qui guettait son passage, il recueillait l'innocente victime de la misère ou de la faute, qu'il réchauffait sur son cœur et ranimait de ses caresses! Jamais enfant eut-il langes plus doux que ce saint manteau, relique

immortelle de sa charité, dont il enveloppait leurs petits membres froids? On rapporte que, dans une de ses expéditions nocturnes, il fut rencontré par des voleurs armés qui voulurent d'abord le dépouiller; mais au nom de Vincent de Paul ils tombèrent à ses genoux pour lui demander sa bénédiction. Les sœurs tenaient un journal de la maison. Un jour on y lisait : « Le pauvre Monsieur Vincent est transi de froid; il nous arrive avec un enfant, il est sevré celui-là; c'est pitié de le voir... Mon Dieu, mon Dieu, qu'il faut avoir le cœur dur pour abandonner ainsi une pauvre petite créature! » Un autre jour : « L'air est bien vif; M. Vincent est venu nous visiter. Il a couru bien vite à ses petits enfants. C'est merveille d'entendre ses douces paroles : les petites créatures l'écoutent comme un père. J'ai vu ses larmes couler : un de nos enfants est mort. « C'est un ange, s'est-il écrié; mais il est « bien dur de ne plus le voir! »

Pendant plusieurs années, le sort continua, faute de ressources, à désigner ceux des enfants de la Couche qui devaient être reçus à la maison de Saint-Victor. Vincent de Paul souffrait dans son cœur de ces préférences; il aurait voulu tout recueillir, tout sauver. Le nombre des délaissés croissait en même temps que celui des adoptés. A la fin, le bon père se décida à mettre cette nouvelle charge sur ses Dames de charité. Il les réunit en assemblée générale, et leur exposa si vivement combien l'œuvre des enfants trouvés était agréable à Dieu et leur serait salutaire, qu'elles s'engagèrent toutes à s'en occuper. Ce n'était point assez : il y intéressa la reine. Après plus de vingt ans de prières et d'attente, la pieuse Anne d'Autriche venait de donner un héritier à la couronne de France. Pour attirer les bénédictions du ciel sur l'enfant à naître, Louis XIII avait mis sa personne et ses États sous la protection de la sainte Vierge, et, en exécution de son vœu, la reine allait élever le beau temple du Val-de-Grâce à Jésus dans sa crèche : *Jesu nascenti Virginique matri.* Quel moment plus propice pour intéresser le cœur de la nouvelle mère aux malheureux nouveau-nés de la rue? Par la reine, Vincent arriva aussi jusqu'au roi. En deux fois, Louis XIII donna douze mille livres de rente aux pauvres enfants trouvés de Paris, « imitant la piété et la charité de

SAINT VINCENT DE PAUL PÈRE DES ENFANTS ABANDONNÉS

Groupe de marbre blanc dans l'église de Saint-Sulpice, à Paris. Sculpture de M. Cabuchet, dix-neuvième siècle.

notre Seigneur et Père, qui sont vertus vraiment royales », disait ce monarque, qui fut vraiment père aussi.

Mais les besoins de l'institution ne cessaient d'augmenter. Un grand nombre d'enfants étaient entretenus, et la dépense atteignait quarante mille livres. Les Dames de charité voulaient y renoncer. Vincent de Paul, qui nourrissait dans le même moment la Lorraine, quêtait ou empruntait pour sa chère famille ; Mademoiselle Le Gras et ses filles travaillaient de leurs mains et donnaient tout pour soutenir la dépense. L'œuvre menaçait de tomber. Alors l'homme de Dieu réunit les dames en assemblée. Fallait-il poursuivre ou abandonner l'entreprise? « Vous êtes libres, mesdames, leur dit-il... Mais, avant de prendre une résolution, veuillez réfléchir à ce que vous avez fait, à ce que vous allez faire. Par vos charitables soins, vous avez jusqu'ici conservé la vie à un très grand nombre d'enfants qui, sans ce secours, l'auraient perdue pour le temps et peut-être pour l'éternité. Ces innocents, en apprenant à parler, ont appris à connaître et à servir Dieu. Quelques-uns d'entre eux commencent à travailler et à se mettre en état de n'être plus à charge à personne. De si heureux commencements ne présagent-ils pas des suites plus heureuses encore? » L'auditoire hésitait encore, après toutes les raisons données en faveur de l'institution. Le saint tire de son cœur ce dernier argument, cette péroraison d'une éloquence si grande et si pathétique : « Or sus, mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants. Vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnées. Voyez maintenant si vous voulez les abandonner. Cessez d'être leurs mères, pour devenir à présent leurs juges : leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages : il est temps de prononcer leur arrêt et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront, si vous continuez d'en prendre un charitable soin; et au contraire, ils mourront et périront infailliblement, si vous les abandonnez : l'expérience ne vous permet pas d'en douter. »

A la voix du saint, les larmes coulent, la charité vote et l'œuvre est

VUE DE L'ÎLE « SAN BARTOLOMEO », A ROME (ÉTAT ACTUEL)

Cette île s'appelait anciennement l'île *Tibérine ;* elle renfermait un temple d'Esculape auprès duquel les Romains païens exposaient leurs esclaves malades et incurables, qui y périssaient abandonnés.

sauvée. Louis XIII donne d'abord le château de Bicêtre pour y loger les enfants trouvés ; puis on les transporte dans une maison plus saine du faubourg Saint-Lazare. Douze Filles de la Charité sont préposées à leur éducation. Des nourrices de campagne élèvent les nouveau-nés ; après le sevrage, les petits reviennent apprendre à parler et à prier Dieu, les plus grands s'exercent, sous la direction des sœurs, à quelque travail manuel, en attendant l'âge de prendre un état.

Tel fut le premier hospice des enfants trouvés. Vincent de Paul avait réalisé merveilleusement la parole du prophète : que s'il se trouvait des mères assez dénaturées pour oublier et délaisser leurs propres enfants, la divine Providence prendrait soin d'eux et leur rendrait des mères meilleures. L'œuvre qu'il avait fondée, il la soutint toute sa vie de ses conseils et de ses bienfaits. Père nourricier, il visitait souvent sa petite famille, encourageant les sœurs, excitant le zèle des dames, apportant les aumônes de la générosité publique. Sa sollicitude s'étendait sur les nourrissons de la campagne, qu'il avait placés sous le patronage des confréries de charité, et il les faisait visiter chez leurs nourrices par les anges de Mademoiselle Le Gras ou par quelques-unes des dames messagères de sa tendresse.

Pour continuer Vincent de Paul, ce n'était pas trop de Louis XIV. A la mort du saint, le roi prit l'œuvre à sa charge et bâtit l'hôpital des Enfants-Trouvés. L'institution était si sagement établie sur les règles de son fondateur, qu'elle passa avec la même organisation dans toutes les provinces. Elle avait pour complément le tour, ingénieuse invention de la charité chrétienne, qui recevait les enfants exposés, sans voir la mère, sans connaître le secret de la faute ou du malheur, que la crainte d'une révélation eût changé en crime.

Après l'enfance, la vieillesse. Vincent de Paul savait pourvoir à tout. Son cœur ne pouvait rester étranger à aucune infortune, ni son génie d'organisation laisser quelque souffrance qu'il n'eût pas enseigné à secourir. Dieu lui donna l'occasion de travailler aussi pour les vieillards. Un pieux bourgeois de Paris, plein de confiance en la charité inventive et inépuisable du grand intendant des pauvres, était venu le

trouver sans autre dessein que de consacrer une somme considérable à quelque œuvre de piété, et sans autre clause de sa libéralité que de rester entièrement inconnu aux hommes. Avec sa prudence ordinaire, le saint prit son temps; mais, après avoir réfléchi devant Dieu au meilleur emploi de cette somme, il n'hésita point, vieux, infirme et surchargé d'affaires, à se mettre dans une nouvelle entreprise. Il conçut le projet de fonder un hôpital de retraite pour les pauvres artisans réduits par l'âge à la mendicité, estimant que ce serait exercer une double charité envers eux que de subvenir tout

GALÈRE MAXIMIEN, EMPEREUR ROMAIN (292-311)

D'après une médaille du temps. — Pour débarrasser Rome des malheureux et des pauvres, Galère Maximien ordonna un jour de les rassembler dans des barques et de les noyer. — Les trois déesses symbolisent les trois métaux : or, argent et bronze. (W. Fœhner, *Les Médaillons de l'empire romain.*)

ensemble aux besoins de leurs corps et aux nécessités spirituelles de leurs âmes. L'idée agréa au donateur; celui-ci y mit seulement pour condition que l'administration spirituelle et temporelle de l'hôpital demeurerait toujours au supérieur général de la Congrégation de la Mission.

Immédiatement, Vincent achète deux maisons avec un grand terrain au faubourg Saint-Laurent, les meuble de lits, de linge, de tous les ustensiles d'un hôpital, établit une petite chapelle, et, avec l'argent de reste, constitue une rente annuelle à l'établissement. L'installation terminée, il reçoit quarante pauvres vieillards, vingt hommes et vingt femmes, qu'il place en deux corps de logis séparés l'un de l'autre, mais disposés de telle sorte que tous les pensionnaires, chaque sexe à part, peuvent entendre la même messe, assister à la même lecture de

table, prendre leur repas en commun, sans se voir ni se parler. Pour les occuper, selon leurs petites forces et leurs industries, il fit préparer des métiers et des outils convenables aux différentes professions, voulant que le travail régnât dans la maison. Enfin il établit des Filles de la Charité pour leur service et leur donna pour aumônier un prêtre de la Mission. Lui-même fut le premier à les diriger et à les instruire, leur recommandant l'union entre eux, la piété et la reconnaissance envers Dieu qui les avait tirés du besoin, pour leur procurer une retraite si douce à leur indigence et si avantageuse à leur salut.

La nouvelle maison des vieillards s'appela l'hôpital du Nom-de-Jésus. On ne tarda pas à venir la visiter. La vue de cet établissement si bien réglé faisait songer à la misère et au désordre des mendiants, si nombreux alors. Paris en était infesté. Ses rues recélaient quantité de tripots et de repaires infects où se réunissaient, le jour et la nuit, des milliers de pauvres, de vagabonds et de malfaiteurs. Les cours des Miracles, peuplées de hideux truands, étaient de véritables écoles du crime, inaccessibles à la police. Les malheurs publics avaient accru la mendicité. Tout le monde se plaignait d'un fléau qui déshonorait la capitale du royaume très chrétien et menaçait la sécurité publique. « Personne, disait Fléchier, ne discernait plus les pauvres de nécessité d'avec ceux de libertinage. On ne savait, en donnant l'aumône, si on soulageait la misère, ou si l'on entretenait l'oisiveté. On voyait des troupes errantes de mendiants, sans religion et sans discipline, demander avec plus d'obstination que d'humilité, voler souvent ce qu'ils ne pouvaient obtenir, attirer les yeux du public par des infirmités contrefaites, et venir jusqu'au pied des autels troubler la dévotion des fidèles. On se contentait de ces désordres, qu'on croyait impossible de corriger. Il fallait de la sagesse pour disposer les moyens, de la fermeté pour surmonter les obstacles, de grands biens pour fournir les fonds, une piété encore plus grande pour établir un ordre et une discipline salutaires parmi des hommes déréglés. »

Ce que la puissance de Richelieu lui-même n'avait pu faire pour combattre un tel mal, la charité de sa pieuse nièce l'entreprit. Frappée

L'HOSPITALITÉ

Jésus-Christ, sous les traits d'un pèlerin, reçoit l'hospitalité de deux religieux dominicains. Fresque de Fra Angelico au musée de Saint-Marc, à Florence, quinzième siècle. — C'est Jésus-Christ lui-même que saint Vincent voulait honorer en accueillant les pauvres à Saint-Lazare et dans les hospices.

du bel ordre de l'hôpital du Nom-de-Jésus, la duchesse d'Aiguillon forma le dessein d'un grand hôpital pour y renfermer les quarante mille

mendiants et vagabonds de la capitale. Elle s'en était ouverte à la reine et à plusieurs dames de charité qui l'avaient approuvé. A la première assemblée des dames, dont elle était la présidente, elle communiqua au vénérable supérieur de la Mission ses vues, en le priant d'en aider l'exécution. « Dieu, disait-elle, qui était visiblement avec lui et qui avait béni toutes ses entreprises, bénirait encore celle-là, s'il voulait s'en occuper, et la ferait triompher là où les plus puissants ministres et les rois avaient échoué. » Vincent de Paul mit sa prudence ordinaire à s'engager dans une affaire d'une telle importance; mais le zèle des dames précipita l'entreprise. La reine donna les vastes bâtiments et les jardins de la Salpêtrière; la duchesse d'Aiguillon, cinquante mille livres, et Mazarin, à sa demande, trois fois autant. L'œuvre était fondée, et le nouvel établissement prit le nom d'Hôpital général.

Dans leur ardeur, les dames voulaient tout faire à la fois et tout d'un coup. « Les ouvrages de Dieu, leur disait le saint, se font peu à peu; ils ont leurs commencements et leurs progrès. Que faut-il donc faire? Aller doucement, beaucoup prier Dieu et agir de concert. » Les dames auraient voulu qu'on usât même de contrainte pour amener les mendiants à l'hôpital; l'esprit de mansuétude du bon prêtre répugnait à ce moyen. « Selon mon sentiment, leur déclarait-il, il ne faut faire d'abord qu'un essai et prendre cent ou deux cents pauvres, et encore seulement ceux qui viendront de leur bon gré, sans en contraindre aucun. Ceux-là étant bien traités et bien contents, donneront de l'attrait aux autres; et ainsi on augmentera le nombre à proportion que la Providence amènera des fonds. On est assuré de ne rien gâter en agissant de la sorte; et au contraire, la précipitation et la contrainte dont on userait, pourraient être un empêchement au dessein de Dieu. Si l'œuvre est de lui, elle réussira et subsistera; mais si elle est seulement de l'industrie humaine, elle n'ira pas trop bien, ni beaucoup loin. »

Des obstacles ralentirent d'eux-mêmes la marche de l'œuvre. Le Parlement, craignant des émeutes de mendiants, fit d'abord quelque opposition; mais ses membres les plus éminents, le premier président Pomponne de Bellièvre, qui dota l'établissement de vingt mille écus,

SAINT VINCENT PRÈCHE A L'HÔPITAL DU NOM DE JÉSUS

Vitrail de M. Claudius Lavergne pour la chapelle de l'hôpital de Tourcoing, dix-neuvième siècle. — Le saint instruit les vieillards pauvres recueillis dans l'hôpital du Nom-de-Jésus, fondé par ses soins.

et Lamoignon qui lui succéda, finirent par entrer dans l'entreprise. Un édit de Louis XIV, devenu roi, venait enfin affermir et développer ce projet d'hôpital.

Comme autrefois les magistrats de Florence, voyant leur cité riche et puissante, avaient résolu par décret public d'élever à la gloire de Dieu un temple « de la plus grande et prodigue magnificence », ainsi le jeune monarque, dans sa reconnaissance pour la visible protection du ciel et le bonheur de ses victoires, décidait, non par ordre de police, mais par le seul motif de charité, de bâtir aux pauvres mendiants, comme membres vivants de Jésus-Christ, le plus magnifique asile qui se fût jamais vu. Tel était le célèbre édit de 1656, qui jeta les fondements du nouvel Hôpital général, et le dota royalement pour des siècles avec le concours des aumônes chrétiennes. Les constructions neuves s'élevèrent rapidement. A peine furent-elles achevées, que l'histoire, la poésie et l'éloquence les célébrèrent à l'envi, comme un des plus grands ouvrages du siècle. « Sortez un peu hors de la ville, s'écriait Bossuet, et voyez cette nouvelle ville qu'on a bâtie pour les pauvres, l'asile de tous les misérables, la banque du ciel, le moyen commun assuré à tous d'assurer ses biens et de les multiplier par une céleste usure. Rien n'est égal à cette ville; non, ni cette superbe Babylone, ni ces villes si renommées que les conquérants ont bâties. Là on tâche d'ôter de la pauvreté toute la malédiction qu'apporte la fainéantise, de faire des pauvres selon l'Évangile. Les enfants sont élevés, les ménages recueillis, les ignorants instruits reçoivent les sacrements. »

L'édit qui ordonnait l'établissement d'un hôpital général pour le renfermement des pauvres mendiants de la ville et des faubourgs, interdisait en même temps la mendicité. « Pour ôter la mendicité, dit Bossuet dans sa *Politique sacrée*, il faut trouver des remèdes contre l'indigence. » Ici le remède était trouvé. Les pauvres auxquels on interdisait le vagabondage des rues et l'industrie de la mendicité, trouvaient à l'hôpital une demeure, les moyens de vivre et l'emploi de leur temps. La politique ne devait pas plus, et la charité ne pouvait faire mieux. Au moment où l'Hôpital général allait s'ouvrir, en même

temps que la Salpêtrière, la *Grande* et la *Petite Pitié,* Bicêtre et autres dépendances aux mendiants, Vincent de Paul écrivait : « L'on va ôter la mendicité de Paris et ramasser tous les pauvres en des lieux propres pour les entretenir, instruire et occuper. C'est un grand dessein, et fort difficile, mais qui est bien avancé, grâce à Dieu, et approuvé de tout le monde. Beaucoup de personnes lui donnent abon-

LA PORTE SAINT-BERNARD, A PARIS

D'après une gravure de Mérian, dix-septième siècle. — Auprès de cette porte, aujourd'hui détruite, s'élevait, sur le bord de la Seine, une vieille tour que saint Vincent de Paul, avec l'agrément du roi Louis XIII, avait transformée en hôpital pour les forçats de passage à Paris.

damment, et d'autres s'y emploient volontiers... Le roi et le Parlement l'ont puissamment appuyé, et, sans m'en parler, ont destiné les Prêtres de notre Congrégation et les Filles de la Charité pour le service des pauvres, sous le bon plaisir de M^gr^ l'archevêque de Paris. Nous ne sommes pourtant pas encore résolus de nous engager à ces emplois, pour ne pas assez connaître si le bon Dieu le veut; mais si nous les entreprenons, ce ne sera d'abord que pour essayer. » Le roi avait, en effet, nommé le supérieur général de la Mission directeur spirituel de l'hôpital, en même temps qu'il nommait le premier prési-

dent du Parlement de Paris directeur temporel. Quel autre méritait plus cette charge de directeur de l'Hôpital général que celui qui en avait fourni le modèle et donné le règlement? Il ne convint pas, pour plusieurs raisons, à Vincent de Paul ni à sa congrégation, de l'accepter; mais il se substitua un des prêtres les plus zélés de la conférence du mardi à Saint-Lazare, le docte et pieux Abelly, et il y laissa ses Dames de charité, dont le concours et les aumônes contribuèrent si efficacement au soutien de cet établissement.

L'institution fondée par l'initiative de la pieuse duchesse d'Aiguillon et le conseil de saint Vincent de Paul était si bien établie, que non seulement elle délivra Paris de la mendicité, en abritant jusqu'à vingt mille pauvres par an, mais qu'elle servit de modèle aux principales villes du royaume, qui, à l'instigation de Louis XIV, en adoptèrent le système.

Tout tournait à la charité dans ce noble siècle de saint Vincent de Paul. Jamais on ne vit naître à la fois tant d'institutions de bienfaisance et tant d'œuvres de piété; jamais on ne vit un tel nombre de personnes distinguées par leur naissance et leur mérite faire un si digne emploi de la richesse. C'est un des effets de la vertu de notre saint d'avoir suscité ou attiré à lui tant d'âmes généreuses, éprises à son exemple des belles ardeurs du dévouement. Il n'y en avait point parmi elles de plus zélées, avec l'admirable madame de Miramion, que cette grande duchesse d'Aiguillon, qui ne fut grande, a dit Fléchier, que pour servir Dieu noblement, riche, que pour assister libéralement les pauvres de Jésus-Christ. Depuis sa mission à Marseille, Vincent avait conçu avec Philippe de Gondi, le général des galères, le projet de fonder un hôpital pour les forçats auxquels la maladie rendait plus affreux le séjour de leur dure prison. Quand Richelieu, vainqueur à la journée des Dupes, eut réuni à son pouvoir la juridiction de la marine, l'ancien aumônier général des galères intéressa à la fois sa piété et la politique à l'hôpital de Marseille; mais le tout-puissant ministre mourut avant d'avoir pu achever cette œuvre. Ce fut encore sa nièce qui mena à bonne fin l'entreprise avec les biens que lui avait légués le cardinal et avec l'aide de son saint directeur.

VUE DE L'HOSPICE DE LA SALPÊTRIÈRE, A PARIS

D'après le dessin de Rigaud, dix-septième siècle. — Saint Vincent fut l'âme de cette grande fondation destinée à servir d'asile aux vieillards des deux sexes. Anne d'Autriche donna les bâtiments et les jardins, la duchesse d'Aiguillon cinquante mille livres, et Mazarin, à sa demande, trois fois autant. C'est à la Salpêtrière que Bossuet prononça le fameux panégyrique de saint Paul, réputé son chef-d'œuvre.

La misère des mendiants et des forçats n'était point la seule à solliciter une assistance particulière. Il y avait eu, dès le premier jour, comme une pieuse émulation parmi les femmes de l'entourage de Vincent à s'appliquer aux diverses industries de la charité. Une d'elles, Madame de Pollalion, après avoir été l'une des dames les plus actives de l'assemblée, avait accompagné Mademoiselle Le Gras dans les campagnes, vêtue en servante, pour l'aider à instruire et à soigner les pauvres. Elle eut ensuite l'inspiration de se consacrer particulièrement aux pauvres filles abusées et repentantes, et à celles que leur jeunesse, jointe à l'indigence et à l'inconduite de leur famille, exposait à un péril certain. Sa fortune ne suffisant pas à cette pieuse entreprise, on la voyait s'en aller à pied par les rues, quêtant auprès de ses amies et des personnes généreuses le surplus. Ni cette œuvre ni aucune autre ne semblaient possibles sans le bon M. Vincent. C'est avec lui encore qu'elle se fit. L'hôpital de la Pitié, dont il était alors supérieur, offrait un refuge tout trouvé pour ces pauvres filles. Madame de Pollalion en réunit d'abord une quarantaine, qu'elle entretenait à ses frais. Ce fut le point de départ d'une œuvre beaucoup plus importante qui se changea en congrégation religieuse, et au succès de laquelle le vénérable père contribua encore. Dans le même temps, madame de Miramion, sous l'inspiration aussi de Vincent de Paul, obtenait de la police quelques-unes des filles perdues qu'on voulait enfermer pour l'exemple des autres, prenait une maison pour elles au faubourg Saint-Antoine, et fondait une école de vertu, d'où ces malheureuses créatures sortaient repentantes, et avec des moyens honnêtes d'existence. Vincent avait contribué plus directement encore à une institution antérieure du même genre, commencée par un riche marchand de vin de Paris, Robert de Montry, et reprise par la marquise de Maignelay. Cette pieuse dame, l'une des plus généreuses trésorières de Vincent de Paul, mérita par ses largesses d'être appelée la fondatrice de la nouvelle maison de retraite de la Madeleine, établie près du Temple. Sa générosité ne suffisait pas à l'œuvre. Du vivant de saint François de Sales, on l'avait prié d'en confier le soin aux Filles de Sainte-Marie qui paraissaient les plus propres à diriger ces pécheresses pénitentes.

« Plus tard, peut-être, avait répondu le saint évêque; il n'est pas encore temps. » Le temps vint avec Vincent de Paul. Supérieur des Sœurs de la Visitation, il n'hésita plus, après avoir beaucoup prié et consulté, selon son habitude, à les charger d'une œuvre faite pour les effrayer d'abord. Par ses conseils, les difficultés d'une telle entreprise s'évanouirent et la maison des Pénitentes de la Madeleine devint une

L'HÔPITAL D'ALISE-SAINTE-REINE, EN BOURGOGNE

État actuel d'après une photographie. — Cet hôpital fut fondé par le conseil de saint Vincent, qui le plaça ensuite sous le patronage de la reine Anne d'Autriche.

vraie communauté de religieuses, qui en produisit d'autres semblables à Rouen et à Bordeaux. Lui-même avait conçu, vers la fin de sa vie, le projet d'un grand hôpital pour les femmes et les filles abandonnées et pour celles que le désordre avait conduites à la maladie. La mort le surprit trop tôt; mais son idée ne fut pas perdue.

A qui restait-il à penser, après s'être occupé des vieillards et des malades, des mendiants et des forçats, des enfants trouvés, des filles perdues? Vincent de Paul n'oublia pas les pèlerins, les passants

infirmes et nécessiteux, objet d'une si tendre compassion au moyen âge. Alise, le village de Bourgogne qui dispute à Alaise l'honneur d'avoir servi de dernier rempart à l'indépendance gauloise, possédait des eaux thermales et un tombeau illustre, où se rendaient chaque année un grand nombre d'infirmes et de pèlerins. Un bourgeois de Paris, nommé des Noyers, ayant été avec sa femme chercher la santé au tombeau de sainte Reine, la glorieuse vierge et martyre de la Bourgogne, y fut ému de pitié de voir tant de personnes réduites, après les fatigues du voyage, à coucher sur la terre ou dans les granges, et ne trouvant pas même les consolations spirituelles du pèlerinage. Ce pieux étranger avait résolu, avec un prêtre de la Doctrine chrétienne et plusieurs autres personnes charitables, d'aller s'établir à Sainte-Reine, pour y venir en aide à tous ces passants. Le projet leur parut bientôt au-dessus de leurs ressources; il eût fallu bâtir et doter une hôtellerie chrétienne. Dans cette nécessité, des Noyers et quelques-uns de ses associés recoururent au grand intendant des affaires de la Providence, à Vincent de Paul; celui-ci loua le dessein, tout en le trouvant difficile. Tous ensemble, ils consultèrent Dieu dans une retraite spirituelle qu'ils firent à Saint-Lazare. A la fin, le saint vieillard, en ayant conféré de nouveau avec eux, leur déclara que leur dessein était du ciel et qu'il fallait l'entreprendre. Mais comment faire avec des ressources insuffisantes? Devait-on commencer tout de suite? Tout à coup : « Béni soit Dieu! s'écrie Vincent au milieu de la délibération; il veut assurément cet ouvrage. Ayez confiance en sa bonté, espérez tout de sa providence. Mettez promptement la main à l'œuvre, et jetez les fondements d'un hôpital, sans vous mettre en peine d'autre chose que de bien servir les pauvres. Dieu fera le reste. » Et l'hôpital de Sainte-Reine fut construit, et il existe encore. Vincent de Paul y avait mis ses prières, ses aumônes et ses Filles de la Charité; il lui procura la protection de la reine régente, et des revenus suffisants pour que l'établissement pût recevoir chaque année, outre trois ou quatre cents malades, plus de vingt mille pèlerins et étrangers.

Saint-Lazare réunissait toutes les œuvres hospitalières d'alors,

entreprises avec le concours de son vénérable supérieur. Ce n'était pas seulement la maison mère de la Mission, ni un séminaire pour la congrégation, ni un lieu d'exercices spirituels pour les ecclésiastiques et les personnes du monde ; c'était encore un asile pour tous les genres d'affliction et comme une école universelle de charité. Lépreux rebutés du monde, malades sans famille, pauvres tous à charge à

TROISIÈME ŒUVRE DE MISÉRICORDE : LOGER LES PÈLERINS.

D'après Abraham Bosse, dix-septième siècle. — Saint Vincent exerça jusqu'à sa mort la plus large hospitalité. Prêtres et laïques, riches et pauvres étaient reçus à Saint-Lazare ; et quand la place manquait, Vincent cédait jusqu'à sa chambre.

leurs parents, jeunes libertins soustraits à la honte de la prison et mis à l'école du repentir, mendiants ramassés dans la rue, il y avait là de toutes les afflictions et de quoi en faire l'apprentissage. Vincent recevait tous ces infortunés avec amour ; mais toutes ses tendresses étaient pour les plus rebutés, pour les fous. « Bénissons Dieu, messieurs et mes frères, disait-il à ceux de sa congrégation, et le remercions de ce qu'il nous applique au soin de ces pauvres gens, privés de sens et de conduite ; car en le servant, nous

voyons et touchons combien sont grandes et diverses les misères humaines; et par cette connaissance, nous serons plus propres à travailler utilement pour le prochain; nous nous acquitterons de nos fonctions avec d'autant plus de fidélité, que nous saurons mieux, par notre expérience, ce que c'est que de souffrir. C'est pourquoi je prie ceux qui sont employés auprès de ces pensionnaires d'en avoir grand soin, et la compagnie, de les recommander souvent à Dieu, et de faire estime de cette occasion d'exercer la charité et la patience envers ces pauvres gens, autrement Dieu nous punirait. Oui, qu'on s'attende de voir tomber la malédiction sur la maison de Saint-Lazare, s'il arrive qu'on y néglige le juste soin qu'on doit avoir d'eux. Je recommande surtout qu'on les nourrisse bien, et que ce soit du moins aussi bien que la communauté. J'aimerais mieux que l'on me l'ôtât à moi-même pour le leur donner. »

Le bon père qui ramassait la nuit, par les rues, les enfants abandonnés, se faisait aussi recruteur des hôpitaux. Dans les derniers temps de sa vie, pressé d'affaires, accablé par l'âge et les infirmités, il se servait parfois d'une voiture, que la duchesse d'Aiguillon l'avait contraint d'accepter. C'était là ce fameux carrosse de M. Vincent, que tout Paris connaissait, et dont sa charité avait fait, comme on l'a dit, une voiture publique. Rencontrait-il quelque pauvre, quelque infirme, il le faisait monter à côté de lui, et le conduisait à domicile ou à l'Hôtel-Dieu. Un jour, c'était une pauvre femme étendue par terre et délaissée des passants qu'il avait recueillie. Au bout de quelques tours de roue, la malheureuse perd connaissance; Vincent aussitôt aide à la descendre de voiture, lui fait apporter un cordial, et quand elle est un peu remise, il paye des porteurs pour la mener à l'hôpital, avec une lettre de recommandation. Une autre fois, arrêté par les cris déchirants d'un enfant blessé à la main, il descend de voiture, s'informe de son mal, le conduit à un chirurgien, le fait panser, et le ramène à sa famille. Dans une autre circonstance, rentrant à Saint-Lazare, où des groupes de malheureux l'attendaient toujours, il trouve quelques vieilles femmes auxquelles il promet l'aumône; mais à peine entré, plusieurs affaires pressantes le prennent et lui font perdre de vue sa

LE RESPECT DE SAINT VINCENT DE PAUL POUR LES PAUVRES

Le saint se jette à genoux, à la porte de Saint-Lazare, devant des pauvresses à qui il avait promis l'aumône, et leur demande pardon de les avoir fait attendre. — Composition et dessin de M. Gaillard, à Paris; dix-neuvième siècle.

promesse. Cependant, le frère portier vient le prévenir qu'on l'attend ; aussitôt le saint retourne auprès des pauvresses, tombe humblement à leurs genoux en leur demandant pardon de les avoir oubliées et leur donne son aumône. C'étaient là des traits de tous les jours. Non content de secourir les pauvres, il avait voulu les honorer en prenant l'habitude d'en faire asseoir tous les jours deux à table à ses côtés. Tel était son respect pour ces membres vivants de Jésus-Christ qu'il voulait que ses prêtres les considérassent comme leurs maîtres et seigneurs ; et c'est ainsi qu'il les appelait lui-même.

Tout aux pauvres, Vincent de Paul ne vivait et ne travaillait que pour eux. De Saint-Lazare, sa charité rayonnait sur la ville entière. Toutes les nécessités y aboutissaient, et tous les secours en partaient. Hôpital, grenier d'abondance, pénitencier, refuge, Saint-Lazare était tout cela par l'inépuisable sollicitude du tendre père pour les misères corporelles et spirituelles de l'humanité. C'était comme un abrégé de la grande histoire de la charité dans l'Église, le résumé de toutes les fondations du saint, et un modèle pour toutes les institutions de bienfaisance.

LE COLLIER DES ENFANTS TROUVÉS DE PARIS

Ce collier est passé au cou des enfants à leur entrée à l'hospice.
La petite médaille qui l'accompagne porte d'un côté l'effigie de saint Vincent de Paul et de l'autre un numéro d'ordre

III

L'ACTION

LES MISSIONS

Saint Vincent de Paul missionnaire. — Organisation des missions rurales. — Vertus et qualités des missionnaires. — La prédication d'après le saint. — Sa conduite envers les hérétiques et les infidèles. — Les imitateurs de Vincent de Paul. — Fruits du nouvel apostolat. — Missions à la cour et à l'armée. — Les missions à l'étranger : en Italie, en Barbarie, en Irlande, aux Hébrides, en Pologne, à Madagascar.

PRÈS les ravages de la Réforme et les longs troubles des guerres du seizième siècle, la France avait besoin d'être évangélisée de nouveau. Dans les campagnes surtout, le mal spirituel était grand ; la foi avait disparu avec les pratiques religieuses, et les mauvaises mœurs avaient succédé à l'ancienne honnêteté des champs. Une génération chrétienne était à refaire. Les missions que Vincent de Paul avait commencées si humblement, pour le salut de quelques paysans, furent un des principaux instruments de la restauration religieuse du grand siècle. Avec la congrégation de la Mission, le nouvel apostolat s'étendit à une multitude de campagnes. Pendant quinze ans, Vincent de Paul en fut l'ouvrier le plus actif. Convaincu par expérience de l'extrême besoin qu'avaient les gens de la campagne d'être instruits des

choses nécessaires au salut, il s'appliquait avec un zèle toujours plus ardent à ce saint ministère. Dans son insatiable charité, il eût voulu embrasser toutes les nécessités des âmes et se multiplier dans tous les lieux à la fois, en sorte que lorsqu'il était obligé de revenir à Paris, il lui semblait, en approchant, que les portes de la ville devaient tomber sur lui et l'écraser. « Tu t'en vas, se disait-il en lui-même, et voilà d'autres villages qui attendent de toi le même secours; si tu ne fusses allé là, vraisemblablement telles et telles personnes, mourant en l'état que tu les as trouvées, seraient perdues et damnées. Or, si tu as trouvé tels et tels péchés en cette paroisse-là, n'as-tu pas sujet de penser que de pareilles abominations se commettent en la paroisse voisine, où ces pauvres gens attendent la mission? Et tu t'en vas! tu les laisses là! S'ils meurent cependant, et qu'ils meurent dans leurs péchés, tu seras en quelque façon cause de leur perte, et tu dois craindre que Dieu ne t'en punisse. » Ainsi, cet infatigable apôtre s'excitait aux missions et y conviait les autres par un immense désir du salut de tant de pauvres âmes abandonnées. On compte par centaines celles qu'il fit lui-même, mais celles qu'il dirigea ou inspira sont beaucoup plus nombreuses.

Depuis la prise de possession de Saint-Lazare, en 1632, quoique empêché souvent par la multitude des affaires de vaquer à son cher ministère des campagnes, il préside aux innombrables missions qui se donnent par les prêtres de sa congrégation dans toute l'étendue du royaume. C'est avec ce génie pratique qui éclate en chacune de ses créations qu'il avait organisé ce nouvel apostolat rural.

Dans chaque mission, après avoir obtenu le mandement de l'évêque diocésain et le consentement du curé de la paroisse, un prêtre partait d'abord pour préparer les voies. Le premier dimanche il avertissait les habitants de la venue prochaine des missionnaires, leur rappelait les principaux devoirs du chrétien et les fautes contraires, ouvrait les cœurs à la pénitence et les disposait à une bonne confession. Quelques jours après arrivaient les autres envoyés, au nombre de trois au moins. Avant de partir ils s'étaient préparés eux-mêmes à la mission par la retraite et la prière, et ils emportaient la bénédiction du supé-

rieur avec ses instructions particulières. « Chartreux à la maison, apôtres aux champs », tels étaient les prédicateurs que Vincent de Paul envoyait au peuple des campagnes pour le convertir. En route, ils commen-

TÊTE DE LA VIERGE DE MARCHAIS (PICARDIE)

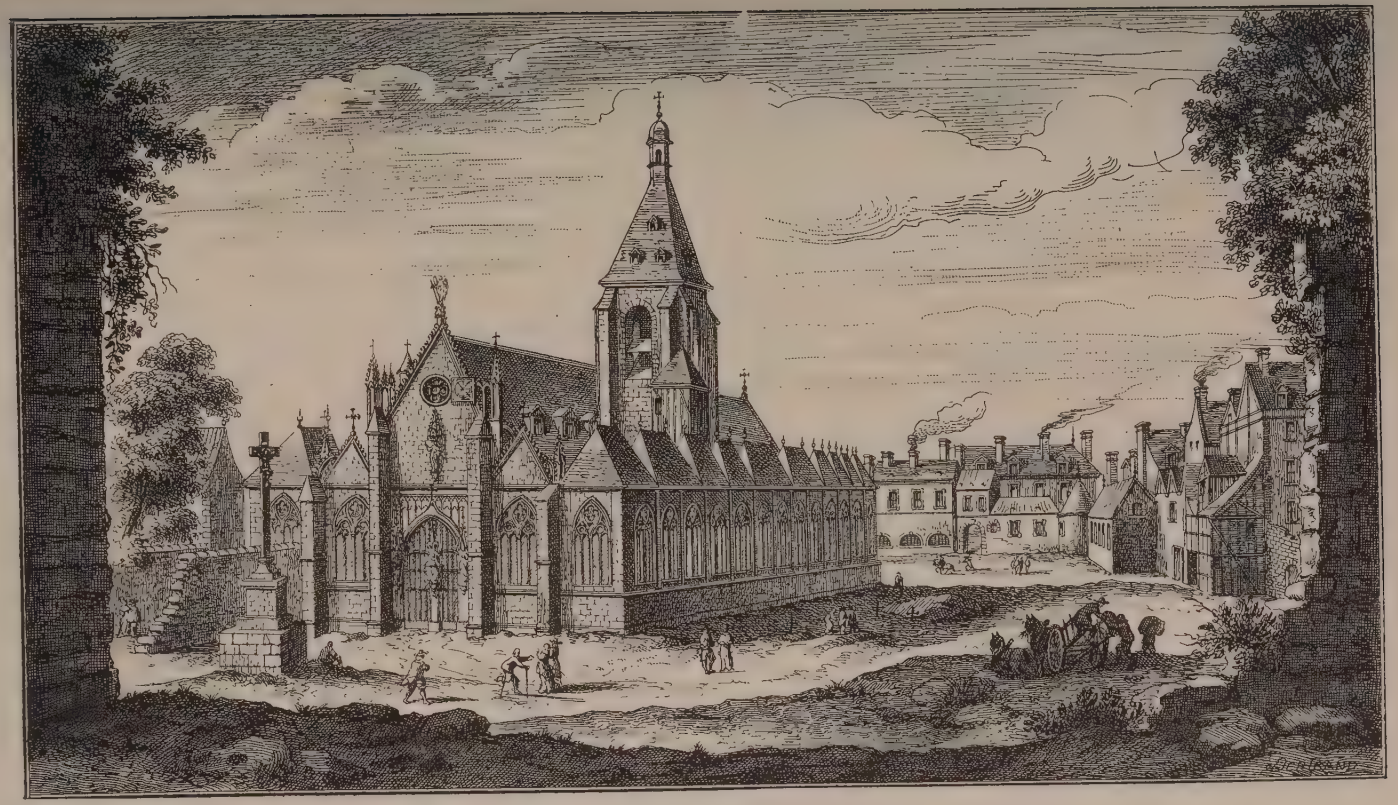
Sculpture du quatorzième siècle conservée au musée de la Mission, à Paris. — Un protestant, que saint Vincent voulait convertir, lui ayant dit publiquement qu'il ne reconnaissait aucune vertu dans une image semblable, Vincent lui fit répondre par un enfant du catéchisme que les images n'avaient en elles-mêmes aucune vertu, mais qu'elles tendaient à nous rappeler Dieu, la sainte Vierge et les saints. Après quoi, le protestant fit son abjuration.

çaient leur ministère auprès des pauvres et des enfants. Dès le lendemain de leur arrivée, après avoir pris les ordres et les conseils du curé, ils se mettaient à l'œuvre, tout en observant au milieu de leurs travaux le règlement de la Congrégation. Trois sortes d'exercices consti-

tuaient la mission : une prédication de grand matin, pour laisser aux pauvres gens leur journée de travail ; un petit catéchisme dans l'après-midi aux enfants, et un grand catéchisme le soir pour toute la paroisse. Les sujets ordinaires des prédications étaient la pénitence, les fins dernières de l'homme, le péché, la mort, le jugement, les vices et les défauts les plus communs à la campagne, la prière, la fréquentation des sacrements et la dévotion à la sainte Vierge, les vertus chrétiennes, la persévérance dans le bien, la résignation dans les afflictions et la pauvreté, le bon emploi de la journée. L'explication des principaux dogmes et mystères de la religion, ainsi que des Commandements, du Symbole et des sacrements, était réservée pour le grand catéchisme.

La mission durait quinze jours au moins, et le plus souvent trois et quatre semaines, afin que le bien eût le temps de se faire. Les confessions avaient lieu pendant tout ce temps-là, et vers la fin les tout petits enfants aussi y étaient préparés. La communion générale du dernier jour, qui était en même temps le jour de la première communion pour les enfants, se faisait avec toute la préparation et la solennité convenables à ce grand acte, et le lendemain matin une messe d'action de grâces terminait les exercices. Pendant toute la durée de la mission, les prêtres visitaient les malades et surtout les pauvres avec un soin particulier de leurs âmes ; ils voyaient aussi les maîtres et maîtresses d'école, leur donnant des conseils pour bien former la jeunesse, principalement aux bonnes mœurs et à la piété ; ils faisaient des conférences spirituelles aux prêtres du voisinage sur les devoirs de leur état, s'employaient auprès des familles à terminer les différends, à rétablir la paix, enfin ils instituaient la confrérie de charité. La mission terminée, l'un d'eux allait en rendre compte à l'évêque, et les autres revenaient à la communauté se préparer dans la retraite à de nouveaux travaux.

Tel était le plan de campagne de la pacifique milice des soldats de Dieu avec laquelle Vincent reconquit village par village une partie de la France à l'Évangile. Pour réaliser une si sainte conquête, ce grand zélateur de la foi formait des missionnaires à son image, en leur enseignant les vertus de l'apostolat. Avant tout il leur communiquait



VUE DE L'ANCIENNE ÉGLISE DE SAINT-SULPICE, A PARIS

D'après une gravure de Mérian, dix-septième siècle. — Cette église, qui occupait l'emplacement de l'église actuelle du même nom, formait comme le centre du faubourg Saint-Germain, où l'on ne voyait alors que dépravation et brigandages. Une mission prêchée à Saint-Germain-des-Prés par les prêtres de la Conférence de Saint-Lazare, sous la direction de saint Vincent de Paul, transforma complètement ce faubourg.

un ardent amour des pauvres, un saint zèle pour leur vocation. « Oh! Dieu! s'écriait le vénérable supérieur dans les conférences de Saint-Lazare, qu'il fait beau voir les pauvres, si nous les considérons en Dieu et dans l'estime que Jésus-Christ en a faite! Malheur donc à nous, si nous nous rendons lâches à servir et secourir les pauvres! Car après avoir été appelés de Dieu et nous être donnés à lui pour cela, il s'en repose en quelque façon sur nous... Jugez si nous n'avons pas sujet de trembler, si nous venons à manquer en ce point, et si à cause de l'âge, ou bien sous prétexte de quelque infirmité ou indisposition, nous venons à nous ralentir et à dégénérer de notre première ferveur. Pour moi, nonobstant mon âge, je ne me tiens point pour excusé de l'obligation de travailler au service des pauvres; car qui m'en pourrait empêcher? Si je ne puis prêcher tous les jours, je ne prêcherai que deux fois la semaine; et si je n'ai assez de force pour me faire entendre dans les grandes chaires, je parlerai dans les petites; et si je n'avais pas encore assez de voix pour cela, qui est-ce qui m'empêcherait de parler simplement et familièrement à ces bonnes gens, comme je vous parle à présent, les faisant approcher et mettre autour de moi comme vous êtes? »

C'était dans l'humilité et dans l'abnégation d'eux-mêmes que les missionnaires devaient apprendre à devenir, comme Jésus-Christ, les évangélistes des pauvres. Vincent de Paul leur prêchait sans cesse à l'égard des autres la douceur et la patience, et pour eux-mêmes la confiance en Dieu, l'abandon à la Providence, le détachement des choses de la terre, la sainte indifférence pour les emplois, les lieux, les personnes, une continuelle mortification de corps et d'esprit, en un mot toutes les vertus chrétiennes et apostoliques. Il voulait avant tout dans ses missionnaires des hommes de foi, de prière et de vertu, parce qu'il les voulait uniquement occupés au ministère des âmes. La science n'était point à ses yeux leur affaire, quoiqu'il tînt à ce qu'ils fussent solidement instruits de la théologie et des matières de controverse. A l'un de ses premiers compagnons, très versé dans les langues orientales, M. Ducoudray, qui était à Rome pour les affaires de la Mission, il écrivait dans le but de le détourner de

savants travaux de linguistique qu'on lui demandait : « N'y pensez pas, Monsieur, je vous en conjure : ces sortes d'ouvrages nourrissent la curiosité des savants, mais ne servent de rien au salut du pauvre peuple auquel la Providence nous a destinés. Il vous suffit d'être en état de défendre la divinité de Notre-Seigneur en ce royaume quand

LA MAISON DE LA MISSION A ROME

Elle fut fondée en 1642 par madame la duchesse d'Aiguillon, qui lui fit plusieurs riches donations. Maitre de Rome après l'invasion de 1870, le gouvernement piémontais s'empara d'une partie de ce monument de la charité française pour y installer les bureaux de la Chambre des députés italiens.

vous y serez rappelé. Il y a actuellement en France des pauvres qui vous tendent les mains et qui vous disent de la manière la plus touchante : « Hélas ! Monsieur, vous avez été choisi de Dieu pour « contribuer à notre salut, ayez donc pitié de nous ; aidez-nous à « sortir du mauvais état où nous sommes. Depuis longtemps nous « croupissons dans le péché, l'ignorance et les ténèbres. Nous n'avons « besoin pour en sortir ni de versions syriaques, ni de versions latines.

« Votre zèle et le mauvais jargon de nos montagnes nous suffira. « Sans cela nous sommes en danger de nous perdre. » C'est dans la même pensée que Vincent de Paul interdissait à ses prêtres de composer et surtout de publier des ouvrages, ne voulant pas qu'ils sortissent de la modeste condition de la Compagnie, ni que rien vînt les distraire de leur fonction principale.

Comme il dédaignait pour les siens les vains avantages de la science, il méprisait aussi les artifices de l'éloquence humaine. Ce grand serviteur de Dieu, étant rempli d'un esprit vraiment apostolique, voulait que ses missionnaires se formassent à la parole dans l'oraison bien plus que dans l'étude de la rhétorique. « L'oraison, disait-il, est un grand livre pour le prédicateur : c'est là qu'il puisera les vérités divines dans le Verbe éternel qui en est la source, pour les répandre après parmi le peuple ; c'est par l'oraison qu'il se rendra capable de toucher les cœurs et de convertir les âmes. » Le parfait missionnaire ne devait pas avoir d'autre modèle pour parler au peuple que Jésus-Christ, qui se servait d'un langage simple et à la portée de tout le monde, et qui expliquait par des comparaisons familières les vérités de l'Évangile. « Ne craignez pas, disait Vincent de Paul, d'annoncer aux peuples les vérités chrétiennes dans la simplicité de l'Évangile et des premiers ouvriers de l'Église... La réputation de la Compagnie doit être en Jésus-Christ, et le moyen de l'y mettre et de l'y maintenir est de se conformer à lui, et non pas aux grands prédicateurs... Nous n'en avons pas de tels... et si nous affectons d'instruire le pauvre peuple pour le sauver et non pas de nous faire valoir et de nous recommander, nous avons assez de talent pour cela, et plus nous y apporterons de simplicité et de charité, plus nous recevrons de grâce de Dieu pour y réussir. Il faut prêcher Jésus-Christ et les vertus comme les apôtres ont fait. » Cette simplicité du discours, il la voulait aussi dans la voix et dans l'attitude du prédicateur ; il ne bannissait pas moins le ton de déclamation que la subtilité des conceptions et la recherche des effets. Vincent de Paul était le modèle de cette éloquence tout apostolique, inspirée de l'Évangile et pénétrée de l'amour des âmes. Il parlait humblement, avec vérité et naturel, mais

aussi avec force et onction, et par là il atteignait plus sûrement à la vraie éloquence qu'en cherchant à tourner agréablement de belles pensées et qu'en haussant pompeusement la voix. Pour maintenir sa congrégation dans les sages pratiques de la chaire, il composa lui-même une méthode familière et simple, qu'il appelait sa petite méthode et qui est, comme tous les règlements auxquels il mit la main, un chef-d'œuvre de bon sens. Ainsi Vincent de Paul enseignait à ses frères les vertus qui font les apôtres et les qualités qui font les bons prédicateurs.

Formés à son école, ils portaient dans toutes les missions son esprit et ses exemples. C'était le saint qui parlait en eux; c'était sa foi qui inspirait leurs discours, et sa charité qui remplissait leurs cœurs. Plus la congrégation de Saint-Lazare se développait, plus les missions se multipliaient. Chaque maison nouvelle qui s'établissait devenait un nouveau centre de prédication. Toul eut la première, et la Lorraine en sentit bientôt les précieux bienfaits. D'autres établissements se formèrent successivement en vingt villes. A Richelieu, ce fut le grand cardinal lui-même qui fonda la maison de la Mission, pour laisser un monument de sa piété et marquer l'estime qu'il avait de Vincent de Paul. Sa nièce, la duchesse d'Aiguillon, dont les libéralités étaient inépuisables, avait établi avant lui une mission de quatre prêtres dans la ville de son titre ducal. Les évêques sollicitaient de toutes parts des prêtres de Saint-Lazare. De généreux bienfaiteurs, et entre tous l'illustre commandeur de Sillery et Jacques de Chordon, aidaient à leur établissement. Louis XIII les protégeait autant qu'il les estimait. Maître de Montpellier par une heureuse victoire qui arrêtait les complots des calvinistes, après avoir accordé la paix aux religionnaires révoltés, et pour achever la pacification, il fit prêcher dans la ville une mission par les fils de Vincent de Paul. Plus tard, à peine le pieux roi eut-il acquis la souveraineté de Sedan, presque toute infectée de l'hérésie, qu'il y fit faire à ses frais des missions, et Louis XIV voulut que le reste de la donation royale servît à la fondation d'une maison à Sedan. Dans tous les diocèses, les missionnaires méritaient les éloges donnés par le grand évêque de Meaux à ceux

que Louis XIII, par une nouvelle preuve de sa bienveillance royale envers la Mission, avait établis à Crécy. « Pour nous, Très Saint Père, écrivait Bossuet à Clément XI, nous conservons du vénérable Vincent de Paul un souvenir d'autant plus cher et plus durable, que nous le voyons encore vivant dans sa congrégation et dans notre diocèse. Nous vivons avec ses disciples, nos frères dans le sacerdoce ; nous travaillons avec eux, et nous nous réjouissons dans le Seigneur de les voir nourrir le troupeau à nous confié de leur doctrine et de leurs exemples, avec un zèle incessant et infatigable. »

D'année en année, le bon père voyait grandir la petite compagnie dont il avait si humblement remis la destinée à la seule Providence. En vain ne voulait-il en partage que le pauvre peuple des champs. Le vœu du clergé et des populations forçait son humilité, et dans les principales villes, à Troyes, à Agen, à Tréguier, à Metz, à Narbonne, à Amiens, à Noyon, à Saintes, il avait dû envoyer de ses prêtres pour y multiplier ses œuvres. De là les missions s'organisaient chaque année pour la campagne. Saint-Lazare envoyait des apôtres jusqu'aux extrémités du royaume et de préférence dans les pays les plus infestés de l'hérésie. On a compté près de sept cents missions ordonnées par son vénérable supérieur. C'est par milliers que se firent celles des autres maisons établies en plus de vingt-cinq diocèses. D'Amiens à Marseille et de Sedan à Tréguier, la France fut pendant quarante ans évangélisée sous la direction de Vincent de Paul, qui non seulement formait sans cesse de nouveaux ouvriers évangéliques, mais qui les suivait partout où ils allaient, les soutenant de ses conseils et de ses exhortations, et recevant d'eux des rapports sur les résultats de leurs travaux et les besoins des populations. Retenu à Paris par la multitude des occupations, auxquelles les années ne faisaient qu'ajouter, il enviait le bonheur de ses enfants et aspirait à des travaux qui n'étaient plus de son âge. A l'un d'eux il disait qu'il aurait voulu partir pour les montagnes de la Lozère pour y travailler jusqu'à son dernier soupir. « Que j'ai de confusion, écrivait-il à un autre, de me voir si inutile au monde en comparaison de vous !... Certes, Monsieur, je ne puis me retenir : il faut que je

LOUIS XIII DONNE LA PAIX AUX RELIGIONNAIRES DEVANT MONTPELLIER

D'après une gravure de C. N. Cochin, dix-septième siècle. — Aussitôt la ville en son pouvoir, Louis XIII voulut qu'une mission y fût prêchée par les prêtres de saint Vincent (voir p. 219). Ces mêmes prêtres furent bientôt appelés sur tous les points du royaume. — Les costumes imités de l'antique, attribués aux personnages, témoignent de l'influence de la renaissance païenne du seizième siècle.

vous dise tout simplement que cela me donne de nouveaux et de si grands désirs de pouvoir, parmi mes petites infirmités, aller finir ma vie auprès d'un buisson, en travaillant dans quelque village, qu'il semble que je serais bien heureux s'il plaisait à Dieu me faire cette grâce. » L'année précédente, entre deux accès de fièvre et malgré ses soixante-dix-sept ans, il avait couru à la mission de Rueil avec l'ardeur de ses premières années, et il voulait recommencer autre part. Cette ferveur toujours jeune, il la communiquait aux siens, et jusqu'à son dernier soupir il fut l'instigateur des missions de la Compagnie.

L'élan était donné. Vincent de Paul avait ranimé le zèle de l'apostolat. Les prêtres qui venaient se former sous sa direction à l'esprit sacerdotal devenaient, comme ceux de sa congrégation, des missionnaires, et ils s'en allaient prêcher dans les villes que ceux-ci laissaient pour les campagnes. Une sainte émulation se répandait partout. En beaucoup de diocèses, des compagnies de missionnaires se formaient à l'exemple de la congrégation des prêtres de la Mission; d'autres communautés demandaient à s'affilier à celle de Saint-Lazare pour faire aussi ses œuvres. C'était un disciple de Vincent de Paul que ce vénérable Louis Calon, si zélé pour les missions, qui travailla seul ou avec les Lazaristes dans les diocèses de Paris, de Rouen, de Meaux, de Chartres et de Senlis. Il mourut à Vernon, exténué de travaux et de pénitences, disputé par les fils de saint François à l'affection et à la reconnaissance de Vincent de Paul. M. Olier aussi, grand serviteur de l'Église, avait commencé sa carrière dans les missions; élève de saint Vincent de Paul avant de devenir fondateur de la compagnie de Saint-Sulpice, il rapportait à ce maître le fruit de ses travaux. « Vous avez heureusement commencé, lui écrivait-il, et vos premiers exemples m'ont fait quitter Paris pour venir travailler en ces lieux. Continuez donc en ces divins emplois, étant vrai que sur la terre il n'y a rien de semblable. » Répandus dans l'Auvergne et dans le Languedoc, les missionnaires de Saint-Lazare prêchèrent souvent dans le voisinage des lieux évangélisés par l'héroïque François Régis, ce saint si semblable à saint Vincent de Paul. Comme le fondateur de la Mission, le grand apôtre du Velay et du Vivarais s'était voué par-

ticulièrement à l'instruction des gens de la campagne et dans les pays ravagés par l'hérésie; comme lui il joignait à l'enseignement l'assistance des pauvres; émule de sa charité, il semblait lui avoir emprunté sa méthode de prédication, son éloquence à la fois simple et forte, et pour l'imiter tout à fait, de même que Vincent de Paul établissait dans ses missions la confrérie de la Charité, François Régis instituait partout la confrérie du Saint-Sacrement. Dans le même temps, un autre ami des pauvres, un autre saint tout embrasé aussi de l'amour de Dieu, se rencontrait avec les fils de Vincent. Prédicateur à la parole enflammée, Michel Le Nobletz attirait à lui les peuples de la Basse-Bretagne, trop souvent livrés à l'ignorance et à la grossièreté, trop souvent aussi dépourvus de secours spirituels. Selon l'esprit de Vincent de Paul, il ne négligeait pas non plus les besoins du corps en s'occupant de ceux de l'âme; à son imitation, il exerçait de pieuses veuves à recueillir des aumônes et à visiter les pauvres, et lui-même mendiait pour eux. Au bout de quarante années de cette vie apostolique, Michel Le Nobletz avait même eu la joie de laisser des disciples pour continuer ses travaux et des règles pour l'exercice des missions; il eut l'honneur d'ouvrir la carrière au P. Maunoir.

Du nord au midi et de l'orient au couchant, c'était comme une explosion d'apostolat. Les prodiges de la prédication de saint Vincent Ferrier étaient renouvelés pour la France avec un accroissement d'ouvriers et une plus grande abondance de fruits. Vincent de Paul se réjouissait de voir son œuvre des missions se propager par les siens ou par d'autres. Il était le premier à saluer dans le P. Eudes, qui venait aussi de fonder une congrégation de missionnaires, un émule de ses travaux. Le premier apôtre des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie évangélisait avec une merveilleuse bénédiction la Normandie et la Bretagne, et il était venu à Paris faire admirer, du père des missions, l'ardeur et la sainteté de sa parole apostolique. Vincent de Paul applaudissait à tous ces heureux résultats. Peu de temps avant sa mort, il en exprimait humblement sa joie à un de ses frères en Pologne : « Nous avons, lui disait-il, la consolation de voir que nos petites fonctions ont paru si belles et si utiles, qu'elles

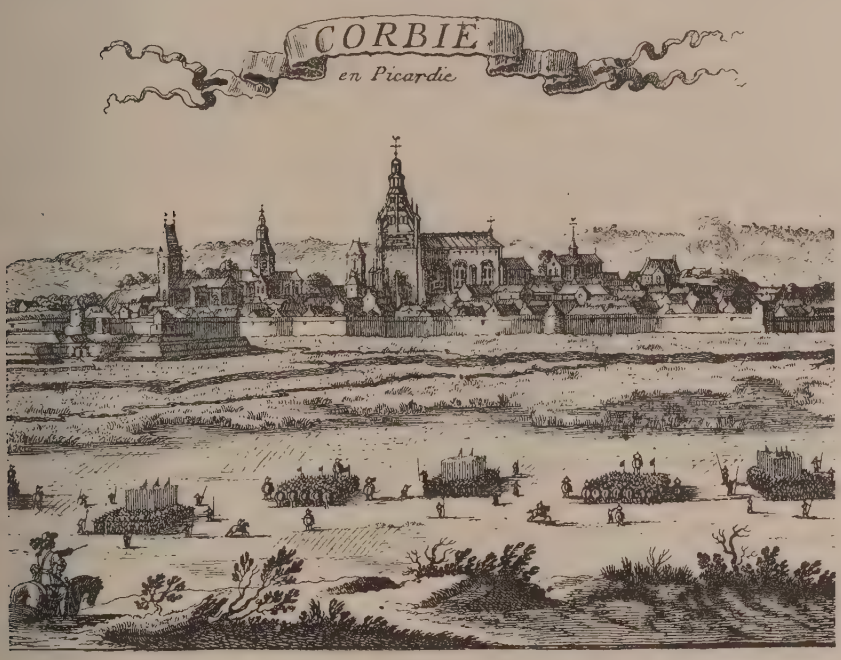
ont donné émulation à d'autres pour s'y appliquer comme nous et avec plus de grâces que nous... Il y a sujet de louer Dieu du zèle qu'il excite en plusieurs pour l'avancement de sa gloire et le salut des âmes. »

Grand fut le fruit de toutes ces missions auxquelles Vincent de Paul avait donné le branle par son exemple et sa prodigieuse activité. Où le péché abondait, la grâce surabonda. « Qui est-ce qui pourra concevoir, s'écrie le vieil historien du saint, la grandeur, l'étendue et la multiplicité des biens qui ont réussi pour la gloire de Dieu et pour l'utilité de son Église ? Qui pourra dire combien de personnes, qui étaient dans une ignorance criminelle des choses de leur salut, ont été instruites des vérités qu'elles étaient obligées de savoir ? Combien d'autres, qui avaient croupi toute leur vie dans l'état du péché, en ont été retirées par de bonnes confessions générales ? Combien de sacrilèges qui se commettaient en la réception indigne des sacrements ont été réparés ? Combien d'inimitiés et de haines déracinées, et d'usures bannies ? Combien de concubinages et autres scandales ôtés ? Mais combien d'exercices de religion et de pratiques de charité établis ? Combien de bonnes œuvres et de vertus mises en usage en des lieux où elles n'étaient seulement pas connues ? Et ensuite, combien d'âmes sanctifiées et sauvées qui glorifient maintenant Dieu dans le ciel, lesquelles auraient peut-être, sans le secours qu'elles ont reçu des missions, persévéré jusqu'à la mort dans leurs péchés, et à présent blasphémeraient et maudiraient Dieu avec les démons dans l'enfer ? C'est lui seul qui connaît l'étendue et le nombre de tous les biens que la grâce a opérés par le ministère de ses serviteurs dans ces emplois apostoliques, et qui les manifestera un jour à sa plus grande gloire. »

Mais les missions de la première moitié du dix-septième siècle eurent un résultat plus général ; elles conservèrent la France au catholicisme. L'hérésie, avec toutes ses suites, avait atteint si profondément les populations, qu'à la faveur de l'indifférence religieuse et du dérèglement elle se serait peut-être emparée du royaume très chrétien, si les missions innombrables entreprises sur tous les points

n'avaient ranimé partout la vraie foi et les vertus chrétiennes. Et ce bienfait, dont vit encore aujourd'hui la France catholique, doit être rapporté d'abord à Vincent de Paul.

Les circonstances, qui étaient pour le saint autant d'ordres de la Providence, étendirent le cercle des missions rurales pour lesquelles



VUE PARTIELLE DE LA VILLE DE CORBIE, EN PICARDIE

Assiégée par l'armée française (1636). Gravure de Pérelle, dix-septième siècle. — La peste ayant éclaté dans l'armée, les missionnaires envoyés par saint Vincent se dévouèrent au soin des pestiférés ; plusieurs d'entre eux furent atteints par le fléau.

la congrégation de Saint-Lazare avait été principalement instituée. L'armée reçut aussi les secours spirituels de ses disciples. C'était en 1636. L'ennemi s'avançait sur la capitale et les troupes étaient occupées ailleurs. Richelieu accourt pour soutenir le courage de la population ; Paris épouvanté fournit une milice d'occasion et la maison de Saint-Lazare devient une place d'armes. Tout est agité autour de lui, Vincent seul est tranquille. Cependant Louis XIII, pensant que la religion des soldats serait la meilleure garantie du succès de ses

armes, demande à Vincent de Paul des missionnaires. Ils partent au nombre de quinze, munis d'un règlement de leur père pour cette nouvelle vie des camps et, dès les premiers jours, ils reçoivent la confession de plusieurs milliers de soldats. La peste, qui accroît leur zèle, rend plus efficaces leurs prédications. Cette armée de recrues devient une armée de pénitents, avec laquelle le roi repousse l'Espagnol, fait capituler Corbie et trembler la Flandre.

Deux ans après, Louis XIII voulut avoir aussi sa mission. Il répugnait à Vincent de Paul d'employer ses prêtres à ce ministère, tant il craignait que la simplicité de leurs manières et la rudesse de leurs discours ne fussent un objet de scandale aux beaux esprits. Les courtisans raillèrent d'abord leur ignorance des beaux usages ; mais à force d'entendre cette parole apostolique sans ménagements pour les vices brillants du monde, cette éloquence toute nue de l'Évangile, il fallut changer de conduite. Les femmes, renonçant aux immodesties de la toilette, embrassèrent le service des pauvres, et la cour de Saint-Germain se changea en confrérie de charité. Heureux de ces résultats, le pieux monarque disait « que c'était ainsi que les prêtres devaient travailler quand ils voulaient réussir, et qu'il rendrait partout ce témoignage aux membres de la congrégation de Saint-Lazare ». Le 10 février suivant, le roi se plaçait d'une manière particulière, lui et son royaume, sous la protection de la sainte Vierge, et la France devenait par un acte public le royaume de Marie.

Une nouvelle mission avait lieu à Saint-Germain quelques années plus tard, sur le désir d'Anne d'Autriche ; c'était principalement pour les nombreux ouvriers qui travaillaient alors aux bâtiments du château, mais la cour en profita. Il y eut plusieurs missions dans une. En même temps qu'on prêchait aux ouvriers, des conférences de piété étaient faites chaque jour aux filles de la reine, et Anne d'Autriche assistait avec les personnes de sa suite aux prédications du soir. Le dauphin lui-même, âgé de trois ans à peine, participait à la mission. La reine avait voulu qu'on lui fît le petit catéchisme, et ce fut un disciple du pâtre des Landes qui enseigna les premiers éléments de la doctrine chrétienne à celui que la postérité devait appeler Louis le Grand.

Il n'est pas jusqu'aux forçats, pour lesquels l'ancien aumônier général des galères avait une miséricordieuse tendresse, qui n'eurent leur part dans cet apostolat. Dès que l'hôpital que la charitable duchesse d'Aiguillon leur avait fait bâtir à Marseille eut été terminé, elle songea à établir auprès d'eux des fils de Vincent de Paul pour les instruire et les consoler dans leurs maladies. Une maison de missionnaires fut fondée avec une dotation de 14,000 livres pour les

PARTIE DE LA CAMPAGNE ROMAINE

D'après une gravure d'Israël Sylvestre, dix-septième siècle. — Le Breton et les premiers missionnaires envoyés à Rome par saint Vincent de Paul allaient le soir évangéliser les pâtres sous leurs tentes, puis passaient la nuit étendus sur quelques peaux de brebis et souvent sur la terre nue.

missions qu'ils devaient faire aux forçats, de cinq en cinq ans, dans les différents ports du royaume où se trouvaient les galères. Le succès de la première fut prodigieux. Bienfaiteur de l'hôpital, M^gr^ Gault rivalisait aussi avec les apôtres du bagne ; mais bientôt le jeune évêque succombait héroïquement à la maladie, laissant à Marseille le renom d'un fidèle imitateur de la charité de Vincent pour les galériens.

Le saint fondateur de la Mission, habitué à ne point former d'autres projets que ceux auxquels la Providence le portait elle-même, n'avait pas songé à étendre au-delà des campagnes de France le fruit

de ses prédications ; mais les circonstances, qui étaient pour lui l'indication de la volonté divine, le jetèrent dans de nouvelles entreprises. Dès les premiers temps de l'établissement à Saint-Lazare, les affaires de la congrégation l'avaient obligé à envoyer à Rome plusieurs de ses prêtres. Sur son ordre, les premiers négociateurs se firent missionnaires. Ils s'en allaient, le soir, attendre sous la cabane les pâtres de la campagne romaine, pour leur donner à leur tour la pâture spirituelle. Se rappelant la détresse de ces pauvres gens abandonnés à eux-mêmes durant de longs mois dans ce désert, Vincent avait recommandé à ses confrères d'être pour ces brebis perdues le bon pasteur de l'Évangile. Ce fut là le commencement des missions étrangères ; leur premier ouvrier, Le Breton, eut la gloire d'y succomber de fatigue. Elles se propagèrent bientôt dans les provinces voisines de Rome et jusqu'aux extrémités de l'Italie, dès que la bienveillance particulière d'Urbain VIII, témoin des heureux effets de cette prédication, permit à Vincent de Paul d'établir ses prêtres au centre de la catholicité. Les largesses de la duchesse d'Aiguillon avaient fait de la maison de Monte-Citorio un autre Saint-Lazare, qui abritait les mêmes œuvres de charité pour les pauvres et de piété pour les ecclésiastiques, et qui entretenait le même feu divin de l'apostolat. En vingt ans il se fit, de Naples à Turin, plus de deux cents missions. Là encore, Dieu bénissait les desseins de son fidèle serviteur et les travaux de ceux qu'il avait placés sous sa conduite. En Italie, les missionnaires n'avaient pas seulement à lutter contre le désordre des mœurs et le blasphème, fort répandu chez les gens du peuple ; ils se heurtaient aussi à des haines de familles, à des rivalités de bourgs, qui rendaient leur ministère plus difficile. Partout, les réconciliations furent un des principaux fruits de leur parole, le libertinage fit place à des mœurs plus régulières. Partout les envoyés de Vincent laissaient comme trace de leur passage la confrérie de la charité et les conférences ecclésiastiques, dont ils avaient montré aux curés le profit pour leurs peuples.

De Rome, les prêtres de la Mission, appelés par le cardinal Durazzo, étaient venus jusqu'à Gênes, où une autre maison fut fondée et bientôt magnifiquement dotée par la générosité du marquis de

Brignole-Sale, héréditaire dans cette illustre famille. Là, en quelques années, ils changèrent la face du diocèse. La peste qui éclata montra en eux une charité à l'épreuve de la mort; ils y perdirent presque

PORTRAIT D'ÉTIENNE BLATIRON

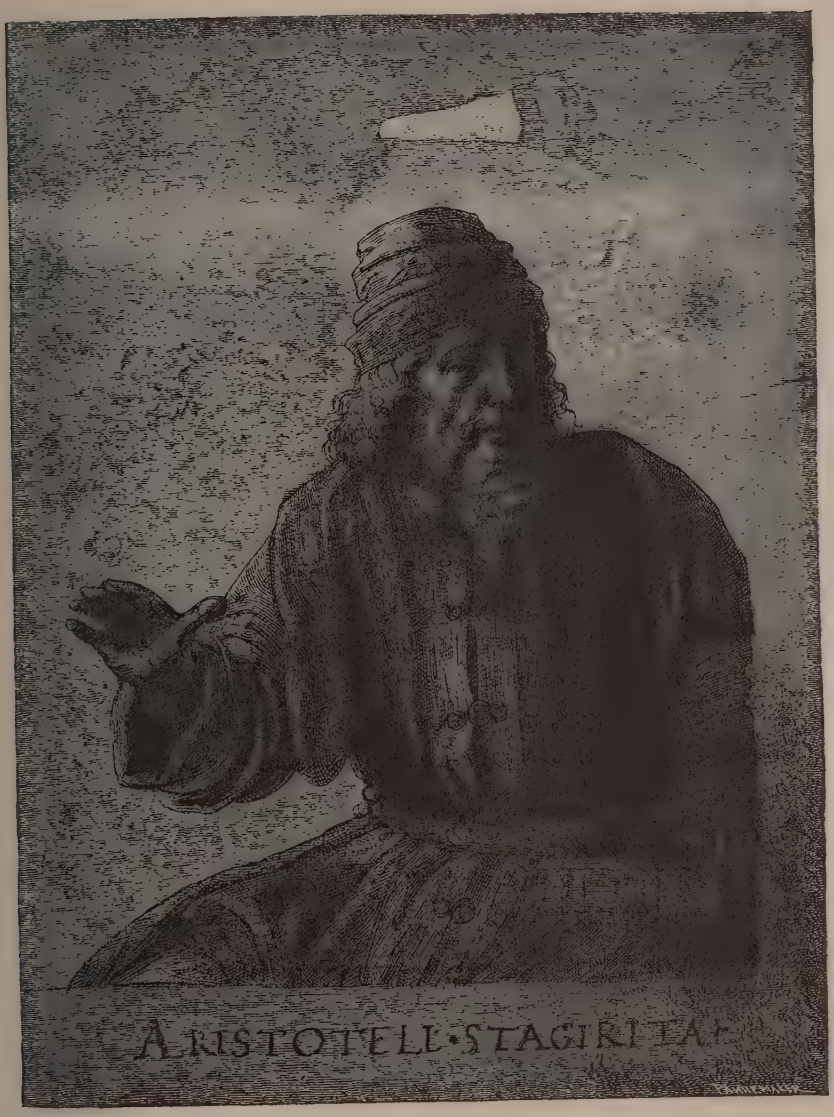
Prêtre de la Mission, premier supérieur de la maison de Gênes, mort victime de son dévouement pendant la peste de 1657. D'après une peinture sur cuir conservée à la Mission de Gênes, dix-septième siècle. — Le cardinal Durazzo proclamait M. Blatiron « un des premiers missionnaires du monde », et saint Vincent l'appelait « un grand serviteur de Dieu ».

tous les leurs, l'héroïque Blatiron, leur supérieur, le premier ; mais ils n'en gagnèrent que plus d'âmes à Jésus-Christ. De Gênes les missionnaires passèrent dans l'île de Corse, qui dépendait de la superbe république des Doges. Le sénat génois lui-même les y avait

appelés pour travailler en compagnie d'autres prêtres et de religieux à la régénération des habitants de l'île. Ce fut un vrai miracle de conversion de voir l'impiété, le concubinage, le vol, les vengeances cesser à la voix des prédicateurs, qui emportèrent pour prix de leurs travaux la reconnaissance publique. Les missions du Piémont ne furent pas moins fructueuses; Vincent de Paul n'avait pu y employer que quatre prêtres, mais ces bons ouvriers évangéliques, dont le zèle se multipliait avec le travail, eurent à lui raconter les merveilles de la miséricorde divine sur un peuple empressé à profiter de la grâce.

En Italie comme en France, Vincent de Paul était l'âme de toutes les missions qui se faisaient par ses ordres et sous sa conduite. De la maison de Saint-Lazare, qu'il ne quitta presque plus dans les vingt dernières années de sa vie, il ne se contentait pas de diriger ses envoyés avec une activité et une sagesse merveilleuses, il les devançait par les saintes ardeurs de ses désirs et ouvrait à leur zèle des contrées infinies. C'était un des plus ardents souhaits du saint fondateur de la Mission que d'aller prêcher Jésus-Christ aux infidèles. « Ah! misérable que je suis! s'écriait-il; je me suis rendu indigne par mes péchés d'aller rendre service à Dieu parmi les peuples qui ne le connaissent point. » Et il disait aux siens : « Qu'heureuse, oh! qu'heureuse est la condition d'un missionnaire qui n'a point d'autres bornes de ses missions et de ses travaux pour Jésus-Christ que toute la terre habitable! Pourquoi donc nous restreindre à un point et nous prescrire des limites, puisque Dieu nous a donné une telle étendue pour exercer notre zèle? »

Aucune contrée infidèle ne pouvait exciter plus sa charité que la Barbarie. Depuis sa captivité à Tunis, il se rappelait sans cesse qu'il y avait là des milliers de pauvres chrétiens, retenus dans les chaînes et exposés à l'apostasie par la rigueur des mauvais traitements; mais pendant quarante ans il n'avait pu que prier pour eux. L'Europe chrétienne qui, à la voix de l'Église, avait aboli chez elle l'esclavage, s'était trouvée impuissante à le supprimer au-delà de ses frontières. Les croisades avaient contenu, sans pouvoir la détruire, la domination de Mahomet, et avec elle reparaissait l'horrible institution du paga-



ARISTOTE, CÉLÈBRE PHILOSOPHE PAÏEN

D'après un dessin de Raphaël, conservé à l'Académie des Beaux-Arts de Venise, seizième siècle. Aristote enseignait que l'esclave était « un outil animé ».

nisme. L'Église ne cessait pas de la combattre avec ses armes. Du rachat des captifs elle avait fait une des plus saintes œuvres de la miséricorde chrétienne, selon cette parole de saint Paul : « Souvenez-

vous de ceux qui sont dans les chaînes, comme si vous y étiez vous-mêmes. » Les affreuses souffrances de l'esclavage suscitaient d'admirables dévouements. Pour délivrer les captifs, Jean de Matha et Félix de Valois, Pierre Nolasque et Raymond de Pennafort, ayant vendu tous leurs biens, s'étaient faits mendiants et esclaves eux-mêmes, et leur héroïque exemple était devenu la loi de deux instituts monastiques.

Cependant la charité des religieux de la Merci et de la Rédemption ne suffisait pas à racheter les malheureux chrétiens qui tombaient sous le joug des Sarrasins d'Afrique. Depuis des siècles, les corsaires barbaresques ravageaient les côtes de la Méditerranée, pillant les navires, capturant les passagers; Tunis, Alger, Tripoli étaient les entrepôts de leur brigandage, et c'est de là aussi qu'ils s'élançaient pour écumer les mers. Le grand Ximénès les avait menacés un instant; mais après l'expédition malheureuse de Charles-Quint contre ces repaires de piraterie, aucun prince n'avait plus rien osé entreprendre et les États chrétiens, la France elle-même, abaissée par la funeste alliance de François I^er^ avec le Sultan, ne savaient plus protéger leur commerce que par des traités toujours violés et des tributs humiliants. Au temps de Vincent de Paul, la piraterie, plus redoutable que jamais, entassait vingt et trente mille victimes par an dans les bagnes des côtes mauresques. A Tunis, il avait vu les malheureux captifs de toute condition, de tout âge, hommes et femmes, français, italiens, espagnols, portugais, grecs, flamands, allemands, suédois, exposés en vente comme des bêtes : les uns, après avoir été achetés par un maître inhumain, ne quittaient la chaîne que pour être employés aux plus durs travaux; les autres servaient sur les galères à la piraterie; tous, horriblement maltraités, souffraient des cuisantes ardeurs du soleil ou de la rigueur du froid, de la faim et de la fatigue. « S'il y a, disait Bossuet, quelque servitude capable de représenter à nos yeux la misère extrême de la captivité horrible de l'homme sous la tyrannie du démon, c'est l'état d'un chrétien captif sous la tyrannie des mahométans, car le corps et l'esprit y souffrent une égale violence, et l'on n'est pas moins en péril de son salut que de sa vie. » Le cœur compatissant de Vincent de Paul cherchait à accom-

moder les travaux de sa congrégation aux besoins de ces malheureux. A côté des pères de la Merci et des Trinitaires qui venaient racheter des esclaves et repartaient ensuite avec eux, il y avait une autre œuvre à fonder pour leur soulagement. Avec le concours de la généreuse duchesse d'Aiguillon, et à la faveur des traités qui permettaient aux

JÉSUS-CHRIST APPORTE LA LIBERTÉ AUX ESCLAVES

Groupe de marbre sculpté par S. A. R. le comte de Syracuse pour la nouvelle chapelle de la Confrérie des artistes, au cimetière de Naples, dix-neuvième siècle.

rois de France d'entretenir des consuls dans toutes les villes maritimes de l'empire de la Porte, et aux consuls d'avoir un chapelain pour le service religieux de leur maison, Vincent, encouragé par le pieux roi Louis XIII, trouva le moyen d'organiser l'œuvre nouvelle : ce fut la Mission ajoutée à la Rédemption.

En vantant à ceux de sa congrégation les services des autres ordres religieux institués pour la délivrance des captifs, Vincent leur disait : « Cela n'est-il pas excellent et saint, messieurs et mes frères ?

Néanmoins il me semble qu'il y a quelque chose de plus en ceux qui non seulement s'en vont en Barbarie pour contribuer au rachat de ces pauvres chrétiens, mais qui, outre cela, y demeurent pour vaquer en tout temps à faire ce charitable rachat, et pour assister à toute heure, corporellement et spirituellement, ces pauvres esclaves, pour courir incessamment à tous leurs besoins, enfin pour être toujours là, prêts à leur prêter la main, et leur rendre toute sorte d'assistance et de consolation dans leurs plus grandes afflictions et misères : oh ! messieurs et mes frères, considérez bien la grandeur de cette œuvre ! La connaissez-vous bien ? Mais y a-t-il une chose plus rapportante à ce qu'a fait Notre-Seigneur, lorsqu'il est descendu sur la terre pour délivrer les hommes de la captivité du péché et les instruire par ses paroles et par ses exemples ? »

Désormais donc, sur les plages barbaresques, saint Vincent de Paul va s'unir à saint Jean de Matha et à saint Pierre Nolasque pour le soulagement corporel et spirituel des chrétiens captifs. Pendant les quinze dernières années de sa vie, Vincent consacra plus d'un million de livres au rachat des esclaves et il en délivra jusqu'à douze cents ; mais qui pourrait compter le nombre bien plus grand des malheureux que ses fils consolèrent, assistèrent et soutinrent dans la foi ? Comme toujours, il commença l'œuvre nouvelle par un essai. Ce fut l'héroïque Louis Guérin qui partit le premier, en compagnie du frère François Francillon réservé, après un demi-siècle de travaux, à un glorieux martyre ; ils arrivèrent le 22 novembre 1645 à Tunis, sur cette terre deux fois sanctifiée par la mort de saint Louis et par la captivité de saint Vincent de Paul. La France prenait possession par la croix de ces contrées barbares, où, deux siècles après, le drapeau blanc de la monarchie très chrétienne devait annoncer au monde civilisé la fin de la domination turque sur les mers. Les missions, autant que les armes, lui donnèrent comme un droit de conquête par la longue possession d'état de son influence. Apôtres de l'Évangile, ouvriers de la civilisation et représentants de la France, les missionnaires ouvrirent la voie aux flottes de Louis XIV et de Charles X, et la Barbarie s'étonna moins de devenir terre française,

ayant connu depuis longtemps la vertu de la religion et le prestige du drapeau de son conquérant.

Au bout de deux ans de travaux auprès des malheureux esclaves,

CROIX DE LA MISSION D'AFRIQUE

Donnée par saint Vincent aux missionnaires qu'il envoya en Barbarie (1645). Musée des reliques de la Congrégation de la Mission, à Paris. — En envoyant des missionnaires en Afrique, Vincent avait pour but l'assistance spirituelle des captifs; cependant il n'a pas fait racheter moins de douze cents de ces infortunés

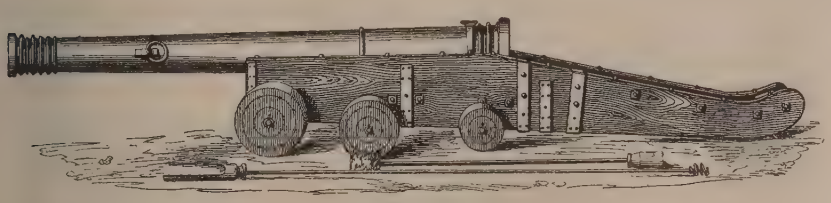
Louis Guérin obtenait de la faveur du dey de Tunis la permission de faire venir d'autres prêtres auprès de lui. Bientôt arrivait M. Le Vacher; tous deux firent admirer l'héroïsme de leur charité au milieu

de la peste. Le fléau emporta le premier. Jean Le Vacher, resté seul, en même temps qu'il lui succédait, remplaçait le consul de France, atteint aussi par la contagion ; et plus tard, chargé lui-même par le roi du consulat, il expiait de sa vie, à la bouche d'un canon, le bombardement d'Alger. Bienfaiteur de ses compatriotes et martyr de la foi, il couronna la plus noble vie par la plus glorieuse mort.

Cependant Vincent avait expédié d'autres missionnaires à Alger, et, pour accroître leur bienfaisante action, il faisait nommer, dans les villes maritimes, des consuls animés comme eux de l'esprit de propagande catholique. De Paris, il suivait leurs travaux, encourageait leurs efforts. Avec cette merveilleuse sagesse qu'il apportait à tout, il traçait à ses envoyés leur règle de conduite parmi les infidèles, leurs devoirs envers les captifs, et il ne manquait pas non plus de les exhorter à la constance et de les préparer aux persécutions qui les attendaient au milieu des musulmans. Pour achever l'établissement de la Mission, il faisait bâtir à Alger, aidé encore des libéralités de la duchesse d'Aiguillon, un hôpital pour les malades. Les biens que sa tendresse procura aux esclaves chrétiens, et qu'il continua après sa mort par ses enfants, rendirent ces lieux de désolation et de désespoir plus tolérables par la foi qui soutenait les cœurs et la charité qui adoucissait les maux. « Certes, dit le témoin de sa vie, quand il n'aurait fait autre chose que d'établir et conserver l'exercice public de la religion catholique, qui continue depuis tant d'années dans une terre barbare, à la vue de ses plus cruels persécuteurs, ce ne serait pas une petite gloire pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a bien voulu se servir de la main de son fidèle serviteur pour dresser comme un trophée à son très saint nom dans ces deux royaumes infidèles, et faire triompher la charité chrétienne en des lieux d'où il semblait que l'humanité fût bannie, et où l'on voyait continuellement exercer l'injustice et la violence avec toute sorte d'impunité. »

Mais de nouvelles contrées s'étaient déjà ouvertes à son zèle infatigable. En 1646, le pape Innocent X lui demandait d'envoyer des prêtres de sa congrégation en Irlande, à cause de l'ignorance trop commune des catholiques de ce pays et des entreprises des hérétiques

anglicans sur leur foi; Vincent s'empressait d'obéir au vicaire de Jésus-Christ, et pour première règle à ses missionnaires, après l'union entre eux, il leur recommandait de donner l'exemple de l'obéissance envers le souverain Pontife à un clergé que la politique anglaise poussait à la rébellion. Ils arrivèrent à point pour fortifier dans leur foi le clergé et le peuple avant que la tyrannie sanglante de Cromwell l'eût mise si glorieusement à l'épreuve, et ceux qui étaient restés à achever l'œuvre se trouvèrent là pour assister Limerick, le dernier rempart des Stuarts, au milieu des horreurs du siège et de la peste.



LE CONSULAIRE

Canon pris par les troupes françaises au siège d'Alger, en 1830, et conservé à l'hôtel des Invalides, à Paris. Lors du bombardement dirigé par Duquesne, en 1683, contre Alger, Jean Le Vacher, prêtre de la Mission et consul français, fut saisi par ordre du dey Baba-Hassan et attaché à la bouche de ce canon.

« Hélas! s'écriait dans sa reconnaissance l'évêque de cette malheureuse ville, quand M. Vincent n'aurait jamais fait pour la gloire de Dieu que le bien qu'il a fait à ces pauvres gens, il se doit estimer bien heureux. »

Les missionnaires étaient encore en Irlande, que Vincent de Paul, avec les aumônes des présidentes de Lamoignon et de Herse, en faisait passer deux autres dans l'archipel des Hébrides. Ces innombrables îles, au climat dur, au sol stérile, étaient dépourvues de prêtres depuis le schisme d'Angleterre. Leurs malheureux habitants avaient tout oublié de leur ancienne foi, jusqu'au baptême. Pour venir à leur secours, la persécution, le dénuement, la difficulté des lieux, n'arrêtèrent point Dermot Guy. A la voix de cet intrépide missionnaire, les populations des côtes de l'Écosse et celles des îles, avec leurs seigneurs, reviennent à la connaissance de la religion; mais, épuisé par les privations de ce rude apostolat, comme François-Xavier en face de la Chine, il

meurt en vue de la grande île de Paba, « lieu étrange et terrible », où l'appelait, avec la confiance en Dieu et le mépris du danger, l'espoir de ramener des âmes à Jésus-Christ. Pendant ce temps-là, Francis Whyte, en compagnie d'un père jésuite et d'un prêtre séculier, puis Lunsden avec d'autres, travaillaient, tantôt sur les côtes opposées

MAISON CENTRALE DES FILLES DE LA CHARITÉ, A VARSOVIE

Cette maison fut inaugurée, en 1652, par trois sœurs françaises que saint Vincent y avait envoyées sur la demande de la reine de Pologne, Marie de Gonzague. — État actuel.

d'Écosse, tantôt dans les montagnes, au milieu des mêmes dangers, des mêmes souffrances, et avec le même succès.

A l'autre extrémité de l'Europe, les peuples de la campagne avaient besoin aussi d'être instruits de la religion. En 1650, la jeune reine de Pologne, Marie-Louise de Gonzague, demandait des prêtres à Saint-Lazare; elle avait vu de près, en France, les œuvres de son supérieur, étant elle-même de la compagnie des Dames de charité. L'année suivante, quatre missionnaires partirent, bientôt suivis des Filles de la charité. Les Jésuites, établis depuis un siècle en Pologne, l'avaient préservée du protestantisme. Jean-Casimir venait de la sauver

d'une invasion de Cosaques; mais aussitôt de nouvelles guerres, suscitées par la fureur du schisme et de l'hérésie, éclataient sur cet infortuné

VUE DE L'ÉGLISE ET DE LA MAISON SAINTE-CROIX, A VARSOVIE

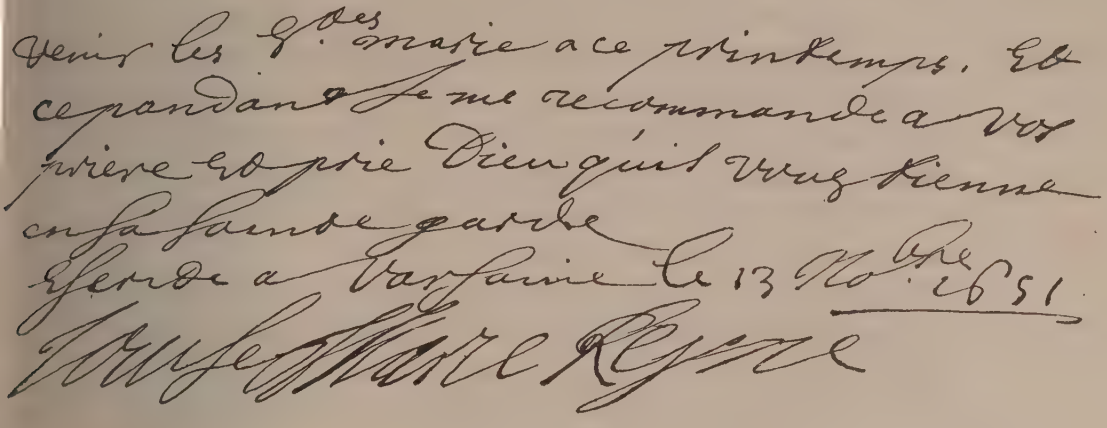
Fondée en 1651 par le roi Jean-Casimir de Pologne, pour les Prêtres de la Mission. La crypte qui règne sous l'église sert, depuis deux siècles, de sépulture aux Missionnaires et aux Filles de la Charité.

pays, et à la suite des Suédois unis aux Moscovites, arrivaient la peste avec la famine. Ce fut le premier exercice des missionnaires d'assister les pauvres de Varsovie au milieu de ces fléaux. Comme en

Lettre de Marie de Gonzague, reine de Pologne, à saint Vincent de Paul, d'après l'original conservé aux archives de la Mission, à Paris.

Loüise Marie par la grace de Dieu Reyne de Pologne et de Suede &c. Grande Duchesse de Lithuanie, Russie, Prussie &c. Nee Comtesse de Mantoue et Monferra de Nevers &c.

Monsieur Vincent. J'ay veu avec joye les Missionnaires que vous m'avez envoyez et qui m'ont rendu vre lre, J'espere qu'ils feront les fruicts que j'en ay bonne sujet d'attendre. Je les envoye maintenant trouver l'evesque de Vilna pour prendre son approbation, parce qu'ils se resident dans son Eveché, en une de mes Terres qui est en Lithuanie où ils establiront leur Seminaire et auquel avec le temps j'espere pouvoir tirer des prebtres pour les autres lieux et pour Varsauie mesme et pour faire les choses que vous m'augurez dans vre lre: Ils vous informeront de leur Voyage et de leur arrivee icy, Dieu me fait la grace de respondre mourir en Catholique J'espere les bons dont vous me parlez pour faire



Louise Marie, par la grace de Dieu Reyne de Pologne et de Suède, etc., Grande Duchesse de Lithuanie, Russie, Prussie, etc., Née Princesse de Mantoue et Montfera, de Nivernois, etc.

Monsieur Vincent, Jay veu avec Joye les Missionnaires que vous mavez envoyez et qui m'ont rendu votre lettre, Jespere qu'ils feront les fruits que jen ay tousiours attendu. Je les envoye maintenant trouver l'Evesque de Vilna pour prendre son aprobation, parce qu'ils resideront dans son Evesché, en une de mes terres qui est en Lithuanie, ou ils establiront leur seminaire, et duquel avec le temps j'espere pouvoir tirer des prebtres pour les autres lieux et pour Varsovie mesme et pour faire les choses que vous m'augurez dans votre lettre. Ils vous informeront de leur voyage et de leur arrivée icy. Si Dieu me fait la grace de ne point mourir en couche J'escriré les lettres dont vous me parlez pour faire venir les Stes Marie (les Filles de la Visitation) a ce printemps. Et cepandant Je me recommande a vos priere et prie Dieu qu'il vous tienne en sa sainte garde.

Escrite a Varsovie, le 13 Novembre 1651.

Louise Marie Reyne.

Barbarie, en Irlande et aux Hébrides, le premier envoyé, le saint prêtre Lambert eut l'honneur de succomber en martyr, consacrant ainsi par sa mort la mission. Heureux d'une si grande gloire pour sa petite compagnie, Vincent excitait le zèle de ses prêtres de Saint-Lazare par la vue du dévouement de leurs frères. « Si quelques-uns d'entre nous, leur disait-il avec l'autorité de ses exemples et l'humilité de sa grande âme, sont encore esclaves de la nature, adonnés aux plaisirs de leurs sens, ainsi que l'est ce misérable pécheur qui vous parle, qu'ils se réputent indignes de la condition apostolique où Dieu les a

appelés, et qu'ils entrent en confusion de voir leurs frères qui l'exercent si dignement, et qu'ils soient si éloignés de leur esprit et de leur courage. Mais qu'ont-ils souffert en ce pays-là ? La famine ? Elle y est. La peste ? Ils l'ont eue. La guerre ? Ils sont au milieu des armées et ont passé par les mains des soldats ennemis. Enfin, Dieu les a éprouvés par tous les fléaux, et nous serions ici comme des casaniers sans cœur et sans tête! »

Ne pouvant autre chose, il priait ardemment, et il demandait à tout le monde des prières pour la malheureuse Pologne qu'il aimait. Et qui dira que la fuite de Charles-Gustave de Suède, le rétablissement du roi Jean-Casimir dans les provinces perdues, le maintien de la religion catholique en Pologne, n'ont pas été l'effet de ses saintes prières ? Le catholicisme affermi par la paix, la Pologne devint comme une seconde patrie pour la Mission, dont les établissements s'étendirent aussi à l'Allemagne.

Mais, avant que Vincent de Paul eût envoyé ses compagnons en Pologne, un ordre de la Providence appelait pour la première fois la congrégation de la Mission hors d'Europe. C'est d'elle que le nonce du Saint-Siège avait fait choix, à la demande de la compagnie d'Orient, pour aller à Madagascar. Des prêtres et des jésuites, venus avec ces hardis Portugais du seizième siècle, qui propageaient le règne de Jésus-Christ en étendant leur domination sur les mers, avaient déjà évangélisé la Grande-Terre de saint Laurent. En moins d'un siècle, cependant, l'intempérie du climat avait détruit l'établissement portugais, et la compagnie d'Orient tentait, pour le compte de la France, un nouvel essai de colonisation. Deux prêtres de la Mission, Nacquart et Gondrée, partirent les premiers, emportant les sages instructions de Vincent pour la route et pour leur ministère dans ce pays lointain. C'est le 4 décembre 1648 qu'ils arrivèrent, après une longue navigation de six mois et demi, qui avait été une continuelle prédication à bord du navire et dans les lieux de station. Tout était à refaire. Les Malgaches étaient retombés dans l'idolâtrie et la turpitude des mœurs. Les deux missionnaires se partagent entre les colons et les noirs, et bientôt ceux-ci accourent à leur case, demandant le baptême. Gondrée meurt

le premier, emporté par la fièvre ; Nacquart, craignant aussi d'être prévenu par la mort, compose dans la langue du pays un catéchisme pour ses successeurs, puis il instruit quelques-uns des Français qui partent en expédition dans l'intérieur à être aussi missionnaires ; lui-même parcourt les cases des Malgaches et visite plusieurs de leurs tribus, baptisant, prêchant, condamnant la polygamie, réhabilitant les

MADAGASCAR SOUMISE AU ROI PAR ÉTIENNE DE FLACOURT

Gravure de l'*Histoire de la grande île de Madagascar*, par de Flacourt, dix-septième siècle. — Les premiers missionnaires envoyés par saint Vincent de Paul à Madagascar accompagnaient de Flacourt.

mariages entre Français et négresses, s'occupant de l'instruction des femmes et des filles du pays. Il meurt à son tour, et ce n'est que trois ans après que Vincent de Paul peut le pleurer avec son compagnon.

De nouveaux missionnaires les remplacent et reprennent l'œuvre. Une révolution dans le gouvernement de la colonie, des rivalités marchandes et des expéditions malheureuses entravent la mission. Un des nouveaux venus meurt bientôt ; la disette vient seconder l'apostolat de Bourdaise qui est resté seul, sa charité multiplie les conversions : « Oh ! écrivait-il alors à Vincent, s'il y avait ici deux ou trois

prêtres, dans un an tout ce grand pays d'Anos serait baptisé! » Aussitôt de nouveaux compagnons lui sont envoyés. Bourdaise en profite pour faire des missions dans les villages, restant en chacun d'eux le temps de former un Malgache à apprendre aux autres à prier. Cependant il réclamait toujours des coadjuteurs pour remplacer les premiers. Vincent ne se décourageait pas d'en faire partir, mais les naufrages, le scorbut, la disette conspiraient à la fois contre les nouveaux envoyés. Les derniers partis ne purent même pas arriver; ils apportaient une lettre de Vincent pour Bourdaise, qui déjà n'était plus, et en route ils apprirent la mort de Vincent lui-même. Le successeur du vénérable père les renvoie, et d'autres arrivent encore après eux. L'œuvre de Dieu se fait au milieu de toutes les contradictions; malheureusement les désordres de l'administration nouvelle de la colonie, passée aux mains de la compagnie des Indes, viennent tout compromettre. Abandonnés par les autorités, dépourvus de tout soin, les missionnaires étaient presque tous malades et mouraient l'un après l'autre; à la fin, la mission fondée au prix de la vie de vingt-sept prêtres et frères de la congrégation disparaissait, avec la colonie française, au milieu d'un soulèvement général de l'île. Mais tant de morts précieuses aux yeux du Seigneur ne furent pas perdues; grâce à cette divine semence de martyrs, le catholicisme a refleuri à Madagascar.

Ce n'était point encore là toute l'œuvre de saint Vincent de Paul. Sur l'ordre de Rome, il avait conçu un projet de missions à Babylone, en Perse, dans les Indes orientales; il avait même jeté les yeux sur l'Amérique et jusque sur la Chine, embrassant le monde entier dans les efforts d'un zèle inépuisable, qui de lui-même n'allait pas de l'avant, mais qui suivait l'impulsion de la Providence avec une sainte et tranquille ardeur.

D'autres achèveront ce qu'il a commencé. A ses fils d'abord de poursuivre son œuvre : où il n'a pas été, ils iront. Émules de leurs frères des Missions étrangères, des disciples de saint François et de saint Ignace, des pères de Picpus, du Saint-Esprit et de tous les autres missionnaires, ils se partageront avec eux la terre; ils s'établiront, avec les Filles de la Charité, leurs compagnes apostoliques, à Maurice,

dans le Levant, en Perse, en Abyssinie, sur les bords du Missouri, aux États-Unis, au Brésil, au Pérou et au Chili, à l'Équateur, aux Iles Philippines, au Mexique et en Chine, afin de porter aux contrées les plus éloignées le bienfait de l'Évangile et d'apprendre au monde entier que la charité de saint Vincent de Paul est allée jusque-là.

LA RENAISSANCE RELIGIEUSE

Le complément des missions. — État du clergé depuis le concile de Trente. — Nécessité d'une réforme. — Les exercices des ordinands. — Saint-Lazare. — La conférence du mardi. — Bossuet. — Les retraites spirituelles. — Le collège des Bons-Enfants. — Vincent de Paul et Olier. — Les séminaires. — Services rendus par Vincent aux ordres religieux. — Réforme générale. — Fondation de communautés religieuses. — Saint-Cyran et le jansénisme.

« Tels sont les pasteurs, tels sont les peuples », disait saint Vincent de Paul. Dans le cours de ses missions, il avait souvent remarqué que l'ignorance et le désordre des populations venaient du dérèglement du clergé. A quoi servait-il dès lors de travailler au salut des gens de la campagne, si le départ des missionnaires les laissait sans soins spirituels et sans bons exemples ? Une œuvre en appelait une autre. Toute la vie de Vincent de Paul présente ainsi un enchaînement admirable d'œuvres, dont le principe est la parfaite conformité du saint à la volonté de la Providence et qui ont pour lien entre elles son infatigable charité envers le prochain. « Il était nécessaire, pour maintenir les peuples en bon état et conserver les fruits des missions, de faire en sorte qu'il y eût de bons ecclésiastiques parmi eux. » C'est ainsi que le saint fondateur de la Mission expliquait à ses confrères la pensée qu'il avait eue, de joindre la sanctification des ecclésiastiques à l'évangélisation des pauvres et d'en faire la seconde fin de l'institut.

Le clergé avait dégénéré, parce que les moyens de formation lui

manquaient. Au seizième siècle, la plupart des anciennes écoles épiscopales étaient tombées. Les clercs les plus fortunés allaient étudier dans les universités pour en revenir avec des grades, les autres prenaient leurs leçons dans les collégiales et les presbytères. Ce n'étaient point là des institutions de discipline et de piété ecclésiastiques propres à préparer de bons prêtres. Déjà saint Ignace de Loyola, avec les plus vertueux personnages de son temps, s'était efforcé de tirer l'Église d'une situation si favorable aux entreprises des novateurs hérétiques. Le concile de Trente avait mis la réforme du clergé dans la réforme de l'éducation cléricale : l'établissement des séminaires ordonné par la sainte assemblée allait faire un clergé nouveau. En Angleterre, le cardinal Polus, légat apostolique du Saint-Siège, avait devancé le décret du concile, en ordonnant la fondation d'écoles ecclésiastiques dans toutes les églises cathédrales ; saint Charles Borromée s'était fait le promoteur des séminaires pour l'Italie; sous l'influence du grand Pie V et de pieux évêques, l'Allemagne et la Belgique, l'Espagne et le Portugal, la Pologne, la Suisse avaient vu s'élever peu à peu des écoles de science et de piété sacerdotales pour les jeunes clercs. Dans tous ces pays les Jésuites s'étaient consacrés aux séminaires. Restait la France. L'opposition des parlements, les troubles religieux empêchaient les effets du concile de Trente de s'y faire sentir. Cependant plusieurs évêques, le grand cardinal de Lorraine, le cardinal et prince Charles de Bourbon, le cardinal de Joyeuse, des conciles, des assemblées du clergé s'étaient préoccupés de réaliser la pensée de l'Église, sans que leurs efforts eussent réussi.

Aucun séminaire n'était encore fondé au commencement du dix-septième siècle. Les désordres du clergé s'aggravaient et l'on ne savait plus d'où viendrait la réforme. Heureusement Dieu suscita des saints pour travailler à la régénération de son Église. Pierre de Bérulle fonde l'Oratoire, qui devient comme le séminaire des réformateurs. De là sortent presque en même temps Eudes et Bourdoise, Vincent de Paul et Olier. Chacun d'eux se met à l'œuvre. Le P. de Condren, « le grand homme, et le véritable saint de l'Oratoire français », l'homme incomparable, selon Vincent de Paul, communiquait l'esprit de réno-

vation à un groupe de disciples fervents; Bourdoise, restaurateur zélé de la discipline ecclésiastique, établissait la compagnie de Saint-Nicolas-du-Chardonnet pour l'éducation des jeunes clercs et la sanctification des prêtres par la vie commune; Eudes fondait la société de son nom, consacrée à la préparation des aspirants au sacerdoce. Est-ce à Vincent ou à Olier qu'il faut rapporter la gloire de l'institution des séminaires en France? Elle leur appartient à tous deux, mais Vincent de Paul commença, au milieu de beaucoup d'autres travaux, ce qui fut ensuite la tâche particulière d'Olier.

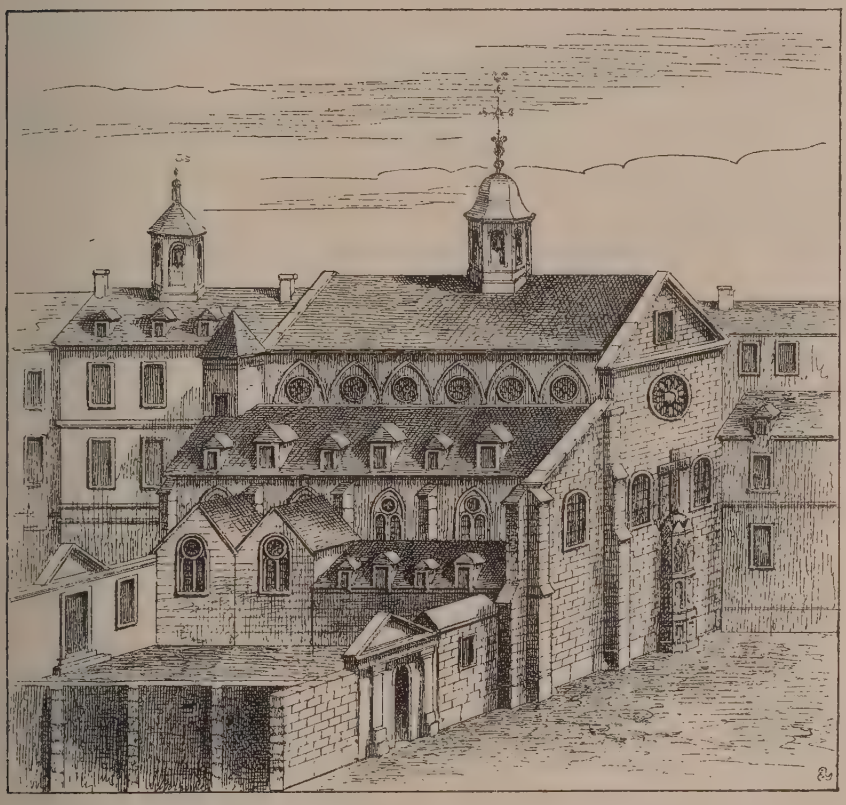
Comme les plus ardents réformateurs de la sainteté de l'Église, un dom Barthélemy-des-Martyrs en Portugal, un Charles Borromée en Italie, avaient été en même temps d'admirables modèles de charité, ainsi Vincent de Paul, le père des pauvres, l'organisateur de l'aumône, se montra l'ouvrier le plus zélé de la réforme du clergé. Mais que fallait-il faire d'abord? L'œuvre nouvelle à laquelle le saint allait s'appliquer, sans autre dessein de sa part que de suivre la volonté de Dieu, se présenta comme d'elle-même. Un vertueux prélat, affligé de l'état de son clergé, le consultait sur le remède à apporter à un si grand mal. « Monseigneur, répondit Vincent, allons droit à la source. Impossible de redresser les ecclésiastiques endurcis dans le désordre, car un mauvais prêtre ne se convertit presque jamais. C'est donc dans les aspirants au sacerdoce, et non dans ceux qui en sont déjà revêtus, qu'il vous faut chercher le principe de la rénovation du clergé. N'admettez aux ordres que ceux en qui vous verrez la science requise et toutes les marques d'une véritable vocation; et ceux-là même, préparez-les le plus longtemps possible, pour les rendre de plus en plus capables des fonctions du saint ministère. » Quelque temps après, l'évêque, ayant réfléchi au meilleur moyen de préparer les jeunes ecclésiastiques aux ordres sacrés, disait au saint prêtre : « Pour le moment, je ne puis rien faire de mieux que de les recevoir chez moi, de les y retenir quelques jours, et de les faire instruire pendant ce temps, au moyen de conférences réglées, des choses qu'ils doivent savoir et des vertus qu'ils doivent pratiquer. » C'était le projet de Vincent réalisé. « Oh! monseigneur, s'écrie-t-il, voilà une pensée qui

est de Dieu, voilà un excellent moyen pour remettre petit à petit tout le clergé de votre diocèse en bon ordre. » Ainsi prenait naissance l'œuvre des ordinands. Vincent de Paul réglait le plan des exercices de la retraite, et, au mois de septembre 1626, il commençait à Beauvais, avec le pieux évêque Potier, les retraites d'ordination qui allaient s'établir partout sur ce modèle.

L'heureuse expérience de Beauvais décida l'archevêque de Paris, sur les instances du P. Bourdoise, à imposer à tous les aspirants aux ordres dans son diocèse la retraite des dix jours ; en même temps il priait Vincent de les recevoir au collège des Bons-Enfants. Ce n'était point là le propre de la Mission, mais son zélé supérieur, toujours disposé à suivre la voie de la Providence, accepta ce nouvel emploi, et bientôt Saint-Lazare, la nouvelle résidence de l'institut, s'ouvrait aux ordinands. Les retraites commencèrent sous la direction du saint prêtre ; il s'en faisait six par an, avec un tel fruit que les pieuses dames de l'entourage de Vincent, la présidente de Herse, la généreuse marquise de Maignelay à leur tête, voulurent contribuer par leurs dons à y faire admettre les ecclésiastiques de tous les diocèses. Tout grandissait avec lui. Son zèle excitait celui des autres, et cette sainte contagion du bien se changeait en libéralités qui venaient étendre encore le domaine de sa charité.

Pour former les siens à ce nouveau ministère, Vincent de Paul s'appliquait à leur en montrer la grandeur et la nécessité. « S'employer pour faire de bons prêtres, leur disait-il, c'est faire l'office de Jésus-Christ qui, pendant sa vie mortelle, semble avoir pris à tâche de faire douze bons prêtres, qui sont les apôtres ; ayant voulu, pour cet effet, demeurer plusieurs années avec eux, pour les instruire et pour les former à ce divin ministère. Nous sommes donc tous appelés de Dieu à l'état que nous avons embrassé, pour travailler à un chef-d'œuvre : car c'est un chef-d'œuvre en ce monde que de faire de bons prêtres, après quoi on ne peut penser rien de plus grand ni de plus important. » Mais le saint estimait qu'on ne pouvait répondre à une si sublime vocation que par la plus profonde humilité. Dans les sentiments de bassesse et d'indignité qu'il s'efforçait d'inspirer à ses disciples,

il puisait les motifs d'une sainte confiance en Dieu. Car, leur disait-il, « Dieu a toujours employé de faibles instruments aux grands desseins. En l'institution de l'Église, n'a-t-il pas choisi de pauvres gens ignorants



VUE DE L'ANCIENNE ÉGLISE DE SAINT-LAZARE

D'après une estampe de la Bibliothèque nationale. — Dans cette église avaient lieu, sous la direction de saint Vincent de Paul, de fréquents exercices préparatoires aux ordinations.

et rustiques ? Cependant c'est par eux que Notre-Seigneur a renversé l'idolâtrie, qu'il a assujetti à l'Église les princes et les puissants de la terre, et qu'il a étendu notre sainte religion par tout le monde. Il peut se servir aussi de nous, chétifs que nous sommes, pour aider à l'avancement de l'état ecclésiastique à la vertu. Au nom de Notre-Seigneur, messieurs et mes frères, donnons-nous à lui pour y contri-

buer tous par nos services et par de bons exemples, par prières et par mortifications. »

La modestie, le bon exemple, la prière, la pénitence, tels étaient les moyens que Vincent de Paul leur recommandait comme les plus propres à assurer le succès des retraites des ordinands. A l'époque des ordinations, il formait, entre les communautés religieuses et les Dames de charité, une association de prières pour obtenir de Dieu de bons prêtres. Comme il avait réglé, avec la plus sage expérience, les exercices de la retraite, il avait donné aussi les préceptes de la plus utile prédication. Simplicité de parole, humilité d'intention, c'était toute sa rhétorique. La science de Dieu lui avait fait connaître combien il y avait de vanité et d'inutilité en la plupart de ces discours étudiés et pompeux dont les chaires retentissaient alors. Avec les ordinands comme avec les pauvres, il voulait que l'on se servît d'un langage simple et naturel, pour laisser à la parole de Dieu toute sa force et toute son onction; « car Dieu, disait-il, est une source inépuisable de sagesse, de lumière et d'amour. C'est en lui que nous devons puiser ce que nous disons aux autres. Nous devons anéantir notre propre esprit et nos sentiments particuliers, pour donner lieu aux opérations de la grâce, qui seule illumine et échauffe les cœurs. Il faut sortir de soi-même pour entrer en Dieu. Il faut le consulter pour apprendre son langage et le prier qu'il parle lui-même en nous et par nous. Il fera pour lors son œuvre et nous ne gâterons rien. »

Maison de paix, de prière et de recueillement, Saint-Lazare prêchait par lui-même. Ceux qui y venaient en sortaient meilleurs. Pour le jeune clergé, c'était à la fois un lieu de formation au sacerdoce et un séjour d'édification. L'austère réformateur de la Trappe, l'abbé de Rancé, écrivait après une retraite chez les humbles compagnons de Vincent : « J'ai eu grande satisfaction de ces bonnes gens, qui ont bien de la piété. C'est une véritable maison de Dieu ; il ne se trouve point ailleurs un pareil exemple. »

Un des premiers à suivre la retraite des ordinands fut Jean-Jacques Olier, le pieux et célèbre fondateur de Saint-Sulpice. Longtemps le disciple et toujours l'ami de Vincent de Paul, il ne le quitta que pour

SAINT VINCENT DE PAUL THÉOLOGIEN

PARTIE D'UNE FRESQUE PEINTE PAR M. TIMBAL DANS L'ÉGLISE DE LA SORBONNE A PARIS, DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Saint Vincent agenouillé adore l'Eucharistie, centre et foyer de la théologie chrétienne. Auprès de lui, Bossuet, Olier, Bérulle, saint François de Sales, ses contemporains et ses amis. Parmi les autres personnages figurent saint Benoît, saint Bernard, saint Bruno, Pierre Lombard, saint Thomas d'Aquin, Malebranche.

Saint Vincent n'avait pas consacré moins de sept années à l'étude de la théologie, et la *Gallia christiana* lui attribue le titre de docteur en cette science.

se mettre sous la conduite du P. de Condren. Olier avait été aussi l'un des premiers ouvriers des missions, et par la même voie que Vincent il fut amené à travailler à la sanctification du clergé. Il vint aussi à Saint-Lazare, ce grand évêque, cet orateur incomparable, en qui l'Église reconnaît une de ses lumières et la France une de ses gloires, Bossuet, dont le génie n'eut pas de maître plus direct, avec la Bible et les Pères, que l'humble Vincent de Paul. C'est sous sa conduite qu'il se prépara au sacerdoce, c'est d'après ses exemples qu'il apprit à prêcher. Plus tard, il se souviendra de lui pour rendre à sa mémoire le plus éclatant hommage, et l'évêque de Meaux ne croira pas s'abaisser en rapportant au modeste prêtre le meilleur de sa vie sacerdotale et des œuvres de son génie.

D'ordinand, Bossuet était devenu un des prédicateurs des retraites de Saint-Lazare. Il s'y forma au double apostolat de la Mission auprès des peuples et auprès du clergé. C'est avec lui que Vincent de Paul avait organisé, à l'instigation d'Anne d'Autriche, cette célèbre mission de Metz, à laquelle plus de vingt ecclésiastiques des plus éminents en science et en piété travaillèrent, et qui, au bout de trois mois, malgré toutes les contradictions et tous les obstacles, transforma si merveilleusement une ville dont les huguenots avaient fait une des citadelles du protestantisme. « Nul n'a douté, écrivait Bossuet quarante-quatre ans après, que les fruits de cette mission ne fussent dus non seulement aux pieuses excitations, mais aussi aux prières du vénérable Vincent. » A Paris, le futur évêque de Meaux se montrait un des plus zélés coopérateurs de son saint maître dans les retraites qu'il prêchait aux ordinands ou dans les conférences ecclésiastiques qu'il faisait aux prêtres. Au terme de sa grande carrière sacerdotale, il se rappelait avec émotion les débuts de sa jeunesse, ce premier travail qu'il avait osé entreprendre, disait-il, « aidé des avis de cet homme de Dieu et soutenu par ses prières ».

Les conférences ecclésiastiques étaient encore une des œuvres de Vincent de Paul. Les premiers essais en avaient été faits dans les missions, suivant l'usage qu'il avait établi de réunir les prêtres des paroisses voisines pour les entretenir de leur vocation et leur donner

des avis sur la manière de remplir leur saint ministère. L'œuvre définitive sortit comme d'elle-même des exercices des ordinands. Élevés au sacerdoce, beaucoup de bons prêtres voulant répondre à la grâce de leur ordination s'étaient mis sous la direction de Vincent, qui utilisait leur zèle dans les missions ; mais il restait à prémunir les jeunes prêtres contre l'inconstance et la faiblesse humaine. La régénération du clergé n'allait pas sans une institution permanente qui pût entretenir en lui les heureux effets de la préparation au sacerdoce. Vincent y pensait, avec cette humilité et cette défiance de lui-même qui l'éloignaient naturellement de toute suggestion personnelle. Un des jeunes ordinands de la retraite vint lui proposer d'établir quelque moyen d'union entre les ecclésiastiques qui voudraient vivre conformément à la sainteté de leur vocation, et pour cela de les faire assembler quelquefois à Saint-Lazare, pour conférer sur les vertus et les fonctions de leur état. Cette pensée parut de Dieu au saint prêtre ; cependant il continua d'y réfléchir et de prier. L'archevêque de Paris et le Souverain Pontife, qu'il consultait en toutes circonstances, approuvèrent une entreprise où il y allait si manifestement du bien de l'Église. Alors Vincent réunit les premiers ecclésiastiques qui avaient acquiescé à ce projet, il leur expose ses sentiments sur la réunion, et, avec sa science des choses de l'âme, sa piété communicative, il leur fait comprendre et la nécessité de s'entretenir dans les saintes dispositions de leur sacerdoce et les avantages spirituels d'une pratique qui leur permettra, sans quitter le monde ni leur genre de vie, de se sanctifier eux-mêmes par l'exemple.

Telle est l'origine de ces célèbres conférences de Saint-Lazare qui furent pour la seconde génération de prêtres du grand siècle, où l'on compte les Olier, les Pavillon, les Perrochel, les Bossuet, les Abelly et tant d'autres, la principale école de vertu sacerdotale et de prédication. Près de trois cents prêtres des plus distingués par la naissance, le talent, la doctrine et la vertu, y furent admis. « Il n'y avait pas dans Paris, dit un contemporain, un ecclésiastique de mérite qui n'en voulût être. » C'est en se souvenant de l'heureuse influence de leur fondateur que Fléchier s'écriait : « A lui le clergé de France doit sa

SAINT VINCENT DE PAUL PRÉSIDE AUX CONFÉRENCES ECCLÉSIASTIQUES

Tableau de F. de Troy, dix-huitième siècle. — Saint Vincent avait institué ces conférences comme un moyen de réformer le clergé. — « Quand nous écoutions sa parole, disait Bossuet, pas un qui n'y sentit l'accomplissement du mot de l'apôtre : Si quelqu'un parle, que sa parole soit comme de Dieu. »

splendeur et sa gloire! » Dans tout l'éclat de son génie, Bossuet se félicitait « d'avoir eu le bien, dans les sept dernières années de la vie de M. Vincent, d'être admis dans la compagnie des ecclésiastiques qui s'assemblaient pour la conférence spirituelle des mardis ». Rendant témoignage, comme évêque, au pape Clément XI, de la sainteté du vénérable prêtre, il dira plus solennellement : « Élevé au sacerdoce, nous fûmes associé à cette compagnie de pieux ecclésiastiques qui s'assemblaient chaque semaine pour traiter ensemble des choses de Dieu. Vincent en fut l'auteur, il en était l'âme. Quand, avides, nous écoutions sa parole, pas un qui n'y sentît l'accomplissement du mot de l'apôtre : Si quelqu'un parle, que sa parole soit comme de Dieu. »

Et que disait-il donc l'humble prêtre? Rien qu'il n'eût appris dans la prière et la méditation. Son maître en éloquence était Jésus-Christ, et sa rhétorique consistait à abdiquer toute recherche de pensée, toute vaine ostentation de langage, tout bruit de discours humain, pour laisser parler Dieu en lui, dans l'humilité de son cœur et le silence de son esprit. Comme saint Paul, il rejetait tous les artifices de la vanité oratoire et il n'avait garde d'appuyer sa prédication ni sur la force de l'éloquence, ni sur les raisonnements de la philosophie. De lui aussi on pouvait dire : « Le discours de l'apôtre est simple ; mais aussi ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout; et son nom qu'il a toujours à la bouche, ses mystères qu'il traite si divinement, rendront sa simplicité toute-puissante. »

C'est par cette forte simplicité apostolique, cette onction tout inspirée de Dieu que le saint éducateur du clergé, en même temps qu'il travaillait à la régénération du sacerdoce, opérait la réforme de la chaire corrompue en ce temps-là par le mauvais goût et la vanité.

Les retraites spirituelles furent le complément des missions et des exercices des ordinands. Saint Ignace en avait propagé la pratique et formulé la méthode dans son livre des *Exercices ;* Vincent de Paul s'appliqua à les remettre en goût dans le clergé et il en étendit l'usage à toutes les classes de la société. Saint-Lazare commençait à peine d'appartenir à la Mission quand cette salutaire institution y prit nais-

sance. L'œuvre reçut de son fondateur un règlement empreint à la fois de la science pratique de la vie chrétienne et d'un généreux esprit d'hospitalité, admirable mélange de la haute raison d'Ignace de Loyola et du bon sens si sage et si bienveillant de Vincent de Paul.

Abri pour toutes les souffrances, Saint-Lazare était aussi comme un cloître perpétuellement ouvert aux ecclésiastiques et aux gens du monde, qui venaient y chercher, les uns la sanctification, les autres la conversion. « La terre est en désolation, disait un prophète, parce qu'il n'y a personne qui se recueille et qui s'applique à penser et à méditer dans son cœur : on s'épanche sur les objets extérieurs et on oublie les intérieurs qui sont notre âme, Dieu, la vie éternelle. » Sentant l'avantage des retraites, Vincent avait ouvert sa maison à tout le monde. L'affluence était considérable ; le vénérable supérieur disait quelquefois lui-même, avec cette douce gaieté dont il usait à l'occasion, que la maison de Saint-Lazare était comme l'arche de Noé où toute sorte d'animaux grands et petits étaient reçus et logés. A l'exemple de leur père, les missionnaires s'employaient à tous les offices de charité auprès des retraitants de toute condition, admis pour quelques jours dans une sainte communauté de vie avec eux. Comme Saint-Lazare, les autres maisons de la Mission, même celles de l'étranger, ouvraient leur porte et leur cœur pour ces pieux exercices. Les chastes demeures des Filles de la Charité se transformaient aussi quelquefois en couvents pour les femmes du monde, qui y trouvaient les mêmes secours pour le bien de leurs âmes. A Paris surtout, les retraites spirituelles produisirent de merveilleuses grâces de salut ; leur action ne contribua pas moins que la ferveur des monastères à la renaissance religieuse de l'époque, et la pratique salutaire qui s'en étendit à beaucoup de diocèses devint un des aliments de la piété sacerdotale.

Dans le dessein de procurer le bien de l'Église, le fondateur de la Mission avait établi dès 1635 au collège des Bons-Enfants, qu'il venait de quitter pour Saint-Lazare, une école préparatoire de jeunes clercs à qui l'on enseignait les humanités et les bonnes mœurs, selon les vues du concile de Trente. Les résultats tardifs et incertains de

cette première éducation cléricale ne répondaient pas au besoin immédiat de bons prêtres que l'on avait alors. Vincent de Paul le comprit. Il lui parut plus urgent de fonder des séminaires pour recevoir les jeunes gens déjà engagés ou prêts à entrer dans les saints ordres, et les y exercer, pendant un an ou deux, à la piété, aux cérémonies, au chant, aux diverses fonctions du ministère pastoral, comme aussi à l'étude des cas de conscience et des parties les plus nécessaires de la théologie. Il en conféra avec Richelieu. Le grand ministre se plaisait à voir ce prêtre selon Dieu et même à le consulter sur les affaires ecclésiastiques ; non content d'approuver un tel dessein, il pressa son auteur de le mettre lui-même à exécution en commençant aux Bons-Enfants un séminaire dont il voulut être le premier bienfaiteur. En 1642 Vincent essayait, selon sa méthode, avec douze aspirants aux ordres. Toutefois, ne voulant pas détruire le premier établissement qu'il avait formé sur le plan du concile de Trente, il le transporta dans une maison contiguë à Saint-Lazare qui s'appela le séminaire Saint-Charles, et ainsi se trouva complétée en France, par la double institution des petits et des grands séminaires, l'œuvre de la sainte assemblée.

Mais déjà un premier essai de séminaire avait eu lieu l'année précédente à Annecy, à l'instigation de l'évêque et sur le conseil de Vincent de Paul. Dans le même temps, le pieux Olier faisait à Chartres une tentative semblable ; Bourdoise, avec la communauté de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, commençait aussi un séminaire. Avant cela, Vincent avait établi à Saint-Lazare, dès 1637, un séminaire interne pour le recrutement de la Mission et l'initiation des nouveaux venus à l'esprit et aux vertus propres de l'institut. C'était l'espoir du troupeau et la pépinière des missions.

Disciple de Vincent de Paul et du P. de Condren, porté par l'un à l'épiscopat et retenu par l'autre dans sa voie, Olier venait enfin, avec sa nouvelle compagnie de prêtres, résumer tous ces essais par l'établissement du séminaire de Saint-Sulpice, le séminaire modèle, sinon le premier des séminaires, et propager l'institution en France. Que les historiens disputent de la priorité entre Vincent de Paul et

Olier; chacun d'eux en eût fait volontiers l'hommage à l'autre. Remplis du même zèle de la gloire de Dieu, amenés par les mêmes besoins à travailler à l'œuvre commune inspirée par l'Église, tous deux également méritent la gloire de fondateurs des séminaires. A Vincent cependant revient plutôt l'honneur du législateur, car le règlement tout

VUE DE L'ABBAYE DE PEBRAC (HAUTE-LOIRE)

M. Olier, titulaire de cette abbaye, distribue des aumônes aux pauvres du voisinage. — Fondateur de la Congrégation de Saint-Sulpice, ami et disciple de saint Vincent de Paul, Olier eut une part importante dans l'établissement des séminaires et se montra aussi zélé pour l'instruction des pauvres que pour la bonne éducation du clergé, et pour l'abolition des duels. Il mourut entre les bras de saint Vincent.

rempli de l'esprit sacerdotal qu'il donna au séminaire des Bons-Enfants servit de loi à tous les séminaires de sa congrégation et devint le fond commun de l'éducation cléricale dans les autres.

Désormais donc l'œuvre des ordinands et des séminaires, unie à celle des missions, étendit les emplois de la compagnie de Saint-Lazare aux nécessités spirituelles du clergé et du peuple. Vincent s'efforçait d'élever les siens à cette haute mission auprès du clergé en les ramenant de plus en plus aux saints abaissements de l'humilité.

« Qui sommes-nous, leur disait-il, pour ce ministère ? Nous ne sommes que de chétives gens, de pauvres laboureurs et paysans ; et quelle proportion y a-t-il de nous misérables à un emploi si saint, si éminent et si céleste ? — C'est pourtant à nous à qui Dieu a confié une si grande grâce, que celle de contribuer à rétablir l'état ecclésiastique. Dieu ne s'est pas adressé pour cela aux docteurs, ni à tant de communautés pleines de science et de sainteté ; mais il s'est adressé à cette chétive, pauvre et misérable compagnie, la dernière de toutes et la plus indigne. » Il leur expliquait encore par quelles voies Dieu avait amené l'institut à ses diverses fonctions, afin qu'ils trouvassent dans cette conduite de la Providence un encouragement et de nouveaux motifs de zèle. « Au commencement, notre petite compagnie ne s'occupait qu'à son avancement spirituel et à évangéliser les pauvres. En certaines saisons elle était retirée en son particulier, et en d'autres elle allait enseigner les peuples de la campagne. Dieu a permis qu'en nos commencements il n'a paru que cela ; mais dans la plénitude des temps, il nous a appelés pour contribuer à faire de bons prêtres, à donner de bons pasteurs aux paroisses et à leur montrer ce qu'ils doivent savoir et pratiquer. Oh ! que cet emploi est haut ! Qu'il est sublime ! Oh ! qu'il est au-dessus de nous ! Qui est-ce d'entre nous qui avait jamais pensé aux exercices des ordinands et des séminaires ? Jamais cette entreprise ne nous était tombée en l'esprit, jusqu'à ce que Dieu nous eût signifié que son plaisir était de nous y employer. Il a donc porté la compagnie à ces emplois, mais sans choix de notre part ; et pourtant il demande de nous cette application ; mais une application sérieuse, humble, dévote, constante, et qui réponde à l'excellence de l'œuvre. »

En même temps que Vincent de Paul présidait à la multiplication des séminaires, il dirigeait de ses conseils les prêtres les plus vertueux, les évêques zélés qui s'occupaient comme lui de restaurer la discipline ecclésiastique. On le consultait de toutes parts, tant était grand son renom de sagesse et de sainteté. Prélats, grands seigneurs, abbés, dames du monde et religieuses, tout le monde s'adressait à lui. Affaires temporelles, affaires de conscience, tout lui était soumis et il

répondait à tout. « On ne s'égarait pas, dit Bossuet, en suivant ses conseils, car ils étaient précédés par ses exemples. »

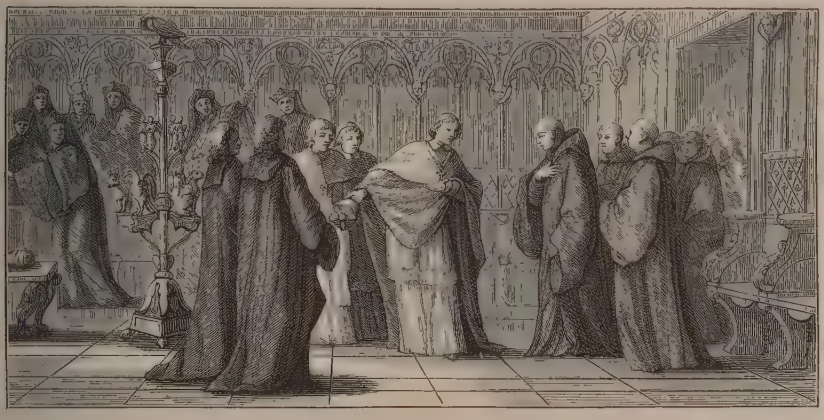
Ses services ne manquèrent pas non plus aux ordres religieux. Le choix de saint François de Sales l'avait fait supérieur du premier monastère de la Visitation établi à Paris. Pendant quarante ans il dirigea les Filles de Sainte-Marie avec une sagesse et une douceur qui leur faisaient retrouver en lui leur admirable Père. Dans ses fréquentes visites aux maisons de Paris et de Saint-Denis, il entretenait les religieuses dans la ferveur de leur vocation en les pénétrant de l'esprit du saint évêque de Genève et de la Mère de Chantal. Il n'était pas moins attentif à les préserver de l'influence du monde, à les défendre contre les empressements du dehors ; il veilla surtout à ce que les erreurs insinuantes du jansénisme n'eussent point d'accès dans ces maisons de paix et de silence. Dans le cours de sa longue vie surchargée d'occupations, éprouvée par les infirmités, Vincent de Paul, ayant à diriger ses maisons de plus en plus nombreuses de missionnaires et de sœurs de la charité, avait voulu plusieurs fois renoncer à la conduite de cette autre famille que lui avait léguée saint François de Sales; mais les instances de ces douces filles ne lui permirent pas de les laisser orphelines. Madame de Chantal, retenue à Annecy par le gouvernement de son institut, ne prenait conseil que de lui; elle voulut le voir avant de mourir et Dieu lui fit la grâce, après neuf ans d'angoisses intérieures, de ressentir dans ses entretiens avec le saint un avant-goût des béatitudes éternelles. Pendant qu'il entretenait la Visitation dans la ferveur primitive, il dotait le Carmel de disciples d'élite. Un jour il avait dit à Mademoiselle du Vigean : « Vous n'êtes pas faite pour le monde », et, peu après, cette héroïne de beauté quittait à vingt-cinq ans les enivrements du siècle et l'amour de Condé pour embrasser les saintes austérités de la pénitence.

Les évêques qui le consultaient sur les affaires ecclésiastiques l'appelaient aussi à la visite des monastères d'hommes et de femmes de leur diocèse pour y ranimer l'esprit religieux. Chargé par le Saint-Siège de la réforme des ordres monastiques, le grand cardinal de La Rochefoucauld avait trouvé en lui, comme il disait, son bras droit.

C'est à Vincent surtout que les congrégations de Sainte-Geneviève et de Grandmont attribuèrent le rétablissement de la discipline dans leur sein; les anciens ordres de Saint-Benoît et de Saint-Bernard, de Saint-Antoine et de Saint-Norbert le virent aussi travailler à faire revivre en eux la ferveur primitive. Avec Frémont il fut le restaurateur de la stricte observance de Grandmont, et Tarisse s'aida de lui pour faire entrer dans la réforme de l'illustre congrégation de Saint-Maur un grand nombre de monastères bénédictins. Il rendit au commandeur de Sillery ses bienfaits pour la Mission, en contribuant à la réforme des maisons et des terres de l'ordre de Malte. La compagnie naissante de Saint-Sulpice dut à ses conseils et à son assistance l'affermissement de l'œuvre de son pieux instituteur. De toutes les communautés de France, pas une, a pu dire son premier historien, à qui il n'ait rendu des services soit généraux, soit particuliers. Son zèle n'était pas moins désintéressé qu'il était humble et charitable. Toujours prêt à faire passer les intérêts des autres congrégations avant ceux de la sienne, il voyait avec joie leur développement, et se plaisait en toutes circonstances à rendre hommage aux vertus de leurs membres.

Restaurateur de la piété monastique, il multipliait autour de lui la vie religieuse. Plusieurs compagnies de prêtres s'étaient formées à l'exemple de celle de la Mission pour les besoins du clergé et du peuple. Vincent de Paul s'en réjouissait. « Je loue Dieu, écrivait-il, de ce qu'il a pour agréable de se susciter en ce siècle tant de bonnes et saintes âmes pour l'assistance du pauvre peuple, et le prie de toute l'étendue de mon cœur qu'il bénisse les desseins de ces saints ecclésiastiques et les fasse réussir à sa gloire. » Au milieu de cette renaissance religieuse, d'où sortirent tant d'institutions charitables et tant d'œuvres de piété, la compagnie des Dames de charité était comme une pépinière de fondatrices de congrégations. Les filles spirituelles de Vincent de Paul propageaient la race des servantes de Dieu. Madame de Miramion, l'insigne bienfaitrice des missions de la Chine et de la Propagation de la foi, la patronne de toutes les œuvres de charité, celle que madame de Sévigné appelait une « Mère de l'Église », fondait, d'après les règlements approuvés par Vincent de Paul, la communauté

de la Sainte-Famille et l'unissait aux Filles de Sainte-Geneviève. Ces pieuses filles, réunies trente ans auparavant par mademoiselle de Blosset, étaient allées consulter, avant de se former en communauté, le vénérable supérieur de Saint-Lazare, qui leur avait dit : « Dieu veut se servir de vous pour donner une nouvelle compagnie à son Église ; Notre-Seigneur en tirera sa gloire et il en reviendra au prochain beaucoup d'avantages. » Paroles prophétiques que devaient réaliser le zèle de madame de Miramion et le développement extraor-



RÉFORME DE L'ABBAYE DE SAINT-DENIS

Le cardinal de La Rochefoucauld installe Dom Grégoire Tarisse et les Bénédictins réformés, malgré les protestations des anciens religieux. D'après une gravure de Simonneau, dix-huitième siècle. — Saint Vincent seconda de tout son pouvoir l'œuvre réformatrice du cardinal, qui l'appelait son « bras droit ».

dinaire de son œuvre. Les deux petites communautés étaient également instituées pour l'instruction des jeunes filles pauvres et le soulagement des malheureux; elle les fondit en une seule sous le nom de Filles de Sainte-Geneviève, que la reconnaissance populaire appela bientôt les Miramionnes.

Elle était aussi disciple et amie de Vincent de Paul, la pieuse institutrice des Filles de la Providence, madame de Pollalion. Établi supérieur de la nouvelle communauté, le saint étendit les applications du zèle de ces bonnes religieuses, et d'une œuvre de refuge et de préservation pour les jeunes filles il fit sortir une autre œuvre de propagande et de salut pour les protestantes, qui s'appela l'Union

chrétienne et fonda diverses maisons dites de Nouvelles Catholiques ou de Propagation de la foi. L'une d'elles fut le témoignage magnifique de la conversion du grand Turenne au catholicisme. Sous la conduite de Vincent de Paul et avec le concours de mademoiselle Le Gras, Marie de Lestang, une des dames les plus assidues de l'Assemblée de charité, instituait les Filles de Saint-Joseph pour l'éducation des orphelines. Une autre assistante du Père des pauvres, madame de Villeneuve, veuve à vingt-trois ans, relevait par ses conseils l'institut des Filles de la Croix, consacré à l'instruction gratuite des enfants. Fondée au diocèse d'Amiens par deux vénérables prêtres qu'une vile intrigue fit accuser d'hérésie, la petite congrégation eut Vincent de Paul pour protecteur après l'avoir eu pour juge. Comme l'homme de Dieu l'avait aidée à surmonter la persécution, jugeant qu'elle serait d'une grande utilité à l'Église, il la sauva de la ruine après la mort de sa nouvelle fondatrice, en lui procurant les libéralités de la duchesse d'Aiguillon et en la plaçant sous la protection de madame du Traversay ; celle-ci, fondatrice elle-même des Filles de la Conception, n'hésita point à se charger de la nouvelle famille. Béni et soutenu par le saint prêtre, l'institut des Filles de la Croix essaima au loin, embrassant toutes les œuvres de charité pour les femmes, depuis l'école jusqu'à l'hospice.

Le même zèle que Vincent de Paul apportait à la sanctification du clergé et au développement de la vie religieuse, il le mettait à la défense de la doctrine catholique. L'erreur n'eut pas d'adversaire plus déclaré que cet apôtre de la charité. Ce n'était point assez d'avoir contribué au bien de l'Église par de sages réformes et de salutaires institutions, il lui fallut aussi combattre des novateurs intempérants et dangereux qui usurpaient la même mission dans l'Église. De même qu'au siècle précédent les désordres du clergé avaient servi de prétexte à l'hérésie de Luther, de même au dix-septième siècle l'ardeur générale pour le rétablissement de la foi et des mœurs servit à favoriser l'erreur du jansénisme. Ce qui était l'œuvre de la piété et de la charité, un zèle exagéré et orgueilleux le voulut faire. Mais l'astuce habile d'un Saint-Cyran échoua devant la foi humble de Vincent de Paul, et l'hérésie put troubler mais non arrêter l'heureux développement de la religion.

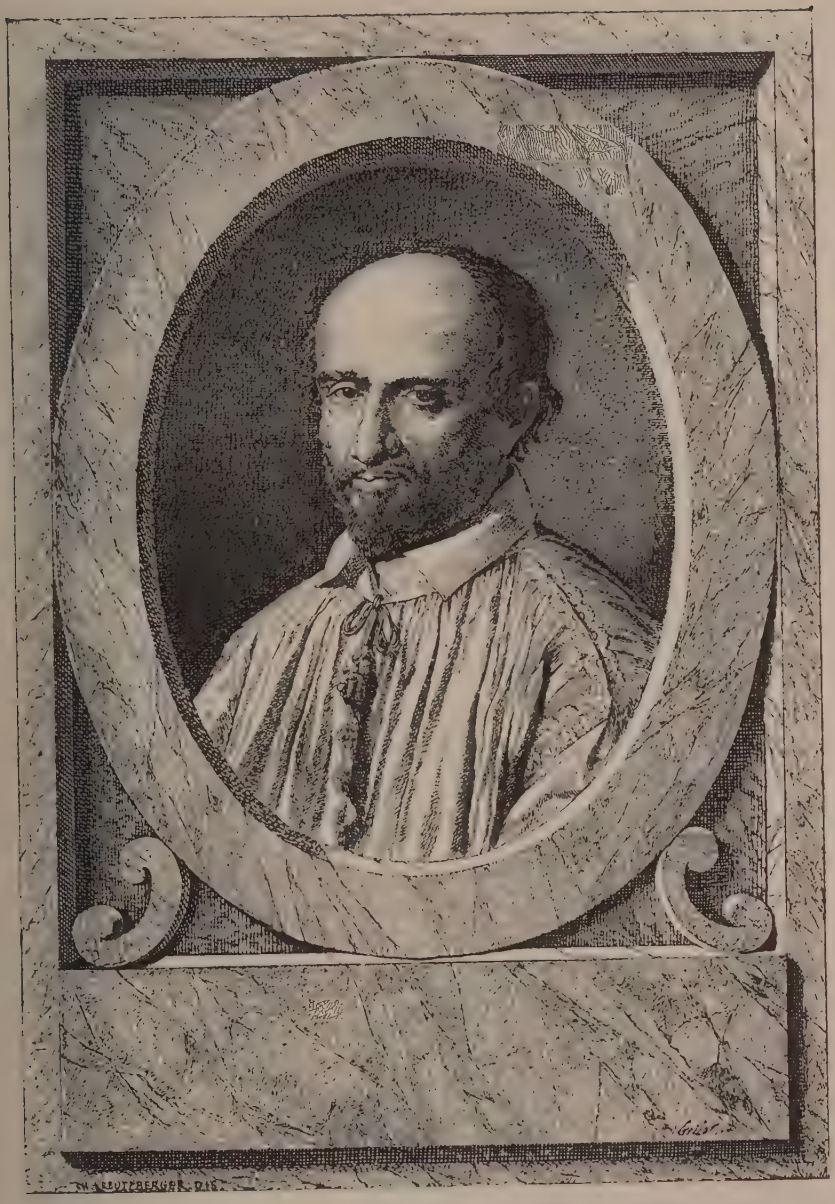
Avant de se déclarer sectaire, Duvergier de Hauranne, plus connu sous le nom de son abbaye de Saint-Cyran, s'était lié avec Vincent de Paul, à l'époque où tous deux fréquentaient le P. de Bérulle. Ils étaient du même pays, presque du même âge, mais bien différents de caractère : l'un « esprit inquiet, vain, présomptueux, farouche, se communiquant peu et fort particulier dans toutes ses manières », l'autre, avec l'âpreté de son tempérament de Gascon, le plus doux et le plus humble des hommes par la grâce. Saint-Cyran avait réussi à se faire une réputation de science et de vertu, mais l'esprit perspicace de Vincent de Paul n'avait pas tardé à pénétrer le sectaire. Son inactivité apparente, sa solitude affectée étonnaient celui pour qui la foi n'allait pas sans l'action. « Il ne me semble pas, répondait le taciturne, que servir Dieu en secret et adorer sa vérité et sa bonté dans le silence soit mener une vie inutile. » Leurs relations durèrent quelque temps. Peu à peu le factieux se découvrait « avec une audace qui exerçait la charité du saint sans tromper sa prudence » ; les idées de Saint-Cyran sur Calvin, dont il prenait le parti, sur le concile de Trente qu'il appelait un concile de scolastiques, sur l'Église elle-même qui, selon lui, n'existait plus depuis cinq ou six cents ans, épouvantaient l'humilité de Vincent autant qu'elles affligeaient son amitié.

Avec Jansénius, le confident de ses desseins, Duvergier prétendait réformer l'Église dans plusieurs points de la foi et de la discipline. Insinuant autant qu'ambitieux, il cherchait à circonvenir les communautés de prêtres et surtout les couvents de femmes, plus faciles à surprendre par une erreur qui se présentait sous les apparences de la piété. Il aurait bien voulu attirer Vincent de Paul à son parti, sachant qu'avec lui il gagnerait sa congrégation et beaucoup de personnes vertueuses. Dans son humilité, le vénérable père disait un jour à sa communauté : « J'ai toute ma vie appréhendé de me trouver à la naissance de quelque hérésie. Je voyais le grand ravage qu'avait fait celle de Luther et de Calvin, et combien de personnes de toutes sortes de conditions en avaient sucé le pernicieux venin, en voulant goûter les fausses douceurs de leur prétendue réforme. J'ai toujours eu cette crainte de me trouver enveloppé dans les erreurs de quelque

nouvelle doctrine avant que de m'en apercevoir. Oui, toute ma vie j'ai appréhendé cela. » Dieu permit que ce qu'il craignait arrivât, non pour l'épreuve de sa foi, mais pour la confusion de l'erreur. Connaissant l'hérésiarque, Vincent de Paul avait découvert de bonne heure l'hérésie.

Beaucoup de personnes cependant s'y laissaient prendre. Une sorte d'engouement de ferveur, joint à l'attrait de la nouveauté, portait les femmes vers ce réformateur rigide. On n'avait pas vu d'abord son esprit d'insoumission au Saint-Siège et d'opposition à l'autorité royale. Sa doctrine sur la grâce divine et la prédestination, que Jansénius devait développer plus tard dans le livre fameux de l'*Augustinus*, n'était pas encore formulée de manière à montrer l'erreur. Ce qui attirait en lui, c'était la sévérité de sa morale et la curiosité d'un mysticisme nouveau. Cette âpre rigueur lui avait donné accès auprès d'âmes ardentes comme les jeunes réformatrices de Port-Royal, Angélique Arnault et sa sœur Agnès, exaltées pour la perfection, avides de propagande, et disposées à embrasser « toute nouveauté extraordinaire pourvu qu'elle eût l'apparence d'une réforme ». Après l'établissement des religieuses à Paris, Saint-Cyran avait fondé dans le monastère qu'elles abandonnaient, presque en même temps que Vincent de Paul prenait possession de Saint-Lazare, une communauté de gens de lettres épris de la réforme, qui devinrent les solitaires de Port-Royal. C'était comme une petite église à la fois mystique et savante, imbue des idées nouvelles et formée d'un singulier mélange de littérature et d'ascétisme, d'orgueil et de vertu. De là Saint-Cyran agitait les esprits, inquiétait les consciences, mettait la division dans l'Église et le trouble dans l'État. A la fin, le cardinal de Richelieu le fit arrêter.

Aussi longtemps que Vincent de Paul crut de sa charité d'agir auprès d'un ami égaré, il n'épargna ni lettres ni démarches pour le retirer de son erreur, mais quand il vit l'obstination du sectaire, il rompit d'abord avec lui et ne montra pas moins d'ardeur à combattre l'hérésie qu'il avait mis de charité à la prévenir. Ce fut lui, avec le P. de Condren, qui appela la vigilance de Richelieu sur les menées du



JEAN DUVERGIER DE HAURANNE, ABBÉ DE SAINT-CYRAN

Le principal fauteur du jansénisme en France; d'après une gravure de Morin, dix-septième siècle. — « Il fallait une hérésie à l'usage des politiques qui voulaient penser et vivre en protestants, sans se séparer ouvertement du catholicisme décidément victorieux. Le jansénisme fut ce moyen terme, et le père du mensonge n'en pouvait suggérer un plus adroit. »

novateur. Le grand ministre comprit le danger pour l'Église et pour l'État. Plusieurs hauts personnages s'étaient interposés. « Savez-vous bien, disait-il à Condé, de quel homme vous me parlez ; il est plus dangereux que six armées. » En vain la duchesse d'Aiguillon elle-même voulut-elle intercéder en faveur du prisonnier. Pour toute réponse, le cardinal lui dit de s'informer soit auprès de M. de Condren, soit auprès de M. Vincent, les deux plus gens de bien du royaume, qui s'étaient faits les accusateurs de Saint-Cyran par principe de conscience. Elle vit le P. de Condren, et fut si épouvantée qu'elle retourna au cardinal pour lui déclarer qu'elle se départait entièrement de l'affection de ce prisonnier.

La mort de Saint-Cyran, arrivée quelques mois après son relâchement, ne fit que mettre davantage au jour les projets de la secte. De sa prison de Vincennes, il avait inspiré le livre de *la Fréquente Communion*, qu'il vit paraître avant de mourir. Aux erreurs de l'*Augustinus* sur la grâce et le libre arbitre, son neveu Barcos ajouta, à son instigation, la doctrine des deux chefs dans l'Église. L'hérésie était complète. Elle détruisait l'économie de la rédemption, fondée sur l'universalité de la grâce, et la constitution de l'Église, établie sur la suprématie pontificale; elle conduisait à l'indifférence religieuse par le fatalisme et ruinait la pratique des œuvres par l'excès des devoirs.

Au milieu des divisions que les doctrines nouvelles engendraient parmi les docteurs, Vincent de Paul, ferme dans la foi, inébranlable dans son humble soumission à l'Église, luttait contre toutes les sollicitations et contre tous les efforts de l'hérésie. « C'est ce qu'il a fait, dit son premier historien, avec autant de vigueur et de courage que de prudence et de modération; ne dissimulant point quand il fallait parler, et ne parlant toutefois qu'autant qu'il le jugeait nécessaire, soit pour confirmer ceux qui acquiesçaient au jugement de l'Église, soit pour réduire ceux qui ne voulaient pas s'y soumettre, soit pour redresser et affermir ceux qui chancelaient et étaient en péril de tomber, ou enfin pour rendre constamment le témoignage qu'il devait à la vérité. » Il savait néanmoins, ajoute Abelly, « faire la distinction des personnes d'avec l'erreur; détestant l'erreur et gardant toujours en

son cœur une vraie et sincère charité pour les personnes, dont il ne parlait qu'avec grande retenue, et plutôt par esprit de compassion que

PORTRAIT DE M. DE CONDREN

Deuxième supérieur de l'Oratoire, ami de saint Vincent. Fac-similé d'une gravure tirée de l'*Histoire* de sa vie, dix-septième siècle. — M. de Condren est représenté voulant embraser le monde du feu de la charité. « Il me semble, disait madame de Chantal, que Dieu a rendu le P. de Condren capable d'instruire les anges. »

par aucun mouvement d'indignation. » Nul plus que lui, dans ce désordre des esprits, ne travailla à défendre la véritable doctrine, à intéresser les évêques à la cause de l'orthodoxie, à prémunir les congrégations religieuses contre les pernicieuses nouveautés, et à faire

condamner l'erreur par le juge infaillible. La haine violente et infatigable dont les jansénistes le poursuivirent est la mesure de la reconnaissance que lui doit le catholicisme. Quand Rome enfin eut parlé, quand, malgré toutes les intrigues des sectaires, Innocent X, informé par l'ambassadeur de Louis XIV et par les docteurs que Vincent de Paul avait choisis pour représenter la bonne cause, eut prononcé la condamnation du jansénisme, l'humble prêtre fut un des premiers à s'en réjouir. Il dira à ses frères, dans l'humilité de sa foi : « Remercions Dieu de la protection qu'il donne à l'Église, et particulièrement à la France, pour la purger de ces erreurs qui allaient la jeter dans un si grand désordre. Pour moi, encore que Dieu m'ait fait la grâce de discerner l'erreur d'avec la vérité avant la définition du Saint-Siège apostolique, je n'ai pourtant jamais eu aucun sentiment de vaine complaisance ni de vaine joie de ce que mon jugement s'est trouvé conforme à celui de l'Église, reconnaissant bien que c'est un effet de la pure miséricorde de Dieu envers moi, dont je suis obligé de lui rendre toute la gloire. »

Après la condamnation, il ne tint pas à sa prudence et à sa charité que les dissidents ne se soumissent aux décisions du Saint-Siège. Autant il avait été zélé dans la lutte, autant il fut modéré dans la victoire. Par ses avances à Port-Royal il espérait contribuer à la réunion des esprits, mais en même temps il ne cessait de mettre en garde les siens contre les retours de l'erreur. Sa mansuétude envers les personnes n'allait pas jusqu'à de molles compromissions avec l'hérésie. On eût voulu que sa charité transigeât. Mais, répondait-il, « lorsqu'un différend est jugé, il n'y a point d'autre accord à faire que de suivre le jugement qui en a été rendu. Avant que ces messieurs fussent condamnés, ils ont fait tous leurs efforts pour que le mensonge prévalût sur la vérité. Depuis même que le Saint-Siège a décidé les questions à leur désavantage, ils ont donné divers sens aux constitutions pour en éluder l'effet. Et quoique d'ailleurs ils aient fait semblant de se soumettre sincèrement au Père commun des fidèles,... néanmoins les écrivains de leur parti qui ont soutenu ces opinions, et qui ont fait des livres et des apologies pour les défendre, n'ont pas

Fac-similé d'une lettre du cardinal Mazarin à saint Vincent de Paul, conservée aux archives de la Congrégation de la Mission à Paris.

Monsieur Jevous diray pour responce
à la Lettre quevous auez pris lapeine de mescrire du
4e. dece mois, quejenepuis quelouer le zele que vous
faites paroistre entout ce qui regarde lagloire de dieu
etlebien deson Eglise. Lesoin quevous prenez de
compte laBrigue des Jansenistes par lélection de M.r
leMaistre mén est vne nouuelle preuue, & jesuis bien
aise quón faste choix dvnepersonne quipar le
tesmoignage que vous mén rendez, est si digne de
remplir laplace qui vaque dans la Sorbonne. Vous
pouuez cependant lássurer de mapart des douze
cens Liures depension quevous mayez aproposé quón luy
donne Sur quelque Benefice, & que cela Seffectuera
aux proeuieres ocasions quején auray Croyez en vostre
particulier quejeseray toussiours bien veritablement

Monsieur

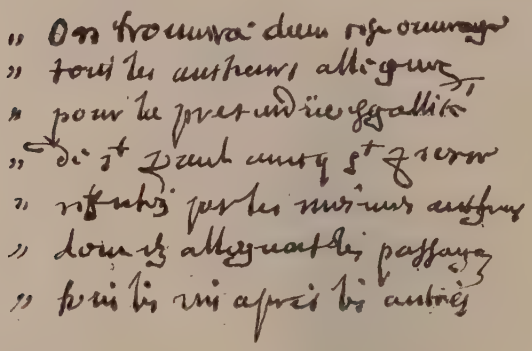
A Fontainebleau ce 7e. Septembre.
1646

Vrd Treshumble affectionné
a vous faire Service
le Card Mazarin

Vincent

encore dit ni écrit un mot qui paraisse pour les désavouer. Quelle union donc pouvons-nous faire avec eux, s'ils n'ont une véritable et sincère intention de se soumettre? Quelle modération peut-on apporter à ce que l'Église a décidé? Ce sont des matières de foi qui ne peuvent souffrir d'altération ni recevoir de composition, et par conséquent nous ne pouvons pas les ajuster aux sentiments de ces messieurs-là; mais c'est à eux à soumettre les lumières de leur esprit, et à se réunir à nous par une même créance et par une vraie et sincère soumission

Note écrite par saint Vincent au verso de la lettre du cardinal Mazarin reproduite d'autre part.



On trouvera dans cest ouvrage tous les autheurs alleguez pour la pretendue egallité de saint Paul avecq saint Pierre refutez par les mesmes autheurs dont ilz allèguent les passages, tous les uns après les autres.

au chef de l'Église. Sans cela, il n'y a rien à faire qu'à prier Dieu pour leur conversion. »

Avec ce don de discernement qui vient de Dieu, avec cette science droite et sûre que les sectaires furent réduits à railler, ne pouvant la tromper, Vincent de Paul avait reconnu tout de suite dans cette erreur nouvelle du jansénisme, « une des plus dangereuses qui aient jamais troublé l'Église ». L'esprit de discussion et de révolte qu'elle cachait sous un rigorisme orgueilleux, l'incrédulité qu'elle favorisait sous les dehors de la piété, le dérèglement des mœurs qui était la suite de son fatalisme étroit et décourageant, tout cela faisait pressentir au saint prêtre une ère nouvelle de maux pour l'Église. Témoin dans sa jeunesse des ravages à peine réparés du calvinisme, il craignait que la France, livrée à la nouvelle hérésie, n'eût le sort de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la Suède, et que le flambeau de la foi éteint chez elle ne fût transporté ailleurs. Mais comme Dieu,

LE PAPE INNOCENT X SIGNE LA BULLE CONTRE LES JANSÉNISTES

Gravure de Simonneau, dix-septième siècle. — Saint Vincent de Paul fut l'un des premiers et l'un des plus zélés à solliciter du Saint-Siège la condamnation de l'hérésie de Jansénius.

selon le mot d'un contemporain, suscita saint Ignace et sa compagnie contre Luther et Calvin, il avait suscité de même Vincent et sa congrégation contre le jansénisme. L'Église, vouée sur la terre à une lutte continuelle, eut du moins, pour contre-balancer les funestes effets de l'erreur, un clergé renouvelé, des ordres religieux restaurés et accrus, un peuple retrempé dans la foi, une multitude enfin d'institutions de piété et de charité ; et jusqu'à la Révolution, qui vint tout détruire pour quelque temps, la France catholique vécut sur cette régénération religieuse des beaux temps de saint Vincent de Paul.

LA POLITIQUE ET LA CHARITÉ

La charité dans l'État. — La guerre en Lorraine. — Vincent de Paul vient au secours de cette malheureuse province. — Les réfugiés lorrains à Paris. — Vincent de Paul et Richelieu. — Les deux politiques. — Vincent au lit de mort de Louis XIII. — Son entrée et sa conduite au conseil de conscience. — Les duels. — Opposition à Mazarin. — La Fronde. — Vincent de Paul s'entremet pour la paix. — Provinces sauvées de la famine par sa charité. — Préparation du règne de Louis XIV.

Les gouvernements ont des ministres de la guerre et de la justice, du commerce et des finances. Dans un État bien réglé, la police assure l'ordre, la magistrature rend à chacun ses droits, l'armée protège la sécurité du pays, et une bonne administration fait prospérer l'industrie, les lettres et les arts. Mais dans cette organisation des services publics, qui prendra soin des pauvres, qui secourra les malheureux ? Ni l'argent public ni l'action du pouvoir ne suffisent. Il y faut la charité, la charité active et dévouée, la charité qui se fait la mère des orphelins, la nourricière des pauvres, la consolatrice des affligés. Ce ministère n'est pas d'institution humaine. Les peuples païens ne l'ont pas connu ; il a fleuri, au contraire, parmi les nations chrétiennes, et c'est le complément d'une bonne politique, la condition indispensable de la vraie civilisation.

Il était donné à saint Vincent de Paul d'en exercer tous les emplois et d'en étendre les bienfaits au-delà des limites de la puissance publique. Des calamités extraordinaires devaient montrer à l'œuvre cette charité immense, inépuisable, égale à toutes les misères.

Au milieu des guerres suscitées par la fausse politique de Richelieu, qui poursuivait en Allemagne et en Espagne l'abaissement de la maison d'Autriche, au prix même d'alliances scandaleuses avec les États protestants, plusieurs provinces virent se renouveler chez elles les horreurs des guerres de religion dont la France sortait à peine. Il n'y en eut pas de plus éprouvée que cette malheureuse Lorraine, qui paya par les plus épouvantables calamités l'avantage de devenir française. Déjà la peste et la disette l'avaient ravagée, lorsque la fidélité de son duc à la catholique Autriche déchaîna sur elle l'invasion. Trois armées la dévastent à la fois, et les Impériaux qui la défendent ne lui font pas moins de mal que les Français et les Suédois qui l'attaquent. La fureur huguenote s'en mêle. Les alliés protestants de la France ajoutent aux maux de la guerre les horreurs du fanatisme. La peste reparaît, la famine redouble. La Lorraine, assiégée au dedans et au dehors, devient une autre Jérusalem, à laquelle ne manque aucune des horribles extrémités de la faim. Tous les fléaux réunis font de cette malheureuse province une terre de désolation, de carnage et de ruines.

Tant de calamités émeuvent le cœur de Vincent de Paul. Lui seul pouvait entreprendre d'y porter remède. Tout était en guerre. La France entretenait cinq armées que Richelieu avait lancées à la fois sur la Flandre et dans le Luxembourg, en Alsace, en Italie et aux Pyrénées. Il semblait qu'elle ne dût plus avoir de ressources pour soulager les maux de la guerre; mais Vincent avait ouvert le trésor inépuisable de la charité. C'est là qu'il puisa comme à pleines mains pour secourir pendant tant d'années le malheureux peuple dont il fut la providence. Il commença par se mettre lui et les siens à contribution. Déjà, pendant l'invasion des Espagnols en Picardie, il avait diminué le petit ordinaire de la communauté, trouvant juste de retrancher quelque chose « pour compatir et participer aux misères publiques »; à l'occasion des malheurs de la Lorraine, il la réduisit au pain d'orge. « Voici

le temps de la pénitence, disait-il, puisque Dieu afflige son peuple. N'est-ce pas à nous autres prêtres d'être au pied des autels pour pleurer leurs péchés? Mais de plus ne devons-nous pas retrancher pour leur soulagement quelque chose de notre nourriture ordinaire? » Dès 1637, la maison de Toul, fondée deux ans auparavant, avait commencé la distribution des aumônes. En 1639, avec les secours qu'il reçut de l'assemblée des Dames de charité, de madame Goussault, de la duchesse d'Aiguillon, sa trésorière ordinaire, de la reine elle-même, Vincent envoie douze de ses prêtres et plusieurs frères pour secourir les tristes populations de la Lorraine. Il n'y peut pas aller lui-même, mais son admirable esprit d'ordre et de prudence guide ceux qu'il a chargés de ses aumônes avec un règlement pour les multiplier et les rendre plus fructueuses. Toul, Metz, Verdun, Nancy, Bar-le-Duc, Pont-à-Mousson, Saint-Mihiel, vingt autres villes et des centaines de villages ressentirent successivement les bienfaits de ses envoyés. Des sommes incalculables, des millions, au compte de notre temps, arrivèrent par ses mains à la malheureuse Lorraine. Le même miracle qui faisait abonder si merveilleusement dans le sein de ce fidèle dispensateur les ressources de la charité, les faisait parvenir, d'une manière non moins étonnante, à destination. La protection manifeste de Dieu était avec ce bon frère Mathieu Renard, messager du saint, qui pendant dix ans, dans les cinquante-trois voyages qu'il fit en Lorraine, à travers les armées, toujours chargé de vingt et trente mille livres et quelquefois plus, surmonta toutes les difficultés et tous les périls de la route sans perdre une obole.

Ce n'était pas assez que Vincent de Paul allât répandre en Lorraine les trésors d'une inépuisable sollicitude ; dans sa dernière détresse, cette malheureuse province vint à lui. La guerre avait contraint grand nombre d'habitants à se réfugier à Paris ; la plupart allaient droit à Saint-Lazare se jeter entre les bras de celui qui était l'universelle providence des pauvres et des affligés. Là, ils étaient assurés de trouver un secours, une consolation. Vincent leur procurait du pain ou du travail, des habits, un logement ; il avait soin aussi de leurs âmes, et deux années de suite il leur fit prêcher des missions,

UNE SCÈNE DES MISÈRES DE LA GUERRE

D'après J. Callot, dix-septième siècle.

Incendie de l'église et des maisons ; chariots remplis de butin, razzia des troupeaux et des habitants, dont quelques-uns lèvent au ciel leurs mains enchaînées. Plusieurs de ces malheureux sont morts en se défendant ; une pauvre femme se jette à corps perdu sur le cadavre de son mari.

vers le temps de Pâques, au village de la Chapelle. Pendant que les émigrés affluaient, le saint envoyait un de ses missionnaires chercher en Lorraine les jeunes filles dont le délaissement et la pauvreté mettaient l'honneur en péril. Il en arriva successivement près de deux cents, avec un grand nombre de petits garçons. Recueillies d'abord par Mademoiselle Le Gras, elles purent, avec la protection des Dames de charité, se placer honnêtement, chacune suivant sa condition. En même temps, Vincent de Paul abritait une communauté de Bénédictines forcées de fuir leur couvent, et fondait avec elles l'œuvre de l'Adoration perpétuelle, en réparation des outrages faits à Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

Parmi les réfugiés se trouvaient des gentilshommes et des femmes de qualité, réduits à une misère d'autant plus grande qu'ils préféraient la faim à l'aveu de leur déchéance. On informe Vincent de cette détresse. « Oh! répond aussitôt le saint, qui avait toujours Jésus-Christ en vue, il est juste de soulager cette pauvre noblesse, pour honorer Notre-Seigneur, qui était très noble et très pauvre tout ensemble. » Une charge nouvelle, loin de l'effrayer, lui inspire aussitôt la pensée d'une nouvelle œuvre. Avec M. de Renty, ce généreux chrétien dont la vie si courte fut mêlée à tant d'œuvres et de fondations, il réunit quelques riches gentilshommes que le devoir de religion autant que le point d'honneur disposait à venir en aide à leurs frères de Lorraine. Tous les mois il les assemblait à Saint-Lazare, et là on étudiait les besoins et on y pourvoyait par des cotisations régulières. Pendant sept ans, la pauvre noblesse de Lorraine, visitée et secourue avec des égards fraternels, vécut des bienfaits de cette association, et la fin des guerres, qui en ramena la plus grande partie dans sa province, ne fit que rendre l'assistance plus large pour les demeurants. L'assemblée des gentilshommes, devenue plus nombreuse avec le temps, se trouva toute prête aussi pour secourir les seigneurs anglais et irlandais, obligés par la persécution religieuse de venir chercher un refuge en France. Pendant vingt ans qu'elle subsista, Vincent étendit encore son action à d'autres œuvres, sachant aussi bien se servir des instruments que Dieu lui mettait sous la main que se prodiguer lui-même.

SAINT VINCENT DE PAUL NOURRIT LA LORRAINE

Tableau de M. Lecomte du Nouy dans l'église de la Sainte-Trinité, à Paris, dix-neuvième siècle. — Pendant plus de dix années, Vincent ne cessa de secourir ces malheureuses provinces ravagées par la guerre et la famine.

Imp Lemercier et Cie Paris

qu'il fallait en laisser la conduite à ceux qui en avaient la charge, l'humble prêtre s'était trouvé par les claires vues de la foi du parti des Marillac et des Bérulle, du parti opposé aux combinaisons d'un gouvernement qui, tout en réprimant à l'intérieur la rébellion de l'hérésie et en maintenant contre les factieux l'unité nationale, poursuivait à l'étranger l'abaissement de la maison d'Autriche par l'alliance de la France avec les États réformés. « Convenait-il, en effet, demande l'histoire, que la France, qui venait de s'affirmer au dedans comme puissance catholique, s'alliât au dehors aux princes protestants pour battre en brèche la puissance qui soutenait alors avec le plus d'éclat en Europe la lutte des vieilles sociétés catholiques contre les propagateurs de doctrines nouvelles? La France, en favorisant l'établissement dans le Nord d'États protestants encore jeunes et en ce moment peu redoutables, ne se préparait-elle pas des dangers pour l'avenir, ne s'exposait-elle pas à avoir un jour à compter avec ses alliés d'aujourd'hui et à être châtiée par eux d'avoir sacrifié ses intérêts catholiques à l'ambition d'assurer pour quelque temps, sur les ruines de la maison d'Autriche, sa prépondérance en Europe? » Ainsi pensait l'illustre chancelier, appuyé par la reine mère Marie de Médicis et la jeune reine Anne d'Autriche; ainsi pensaient avec lui les plus vertueux personnages, le P. de Bérulle, Emmanuel de Gondi, l'ancien général des galères devenu prêtre de l'Oratoire, le savant et pieux Cospéan, évêque de Lisieux, les femmes éminentes enrôlées au service de la charité ou placées à la tête des couvents, les communautés de prêtres, les congrégations religieuses, tous les vrais amis de l'Église enfin. Plus que personne, Vincent considérait les affaires publiques au point de vue surnaturel; sa politique était toute chrétienne et française par là même. Comment aurait-il pu approuver ces fausses alliances qui allaient livrer l'Allemagne catholique à l'invasion du protestantisme et faire de la France très chrétienne le champion et le complice de l'hérésie?

Dans l'opposition ouverte de Michel de Marillac, Richelieu n'avait vu qu'un complot contre sa puissance. Il n'entendit, dans la supplication respectueuse de Vincent de Paul, ni la voix de l'Église qui lui

reprochait d'avoir appuyé la Réforme au moment où elle pliait sous les armes victorieuses des Tilly et des Waldstein, ni la voix de la France qui l'accusait de préparer l'avènement de l'empire prussien en fondant, avec le Suédois Gustave-Adolphe, la suprématie du protestantisme en Allemagne. La paix que voulait le serviteur de Dieu, ce n'était pas non plus le traité de Westphalie, où à travers les avantages du moment se dressaient pour l'œil chrétien les menaces de l'avenir. Avec cette paix, aussi funeste à la religion qu'à la patrie, disparaissait l'unité catholique dans laquelle l'Europe avait grandi ; la république chrétienne des États, fondée sur la communauté de foi, faisait place à une politique humaine d'équilibre, étroite dans sa conception, fragile dans ses bases, qui devait à son tour aboutir, après la destruction des traités, à cette politique de la force dont l'Europe est aujourd'hui la proie.

Ici, l'humble charité de Vincent de Paul avait vu de plus haut et de plus loin que la superbe diplomatie de Richelieu. Avec son grand sens chrétien, sa finesse, son esprit pratique, le serviteur des pauvres eût été aussi un grand homme d'État. Sa vertu le fit entrer malgré lui dans les conseils du gouvernement. Livré à lui-même après la mort de son impérieux ministre, Louis XIII avait été pris d'un dégoût du pouvoir qui hâta la maladie de langueur dont il souffrait depuis plusieurs années. Bientôt, sentant que son heure dernière était arrivée, le roi voulut s'entourer de tous les secours de la religion. Avec son confesseur ordinaire et ses aumôniers, il manda aussi Vincent à Saint-Germain-en-Laye. Le consolateur vint à lui, avec une parole de la sainte Écriture à la bouche : « Sire, dit-il en s'approchant avec respect et tendresse du lit du royal moribond, celui qui craint Dieu s'en trouvera bien à son dernier moment. — Et il sera béni au jour de sa mort », ajouta le roi, qui avait compris la pensée du saint. Il y eut un peu de mieux et Vincent s'éloigna ; mais trois jours avant sa fin le roi le fit rappeler, et l'homme de Dieu ne le quitta plus. Le roi, doucement résigné à la mort, lui demandait quelle était la meilleure manière de s'y préparer. « Sire, répondait le saint, c'est d'imiter celle dont Notre-Seigneur se prépara à la sienne

SAINT VINCENT DE PAUL ASSISTE LOUIS XIII MOURANT

Tableau de M. Ch. Soubre, professeur à l'Académie des beaux-arts, à Liège, dix-neuvième siècle. D'après a gravure publiée par MM. Dusacq et Cie, à Paris. — A droite, la reine Anne d'Autriche, sur les genoux de laquelle s'appuie le jeune Dauphin ; derrière se tient le duc d'Orléans, lieutenant-général du royaume ; de l'autre côté, le prince de Condé et le duc de Beaufort. « Depuis que je suis sur la terre, écrivait saint Vincent de Paul, en parlant de la mort de Louis XIII, je n'ai vu mourir personne plus chrétiennement. »

et de se soumettre entièrement et parfaitement, comme il fit, à la volonté du Père céleste. — O Jésus, reprenait le dévot prince, je le veux aussi de tout mon cœur. Oui, mon Dieu, je le dis et le veux dire jusqu'au dernier soupir de ma vie : *Fiat voluntas tua!* » Le médecin, consulté, lui déclare qu'il n'a plus que deux ou trois heures à vivre. « Eh bien, mon Dieu, dit le roi en joignant les mains et en regardant le ciel, j'y consens et de bon cœur. » Et tendant son bras amaigri à Vincent : « Voyez, monsieur Vincent, est-ce là le bras d'un roi? Vous voyez ce que c'est que des rois aussi bien que des autres hommes! » L'heure suprême est arrivée; les médecins comptent les minutes. « Mon Dieu, murmure encore le monarque, recevez-moi à miséricorde! » Les prières de la mort commencent et Louis XIII expire entre les bras de Vincent de Paul. Grande et douce agonie d'un pieux roi consommée au milieu des entretiens d'un saint! « Depuis que je suis sur la terre, écrivait Vincent, je n'ai vu mourir personne plus chrétiennement. »

Dans les projets de gouvernement que le moribond faisait encore, avec une résignation toute chrétienne à la volonté de Dieu, il avait dit à Vincent de Paul, en lui parlant de la nécessité de travailler à la conversion des protestants et de bien pourvoir les bénéfices ecclésiastiques : « Oh! monsieur Vincent, si Dieu me rend la santé, je ne nommerai personne à l'épiscopat qui n'ait passé trois ans avec vous. » Ce projet repris par Anne d'Autriche allait faire entrer Vincent de Paul dans la politique.

Richelieu mourant avait légué Mazarin à Louis XIII. L'adroit cardinal sut s'imposer à la reine régente. Peut-être ses intrigues pour se maintenir au pouvoir n'eussent-elles pas réussi sans Vincent de Paul. Écrasée sous le règne précédent par l'influence hautaine de Richelieu, Anne d'Autriche était disposée à écarter des affaires tous les favoris de ce ministre, et déjà Mazarin feignait de se croire en disgrâce. Mais pendant que d'autres vantaient à la reine les talents de l'homme d'État, Vincent de Paul lui conseillait le pardon des injures. Sa conscience la décida, autant que l'intérêt politique, à prendre pour premier ministre l'habile Italien. Vincent ne voyait-il pas dans l'élève

un continuateur de la politique du maître, ou craignait-il que la reine, en n'écoutant que son ressentiment, entrât dans une funeste voie de représailles ? Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il donna le conseil de la charité ; mais le successeur de Richelieu ne tarda pas à rencontrer en face de lui l'homme de Dieu.

Chargée du gouvernement du royaume, Anne d'Autriche forma un conseil de conscience pour le règlement des affaires ecclésiastiques ; elle y appela, avec Mazarin, le chancelier Séguier, les évêques de Beauvais et de Lisieux, le grand pénitencier de Paris, et Vincent de Paul, qui en fut établi le chef. Par là, l'humble prêtre avait entrée et rang à la cour. Ce fut le commencement de ses douleurs. A peine investi de cette charge, il n'eut plus d'autre pensée que de s'en démettre. C'était l'estime publique, au rapport de Lamoignon, qui avait porté la reine mère à l'appeler dans son conseil ; c'est la confiance qu'elle avait en sa sagesse et l'autorité du cardinal de La Rochefoucauld qui l'y retinrent malgré lui dix ans.

Toutes les œuvres de Vincent de Paul reçurent de son élévation en dignité une impulsion nouvelle. C'est alors surtout qu'il se montra le bienfaiteur de l'Église, le protecteur des ordres religieux. C'est dans ce haut poste qu'éclatèrent le plus et sa profonde humilité, et son saint zèle pour les intérêts de Dieu, et son beau désintéressement, et sa patience plus admirable encore au milieu des persécutions. L'Église lui dut de bons choix d'évêques, une juste distribution des bénéfices ecclésiastiques, la suppression des abus de simonie, et de salutaires réformes sur les pensions, les coadjutoreries et les dévolus. Ferme contre toutes les obsessions, inaccessible aux prières aussi bien qu'aux menaces, il ne prenait conseil que de sa conscience et du bien de la religion. « Jamais cette âme forte et robuste, proclame l'Église par la voix de Clément XII, ne voulut, au détriment de l'héritage du Christ et aux dépens de la Croix, se faire des amis puissants, ou conjurer par peur les maux dont le menaçaient ses ennemis. »

Sa mission au conseil des affaires ecclésiastiques était des plus difficiles. Combien de fois le bon prêtre ne demanda-t-il pas à en être déchargé! Il lui fallait résister aux sollicitations les plus pressantes,

vertu ne fut même pas à l'abri de la calomnie. On l'accusait d'exagération et d'intolérance dans son désir du bien. Il acceptait patiemment l'injustice, sans chercher jamais à se justifier. Dans les efforts que quelques-uns faisaient pour le desservir auprès de la reine ou du ministre, il ne voyait qu'un heureux moyen d'être débarrassé d'un fardeau trop lourd pour sa faiblesse. Loin de répondre aux attaques de l'amour-propre froissé ou de l'ambition déçue, il en prenait occasion de s'humilier davantage. « Vous êtes un vieux fou », lui dit un jour un jeune gentilhomme mécontent. — « Vous avez raison, mon fils, répond le vieillard en tombant à ses pieds, et je vous demande pardon de l'occasion que je puis vous avoir donnée de me dire de telles paroles. » Une autre fois, la reine lui disait en riant : « Savez-vous bien, monsieur Vincent, ce qu'on dit de vous? — Madame, répond-il aussitôt, je suis un grand pécheur. — Mais, objecte la reine, vous devriez vous justifier. — On en a bien dit d'autres contre Notre-Seigneur, repartit le saint, et il ne s'est jamais justifié. » Un ecclésiastique indigne, écarté d'un bénéfice, osa dire partout que si Vincent n'avait pas été pour lui, c'est que lui-même n'avait pas voulu l'acheter. Cette fois, le saint s'émeut et il va écrire pour se disculper. Mais dès les premières lignes : « O misérable, se dit-il à lui-même, à quoi penses-tu? Quoi! tu veux te justifier! et voilà que nous venons d'apprendre qu'un chrétien, faussement accusé à Tunis, a demeuré trois jours dans les tourments et enfin est mort sans proférer une parole de défense, quoiqu'il fût innocent du crime qu'on lui imputait, et toi, tu veux t'excuser! Oh! non, il n'en sera pas ainsi! » Et il déchire la lettre commencée.

Les plus illustres de ses contemporains ont rendu hommage à cette vertu, à cette sagesse, à cette force incomparables. « Dans l'homme de Dieu, proclamait Fénelon, brillaient un incroyable discernement des esprits et une fermeté singulière. N'ayant égard ni à la faveur ni à la haine des grands, il ne consulta que l'intérêt de l'Église lorsque, dans le conseil de conscience, par l'ordre de la reine Anne d'Autriche, mère du roi, il disait son avis sur le choix des évêques. Si les autres conseillers de la reine eussent adhéré plus

constamment à cet homme, à qui l'avenir semblait dévoilé, on eût écarté de la charge épiscopale certains hommes qui ensuite ont excité de grands troubles. » Après Fénelon, c'est Lamoignon qui dépose que : « dans les occasions difficiles il parla avec une fermeté digne des Apôtres; toutes les considérations humaines ne purent l'engager à dissimuler tant soit peu la vérité, et il ne se servit jamais de la confiance des grands que pour leur inspirer les sentiments qu'ils devaient avoir. » Ayant en main la feuille des bénéfices ecclésiastiques, il n'eût tenu qu'à lui de pourvoir, dans l'intention la plus pure, ses maisons et ses œuvres de revenus, utiles surtout aux pauvres; mais son intégrité, son abandon absolu en la Providence, lui interdisaient de profiter des avantages les plus légitimes. « Il a fait, disait le chancelier Le Tellier, plus de bonnes œuvres en France, pour la religion et pour l'Église, que personne que j'aie connu; mais j'ai particulièrement remarqué qu'au conseil de conscience, où il était le principal agent, il ne fut jamais question ni de ses intérêts, ni de ceux de sa congrégation, ni de ceux des maisons ecclésiastiques qu'il avait établies. » Ce n'était pas cependant qu'il ne fût sollicité d'agir en faveur des siens. On vint lui dire un jour qu'un magistrat en grand crédit, qui sollicitait une abbaye pour son fils, s'engageait en échange à le faire rentrer dans tous les droits et revenus dont on avait privé Saint-Lazare : « Pour tous les biens de la terre, répondit Vincent, je ne ferai jamais rien contre Dieu ni contre ma conscience. La compagnie ne périra point par la pauvreté; c'est par manque de pauvreté plutôt qu'il est à craindre qu'elle ne vienne à périr. »

Qui dira mieux que ceux qui l'ont vu à l'œuvre la conduite du saint dans les conseils du gouvernement? « J'étais bien jeune, rapporte Le Pelletier, quand je vis au Louvre le serviteur de Dieu, et je l'y ai vu bien des fois. Il y paraissait avec une modestie et une prudence pleines de dignité. Les courtisans, les prélats, les ecclésiastiques et autres personnes, lui rendaient par estime de grands honneurs; il les recevait avec beaucoup d'humilité. Sorti du conseil, où il avait décidé du sort de ce qu'il y avait de plus grand dans le royaume, il était aussi commode, aussi familier avec le dernier des hommes que parmi

AVE, CÆSAR IMPERATOR, MORITURI TE SALUTANT

« César, ceux qui vont mourir te saluent ! » D'après la photographie du tableau de M. Gérôme, publiée par MM. Goupil et Cie. — Chaque année des milliers d'hommes périssaient égorgés dans les jeux du cirque. En 403, le moine Télémaque se jette dans l'arène et veut séparer les combattants : il y est tué à coups de pierres. Mais son sang fut le dernier versé, et l'abolition des combats de gladiateurs fut encore un bienfait de la charité chrétienne.

les esclaves de Tunis ou sur le banc des forçats. Un vertueux évêque, qui ne l'avait pas vu depuis son entrée à la cour, l'ayant trouvé ensuite aussi humble, aussi affable, aussi disposé à rendre service qu'auparavant, ne put s'empêcher de lui dire : « Monsieur Vincent est toujours M. Vincent. » L'ancien pâtre de Pouy ne voyait dans les honneurs qu'un nouveau motif de s'abaisser ; il allait à la cour comme chez les pauvres, avec sa vieille soutane tout usée, mais sans tache et sans trou. Mazarin raillait cette simplicité. Le prenant un jour par sa ceinture, il dit, en le montrant à la reine : « Voyez donc, madame, comme M. Vincent vient à la cour, et la belle ceinture qu'il porte ! » Et Vincent s'inclinait respectueusement.

On ne saurait dire combien fut étendue l'action de Vincent de Paul au sein de ces honneurs si onéreux pour son humilité ; elle s'exerça jusque sur les duels. La douce influence de l'Église avait fait cesser peu à peu les jeux sanglants du cirque, les épreuves judiciaires, les combats en champ clos. Les duels étaient un reste de ces usages barbares. Une première fois réprimés par Henri IV, ils avaient repris avec une nouvelle furie à la faveur des troubles publics. L'échafaud d'un Montmorency, dressé par Richelieu, n'avait même pu les arrêter. Depuis l'affaire de M. de Gondi, Vincent avait conçu une nouvelle horreur contre une pratique aussi détestable entre chrétiens. Son entrée au conseil de conscience fut marquée par de nouvelles mesures contre les duellistes ; mais il sentait combien les répressions les plus sévères seraient inefficaces contre l'habitude et le faux point d'honneur, si la conscience n'était intéressée à l'affaire. Dans son zèle pour l'abolition des duels, il se rencontra encore une fois avec M. Olier. Le digne curé de Saint-Sulpice avait formé dans la même pensée une association des premiers gentilshommes, qui s'engageaient par serment à ne jamais se battre. Les maréchaux de France, juges de l'honneur, en approuvèrent les statuts ; les évêques rappelèrent aussi les canons de l'Église. De son côté, Vincent s'employa avec son ami auprès d'Anne d'Autriche pour obtenir la sanction royale, et le jour même où le jeune roi Louis XIV, devenu majeur, annonçait au Parlement qu'il prenait la conduite de l'État, il portait deux édits, l'un contre

les blasphèmes, l'autre contre les duels. Et ainsi disparut pour lors cette coutume barbare.

Cependant Vincent de Paul et Mazarin étaient en opposition au conseil de conscience, « parce qu'il était presque impossible, dit madame de Motteville, que l'humilité, la pénitence et la simplicité

LA FUREUR DES DUELS ARRÊTÉE

D'après une peinture de Le Brun au plafond de la grande galerie du palais de Versailles, dix-septième siècle. — La Justice sépare les combattants. Saint Vincent s'efforça toute sa vie d'empêcher les duels, qui décimaient les rangs de la noblesse française.

évangéliques s'accordassent avec l'ambition, la vanité et l'intérêt qui y régnaient. » Dès que son autorité eut été tout à fait affermie, le ministre, ne consultant plus que la raison politique, voulut disposer à son gré des évêchés et autres bénéfices ecclésiastiques. Quoique toujours respectueux et modéré, Vincent de Paul s'opposait résolument aux exigences du cardinal, quand il y allait de l'intérêt de la religion. Ne pouvant vaincre les résistances de l'homme de Dieu, Mazarin, maître absolu des affaires, finit par abolir le conseil, sans toutefois

que la pieuse reine cessât, dans les occasions importantes, de consulter secrètement celui en qui elle avait toute confiance.

Mais à l'opposition religieuse était venue s'ajouter une opposition politique plus redoutable pour la puissance de Mazarin. Les avertissements n'avaient pas manqué à la reine. Vincent de Paul lui transmettait les plaintes que le gouvernement de l'Italien soulevait parmi les plus hommes de bien de la capitale. Emmanuel de Gondi, à qui elle avait offert au commencement de la régence la charge de premier ministre, était sorti de sa retraite de l'Oratoire pour lui représenter les dangers de l'omnipotence croissante de Mazarin. Le Parlement s'unissait au clergé dans ses doléances. La régente, subjuguée par l'ascendant de l'habile ministre, subissait une domination que les succès de la politique extérieure semblaient justifier. Une première fois Mazarin avait eu raison de la *cabale des importants*, reste des partis vaincus par Richelieu, réunis autour du duc de Beaufort. Son règne s'était même affermi à la faveur des victoires de Condé contre les Impériaux, qui avaient profité des embarras d'une régence pour envahir de nouveau le royaume. Mais ces victoires coûtaient cher, et l'heureux ministre, pour avoir voulu en faire payer le prix au Parlement et aux autres cours souveraines, allait rouvrir l'ère des luttes intestines.

En même temps que la paix de Westphalie était signée, éclataient les troubles de la Fronde. Au coup d'État contre le Parlement le peuple avait répondu par la Journée des Barricades. Devant l'émeute, la cour s'était retirée à Saint-Germain. Bientôt l'armée royale affamait Paris. Sans prendre parti dans la lutte, Vincent de Paul ne vit que la détresse de la population. Il ne tint pas à lui que le blé n'entrât librement dans les murs selon la promesse qu'il avait obtenue de la reine. Tous les jours il faisait faire à Saint-Lazare des distributions de potage à deux mille pauvres, et lui-même parcourait les quartiers de la ville à la recherche des pauvres infirmes et honteux. La misère s'aggravait au milieu des troubles. Paris était la proie des factions. Les princes faisaient cause commune avec le Parlement et le peuple. L'opposition à Mazarin se changeait en une insurrection dont le cardi-

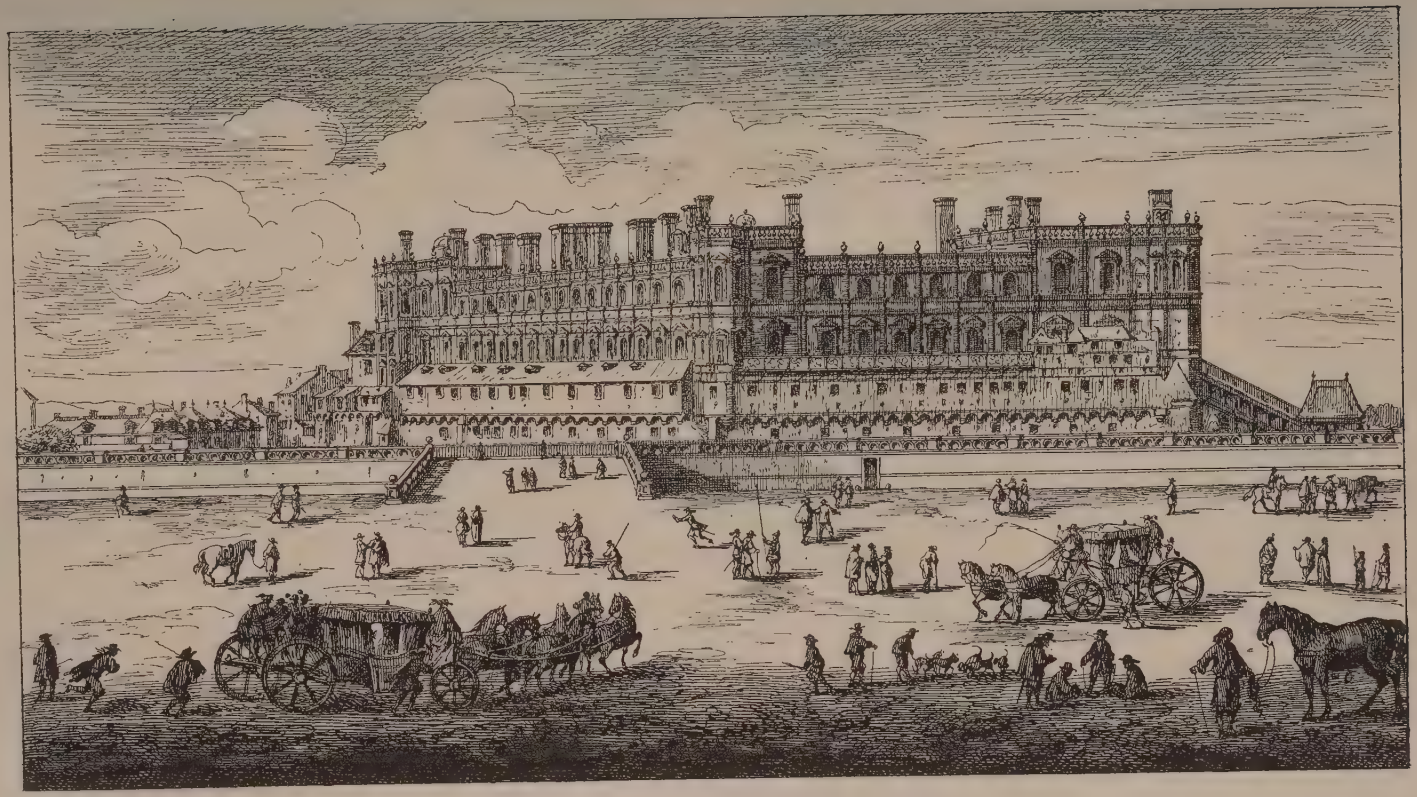
VIVE LE ROI! POINT DE MAZARIN!

Mademoiselle de Montpensier, vêtue en amazone, s'efforce de balayer le cardinal Mazarin renversé à terre. Pièce satirique de la Fronde, d'après une estampe de la Bibliothèque nationale. — Cette pièce se rapporte à la prise d'Orléans par Mademoiselle de Montpensier. Accompagnée par les comtesses de Fiesque et de Frontenac, et suivie d'une petite troupe, la princesse, grâce aux intelligences qu'elle avait dans l'intérieur de la ville, s'en était facilement rendue maîtresse et en avait chassé les partisans de Mazarin. Peu après le duc d'Orléans écrivait aux comtesses de Fiesque et de Frontenac : *A mesdames les maréchales de camp de l'armée de ma fille.*

nal de Retz était l'âme. Des intrigues de femmes, auxquelles étaient mêlées les duchesses de Longueville, de Chevreuse et de Montbazon, attisaient la révolte.

Devant une nouvelle guerre civile, Vincent de Paul résolut de s'interposer pour la paix. Après avoir prévenu le premier président Molé, il se rend secrètement auprès de la reine avec le frère Du Courneau, son compagnon habituel, traverse, au péril de sa vie, les avants-postes et les eaux débordées de la Seine, et arrive à Saint-Germain après de longues heures de route. Et que vient-il demander à la reine? La retraite de l'étranger, objet de la haine publique, la disgrâce du favori, source des troubles de l'État. C'est au nom d'un million d'innocents livrés à la famine pour la punition de quelques coupables, au nom du bien public qu'il parle, et ce qu'il dit à la reine, il le répète en face à Mazarin lui-même. « Monseigneur, cédez au temps, et jetez-vous à la mer pour calmer l'orage. — Voilà une semonce bien vive, reprend Mazarin, et personne ne m'a osé tenir un tel langage. Néanmoins, notre père, je m'en irai, si M. Le Tellier est de votre avis. » Ni Le Tellier, qui devait sa fortune à Mazarin, ni la reine, dominée par l'astucieux ministre, ne furent de l'avis de Vincent de Paul.

Après cette démarche, dont il attribuait l'insuccès à ses péchés, Vincent ne pouvait plus reparaître à Saint-Germain, ni rentrer à Paris. Ici, l'homme de la paix était devenu suspect au parti de la Fronde, et là, désagréable à la cour. Il vint se réfugier à Villepreux, chez le P. de Gondi. Pendant ce temps-là, une troupe de frondeurs pillait Saint-Lazare, et des bandes de l'armée royale dévastaient la ferme d'Orsigny, près de Versailles, principale source de revenus de la Congrégation. A la nouvelle de ces désastres, Vincent s'écriait : « Dieu soit béni! Dieu soit béni! » Puis il prenait des mesures pour alléger Saint-Lazare d'une partie de ses charges et pour continuer la distribution du blé aux pauvres de la capitale. Son espèce d'exil lui fut une occasion d'exécuter le projet, qu'il avait depuis longtemps formé, de visiter les maisons de la Compagnie. A soixante-treize ans il se mit en route, malgré les difficultés et les dangers du voyage, ajoutant aux



VUE DU CHATEAU DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE

D'après une gravure d'Israël Sylvestre, dix-septième siècle. — Durant la Fronde, saint Vincent vint au château de Saint-Germain supplier Anne d'Autriche de renvoyer Mazarin, et le cardinal lui-même de se retirer, dans l'intérêt de la paix.

rigueurs de la saison celles d'une pénitence plus dure encore. De Villepreux il se dirige vers le hameau de Fréneville, près d'Étampes, où la Mission possédait une petite ferme. Les neiges l'y retiennent près d'un mois ; alors il reprend sa vie de missionnaire, prêchant les villageois, catéchisant les petits enfants, distribuant des provisions, des vêtements et des outils aux nécessiteux. Les maisons du Mans, d'Angers, de Rennes, de Saint-Méen, de Nantes, de Luçon, reçurent tour à tour sa visite au milieu de l'allégresse de ses enfants. Il avait échappé plusieurs fois aux périls de la route et aux périls de la guerre, et dans toutes les stations il s'était prodigué pour les siens ou pour les pauvres. De Luçon, il se proposait d'aller à Saintes et de pousser ensuite à travers la Guyenne jusqu'à Marseille ; mais un ordre de la reine le rappela à Paris.

Les milices mal aguerries et indisciplinées de la Fronde, quoique très supérieures en nombre, n'avaient pu tenir tête longtemps à l'armée royale, commandée par Condé. Les Espagnols étaient intervenus, et le Parlement, que les excès de la guerre civile lassaient, se voyait dans la nécessité de traiter avec la cour ou avec l'étranger. Des négociations, ouvertes par le premier président Molé, l'ami de Vincent de Paul, avaient rétabli la paix et ramené la cour dans la capitale. Vincent obéit à la régente, mais à Richelieu il tomba malade, épuisé des fatigues d'un si long voyage. Il lui fallut prendre pour revenir le petit carrosse que la duchesse d'Aiguillon lui envoya, ce carrosse dont l'obéissance à la reine et à l'archevêque de Paris l'obligea de se servir le reste de ses jours, et qu'il appelait son ignominie. Rentré à Paris, Vincent, moins préoccupé des désastres de Saint-Lazare que des injures faites à Dieu, entreprit d'abord avec ses prêtres des pèlerinages expiatoires dans les églises de la banlieue profanées pendant la guerre; il songea tout de suite aussi aux pauvres. « Les pauvres, écrivait-il alors à Alméras, son futur successeur, les pauvres qui ne savent où aller ni que faire, qui souffrent déjà et qui se multiplient tous les jours, c'est là mon poids et ma douleur ! »

La paix de Rueil ne fut pas de longue durée ; des factions hostiles et violentes s'agitaient à la faveur du mécontentement général contre

LE CONGRÈS

D'après la gravure de Suyderhoef qui reproduit le tableau de Terburg conservé dans la « National Gallery », s'engagent par serment à observer les conditions de la paix, les uns en levant les deux premiers doigts de la m Westphalie, consécration d'une politique tout opposée à celle que saint Vincent de Paul aurait voulu faire prév des peuples chrétiens ; sur les débris du saint Empire romain, auquel il portait le dernier coup, il jetait les b aboutir à la politique *de force* dont l'Europe est aujourd'hui la proie.

STER (1648)

dix-septième siècle. L'artiste a choisi le moment où, l'assemblée tout entière étant debout, plusieurs membres les autres en posant la main sur l'Évangile ouvert. — A la suite du congrès de Munster fut conclu le traité de aité, contre lequel protesta vainement le pape Innocent X, reléguait la religion au second rang dans les intérêts empire prussien devenu si redoutable ; enfin, il inaugurait une politique nouvelle dite d'*équilibre*, qui devait

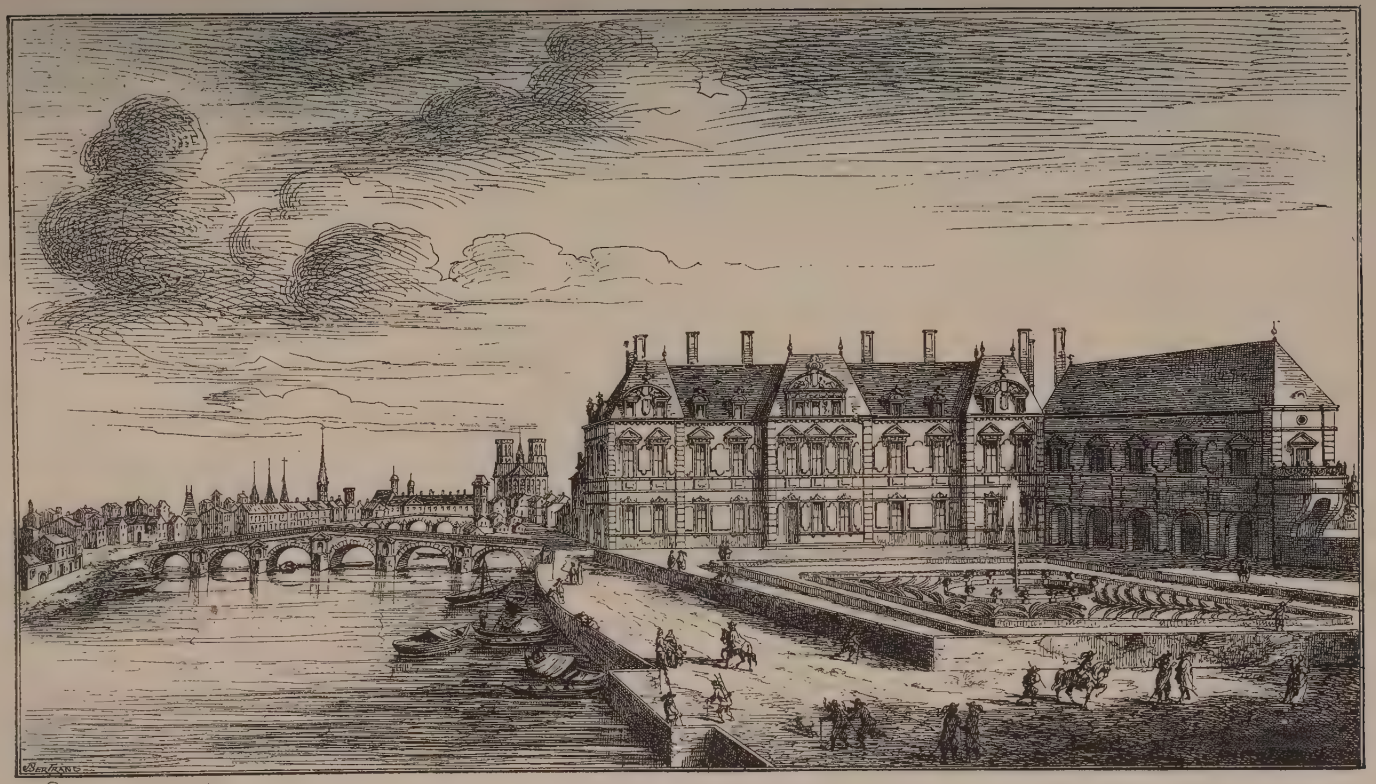
Mazarin. Condé, enivré de ses succès, entraîné par sa sœur, la duchesse de Longueville, traitait la cour avec une hauteur insupportable. A la tête d'un parti de jeunes seigneurs, ambitieux et vains, il prétendait tenir en échec l'autorité royale. Ses insolences n'humiliaient pas moins les anciens frondeurs vaincus par lui. Il est arrêté avec son frère, le prince de Conti, et son beau-frère, le duc de Longueville ; c'est le signal des hostilités. Les premiers soulèvements sont apaisés en Guyenne et en Champagne ; mais à Paris une nouvelle coalition se forme, à l'instigation du coadjuteur de Gondi, contre le cardinal, devenu plus puissant que jamais. La vieille Fronde s'unit à la jeune, le duc d'Orléans rompt avec la reine, le Parlement réclame la mise en liberté des princes et décrète l'expulsion de Mazarin. Le ministre, effrayé, va lui-même délivrer les prisonniers au Havre et se réfugie à l'étranger, d'où il continue à gouverner le royaume. Condé entre triomphalement à Paris avec les princes ; mais les deux Frondes, rapprochées par la haine de Mazarin, se divisent de nouveau. Trois partis se forment. Pendant que le duc de Bouillon et Turenne, redevenu fidèle, sont avec le roi, Gaston d'Orléans et le coadjuteur se mettent à la tête du Parlement et du parti des anciens frondeurs, et Condé entraîne la noblesse à sa suite.

Le vainqueur de Rocroy, après avoir couronné de lauriers le berceau de Louis XIV, inaugure la majorité du roi par une nouvelle guerre civile. Allié de l'Espagnol, il accourt du fond de la Guyenne, passe à travers l'armée royale, menace d'enlever la cour, où Mazarin est revenu régner, arrive jusqu'à Paris, poursuivi par Turenne, qui eût écrasé l'insurrection à la sanglante journée du faubourg Saint-Antoine, sans le canon de la Bastille tiré par mademoiselle de Montpensier contre les troupes du roi. Malgré la populace qu'il soulève, Condé ne réussit pas à se maintenir longtemps dans Paris, en face du parti de la vieille Fronde, et il est réduit à se jeter dans les bras des Espagnols, pendant que Mazarin, pour ôter tout prétexte à la guerre civile, se retire à Sedan.

Au milieu de ces troubles confus, le rôle de Vincent de Paul fut d'être le nourricier du peuple et l'ambassadeur de la paix. Sa première

ressource, c'est un redoublement de privations qu'il s'impose à lui-même et qu'il fait partager aux Missionnaires et aux Filles de la charité de toutes les maisons; son principal instrument de diplomatie, c'est la prière. A Saint-Lazare, il institue devant l'autel une faction permanente d'expiation et de pénitence; il envoie les Dames de la charité aux sanctuaires consacrés aux saints patrons de Paris et de la France; dans toutes les communautés religieuses dont il est le directeur, il forme une ligue de prières et d'austérités; il étend, par les évêques, cette sainte propagande aux provinces, et enfin il intéresse le Souverain Pontife lui-même à la cause de la paix. Ce n'est pas assez. Pendant qu'il détourne des intrigues et des armes un argent que sa charité reporte vers les pauvres, il s'interpose entre le roi et les princes. Lui seul, dans ce conflit d'intérêts, est au-dessus des partis. A ses yeux, la politique de Mazarin ne justifie pas une révolte où il y a plus d'ambition que d'amour du bien de l'État; mais il estime aussi que Mazarin ne doit pas rester un prétexte de guerre, un obstacle à la paix. Il va de Saint-Denis à Paris, de la cour au palais des princes, donnant des conseils de sagesse, portant des messages de conciliation. Dans le tumulte des factions, il ouvre l'avis le plus propice à la paix.

Il venait, en conseillant à Mazarin de quitter une seconde fois le royaume, de désarmer le Parlement. Les princes n'avaient plus sujet de continuer la guerre. Que restait-il au roi, sinon à rentrer à Paris, dont le départ de Condé lui ouvrait les portes, à y rétablir l'autorité royale et à mettre un terme aux misères du peuple? C'était le conseil de Vincent de Paul, le vœu de la population; mais Mazarin ne veut pas que le roi rentre à Paris sans lui, et il lui faut un retour triomphant. Vincent persuade le jeune monarque, et en même temps il adresse au ministre un mémoire de véritable homme d'État, pour réfu[illegible] les objections de l'égoïsme et exposer les raisons du sacrifice. Un mois après, le 25 octobre 1652, Louis XIV rentrait à Paris au milieu des acclamations universelles. Mazarin aussi y revenait derrière lui, ramené par le roi, et plus puissant que jamais; du moins la pacification était faite, et la Fronde apaisée ne parut bientôt plus, dit Bossuet, « que le dernier effort d'une liberté remuante qui allait céder



MAISON DE MADAME DE BRETONVILLIERS, A PARIS

D'après une gravure d'Israël Sylvestre, dix-septième siècle. — Madame de Bretonvilliers, membre de l'Association des Dames fondée par saint Vincent, avait établi dans cette maison un magasin central de secours pour les provinces ravagées par la guerre, la famine et la peste. La maison de madame de Bretonvilliers était située à la pointe de l'île Notre-Dame (île Saint-Louis), sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le terre-plein du pont de Sully.

la place à l'autorité légitime, et comme un travail de la France prête à enfanter le règne miraculeux de Louis ».

Si Vincent de Paul avait un si grand zèle pour la paix, c'est qu'il avait connu de plus près que personne les maux de la guerre. Depuis le commencement des hostilités avec l'Autriche, la Picardie et la Champagne n'avaient point cessé de servir de champ de bataille aux deux armées impériale et française. Ravagées tour à tour par les amis et par les ennemis, ruinées, affamées, ces malheureuses provinces offraient, comme la Lorraine, le spectacle de la plus affreuse misère. A ces calamités la guerre des Princes était venue ajouter des horreurs plus grandes encore. Profitant des discordes intestines du royaume, Espagnols et Impériaux avaient fondu de nouveau, par les Pays-Bas et la Franche-Comté, sur les contrées qui leur ouvraient la route de Paris. Massacres, incendies, dévastations des fermes, des moissons, des églises, viols et pillages, peste et famine, telles étaient les suites de ces guerres continuelles.

La miséricordieuse Providence suscita encore une fois Vincent de Paul pour réparer les maux de la politique. On vient lui apprendre qu'après la levée du siège de Guise par les troupes de l'archiduc Léopold, un grand nombre de soldats des deux camps étaient restés malades et mourants de faim, sans trouver de secours auprès des habitants, aussi dénués qu'eux : aussitôt il organise un petit convoi de vivres qu'il expédie avec deux missionnaires. Le lamentable récit de ses envoyés lui fait connaître bientôt qu'il s'agit de provinces entières à secourir. C'était l'œuvre de la Lorraine à recommencer en plus grand. L'homme de Dieu ne se décourage point. Quoique Paris absorbe ses ressources pour ses propres souffrances, il fait appel à un surcroît de charité. Les Dames de son assemblée acceptent cette nouvelle œuvre, toutes les chaires de Paris retentissent à son instigation des cris de détresse de la Champagne et de la Picardie, et lui-même compose avec les relations des premiers envoyés un récit pathétique des besoins des deux infortunées provinces, puis un petit traité sur *l'Aumône chrétienne* suivi d'une *Instruction pour le soulagement des pauvres*, dans laquelle il donne jusqu'à la recette pour composer

des potages économiques qui seront la principale nourriture de ces populations affamées. Les missionnaires racontaient qu'ils avaient vu des hommes manger la terre, brouter l'herbe, dévorer leurs misérables haillons et l'écorce des arbres, enfin se manger les bras et les mains et mourir dans le désespoir. Leurs relations périodiquement publiées en-

SEPTIÈME ŒUVRE DE MISÉRICORDE : ENSEVELIR LES MORTS

D'après Abraham Bosse, dix-septième siècle. — Les missionnaires que saint Vincent envoyait sur les champs de bataille, à la suite des armées, ou dans les contrées désolées par la peste, instruits par lui, montraient un grand zèle pour rendre aux morts les derniers devoirs.

tretenaient la pitié publique. Comment n'être pas ému de ces affreuses extrémités et de la tendre reconnaissance des premiers soulagés ? A mesure que les secours arrivaient de tous les points de la capitale, Vincent de Paul organisait les envois. Seize missionnaires accompagnés de sœurs de la charité partirent successivement. Dans les premiers temps, la dépense allait à 10,000 écus par mois. En six ans elle s'était élevée à 348,000 livres, et jusqu'à la paix elle atteignit un million en secours de toute espèce. Tout était ordonné par le saint pour le meilleur usage de ces sommes. Les missionnaires le tenaient au

courant de leurs dépenses, et à son tour il rendait compte aux dames de l'assemblée de l'emploi de l'argent et les consultait sur les nouveaux besoins, ne voulant rien faire de lui-même.

Mais là ne s'arrêtèrent pas ses aumônes ; les provinces de l'Est et du Nord n'avaient pas été seules à souffrir des guerres. Avec tant d'œuvres de toute sorte à soutenir, Vincent de Paul trouva encore le moyen de secourir le Berry et le Poitou, l'Angoumois, la Beauce et le Gâtinais. Dans ces vingt-cinq années de guerres civiles et étrangères terminées au traité des Pyrénées, Saint-Lazare fut comme le grenier d'abondance de la France. Grâce à Vincent de Paul, il y eut du pain et des consolations pour des multitudes qui auraient péri de détresse sans son immense charité. Paris et ses faubourgs n'en ressentaient pas moins les effets que les provinces les plus abandonnées. La deuxième Fronde avait semé plus de calamités encore que la première. D'Étampes à Pontoise, toute la campagne était ravagée et couverte de morts. Pour commencer, Vincent expédie à Étampes les missionnaires revenus de Picardie. La ville venait d'essuyer un siège rigoureux, les maisons étaient détruites, les rues infectées de cadavres. Aussitôt les envoyés établissent six grandes marmites pour la nourriture des pauvres, eux-mêmes président à l'ensevelissement des morts, et en l'absence du clergé, victime de la guerre, ils multiplient leur ministère spirituel auprès des habitants. Cinq d'entre eux avec plusieurs Filles de la charité moururent à la peine. Les autres vont d'Étampes à Lagny, puis à Athis, à Juvisy, et dans l'insuffisance des secours ils s'adressent à leur père. C'est alors qu'à l'instigation du saint, l'archevêque de Paris distribue son vaste diocèse en autant de parties qu'il y a de communautés religieuses prêtes à venir en aide au clergé des paroisses. Par ses conseils, il organise une immense expédition de charité avec son magasin général d'approvisionnement, ses convois et ses centres de distribution. A travers les ruines et la contagion, cette pacifique armée s'avance sur tous les points à la fois de l'Ile-de-France, pour porter partout secours à la faim, à la nudité. Les Sœurs de la Charité marchent à la suite des Capucins et des Jésuites, des prêtres de Saint-Nicolas et de ceux de Saint-Sulpice. Tout Paris contribue à la

dépense, mais surtout Vincent de Paul qui s'en va, suppliant et les larmes aux yeux, quêter de porte en porte, et qui tire de la charité de ses Dames de nouveaux trésors, en achevant de dépouiller Saint-Lazare. Mademoiselle Le Gras le seconde admirablement. Dans Paris ses filles

VUE DE L'ÉGLISE ET DE LA MAISON PROFESSE DES PP. JÉSUITES

De la rue Saint-Antoine, à Paris, d'après une gravure de Mérian, dix-septième siècle. L'église est aujourd'hui une paroisse (Saint-Paul-Saint-Louis) et les bâtiments de la maison professe sont occupés par le lycée Charlemagne. — A l'époque de la Renaissance les Jésuites avaient sauvé la foi et les mœurs. Par les missions et par de nombreux collèges, ils contribuèrent largement à la renaissance religieuse du dix-septième siècle. Leur suppression en 1773 fut le prélude de la Révolution.

distribuent chaque jour le potage à des milliers de faméliques, elles recherchent les pauvres honteux, recueillent les réfugiés de la campagne, abritent l'honneur des jeunes filles ; malgré la misère publique, la piété compatissante sait trouver des ressources. Le clergé rivalise de zèle avec les ordres religieux ; les seigneurs, les grandes dames, les bourgeois, tous, après avoir donné leur superflu, retranchent au nécessaire. C'est une sainte émulation dans la capitale, et la charité,

messagère de la paix, prépare les cœurs à l'allégresse du retour du jeune roi.

Si jamais guerres civiles, batailles, invasions n'enfantèrent plus de douleurs et de calamités, jamais aussi la bienfaisance chrétiennne ne répandit plus de soulagements et de consolations. Dans cette période malheureuse et glorieuse à la fois, entre Richelieu et Mazarin, Vincent de Paul, plus grand qu'eux peut-être par l'esprit politique, apparaît comme le bon génie de la France, et si c'est une gloire pour les deux hommes d'Etat d'avoir présidé à la victoire et reculé les frontières du sol national, c'en est une plus grande pour lui d'avoir secouru un peuple souffrant, travaillé à la paix et ouvert les voies au règne réparateur et fécond de Louis XIV.

IV

LE SAINT

La charité ; ses sources, ses effets. — Foi, humilité, douceur de Vincent de Paul. — Traits de ses vertus. — Les miracles. — La vision des deux globes. — La journée de Vincent ; occupations et austérités. — Les derniers temps de sa vie. — Mort et canonisation. — La gloire de saint Vincent de Paul.

RRIVÉ au bout de cette sainte carrière, on s'étonne et du nombre et de la diversité des œuvres accomplies par la charité d'un seul homme. Aucun récit n'y suffit, et toute admiration est impuissante. La réalité ici surpasse tout. Il s'en faut bien que toutes les actions de Vincent puissent être racontées ; beaucoup même ne sont pas connues des hommes. S'il n'eût tenu qu'à lui on n'en aurait jamais rien su, tant il s'appliquait à cacher le bien qu'il faisait pour Dieu seul, et à taire tout ce qui pouvait tourner à sa louange. Mais Dieu a permis que, à travers les voiles de l'humilité, cette sainte vie apparût au regard des hommes comme une des plus éclatantes lumières allumées au flambeau de l'amour divin.

Ce que Vincent de Paul a fait, seul un saint le pouvait faire. La charité est divine. Avant Jésus-Christ elle n'existait pas, et sans lui elle ne serait plus. La nature, qui porte les hommes à s'entr'aider, les pousse bien davantage à se préférer aux autres. Elle ne va pas au-delà d'une bienfaisance qui est plutôt une satisfaction de la sensibilité

que l'effet d'un dévouement réel. Mais pour aimer son prochain comme soi-même, il faut l'aimer en Dieu. Par une merveilleuse réciprocité, de même que Dieu, pour se faire aimer, a dû descendre jusqu'à nous, de même l'homme doit s'élever jusqu'à Dieu pour apprendre de lui à aimer son semblable. Nous n'aimerions pas Dieu, s'il ne s'était pas montré à nous dans la similitude de notre nature, ni le prochain, si nous ne le considérions pas en union avec Dieu. Les deux amours se confondent : Dieu n'en a fait qu'une loi. Aimer Dieu par-dessus tout, et son prochain comme soi-même, c'est tout le christianisme. Le grand précepte est de s'aimer les uns les autres, comme Dieu nous a aimés. La mesure de cet amour c'est Jésus-Christ. Dieu, qui a aimé les hommes jusqu'à leur donner son Fils, leur apprend à s'aimer jusqu'à se donner aussi l'un à l'autre.

Telle a été la charité de Vincent de Paul, formée à la source de l'amour divin. Comme il aimait Jésus-Christ, il a aimé les pauvres. Là est le principe de toutes ses œuvres, l'explication d'une vie qui est le plus grand prodige de charité que les hommes aient vu. Qui a plus aimé que lui Notre-Seigneur? mais aussi qui a mieux enseigné et pratiqué la charité? « Le précepte de la charité, disait-il, résume toute la loi, surtout si elle s'étend au prochain comme à Dieu... Il ne nous suffit pas d'aimer Dieu si notre prochain ne l'aime aussi, et nous ne saurions aimer notre prochain comme nous-mêmes, si nous ne lui procurons le bien que nous sommes obligés de nous vouloir à nous-mêmes; c'est à savoir l'amour divin qui nous unit à celui qui est notre souverain bien. Nous devons aimer notre prochain comme l'image de Dieu et l'objet de son amour, et faire en sorte que réciproquement les hommes aiment leur très aimable Créateur, et qu'ils s'entr'aiment les uns les autres d'une charité mutuelle pour l'amour de Dieu, qui les a tant aimés que de livrer son propre Fils à la mort pour eux. »

Vincent de Paul ne connaissait pas d'autre doctrine de la charité que celle-là. Son maître en amour était Jésus-Christ. C'est Jésus-Christ qu'il prêchait pour faire aimer les pauvres; c'est lui qu'il proposait comme modèle aux vrais disciples de la charité. Ce feu divin dont il était embrasé, il le communiquait à ses frères, les Missionnaires, aux

SAINT VINCENT DE PAUL

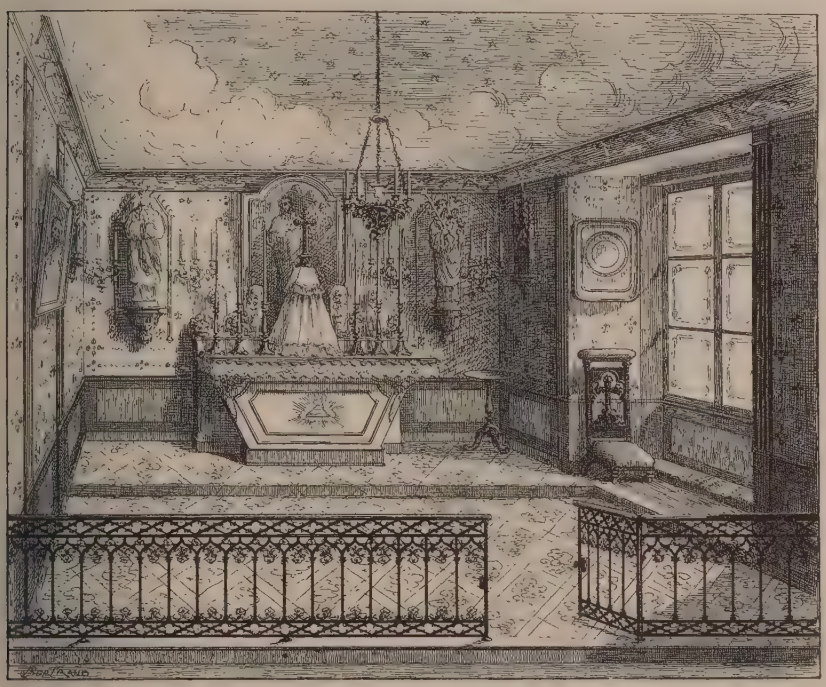
Statue de marbre blanc, érigée dans la basilique de Saint-Pierre, à Rome, à l'époque de la canonisation du saint. Sculpture de Bracci, dix-huitième siècle.

Filles de la Charité, en leur montrant la croix; et alors il s'écriait dans les saints transports de son cœur : « O Jésus, dites-nous, s'il vous plaît, qui est-ce qui vous a fait descendre du ciel pour venir souffrir la malédiction de la terre? Quel excès d'amour vous a porté à vous humilier jusqu'à nous, et jusqu'au supplice infâme de la croix? Quel excès de charité vous a fait exposer à toutes nos misères, prendre la forme du pécheur, mener une vie souffrante et souffrir une mort honteuse? Où est-ce que l'on trouvera une charité si admirable et si excessive? Il n'y a que le Fils de Dieu qui en soit capable, et qui ait eu un tel amour pour les créatures, que de quitter le trône de sa gloire pour venir prendre un corps sujet aux infirmités et misères de cette vie, et pour faire les étranges démarches qu'il a faites pour établir entre nous et parmi nous, par son exemple et par sa parole, la charité de Dieu et du prochain. Oui, c'est cet amour qui l'a crucifié et qui a produit cet ouvrage merveilleux de notre rédemption. O messieurs, si nous avions une étincelle de ce feu sacré qui embrasait le cœur de Jésus, demeurerions-nous les bras croisés, et délaisserions-nous ceux que nous pouvons assister? Non certes, car la vraie charité ne saurait demeurer oisive, ni nous permettre de voir nos frères et nos amis dans le besoin sans leur manifester notre amour; et pour l'ordinaire les actions extérieures rendent témoignage de l'état intérieur. Ceux qui ont la vraie charité au dedans la font paraître au dehors. C'est le propre du feu d'éclairer et d'échauffer, et c'est aussi le propre de l'amour de se communiquer. Nous devons aimer Dieu aux dépens de nos bras et à la sueur de notre visage. Nous devons servir le prochain aux dépens de nos biens et de notre vie. »

Les saints, a-t-on dit, font mieux que de bien parler de la charité, ils la pratiquent. Pour Vincent de Paul, les paroles et les actions furent une même chose. Si son amour de Dieu s'éleva jusqu'à l'héroïsme de la sainteté, son dévouement pour le prochain alla jusqu'au sacrifice de la vie. A l'hôpital il affronta souvent les maladies contagieuses; tous les jours il se donnait tout entier au service des pauvres. Une fois, des soldats furieux poursuivaient devant lui un artisan. Déjà ils l'avaient atteint et ils allaient le blesser; Vincent se

jette entre leurs épées et lui fait un rempart de son corps au péril de sa propre vie, espérant gagner à Dieu celui pour lequel il s'exposait ainsi. Son courage arrête et étonne les soldats, ses paroles calment leur fureur ; ils se retirent. C'est là un des traits nombreux de son amour du prochain.

Vincent de Paul n'entendait pas la charité autrement que le grand



LA CHAMBRE DE SAINT VINCENT DE PAUL

Transformée en chapelle par la piété des religieuses qui desservent la maison de Saint-Lazare. — D'après la tradition, saint Vincent travaillait dans l'embrasure de la fenêtre, et de là il apercevait l'autel et le tabernacle dont la vue était un aliment continuel à sa piété envers l'Eucharistie.

Apôtre. « Quand même j'aurais distribué tous mes biens aux pauvres, disait saint Paul, si je n'ai pas la charité je ne suis rien. » Cette charité qui fait le prix de l'aumône, cette charité qui est le véritable amour du prochain, c'est en Jésus-Christ que Vincent de Paul la puisait, et parce qu'il l'avait pleinement, il a fait beaucoup. L'Évangile et l'Eucharistie étaient les deux sources où elle s'alimentait. Jésus-

Christ, il l'aimait dans l'adorable sacrement de l'autel; il l'imitait en suivant les exemples de sa vie terrestre. Amour et imitation de Jésus: tout Vincent de Paul est là, avec ses œuvres et ses enseignements.

Quand Mademoiselle Le Gras vint s'offrir à lui pour être la première des Filles de la Charité, il lui dit : « Priez, la prière est la source des bons conseils; communiez souvent, l'Eucharistie est l'oracle des pensées charitables. » Il répétera, après avoir donné des règles à l'évangélique troupe des servantes des pauvres : « La capitale vertu d'une Fille de la Charité est de bien communier. » Pour lui, il avait une dévotion tendre et forte à la fois envers l'Eucharistie, une dévotion de tous les moments, qui remplissait sa vie. Tous les matins, il célébrait le saint sacrifice de la messe avec une gravité de pontife et une sérénité d'ange. A son attitude, à son visage, à sa voix, on voyait qu'il était profondément pénétré du mystère. Le corps sacré du Sauveur était entre ses mains comme un feu ardent de charité qui montait de l'autel pour embraser tout son être. Ce Jésus bien-aimé qu'il avait reçu le matin, il le portait dans son cœur tout le reste du jour, et l'on sentait en lui comme une vertu divine toujours présente. En dehors des heures de prières pour la communauté, il venait souvent se prosterner devant le saint tabernacle, dans une contenance si humble qu'il paraissait comme anéanti devant la majesté divine, et avec une telle expression de foi qu'on eût dit qu'il voyait Jésus-Christ de ses yeux. Le tabernacle était le conseiller de ses bonnes œuvres, le confident de ses saints projets. Comme Thomas d'Aquin venait, dans le silence de la nuit, demander au divin oracle les secrets de la science divine, Vincent de Paul allait chercher auprès de lui les sublimes inspirations de sa charité. C'est aux pieds de l'autel qu'il traitait en lui-même les affaires de son multiple ministère; c'est là qu'il venait lire, à genoux, les lettres importantes. Un jour, raconte-t-on, ayant reçu dans la cour du Palais de justice une lettre où il s'agissait de la réussite d'une affaire considérable, il monta, malgré l'incommodité de ses jambes, jusqu'à la chapelle haute, et, l'ayant trouvée fermée, il se mit à genoux sur le seuil pour prendre connaissance de sa lettre. Jamais il ne quittait Saint-Lazare, quelque affaire pressante qui l'appelât dehors, sans

prendre congé de celui qu'il appelait le maître de la maison, et, au retour, c'est lui aussi qu'il venait saluer d'abord. En voyage, il s'arrêtait à toutes les églises pour y adorer le saint sacrement, ou, si elles étaient fermées, pour en baiser le seuil. Chaque église marquait comme une sainte étape de sa route, et, arrivé au terme, sa première visite était encore pour l'hôte divin du tabernacle.

C'est le même amour de Jésus-Christ qui a fait tous les saints, mais en chacun d'eux il était différent. François d'Assise l'aimait dans la suave extase de ses transports enflammés, Vincent de Paul avec les dévots sentiments de la foi la plus humble et la plus respectueuse; et sa manière propre de l'aimer était surtout de l'imiter dans ses divins abaissements. « Ce qu'il adorait dans l'Incarnation et l'Eucharistie, a dit l'historien de ses vertus, c'était Dieu s'abaissant pour se mettre à notre portée et se faire semblable à nous; ce que son amour reconnaissant pour Jésus-Christ lui inspirait, c'était de se rendre semblable à lui. Il s'est formé, il a vécu sur ce divin modèle. A l'imitation de Jésus-Christ, il a caché, sous une vie basse et commune en apparence, les plus héroïques vertus; sous les dehors d'un pauvre villageois, les dons les plus excellents de la nature et de la grâce. Dans ses pensées, dans ses paroles, dans ses actions, il ne s'inspirait que de Jésus-Christ, il ne répétait que son langage. Jésus-Christ toujours, Jésus-Christ partout, Jésus-Christ en tout et en tous : voilà sa doctrine, sa morale et sa politique, ce qu'il aimait à exprimer d'un mot : « Rien ne me plaît qu'en Jésus-Christ! »

Vincent de Paul était ce parfait disciple de la croix, qui avait tout quitté et qui s'était renoncé lui-même pour suivre Jésus. A l'école du divin maître, il avait appris à être doux et humble de cœur. Cette douceur et cette humilité qui sont les vertus essentielles pour bien pratiquer la charité, il ne les avait acquises qu'en se faisant violence. Ni l'une ni l'autre n'étaient en lui l'effet d'une prédisposition de naissance ou d'une prévenance de la grâce. Il lui avait fallu les conquérir. D'un tempérament bilieux et d'un esprit vif, Vincent était naturellement porté à la colère; il s'accusait aux autres de son humeur sèche et rebutante, et demandait instamment à Dieu de lui donner un esprit

doux et bénin. Dans son application à réprimer toutes les saillies d'un naturel raide et irascible, il avait pris un tel empire sur lui-même qu'il était devenu, comme saint François de Sales, son modèle, le plus débonnaire, le plus affable des hommes. De lui aussi on aurait pu dire ce qu'il disait du bienheureux évêque de Genève, que, la première fois qu'on le voyait, on reconnaissait en son abord, en la sérénité de son visage, en sa manière de converser et de parler, une image bien expresse de la douceur du Seigneur Jésus qui vous gagnait le cœur.

Cette aimable et toute-puissante vertu, il la pratiquait envers tout le monde. Affable avec les plus petits, compatissant envers les pécheurs et les hérétiques, débonnaire jusque dans le commandement et la correction, il était l'homme doux de l'Évangile à qui la terre a été promise. Un jour, un de ses prêtres ayant agi en sa présence avec trop de vivacité, il le prit à part et lui dit du ton le plus bienveillant : « Vous et moi, monsieur, nous sommes un peu violents ; nous aurions quelquefois besoin de nous contenir. » Éloquente et aimable réprimande ! Rien ne lui résistait, sa mansuétude fléchissait les volontés les plus rebelles, sa bénignité amollissait les cœurs les plus endurcis. Il possédait la terre en possédant les esprits. Sa douceur, toutefois, n'allait point jusqu'à la mollesse ni à la flatterie, qu'il avait en horreur. S'il ne contestait jamais contre personne, pas même contre ceux qu'il était obligé de reprendre, s'il ne voulait pas qu'on entrât dans des altercations ou des aigreurs avec les hérétiques, croyant qu'on les gagnait plutôt par une bienveillante remontrance, il ne cédait jamais rien pourtant ni de son devoir ni de la vérité.

Une douceur lâche et complaisante n'était point celle qu'il recommandait, mais il la voulait pleine de force et de fermeté, également éloignée de la faiblesse et de la violence. « Il n'y a point, disait-il, de personnes plus constantes et plus fermes dans le bien que les doux et les débonnaires ; comme, au contraire, ceux qui se laissent emporter à la colère et aux passions de l'appétit irascible sont ordinairement fort inconstants, parce qu'ils n'agissent que par boutades et par emportements : ce sont comme des torrents, qui n'ont de force et d'impétuosité que dans leurs débordements, lesquels tarissent dès qu'ils sont écoulés ;

au lieu que les rivières, qui représentent les personnes débonnaires, vont sans bruit, avec tranquillité, et ne tarissent jamais. Aussi tenons

LE SOUTIEN DE LA VEUVE ET DE L'ORPHELIN

Fresque d'Alph. Perin dans l'église de Notre-Dame-de-Lorette, à Paris, dix-neuvième siècle. — La Croix est « le soutien de la veuve et de l'orphelin », et de tous ceux qui souffrent. La vue d'une croix soutenait saint Vincent de Paul dans les luttes de sa dernière maladie.

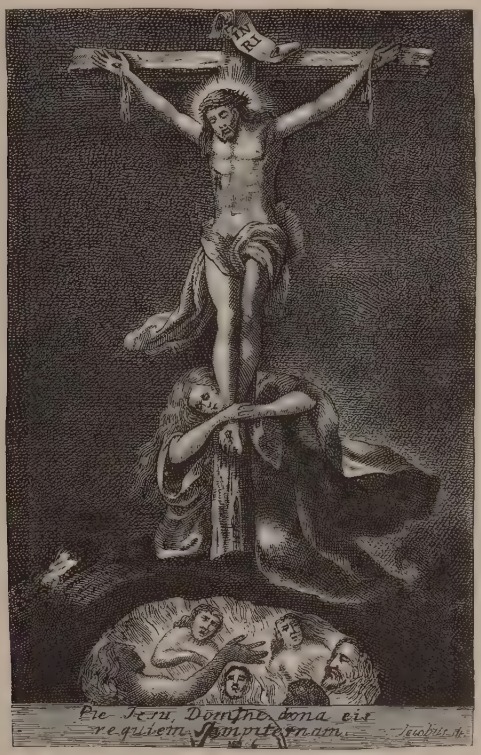
ferme pour la fin que nous nous proposons dans nos bonnes entreprises, mais usons de douceur dans les moyens que nous employons, imitant en cela les conduites de la sagesse de Dieu, qui atteint

fortement à ses fins, et toutefois dispose suavement les moyens pour y parvenir. »

Vincent de Paul avait formé sa congrégation sur son modèle, lui inculquant cet esprit de bénignité et de mansuétude, qu'il croyait plus efficace pour gagner les hommes à Dieu que la force de la dispute et la subtilité des arguments. Comme saint Paul à Timothée, il disait à ses compagnons qu'il ne faut point qu'un serviteur de Jésus-Christ use de contestations ou de disputes. Aussi leur recommandait-il par-dessus tout la bonté envers les gens de la campagne, la bienveillance avec les hérétiques et les pécheurs. Le bon père était heureux qu'on remarquât à Saint-Lazare un abord facile, une ouverture de cœur et une certaine simplicité charmante qui touchaient tous les visiteurs ; il aimait à attribuer le succès des missions de la compagnie à l'usage de traiter affectueusement, humblement et charitablement le prochain. Pour lui, c'était la vraie manière d'imiter la conduite de Jésus-Christ avec les hommes. La grâce et la bénignité du divin maître le ravissaient, et il s'écriait : « O Sauveur! que ceux-là étaient bien heureux qui avaient la grâce de vous aborder! Quel visage! quelle douceur! quelle cordialité leur montriez-vous pour les attirer! Quelle confiance ne donniez-vous pas aux âmes pour vous approcher. Oh! quelles marques d'amour!... Mon Sauveur! celui qui aurait cet abord amoureux et cette bénignité ravissante, oh! qu'il ferait de fruits dans votre Église! »

A cette aménité toute suave, toute miséricordieuse, Vincent de Paul joignait l'humilité la plus vraie, la plus absolue. Dans cet homme d'un esprit si net, si positif, toutes les vertus étaient tournées à l'activité, et elles avaient un caractère pratique qui en fait comme la marque particulière de cette haute sainteté. C'étaient chez lui de vraies habitudes de l'âme se manifestant dans toutes les circonstances de la vie. Elles passaient en action par l'effet de la grâce, qui s'était si bien substituée en lui à la nature, qu'il n'avait plus rien des passions ni des faiblesses de l'homme. Ainsi son humilité n'était pas seulement un bas sentiment de lui-même, fondé sur la grandeur de Dieu et sur la conscience de son néant, mais elle se traduisait en toute occasion par

un besoin d'abaissement qui le portait aux actes les plus extraordinaires et comme aux raffinements de cette vertu. Il avait la sainte passion de l'humilité. Quelques-uns l'ont trouvée excessive, en voyant Vincent de Paul se mettre au-dessous, non seulement du commun des hommes,



LA PIÉTÉ DE SAINT VINCENT ENVERS LES MORTS

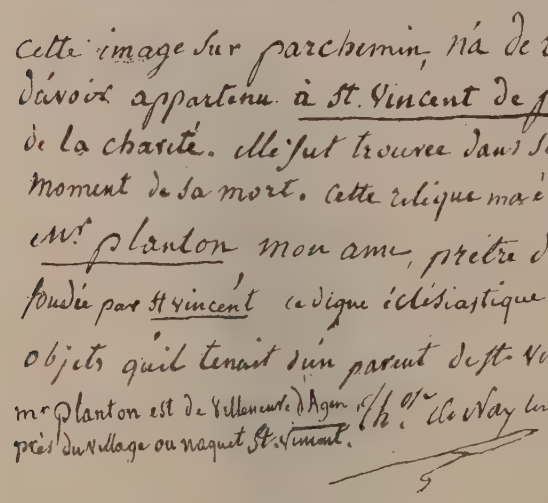
Fac-similé d'une image sur parchemin représentant les âmes du Purgatoire ; saint Vincent affectionnait cette image et la portait dans son bréviaire. — Musée des reliques de la Mission, à Paris.

mais des plus pervers, des criminels, des forçats, et même des démons. Tout incompréhensible qu'elle paraisse, elle était sincère.

Sa vie n'a été qu'un long acte d'humilité et de charité, et l'on peut dire que sa charité a paru malgré son humilité. Il a fallu que ses œuvres éclatassent au grand jour pour que les hommes les connussent. Non seulement Vincent de Paul ne parlait jamais de lui en bien, mais il taisait soigneusement ce que lui seul pouvait savoir, et il allait

jusqu'à détruire la trace des actions qui auraient pu tourner à sa louange. Pour lui-même il n'avait que du mépris et de la défiance, se croyant incapable des moindres choses, inutile à tout le monde, plus propre à tout gâter qu'à faire réussir la plus petite entreprise. Autant il s'appliquait à cacher ses mérites, autant il mettait d'empressement et d'avidité à révéler ses prétendues fautes, à changer en abominations les moindres imperfections de la nature. Comme le plus grand des pécheurs, il tombait à genoux devant ses frères pour faire l'aveu public

Fac-similé de l'attestation manuscrite qui se lit au verso de l'image précédente.


Cette image sur parchemin, n'a de remarquable que d'avoir appartenu à St. Vincent de paule, le heros de la charité. elle fut trouvée dans son breviaire au moment de sa mort. cette relique m'a été donnée par mr. planton mon ami, prêtre de la congrégation fondée par St Vincent ce digne ecclésiastique avait quelques objets qui tenait d'un parent de St. Vincent.
mr planton est de Villeneuve d'Agen [illegible] de Vay [illegible] conseiller près du village ou naquit St. Vincent.

de ce qu'il appelait ses crimes passés; il s'accusait tout haut des plus légers manquements à la règle ou à ses devoirs, de mouvements intérieurs d'impatience dont personne ne s'était aperçu. Dans le sentiment qu'il avait de son indignité, non content de se considérer lui-même en coupable, il se croyait le premier auteur des fautes commises dans la Compagnie, et il attribuait tous les insuccès et les malheurs à ses seuls péchés. Tout le bien qu'on pensait de lui, il l'imputait à son hypocrisie, car il se croyait le dernier et le plus misérable des hommes. A une supérieure de communauté il écrivait : « J'ai besoin du secours des bonnes âmes plus qu'aucune personne du monde, pour les grandes misères qui accablent la mienne, et qui me font regarder l'opinion

qu'on a de moi comme un châtiment de mon hypocrisie, laquelle me fait passer pour autre que je ne suis. » A une autre il écrivait encore : « La manière avantageuse dont vous parlez de moi m'a beaucoup affligé. Je me vois bien éloigné de l'état où vous me supposez; et, au contraire, dans celui qui mène au fond des abîmes, si Dieu n'a pitié de moi, qui suis le plus inutile, le plus misérable, et qui ai le plus besoin des miséricordes de Dieu. » Aux compliments, aux marques de respect, le saint répondait en rappelant sa basse extraction et les humbles emplois de son enfance. Dans les premiers temps qu'il allait au Louvre, le prince de Condé ayant voulu un jour le faire asseoir à ses côtés : « Quoi ! monseigneur, dit l'humble prêtre en reculant, c'est déjà trop d'honneur que Votre Altesse veuille bien me souffrir en sa présence; mais me faire asseoir auprès d'elle! ignore-t-elle donc que je suis le fils d'un pauvre villageois ! » C'était également sa réponse à une pauvre femme qui lui demandait l'aumône en l'appelant « monseigneur ». Il s'abaissait ainsi devant le dernier pauvre, comme devant le plus grand seigneur.

Sa recherche des humiliations lui avait dicté cette règle de conduite, absolument contraire à la nature et qui ne peut convenir qu'à la sainteté : « Si je fais une action publique, et que je la puisse pousser bien avant, je ne le ferai pas, mais j'en retrancherai ce qui pourrait lui donner quelque vertu et à moi quelque réputation. De deux pensées qui me viennent en l'esprit pour parler sur quelque sujet, quand la charité ne m'obligera point de faire autrement, je produirai la moindre au dehors, afin de m'humilier, et retiendrai la plus belle pour la sacrifier à Dieu dans le secret de mon cœur; car Notre-Seigneur ne se plaît que dans l'humilité de cœur et dans la simplicité des paroles et des actions. » Ainsi avait fait saint François de Sales, à son premier voyage à Paris, dans une circonstance solennelle où tout autre, précédé comme lui d'une grande réputation d'orateur, se serait cru obligé de se mettre en frais d'éloquence pour ne pas tromper l'attente de ses amis ni manquer l'effet de son discours.

Chez Vincent de Paul, c'était une habitude. Souvent, dans les conférences ecclésiastiques et dans les assemblées de charité qu'il présidait,

il se taisait quand on attendait qu'il parlât, ou bien il prenait l'avis des autres au lieu de donner le sien. Une dame lui en fit un jour le reproche : « Pourquoi ne pas tenir davantage à vos avis, qui sont toujours les meilleurs? — A Dieu ne plaise, madame, répondit le saint, que mes chétives pensées prévalent sur celles des autres! Je suis bien aise que Dieu fasse ses affaires sans moi qui ne suis qu'un misérable. » Tout le monde admirait sa science solide et sûre dans les choses de la théologie, sa perspicacité en toute rencontre, ce don de discernement et ce bon sens qu'il avait à un si haut degré; mais lui ne parlait que de son ignorance et de sa sottise, et se rabaissait au rang d'un écolier de quatrième. Les jansénistes se prévalaient de cette sainte modestie pour aller dire partout que M. Vincent n'était qu'un ignorant et que ses opinions ne méritaient pas qu'on s'y arrêtât. L'orgueilleux abbé de Saint-Cyran s'emporta jusqu'à le lui dire à lui-même. Il discutait avec Vincent, qui opposait sa foi aux inventions de l'orgueil : « Défiez-vous, lui disait l'humble prêtre, de votre propre esprit qui vous donne des sentiments fort éloignés du respect dû à l'Église. — Bah! bah! s'exclamait le sectaire, vous n'y entendez que le haut allemand!... vous êtes un ignorant : bien loin de mériter d'être à la tête de votre congrégation, vous mériteriez d'en être chassé; et je suis fort étonné qu'on vous y souffre! » Et le saint, ne pouvant vaincre tant d'orgueil, le confondait par son humilité. « Hélas! monsieur, reprenait-il, j'en suis plus surpris que vous, car je suis encore plus ignorant que vous ne pensez, et si l'on me rendait justice on ne manquerait pas de me renvoyer de Saint-Lazare. »

Vincent de Paul se croyait vraiment indigne d'appartenir à cette compagnie qu'il avait formée. A plus forte raison en coûtait-il à son humilité d'en avoir le commandement. Plusieurs fois il voulut se démettre de sa charge de supérieur, et il ne la conserva que par obéissance. Dans ses lettres, il évitait de se donner son titre pour prendre celui d'*indigne prêtre*. Les témoignages de respect et de distinction qu'il recevait à Saint-Lazare lui étaient insupportables. En vain lui objectait-on qu'il en était ainsi dans toutes les communautés à l'égard du supérieur. « Je le sais bien, répondait-il, et il faut

respecter les raisons qu'elles ont de le faire; mais j'en ai de plus fortes pour ne le point souffrir à mon égard, moi qui ne dois pas

LOUIS II DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ

Sculpture de David d'Angers dans la cour d'honneur du palais de Versailles, dix-neuvième siècle. — Un jour, au Louvre, le grand Condé ayant voulu faire asseoir saint Vincent de Paul à ses côtés, l'humble prêtre s'excusa en disant qu'il était « le fils d'un pauvre villageois ». A quoi Condé répondit : *Moribus et vita nobilitatur homo,* « c'est la vertu et le mérite qui donnent la noblesse à l'homme ».

être comparé au moindre des hommes, puisque je suis le pire. »

On peut dire, en toute vérité, de saint Vincent de Paul, qu' « il

n'a été le plus charitable que parce qu'il a été le plus humble des hommes ». C'est de l'humilité qu'il faisait lui-même découler la charité et toutes les autres vertus. « Depuis soixante-sept ans, disait-il, que Dieu me souffre sur la terre; j'ai pensé et repensé plusieurs fois aux moyens les plus propres pour acquérir et conserver l'union et la charité avec Dieu et avec le prochain; mais je n'en ai pas trouvé de meilleur ni de plus efficace que la sainte humilité, que de s'abaisser toujours au-dessous de tous les autres, ne juger mal de personne et s'estimer le moindre et le pire de tous. » Il disait encore : « L'humilité introduit dans l'âme les autres vertus; en s'humiliant sincèrement, de pécheur on devient juste. » Selon sa parole, il trouva la sainteté dans les profondeurs de l'humilité; il s'était fait le plus petit et il a fait les plus grandes choses.

Combien était parfaite cette charité inspirée de la foi la plus vive, de l'humilité la plus profonde, cette charité toute d'abnégation et de dévouement! Vincent de Paul ne s'occupait pas seulement de soulager les maux du prochain, mais il entrait dans les souffrances des malheureux jusqu'à souffrir avec eux. Sa compassion rendait l'assistance plus douce au pauvre. Tout à tous, il s'était si bien identifié aux autres hommes que leurs peines aussi bien que leurs joies étaient siennes. Il aimait les pauvres comme Jésus-Christ les a aimés. Ses œuvres disent sa charité, sa charité dit ses autres vertus. Il les eut toutes dans le degré le plus parfait. Chose merveilleuse! on l'a vu exceller dans celles dont les pratiques étaient fort différentes, et cette vie, employée à des œuvres si nombreuses, si difficiles, offre le plus admirable mélange de tendresse et de force, de sagesse et de zèle, de simplicité et de prudence, d'abandon à la volonté de Dieu et de constance dans les entreprises.

Tout extraordinaire que fût la sainteté de ce fidèle serviteur de Dieu, il ne paraît pas, à en considérer les effets extérieurs, qu'elle ait été accompagnée du don des miracles; mais, observe Abelly, « si l'on peut appeler miraculeuses les œuvres qui sont au-dessus des voies communes de la nature, qui surpassent de beaucoup ses forces et qui vont bien loin au-delà du train ordinaire du commun des chrétiens,

Au centre, la Vierge et sainte Anne sont assises ; Marie tient l'Enfant Jésus sur ses genoux. A gauche, Marie Cléophas entourée de ses enfants, Jacques le Mineur, Simon, Thaddée et Joseph le Juste. A droite, Marie Salomé et ses deux fils, Jacques le Majeur et Jean l'Évangéliste. Derrière une balustrade, on voit d'un côté saint Joseph, et Alphée, époux de Marie Cléophas, et de l'autre saint Joachim. et Zébédée, époux de Marie Salomé. Sous le premier empire, le triptyque de Quentin Metsys appartint quelque temps au Musée du Louvre. — Création merveilleuse de la Charité de Dieu envers l'humanité, « Marie résume en elle les lois de l'ordre moral et social : la sainteté, la maternité, la virginité, l'humilité ». Par elle la femme, que le paga-

LA VIERGE-MÈRE, LE PLUS GRAND DON

Panneau principal d'un triptyque de Quentin Metsys, daté de 1509, au musée de

A L'HUMANITÉ, APRÈS JÉSUS-CHRIST

ogravure d'Yves et Barret, d'après la photographie de M. Fierlants, à Bruxelles.

nisme avait avilie, s'est relevée. « Le caractère de la Vierge-Mère a profondément empreint la femme moderne, l'a faite à son image ; et l'art chrétien, dans les siècles de foi, n'a si admirablement représenté ce céleste original que parce qu'il était environné de ses copies. » (Auguste Nicolas, *La Vierge Marie dans le plan divin.*) « Première origine du sang de Jésus, dit Bossuet, c'est de là que commence à se répandre ce fleuve de grâces qui coule dans nos veines par les sacrements, et qui porte l'esprit de vie dans tout le corps de l'Église. » — Saint Vincent de Paul professait la plus grande dévotion envers la sainte Vierge ; il propageait son culte dans les missions et faisait des pèlerinages en son honneur dans les grands besoins de l'Église et de l'État.

on peut aussi bien dire que la longue vie de saint Vincent a été un presque continuel miracle ». On rapporte d'ailleurs de lui plusieurs prédictions et guérisons tout à fait surnaturelles. Lui-même fut préservé miraculeusement, un jour, à Saint-Lazare, d'une balle d'arquebuse qui vint tomber aplatie à ses pieds ; il défendit à ses compagnons d'en jamais parler. Dieu le favorisa aussi d'une vision extraordinaire, dont le saint dut rendre témoignage pour la glorification de la bienheureuse mère de Chantal.

Pendant que cette sainte femme était à l'agonie, quelqu'un lui avait dit : « N'espérez-vous pas que votre bienheureux père François de Sales vous viendra au devant? — Oui certes, avait-elle répondu, je m'y fie, car il me l'a promis. » Au moment même où elle expirait, saint François de Sales descendait des cieux vers elle pour la conduire à Dieu. Et dans cette scène inénarrable et mystérieuse, Dieu permit que l'ami commun de ces deux âmes angéliques assistât à leur rencontre.

« A la nouvelle de l'extrémité où était madame de Chantal, raconte l'abbé Maynard, Vincent s'était mis en prière pour elle. Il avait commencé par un acte de contrition de ses propres péchés, lorsque tout à coup il avait vu un petit globe de feu qui s'élevait de terre et s'allait joindre, dans la région supérieure de l'air, à un autre globe plus grand et plus lumineux; et ces deux globes, réduits en un, s'élevant plus haut encore, s'étaient perdus dans un troisième infiniment plus vaste et plus brillant qu'eux-mêmes. Et il lui avait été dit intérieurement que le premier globe était l'âme de madame de Chantal, le second celle de l'évêque de Genève, et le troisième l'essence divine. Vision admirable qui, dans sa réalité, était encore une vive image de l'union de ces deux saintes âmes, du principe de leur mutuelle charité, et de la consommation au ciel et dans la gloire de ce que la grâce avait opéré entre elles sur la terre.

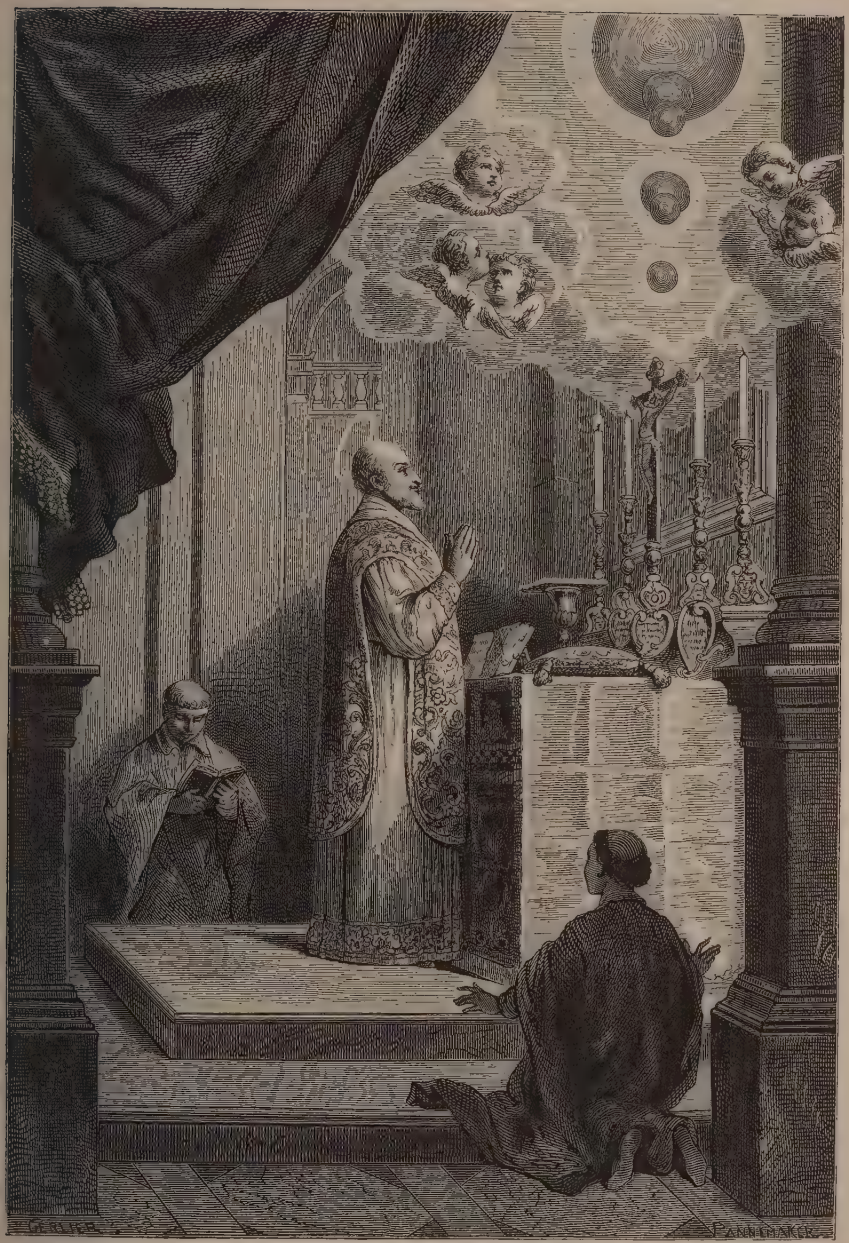
« Quelques jours après, Vincent apprenait la mort de sainte Chantal. Dès le lendemain, il dit la messe pour elle. Arrivé au *Memento* des morts, il fut tenté de la recommander à Dieu, parce que, malgré sa vénération pour « cette âme accomplie en toutes sortes

de vertus, » il lui avait entendu proférer, dans un de leurs derniers entretiens, certaines paroles qui lui « semblaient tenir du péché véniel ». Mais, une seconde fois, il eut la vision du globe, avec un vif sentiment que cette âme était bienheureuse et qu'elle n'avait pas besoin de prières; et désormais il lui fut impossible de penser à elle sans la voir dans la gloire. »

Avec son humilité habituelle, le saint raconta la vision comme arrivée à une personne de sa connaissance, assurant seulement qu'elle était « digne de foi, et qu'elle aimerait mieux mourir que de mentir ». Il n'en eut point d'autre. Ces manifestations extraordinaires de la grâce n'étaient pas à ses yeux la marque de la sainteté. Loin de concevoir vanité de ce qui lui était arrivé, il disait avec tous les maîtres de la vie spirituelle : « La perfection de l'amour ne consiste pas à avoir des extases, mais à bien faire la volonté de Dieu; et celui-là entre tous les hommes sera le plus parfait, qui aura sa volonté plus conforme à celle de Dieu, en sorte que notre perfection consiste à unir tellement notre volonté à celle de Dieu, que la sienne et la nôtre ne soient qu'un même vouloir et non-vouloir; et celui qui excellera davantage en ce point sera le plus parfait. »

Tel était le genre de sainteté de l'humble serviteur de Dieu. Il possédait la plénitude des vertus dans la perfection de la charité. Son miracle continuel est d'avoir fait toute sa vie la volonté de Dieu en le recherchant dans toutes ses actions et en faisant toutes choses pour l'amour de lui.

Vincent de Paul n'arriva à une si haute perfection dans la vertu, à une si prodigieuse activité dans le bien, que par un renoncement complet de lui-même. Cette vie de charité a été une vie de mortification. Vincent de Paul ne prenait pour lui que le temps qu'il donnait à la prière, et il n'accordait à son corps que ce qu'il ne pouvait absolument lui refuser. Il se levait tous les jours à quatre heures, quels que fussent ses travaux de la veille et ses incommodités. Il n'avait pour lit qu'une paillasse, sans draps. Une fièvre contractée de bonne heure dans les fatigues de son saint ministère, fièvre presque continuelle qu'il appelait sa *fièvrotte*, changeait le plus souvent en



LA VISION DES GLOBES

D'après une gravure du dix-huitième siècle. — Saint Vincent célébrant la messe, le jour de la mort de madame de Chantal, voit un globe lumineux s'élever vers le ciel, s'unir à un autre globe qui figure l'âme de saint François de Sales, puis tous deux s'élever encore et se perdre dans un troisième globe, image de l'essence divine.

cruelles insomnies les quelques heures qu'il donnait au repos. Les douleurs de ses jambes, infirmes et ulcérées depuis sa captivité, ajoutaient aux fatigues d'une nuit sans sommeil. Pendant ce temps-là il priait et méditait. Pour tout remède, il se faisait suer, et le matin, à la même heure, il quittait cette couche misérable, cette paille trempée de sueur, pour recommencer une nouvelle journée. Et quelle journée!

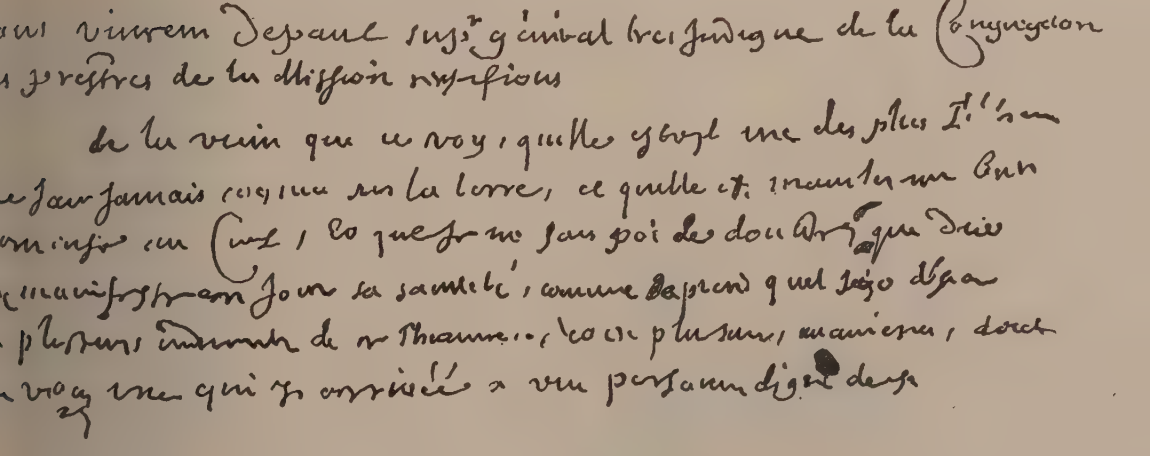
Dès qu'il est debout, il se prosterne en adoration. Il arrive le premier à la chapelle pour l'oraison du matin, qu'il fait à genoux, une heure durant, malgré l'infirmité de ses jambes. L'oraison, c'est la grande chose de la vie religieuse. « La congrégation de la Mission subsistera, disait le saint, autant de temps que l'exercice de l'oraison y sera fidèlement pratiqué. » Vincent s'y livrait avec une ardeur et une componction que trahissaient souvent ses soupirs d'amour. « Donnez-moi, répétait-il sans cesse, un homme d'oraison, et il sera capable de tout. » Il était cet homme, car, jour et nuit, au milieu des plus grandes occupations, des soucis les plus pressants, il se recueillait en lui-même pour méditer.

C'est à l'habitude de l'oraison qu'il dut, comme tant d'autres saints, cette force et cette présence d'esprit qu'on remarquait en lui au milieu des plus grands et des plus nombreux soucis, cette absolue possession de lui-même, cette égalité de caractère qu'il conservait en toutes circonstances et qui lui faisait accueillir tout le monde avec autant de douceur et de bienveillance que s'il n'avait pas eu d'autres occupations. « On ne le voyait jamais dissipé, dit Abelly, pour quelques sortes d'affaires et occupations qui pussent lui arriver, mais toujours recueilli et présent à lui-même, et on a remarqué que pour l'ordinaire il ne rendait point de réponse à ce qu'on lui demandait, surtout si c'était une chose importante, sans faire quelque petite pause, pendant laquelle il élevait son esprit à Dieu pour implorer sa lumière et sa grâce. »

L'oraison terminée, Vincent se préparait à la messe. Presque tous les jours, il se confessait, tant il avait horreur des moindres imperfections. Il célébrait à l'autel avec une gravité et une onction qui remplissaient les assistants d'édification. Sa messe dite, il lui arrivait

souvent d'en servir une seconde, comme le plus modeste clerc. Trois ou quatre heures se passaient dans ces saints exercices, auxquels s'ajoutaient la récitation du bréviaire et la lecture de l'Écriture sainte, à genoux et tête nue. Alors commençait pour Vincent la vie active. La prière lui suffit, il ne mange pas. Il remonte dans sa chambre pour vaquer aux multiples affaires qui l'attendent. Ni feu, ni cheminée dans cette cellule. Deux chaises de paille, une table de bois, un grabat, un crucifix et quelques images de papier collées au mur, c'est tout le mobilier. A quatre-vingts ans, on le força de changer de chambre, parce qu'il avait besoin d'un peu de feu pour panser ses pauvres vieilles jambes; mais ce bois qui brûle, c'est le bien des pauvres, et il le dispute à son maigre foyer. Cependant il travaille, il écrit, il reçoit. Tout le monde a affaire à Saint-Lazare : évêques, prêtres, dames de charité, supérieurs de communauté, grands seigneurs, pauvres, y viennent tour à tour; aucune œuvre de charité ne peut se passer de Vincent de Paul; il est le conseil de toutes les entreprises, la providence de tous les besoins. Ses affaires l'appellent lui-même dehors. Il sort, mais à travers les rues tumultueuses il ne voit et n'entend que Dieu. Chaque jour il a à visiter quelques-uns des établissements charitables ou des couvents qu'il dirige, à présider l'assemblée des dames et des seigneurs, ou à assister au conseil de conscience. Ici

Fac-similé de la déposition de saint Vincent de Paul pour la canonisation de madame de Chantal. Archives de la Visitation, à Annecy.



D la quelle Jassure quelle ni aurait aucune mauvaise pensée de mentir,

Cette personne m'a dit, qu'elle eu nouvelle de la bienheureuse de la maladie de notre defunte, elle se mit a genoux pour prier Dieu pour elle, et que la premiere pensée qui luy vint en l'esprit fut, de faire un acte de contrition des pechés quelle a commis comme etant ordinairement, et quen mediatement apres il luy parut un petit globe de feu qui s'eleva de terre et alla joindre en la superieure region de l'air a un autre globe plus grand et plus lumineux, et que les deux reunis en un seul eurent plus lumiere, entrerent et se respandirent dans un autre globe Jusqu'en plus grand et plus Lumineux que les autres, et quil luy fut dit interieurement que premier globe etoit l'ame de notre digne Mere, le second celle de notre B. J. et l'autre les deux ames diuines, que l'ame de notre digne Mere etoit reunie a celle de Notre B. J. et les deux a la tres Sainte Trinité.

Je dit de plus que notre Bienheureux pour une digne Mere Jusqu'a un an apres quil eu appris la nouvelle de son heureux trespas, et quil eu fait un Memento on son prone pour les morts, il pensa quil fallait bien de prier pour elle, que peut estre elle etoit dans les purgatoires a cause de certaines paroles quelle avait dites et il y avait quelque temps, qui semblaient tenir des imperfections perhé venial, et quen cet temps, je vant la mesme Vision, les mesmes Globes, et leur Unions, et quil luy fut interieurement, que notre ame etoit bienheureuse, quelle n'avait besoin de prieres, et que ce qui est de plus Jusqu'en mes dans les profondeurs de notre homme, quil la voit en Dieu plus grande je pouvais a elle,

LECTURE DU FAC-SIMILÉ CI-CONTRE

Nous, Vincent de Paul, supérieur général tres indigne de la Congregation des prestres de la Mission, certifions, etc.

..... De la vient que je croy quelle estoyt une des plus saintes âmes que jaie jamais cogneu sur la terre, et quelle est maintenant bienheureuse au Ciel, et que je ne fais pas de doubte que Dieu ne manifeste un jour sa sainteté, comme japrens quil fait desja en plusieurs endroits de ce Roiaume et en plusieurs manieres, dont en voicy une qui est arrivée a une personne digne de foi, laquelle jasseure quelle aimeroit mieux mourir que de mentir.

Cette personne m'a dit quaiant eu nouvelle de l'extremité de la maladie de nostre defuncte, elle se mit a genoux pour prier Dieu pour elle; et que la premiere pensée qui luy vint en lesprit fut de faire un acte de contrition des pechés quelle a commis et commet ordinairement, et quimmediatement après, il luy pareut un petit globe comme de feu, qui seslevoit de terre, et salla joindre en la superieure region de lair a un autre globe plus grand et plus lumineux, et que les deux reduicts en un seleverent plus haut, entrerent et se respendirent dans un autre globe infiniment plus grand et plus lumineux que les autres, et quil luy feut dit interieurement que ce premier globe estoyt l'ame de nostre digne Mere, le second celle de nostre Bienheureux Pere, et lautre lessence divine; que lame de nostre digne Mere estoyt reunie a celle de nostre Bienheureux Pere, et les deux a Dieu leur souverain principe.

Il dist de plus, que celebrant la sainte Messe pour nostre digne Mere, incontinent apres quil eut aprins la nouvelle de son heureux trespas, et estant au second Memento ou lon prie pour les morts, il pensa quil faisoict bien de prier pour elle, que peut estre elle estoyt dans le purgatoire a cause de certaines parolles quelle avoict dictes, il y avoict quelque temps, qui sembloient tenir du peché veniel, et quen mesme temps il revit la mesme vision, les mesmes globes et leur union; et quil lui resta un sentiment interieur que ceste ame estoyt bienheureuse, quelle navoit point besoing de prieres; ce qui est demeuré si bien imprimé dans lesprit de cest homme quil la voit en cest estat quand il pense a elle.

c'est une confrérie de charité, là c'est un hôpital qui l'appelle. Les malades, les vieillards, les forçats attendent sa visite, et il doit aussi aller voir les grands personnages, les dames du haut monde, pour intéresser leur charité à ses œuvres. La journée se passe. Vincent n'a fait attention ni au temps ni à l'heure. Il rentre tard, et son premier repas n'est pas encore pris. Si l'heure du souper de la communauté est passée, il ne veut que des restes. Dans son extrême vieillesse, on le pressait de prendre un peu de bouillon avant de partir : c'était une

potion d'herbes sans viande ni assaisonnement. Le petit repas de la communauté lui semblait encore trop succulent, il mêlait en secret des poudres amères à sa nourriture pour ôter au goût toute satisfaction. Sa vie était un jeûne continuel. Si la nature succombait à cette rude abstinence, il n'acceptait pour réconfort, la nuit, qu'un morceau de pain sec. Car sa journée, commencée à quatre heures du matin, ne finissait pas avec le soir. C'est la nuit surtout, dans le silence de la solitude et du recueillement, qu'il vaquait à cette prodigieuse correspondance où l'on croirait voir plutôt les occupations d'un gouvernement que le travail d'un homme. Minuit souvent le trouvait encore à écrire. Va-t-il enfin prendre un peu de repos? Non, il lui reste à prier Dieu une dernière fois, à faire pénitence de ses fautes. Le cilice, les ceintures à pointes, une haire horriblement hérissée, ne lui ont pas suffi pendant la journée; il s'arme de la discipline et mêle son sang aux sueurs de la fièvre.

Sa robuste nature finit par succomber à une vie qui tenait du prodige. La grâce, plus encore que la vigueur de son tempérament, avait soutenu Vincent de Paul. Quand il eut terminé sa mission, Dieu permit à la vieillesse et aux infirmités d'avoir raison de cette âme jusque-là maîtresse de son corps. Déjà, en 1616, en 1644 et en 1649, Vincent avait été gravement malade. Plus de trente ans avant sa mort, il fut obligé, à cause de ses jambes, de se servir d'un cheval dans ses courses apostoliques ; il avait même fait une chute des plus dangereuses et son humilité y avait vu, en même temps qu'une protection de la Providence, un avertissement de la grâce d'avoir à commencer une vie nouvelle. Depuis sa troisième maladie, ses incommodités s'étaient accrues. La fièvre ne le quitta presque plus. A l'enflure habituelle et aux plaies de ses jambes vinrent s'ajouter d'horribles ulcères.

Son état s'aggrava vers les dernières années de sa vie. Il luttait toujours contre le mal, sans vouloir prendre de repos, sans permettre aucun adoucissement à ses douleurs. Dieu commença à le détacher du monde en lui enlevant les deux personnes qui lui étaient le plus chères, le vénérable Portail, son premier disciple, et sa

LA MORT DE SAINT VINCENT DE PAUL

TABLEAU DE M. L. ROUX, DANS LA CHAPELLE DE L'HOSPICE DE DOURDAN, DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Pendant que le prêtre fait sur lui les onctions suprêmes, Vincent lève un regard d'espérance vers le ciel où il va recevoir la récompense de son héroïque charité.

sainte fille, Mademoiselle Le Gras. Bientôt il ne put plus marcher. Il se traînait cependant sur ses béquilles jusqu'à la chapelle de l'infirmerie pour y assister au saint sacrifice de la messe et y recevoir le pain des forts. On voulait transformer sa chambre en chapelle, il se crut indigne d'une pareille faveur. Au moins dut-il permettre, dans les dernières semaines, qu'on le transportât sur une chaise de sa chambre à la chapelle ; mais ce n'était pas sans demander chaque fois pardon aux frères qui le portaient. Les nuits étaient plus douloureuses encore que les journées. Une infirmité plus cruelle était venue s'ajouter aux autres. Au milieu de ses tortures, il se tenait à un cordon suspendu au-dessus de lui, et la douleur ne pouvait lui arracher que ce cri : « Ah! mon Sauveur! Mon bon Sauveur! » La vue d'une petite croix de bois le soutenait dans cette lutte horrible. Il ne permettait pas qu'on le plaignît ; lui-même ne se plaignait jamais. La mort venait. Une altération profonde des traits, une faiblesse croissante annonçaient à tous les yeux la fin. De toutes parts on accourait à Saint-Lazare pour voir, pour entendre une dernière fois le saint. « Son esprit toujours libre, son âme toujours forte et active dans un corps anéanti continuaient de diriger sa congrégation et ses œuvres. De son fauteuil où la douleur le tenait immobile, il était présent et présidait à tout. » Il achevait les lettres qui devaient arriver aux missions les plus éloignées, et donnait les dernières instructions aux siens. Deux de ses dernières lettres furent pour son noble et vertueux bienfaiteur, l'ancien général des galères, et pour son élève, le cardinal de Retz, qui allait réparer, dans la pénitence, les scandales de sa vie publique.

Vincent de Paul voyait venir la mort. Il s'y préparait en adorant a volonté de Dieu et en s'humiliant devant le souverain juge. « Un de ces jours, disait-il à ceux qui l'entouraient, le misérable corps de ce vieux pécheur sera mis en terre ; il sera réduit en cendres et vous le foulerez aux pieds. » Le moment suprême ne cessait pas de lui être présent dans l'intervalle des assoupissements qui l'accablaient. Au réveil, il disait en souriant : « C'est le frère qui vient en attendant la sœur. »

Le 25 septembre 1660, un sommeil léthargique plus profond que

d'ordinaire le prit vers midi. Néanmoins le jour suivant, qui était un dimanche, Vincent put encore se faire porter à la chapelle ; il y entendit la messe et communia. Revenu dans sa chambre, il retomba dans un tel assoupissement, que le médecin jugea qu'il ne fallait plus tarder davantage à lui administrer l'extrême-onction. La triste réalité apparaissait : Vincent de Paul allait mourir. Alors on commença les onctions. Le bon père, faisant un dernier effort, répondait *Amen* aux prières. Les assistants profitent d'un instant de réveil pour lui demander sa bénédiction. Il veut dire : « Ce n'est point à moi, indigne, misérable, de vous bénir », mais sa voix expire. Le saint est dans son fauteuil attendant la mort. Les anciens de la communauté l'entourent ; les plus jeunes l'assistent. Toute la nuit ils disputent à la léthargie le reste de vie qui s'éteint, pour avoir une dernière parole, une dernière bénédiction de lui. Vincent les entend et s'unit à eux ; dans les intervalles de lucidité il répond, avec le sourire sur les lèvres, aux pieuses invocations que ses fils lui suggèrent pour le soutenir dans la lutte suprême. Les sueurs glaciales de l'agonie paraissent. Un des assistants commence le *Credo*. *Credo*, répond le saint à chaque verset, et il baise son crucifix ; — *Confido*, et il baise encore ce sacré gage de son espérance. La sueur revient ; son visage passe du rouge vermeil au blanc de neige. Il remue les lèvres pour balbutier encore quelques saintes paroles, sa tête s'incline, et il s'éteint doucement.

Il est un peu plus de quatre heures. C'est l'instant où, chaque jour, depuis cinquante ans, le bon père se rend à la chapelle pour l'oraison du matin. Son âme, fidèle au rendez-vous, est allée à Dieu.

O bienheureuse vision de paix ! Ce n'est plus l'humble chapelle de Saint-Lazare avec la petite communauté réunie au pied de l'autel. L'immensité des cieux s'ouvre ; un spectacle divin se déroule. Des multitudes de pauvres montrent au juste juge les vêtements dont une main charitable les a couverts, le pain dont elle les a nourris ; les cieux tressaillent, et voici que les chœurs innombrables des anges entonnent l'hymne éternelle : c'est Vincent, l'humble Vincent qui entre dans les splendeurs infinies, escorté de la pompe triomphale de ses bonnes œuvres.

SAINT VINCENT DE PAUL CONDUIT AU CIEL

Par la Foi, l'Espérance et la Charité.

D'après une peinture à la cire de M. Crauk pour l'église de Sainte-Anne, à Amiens, dix-neuvième siècle.

La terre répond au ciel. Un cri retentit : Le saint est mort! La foule se précipite à Saint-Lazare, et les fils de Vincent de Paul ont à défendre la dépouille mortelle de leur père contre les pieuses ardeurs de l'admiration. Tout ce qu'il y a de grand à Paris, princes, évêques, parlement, noblesse, assiste aux funérailles; la foule des pauvres est là aussi. Bientôt les témoins de la vie du saint se lèvent. C'est le roi de France, le roi et la reine exilés d'Angleterre, le grand-duc de Toscane, le sénat de Gênes, l'épiscopat français tout entier, Bossuet et Fénelon à sa tête, le clergé des deux ordres, le parlement, le peuple : tous témoignent de la sainteté du serviteur de Dieu. Ses œuvres parlent pour lui ; Dieu y ajoute l'éclat des miracles. Le procès de canonisation est instruit, l'Église prononce, et Vincent de Paul, par la voix de Clément XII, le 11 avril 1736, est proclamé saint.

En voulant seulement faire le bien autour de lui, selon que les occasions se présentaient, Vincent de Paul, pour avoir plus que personne aimé Jésus-Christ dans les pauvres, s'est trouvé le plus grand fondateur d'œuvres. En cherchant l'obscurité, cet humble serviteur des indigents et des ignorants a rencontré la gloire. De tous les grands hommes dont le nom remplit les fastes du dix-septième siècle, il est le plus grand. Au milieu du bruit des victoires et de l'éclat des lettres, sa douce gloire, faite de bonnes œuvres et de bienfaits, a surpassé celle des Pascal, des Corneille, des Racine et des Bossuet. Dans la pauvreté de son manteau de bure, Vincent de Paul est plus célèbre aujourd'hui que Louis XIV lui-même dans les rayons de sa magnificence. La charité lui a fait une auréole incomparable, et sa sainteté a éclipsé dans le souvenir populaire celle de ses plus illustres contemporains, les François de Sales, les Jeanne de Chantal, les Olier, les Pierre Fourier, les François Régis, les Camille de Lellis.

Toutes les louanges lui appartiennent, tous les âges et tous les pays l'honorent. On l'admire et on l'invoque. Pour les uns, c'est un saint ; pour les autres, un grand bienfaiteur de l'humanité ; et pour tous, le meilleur des hommes. Et pendant que les louanges humaines s'élèvent autour de son nom, pendant que les lumières du sanctuaire brillent à son honneur, le feu dévorant de la charité s'allume au contact de son

cœur et de ses exemples. Vincent de Paul ne meurt pas. Les œuvres qu'il a créées durent sur le fondement impérissable des aumônes chrétiennes, et elles se multiplient par les inspirations de son esprit.

SAINT VINCENT DE PAUL AU TRIBUNAL DE DIEU

A gauche, saint Vincent à genoux ; à droite, l'Ange gardien présente à Jésus-Christ un livre ouvert sur lequel sont écrits les mérites du saint. L'Humilité, la Douceur, la Charité, la Patience, la Chasteté, la Vigilance font cortège à saint Vincent. — Croquis de V. Orsel exécuté en 1838 pour l'abside d'une église dédiée à saint Vincent de Paul. Communiqué par M. Félix Perin, architecte à Paris.

Une nouvelle vie commence pour lui à sa mort, vie d'épanouissement, plus féconde encore que la première, et qui ne finira que quand la charité aura cessé dans le monde. Vincent de Paul n'est plus, et son histoire continue. C'est le miracle de survivance des saints.

ARTHUR LOTH.

LA CANONISATION

Le 22 juillet 1709, Jean Conty, procureur de la Mission à Rome, offrait au pape Clément XI, dans un bassin de vermeil, plus de soixante lettres par lesquelles on demandait au Souverain Pontife la canonisation de Vincent de Paul. Ces lettres étaient signées des noms les plus illustres dans l'Église et dans l'État : Louis XIV, roi de France ; Jacques III, fils du roi détrôné d'Angleterre ; Marie de Modène, sa mère ; Léopold, duc de Lorraine, depuis empereur ; le grand-duc de Toscane ; le doge Hector de Flisco et les gouverneurs de la république de Gênes ; le prévôt des marchands et les échevins de la ville de Paris ; les cardinaux de Bouillon, doyen du Sacré-Collège ; Le Camus, évêque de Grenoble ; d'Estrées, ancien évêque de Laon ; de Forbin-Janson, évêque de Beauvais ; de Noailles et l'Assemblée du clergé de France ; Porto-Carrero, archevêque de Tolède ; Durazzo, évêque de Faenza ; Fiesco, archevêque de Gênes ; Cenci, archevêque de

LETTRE DE BOSSUET, ÉVÊQUE DE MEAUX

TEXTE

Beatissime Pater,

Oportet Episcopos ad Apostolicam Sedem sincerum atque integrum deferre testimonium veritatis in quacumque causa, quæ ad ejus judicium devenire possit ac debeat. Cum itaque de venerabilis Presbyteri Vincentii a Paulo, Congregationis Missionis Institutoris ac primi Præpositi Generalis, vita et sanctitate quæstio habeatur, testamur eumdem Virum ab ipsa adolescentia nobis fuisse notum, ejusque piis sermonibus atque consiliis veros et integros Christianæ pietatis et Ecclesiasticæ Disciplinæ sensus nobis esse instillatos, quorum recordatione in hac quoque ætate mirifice delectamur.

Processu temporis, et jam in Presbyterio constituti, in eam Sodalitatem coaptati sumus, quæ pios Presbyteros ipso Duce et Autore in unum colligebat de divinis rebus per singulas hebdomadas tractaturos. Pium cœtum animabat ipse Vincentius, quem cum disserentem avidi audiremus, tunc impleri sentiebamus Apostolicum illud : *Si quis loquitur, tanquam sermones Dei ; Si quis ministrat, tanquam ex virtute, quam administrat Deus.*

Aderant plerumque magni nominis Episcopi, Viri fama et pietate perducti, ab eaque sodalitate mirum in modum Autore Vincentio in Apostolicis curis ac laboribus juvabantur. Præsto erant Operarii inconfusibiles, qui per eorum Ecclesias recte tractabant verbum veritatis, nec minus exemplis quam verbis Evangelium prædicabant. Fuit etiam illud nobis desideratissimum tempus, quo eorum laboribus sociati, Metensem Ecclesiam, in qua tunc Ecclesiasticis Officiis fungebamur, in vitæ Pascua deducere conabamur ; cujus Missionis fructus venerabilis Vincentii non modo piis instigationibus atque consiliis, verum etiam precibus tribuendos nemo non sensit.

Ille nos ad Sacerdotium promovendos sua suorumque opera juvit. Ille secessus pios Clericorum, qui ordinandi veniebant, sedulo instituit : Nosque etiam non semel invitati, ut consuetos per illa tempora de rebus ecclesiasticis sermones haberemus, pium laborem, optimi viri orationibus et monitis freti libenter suscepimus ; licuitque nobis

DE VINCENT DE PAUL

Fermo. Aux souverains et aux cardinaux s'étaient unis un grand nombre d'archevêques et d'évêques de France, parmi lesquels on distinguait Bossuet, Fénelon, Fléchier, et plusieurs évêques d'Espagne, de Grande-Bretagne, d'Italie et de Pologne. Il faut ajouter encore les lettres du chapitre de Notre-Dame de Paris, de la collégiale de Saint-Germain-l'Auxerrois; des supérieurs de la Doctrine chrétienne, de l'Oratoire et de Saint-Sulpice; des abbés de Sainte-Geneviève, de Grandmont, de Prémontré, de Saint-Antoine et de Bonfay; des généraux de la Congrégation de Saint-Maur, de Saint-Vannes, des Frères Prêcheurs, des Minimes et des Carmes; enfin du vicaire général de la Merci et du provincial des Capucins de France. Nous citerons seulement celle de Bossuet, qui est une des plus remarquables, et qui les résume toutes.

LETTRE DE BOSSUET, ÉVÊQUE DE MEAUX

TRADUCTION

Très Saint Père,

C'est un devoir pour les évêques de porter au Siège Apostolique le témoignage sincère et complet de la vérité, dans toute cause qui peut ou qui doit être soumise à son jugement. Aussi, puisque la question de la vie et de la sainteté du vénérable Vincent de Paul, fondateur et premier supérieur général de la Congrégation de la Mission, est posée, nous attestons que nous l'avons connu dès notre jeunesse, et que nous avons puisé le véritable et parfait esprit de la piété chrétienne et de la discipline ecclésiastique dans ses pieux entretiens et ses sages conseils, dont le souvenir nous charme grandement encore à cet âge.

Dans la suite, alors que nous étions déjà dans les ordres, nous fûmes admis dans cette compagnie de vertueux prêtres instituée par lui, et qui s'assemblait chaque semaine sous sa direction, pour conférer des choses de Dieu. Vincent était l'âme de ces pieuses réunions. Quand, avides, nous écoutions sa parole, pas un qui n'y sentît l'accomplissement du mot de l'apôtre : *Si quelqu'un parle, que sa parole soit comme de Dieu; si quelqu'un administre, que son administration émane comme de la vertu même de Dieu.*

La réputation et la piété de Vincent attiraient souvent à ces conférences des prélats renommés, qui y trouvaient de précieuses ressources en vue de leurs charges pastorales et de leurs travaux apostoliques. Là, en effet, s'offraient à eux d'infatigables ouvriers prêts à porter la parole de vérité dans leurs diocèses et à prêcher l'Évangile non moins par l'exemple que par la parole. Ce fut pour nous-même un temps bien cher que celui où, partageant leurs labeurs, nous nous efforcions de conduire dans les pâturages de vie le troupeau de l'église de Metz, dans laquelle nous remplissions alors des fonctions; il n'était personne qui ne comprît que le succès de cette mission devait être attribué aux saintes exhortations du vénérable Vincent, à ses conseils, et surtout à ses prières.

Lorsque nous dûmes être promu au sacerdoce, ce fut lui et les siens qui nous y

affatim eo frui in Domino, ejusque virtutes coram intueri, ac præsertim genuinam illam et apostolicam charitatem, gravitatem atque prudentiam cum admirabili simplicitate conjunctam, Ecclesiasticæ rei studium, zelum animarum, et adversus omnigenas corruptelas invictissimum robur atque constantiam.

Quam puram fidem coleret, quam Sedi Apostolicæ ejusque Decretis reverentiam exhiberet, quanta animi demissione et humilitate, in amplissimis licet Regiorum etiam Consiliorum functionibus constitutus, Domino deserviret, recordantur omnes, et ego suavissime recolo.

Crescit in dies pii Viri memoria, qui in omni loco Christi bonus odor factus, dignus ab omnibus habetur, qui a sancto Pontifice rite et canonice Sanctorum numero inseratur, si Vestræ Beatitudini placuerit.

Nostris vero sensibus, Beatissime Pater, eo gratior ac firmior venerandi Vincentii hæret recordatio, quod in sua Congregatione, et in nostra quoque Diœcesi spirantem intuemur. Cum ejus Discipulis Compresbyteris nostris vivimus, cum iis laboramus, eorumque doctrina et exemplis commissum nobis gregem indefesso studio, neque unquam intermisso opere pasci gaudemus in Domino.

Neque licet conticere de piarum fœminarum cœtu, quæ ab ipso sanctissimis Regulis informatæ pauperibus et ægrotis sublevandis tanta castitate, humilitate, charitate serviunt, ut sui Institutoris, ab eoque insiti spiritus oblivisci non sinant.

Nos ergo pii Viri memores, hoc nostrum testimonium, Beatissime Pater, in Vestræ Sanctitatis paternum sinum effundimus; gnari scilicet Sanctorum mentione delectari Sanctos. Sed plura proferre tanta Majestas, et Pontificiis humeris ingens negotiorum moles non sinunt : quanquam maximarum rerum gubernacula tenenti et magnitudo mentis, et rerum providentia, et de Cœlo solatia atque consilia abunde suppetunt, viresque integrant; quo bono ut Ecclesia Christi diutissime potiatur, summa votorum est. Hæc coram Deo in Christo loquor, in conscientia bona et fide non ficta, ego Sanctitatis Vestræ,

Beatissime Pater,

Devotissimus atque obedientissimus Servus ac Filius,

J. Benignus, Episcopus Meldensis.

Datum in Civitate nostra Meldensi 2 Augusti 1702.

préparèrent. Il avait établi des retraites pour les ordinands, et plusieurs fois même il nous pria de prendre la parole sur les devoirs des ecclésiastiques, comme cela se fait d'ordinaire durant ces exercices, et, fortifié par les prières et par les avis de cet homme excellent, nous acceptions volontiers le pieux fardeau. C'est dans ces rencontres qu'il nous a été donné de jouir de lui à loisir dans le Seigneur, d'admirer de près ses vertus et surtout sa charité vraiment apostolique, sa gravité, sa prudence, jointe à une admirable simplicité ; son amour de la discipline ecclésiastique, son zèle pour le salut des âmes, sa force invincible et sa constance contre tous les genres de corruption.

Tout le monde se rappelle, et pour moi c'est avec bonheur, combien sa foi était pure, son respect pour le Siège apostolique profond, sa soumission à ses décrets sincère et sans réserve ; avec quel abaissement d'esprit, quelle humilité de cœur il servait Dieu, même au milieu des plus hautes fonctions qu'il remplissait à la Cour.

Aussi la mémoire de ce saint homme croît de jour en jour : il est en tout lieu la bonne odeur de Jésus-Christ, et tous le jugent digne, s'il plaît à Votre Béatitude, d'être mis au rang des saints par un saint Pontife.

Pour nous, Très Saint Père, nous conservons d'autant plus chèrement et plus profondément le souvenir du vénérable Vincent, qu'il vit encore dans sa Congrégation, qu'il nous semble encore le voir travailler dans notre diocèse en la personne de ses dignes enfants, qui vivent sous nos yeux, avec qui nous partageons le travail, que nous voyons avec joie infatigablement occupés à repaître et de paroles et d'exemples le troupeau qui nous est confié.

Mais pourrions-nous taire cette compagnie de vertueuses filles, qui, formée par le pieux Vincent, conduite par les sages règles qu'il leur a données, s'applique à soulager les pauvres et surtout les malades, avec une humilité, une charité et une pureté qui retracent à chaque moment à nos yeux et le saint fondateur, et l'esprit dont il était rempli et qu'il a inspiré à ce saint Institut.

C'est donc avec le souvenir de cet homme de Dieu que nous venons, Très Saint Père, déposer dans votre sein paternel le juste témoignage que nous devons à Vincent, persuadé que c'est faire plaisir à un saint que de lui parler d'un saint. Mais le profond respect que nous avons pour Votre Sainteté, et la multitude des affaires importantes qui l'occupent, ne nous permettent pas de l'interrompre plus longtemps, quoique nous sachions que rien n'embarrasse un esprit aussi élevé, une habileté pour les affaires aussi étendue, une âme que le Ciel favorise de ses plus douces consolations, à qui il inspire et de sages conseils et la force de les exécuter. Que Dieu conserve longtemps à son Église un tel chef. Ce sont nos vœux les plus ardents et les plus sincères. Au reste, Très Saint Père, tout ce que je viens de dire, je le dis devant Dieu en Jésus-Christ dans toute la sincérité et toute la fidélité que je dois et à la vérité et à Votre Sainteté, dont je suis,

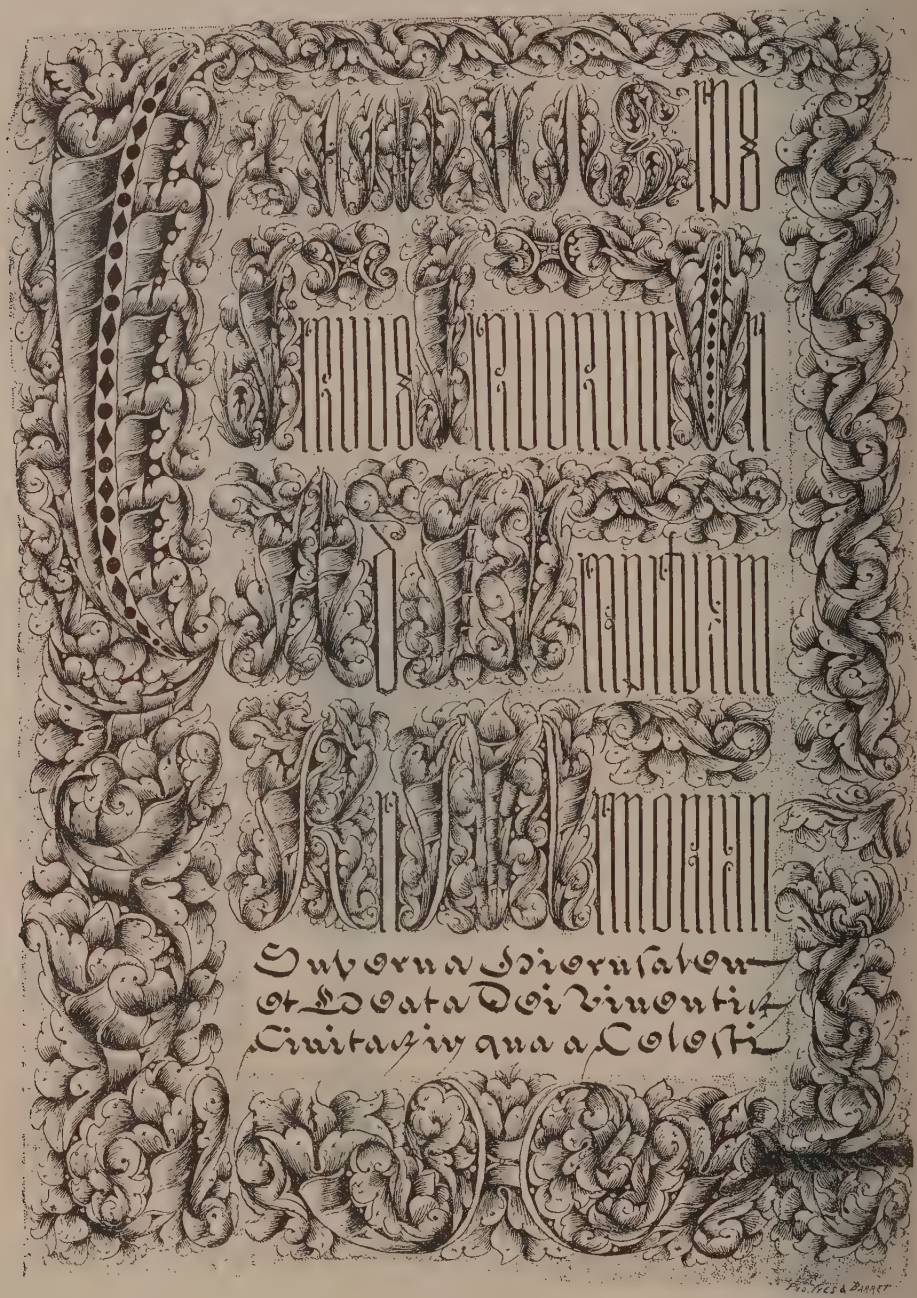
Très Saint Père,

Le très dévoué et très obéissant serviteur et fils.

J. Bénigne, évêque de Meaux.

Donné dans notre ville de Meaux le 2 août 1702.

Première page de la bulle de canonisation de saint Vincent de Paul.
Fac-similé réduit, d'après l'original conservé aux Archives de la Mission, à Paris.



LECTURE

CLEMENS EPISCOPUS
SERVUS SERVORUM DEI
AD PERPETUAM REI MEMORIAM

Superna Hierusalem, et Beata Dei viventis Civitas, in qua a celesti [Patre familias unus æternæ vitæ denarius æqualiter omnibus, qui in vinea sua operati sunt, distribuitur, habet diversa loca, et mansiones, quas quisque pro suo accepturus est merito.....

. . . . . .

TRADUCTION

CLÉMENT ÉVÊQUE
SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU
POUR PERPÉTUELLE MÉMOIRE

La Jérusalem d'en haut, cette Bienheureuse Cité du Dieu vivant, dans laquelle le céleste Père de famille donne également à tous ceux qui ont travaillé à sa vigne le denier de la vie éternelle, a des places et des demeures différentes qui leur seront assignées proportionnément à leurs mérites.....

. . . . . .

Extrait de la bulle de canonisation de saint Vincent de Paul.

Beatum Vin-
centium a Paulo Sanc
tum esse decernimus
et definimus, ac
Sanctorum Catalogo ad-
scribimus, prout tenore pre-
sentium similiter decernimus
mus definimus et adscribi-
mus, illumque universus
Christifidelis tam in ter-
ris quam in cœlo
Sanctum honorare ac ve-
nerari mandamus et man-
damus statuentes ut ab
universali Ecclesia ejus
festum Natalitio et Alta-
ria in eis quibus Sacrificia
Deo offerantur dicari
et consecrari et singulis
annis die decima nona
mensis Julii memoriam ip-
sius inter Sanctos Con-
fessores non Pontifices
piadevotione recoli velit

. . . . . .

Beatum Vincentium a Paulo sanctum esse decrevimus et definivimus, ac Sanctorum cathalogo adscripsimus, prout tenore presentium similiter decernimus, definimus et adscribimus, illumque universos Christi fideles tanquam vere sanctum honorare et venerari mandavimus et mandamus; statuentes, ut ab universali Ecclesia in ejus honorem ecclesie et altaria, in quibus sacrificia Deo offerantur, edificari et consecrari, et singulis annis, die decima nona mensis Julii, memoria ipsius inter Sanctos Confessores non Pontifices pia devotione recoli possit.

. . . . . .

. . . . . .

Avons déclaré et défini que le Bienheureux Vincent de Paul est saint, et nous l'avons mis au catalogue des Saints, comme par la teneur des présentes nous déclarons et définissons la même chose, et le plaçons audit catalogue; et nous avons commandé et commandons à tous les fidèles chrétiens de le respecter et honorer comme véritablement saint; ordonnant de plus que dans toute l'Église on puisse bâtir et consacrer à Dieu en l'honneur de son serviteur des églises et des autels sur lesquels on offrira des sacrifices au Tout-Puissant, et que chaque année, le 19 juillet, on puisse en faire la mémoire comme d'un saint Confesseur non Pontife.

. . . . . .

Autre extrait de la bulle de canonisation de saint Vincent de Paul.

Deest autem
Deum gratiarum agere et glori,
am dare Deo Vincentium ſe-
cula ſeculorum qui benedi
xit omnem nostrum in
omni benedictione ſpiritua-
li Ut eſſet Sanctus et immā-
culatus coram ipſo et cum
illum dederit Nobis quaſi
ſulgentem Solem in Tenebris
ſuis in hac nostra peregrinatorum
et tribulationum nostrarum
adeamus cum fiducia Thro-
num divinae miſericordiae o-
remus et oremus ſubliciantem Ut
Sanctus Vincentius Univer-
ſum Christianum Populum protegat
meritis et exemplis promoveat
adsit et patrocinio et intercessione
Patris misericordiarum Patrocinia

. . . . . .

Decet autem nos gratias agere et gloriam dare Deo viventi in secula seculorum, qui benedixit conservum nostrum in omni benedictione spirituali, ut esset sanctus et immaculatus coram ipso; et cum illum dederit nobis quasi fulgentem solem in templo suo in hac nocte peccatorum et tribulationum nostrarum, adeamus cum fiducia thronum divine misericordie, ore et opere supplicantes, ut sanctus Vincentius universo christiano populo prosit meritis et exemplo, precibus adsit, et patrocinio, et in tempore iracundie fiat reconciliatio.

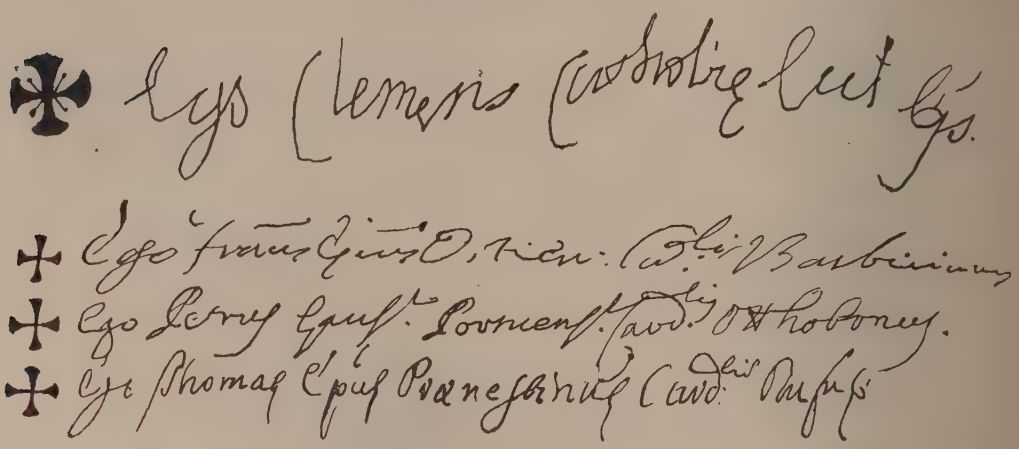
. . . . . .

. . . . . .

Il est juste que nous rendions grâces et gloire au Dieu vivant dans les siècles des siècles, de ce qu'il a comblé de toutes sortes de bénédictions spirituelles son serviteur, pour le faire devenir saint et irrépréhensible en sa présence; et, puisqu'il nous l'a donné pour briller dans son temple comme un soleil durant la nuit de nos péchés et de nos afflictions, allons avec confiance nous présenter devant le trône de sa divine miséricorde et lui demander autant par nos œuvres que par nos paroles, que les mérites, les exemples, les prières et l'intercession de saint Vincent contribuent à l'avantage de tout le peuple chrétien, et qu'au temps de la colère le Bienheureux soit notre réconciliation.

. . . . . .

Signatures du Pape et des trois premiers cardinaux qui ont signé après lui la bulle de canonisation de saint Vincent de Paul.



✠ *Ego Clemens Catholicæ Ecclesiæ Episcopus.*

✠ *Ego Franciscus Episcopus Ostiensis, Cardinalis Barberinus.*

✠ *Ego Petrus Episcopus Portuensis, Cardinalis Otthobonus.*

✠ *Ego Thomas Episcopus Prænestinus, Cardinalis Ruffus.*

✠ *Clément, Évêque de l'Église catholique.*

✠ *François Barberini, Cardinal, Évêque d'Ostie.*

✠ *Pierre Ottoboni, Cardinal, Évêque de Porto.*

✠ *Thomas Ruffo, Cardinal, Évêque de Palestrine.*

(Suivent les signatures de trente-deux autres cardinaux.)

SCEAU DE LA BULLE DE CANONISATION DE SAINT VINCENT DE PAUL

A gauche, sur le sceau, saint Pierre et saint Paul; à droite, sur le contre-sceau, l'inscription : *Clemens Papa XII*, « Clément XII, pape ».

LA POSTÉRITÉ

DE

SAINT VINCENT DE PAUL

L'ACCROISSEMENT

Extension des deux familles de saint Vincent de Paul. — Progrès de leurs œuvres. — Les missions étrangères et les séminaires. — Les successeurs de saint Vincent. — Congrégations religieuses fondées sur le modèle de la Mission. — Les Filles de la Charité en France et à l'étranger. — Les enfants trouvés. — Les hôpitaux. — Institutions nouvelles de bienfaisance.

En apprenant la mort de saint Vincent de Paul, Anne d'Autriche s'était écriée : « L'Église et la France viennent de faire une grande perte. » Mais Vincent appartenait à cette race providentielle d'hommes qui ne meurent pas, parce qu'ils laissent après eux des institutions et des imitateurs dans lesquels ils revivent éternellement. « Il y a, a-t-on dit, deux vies dans les saints : la vie ordinaire et naturelle, et la vie surnaturelle et posthume, celle-ci ordinairement plus riche et plus belle que celle-là. » Nul ne s'est peut-être survécu dans ses descendants et dans ses œuvres à l'égal de saint Vincent de Paul. Loin de s'éteindre dans l'oubli commun, il a crû avec ses enfants, il a participé à la gloire qu'ils ont acquise en marchant sur ses traces. Il est devenu doublement

grand, grand en lui-même et grand dans tout ce qui est de lui et qui vient de lui. « Ses actions, disait un de ses successeurs, ont cet avantage qu'elles ne se trouvent pas seulement consignées dans une histoire morte, qui ne les fait connaître à la postérité que par la voie de la renommée, mais elles sont perpétuellement rappelées et représentées d'une manière plus sensible dans la conduite des enfants qui lui ressemblent. »

Après lui, la Congrégation de la Mission prit une rapide extension. Ce n'est plus seulement sur le chemin des terres du comte de Joigny, ni dans les villages de France, ni dans quelques pays d'Europe, ni à Madagascar qu'on rencontre les humbles missionnaires; pour suivre leurs traces, il faut faire avec eux le tour du monde. Envoyés par Vincent à la conquête des peuples, ils ont pénétré partout. En même temps, ils sont devenus dans un grand nombre de diocèses les éducateurs du clergé, et ils entretiennent dans l'Église le zèle sacerdotal ranimé par leur saint fondateur.

De 1660 à 1789, la compagnie de Saint-Lazare se développa tout providentiellement pour ce double apostolat. En France, elle occupait plus de quarante maisons à la fin du siècle dernier. Dans les pays transalpins il y en avait une trentaine, réparties entre les deux provinces de Rome et de Lombardie. La Pologne ne possédait pas moins de vingt maisons de missionnaires, dont la moitié passèrent à l'Autriche dans le partage de cette malheureuse nation. Enfin, on comptait six établissements en Espagne, un aux îles Baléares, sept en Portugal.

Ce n'est pas sans rencontrer des épreuves et des oppositions que la Mission avait grandi au milieu de l'Europe. En France, le jansénisme, qui avait reparu bruyamment avec l'oratorien Quesnel, faillit introduire la division dans son sein. Le partage de la Pologne fut fatal à ceux de ses établissements qui échurent à l'Autriche. Les Lazaristes durent se retirer devant la manie tracassière et réformatrice de Joseph II, le *roi sacristain*. A Naples, ils purent résister à force de patience et de courage aux vexations de Ferdinand IV. L'Angleterre malheureusement leur échappa; la mission qui avait si bien débuté dans les Iles Britanniques, du vivant de saint Vincent, fut

MAISON DE LA MISSION DE GÊNES
Fondée en 1647 à la demande du cardinal Durazzo, archevêque de cette ville. — État actuel.

interrompue par les froides cruautés d'Ireton et les perfides édits de Cromwell. Jacques II rappela les Lazaristes à Londres, mais ils ne firent que se montrer pour disparaître dans la révolution d'Angleterre.

Les progrès de la Mission dans les pays infidèles furent également mêlés de vicissitudes. Cette histoire si glorieuse des établissements de Saint-Lazare hors d'Europe commence par une destruction. Dix-huit ans après la mort de saint Vincent, Madagascar était perdue pour la Mission en même temps que pour la France. Le zèle des missionnaires en avait fait une possession française, la cupidité de la Compagnie des Indes empêcha de la conserver. Bourbon et l'Ile de France recueillirent les bienfaits du voisinage de Madagascar. Les Lazaristes y fondèrent jusqu'à seize paroisses. A Alger, les fils de saint Vincent continuèrent à accroître l'influence de leur pays et à étendre l'empire de la croix. Non seulement plusieurs d'entre eux, comme Jean le Vacher, le grand apôtre des pays barbaresques, eurent l'honneur de mourir en héros de la Foi, en martyrs du nom français, mais d'autres, soit comme consuls, soit comme missionnaires, apprirent par leur constance dans la persécution, par leur dévouement au milieu de la peste et par le spectacle de leurs vertus, à faire respecter en eux la France et à honorer le Dieu de l'Évangile.

Dans les dernières années de sa vie, saint Vincent de Paul avait conçu des projets de missions à Babylone, en Perse, au Liban et jusqu'en Chine; ses disciples les réalisèrent. A la fin du dix-septième siècle, Appiani, envoyé par le Pape comme vice-visiteur apostolique, arrivait dans l'Empire du Milieu, bientôt suivi de deux autres compagnons. Un prêtre s'était joint à lui; ils y trouvèrent les jésuites anciennement établis. « Les missions de la Chine, dit un historien, sont la véritable épopée des jésuites. » Ceux-ci ne furent pas jaloux de voir d'autres ouvriers entrer dans leur moisson. A Pékin, ils habitaient depuis longtemps le palais de l'empereur en qualité de mathématiciens et d'artistes; ils avaient une maison et une église. Les Lazaristes rivalisèrent de zèle avec eux. A leur exemple, ils se firent astronomes, mathématiciens, physiciens, peintres, pour mieux gagner l'esprit de ces peuples curieux de la science. C'est d'eux que les Chinois ont reçu plusieurs industries mécaniques dont ils étaient très fiers avant que le commerce les mît en rapport avec la civilisation européenne. Les empereurs admettaient à leur cour les missionnaires

habiles dans la science des phénomènes célestes, qui étaient alors pour beaucoup dans leur politique. Un d'eux, le docte Pedrini, fut même chargé de l'éducation des princes impériaux et put bâtir à l'ombre du palais des Fils du Ciel une église catholique. C'était une grande porte

ÉGLISE ET MAISON DE PÉ-TANG (SAINT-SAUVEUR) A PÉKIN

Les prêtres de la Mission occupent l'établissement de Pé-Tang (paroisse et séminaires) depuis 1783, époque à laquelle ils furent appelés à remplacer les Jésuites dans les missions du Levant. Raux, l'un des premiers missionnaires, devint membre du tribunal de mathématiques et mandarin à Pékin, et le frère Joseph Paris, horloger de la cour. — Les Lazaristes n'ont pas, en Chine, moins de quarante-cinq établissements.

ouverte à la publication de l'Evangile. Les missionnaires profitaient de la faveur ainsi obtenue pour mêler à l'enseignement des sciences profanes celui de la religion et de la morale chrétiennes; ils jetaient dans une multitude d'âmes les semences de la foi, ils formaient des prêtres indigènes, ils recueillaient et élevaient dans le christianisme un grand nombre d'enfants arrachés à une mort certaine et dont ils se servaient ensuite pour convertir leurs compatriotes. Appiani à Canton,

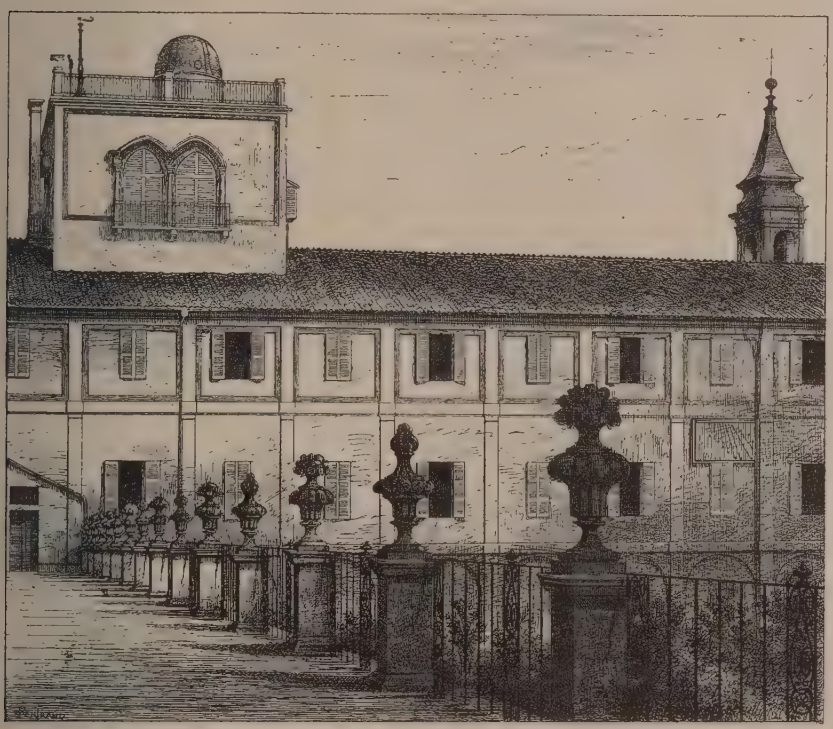
Pedrini à Pékin, propageaient ardemment le règne de Jésus-Christ. En 1715, grâce à leurs efforts joints à ceux de leurs compagnons d'apostolat, il y avait déjà en Chine plus de trois cents églises et au moins 300,000 chrétiens. La mission se développa au milieu des alternatives de faveur et de disgrâce. Un moment, la persécution fut si terrible qu'elle interrompit tout. A la mort d'Appiani, en 1746, l'établissement tomba. Quarante ans après, les Lazaristes, appelés par Louis XVI à recueillir la succession des Jésuites en Chine et définitivement substitués par la Congrégation de la Propagande aux membres de la Compagnie de Jésus, y envoyèrent de nouveaux missionnaires. L'un de ces derniers venus, le P. Raux, favorablement accueilli à la cour, où l'influence des anciens jésuites français ménageait une entrée aux missionnaires des autres congrégations, se rendit célèbre par sa science ; il travailla à la compilation du calendrier impérial, écrivit en chinois plus de cent ouvrages de religion et d'astronomie, et fut nommé grand mandarin du tribunal des mathématiques.

Dans le Levant comme en Chine, les Lazaristes devinrent les héritiers des Jésuites, lorsqu'une aveugle politique eut fait supprimer en France l'ordre de Saint-Ignace. En 1784, la Mission y comptait déjà sept établissements avec celui de Constantinople. C'est à un fils de saint Vincent de Paul, le docte Viguier, que l'on doit le premier vocabulaire turc qui ait paru en Europe.

L'extension des missions étrangères n'avait pas fait négliger à la Congrégation les autres emplois pour lesquels son saint fondateur l'avait établie. Ses membres continuaient à évangéliser les campagnes avec un succès qui irritait les jansénistes, leurs ennemis.

Fidèles à l'esprit de leur institution, les fils de saint Vincent ne s'occupaient pas moins de former de bons prêtres que de prêcher les peuples. Ils y réussirent si bien, en suivant les préceptes et les pratiques de leur vénérable fondateur, que de graves et saints personnages les pressèrent un instant d'abandonner les missions, tant celles de France que de l'étranger, pour concentrer tous leurs soins sur l'œuvre plus utile, selon eux, des séminaires. Mais, à l'exemple de leur Père, qui avait mené à bien les deux œuvres à la fois, les

Lazaristes crurent, au grand avantage de l'Église, qu'ils pouvaient les continuer toutes deux sans que l'une nuisît à l'autre. Par cette fidélité à leur vocation primitive, ils servirent à entretenir la foi en France et à porter l'Évangile aux extrémités du monde, en même



VUE DU COLLÈGE ALBERONI, A PLAISANCE (ITALIE)

Confié en 1752 aux prêtres de la Mission par le cardinal Alberoni, qui en était le fondateur. On y enseignait les lettres et les sciences, le droit et la théologie. Les Lazaristes, après en avoir été chassés par la Révolution, y sont aujourd'hui rentrés. — État actuel.

temps qu'ils préparaient un clergé digne de sa divine fonction. C'est à eux et aux disciples du vénérable Olier, et aux fils de saint Ignace, que l'on doit cette génération de bons prêtres qui maintinrent si fortement jusqu'à la Révolution l'esprit religieux dans la masse du peuple, et honorèrent l'Église par leur héroïsme sur l'échafaud et leur vertu dans l'exil.

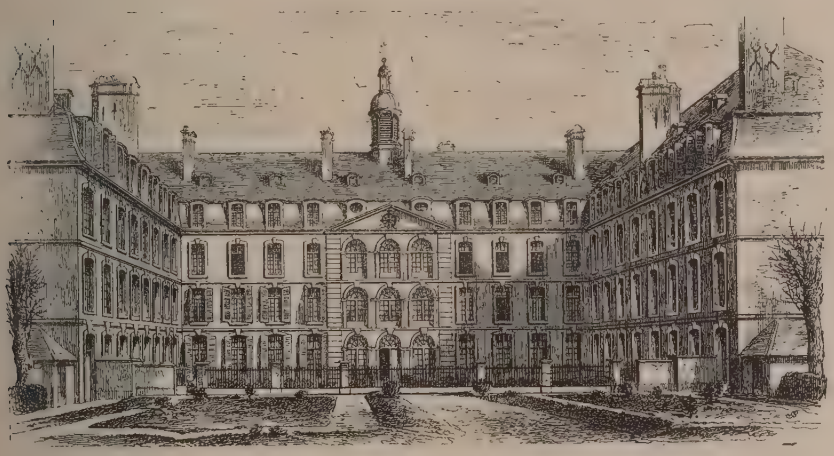
En 1660, la Compagnie ne dirigeait que cinq séminaires, y compris le collège des Bons-Enfants que la Révolution devait, après une longue prospérité, immortaliser dans le sang, sous le nom de séminaire de Saint-Firmin. La situation de ces premiers établissements se régularisa bientôt par l'approbation épiscopale. Celui d'Agen rappelle le nom illustre de Mascaron qui le confirma en 1667. L'institution des séminaires, si heureusement éprouvée par l'expérience, se propagea dans tous les diocèses. Vingt-six nouveaux furent créés de 1661 à 1692. A la fin du dix-huitième siècle, les Lazaristes seuls dirigeaient en France cinquante-trois grands et neuf petits séminaires.

En Italie, ils en eurent un de bonne heure à Rome et deux à Turin : l'un, interne, pour le recrutement de la Compagnie ; l'autre, externe, pour le clergé diocésain. Florence eut le sien dès 1706, et Plaisance vit heureusement passer aux mains des Lazaristes le célèbre collège Alberoni. La persécution même leur fut utile en stimulant leur zèle. A Naples, entravés par les mesures vexatoires du ministre philosophe Tanucci, ils fondèrent en 1761 un séminaire interne qui devint une pépinière féconde d'ouvriers pour les jours meilleurs.

La Pologne fut privilégiée. De Varsovie, les séminaires de la Mission se répandirent rapidement dans le royaume. En moins d'un demi-siècle, de 1667 à 1716, on compte quatorze fondations dans les principales villes. En Autriche, le cardinal Migazzi eût voulu mettre les Lazaristes à la tête de tous les séminaires. Après les avoir établis à Vienne en 1760, il les appelle deux ans après à Vatzen. L'année suivante, à la demande de l'archevêque de Strigonie, primat de Hongrie, les Lazaristes prennent possession du séminaire de Tyrnaw. Le défaut de sujets les empêche de répondre à toutes les demandes.

Si l'on ajoute au séminaire interne établi à Barcelone, en 1704, deux écoles ecclésiastiques créées dans les Indes portugaises, le séminaire fondé à Pékin par le P. Raux, un autre à Macao, enfin celui de Madagascar, qui disparut malheureusement avec M. Manié, on reconnaîtra à ce seul dénombrement que les prêtres de Saint-Lazare,

avec ceux de Saint-Sulpice ensuite, avaient été spécialement marqués par la Providence pour l'exécution du plus important peut-être des décrets disciplinaires du concile de Trente, puisqu'à lui seul il opéra la réforme du clergé, à savoir : la création des grands séminaires. La pensée du saint concile, si féconde pour l'Église, avait trouvé en Vincent de Paul et en son disciple Olier des exécuteurs suscités de Dieu. Avec l'établissement des séminaires s'étendait partout la pratique



VUE DU GRAND SÉMINAIRE D'AMIENS

L'un des premiers confiés aux prêtres de la Mission après la mort de saint Vincent de Paul. État actuel. — En 1789, les Lazaristes dirigeaient en France cinquante-trois grands séminaires et neuf petits, c'est-à-dire presque la moitié des établissements d'éducation ecclésiastique.

si salutaire des retraites ecclésiastiques. A Saint-Lazare, on avait construit de nouveaux bâtiments à cet effet, et quand le nombre des cellules était encore insuffisant, ce qui arrivait plus d'une fois, les missionnaires cédaient leur chambre aux retraitants, à l'exemple de leur père qui, en pareille circonstance, n'avait pas hésité à se loger dans l'étable.

Cette prospérité de la Congrégation de la Mission et des œuvres dont elle s'occupait était due principalement à sa fidélité à conserver l'esprit de son saint instituteur. Vincent de Paul avait eu en Alméras un successeur digne de lui. A peine élu, celui-ci s'annonçait comme

le continuateur exact des vertus du saint que la Mission avait perdu. Tous les supérieurs généraux à son exemple s'appliquèrent principalement à maintenir au sein de la Compagnie la tradition de saint Vincent de Paul. Ils entretenaient une correspondance avec les maisons de France et de l'étranger. Des circulaires, toutes remplies de la pensée et des maximes du saint fondateur, venaient régulièrement rappeler les règles de l'institut, pourvoir à l'administration générale, donner des avertissements et des conseils, tant sur la conduite des membres de la Compagnie que sur la manière de prêcher, de faire les missions et d'enseigner dans les séminaires. M. Bonnet, qui gouverna la Mission de 1711 à 1735, fut, comme M. Alméras, un autre législateur. Celui-ci avait achevé d'organiser la Congrégation sur le plan et d'après les règlements qu'il tenait du fondateur lui-même; celui-là contribua surtout à conserver la famille de saint Vincent dans la pureté de l'orthodoxie et dans les traditions de l'esprit primitif en la préservant, avec autant de vigilance que de fermeté, du contact de l'hérésie janséniste, et en lui recommandant instamment la fuite de toute nouveauté en matière de dogme, de morale et de discipline.

Le bien qu'elle faisait se trouvait multiplié par d'autres congrégations semblables à elle et adonnées aux mêmes fonctions. De son vivant, saint Vincent de Paul avait vu naître la société des prêtres du P. Eudes, qui devint la Congrégation des Eudistes. Plusieurs autres compagnies, comme celle d'Authier de Sisgan établie en Provence, s'étaient formées sur le modèle de la sienne; il y eut même de la part de quelques-unes d'entre elles des projets d'union. Le but de la Mission répondait si bien aux besoins du temps, et la forme en était si convenablement appropriée aux emplois, qu'elle devint, pour ainsi dire, le type de toutes les familles religieuses qui se fondèrent depuis. La congrégation des pères Rédemptoristes, instituée par saint Alphonse de Liguori, celle des Oblats de Marie, établie par Mgr Mazenod, qui avait étudié à Monte-Citorio la règle de saint Vincent, celle des Maristes enfin, en dérivent directement. Elles ont même fin, même moyens. Comme la Congrégation de la Mission, elles s'oc-

L'HOSPITALITÉ

Fresque peinte par Alphonse Perin dans l'église de Notre-Dame-de-Lorette, à Paris, dix-neuvième siècle. D'après le dessin original communiqué par M. Félix Perin, architecte. — Après la mort de saint Vincent de Paul, l'hospitalité fut pratiquée à Saint-Lazare comme elle l'avait été de son vivant ; la maison ne cessa pas d'offrir un asile gratuit aux ecclésiastiques, aux gens du monde et aux pauvres.

cupent principalement de la formation du clergé et de l'évangélisation du peuple, tant à l'étranger qu'en France. La Société des Missions étrangères, dont saint Vincent avait eu le fondateur pour ami, s'est

inspirée aussi de l'esprit et des premiers travaux de la Compagnie de Saint-Lazare. Presque aucune congrégation ne s'est fondée, depuis la fin du dix-septième siècle (et il en faudrait citer encore plusieurs importantes, comme celle des Saints-Cœurs, dite de Picpus), sans prendre à peu près la forme et les fonctions de la Mission. Toutes ces congrégations contribuèrent grandement au bien de l'Église, au progrès de la foi, les unes par l'extension de leurs œuvres à toutes les parties de la France et du monde, les autres par leur action locale. Combien de diocèses, au milieu des influences pernicieuses de la philosophie et du bel esprit du siècle dernier, ne furent-ils pas redevables du maintien de la religion à ces nombreuses congrégations issues de saint Vincent de Paul, qui formaient de bons prêtres dans les séminaires et par les retraites, et qui prêchaient le peuple avec un zèle infatigable!

A côté des Prêtres de la Mission, les Filles de la Charité grandissent et se multiplient dans leur sublime vocation. Si rapide fut leur extension en France et en Pologne qu'un demi-siècle à peine après la mort de saint Vincent, M. Bonnet, supérieur général de la Congrégation, pour rendre la visite de leurs maisons plus facile, les divise en dix-neuf provinces : Paris, environs de Paris, Ile-de-France, Artois, Picardie, Normandie, Perche, Bretagne, Anjou, Poitou, Bordeaux, Agen, Languedoc, Lyon, Auvergne, Bourgogne, Champagne, Lorraine, Pologne. En 1721, une circulaire du même supérieur fait connaître que les sœurs sont dispersées en plus de trois cents villes, bourgs ou villages du royaume, sans compter celles qui sont au dehors. En 1772, le nombre de leurs établissements en France était de plus de quatre cents.

Au milieu de cet accroissement, les leçons toujours vivantes de saint Vincent de Paul, répétées par ses successeurs, entretenaient les servantes des pauvres dans l'esprit et la ferveur de leur ministère. « Ayez grand soin, leur écrivait M. Bonnet, de vos chers maîtres les pauvres, qui sont les membres affligés du corps de Notre-Seigneur, qui se tient fait à lui-même tout ce que vous faites au plus petit d'entre eux. Servez-les donc en esprit de foi, non comme des hommes

méprisables, mais comme les enfants du Père céleste, les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ, et les temples vivants du Saint-Esprit. » Une autre fois, il recommande aux sœurs de maintenir le bon ordre et l'économie dans leurs maisons, afin de gagner la confiance des per-

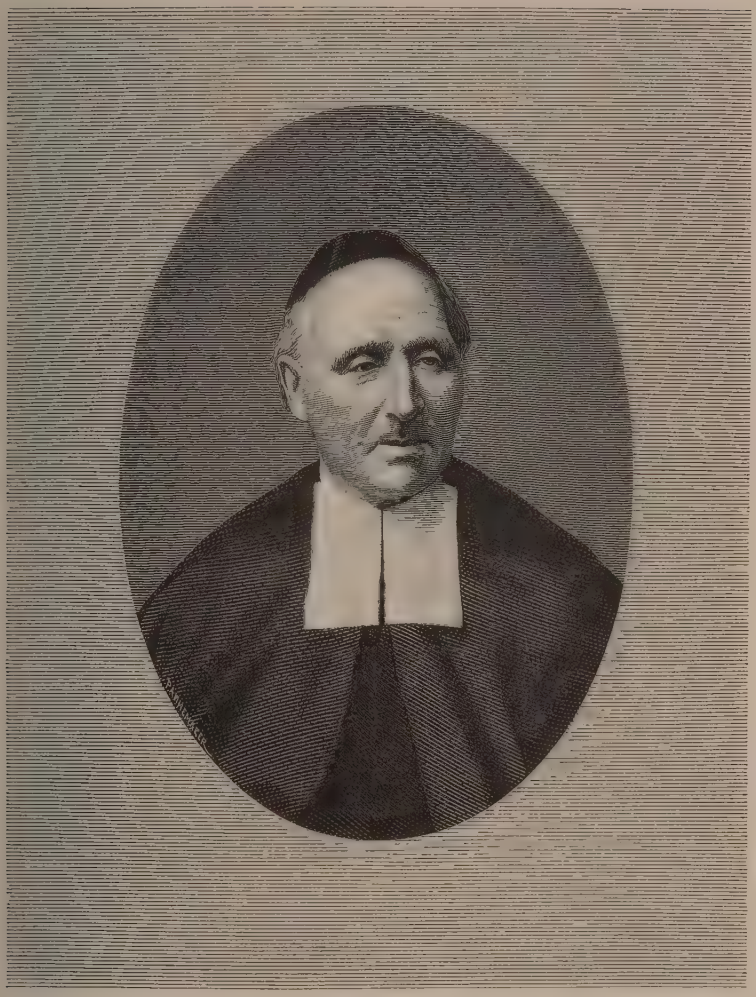
LA MORT DE MOLIÈRE

D'après le tableau de Vafflard, dix-neuvième siècle. — Durant une représentation du *Malade imaginaire*, au moment où il prononçait le mot *Juro*, Molière fut pris d'une convulsion et dut être emporté chez lui ; il mourut étouffé par le sang, asssité par les deux religieuses auxquelles il donnait souvent d'abondantes aumônes.

sonnes charitables et d'augmenter les ressources des pauvres, mais en même temps il leur dit de se fier à la Providence dans les dépenses de chaque jour et de ne rien amasser pour l'avenir. Fidèle à l'institution du saint fondateur, M. Bonnet refuse d'employer les Filles de la Charité au service des riches, en rappelant qu'elles sont établies pour être les servantes des pauvres « leurs seigneurs et maîtres ».

Les circulaires des supérieures générales, qui succédèrent à Mademoiselle Le Gras dans le gouvernement de la communauté, entrent dans des détails plus pratiques, des recommandations plus intimes. Une des premières, la sœur Julienne La Boue, après avoir rappelé que les Filles de la Charité ajoutent aux trois vœux ordinaires celui de s'employer au service corporel et spirituel des pauvres, leurs véritables maîtres, ajoute cette touchante instruction : « Ce serait faire des fautes que de les traiter durement de paroles ou d'actions, ne leur rendant pas les services que nous sommes obligées; de les mettre sur la paille, sans paillassons et sans draps, sous prétexte d'épargne, et de les laisser longtemps sans les changer, et de ne pas regarder Dieu en leurs personnes. » Une autre supérieure générale, la sœur Chevreau, leur recommande de faire le bouillon aussi bon qu'elles le peuvent et qu'elles doivent, et d'éviter de lésiner sur la quantité de viande et sur le pain. C'est elle aussi qui leur dit : « Il faut mettre à la fin de ses lettres : *Indigne fille de la Charité, servante des pauvres malades*, ce qui est notre plus beau titre. » L'esprit de charité inspire ces circulaires, qui sont comme une législation permanente de saint Vincent. Avoir pour les pauvres « un grand respect » et « des entrailles vraiment maternelles, surtout dans les jours calamiteux, où un grand nombre meurent de misère » : telle est la substance de ces simples et admirables prescriptions. Que les pauvres soient vicieux, injustes, ingrats : « séparons les défauts de leurs personnes, répond la miséricordieuse loi de saint Vincent de Paul; ils ont toujours droit à nos respects. Combattons leurs vices avec le zèle qu'une douce charité rend fructueux. » La sœur Angélique Hesnard développe admirablement ce conseil : « Souffrons de la part des pauvres, mais qu'ils ne souffrent jamais de la nôtre. C'est là notre règle invariable et comme un de nos premiers principes. Pour cela, ne nous permettons aucun trait qui les contriste; ..... c'est la charité la plus parfaite qui doit animer tous les services dont ils sont les objets : notre vie même leur appartient et ce sera toujours notre gloire de la sacrifier en leur faveur dans les circonstances qui l'exigeraient. »

Cette gloire fut abondante pour les filles de Saint-Vincent-de-Paul.



FRÈRE DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

Les frères des écoles chrétiennes, institués en 1680 par Jean-Baptiste de La Salle, sont aujourd'hui au nombre de plus de 12,000, possèdent 1,268 établissements, et dirigent plus de 8,000 classes dans 2,245 écoles. Ils enseignent en Italie, en Belgique, en Angleterre, en Autriche, en Prusse, en Turquie, en Égypte, en Tunisie, et dans toutes les parties du monde. — L'institut des frères réalise une des plus chères pensées de saint Vincent de Paul, pour l'instruction des enfants pauvres.

Avec leur histoire commence la longue liste de leurs martyres de la charité ; elle se multiplie tellement qu'il devient impossible à la fin de compter les victimes. Les circulaires des supérieures générales étaient en même temps les nécrologes de la Compagnie. Rien de touchant

comme les notices de ces chères défuntes; pour la plupart elles n'ont que deux lignes. Il est dit simplement du plus grand nombre des sœurs : Après dix, vingt ou quarante ans de profession, elle mourut au service des pauvres, des malades, des pestiférés, des invalides, des aliénés; et ce peu de mots dit tout. En 1735, en pleine peste, M. Bonnet, supérieur général de la Mission, avait plutôt besoin de modérer que d'exciter le zèle de ces admirables filles. « Dès que je pense, disait-il, mes chères sœurs, au zèle, à la sainte ardeur et aux empressements que plusieurs d'entre vous ont fait paraître en nous demandant à genoux et à mains jointes d'aller exposer leur vie au service des pauvres pestiférés de Tarascon, de Marseille et des autres lieux qui ont été frappés du fléau de la peste, qui, par les ordres de Dieu, fait incessamment de nouveaux et de plus graves progrès, j'ai de la peine de vous présenter les motifs d'une si sainte action et d'un si grand sacrifice, de peur d'exciter dans vos cœurs une si grande ardeur qu'il ne vous soit plus possible de l'arrêter et de la modérer. »

Comme la Congrégation des prêtres de la Mission, la Compagnie des Filles de charité s'était multipliée, non seulement en elle-même, mais aussi par la sainte contagion de l'exemple qu'elle répandait. A peine les nouvelles sœurs furent-elles connues qu'on en voulut partout. Là où elles ne pouvaient aller, elles suscitèrent des imitatrices. Telles furent les hospitalières de Notre-Dame de la Charité de Dijon, instituées en 1682 par le vénérable Bénigne Joly. On le pressait, à défaut des sœurs grises, d'en donner d'autres au grand Hôtel-Dieu, desservi jusque-là par des religieuses du Saint-Esprit qui n'étaient pas tout à fait aptes à cet emploi : « Ah! répondait-il, pour accomplir l'œuvre que vous me demandez, il faudrait être un archange ou Vincent de Paul, et, hélas! je ne suis ni l'un ni l'autre. » Mais dans son humilité il était un autre Père des Pauvres, et il mérita par ses œuvres d'être appelé le saint Vincent de Paul de la Bourgogne.

L'accroissement continuel des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité dit assez l'extension des œuvres de saint Vincent de Paul. Elles avaient un caractère d'utilité et de stabilité qui devait les faire vivre à jamais. A la veille de la Révolution, un des succes-

L'ABBÉ DE L'ÉPÉE

Fondateur de l'Œuvre des sourds-muets. D'aprés la sculpture de M. Martin dans la cour des Sourds-Muets, à Paris, dix-neuvième siècle.

seurs du saint fondateur de la Mission, M. Jacquier, pouvait dire : « Presque toutes ses œuvres subsistent aujourd'hui, il semble que le temps qui consume tout n'ait servi qu'à leur donner de nouveaux accroissements et une nouvelle perfection, ainsi que le prouvent les établissements des séminaires, des missions, des confréries de charité, des enfants trouvés, des hôpitaux de Filles de la Charité, etc. »

Saint-Lazare n'avait pas cessé d'être la maison de prière et de retraite ouverte gratuitement aux gens du monde comme aux ecclésiastiques qui y venaient se retremper dans la vie spirituelle. Quoiqu'elle eût perdu la plus grande partie de ses revenus, elle n'en était pas moins restée un centre abondant d'aumônes pour les indigents de la capitale. Avec l'affreuse disette de 1661, accompagnée d'épidémie, Alméras eut tout de suite l'occasion de montrer que saint Vincent de Paul n'était pas mort tout entier. Pendant que le roi et Colbert faisaient vendre à bas prix des blés étrangers, la maison de Saint-Lazare mettait à la disposition de l'archevêque de Paris toutes ses ressources. Secondés par les Dames de la Charité, les Prêtres de la Mission recommençaient les merveilles de leur saint précepteur. Comme Vincent de Paul, Alméras, toujours à la recherche des pauvres quand ceux-ci ne venaient pas à lui, consolait, instruisait et donnait à pleines mains. Les missionnaires parcouraient les provinces les plus désolées par le fléau pour y répandre leurs aumônes avec leurs prédications. Plus de cinq cent mille livres, somme énorme à cette époque, furent distribuées par leurs soins. Quand ils n'avaient plus rien, ils savaient trouver dans leur cœur les accents les plus propres à exciter la compassion des riches. Ils prêchaient partout la charité dont ils donnaient l'exemple.

Dans le terrible hiver de 1788, comme dans celui de 1709, on vit particulièrement se manifester le zèle des fils de saint Vincent de Paul pour le soulagement des malheureux. En tous temps, Saint-Lazare nourrissait une quantité de pauvres, auxquels des diacres de la maison faisaient aussi le catéchisme. En cette dure année de famine qui précéda la Révolution, Saint-Lazare donna tout ce qu'il possédait. Du reste, la charité chrétienne, aux prises alors avec

les dénigrements de la philanthropie et du bel esprit, fit des prodiges. « Particuliers, princes, grands seigneurs, évêques, chapitres, communautés, multiplièrent, dit M. Taine, leurs aumônes. L'archevêque de Paris s'endetta de 400,000 livres, tel riche distribua 40,000 francs le lendemain de la grêle, tel couvent de Bernardins nourrit douze cents

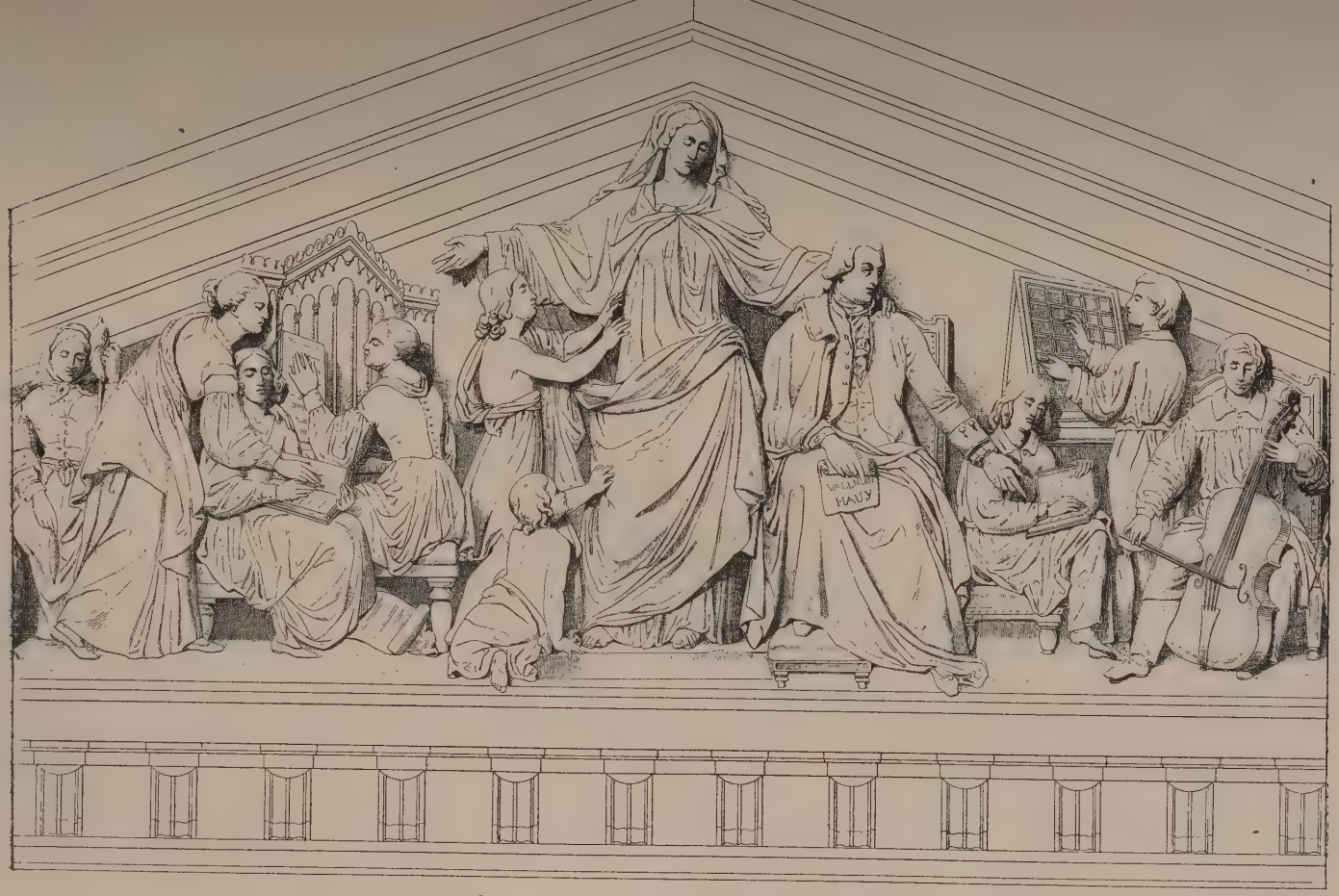
LOUIS XIV, ROI DE FRANCE

D'après une gravure de Van Schuppen, dix-septième siècle. — Ce prince protégea saint Vincent et ses prêtres, comme l'avait fait le roi Louis XIII, son père. Il donna Bicêtre pour succursale à la Salpêtrière, et dota richement l'hôpital des enfants trouvés de Paris et celui des forçats de Marseille.

pauvres pendant six semaines. » Les prêtres de Saint-Lazare vendirent tout le blé de leurs fermes à prix réduit pour l'approvisionnement de la capitale ; en outre, depuis la mi-décembre jusqu'à Pâques, ils distribuèrent tous les jours, à des heures réglées, du pain et de la soupe à huit ou neuf cents nécessiteux, et ces secours se continuèrent pour plus de deux cents, avec la même régularité, jusqu'au milieu de juillet.

De toutes les œuvres charitables de saint Vincent de Paul, la plus touchante était celle des enfants trouvés. Le bon père était mort sans en avoir vu le couronnement. Ce qu'il avait si bien commencé, Louis XIV l'acheva. Par un édit de 1690, le roi accorda aux Enfants-Trouvés des revenus considérables avec l'existence légale; en même temps il unissait dans la même administration cet établissement et l'Hôpital général, avec l'archevêque de Paris, le premier président et le procureur général au Parlement pour premiers directeurs. La maison de la Couche fut transférée plus commodément au Parvis Notre-Dame, et une autre fut fondée au faubourg Saint-Antoine. Jusqu'à la Révolution, ces deux établissements restèrent confiés aux soins maternels des Filles de la Charité. La réputation de bonne tenue qu'ils avaient leur attira, des extrémités mêmes de la France, des milliers d'enfants qui durent la vie et une éducation chrétienne aux filles de saint Vincent. Le nombre des enfants assistés par elles n'était guère que de seize cents à la fin du dix-septième siècle; il s'éleva rapidement jusqu'à trois et quatre mille, et en 1776 il était de près de sept mille. « L'admirable institution de Paris, dit Porquet, s'étendit à toutes nos provinces, et partout les enfants exposés trouvèrent un berceau, des mères, une famille préparée par la religion et par une administration chrétienne. »

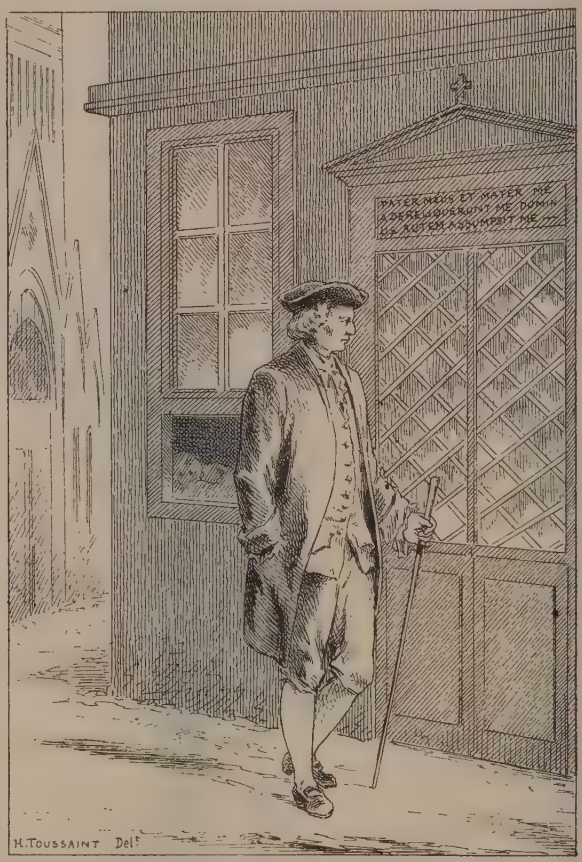
L'Hôpital général, fondé sur les plans de saint Vincent de Paul, marqua comme une ère nouvelle dans l'histoire des établissements de bienfaisance. Beaucoup de villes se mirent, à l'exemple de Paris, à rebâtir ou à restaurer leurs hôpitaux. C'est de cette époque et du siècle suivant que datent un grand nombre de ceux qu'on voit encore aujourd'hui. Les cités semblaient rivaliser de magnificence à l'égard des pauvres malades; c'était comme un retour aux beaux siècles du moyen âge, durant lesquels la France se couvrit d'un si grand nombre d'hôtels-Dieu. Un édit de 1672, suivi du règlement général du 12 octobre 1698, vint réorganiser le régime des hospices et maladreries du royaume, en leur donnant une administration uniforme, et en réunissant les petits hôpitaux sous une même direction. Il y avait des abus avant Louis XIV; il y en eut après. La charité qui



L'INSTITUTION DES JEUNES-AVEUGLES

La Religion inspire à Valentin Haüy la charité avec laquelle il instruit les jeunes aveugles ; il leur enseigne la lecture, l'écriture, le calcul, la musique, la géographie, l'art de composer à la casse. — Bas-relief du fronton de l'établissement des Jeunes-Aveugles, à Paris, par M. Jouffroy ; dix-neuvième siècle.

aurait dû toujours présider à l'administration des établissements hospitaliers fit place plus d'une fois à la négligence ou à la cupidité ; l'organisation intérieure put laisser aussi à désirer dans un temps où



JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Ayant porté ses enfants à l'hôpital, il s'occupe de donner des leçons de tendresse aux mères de famille. Fac-similé d'une gravure moderne. — Jean-Jacques prétendit établir une morale indépendante de Dieu et de l'Église, dont il attaquait les enseignements ; la Révolution, nourrie des principes du *Contrat social*, a frappé l'Église, seul foyer de la vraie charité.

les progrès de la médecine et de l'hygiène n'avaient pas encore appris à isoler les malades dans les lits, à proportionner le nombre des hôtes à la quantité d'air, enfin à classer les hôpitaux par maladies. Saint Vincent de Paul avait beaucoup contribué à la réforme hospi-

talière ; il fit plus que ne pourront jamais faire les gouvernements et les commissions administratives : il assura le bon service des hôpitaux en les dotant pour toujours des infirmières les plus habiles et les plus dévouées.

Le vaste mouvement de charité qu'il avait créé autour de lui ne s'était pas borné à ses œuvres. L'impulsion était donnée aux institutions de bienfaisance. Pendant que le vénérable de La Salle fondait pour les enfants pauvres les Écoles chrétiennes, l'abbé de l'Épée créait l'institution des Sourds-Muets, suivie bientôt de celle des Jeunes-Aveugles, dont Valentin Haüy fut le fondateur. Les confréries de charité produisirent d'autres œuvres d'assistance spirituelle et corporelle qui prirent la forme des divers besoins du temps. En dernier lieu, l'œuvre des pauvres malades, à laquelle saint Vincent de Paul avait initié les dames de la cour d'Anne d'Autriche, donnait naissance à la Société de charité maternelle fondée sous les auspices de l'infortunée reine Marie-Antoinette. Malgré l'invasion du philosophisme et la frivolité des mœurs, la charité continuait de remplir sa mission au sein de la société chrétienne, et se montrait aussi active que la fausse sensibilité du dix-huitième siècle était impuissante. Les institutions d'alors, solidement établies dans l'Église, auraient survécu aux transformations sociales, sans la Révolution qui vint tout détruire.

L'ÉPREUVE

Le pillage de Saint-Lazare. — Les idées de la Révolution. — Charité et philanthropie. — Désorganisation des hôpitaux. — Suppression des congrégations hospitalières et enseignantes. — Massacres de Saint-Firmin. — Destruction de l'œuvre de saint Vincent de Paul. — Plan de réforme humanitaire. — Les prêtres de la Mission et les filles de la Charité en exil et sur l'échafaud. — Accroissement général de la misère. — Plaintes universelles. — Les persécuteurs et leurs victimes.

Les historiens datent la période révolutionnaire de la prise de la Bastille : elle commença en réalité par le pillage de Saint-Lazare. Avant de détruire la royauté, la Révolution s'attaque à la religion, dans sa forme la plus sensible, la charité. Son premier exploit fut l'assaut de la maison du plus illustre bienfaiteur de l'humanité; ses premiers héros furent les dévastateurs de l'autel et du tombeau de saint Vincent de Paul.

Dans la nuit du 12 au 13 juillet 1789, deux cents hommes exaltés par les passions révolutionnaires se présentent devant Saint-Lazare. En un instant les portes sont enfoncées et ces bandits se précipitent dans l'intérieur de la maison. Derrière eux une foule hideuse avait envahi les avenues restées ouvertes, et bientôt commence une scène de dévastation générale. A l'ardeur du pillage s'ajoute la fureur de la destruction. Tout ce que la tourbe révolutionnaire ne peut emporter, elle le brise. Plus douloureux que tout le reste fut pour les prêtres de Saint-Lazare le ravage sacrilège porté dans la chambre de saint Vincent de Paul. On y conservait précieusement quelques souvenirs de sa vie et de ses derniers moments, la natte de paille sur laquelle il était mort, un vieux chandelier avec le reste de suif qui avait éclairé son dernier soupir, un mauvais chapeau, quelques vêtements grossiers, ses bas de serge, son bâton, un chapelet et un bréviaire. Tout fut saccagé et jeté au milieu des décombres. Les misérables ne respectèrent pas davantage la statue du saint; après en avoir brisé la

LE PILLAGE DE SAINT-LAZARE, LE 13 JUILLET 1789

D'après une gravure de Berthault, dix-neuvième siècle. — Les tableaux, les portraits, les œuvres d'art, sont enlevés ; la bibliothèque, riche de 50.000 volumes, est pillée et détruite ; les titres sont dérobés, l'argent est volé ; les jardins sont dévastés ; la chambre de saint Vincent est elle-même profanée, et la statue que lui avait fait élever Louis XVI est mise en pièces. — Saint-Firmin, qui était une dépendance de Saint-Lazare, fut bientôt après le théâtre d'un horrible massacre : soixante-quinze prêtres, parmi lesquels dix Lazaristes, y furent égorgés.

tête, ils la promenèrent au bout d'une pique dans les rues et la jetèrent dans le bassin du Palais-Royal. Ayant tout ravagé à l'intérieur, ils se répandirent dans les jardins, coupèrent les arbres, égorgèrent les moutons de la ferme et mirent le feu aux granges. Vingt-quatre heures après, on trouva une trentaine de morts et de mourants, hommes et femmes, noyés dans le vin. Pendant ces scènes révoltantes, les prêtres de la maison avaient couru les plus grands dangers. Les uns purent s'échapper par-dessus les murs, les autres parvinrent à se cacher ou à se dérober sous des habits d'emprunt.

La maison des Filles de la Charité, située en face de Saint-Lazare, ne pouvait échapper au pillage ; elle se composait alors de cent cinquante sœurs, parmi lesquelles on comptait quatre-vingt-dix-huit postulantes de l'âge de quinze à vingt-deux ans. Les premiers pillards pénètrent dès le matin dans l'intérieur de la maison, sous prétexte d'y trouver le trésor de Saint-Lazare, les provisions de blé et de farine. Bientôt l'agitation s'accroît dans la rue, les cris redoublent et une bande nombreuse d'hommes et de femmes envahit le couvent. Dans ce péril extrême, la supérieure générale s'empresse de faire entrer les novices dans la chapelle. Vingt des assaillants les y suivent. Au bruit des portes violemment ouvertes, au cliquetis des armes, aux blasphèmes des forcenés, les jeunes vierges, pâles, tremblantes, se pressent contre leurs maîtresses. Des cris d'effroi, mêlés aux supplications à Dieu, s'échappent de leur poitrine. Les brigands sont émus ; ils s'avancent avec hésitation vers le sanctuaire. La sainteté du lieu, l'image de Jésus-Christ et de ses saints leur commandent le respect. Le chef de la troupe met un genou en terre devant le Saint-Sacrement ; quelques-uns des siens l'imitent. Puis, voyant que, sous l'impression de la terreur, plusieurs novices tombent évanouies, il fait signe à ses compagnons de se retirer. Les envahisseurs se répandent alors dans l'intérieur de la maison, visitent toutes les salles et, malgré leurs préventions et leurs haines, ils ne peuvent s'empêcher d'admirer le dénuement évangélique, l'ordre parfait de cette chaste demeure. Ils se retirent sous la porte d'entrée et se constituent les gardiens de celles qu'ils étaient venus piller et insulter. Dieu avait protégé d'une

VUE DE L'ABBAYE DE CLAIRVAUX AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

D'après une gravure d'Israël Sylvestre. — Clairvaux, Loos, Beaulieu, Cadillac, Fontevrault, tous ces monastères, asiles autrefois secourables aux malheureux et aux pauvres, ont été supprimés par la Révolution et transformés en maisons centrales de détention. Ainsi s'est vérifiée la parole de Joseph de Maistre : « Il leur faudra bâtir des bagnes avec les ruines des couvents qu'ils auront détruits. »

manière visible les admirables filles de saint Vincent ; le temps des grandes épreuves n'était pas encore venu.

Le pillage de 1789 ne fut qu'un prélude. L'année suivante, la Révolution démasqua ses plans de manière à montrer que c'était bien à la charité qu'elle en voulait. Les idées philosophiques et économiques régnaient alors. On réclamait la sécularisation des hôpitaux, on parlait de substituer la philanthropie à la charité. Pour quelques abus que l'on pouvait constater dans les hôpitaux des grandes villes, et que la fausse pitié des économistes et des savants de l'époque grossissait outre mesure, on se mit à nier le bienfait des institutions charitables du passé, à décrier le régime des hospices et des autres maisons de bienfaisance, afin de faire retomber sur le principe même de la charité les imperfections inhérentes au temps. L'odieux ne suffisait pas ; on poussa le ridicule jusqu'à promettre la liberté, le bonheur même aux malades.

Dès 1790, à l'ancienne administration des hôpitaux « composée des chefs du clergé, des premiers magistrats des cours de justice et d'hommes choisis dans la bourgeoisie, dont la fortune, une vie pure et des succès dans le commerce garantissaient la moralité et les talents administratifs », la Révolution substitua des hommes nouveaux. Elle confia la direction des établissements hospitaliers à des gens dont l'exaltation pour les idées du jour faisait souvent le seul mérite. Au lieu d'amener plus d'épargne dans les dépenses, plus de régularité dans les services, cette mesure n'engendra que le gaspillage et la confusion. Il fallut de nouveau réformer. L'année suivante, les hôpitaux passaient sous l'autorité du département, qui en déléguait l'administration à une commission de cinq membres. En 1793, ils rentraient dans les mains de la municipalité ; en 1794, dans les attributions de la commission des secours de la Convention ; plus tard, dans celles du ministre de l'intérieur. Ces changements continuels contribuèrent grandement à produire l'état déplorable où se trouvaient les hôpitaux à la fin de la période révolutionnaire.

Pendant que le désordre augmente et atteste l'impuissance de la Révolution pour le bien, la persécution se déchaîne contre les filles

L'ASSEMBLÉE NATIONALE EN 1789

Parmi les membres de cette assemblée figurait M. Cayla de la Garde, dixième supérieur général de la Mission. M. Cayla fut du nombre de ceux qui refusèrent courageusement de prêter serment à la Constitution civile du clergé, après l'avoir combattue dans plusieurs discours qu'il fit imprimer.

de saint Vincent. Elles eurent tout à souffrir de la part d'une administration soupçonneuse et hostile aux œuvres de la charité chrétienne. A ses yeux elles étaient des « femmes fanatiques, contre-révolutionnaires, dévouées aux aristocrates », mais ennemies « des malades dont le patriotisme était connu ». On devait donc les chasser des hôpitaux, « et les remplacer par des femmes ou des filles patriotes ». C'est le parti auquel s'arrêta l'Assemblée législative dans la séance du 6 avril 1792. Elle décida du même coup la suppression de toutes les associations religieuses vouées à l'enseignement de l'enfance et au service des hôpitaux.

Cependant la fureur révolutionnaire redouble. Après la confiscation des biens ecclésiastiques, source abondante de revenus pour les pauvres, après l'abolition des congrégations hospitalières et enseignantes, le culte lui-même est interdit et le bannissement des prêtres décrété. Aussitôt les arrestations commencent, suivies de massacres horribles. Des évêques, des prêtres au nombre de plus de cent, renfermés aux Carmes, sont assassinés par les émissaires de la Commune. Au 3 septembre, quatre-vingt-douze ecclésiastiques, entre autres M. Bonnet, supérieur du séminaire de Saint-Nicolas, connu pour sa grande charité, se trouvaient enfermés à Saint-Firmin. Dès cinq heures du matin, des bandes d'égorgeurs soudoyés par le parti des Danton et des Robespierre envahissent ce paisible séjour d'études transformé en prison. Des voix s'élèvent dans la foule pour demander que l'on épargne le vénérable M. François, supérieur du séminaire, digne fils de saint Vincent de Paul par l'abondance de sa charité et la multitude de ses bonnes œuvres ; mais il s'était acquis d'autres droits à la haine des révolutionnaires. Après que M. Cayla de la Garde, supérieur général de la Mission et député aux États généraux, eut protesté à la tribune contre la constitution civile du clergé, M. François avait exposé courageusement dans un écrit public les raisons qui devaient détourner le clergé du serment à cette constitution schismatique. Il savait dès lors à quel châtiment il s'exposait : son expulsion de Paris, la perte de son traitement. « Que m'importe ! s'écriait-il, les travaux de la charité sont ouverts autour de la capitale et dans tous les

LA REINE MARIE-ANTOINETTE FAISANT L'AUMÔNE

D'après le dessin original de Michel Moreau, dix-huitième siècle. — Marie-Antoinette fut la première protectrice de la Société maternelle, destinée à venir en aide aux mères de famille indigentes. La Révolution, en même temps qu'elle accordait des primes aux filles-mères, supprima cette Société. Mais la charité chrétienne l'a rétablie et elle existe aujourd'hui dans quatre-vingts villes de France. (Voir page 376.)

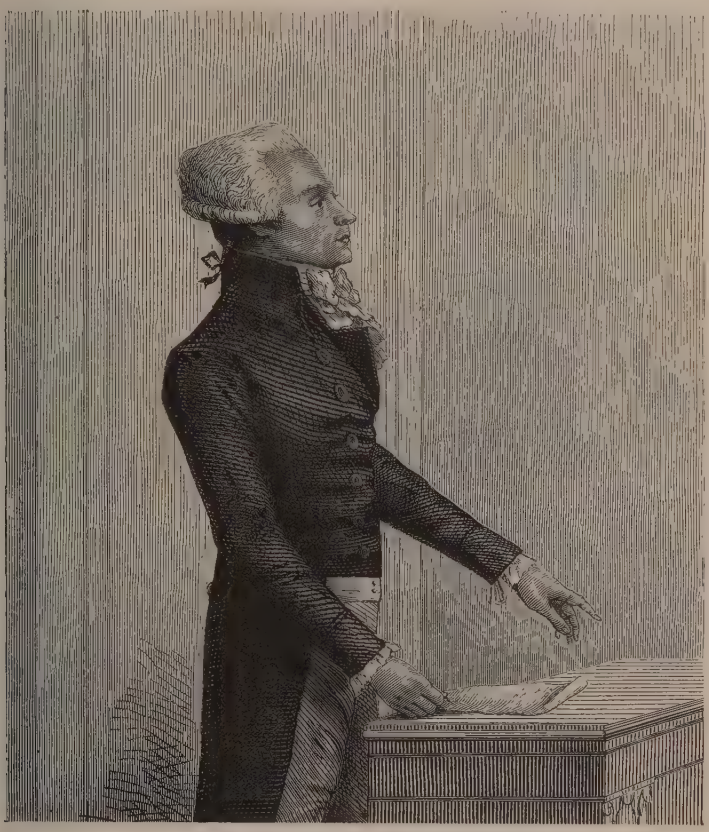
départements. Je m'associerai aux pauvres; incorporé à leur misère, je leur apprendrai à la supporter avec patience, à la rendre méritoire pour le ciel. On dit qu'ils sont à redouter : j'en ferai des chrétiens, je partagerai le pain de leur douleur; ce pain sera plus doux pour moi qu'un traitement acheté par le parjure ou une table préparée par l'impiété. »

Un tel langage désignait M. François à des représailles pires encore que celles qu'il attendait de la part des jacobins. Malgré les réclamations de la reconnaissance publique, les forcenés pénètrent dans l'intérieur de Saint-Firmin, visitent tout, rassemblent les prisonniers, et le carnage commence. Les victimes tombent une à une sous leurs coups. De temps en temps les assassins jettent quelques prêtres par les fenêtres; ceux du dehors les reçoivent sur la pointe des piques et des baïonnettes, en poussant des exclamations féroces : des femmes armées de massues à écraser le plâtre achèvent les mourants. Au moment d'enlever les cadavres on vit ces héroïnes de la Révolution monter sur les tombereaux où les victimes étaient entassées, mutiler les membres des confesseurs de la foi et les montrer aux passants, en criant : « Vive la nation! » Soixante-quinze prêtres, parmi lesquels dix Lazaristes, avaient été égorgés.

L'œuvre de saint Vincent s'écroulait peu à peu sous les coups de la force triomphante. C'était le moment pour la philanthropie d'appliquer ses principes et de montrer ce qu'elle pouvait faire pour remplacer la charité chrétienne. En effet, elle s'était mise à la besogne. Le *Moniteur universel* publiait, le 12 novembre 1792, dans le style déclamatoire et faux de l'époque, le plan d'une société philanthropique et patriotique de bienfaisance et de bonnes mœurs, destinée à combler le vide que devait produire, dans les hôpitaux et dans les asiles de l'enfance, l'expulsion des Filles de la Charité.

Pour réussir, il manquait aux dames philanthropes l'esprit et les vertus que Vincent de Paul avait légués à ses filles. L'État allait venir au secours de l'initiative privée et tenter d'organiser sur des bases nouvelles l'assistance publique. La nécessité en devenait pressante, car la misère étendait ses ravages. « Les mendiants, dit un rapport du temps, arrêtaient le monde dans toutes les rues : ils étaient

presque aussi multipliés que les pavés de la ville, et les provinces offraient le même spectacle. » La Révolution s'empressa de proclamer bien haut que « les secours publics sont une dette sacrée », que « la



ROBESPIERRE A LA TRIBUNE

Robespierre déclare que l'instruction doit être obligatoire, les enfants appartenant à l'État : « Laissons les prêtres, dit-il... La patrie seule a le droit d'élever ses enfants ; elle ne peut confier ce dépôt à l'orgueil des familles, ni aux préjugés des particuliers. » (Séance de la Convention du 7 mai 1794.)

société doit la subsistance aux citoyens malheureux ». Et, afin de mettre ces principes à exécution, elle multiplia les lois et décrets. Après avoir arrêté par la loi du 19 mars 1793 que les biens des hôpitaux et des établissements charitables seraient vendus, elle inscrivit au budget un fonds de secours sur lequel chaque législature devait

attribuer, tous les ans, une somme à chaque département. La charité, cette institution des siècles chrétiens, fut remplacée par une caisse de prévoyance « dont les souscriptions devaient être affichées, tous les trois mois, devant la maison commune du chef-lieu de canton, et proclamées sur l'autel de la patrie, les jours consacrés aux fêtes nationales. » Tout père de famille qui vivait de son travail avait droit à un secours proportionné à ses ressources et au nombre de ses enfants. La Société maternelle dont la reine Marie-Antoinette avait été la première protectrice, et qui était destinée à venir en aide aux mères de famille indigentes, était supprimée, mais on accordait une prime aux filles-mères, en les plaçant sous la protection de l'État. Les enfants abandonnés, désignés d'abord sous le nom d'orphelins et plus tard sous le titre pompeux d'« enfants de la patrie », étaient à la charge de la nation. Les vieillards indigents devaient recevoir une pension qui pouvait s'élever jusqu'à 120 livres.

Personne n'était oublié dans ces pompeux décrets ; mais plus la Révolution légiférait, plus les malheureux abondaient. Ne pouvant ni supprimer ni secourir les pauvres, elle résolut de se débarrasser de leur vue importune. Demander l'aumône devint un crime ; à la première récidive, le mendiant était condamné à un an ; à la seconde, à deux ans de détention ; à la troisième, on le transportait pour huit ans dans une colonie pénitentiaire. Quiconque donnait l'aumône à un mendiant était condamné à une amende de deux journées de travail, au double en cas de récidive. (Loi du 13 octobre 1793.)

Toutes ces mesures furent impuissantes à faire disparaître la misère. Le 11 mai 1794, Barère s'écriait de dépit, au sein de la Convention : « la mendicité fait des progrès effrayants dans l'intérieur de la République. »

Des discours dans lesquels s'étalaient les déclamations emphatiques et les utopies extravagantes des nouveaux philanthropes, c'est tout ce que pouvait produire la Révolution. Sur la parole de Barère, la Convention vota d'enthousiasme une loi qui avait pour but de venir au secours des pauvres dans les campagnes. Elle arrêta qu'il serait ouvert, dans chaque département, un registre appelé : *Livre de*

VUE DE LA GRANDE SALLE DE L'UNIVERSITÉ DE PERPIGNAN

Avec le recteur et les doyens des quatre facultés, en costume de cérémonie. D'après la gravure de Née, dix-huitième siècle. — L'université de Perpignan fut supprimée par la Révolution. « Avant 1789, disait en 1843 M. Villemain dans un rapport au roi Louis-Philippe, l'instruction classique, plus recherchée par le goût et l'habitude des classes riches, était en même temps plus accessible aux classes moyennes ou pauvres. » — Par son décret du 15 septembre 1793, la Convention supprima vingt-trois universités (sur vingt-quatre que possédait la France), cinq cent soixante-deux collèges avec 72,747 élèves (Villemain), et toutes les écoles primaires. Ainsi fut ruinée d'un seul coup une œuvre immense fondée par la charité de l'Église pour l'éducation de la jeunesse, qui ne coûtait rien à l'État.

la bienfaisance nationale, sur lequel pourraient se faire inscrire les cultivateurs vieillards ou infirmes, les mères et les veuves ayant des enfants, les artisans vieillards ou infirmes. Un crédit de 12,644,000 francs devait servir à faire face aux dépenses qu'entraînerait cette nouvelle organisation de la bienfaisance. Enfin la loi établissait la Fête du Malheur, pendant laquelle on devait lire le « livre de la bienfaisance nationale », en présence des jeunes citoyens des écoles primaires, et verser entre les mains des pensionnaires de la nation le payement de leur premier semestre.

On devine facilement quel fut le résultat de ces projets étranges : « Le Livre de la bienfaisance nationale n'a jamais été ouvert, dit M. Porquet, et il n'est resté de tout ce système que la confiscation des biens des hospices. »

L'instruction de l'enfance et de la jeunesse avait de tout temps excité la sollicitude de l'Église. Saint Vincent de Paul ne séparait pas l'école de l'hôpital, et les Prêtres de la Mission, les Filles de la Charité n'avaient fait que réaliser son idée, celles-ci en s'occupant d'instruire les petites filles pauvres, ceux-là en excitant le zèle des curés et en leur prêtant leur concours. Après lui, le vénérable de La Salle avait fondé une congrégation spéciale pour l'instruction gratuite des enfants de la classe ouvrière. L'œuvre de l'enseignement pas plus que celle de la charité, quoique ne coûtant rien ni l'une ni l'autre à l'État, ne pouvait échapper au vandalisme révolutionnaire. Par son décret du 15 septembre 1793, la Convention supprime vingt-trois universités, cinq cent soixante-deux collèges, qui comptaient plus de 72,000 élèves, et toutes les écoles primaires de garçons et de filles. C'était la destruction universelle de toute étude, de tout savoir, la ruine de toutes les institutions pédagogiques de la France si bien ordonnées alors, depuis les petites écoles de village jusqu'aux grandes universités des villes. Mais, comme le proclamait la Convention en envoyant l'illustre Lavoisier à l'échafaud, la République n'avait pas besoin de savants.

Pendant que s'accomplissait ce renversement de toutes les institutions charitables, les prêtres de Saint-Lazare avaient dû quitter leur

maison : ils eurent du moins le bonheur de sauver leur précieux trésor, le corps de saint Vincent et quelques-uns des objets qui avaient servi à son usage. Plusieurs d'entre eux restèrent en France, et, au péril de leur vie, ils prodiguèrent tous les soins de la religion et de la charité aux fidèles des villes et des campagnes. Surpris dans

VUE DE LA VILLE ET DU PORT DE SAINT-HÉLIER

Dans l'île de Jersey; d'après une gravure moderne. — Cette ville fut, pendant la Révolution, le théâtre du dévouement de Luc Chantrel, prêtre de la Mission. Il y ouvrit des chapelles publiques pour les émigrés, des écoles pour les orphelins, et organisa un atelier où les dames françaises venaient confectionner elles-mêmes des vêtements pour les exilés.

l'exercice de leur charitable ministère, les uns trouvèrent une mort glorieuse sur les pontons, dans les prisons, à Cayenne ; d'autres portèrent avec courage leur tête sur l'échafaud et terminèrent souvent par un dernier acte de charité une vie consacrée au soulagement des malheureux ; d'autres enfin parvinrent à gagner la terre de l'exil et répandirent au loin le règne de la charité que la Révolution tentait d'anéantir en France.

Comme leurs frères de la Mission, les Filles de la Charité avaient été forcées d'abandonner la plupart de leurs maisons et de renvoyer leurs postulantes. Le 29 décembre 1793 elles quittèrent un grand nombre d'hospices, et les pauvres perdirent leur plus douce consolation et leur puissant appui. Pourtant elles continuèrent à exercer dans l'ombre les œuvres de charité qu'il ne leur était plus permis d'accomplir au grand jour. Dieu avait voulu qu'elles eussent à leur tête, comme supérieure générale, une femme qui réunissait la foi ardente d'une sainte à la charité sans bornes d'une fille de saint Vincent. La sœur Deleau était une de ces âmes que rien n'abat et que l'adversité rend encore plus fortes. Prévoyant la dispersion de ses sœurs, elle avait pris soin de les préparer aux terribles épreuves qui les attendaient. Après les avoir exhortées à renouveler leurs vœux et à continuer de soutenir leur foi par l'exercice des œuvres charitables, « Mes très chères sœurs, leur écrivait-elle, soyez toujours attentives aux besoins des pauvres, consolez-les des privations qu'ils pourraient éprouver. Que vos jours soient trouvés pleins et votre vie sans tache d'aucune faute volontaire... Soyez par cette fidélité constante des victimes pures et saintes que Dieu recevra favorablement. » Quel contraste entre ces simples paroles et les déclamations ridicules dont retentissait la Convention ! La persécution sanglante y était prédite, elle arriva. Bientôt s'ouvrit le glorieux martyrologe écrit avec le sang des Filles de Saint-Vincent.

La première ville qui avait appelé les servantes des pauvres, Angers, vit aussi leurs premières victimes. On avait voulu arracher le serment révolutionnaire à ces saintes filles : ni les promesses ni les menaces n'avaient rien pu sur elles. Il y en avait deux, Marianne et Odille, remarquables entre toutes par leur piété et leur dévouement. Le tribunal, espérant intimider les autres, les condamna à être fusillées.

Au jour marqué, on les arrête. Pendant qu'elles s'exhortent au courage par la vue de la couronne céleste qui les attend, une femme vient leur offrir un voile : « Non, non, s'écrie Marianne, nous ne cacherons point notre visage ! Est-ce une honte de mourir pour Jésus-Christ ? Puisse toute la ville nous contempler et apprendre de

nous comment on meurt pour la foi ! » Enchaînées l'une à l'autre, elles marchent à la mort au milieu d'un cortège d'autres victimes.

MARIANNE VAILLANT ET ODILLE BOUGARD, FILLES DE LA CHARITÉ, ALLANT A LA MORT

Groupe sculpté par M. Choyer, à Avrillé, près d'Angers. — « Toutes les deux liées à la même corde elles s'avancent au milieu de leurs bourreaux... Le commandant ayant donné l'ordre de tirer, toutes les victimes furent renversées. La sœur Marianne n'eut que le bras cassé. Les meurtriers se jetèrent sur elle et sur les autres, et avec leurs sabres et leurs baïonnettes les hachèrent et les mirent en morceaux. »

L'exécution commence. Après les premières décharges, l'officier, honteux de sa besogne, hésite à continuer, il parlemente avec les deux Filles de la Charité, leur offrant de prendre sur lui de dire qu'elles ont prêté le serment. « Citoyen, répond Marianne, non seulement

nous ne voulons pas faire le serment qu'on nous demande, mais nous ne voulons pas même passer pour l'avoir fait. » L'officier ordonne le feu ; elles tombent. Des forcenés se ruent sur elles pour les achever à coup de sabre et de baïonnette. C'était le 17 février 1794.

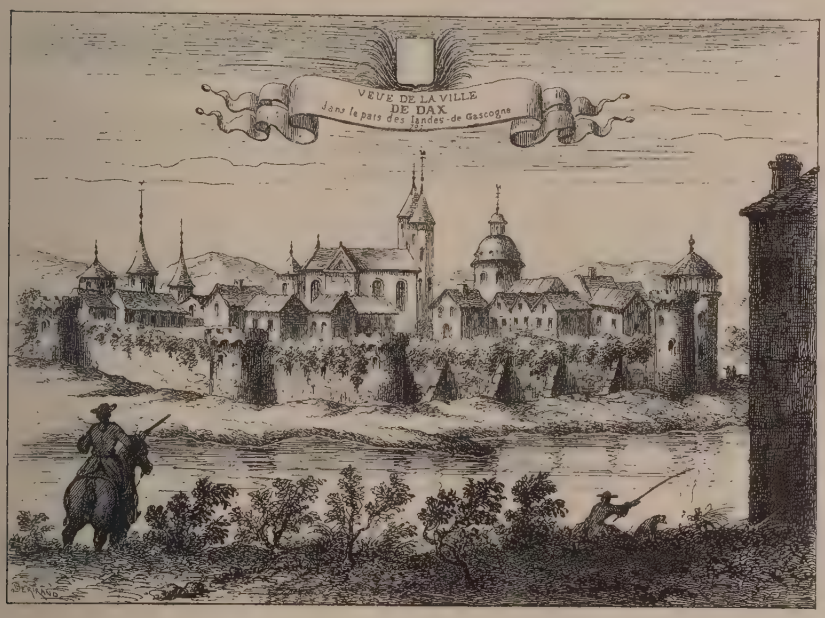
Dans le même temps, à Dax, près du berceau de saint Vincent de Paul, une de ses filles souffrait aussi le martyre. Marguerite Rutan était le modèle des sœurs de charité ; avec cinq mille livres de revenus et les aumônes de la ville elle logeait et nourrissait soixante malades ou infirmes, entretenait deux écoles gratuites et faisait vivre une quantité de malheureux. Quand la Convention eut supprimé les Filles de la Charité, elle ne voulut pas abandonner ses chers pauvres ; avec ses compagnes elle forma une association de dames de charité pour le service de l'hôpital. Accusée d'incivisme pour avoir cherché à « corrompre et ralentir l'esprit révolutionnaire et républicain des militaires », elle est déclarée « indigne de remplir les fonctions que l'humanité et la bienfaisance réclamaient pour des hommes libres ». On la jette en prison avec les autres religieuses ; six jours plus tard, le 9 avril 1794, une commission extraordinaire fit comparaître l'accusée à sa barre, avec un prêtre, Eutrope de Lannelongue. Condamnée à mort, elle fut traînée sur-le-champ avec son compagnon de martyre à l'échafaud : c'était ce que la Terreur appelait un mariage.

Sur le passage du cortège lugubre, que suivait en hurlant la lie de la populace, les honnêtes gens fermaient leurs maisons en signe de deuil, les enfants fuyaient effrayés. Une fenêtre s'entr'ouvrit, et une petite tête se montra; la religieuse leva les yeux, l'aperçut et sourit. C'était un des enfants qui venaient jouer d'habitude dans la cour de l'hospice. La mère referma la fenêtre en disant : « Mets-toi à genoux et prie pour sœur Marguerite; ils vont la tuer! »

Le prêtre monta le premier sur l'échafaud; la sœur regarda sans pâlir les préparatifs du supplice, et comme un soldat lui disait de détourner les yeux au moment où la tête du prêtre allait tomber : « Comment, citoyen, lui dit-elle, vous voulez que j'éprouve de la peine à voir mourir un saint! » Quand son tour fut venu, elle ôta elle-même sa pelisse; le bourreau voulant l'aider : « Laissez-moi, lui

dit-elle avec dignité, la main d'un homme ne m'a jamais touchée ! » Bientôt son sang virginal rougit l'échafaud : la famille de saint Vincent comptait une martyre de plus.

C'est dans ces orgies sanglantes, renouvelées chaque jour, que la Révolution essayait d'abolir la charité. Ce nom même lui était odieux.



VUE DE LA VILLE DE DAX AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

D'après une estampe de la Bibliothèque nationale. — Sur l'une des places de la ville fut guillotinée, le 9 avril 1794, la supérieure de l'hôpital de cette ville, Marguerite Rutan, Fille de la Charité, née à Metz en Lorraine. « On fit courir la sœur au pas de charge des tambours : il semblait qu'on montât à l'assaut de la guillotine. » — Sur tous les points de la France les religieuses qui servaient les malades furent chassées et plusieurs envoyées à l'échafaud ; dans les hôpitaux dépouillés, « il ne resta plus, dit M. Taine, de quoi acheter une tasse de bouillon. »

Pendant qu'elle chassait des hôpitaux et des écoles, et qu'elle tuait même, pour aller plus vite, les Filles de Saint-Vincent-de-Paul, elle décrétait que la ville de La Charité-sur-Loire s'appellerait Égalité. Mais son impuissance à remplacer ce qu'elle avait détruit se manifestait par un accroissement épouvantable de misère. Ses essais de bienfaisance philanthropique n'avaient tourné qu'à sa confusion. Le service des hôpitaux était entièrement désorganisé, la source des aumônes

tarie. L'enfance n'avait plus de gardiens, la vieillesse plus de soutiens. Des plaintes pressantes se faisaient entendre de tous les points de la France; les révolutionnaires eux-mêmes furent effrayés en présence des ruines qu'ils avaient amoncelées.

La France payait cher d'avoir prêté l'oreille aux théories philanthropiques qui avaient enchanté la société légère du dix-huitième siècle. Les philosophes avaient accompli leur œuvre et le mot de Frédéric se trouvait justifié : « Si j'avais une province à châtier, je la leur donnerais à gouverner. » Ils avaient voulu se passer de Dieu et l'édifice qu'ils tentaient d'élever sans lui s'écroulait malgré leurs soins et leurs efforts.

Mais la Providence se réservait encore une plus haute vengeance : c'était d'amener les ennemis les plus acharnés de la charité chrétienne à chercher, au jour du malheur, leur consolation auprès de ces Filles de Saint-Vincent qu'ils avaient insultées, chassées de leurs maisons, condamnées à l'exil, quand ils ne les envoyaient pas à la mort. Deux hommes s'étaient signalés, entre les plus fougueux révolutionnaires, par leur fureur sinistre contre la religion et contre ses œuvres : c'étaient Billaud-Varennes et Collot-d'Herbois. Après avoir couvert la France de sang et d'échafauds, ils se virent accusés, renversés du pouvoir et condamnés à la déportation; conduits à Sinnamari, dans les déserts de la Guyane française, ils inspirèrent l'horreur à tous les colons, qui avaient frémi souvent au récit de leurs forfaits. Mais les Sœurs de charité étaient là : elles accueillirent avec une bonté touchante les deux monstres dont les hommes évitaient la présence, elles leur prodiguèrent les soins les plus attentifs, et, par leurs consolations, elles essayèrent d'adoucir pour eux les tristesses de l'exil.

La conscience révoltée par les attentats de la Révolution aime à se reposer dans la contemplation d'une si douce victoire remportée sur le crime par la charité chrétienne.

LA RESTAURATION

Résultats de la Révolution. — Le retour des Filles de la Charité. — Rétablissement de la Congrégation de la Mission. — Épreuves et progrès. — La translation du corps de saint Vincent de Paul. — Une ère nouvelle de charité. — La Société de Saint-Vincent-de-Paul. — Œuvres pour la jeunesse. — Œuvres pour l'âge mûr et la vieillesse. — Les Petites-Sœurs des pauvres. — Accroissement des deux familles de saint Vincent. — Missions étrangères. — Diffusion des Sœurs de charité dans le monde. — Conclusion.

Les promesses de la Révolution n'avaient abouti qu'à la ruine universelle. Tout ce qu'il y avait de bon dans le passé était détruit, sans que rien eût été édifié à la place. Les églises fermées, les institutions de charité abolies, il ne restait au pauvre que la misère et le désespoir. La voix de la souffrance finit par se faire entendre au milieu de cette explosion d'utopies humanitaires qui avaient désorganisé et ensanglanté la France.

Pour remédier aux misères croissantes du peuple, il fallait revenir à la charité. Ce fut vers les filles de saint Vincent de Paul que le gouvernement du 18 brumaire tourna d'abord ses regards. Un arrêté du 14 octobre 1801 les replaça dans les hôpitaux d'où la Révolution les avait expulsées, en constatant « que les secours accordés aux malades ne peuvent être assidûment administrés que par les personnes vouées par état au service des hospices et dirigées par l'enthousiasme de la charité; que parmi tous les hospices de la République, ceux-là sont administrés avec plus de soins, d'intelligence et d'économie, qui ont appelé dans leur sein les anciennes élèves de cette sublime institution, dont le seul but était de former à tous les actes d'une charité sans bornes. » En conséquence, la « citoyenne Deleau, ci-devant supérieure des Filles de la Charité », fut autorisée à former des élèves pour le service des hospices, et on lui accorda à cet effet la maison hospitalière des Orphelines, rue du Vieux-Colombier.

Après dix années de dispersion, les Filles de Saint-Vincent reparaissaient plus utiles et plus bénies que jamais; semblables à la

colombe de l'arche, elles annonçaient par leur rentrée dans le monde la cessation des orages politiques et le retour de la sérénité sur la terre. Déjà un certain nombre d'entre elles s'étaient rassemblées à

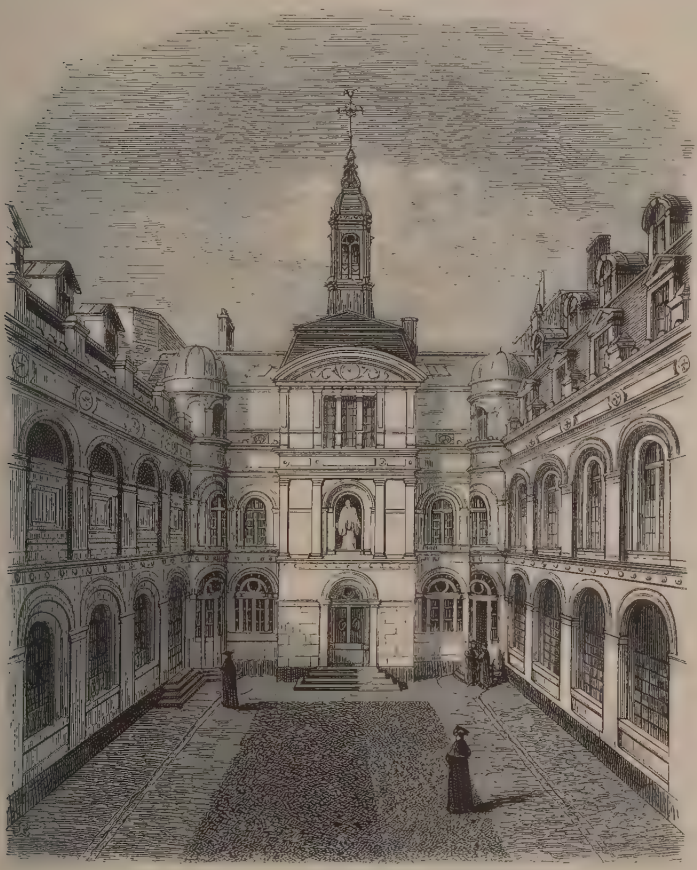
PORTRAIT DE M. HANON

Supérieur général de la Mission, de 1807 à 1816. — Ayant refusé, en 1811, d'obtempérer à l'ordre que Napoléon lui donnait de se démettre de la direction des Filles de la Charité, il fut mis en prison à Fénestrelle avec le cardinal Pacca ; il ne recouvra la liberté qu'en 1814.

Paris, autour de la sœur Deleau : elles s'empressèrent de reprendre leurs fonctions auprès des pauvres et des malades. De toutes parts, des postulantes vinrent combler les vides que la persécution, l'exil et la mort avaient faits dans leurs rangs, et trois ans après le jour où le

gouvernement leur avait permis de renaître elles se trouvaient en état de desservir deux cent cinquante hôpitaux.

La Congrégation des prêtres de la Mission, qui avait pris plus

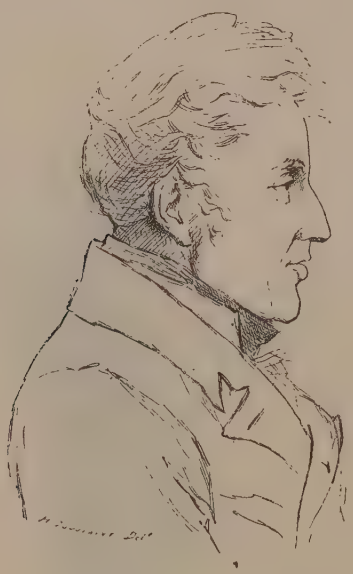


VUE DE LA COUR PRINCIPALE DE LA MISSION, A PARIS

Résidence du supérieur général des deux congrégations établies par saint Vincent de Paul : les Prêtres de la Mission et les Filles de la Charité. État actuel. — C'est dans l'église de la Mission que repose le corps de saint Vincent.

d'extension à l'étranger avant 1792, eut moins de peine à se maintenir pendant la période révolutionnaire. M. Cayla, supérieur, étant mort à Rome le 12 février 1799, M. Brunet lui succéda en qualité de vicaire général pour la France. Un décret du 27 mai 1804 rétablissait

la Congrégation de la Mission. Tout annonçait des jours prospères. Mais l'épreuve n'était pas terminée. Le tout-puissant organisateur de la Révolution ne voyait dans la charité, comme dans la religion, qu'un instrument de règne, et il voulait les avoir l'une et l'autre sous la main. Le successeur de M. Brunet, le vénérable M. Hanon, gouvernait les deux familles de Saint-Vincent, lorsque Napoléon entreprit



CHARLES X, ROI DE FRANCE

D'après un croquis de Gatteaux, à la Bibliothèque nationale. — Deux jours après la translation des reliques de saint Vincent, Charles X, accompagné de madame la duchesse d'Angoulême et de madame la duchesse de Berry, vint se prosterner devant les restes du saint prêtre. « Je viens, dit-il, demander par son intercession le bonheur de mes peuples. »

de soustraire les religieuses à la direction des Prêtres de Saint-Lazare. C'était détruire l'œuvre du saint fondateur. M. Hanon le comprit. Sa résistance était un crime aux yeux de l'empereur. Il fut interné en divers lieux et finalement à Fenestrelles, où d'illustres prisonniers, entre autres le cardinal Pacca, l'honorèrent de leur amitié. En même temps, on faisait des tentatives auprès des Sœurs d'Espagne pour les séparer de la maison mère. Saint Vincent veillait sur sa double famille, et deux brefs du Souverain Pontife, Pie VII, vinrent rétablir la paix

TRANSLATION SOLENNELLE DES RELIQUES DE SAINT VINCENT DE PAUL

Le 25 avril 1830, à Paris. D'après une gravure du temps. — La châsse était portée par trente hommes appartenant aux associations de Sainte-Geneviève et de Saint-Joseph, qui avaient réclamé cet honneur. Elle était suivie d'une vingtaine de prélats, des aumôniers du roi, d'un immense concours de clergé, des plus hauts fonctionnaires de tout ordre et d'un peuple innombrable.

et l'union un moment altérées. En 1827, la série des supérieurs généraux recommence avec M. de Wailly, et dès lors l'œuvre de saint Vincent de Paul s'épanouit avec une vigueur nouvelle dans l'extension des deux communautés indissolublement unies sous un même chef.

Un fait éclatant inaugura l'ère nouvelle de charité qui allait s'ouvrir sur les ruines de la Révolution. Le corps du bienheureux Père des pauvres avait suivi toutes les vicissitudes des événements. Exilé aussi de Saint-Lazare pendant la tourmente, il reparut avec gloire au moment où les deux compagnies des Prêtres de la Mission et des Servantes des Pauvres venaient d'être reconstituées selon les règles de leur fondateur. La translation des reliques de saint Vincent de Paul dans la nouvelle maison mère de la Mission, accomplie en grande pompe le 25 avril 1830, ne fut pas seulement le triomphe public et solennel de ce bienfaiteur de l'humanité, elle fut comme le point de départ d'une rénovation religieuse dans un siècle qui semblait voué par ses principes et par ses débuts à l'impiété envers Dieu, à l'égoïsme envers l'homme. La réapparition de ces sacrés ossements produisit tout à coup un immense regain de charité. Un nouveau principe de fécondité et de vie sortit du tombeau glorifié de saint Vincent de Paul. Son esprit ressuscita parmi les hommes. Toutes les œuvres de charité interrompues par la Révolution reprirent un essor merveilleux. La vertu du saint développa la miséricorde sous ses formes les plus sensibles, et multiplia tellement les industries de la bienfaisance chrétienne que ce qu'il a fait paraît encore moins que ce qu'il a inspiré. Alors naquit la Société de son nom, qui donna lieu aux inventions les plus variées du dévouement et du bien. A aucune époque peut-être il n'y eut un pareil déploiement de charité.

Parmi les institutions sans nombre écloses en ce siècle, et pour ne parler que de la France, beaucoup se rattachent par des liens étroits à la double famille de saint Vincent; d'autres sont nées avec elle et se sont épanouies à ses côtés. Qui les comptera? La seule nomenclature en serait impossible. Toutes, par des voies différentes et avec des moyens divers, poursuivent le même but. Elles s'étendent à tous les âges, à tous les besoins.

LA CHASSE DE SAINT VINCENT DE PAUL

DANS L'ÉGLISE DE LA MISSION, A PARIS.

Œuvre d'Odiot, cette châsse, qui avait figuré à l'Exposition de l'industrie française en 1827, était une offrande du diocèse de Paris : en tête des listes de souscriptions s'étaient fait porter le roi Charles X, les princes et les princesses de la famille royale.

Les ossements du saint sont revêtus de riches étoffes de soie sous les ornements sacerdotaux. Le crucifix qu'il tient dans la main droite est le même qui lui servit à exhorter Louis XIII mourant.

Extrait d'une lettre de Mgr de Quélen, archevêque de Paris, au supérieur général de la Congrégation de la Mission.
Archives de la Mission, à Paris.

vêché
é
ris.

Paris, le Jeudi saint 8 avril 1830.

Monsieur le Supérieur,

Le chapitre métropolitain possède actuellement, dans son trésor, un crucifix que l'on assure avoir servi à Saint Vincent de Paul pour exhorter le roi Louis XIII à la mort; Dans une délibération capitulaire, que j'ai présidée aujourd'hui avant la Grand-Messe, le chapitre a décidé que ce crucifix seroit placé entre les mains et sur la poitrine de St. Vincent de Paul, dans la nouvelle chasse d'argent que le diocèse de Paris offre à la congrégation de la mission comme un gage de sa dévotion envers ce Saint Prêtre.

Il m'a été aussi remis, par des personnes très pieuses, une aube d'un grand travail, et une riche étole que je serai très heureux d'offrir soit pour envelopper le corps du Saint, soit pour l'orner lorsqu'il sera exposé dans la châsse.

Vous savez, Monsieur le Supérieur, combien je suis dévoué à votre congrégation et avec quel empressement je saisis toutes les occasions de vous en donner des témoignages, veuillez en recevoir de nouveau l'assurance et l'expression des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être Votre très humble et très affectionné serviteur

+ Hyacinthe archevêque de Paris

L'abbé Salogne Supérieur Général de la Congrégation de la Mission.

L'enfant du pauvre naît : il trouve un berceau et des langes préparés par de tendres mains de femmes. Si sa mère l'a abandonné, une sœur lui en tient lieu à l'hospice des Enfants-Trouvés ; à la crèche et à la salle d'asile il reçoit les soins, l'affection, l'éducation première que ses parents ne pourraient lui donner sans prendre sur le temps du travail. La Société de charité maternelle, avec l'Association des mères de famille, vient en aide aux pauvres mères en couches ; toutes deux encouragent le mariage en n'accordant leurs secours qu'aux femmes mariées. Les Salles d'asile instituées en 1828 par M. Denis Cochin, les Crèches fondées en 1846 par M. Marbeau, complètent l'œuvre des enfants trouvés, à laquelle saint Vincent de Paul a attaché pour toujours son nom ; ses filles la continuent dans les hôpitaux qui reçoivent les petites victimes de la misère ou de la débauche. Mais la charité chrétienne ne se contente pas de recueillir les enfants délaissés, elle va au-devant d'eux ; elle vole à leur secours dans les pays les plus éloignés où règne la coutume barbare de les abandonner. Tel est l'objet de l'œuvre de la Sainte-Enfance, cette annexe précieuse des missions. En Orient, en Chine, elle recueille une multitude de petits êtres. Avec une cotisation d'un sou par semaine, qui devient par la multiplication de l'aumône un capital annuel de plusieurs millions, elle en sauve des milliers d'une mort immédiate et les fait chrétiens pour l'éternité. C'est l'institution de saint Vincent de Paul prolongée par un de ses dignes imitateurs, M^gr^ Forbin-Janson, jusqu'aux extrémités de la terre et étendue aux enfants de l'infidèle.

Quand le petit enfant a grandi, des écoles s'ouvrent à lui dans toutes les villes, dans tous les villages. La gratuité de l'instruction est une idée chrétienne. Avant l'établissement des écoles communales, subventionnées par le budget de l'instruction publique, un prêtre ou quelque personne pieuse, avec l'agrément du curé, se chargeait dans chaque paroisse d'apprendre aux petits enfants la lecture, l'écriture, le calcul, le catéchisme. Saint Vincent de Paul avait voulu que les servantes des pauvres fussent aussi des maîtresses d'école. Avec le bienheureux de La Salle, l'institution des écoles gratuites devint géné-

rale en France. Aujourd'hui, d'innombrables congrégations religieuses d'hommes et de femmes n'ont pas d'autre emploi que l'enseignement des enfants de la classe pauvre. L'esprit du christianisme a mis à la portée des plus petits, des plus délaissés, les moyens de s'instruire. Près de deux millions d'enfants doivent chaque année, en France, à la charité catholique les connaissances nécessaires à leur condition.

ORPHELINAT DE ZI-KA-VEL (CHINE)
Un missionnaire fait le catéchisme aux enfants.

Plus admirable encore est la charité dans le soin qu'elle prend des orphelins. Ici, elle a fait des merveilles. Paris seul compte une centaine d'orphelinats ; il y en a cent cinquante autres dans le reste de la France, tous fondés en ce siècle et entretenus pour la plupart avec les aumônes catholiques. L'orphelinat pour les garçons et pour les filles a pris toutes les formes : institut agricole et industriel, collège, école normale, ouvroir, manufacture, il est, en même temps qu'un

asile pour les enfants sans père ni mère, une maison d'apprentissage pour tous les états, une école de travail, de bonnes mœurs et de piété. L'orphelinat de Mesnières-en-Bray, le premier des établissements de ce genre, créé par M. l'abbé Eudes avec mademoiselle Marquésy, offre dans une sage organisation la réunion de divers métiers ; l'orphelinat d'Élancourt, dans le département de Seine-et-Oise, fondé en 1859 par M. l'abbé Méquignon, un de ces rares hommes d'œuvres nés pour le bien de leurs semblables, est un de ceux qui réalisent le mieux pour les enfants sans parents les conditions de la famille. Un des plus touchants est celui de Notre-Dame-des-Flots, établi à Dieppe pour les mousses. Parmi les orphelinats de filles on peut citer l'établissement des Enfants délaissés, créé en 1803 par deux femmes pleines de foi et de charité, mesdames les comtesses de Carcado et de Saisseval ; son but est l'adoption toute gratuite de jeunes orphelines de mère, sans protection ni ressources, qui trouvent une famille dans les dames de l'œuvre.

A côté de l'orphelinat, le patronage avec ses ateliers, ses cercles, ses jeux, ses écoles, ses bibliothèques. Saint Vincent de Paul avait eu l'idée de cette œuvre, et l'essai en avait été fait en plusieurs lieux, d'après ses règlements. Aujourd'hui l'institution existe, sous différentes formes et sous des noms divers, pour les jeunes gens des deux sexes. Ce sont les patronages des apprentis et des jeunes ouvriers de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, les associations de jeunes gens dirigées par les Frères des Écoles chrétiennes, les Œuvres de Saint-Jean et de Saint-Nicolas, la Société des Amis de l'Enfance, l'Œuvre des Apprentis, les patronages des jeunes ouvrières dirigés par les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, l'Association des Enfants de Marie et celle de Notre-Dame-de-Bon-Conseil. Toutes ces œuvres prennent le jeune garçon et la jeune fille après leur première communion, elles leur offrent le dimanche un lieu de réunion, où l'on trouve, entre les offices et l'instruction religieuse, des jeux, des récréations, des amitiés honnêtes ; elles leur fournissent les moyens de compléter leur instruction dans les écoles du soir, de se placer en apprentissage, et elles les entourent jusqu'à leur sortie de protection et de surveillance. Les

garçons ont pour protecteurs et pour guides les bienfaiteurs de la maison, les Frères de Saint-Vincent-de-Paul, les Frères des Écoles chrétiennes ou des autres congrégations qui dirigent les patronages, et pour amis les jeunes gens des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, qui viennent prendre part à leurs jeux, en leur apportant de bons exemples et de bons conseils. Les filles sont placées sous la surveil-

L'ORPHELINAT DE NOTRE-DAME-DES-FLOTS
Établi à Dieppe pour les jeunes mousses et confié aux Filles de la Charité.

lance d'une dame patronnesse qui les visite et les secourt dans le besoin ou la maladie. Les noms du vénérable M. Maurice Leprévost et de son digne successeur, M. Maignen, tous deux Frères de Saint-Vincent-de-Paul, de Mgr de Bervanger, de M. le comte Victor de Noailles, de M. le vicomte de Melun, de MM. les abbés Landrieu, Dubeau, Roussel, de la sœur Rosalie, de madame de Ladoucette, restent attachés à cette utile institution. Les aliénés, les aveugles, les sourds-muets, ont une part particulière et privilégiée dans cet ensemble

d'institutions d'éducation, de patronage et d'assistance, qui suppléent à la famille et adoucissent les infortunes de la naissance.

Aux œuvres d'adoption et de patronage s'ajoutent pour la jeunesse les œuvres moralisatrices de correction et de réhabilitation. Les colonies pénitentiaires, auxquelles celle de Mettray, créée en 1837 par M. de Metz et le vicomte de Bretignères de Courteilles, a servi de

FAÇADE PRINCIPALE DE L'ORPHELINAT DE L'ASSOMPTION

Fondé à Élancourt (Seine-et-Oise) par M. l'abbé Méquignon. — Commencé en 1859 avec douze jeunes garçons, cette œuvre abrite aujourd'hui trois cents orphelins ; dix-huit sœurs de charité en prennent soin. On en fait des agriculteurs ou des jardiniers.

modèle, reçoivent les enfants indisciplinés, les jeunes détenus, les jeunes gens placés sous la surveillance de la justice jusqu'à leur majorité ; ils y sont employés à des travaux industriels et agricoles qui leur permettent ensuite, par les sociétés de patronage, de prendre un état et d'y gagner honnêtement leur vie. Pour les jeunes filles, il existe aussi des maisons pénitentiaires dirigées par des communautés religieuses, où elles apprennent la couture, le ménage, les travaux des champs. Un grand nombre d'établissements recueillent celles qui

veulent rentrer dans les voies de l'honneur et de la vertu. Déjà la sollicitude particulière de saint Vincent de Paul pour ces malheureuses créatures avait produit les maisons de la Pitié et de Sainte-Pélagie,

LA MÈRE DES ORPHELINS

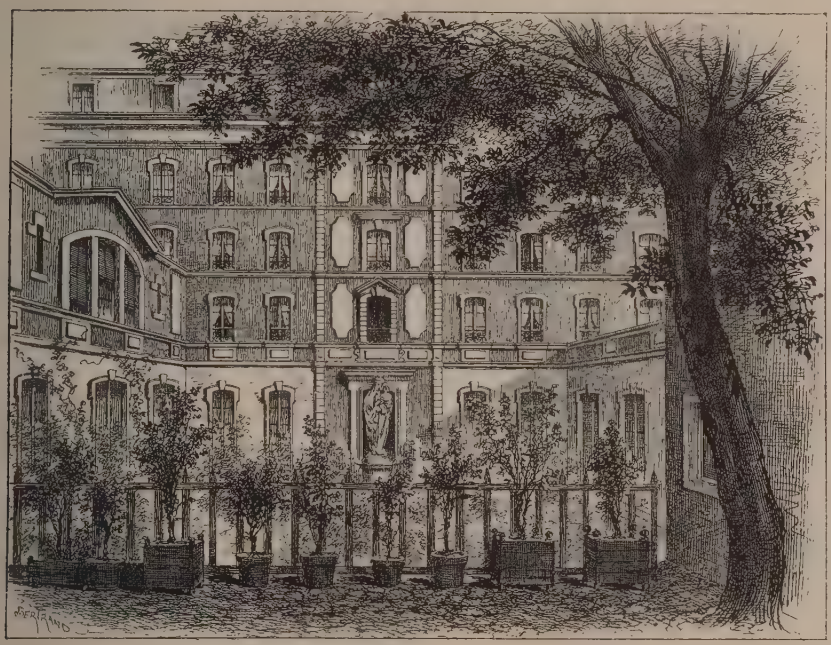
« La virginité chrétienne n'est pas stérile ; elle enfante Jésus-Christ dans les âmes par l'apostolat de la foi ; elle le fait vivre dans les corps mêmes par celui de la charité. » (A. Nicolas.)

formées à son instigation par madame de Miramion. En même temps naissait l'Œuvre du Refuge, fondée à Caen en 1641 par le vénérable père Eudes; puis étaient venus les refuges du Bon-Pasteur, ouverts au repentir par madame de Combé à la fin du dix-septième siècle, en

plusieurs villes de France, avec les maisons semblables de Sainte-Valère et des Filles-du-Sauveur, fondées à Paris vers le même temps. Depuis, l'institution a merveilleusement germé. Une grande congrégation, dite du Bon-Pasteur, d'Angers, et qui compte près de cent cinquante établissements dans toutes les parties du monde, n'a pas d'autre objet que de recevoir les jeunes filles égarées qui veulent revenir au bien. L'Œuvre du Bon-Pasteur, reconstituée en 1819 par M. l'abbé Legris-Duval et madame la marquise de Croisy, l'Asile-Ouvroir de Gérando, dû à la générosité de l'académicien de ce nom, et placé sous la direction des sœurs de Marie-Joseph, l'Œuvre du refuge de Sainte-Anne, fondée en 1854 par mademoiselle Chupin, devenue, sous le nom de sœur Vincent Ferrier, la supérieure des religieuses dominicaines qui la dirigent, l'Œuvre de la Préservation, confiée aux religieuses du Nom-de-Jésus, l'Œuvre de Notre-Dame-de-Charité du Refuge, rétablie sur le plan du P. Eudes, l'Œuvre des Réhabilitées, l'institution de Notre-Dame-du-Refuge, ont aussi pour but de soustraire les jeunes filles aux entraînements du vice, de leur ouvrir un asile après la faute, de les ramener par la prière et le travail à une meilleure conduite, et de faire succéder la vie honnête au temps d'épreuve de leur vertu.

Les institutions de patronage et de préservation des apprentis ont leur complément dans l'Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers, née d'une même pensée qui réunit, au lendemain des désastres de 1870, deux hommes dont la vie était déjà vouée au service de la classe ouvrière, MM. Maignen et Paul Vrignault, avec deux jeunes officiers, Albert et Robert de Mun, auxquels les méditations de la captivité avaient inspiré le dessein d'une noble revanche par le relèvement moral du peuple. L'idée de l'œuvre, c'est le dévouement des classes dirigeantes à la classe ouvrière ; son but, c'est d'amener les chefs d'usine et d'atelier, les propriétaires et les fermiers à être vraiment les patrons, c'est-à-dire les protecteurs, les modèles, les pères de leurs ouvriers, à reconstituer avec eux des groupes sociaux pour faire revivre, dans la communauté des devoirs et des intérêts, les traditions de travail, d'honneur et de vertu qui étaient la force de l'ancienne

France. Unis par les liens de la fraternité chrétienne, les membres des Cercles ont pour patron Jésus ouvrier, pour bannière la croix. Un comité général, préposé à la direction de l'Œuvre, la propage et l'entretient. Chaque Cercle a son local particulier, son aumônier et



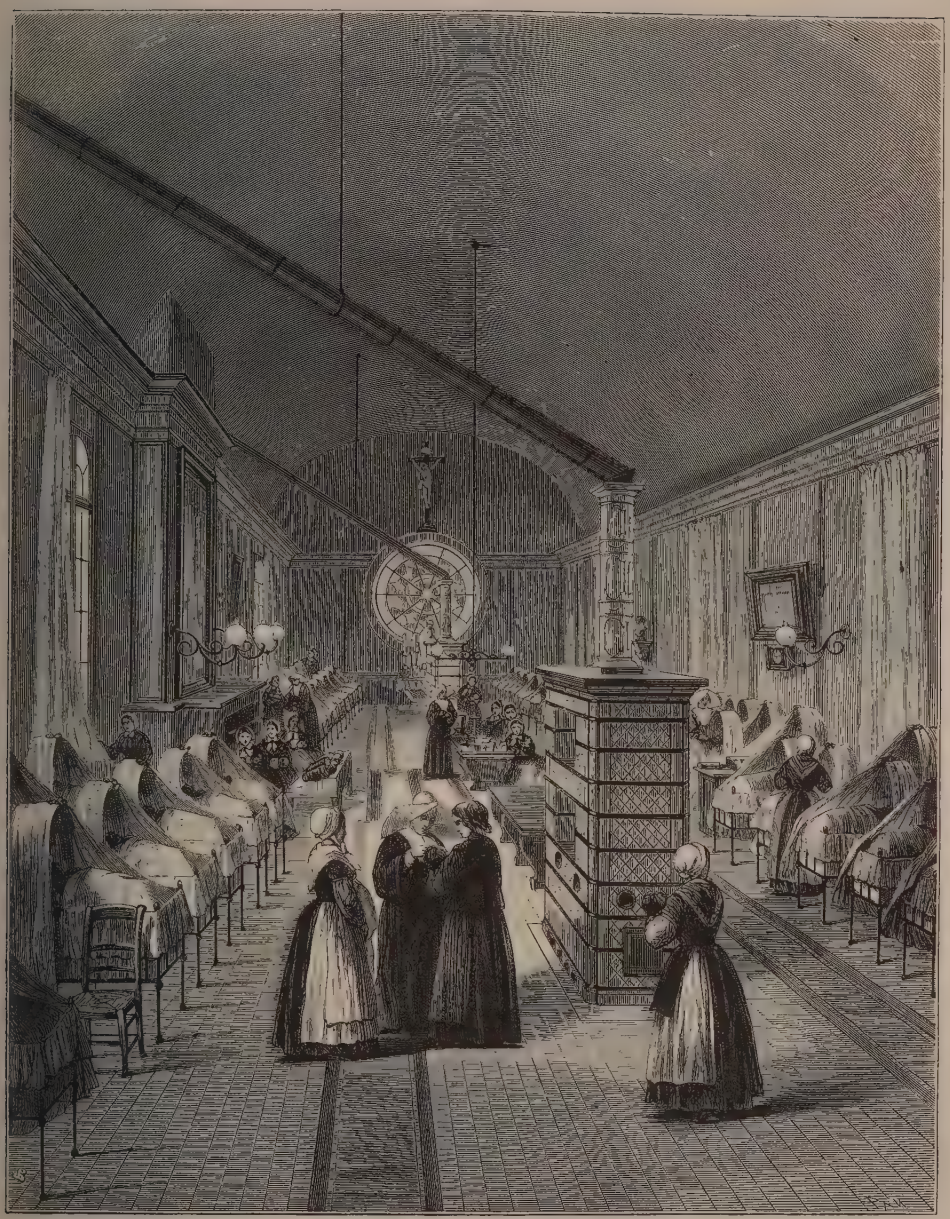
PATRONAGE POUR LES JEUNES APPRENTIS

Le premier fondé à Paris par les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul. Cette œuvre est la continuation de celle que saint Vincent rattachait aux Confréries de la Charité et pour laquelle il avait rédigé de sa main un règlement. — « Le patronage librement offert par les classes supérieures, et librement accepté par les classes inférieures ; l'association constituée par le libre concours de tous ceux que rapprochent dans la vie les mêmes travaux et les mêmes peines, et organisée par leur libre volonté ; voilà le patronage et l'association tels que la charité les produit et tels que la liberté des sociétés chrétiennes les réclame. » (Ch. Périn : *De la richesse dans les sociétés chrétiennes.*)

souvent sa chapelle. L'ouvrier participe au gouvernement intérieur du Cercle et veille à ses intérêts. Dans les réunions du dimanche il trouve, avec les secours de la religion, les avantages de l'amitié et d'honnêtes distractions ; muni de son livret-diplôme, il peut parcourir la France et partout il trouve un accueil fraternel, des bienfaiteurs, des camarades. Cette œuvre a grandi depuis 1871, et plus de trois

cent cinquante villes et bourgs possèdent aujourd'hui leur Cercle catholique d'ouvriers. Le mouvement de réforme ouvrière s'est étendu; dans l'institution des Cercles se montrent les éléments d'une meilleure organisation du travail. Avec M. Albert de Mun, leur éloquent propagateur, et M. Harmel, l'apôtre de l'usine, on entrevoit, au milieu des débordements de l'industrialisme, le moyen de régulariser les excès d'activité, les appétits exagérés d'enrichissement, de ramener la production à ses lois naturelles, de rétablir l'équilibre entre le travail et le capital, l'union entre le patron et l'ouvrier, de convertir enfin l'industrie moderne au christianisme.

Mais il y aura toujours des pauvres, dès infirmes, des vieillards dans la société. C'est pour eux qu'est établi l'hôpital; c'est pour subvenir à leurs besoins qu'ont été créées les diverses institutions d'assistance publique, les œuvres les plus variées de secours à domicile. Il n'y avait qu'à continuer ce que saint Vincent de Paul, avec les collaborateurs de sa charité, avait commencé, qu'à imiter ce qu'il avait appris à faire. Les Confréries de la Charité, détruites pendant la Révolution, se sont reconstituées avec la Société de Saint-Vincent-de-Paul, fondée par un groupe de généreux jeunes gens dont le nom d'Ozanam résume tous les noms, et avec l'Œuvre des Pauvres malades, établie en 1840 à Paris, par M. Étienne, supérieur général de la Mission. De la Société de Saint-Vincent-de-Paul, qui a pour but de visiter les pauvres à domicile et de leur fournir des secours religieux et matériels, sont nées les œuvres des Saintes-Familles et de la Doctrine chrétienne, des Fourneaux économiques, de la Marmite des pauvres, des Caisses des loyers; les œuvres des Tutelles et de l'Avocat des pauvres, des Vestiaires, des Bibliothèques; l'Œuvre de Saint-François-Régis pour la réhabilitation des unions illicites. Aux anciennes confréries de charité se rattachent encore l'Œuvre de la Visite des malades dans les hôpitaux, rétablie après la Révolution; l'Œuvre des Pauvres malades dans les faubourgs de Paris, inspirée à M^gr^ Langénieux, alors archidiacre de Notre-Dame, par les désastres de la guerre et de la Commune; l'Œuvre des Dames de la Sainte-Famille, sous la direction des pères Oblats de Marie; l'Œuvre des Gardes-



LA CRÈCHE DE L'HOSPICE ACTUEL DES ENFANTS TROUVÉS, A PARIS

Au-dessus de la porte, on lit l'inscription suivante : « Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais le Seigneur m'a recueilli. » L'hospice, desservi par les Filles de la Charité, contient 600 lits ; les enfants y sont admis jusqu'à l'âge de douze ans. — L'hospice des enfants trouvés est une ancienne maison de l'Oratoire supprimée par la Révolution.

Malades des pauvres, dites Petites-Sœurs de l'Assomption, et celle des Sœurs de Notre-Dame pour les femmes en couches.

Dans toutes ces œuvres et dans beaucoup d'autres semblables, qu'il ne serait pas même possible d'énumérer, l'initiative privée a tout fait. C'est le dévouement des congrégations religieuses d'hommes et de femmes, le zèle des prêtres des paroisses, le concours des hommes de bien, la générosité des personnes charitables, qui les soutiennent. L'État et les villes ne subventionnent que les hôpitaux et les bureaux de bienfaisance. Mais ici encore la charité domine, et l'administration ne pourrait rien sans elle. La plupart des hôpitaux et des hospices existaient avant la Révolution et ils étaient l'œuvre du christianisme. Beaucoup ont péri par le temps ou faute de ressources; dans presque tous le service est confié aux communautés religieuses dont la vocation est de s'occuper des pauvres malades. Les progrès de l'hygiène et de la médecine ont amené les réformes reconnues nécessaires, mais que seraient les asiles des malades si la charité n'y régnait pas avant tout? L'hôpital, ce n'est pas tant l'administrateur qui fait les fonds, le médecin qui ordonne le remède, que la sœur qui soigne, assiste et console le malade. On l'a vu au moment où les idées révolutionnaires firent substituer aux religieuses des infirmières à gages.

Si les gouvernements et les municipalités, avec leurs budgets, ont beaucoup fait pour les hôpitaux, la charité, par les seules ressources des aumônes, s'est montrée aussi active, aussi ingénieuse dans l'organisation des établissements hospitaliers que dans toutes les institutions de secours et de patronage qu'elle a inspirées. Sans compter les maisons de santé des frères de Saint-Jean-de-Dieu et des dames Augustines, qui reçoivent des pensionnaires, il faut citer l'Association des Dames du Calvaire, fondée en 1842 à Lyon par madame Garnier, avec ses hospices des femmes incurables desservis par les pieuses veuves, dont le lien est l'exercice commun des œuvres de miséricorde; l'Asile de Saint-Vincent-de-Paul à la Teppe pour les épileptiques; l'Asile des infirmes à Marsonna, fondé en 1863 par les Petites-Sœurs de Jésus pour les jeunes filles idiotes; la Maison de convalescence de la Roche-Guyon, due à la libéralité de M. le comte Georges de la

R ▭ des Disciples de S.t Vincent de Paule.

à l'O.·. de Paris, le J.· du M.· l'an de la V.·. L.·. 58
(ère vulg.· le 12 Mars 1834)

SALUT, FORCE, UNION.

T.· C.· F.·

La R ▭ a la faveur de vous prévenir qu'elle ouvrira ses trav.· le Vendred.· 18
Mars à 6 heures du soir en son local, rue Neuve St Luc 45
Vous êtes invité à venir l'éclairer de vos lum.· et à partager avec elle les douceurs de l'amitié et de la bienfaisance qui règnent dans son sein.

J'ai la faveur d'être P.·. L.·. N.·. Q.·. V.·. S.·. C.·.

Votre dévoué F.·.
Vén.·

Ordre des Trav.·
Réception au 1.er g.·

Par Mandement de la R.· ▭

N.·. P.·. V.·. O.·. M.·.

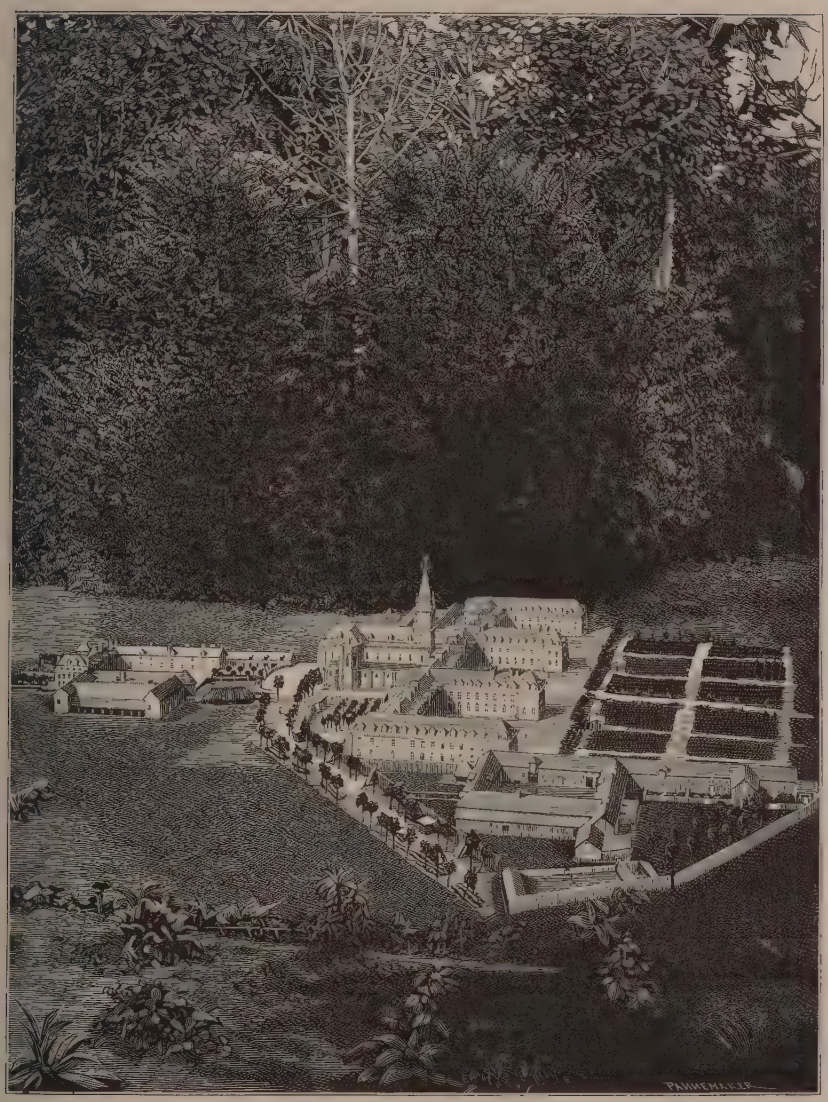
Imp. Yves & Barret

FAC-SIMILÉ D'UNE LETTRE DE CONVOCATION

Usitée dans une loge maçonnique de Paris qui avait pris saint Vincent de Paul pour patron, dix-neuvième siècle. — Le choix de saint Vincent comme patron d'une loge maçonnique était tout à la fois un hommage involontaire rendu à la charité chrétienne, un aveu de l'impuissance de la philanthropie et, par-dessus tout, un habile moyen de couvrir, sous des apparences de bienfaisance, le but réel des sociétés secrètes, c'est-à-dire la ruine des institutions religieuses, dont saint Vincent de Paul a été l'un des plus grands restaurateurs.

Rochefoucauld ; la Maison de convalescence et Orphelinat Saint-Louis à Paris, qui reçoit aussi les jeunes garçons convalescents à leur sortie des hôpitaux, les soigne jusqu'à leur guérison, les instruit et les place en apprentissage ; l'Asile du Saint-Cœur de Marie à Paris, pour les jeunes filles convalescentes ; l'Œuvre de l'Enfant-Jésus pour la convalescence et la première communion des jeunes filles pauvres ; l'Œuvre analogue des jeunes convalescentes, établie dans l'asile Sainte-Hélène à Épinay-sous-Sénart ; l'Œuvre de patronage pour les aliénés convalescents, fondée en 1841, par le docteur Falret et l'abbé Christophe, depuis évêque de Soissons, dans le but de venir en aide aux aliénés des deux sexes qui sortent des asiles du département de la Seine.

Mais la création la plus admirable de la charité en ce siècle est celle des Petites-Sœurs des Pauvres. La ville de Saint-Servan lui a servi de berceau. Un jeune vicaire de paroisse, M. l'abbé Le Pailleur, en a eu l'inspiration. Il chargea deux jeunes filles, qui n'avaient rien, de visiter, de soigner et de nourrir une vieille aveugle qu'on put bientôt recueillir (1840) dans une mansarde où demeuraient deux autres personnes de condition fort modeste qui voulurent s'associer à l'entreprise. Le nom de l'une de ces dernières, Jeanne Jugan, une ancienne servante âgée alors de quarante-huit ans, devint célèbre lorsque plus tard l'abbé Le Pailleur envoya ses filles quêter pour subvenir à la nourriture de leurs pauvres. Jeanne Jugan fut la première quêteuse des Petites-Sœurs des Pauvres, c'est le nom qu'on avait donné à ces saintes filles que la grâce de Dieu accompagne et qui nourrissent aujourd'hui des multitudes en demandant chaque jour à Notre-Seigneur de renouveler pour elles le miracle de la multiplication des pains. L'abbé Le Pailleur, qui les avait initiées à cette sublime pratique de la charité, les avait en même temps formées à la discipline religieuse. « Les maisons des Petites-Sœurs, écrivait M. Louis Veuillot à la mort de la mère Pauline, première assistante, sont répandues par le monde. La dernière est à Malte ; cinq sont à Paris, toutes déjà anciennes. Une seule a été supprimée par les Genevois ; les débris en ont été recueillis par la France. Le noviciat compte 500 postulantes. Le chiffre total des professes est de 3,000 environ.



VUE GÉNÉRALE DE LA MAISON MÈRE DES PETITES-SŒURS DES PAUVRES

A La Tour-Saint-Joseph en Saint-Pern (Ille-et-Vilaine). — Les Petites-Sœurs des Pauvres procurent un asile gratuit aux vieillards des deux sexes, et les nourrissent d'aumônes recueillies à domicile. Cette œuvre est analogue à celle que saint Vincent avait fondée dans l'hospice du Nom-de-Jésus.

Près de deux cents maisons sont réparties dans le monde. La France a fourni la plus grande partie de cette armée, qui loge aujourd'hui plus de trente mille pauvres, et ne demande nulle part un sou ni un

employé à l'État. Tous vivent comme sur le lac de Tibériade des cinq pains d'orge et des poissons bénis par Notre-Seigneur. »

Se faire pauvre pour recueillir et nourrir les pauvres, c'était une nouveauté dans l'histoire des ordres religieux, si diversement appropriés à tous les besoins de l'humanité souffrante; c'est, on peut le dire, un sublime renchérissement sur l'institution elle-même des Servantes des Pauvres, et, s'il est permis de parler ainsi de l'Église, il ne semble pas que la charité puisse rien inventer de plus beau et de plus saint.

Si tant d'œuvres admirables en tous genres que notre siècle a produites ne procèdent pas directement de saint Vincent de Paul, elles sont inspirées de son esprit, et pour la plupart elles ne font que reproduire et développer ses institutions. Plusieurs d'entre elles, comme pour lui rendre hommage de tout ce qui a été fait en ce temps, se trouvent réunies au lieu même de sa naissance. La maison établie à l'endroit qui porte aujourd'hui le nom de l'Apôtre de la charité voit groupées autour de son berceau ses principales fondations. Elle comprend un orphelinat de garçons, un orphelinat de jeunes filles, un hospice de vieillards, une école professionnelle pour les garçons, un établissement de missions et de retraites.

Dans cet épanouissement de la charité, les deux familles de Saint-Vincent-de-Paul ont pris une merveilleuse extension et continuent avec un succès croissant les œuvres de leur père. Aujourd'hui, sous le gouvernement de M. Fiat, digne successeur de M. Boré, les prêtres de la Mission, au nombre de près de deux mille, y compris les frères coadjuteurs, ont en France et en Algérie 66 établissements répartis dans les provinces d'Ile-de-France, de Picardie, de Champagne, de Touraine, de Lyon, d'Aquitaine, de Languedoc, de Provence et d'Algérie; 28 en Italie, 10 en Espagne, 5 en Portugal, 9 en Irlande, 2 en Prusse, 3 en Pologne, 5 en Autriche, 7 en Turquie et dans le Levant, 4 en Perse, 6 en Syrie, 4 en Abyssinie, 39 en Chine, 4 à Manille et aux Philippines, 13 aux États-Unis, 9 au Mexique, 25 dans l'Amérique du Sud. En France, ils sont à la tête de 21 grands séminaires et de 12 petits; ils dirigent les Filles de la Charité, donnent

PORTRAIT DU VÉNÉRABLE JEAN-GABRIEL PERBOYRE

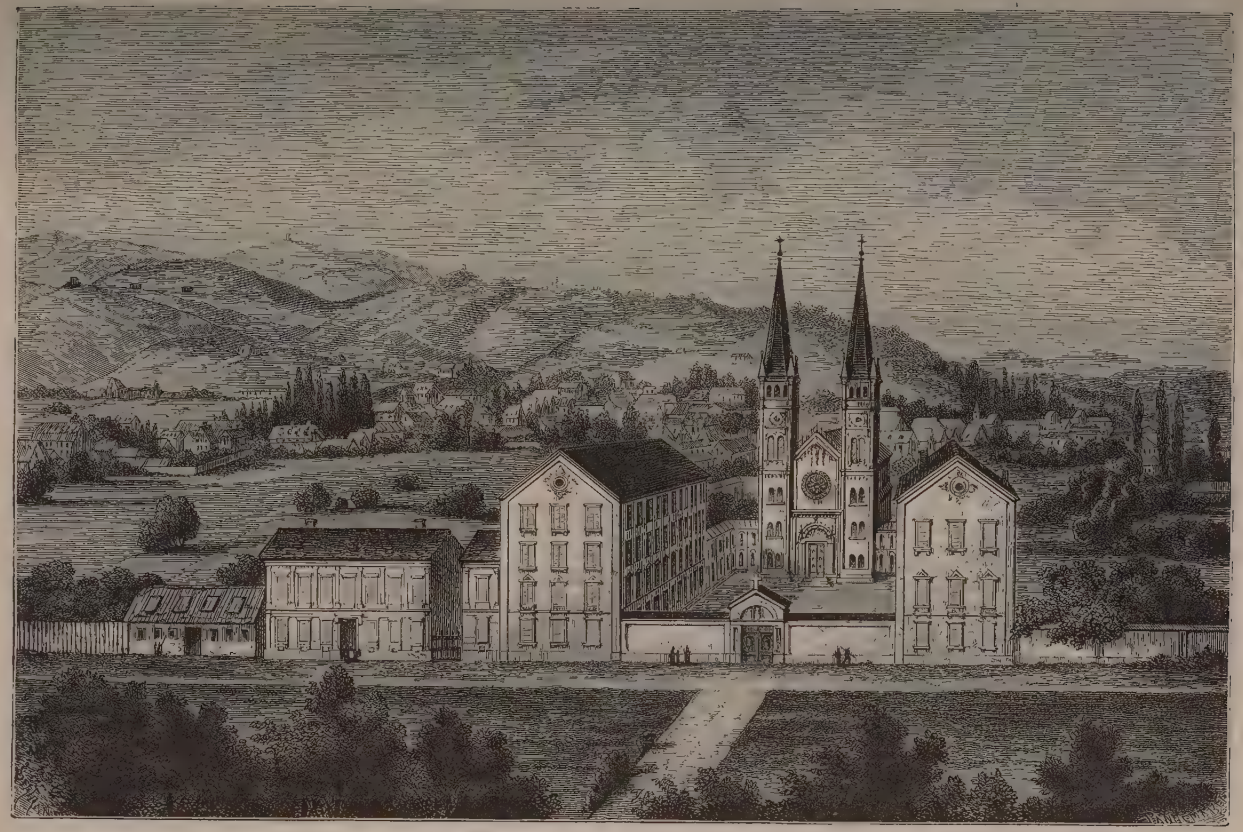
Prêtre de la Congrégation de la Mission, martyrisé en Chine pour la foi chrétienne, en 1840.

des missions dans les campagnes, président les retraites, comme avant la Révolution. Leurs emplois sont les mêmes à l'étranger; mais surtout ils y vaquent aux missions. La Chine est leur plus glorieux champ de conquêtes; là principalement, leur zèle pour la propagation de l'Évangile, leur courage dans les persécutions, leur héroïsme

PORTRAIT DE MADAME ÉLISABETH SETON

Sous le costume primitif des Sœurs de charité en Amérique. — Madame Seton fonda, en 1810, à Baltimore, l'institut des religieuses de Saint-Joseph qui, en 1840, embrassèrent, au nombre de quatre cents, les règles des Filles de la Charité. (Voir page 410.)

dans le martyre, proclament aux yeux du monde qu'ils sont de la race des premiers apôtres du christianisme et des premiers missionnaires, envoyés par saint Vincent de Paul aux infidèles. Ils sont, avec leurs frères des autres congrégations religieuses ou compagnies de prêtres, les instruments de cette œuvre admirable de la Propagation de la foi, fondée à Lyon en 1822 par une humble servante, à l'aide



MAISON CENTRALE DES FILLES DE LA CHARITÉ A GRATZ (AUTRICHE-HONGRIE)

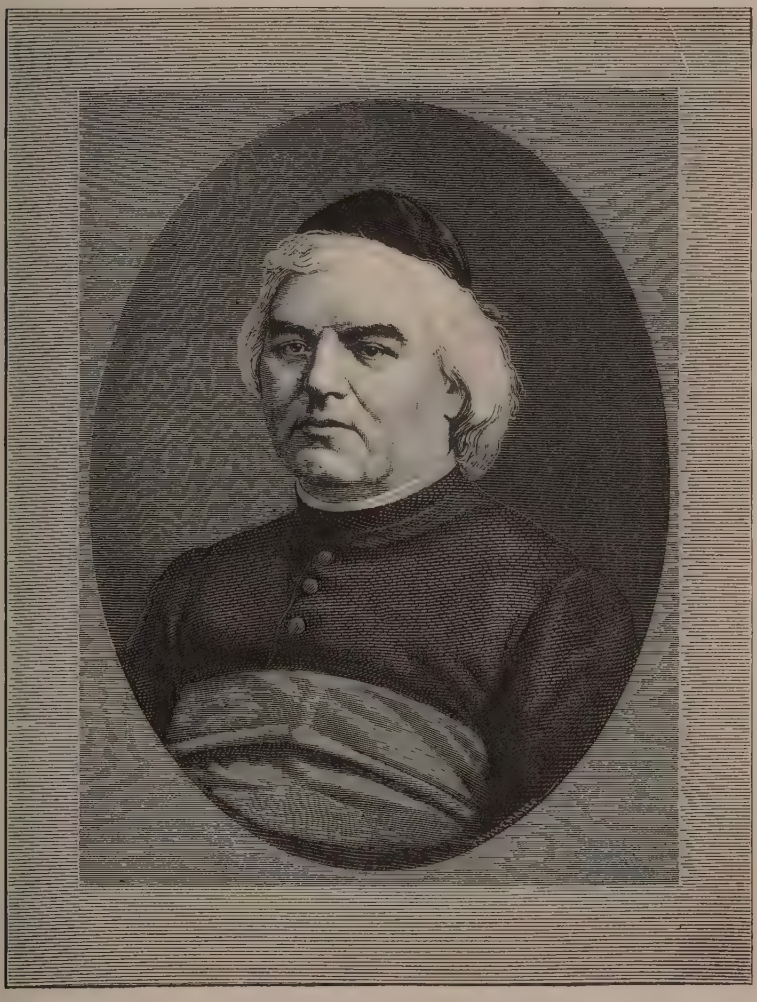
Madame de Brandis, supérieure et fondatrice de cette maison, y avait d'abord établi une communauté de religieuses hospitalières. En 1851, elle vint à Paris, passa deux années dans la maison mère des Filles de la Charité, puis retourna à Gratz et revêtit, avec toutes ses sœurs, le costume des Filles de la Charité, dont elle adopta en même temps les règles. Quatre ans après, trois cents sœurs étaient déjà sorties de cette maison pour se répandre dans les différentes parties de l'Empire.

de quelques cotisations d'un sou par semaine, et qui possède aujourd'hui, avec la même aumône multipliée par les fidèles du monde entier, un budget annuel de six millions. Ils comptent deux martyrs, MM. Clet et Perboyre, morts pour la foi en Chine, le premier en 1820, le second pendant la terrible persécution de 1840; tous deux admis aux honneurs de l'Église, et déclarés vénérables.

Le prodigieux accroissement de la pieuse milice des Filles de Saint-Vincent-de-Paul est le trait marquant de l'histoire de la charité dans ce siècle. La Révolution les avait supprimées et elles sont aujourd'hui plus de vingt mille répandues dans le monde. A peine rétablies, elles pullulent généreusement. On les voit reprendre bientôt en France tous les postes de dévouement d'où on les avait chassés; elles pénètrent en Belgique et en Suisse; elles occupent promptement toutes les provinces d'Italie; elles franchissent les Pyrénées et se répandent en Espagne et en Portugal; elles traversent le détroit et abordent en Angleterre pour passer en Irlande; elles vont de nouveau consoler la Pologne et adoucir ses épreuves; les voici enfin qui traversent les frontières de la Prusse et gagnent l'Autriche. L'Europe n'offrant plus à leur zèle un champ assez vaste, on les voit apparaître en Turquie, en Grèce, en Égypte et en Perse; les distances ne sont plus rien pour elles : la Chine, l'île Bourbon, l'Abyssinie, les accueillent avec empressement; elles s'établissent dans l'Amérique du Nord et du Sud; un jour leur suffit pour conquérir les États-Unis : jour heureux, où plus de quatre cents religieuses de Saint-Joseph passent dans leurs rangs et acceptent leurs constitutions. Cette belle colonie doit son origine à Élisabeth Seton et aux exilés français, en particulier aux prêtres de Saint-Sulpice.

C'est surtout au vénérable M. Étienne, l'un des plus éminents supérieurs généraux de la Mission, que la compagnie des Filles de la Charité doit sa propagation et ses établissements à l'étranger. Ce digne successeur des Alméras et des Cayla écrivait à ses filles, le 8 septembre 1843 : « Les bornes de l'Europe ne suffisent plus pour contenir les efforts de votre charité; tout à coup l'esprit apostolique a éclaté au sein de votre Compagnie; la charité a dilaté les cœurs :

traverser les mers, aller habiter des plages lointaines, s'exposer à tous les dangers, à toutes les persécutions et à tous les sacrifices, tout cela



PORTRAIT DE M. ÉTIENNE

Supérieur général de la Mission pendant trente et un ans, mort le 12 mars 1874.
M. Étienne a été le principal restaurateur des œuvres de saint Vincent de Paul au dix-neuvième siècle.

a paru un bonheur et une jouissance. » En effet, les Sœurs de charité sont allées partout, ont embrassé tous les travaux, déployé tous les

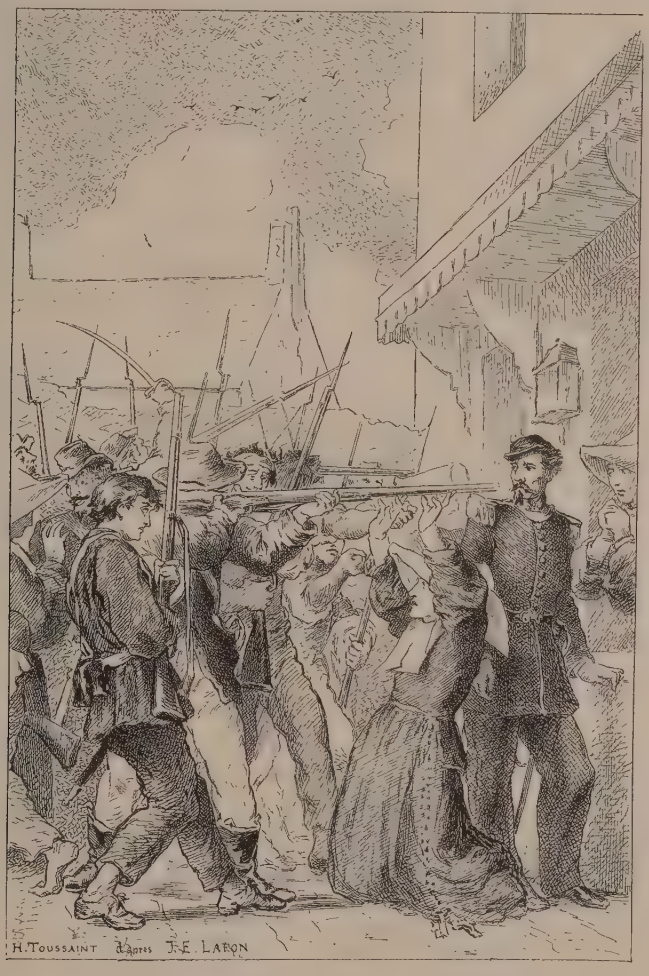
héroïsmes, supporté toutes les persécutions. Elles desservent aujourd'hui une grande partie des salles d'asile, des orphelinats, des ouvroirs, des écoles de filles, des hôpitaux et des hospices. Non contentes de se vouer à l'éducation de la jeunesse, au service des pauvres, au soin des malades, et toujours insatiables de dévouement, elles suivent les missionnaires dans les contrées les plus lointaines, les plus barbares; elles attendent les soldats sur tous les champs de bataille. Comme elles sont journellement à la peine et au sacrifice dans les écoles, au chevet des malades, dans les hôpitaux, on les a vues aussi, à l'occasion, montrer un dévouement au-dessus des forces de leur sexe dans les guerres dont la France, la Russie, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, la Turquie, la Chine, le Mexique, les États-Unis ont été le théâtre depuis le commencement de ce siècle.

Au combat de Brienne, en 1814, une batterie de canons couvrait l'hôpital de fer et de feu; tout le monde s'était enfui, excepté les trois sœurs qui gardaient les blessés. On les presse de s'en aller aussi : « Non, répond la supérieure, je suis à mon poste et j'y mourrai. Dieu me demanderait un jour ce que je faisais au moment de la bataille de Brienne. » Cependant elle veut faire partir ses compagnes, plus jeunes; celles-ci persistent à partager son dévouement. Un boulet les emporte toutes les trois.

Près des barricades, en 1848, la sœur Rosalie, d'immortelle mémoire, sauvait, au péril de sa vie, un brave officier. Les émeutiers allaient le fusiller dans la maison des Filles de la Charité de la rue de l'Épée-de-Bois; la sœur se jette à genoux entre eux et lui, écarte les baïonnettes et offre à ces forcenés une poitrine de femme à percer. Tant de courage les désarme. Mais qui eût osé toucher à la sœur Rosalie? Les révolutionnaires les plus farouches lui obéissaient comme les petits enfants d'une salle d'asile; son nom était proclamé dans toutes les mansardes de l'ouvrier, et quand elle mourut l'admiration publique lui fit des funérailles de reine. Sur sa tombe on grava ces mots : « A sœur Rosalie, ses amis reconnaissants, les riches et les pauvres. »

Chez la sœur de charité c'est le même héroïsme dans les persécu-

tions et les épidémies. En face de la mort elle dira aux bourreaux, comme cette admirable supérieure de la maison de Thien-Tsen,



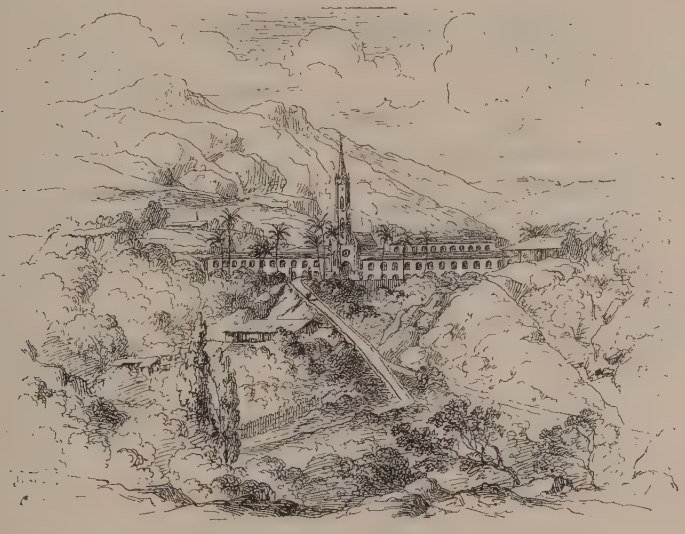
DÉVOUEMENT DE LA SŒUR ROSALIE

Pendant les journées révolutionnaires de 1848. D'après le dessin de M. Émile Lafon. — « Les insurgés avancent toujours, réclamant leur proie... le coup va partir, lorsque la sœur Rosalie se jetant elle-même à genoux : « Voilà cinquante ans, s'écrie-t-elle, que je vous ai consacré ma vie; pour tout le bien que j'ai fait à vous, à vos femmes, à vos enfants, je vous demande la vie de cet homme! » Le prisonnier fut sauvé.

massacrée en 1870 avec dix de ses compagnes : « Me voici, tuez-moi, mais épargnez mes enfants. » Dans les jours néfastes de la Commune

Imp Lemercier et Cie Paris

nous rappeler le passé. Une palme pure, et digne de figurer dans le deuil de la patrie, est abandonnée sur un tombeau. Ramassez-la, elle est belle, chrétienne et française; rien n'est plus complètement un signe d'autrefois. En moins de quatre mois, du 27 février au 30 mai (1878), quatorze Sœurs de la Charité sont mortes en soignant les malades dans les hôpitaux pestilentiels de Constantinople. Les Annales de la Congrégation de la Mission publient les noms de ces martyres avec



LE GRAND SÉMINAIRE DE CARAÇA (BRÉSIL)

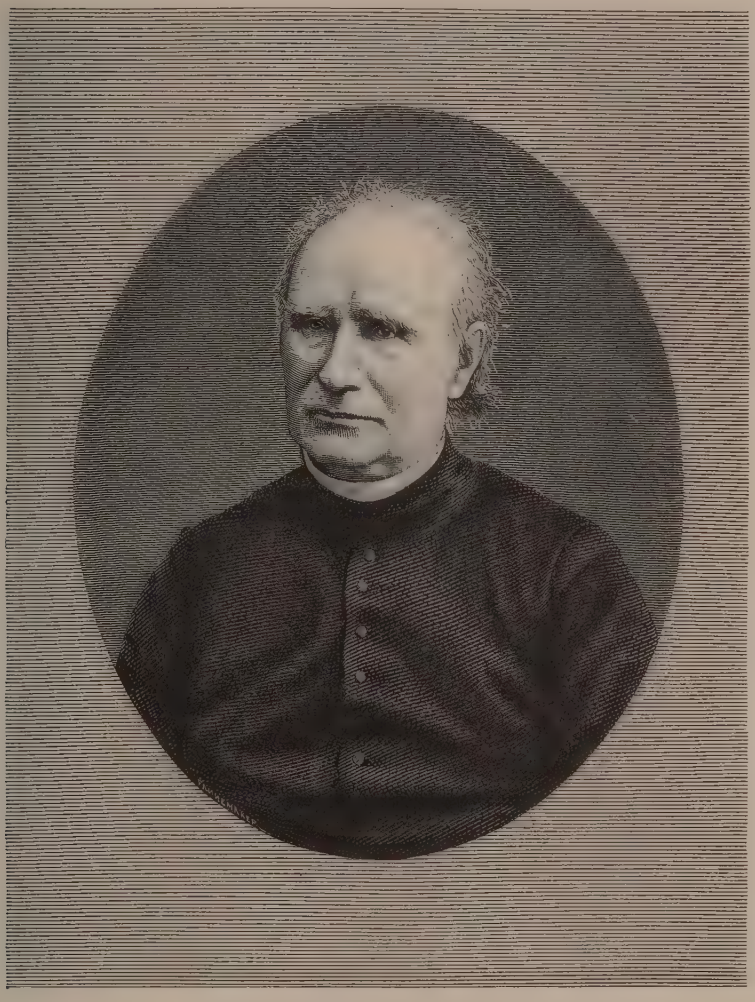
Dirigé par les Lazaristes, qui ont au Brésil douze établissements : missions, hôpitaux, séminaires, collèges, écoles.

leurs états de service. Grâces soient rendues à Dieu, nous remercions la France! La diplomatie voulait l'oublier dans cette dernière page de l'interrègne du Bas-Empire grec, mais les Sœurs de charité l'ont écrite en caractères ineffaçables, et elle y reparaît digne de son grand nom. Vaincue et mourante, elle est au chevet des mourants. Elle a sa noble part, dont Dieu et l'histoire se souviendront. Ce martyrologe est peut-être tout ce qui restera de l'histoire de France en Orient. Ces sœurs meurent victimes de la charité, fidèles à l'honneur du Christ et à l'honneur de leur pays. Elles auront tenu jusqu'à la fin, jusqu'à la

mort. On les ensevelira près de leur église, sur leur champ de bataille, tenant dans leurs mains saintes et innocentes le signe sacré de la croisade, où elles ont succombé les dernières. Les yeux français, troublés de tant d'humiliations amères, les verront encore dans l'avenir et seront consolés. »

Rien ne dit mieux les services et les bienfaits des Filles de Saint-Vincent-de-Paul que la statistique de leurs établissements dans le monde entier. En 1857, elles en comptaient déjà près d'un millier; vingt ans après, elles en avaient plus du double. Au 3 novembre 1878, le nombre des établissements de toute sorte des Sœurs de charité, séminaires, orphelinats, maisons de charité, hôpitaux, hospices, infirmeries, salles d'asile, écoles, ouvroirs, refuges, s'élevait pour la France à 884; pour la Belgique, à 35; pour l'Italie, à 303; pour l'Espagne, à 206; pour l'Autriche, à 62; pour la Prusse, à 9; pour la Pologne, à 66; pour l'Angleterre, l'Irlande et l'Écosse, à 21; pour le Portugal, à 10; pour la Suisse, à 6, après la persécution qui en avait détruit autant. A la même date, les Filles de la Charité possédaient 31 maisons à Constantinople, dans le Levant et en Syrie; 100 aux États-Unis, 1 au Canada, 24 au Brésil, 18 au Chili, 18 au Pérou, 11 dans la Confédération Argentine, 7 aux îles Philippines, 3 dans les Grandes Antilles, 1 dans les Antilles espagnoles, 6 à Cuba, 10 au Guatemala, 1 en Californie, 8 dans la république de l'Équateur, 1 dans l'Uruguay, 2 à la Nouvelle-Grenade, 2 à Bourbon, 1 en Abyssinie, 1 en Perse, 9 en Chine; au Mexique elles en avaient 49 avant la proscription de 1875.

C'est de la France qu'est venue l'impulsion qui a porté les Sœurs de charité jusqu'aux extrémités du monde, c'est en France surtout que les admirables filles de saint Vincent de Paul se sont multipliées comme un produit de ce généreux sol où germent toutes les bonnes et grandes choses. Elles y sont dans leur patrie de naissance, à l'ombre du tombeau de leur vénérable père, dont les œuvres sont leurs œuvres et la gloire leur gloire; elles portent son nom et représentent sa douce et sainte figure. La cornette blanche, répandue dans le monde entier, est devenue l'emblème de la Charité; elle est aussi



PORTRAIT DE M. EUGÈNE BORÉ

Quinzième supérieur général de la Mission, mort le 3 mai 1878. D'abord disciple de Lamennais, qu'il ne suivit pas dans ses égarements, puis professeur suppléant au collège de France, M. Boré fut l'un des plus savants orientalistes de son temps. Dès 1841, il avait été nommé membre de la Légion d'honneur sur la proposition de M. Guizot. Encore laïque, il établissait en Orient des écoles où il enseignait lui-même, et par le prestige de sa science et de sa vertu, il couvrait d'une protection efficace les œuvres catholiques du Levant.

le glorieux étendard sous lequel saint Vincent de Paul est aujourd'hui connu et aimé de tous les hommes. N'eût-il institué que la Sœur de charité, Vincent de Paul mériterait l'éternelle reconnaissance du

monde, car il a plus fait par là pour le bien de l'humanité que tous les législateurs, tous les philosophes, tous les orateurs et tous les poètes qui prétendent améliorer le sort de leurs semblables avec des lois et des phrases. L'un a agi et les autres ne font que parler; ceux-ci représentent la politique, celui-là la charité, et il l'emporte autant sur les premiers que l'Évangile l'emporte sur la Déclaration des droits de l'homme.

P. B. ET L. B.

PORTRAIT DE FRANÇOISE DE PAUL

Morte à Pouy, en 1866, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Ses traits rappellent ceux de saint Vincent. — Françoise de Paul était l'aînée des enfants de François de Paul, qui n'eut que des filles, et qui descendait en ligne directe d'un frère du saint.

On a fait un volume de la seule liste des institutions religieuses et charitables établies à Paris; il faudrait le doubler pour le reste de la France, et aucune énumération ne saurait donner une idée complète des œuvres de la charité dans le monde chrétien. « La nomenclature d'un si grand nombre d'institutions, nées presque toutes de l'influence du christianisme et sous l'inspiration de l'Évangile, n'est-elle pas, dirons-nous aussi avec l'auteur de cette statistique, le plus éclatant témoignage en faveur des croyances et des doctrines aujourd'hui si calomniées et si combattues, et une réponse victorieuse à ceux qui seraient tentés de désespérer de notre temps et de notre pays? » En moins d'un siècle, l'Église a refait tout ce que la Révolution avait détruit. Celle-ci cependant n'a point cessé de la combattre; mais plus elle est maîtresse, plus elle se montre impuissante à procurer le bien des hommes, le soulagement des misères, le maintien de la paix. Malgré ses promesses et ses efforts elle n'a rien fondé de bon ni d'utile, elle n'a su créer ni un établissement de bienfaisance, ni une corporation d'hommes dévoués à leurs semblables, ni même une vertu de philanthropie. C'est que la charité n'est pas une institution légale, et que rien ne peut la remplacer. Avec ses deux cents millions employés chaque année à l'assistance publique, avec ses maisons de travail pour les indigents, la riche Angleterre est rongée, depuis Élisabeth, par la plaie du paupérisme; au milieu de ses victoires l'Allemagne protestante tremble devant le socialisme, et la Russie schismatique voit son formidable empire menacé par le nihilisme. Si la France, exploitée depuis un siècle par les doctrines les plus insensées, et ballottée sans cesse par les révolutions, sort victorieuse de tant d'épreuves, c'est à la charité qu'elle le devra. Qui pourrait méconnaître l'influence politique et sociale des orphelinats, des patronages, des maisons de correction, des pénitenciers, des refuges et des innombrables œuvres d'assistance pour les pauvres? En

France plus qu'en aucun autre pays, la charité recueille, élève, secourt et console une multitude de malheureux qui sans elle deviendraient, sous les mauvais conseils de la faim, des criminels ou des révolutionnaires. Elle est la vraie solution des questions sociales qui se posent d'une manière si redoutable en face des sociétés modernes, parce qu'elle seule peut faire régner dans le monde la paix avec la justice. Dans la théorie chrétienne de la richesse, Dieu seul est le vrai propriétaire, les riches ne sont que les usufruitiers, et cette doctrine a son application dans l'exercice de la charité, qui conduit à la fois au soulagement de toutes les misères et à l'organisation équitable du travail. Telle est la charité prêchée et pratiquée dans l'Église. Cette charité des saints, qui est la forme la plus sensible de l'action civilisatrice de l'Église, l'expression la plus parfaite des vertus chrétiennes, transformerait le monde si elle était mieux imitée. Saint Vincent de Paul en a été un des plus parfaits modèles, un des plus féconds instruments. Ses œuvres soutiennent aujourd'hui une société ébranlée jusqu'aux fondements par le souffle des mauvaises doctrines et des passions politiques ; son esprit merveilleusement ranimé en ce siècle ne périra pas, et il ne cessera d'engendrer des dévouements et des œuvres qui feront plus pour le maintien de l'ordre et de la paix que toutes les lois de police et toutes les sentences des tribunaux. La charité n'a besoin que de la liberté pour produire ses fruits. Avec elle, l'Évangile, manifesté dans toute sa force et toute sa beauté, continuera de régir le monde, et l'Église de Jésus-Christ, à travers toutes les épreuves du temps et malgré toutes les oppositions des hommes, vaincra la Révolution comme elle a vaincu l'idolâtrie.

ARTHUR LOTH.

LA SOCIÉTÉ

DE

SAINT-VINCENT-DE-PAUL

SES ORIGINES, SON BUT, SON HISTOIRE

L'EXEMPLE de tous les grands saints, fondateurs d'Ordres, saint Vincent de Paul avait songé aux gens du monde qui ne pouvaient entrer dans la vie religieuse, et qui avaient besoin cependant de se sanctifier par des exercices de miséricorde et de piété. S'il ne fonda pas, comme saint Dominique et saint François d'Assise, des tiers-ordres pour les hommes et pour les femmes, il ne négligea aucune classe de la société dans l'apostolat qu'il voulait exercer. Les souvenirs populaires se sont plus volontiers attachés aux Sociétés de Dames qu'il créa, à ses Confréries de charité spécialement; mais il s'était gardé d'oublier la sanctification des hommes, et M. de Renty fut l'un des agents les plus actifs des congrégations d'hommes du monde organisées par lui. Ce grand saint, en effet, doué d'un esprit si pratique de prudence et de précision, savait que si la femme chrétienne est le centre, le cœur de la famille, l'homme en est le chef et la force; que, par conséquent, entretenir la

piété des femmes est excellent, mais que pour obtenir des résultats solides et durables il faut également pousser les hommes dans les voies de la vertu, de la vie chrétienne; sinon, la foi des populations s'affaiblit et, à la longue, menace ruine.

Mais ce côté des œuvres de notre saint avait été négligé depuis longtemps. Il y avait sans doute des confréries de pénitents, des membres de congrégations pieuses, des bureaux officiels et très sérieux de charité; mais, en France, du moins, l'énergie avait semblé manquer dans un grand nombre de ces institutions, et le respect humain, les habitudes mondaines, les idées frivoles avaient, surtout depuis la révolution de 1789, repris sur la foule des hommes une influence délétère.

C'est pour lutter contre ce mal que, près de deux cents ans après la mort de saint Vincent de Paul, se constitua la Société d'hommes, vivant dans le monde, qui se glorifia de prendre son nom, et qui résolut de suivre les maximes tracées par l'apôtre de la charité moderne à tous ceux qui veulent servir les pauvres. Il y avait si longtemps que ce rôle était abandonné aux femmes, que beaucoup de bons esprits virent une nouveauté dans l'Église, parfois même un péril, dans ce qui n'était que le retour à des pratiques constantes parmi les fidèles depuis la fondation du christianisme, et que la mise en action d'une des vertus les plus recommandées par l'Évangile.

Quelques hommes se levèrent donc en 1833, à Paris, pour reprendre dans l'exercice pratique de la charité la place que leurs devanciers n'auraient jamais dû abandonner, pour s'exciter surtout à cette vie générale et vraiment catholique, qui s'inspire de tous les grands intérêts de l'Église, qui s'associe à ses douleurs, à ses luttes, à ses triomphes, et qui, au lieu de se circonscrire dans l'étroit horizon d'une paroisse, ou même d'un pays, étend ses affections et son amour aux préoccupations universelles et de tous les temps de l'Épouse immortelle du Christ.

Ils étaient huit au début, sans fortune, sans nom; sept étaient étudiants; un seul était plus avancé dans la vie, sans avoir dépassé encore l'âge de la virilité. Ils n'avaient pas de but ni de plan arrêté. Inquiets, pour leur propre salut, des attaques dont leur foi était l'objet dans un monde railleur et hostile, ils voulaient se serrer les uns contre

PORTRAIT DE M. DE RENTY

D'après une gravure du temps. — Le baron de Renty, l'un des auxiliaires de saint Vincent, avait été placé par lui à la tête d'une société de laïques vouée au soulagement des émigrés lorrains ruinés par la guerre. Les membres des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul reconnaissent en M. de Renty et ses charitables associés, leurs prédécesseurs et leurs modèles. — Autour du cadre sont figurées la Foi, l'Espérance et la Charité.

les autres pour se soutenir contre les tentations de la jeunesse, en particulier contre la plus redoutable à cette époque, c'est-à-dire la tentation du doute, et ils se mirent à l'œuvre, au jour le jour.

Une première fois, l'un d'entre eux proposa qu'on allât voir les pauvres du quartier, pensant que cette bonne œuvre serait plus efficace pour la défense de leur foi que les luttes de la parole, auxquelles on s'était livré jusque-là dans une réunion où toutes les idées étaient représentées; sur cette proposition, on alla trouver la vénérable Sœur Rosalie, qui accueillit ces auxiliaires encore inexpérimentés, et dirigea leurs premiers pas en leur indiquant d'indigentes mais honorables familles. La visite des pauvres à domicile était fondée dans la Société de Saint-Vincent-de-Paul.

Une seconde fois, un autre membre demanda de commencer les séances par la prière; un autre encore, qu'on se mît sous l'invocation de saint Vincent de Paul. L'esprit chrétien prenait possession de l'œuvre naissante : aussi, bientôt elle prospéra, on peut le dire, même malgré elle. On avait décidé, au début, qu'on ne dépasserait pas le nombre des huit fondateurs; mais le désir de l'apostolat de la jeunesse fut ici plus fort que les règlements. La porte de ce petit cénacle fut une première fois entr'ouverte, et elle ne se referma plus, car avant deux années on était une centaine. On se réunissait alors dans l'ancienne maison des Bonnes-Études, au centre du quartier latin; mais, quelque hospitalière que fût cette maison, on comprit qu'elle ne suffisait pas à contenir les bons jeunes gens qui désiraient s'adjoindre à la *petite réunion* de charité, comme on l'appelait en ce temps-là, et malgré de vifs regrets, de véritables déchirements, on se sépara en deux Conférences[1], puis en quatre, à la fin de l'année 1835.

Heureuse séparation! dirons-nous. Car si on eût persisté à demeurer réunis, les quartiers isolés eussent toujours ignoré la Société de Saint-Vincent-de-Paul; on n'eût pas songé surtout à la propager dans les provinces, dans les pays étrangers, comme peu à peu en est venue la pensée; et par suite, on eût privé les catholiques de ce précieux moyen de salut qui consiste à se voir régulièrement pour s'entretenir

1. L'origine du nom de Conférences donné aux groupes locaux de la Société de Saint-Vincent-de-Paul ne doit pas faire croire que cette œuvre a pour but la discussion : c'est le souvenir du lieu d'où l'œuvre est sortie, c'est-à-dire d'une conférence littéraire qui se tenait alors et à laquelle prenaient part nos fondateurs.

des nécessités de la charité, des intérêts de la foi, et des vertus les plus essentielles à la vie chrétienne.

Ce n'est pas ici le lieu de décrire en détail les progrès vraiment providentiels des Conférences. Ceux qui désireraient les connaître peuvent les étudier dans le *Manuel* ou dans le *Bulletin* de la Société

PORTRAIT DE M. FRÉDÉRIC OZANAM
L'un des membres de la première Conférence de Saint-Vincent-de-Paul.

de Saint-Vincent-de-Paul. Il suffira de grouper les traits principaux de ce développement qui venait de lui-même, que l'on ne cherchait pas d'après un plan quelconque, mais qui ne se produisait pas moins, comme dans ces fondations des siècles de foi que nous font admirer les historiens de l'Église.

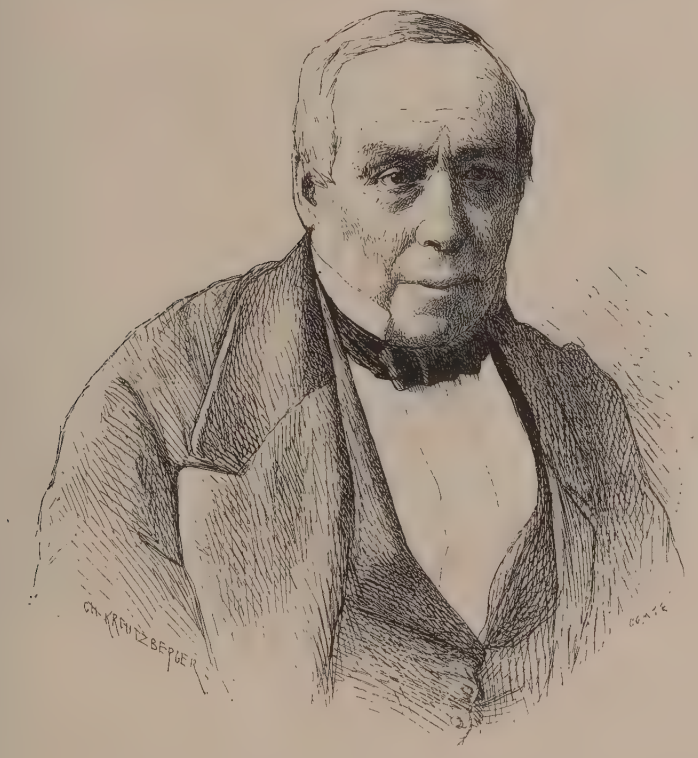
Ainsi, la Société de Saint-Vincent-de-Paul s'était constituée avec

quelques étudiants. Ces derniers, une fois leurs grades conquis, furent obligés de retourner dans leurs villes natales, à Lyon, à Montpellier, à Toulouse, à Nantes, à Dijon, etc., etc. Mais c'était pour eux un vrai serrement de cœur de renoncer à leurs Conférences hebdomadaires, et de ne plus trouver des amis avec lesquels ils pouvaient parler des pauvres et de l'Église. Pour satisfaire ce besoin, devenu en eux comme une seconde nature, ils implantèrent leur œuvre là où la divine Providence fixait leur carrière. Ils se firent propagateurs : ils parlèrent à leurs amis du bien que les réunions charitables de Paris avaient fait à leurs âmes; ils leur montrèrent que s'ils ne se soutenaient les uns les autres dans les combats de la vérité ils seraient bientôt envahis par l'erreur, et, petit à petit, ils fondèrent dans la ville qu'ils devaient habiter ces Conférences qui avaient été à Paris le charme et la préservation de leur jeunesse.

C'est ainsi, de proche en proche, de ville en ville, d'ami à ami, de camarade chrétien à camarade désireux de l'être, que la Société de Saint-Vincent embrassa bientôt toute la France. Mais cette extension ne pouvait être durable, ne pouvait surtout prendre de sérieuse proportion, qu'autant que l'institution elle-même serait bénie par l'Église et ses premiers pasteurs. Quels catholiques, en effet, voudraient donner leur temps, leurs forces, leur dévouement, à des œuvres qu'ils ne verraient point approuvées, encouragées, bénies par leurs pères spirituels, c'est-à-dire par les prêtres des paroisses, par NN. SS. les Évêques dans les diocèses, et par le Souverain Pontife assis sur le siège infaillible de Pierre? Qui parmi eux aurait la témérité d'entreprendre le bien sans les lumières autorisées des guides des consciences, ou ne jugerait pas insensé de marcher, non seulement malgré eux, mais même sans leur assentiment formel? Agir autrement serait aller contre toutes les règles; ce serait l'introduction sacrilège dans l'Église du principe protestant de l'indépendance et de la révolte.

La Société de Saint-Vincent-de-Paul n'eut garde de manquer à ce qu'elle devait ici aux traditions les plus positives de la religion. Bénie à son début, et après quelques années de vie, par M. Faudet, curé de la paroisse de Saint-Étienne-du-Mont, où se trouvait la maison des

Bonnes-Études, elle le fut ensuite, lorsqu'elle se développa, par Mgr de Quélen, qui occupait alors avec tant d'éclat le siège de Paris, et successivement par les Évêques des diocèses où elle s'établissait de proche en proche. En 1845, enfin, après de longues explications fournies à Rome par l'un de ses membres les plus dévoués, elle reçut une faveur



PORTRAIT DE M. BAILLY
L'un des membres de la première Conférence de Saint-Vincent-de-Paul.

plus haute, et qu'au début on n'eût osé espérer. Deux brefs, accordés le 10 janvier et le 12 août de cette année par Grégoire XVI, de vénérable mémoire, lui concédèrent de nombreuses et très riches indulgences. Suivant pas à pas, pour ainsi dire, le règlement de la Société, rappelant les bases de sa constitution, énumérant ses principales œuvres, ces brefs devinrent pour le clergé tout entier et pour tous les fidèles

la preuve convaincante que la plus haute autorité dans l'Église acceptait, approuvait, encourageait même la tentative essayée à Paris, il y avait douze ans à peine, et qui avait pris si vite un tel développement. Depuis lors, en effet, la Société de Saint-Vincent-de-Paul ne fut plus simplement une œuvre française et, comme le croyaient certains esprits, uniquement fondée en vue des besoins religieux de la France; elle devint une œuvre éminemment catholique, et à laquelle toutes les nations étaient conviées à s'associer.

La Belgique, la Hollande, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Irlande, l'Écosse, les deux Amériques, la Suisse, l'Espagne comptèrent donc bientôt des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, aussi bien que l'Italie, où il s'en était organisé sous les yeux mêmes du Saint-Père. Mais lorsque, le 5 janvier 1855, Pie IX, de douce et sainte mémoire, daigna réunir dans l'une des salles du Vatican les membres des diverses conférences venus à Rome pour assister aux fêtes de la déclaration du dogme de l'Immaculée-Conception, lorsqu'il poussa la condescendance jusqu'à entendre dans cette assemblée solennelle la lecture du rapport présenté par le président général de la Société, et y répondre par la plus paternelle et la plus touchante des allocutions, le mouvement d'expansion ne connut plus de bornes. Des pays qui, comme l'Autriche, étaient jusque-là fermés à l'œuvre, l'appelèrent dans leur sein, et bientôt le caractère d'universalité de la Société de Saint-Vincent-de-Paul se manifesta à tous les yeux. Non seulement, dès lors, les Conférences se multiplièrent par centaines là où elles existaient déjà, mais elles prirent possession de vastes contrées où leur nom était même inconnu. La République Argentine, l'Uruguay, le Chili, le Brésil, l'Océanie même voulurent marcher sur les traces que leur avaient montrées le Mexique, les Antilles espagnoles et anglaises.

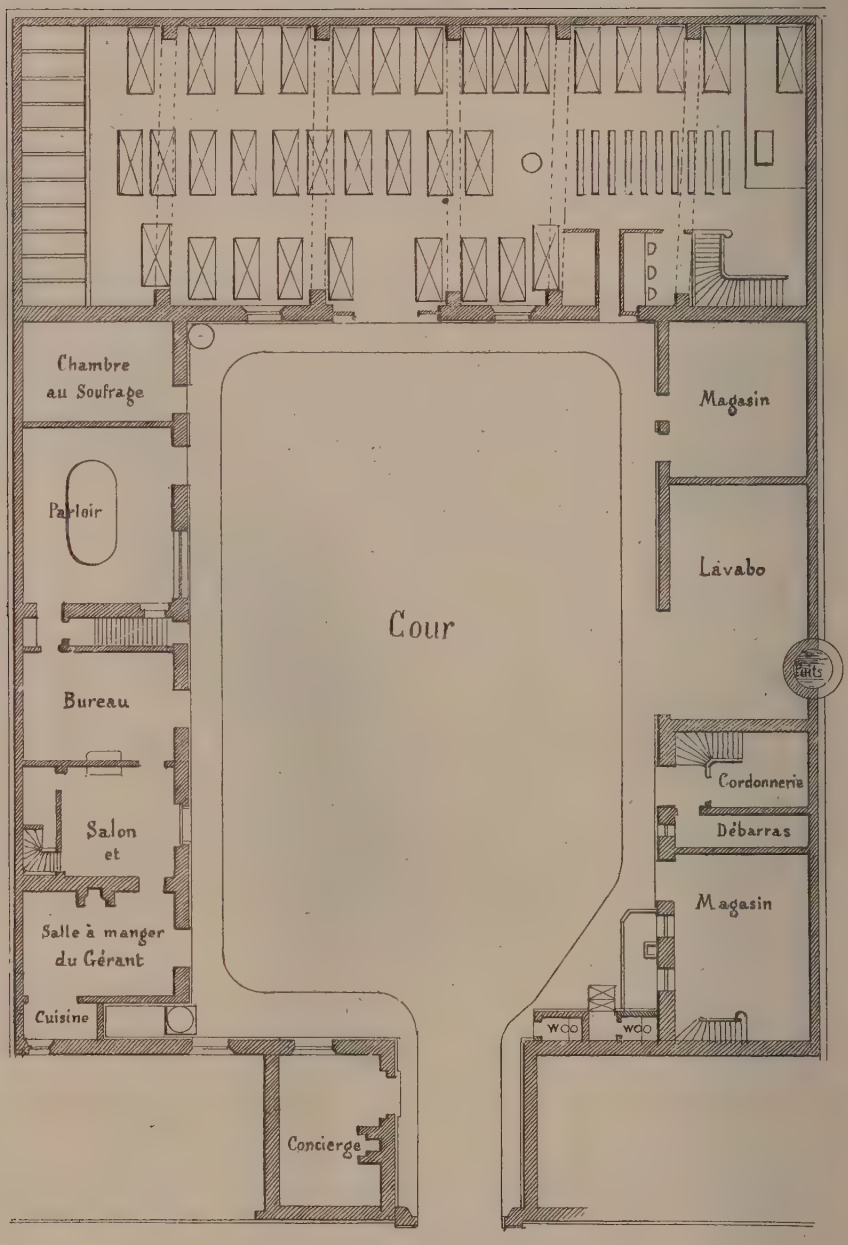
Tout cela s'était accompli simplement et sans grande combinaison. Chaque conférence, chaque province, chaque pays conservait dans la Société de Saint-Vincent-de-Paul son existence propre, son indépendance, la direction de ses œuvres, l'emploi exclusif de ses fonds. A part une légère offrande au centre de l'œuvre, offrande qui n'était jamais imposée, ni même demandée, et qui dans son ensemble ne dépassa

jamais 8,000 fr. par an, les Conférences n'adressaient au secrétariat général de la Société que leurs rapports, et des demandes d'avis et de conseils. Il n'y avait donc là nulle organisation redoutable, nulle direction dangereuse, nul péril pour aucun gouvernement. Il eût paru, à s'en rapporter aux simples lumières du bon sens et de la raison, que les divers pays, et surtout la France, dussent accueillir sans ombrage

PREMIÈRE ŒUVRE DE MISÉRICORDE : DONNER A MANGER A CEUX QUI ONT FAIM

D'après une gravure d'Abraham Bosse, dix-septième siècle. — Les membres des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul pratiquent la première œuvre de miséricorde en visitant les pauvres à domicile et en leur distribuant du pain et de la viande.

une institution qui, sans budget ni impôt prélevé sur la masse des citoyens, soulageait chaque année des familles en nombre considérable, calmait la plainte sur les lèvres du malade et de l'indigent, prenait soin de la jeunesse pauvre, lui inculquait l'habitude et l'amour de l'ordre et du travail. Une pareille organisation n'eût pas existé, que, semble-t-il, des hommes d'État intelligents auraient dû en appeler la fondation. Il n'en fut pas ainsi pourtant. Non seulement en Italie, en Espagne, au Mexique, la Société de Saint-Vincent-de-

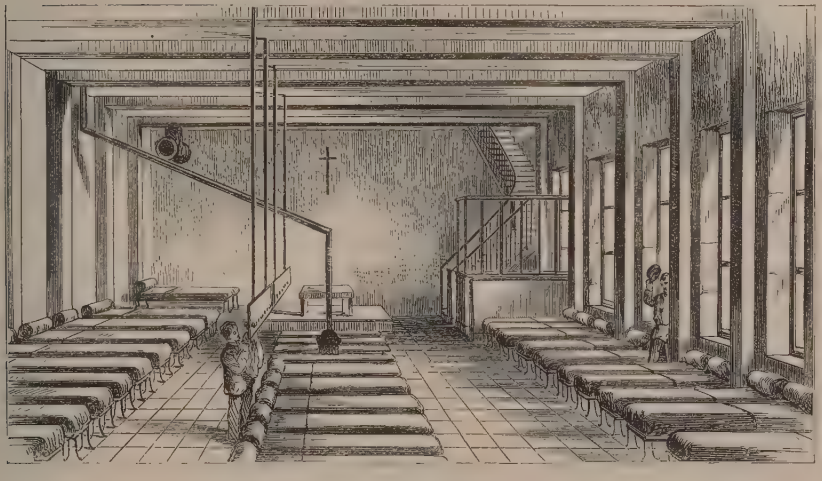


ŒUVRE DE L'HOSPITALITÉ DE NUIT

Plan du rez-de-chaussée du premier établissement fondé à Paris en 1878. — Le but de cette œuvre est d'offrir un abri gratuit et temporaire, pour la nuit, aux hommes. Elle est dirigée par un conseil d'administration composé en grande partie de membres des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul.

Paul fut dénoncée aux gouvernements d'abord, aux populations ensuite, comme une redoutable machination ; non seulement, dans ces

ENTRÉE DU PREMIER ÉTABLISSEMENT
de l'Œuvre de l'Hospitalité de nuit pour les hommes, à Paris.



DORTOIR DU REZ-DE-CHAUSSÉE
du premier établissement pour l'hospitalité de nuit, à Paris.

pays et dans d'autres, les Conférences eurent à subir des persécutions plus ou moins locales, plus ou moins durables ; mais en France, au

lieu même où l'institution était née et où l'on aurait pu mieux la connaître, le gouvernement s'effraya d'une œuvre qui faisait cependant honneur au pays, puisqu'elle le plaçait à la tête, en quelque sorte, du mouvement universel de la charité : il prit peur d'un fantôme qu'on dressa habilement devant ses yeux, et il détruisit l'organisation si simple et si inoffensive des Conférences françaises.

Ce coup, frappé en 1861, causa de grandes perturbations aux Conférences françaises ; mais, grâce à leur bon esprit, il ne les détruisit pas, ou du moins il n'en fit tomber que les plus faibles et les moins assises. A l'étranger, il ne produisit aucun résultat. Les Conférences savaient toutes si bien que l'organisation de la Société, loin de leur peser et de les opprimer, ne faisait que leur rendre des services, qu'au lieu de se séparer en groupes distincts, elles s'unirent de plus en plus au centre commun, qui tenait à honneur de rester en rapport avec elles, et maintinrent dans son unité une institution qu'elles avaient librement acceptée et dont elles appréciaient l'utilité pratique. Remercions sincèrement Dieu d'un aussi magnifique résultat, et espérons que cet esprit de concorde et d'union continuera toujours de régner dans l'œuvre!

Pour compléter ce coup d'œil rapide sur la Société de Saint-Vincent-de-Paul, il ne nous reste plus qu'à énumérer rapidement les œuvres qu'elle a entreprises, qui sans doute ne sont pas en vigueur partout à la fois, mais qui forment la riche couronne tressée à notre saint patron par les plus humbles de ses disciples.

L'œuvre universelle dans les Conférences, et celle qui les caractérise en quelque sorte, est la visite des pauvres à domicile. On ne se contente pas de donner des secours aux pauvres que l'on assiste; on va les leur porter chez eux, d'abord pour les honorer, puis afin de pouvoir, en connaissant mieux leur misère, leur donner les avis dont ils ont besoin. Cette première œuvre en appelle forcément bien d'autres autour d'elle, qui en sont comme le rayonnement. Car comment aller voir les pauvres dans leur triste habitation sans remarquer que le vêtement ne leur fait souvent pas moins défaut que le pain, et sans chercher à organiser pour eux des vestiaires, une lingerie, un prêt de

draps et de couvertures dans les époques les plus froides de l'année spécialement? Comment surtout n'être pas frappé, chez un grand nombre, de l'insuffisance du ménage et des inconvénients qu'elle entraîne au point de vue hygiénique, moral, religieux? Comment encore ne pas entendre leurs doléances sur leur logement, souvent si mal tenu par eux, mais aussi parfois si délabré et si cher, et par suite comment ne pas

DEUXIÈME ŒUVRE DE MISÉRICORDE : DONNER A BOIRE A CEUX QUI ONT SOIF

D'après Abraham Bosse, dix-septième siècle. — Les membres des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul pratiquent cette deuxième œuvre en portant aux pauvres des secours à domicile.

les aider par des conseils, puis par des secours opportuns, à améliorer leur petite chambre? Comment ne pas les exciter à redoubler d'ordre, d'économie pour prévoir cette époque toujours si redoutée du jour du payement, et, par un système de caisses de loyer qui mettent à l'abri leurs épargnes successives et les augmentent au moyen d'allocations charitables, ne pas les aider à franchir ce cap des Tempêtes qui s'appelle le jour du terme? Enfin, comme les pauvres sont souvent malades, comment ne pas leur procurer des médecins bienveillants, là où l'autorité publique n'a pas organisé ce service, ce qui arrive

dans bien des contrées? La visite des pauvres à domicile est donc à elle seule déjà tout un monde, et une Conférence ne fît-elle que s'y consacrer, elle aurait déjà accompli un bien immense, si elle s'y était adonnée dans le véritable esprit de la Société.

Mais de cette visite des pauvres, comme d'une source féconde, sortent d'autres œuvres. Ainsi, il n'est pas difficile de remarquer, dans les grandes villes, que les pauvres ont souvent beaucoup de peine à préparer leurs aliments; les achetant par petites provisions, ils les payent plus cher, et le temps, le bois parfois font défaut, tandis que si une grande cuisine s'ouvrait pour eux, ils auraient à la fois meilleur et moins cher. C'est cette idée, aperçue par saint Vincent de Paul, qui lui fit fonder des marmites, ou fourneaux économiques, qui nourrirent durant les disettes de son époque un nombre incalculable de nécessiteux. Aussi ces fourneaux n'ont cessé d'être maintenus par les Filles de la Charité, et la Société de Saint-Vincent-de-Paul a entrepris de développer cette œuvre, si salutaire aujourd'hui spécialement où l'ouvrier travaille souvent fort loin de sa famille et de son ménage. A Paris, près de deux millions de portions sont distribuées chaque année de la sorte, et dans beaucoup de villes, tant en France qu'à l'étranger, cet exemple est suivi, sur une échelle plus ou moins large.

Trop souvent, en approchant le pauvre, on voit qu'il est fort peu judicieux dans l'éducation de ses enfants. Parfois, après les avoir maltraités sans raison et par caprice, il leur passe toutes les fautes les plus répréhensibles; d'autres fois, il les laisse vagabonder dans la rue ou la campagne, sans s'occuper de les mettre à l'asile, à l'école, et sans s'inquiéter du maître ou de la maîtresse auxquels il les confie. Lorsque vient l'apprentissage, ces pauvres petits sont placés à l'aventure, remis au premier qui offre un salaire, lequel sera souvent funeste; la Société de Saint-Vincent-de-Paul s'attache à prévenir ces inconvénients et ces malheurs. Elle veille à ce que les enfants des familles assistées aillent à une bonne école, et par des récompenses encourage leur bonne conduite et leur assiduité; quand la première communion est faite, elle a des réunions de persévérance, connues sous le nom de patronages, où elle groupe les jeunes garçons de douze à

dix-huit ans, pour les faire persévérer dans la pratique et l'étude de leur religion. Sans doute, ce plan ne s'exécute que sur une échelle bien insuffisante ; mais depuis que notre Société existe, que de milliers d'enfants n'a-t-elle pas maintenus dans la foi de leurs familles! Il est à désirer que ce nombre croisse et s'augmente de jour en jour.

Mais ces enfants ont été élevés chrétiennement; l'âge vient de les

QUATRIÈME ŒUVRE DE MISÉRICORDE : VÊTIR CEUX QUI SONT NUS

D'après Abraham Bosse, dix-septième siècle.
Les membres des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul exercent cette œuvre et distribuent des vêtements aux pauvres qu'ils visitent.

marier, et de notre temps, malheureusement, une conspiration presque universelle s'est soulevée contre le sacrement de mariage. Les moins hardis le regardent comme un accessoire; les plus téméraires le rejettent comme une atteinte à la liberté morale. Il y a, il est vrai, dans bien des villes, des œuvres dites de Saint-François-Régis, qui ont pour but de combattre ce mal, et d'aider les pauvres à se marier; mais ces œuvres ne sont pas établies partout, et d'ailleurs le mal est si grand qu'il appelle le concours de toutes les bonnes volontés. Les

Conférences prennent leur part de ce pénible travail, et elles doivent le faire de plus en plus, à mesure que le fléau grandit. A Paris, elles ont dans certaines années réhabilité deux mille unions illicites environ. C'est encore un champ immense à parcourir et à exploiter, car la plaie moderne de l'immoralité fait de jour en jour des ravages plus effrayants.

Il y aurait beaucoup d'autres détails à donner ici. Nous nous bornerons à la série la plus importante des œuvres de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, nous voulons parler des œuvres d'instruction religieuse.

Aujourd'hui, comme dans tous les temps, il y a de la misère matérielle; mais plus que jamais il y a de la misère spirituelle et de l'ignorance. A toutes les époques de l'histoire, l'humanité a connu des faiblesses, des vices, est tombée dans des erreurs religieuses. A notre époque, le grand péril c'est que la distinction du bien et du mal s'est effacée. A force de dire que l'on n'avait pas besoin de croire en Dieu pour être honnête, une foule innombrable d'individus a fini par ne plus discerner la vertu du vice : car, aux yeux de l'homme, qu'est-ce qu'une loi sans législateur, qu'est-ce qu'une règle dépourvue de sanction? C'est en vain qu'on fera appel à la conscience pour ces vertus délicates, mais suréminentes, qui s'appellent la chasteté, l'honneur, la probité. C'est même en vain qu'on comptera sur elle dans ces occasions secrètes et connues de Dieu seul, où l'homme est entre son intérêt et le devoir; la conscience alors tergiverse, faiblit, s'abandonne et finit par ne plus considérer que comme des scrupules ce qui au fond est une obligation étroite. Si jusqu'ici la société échappe aux horribles conclusions des théories funestes qu'elle accueille, c'est par d'heureuses mais de plus en plus rares inconséquences.

Multiplier dans les âmes, ou plutôt y rappeler, lorsqu'elle a été oubliée, la notion de la vertu chrétienne et de l'existence d'un Dieu qui veille sur nous, est donc l'une des œuvres les plus importantes, au point de vue social, mais surtout au point de vue de la foi, qui est bien plus grave encore. C'est ce que la Société de Saint-Vincent-de-Paul, depuis son origine, s'efforce de faire par les conseils religieux

qu'elle donne dans ses visites à domicile, par les bons livres qu'elle distribue, par ses bibliothèques, et notamment par les almanachs et par des publications populaires. — C'est à quoi elle travaille encore par des réunions d'instruction méthodique, tenues avec le concours et sous l'autorité de MM. les curés, réunions connues sous le nom

SAINT FRANÇOIS RÉGIS INSTRUIT DES ENFANTS PAUVRES

Fac-similé d'une gravure du dix-septième siècle. — Saint François Régis, prêtre de la Compagnie de Jésus, est le patron de l'œuvre fondée en 1827 par M. Gossin, président d'une Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, à Paris, pour faciliter le mariage religieux et civil des pauvres. En 1875, le nombre des mariages réalisés par ses soins s'est élevé à 1,406 et celui des enfants légitimés à 560. — Saint François Régis fut contemporain de saint Vincent.

d'œuvres de la Doctrine chrétienne, de Saintes-Familles, d'œuvres de Saint-Jean-Baptiste, suivant les lieux. Là, on retrace à grands traits les devoirs principaux et les vérités fondamentales de la religion; un prêtre zélé s'occupe de la diffusion du dogme et veille à son intégrité, tandis que quelques pieux fidèles concourent indirectement à ce but par des histoires instructives, amusantes et chrétiennes tout à la fois. Là où elles sont organisées, ces réunions sont fécondes en bons

résultats ; malheureusement le nombre en est trop petit, et il est à souhaiter que des efforts nouveaux soient faits pour les multiplier.

Tel est l'ensemble des œuvres des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul. Mais avec quelles ressources s'accomplissent toutes ces tentatives pieuses? D'abord avec les fonds que chaque membre apporte chaque semaine à la réunion de la conférence, et qu'il tire avant tout de sa propre bourse, sans négliger de faire appel à celle de ses amis. Puis, par des souscriptions, par des ventes de charité, des loteries, et, dans les grandes villes, par des sermons où des prédicateurs éloquents viennent plaider la cause des pauvres. Du reste, rien de plus variable que les ressources des conférences. Elles ont commencé la première année par un chiffre bien modeste de 2,480 fr.; elles se sont élevées en 1877 à 8,257,000 fr. Telle conférence rurale a un budget de 200 à 300 fr., et avec ce petit capital fait encore du bien à proportion; les conférences paroissiales les plus importantes des grandes villes arrivent à un revenu de 10,000 à 12,000 fr. par an. Mais toutes ont un caissier qui ne leur fait point défaut, qui jusqu'à présent ne leur a jamais manqué : c'est la bonne Providence, à laquelle elles se fient assez pour ne pas faire de réserves d'une année sur l'autre, et qui, depuis quarante-cinq ans, ne les a pas encore abandonnées, pas plus qu'elle n'abandonnait saint Vincent de Paul lui-même, et qui sans doute ne les délaissera pas, tant qu'elles auront confiance en elle et distribueront largement ce que le bon Dieu leur envoie d'une façon si paternelle et si inépuisable.

AD. BAUDON.

APPENDICES

SAINT VINCENT DE PAUL

DANS LA LITTÉRATURE

EPUIS le jour où Notre-Seigneur, près de quitter la terre, laissa aux apôtres ce grand commandement : *Ite*, *Docete*, qui établissait l'autorité enseignante de l'Église, un genre nouveau d'éloquence naquit avec la prédication de l'Évangile. Les Pères de l'Église furent les premiers maîtres de la parole sacrée. Saint Jean Chrysostome et saint Basile, saint Augustin et saint Cyprien en donnèrent à la fois les exemples et les préceptes. Il y eut une rhétorique de la chaire, dont les règles étaient puisées d'abord aux sources évangéliques et dont les moyens procédaient surtout de la science de Dieu et de la pratique des vertus chrétiennes. Saint Vincent de Paul excella en cet art, corrompu, de son temps, par la recherche des effets humains. Apôtre de la charité, il fut aussi un restaurateur de la prédication. Toutefois, cette ardente charité qui a été le caractère propre des œuvres de saint Vincent a tellement saisi l'attention du monde chrétien, qu'on ne s'est presque pas occupé de rechercher quelle part d'influence pouvait avoir eue notre saint dans la réforme de la chaire. Bien moins encore s'est-on

mis en peine d'étudier de près quelle valeur, au point de vue littéraire, pouvait avoir ce que l'on connaissait de ses enseignements.

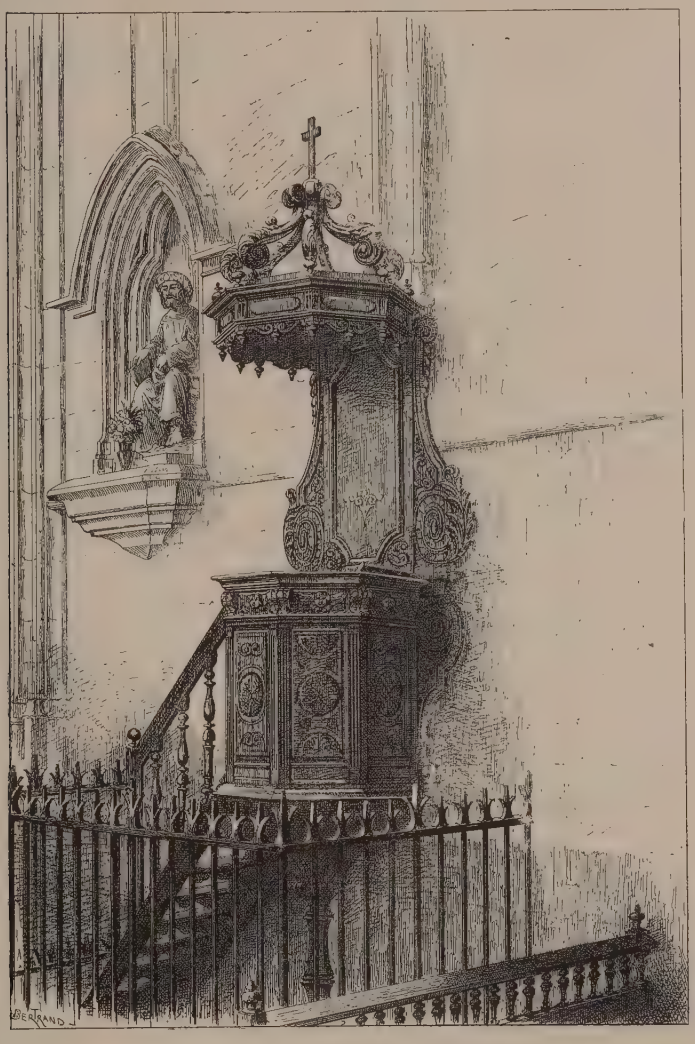
Dirons-nous que cette sorte d'indifférence est, par elle-même, un grand éloge en ce qu'elle fait la preuve de l'efficacité des discours de saint Vincent, pratiques à ce point qu'en l'écoutant on prenait plutôt la résolution de s'amender que le temps d'admirer le prédicateur? Sans doute cet argument aurait sa valeur, mais il y faut joindre une autre explication. C'est que saint Vincent pratiquait admirablement l'humilité qu'il recommandait aux siens. Parlant d'abondance, et en mille endroits, bien qu'après une suffisante réflexion, il n'a laissé aucun de ces manuscrits avec lesquels on peut, comme on l'a fait pour d'autres, reconstituer une œuvre oratoire et en montrer l'auteur tel qu'il a voulu paraître aux yeux de la postérité. Sa sollicitude à cet égard était telle, que si nous avons encore le texte de l'admirable lettre où il raconte l'histoire de sa captivité chez les Barbaresques, c'est grâce à une pieuse supercherie, puisqu'il en avait ordonné la destruction [1].

Bref, nous serions totalement dépourvus des moyens d'apprécier saint Vincent au point de vue qui nous occupe, si la piété des prêtres de la Compagnie de Saint-Lazare et des Filles de la Charité n'avait recueilli, non par extraits, mais presque mot à mot, les instructions que leur vénérable père distribuait aux uns et aux autres dans ses nombreuses conférences. C'est d'après ces documents que nous avons pu esquisser cette étude.

Si l'on veut se rendre compte de l'action que l'on doit attribuer à saint Vincent de Paul comme orateur, il importe avant tout de se mettre sous les yeux l'état de la chaire au moment où il fondait ses retraites pour les ordinands. C'est de ces retraites, en effet, que sont sortis en nombre incalculable les missionnaires qui, non seulement en France, mais dans beaucoup de pays en Europe, et par delà les mers,

1. Il existe un sermon entier écrit de la main de saint Vincent de Paul; mais nous avons le regret de n'avoir pu obtenir ni la communication de ce précieux document ni l'autorisation de le reproduire en fac-similé. Il appartient à M. Dubrunfaux, à Bercy. On conserve aussi, dans les archives de la Mission, plusieurs canevas de sermons ou conférences écrits sur de petits bouts de papier.

ont opéré des merveilles, grâce à sa méthode et à ses enseignements. A ces retraites également peut être rapportée, pour la plus grande



LA CHAIRE DE FOLLEVILLE

C'est dans cette chaire que saint Vincent prononça, le 25 janvier 1617, le premier sermon de la Mission — Etat actuel.

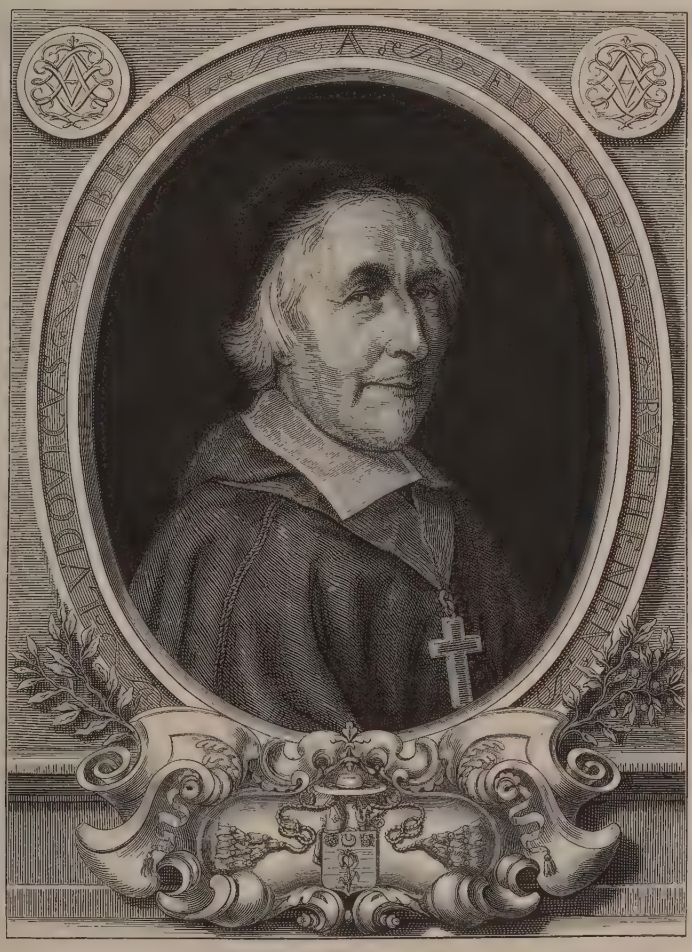
part, la fondation des séminaires où, sur le modèle de ce qui se faisait à Saint-Lazare, les jeunes clercs allaient s'exercer désormais au minis-

tère de la prédication. Pour exposer complètement la situation à cette époque, il faudrait refaire, pour le siècle antérieur à saint Vincent, l'étude si remarquable de M. Lecoy de la Marche, consacrée à la chaire française au moyen âge, spécialement au treizième siècle. Un maître dans la critique, M. l'abbé Maynard, a dit en quelques mots ce qui est indispensable pour notre comparaison. « On sait ce qu'avait été auparavant l'éloquence sacrée en France. Depuis la mort de saint Bernard jusqu'au milieu du seizième siècle, nos prédicateurs n'avaient connu presque que l'idiome des anciens Romains, défiguré par les altérations successives. Dès qu'ils voulurent parler français, ils se laissèrent gagner par le mauvais goût qui avait plus ou moins envahi tous les genres littéraires. C'était une manie d'érudition amenée par la résurrection du culte des anciens. Les prédicateurs comme les écrivains, pour donner de l'autorité à leurs discours, ou plutôt de l'éclat à leurs personnes, se croyaient obligés de faire un vaste étalage de toutes sortes de fragments empruntés aux auteurs de l'antiquité. Chaque sermon était une sorte de bazar, de musée où se voyaient les richesses les plus hétérogènes ; une macédoine, une marqueterie où toutes sortes de couleurs et de jetons venaient se plaquer au caprice du goût le plus bizarre. Virgile figurait à côté de Moïse, Hercule auprès de David ; souvent une phrase commencée en français se continuait en latin pour s'achever en grec, et dans cette seule phrase on avait entendu quelquefois les prophètes et les évangélistes, les écrivains d'Athènes et de Rome, les Pères grecs et latins [1]. »

Ce tableau succinct de ce qu'était l'éloquence de la chaire au moment où parut notre saint peut fort bien s'appliquer à toute la littérature du même temps. Sans doute de naïfs et charmants poètes avaient déjà doté la langue de qualités aimables. Mais quel chemin ne restait-il pas à parcourir pour en venir à ce langage tout à la fois simple et élevé, ennemi des surcharges de l'ornementation, et néanmoins imagé, associant dans un heureux et sobre mélange les grâces de l'imagination à la solidité de la raison ! N'oublions pas qu'on sortait à peine de la

1. Maynard, *Histoire de saint Vincent de Paul*, tome II, pages 435-436.

Renaissance, qui, de notre belle langue française qu'elle voulait corriger de ses naïvetés un peu rudes, aurait fait, qu'on nous permette ce



PORTRAIT DE LOUIS ABELLY, ÉVÊQUE DE RODEZ

D'après une gravure du dix-septième siècle. — Abelly fut l'un des prêtres les plus éminents et les plus vertueux formés par les Conférences ecclésiastiques de Saint-Lazare. La première histoire de saint Vincent, préparée par les soins des prêtres de la Mission contemporains du saint, a été publiée sous le nom d'Abelly.

mot, un pot-pourri sans nom, si de sages et grands esprits n'y avaient mis bon ordre.

Assurément Montaigne existait et avait commencé d'opérer sur la

langue ce travail que devaient pousser si loin sa finesse, sa malice et sa bonne humeur. Mais, encore tout farci du grec et du latin de la Renaissance, comment aurait-il pu résister pleinement au mauvais goût de l'époque? Par le fait, il y sacrifie lui-même en beaucoup d'endroits, et d'ailleurs, le parti pris de scepticisme dont il se targue à tout propos dans ses œuvres, lui permettait-il d'atteindre cette précision dans l'ampleur et cette mesure dans les élans de l'imagination qui sont, pour ainsi dire, les caractères propres de notre langue?

Là-dessus, il faut, du reste, écouter son propre témoignage : « Je « trouve, dit-il, notre langage suffisamment abondant, mais non pas « maniairé et vigoureux suffisamment ; il succombe ordinairement à « une puissante conception : si vous allez tendre, vous sentez souvent « qu'il languit soubs vous et fleschit, et qu'à son défaut le latin se « présente au secours et le grec à d'autres. » Ainsi que le fait justement observer M. Nisard, cette crainte d'en dire trop peu dans le discours, de laisser quelque chose de reste et que ce reste ne soit le plus important, est bien d'un siècle plus affamé de connaissances que de vérité. Nous ajouterons qu'elle rend pleinement compte de ce qui manquait aux écrivains de ce temps aussi bien que de l'action des hommes de foi qui suivirent. Chez ceux-ci l'amour et la pleine possession de la vérité ne laissaient point de place au doute ou à cette indolence maladive qui tient l'esprit suspendu entre deux affirmations contraires qu'il ne se résout ni à rejeter ni à accepter tout entières. Voyons comment s'est vérifiée la justesse de cette observation.

Par les remarques qui précèdent et par le tableau abrégé mais exact que nous présentait tout à l'heure M. Maynard de l'éloquence de la chaire au temps de saint Vincent de Paul, on peut se faire une idée de l'étendue des réformes qu'il était nécessaire d'y apporter pour lui rendre son véritable caractère, tant au point de vue du goût littéraire qu'au point de vue chrétien. Mais, plus le mal était universel, plus la sollicitude du fondateur des missions et des séminaires voulut s'appliquer à répandre le remède qui le devait guérir. A cet égard, les témoignages abondent dans la vie de notre saint, et en parcourant ses œuvres on est frappé de l'insistance avec laquelle, dans

UNE PRÉDICATION DE SAINT VINCENT DE PAUL

Tableau de F. de Troy, dix-huitième siècle.

Saint Vincent annonce la parole de Dieu devant un nombreux auditoire composé de grands seigneurs et de pauvres.

ses conférences comme dans ses lettres, il revient sur ce sujet, l'estimant avec raison de la dernière importance pour les résultats qu'il avait à cœur d'obtenir. « J'ai été souvent bien consolé, dit-il en sa vingt-sixième conférence[1], et cela me console encore aujourd'hui, de voir que Dieu nous ait fait la grâce, comme à ses apôtres, de nous envoyer prêcher sa parole par tout le monde. Oh ! nous avons les mêmes lettres d'envoi que les apôtres; aussi nous voyons, par la miséricorde de Dieu, qu'un homme s'en va avec joie porter au bout du monde cette parole. Vous n'avez qu'à lui dire : Monsieur, quand partez-vous pour l'Italie, pour la Pologne, ou pour les Indes? L'on est toujours prêt, par la grâce de Dieu ; l'on va partout comme les apôtres, et l'on prêche la parole de Dieu *en la manière que les apôtres l'ont prêchée.* Les apôtres comment prêchaient-ils? Tout bonnement, familièrement et simplement, et voilà notre manière de prêcher; avec un discours commun, tout bonnement, dans la simplicité, familièrement. Il faut pour prêcher en apôtres, c'est-à-dire pour bien prêcher et utilement, il faut y aller dans la simplicité, avec un discours familier, en sorte que chacun puisse entendre et en faire son profit. Il faut avouer que partout ailleurs on ne garde point cette méthode ; la grande perversité du monde a contraint les premiers prédicateurs, pour débiter l'utile avec l'agréable, de se servir de belles paroles et de conceptions subtiles, et d'employer tout ce que peut suggérer l'éloquence, afin de contenter en quelque façon et d'arrêter la méchanceté du monde. Mais à quoi bon ce faste de rhétorique ? Qu'avance-t-on par là ? Cela se voit, si ce n'est peut-être que l'on veuille se prêcher soi-même. »

On ne saurait, il faut en convenir, donner de meilleurs conseils ni en meilleur style. Le trait même n'y manque pas et saint Vincent a maintes fois prouvé que, s'il recommandait de prêcher simplement pour prêcher bien et utilement, ce n'est pas qu'il manquât lui-même des ressources dont abusaient les autres orateurs, ceux qu'il nommait plaisamment « les premiers » et qui, par leur « faste de rhétorique »,

1. Conférence du 20 août 1655, sur la manière de prêcher.

n'arrivaient réellement alors, comme plusieurs le font encore aujourd'hui, qu'à se placer au dernier rang. Mais ceux à qui il adressait ces conseils pouvaient ne point entrer tout d'abord dans de tels sentiments, trop contraires au goût du jour. Pour les en pénétrer,

LE CLOITRE DU GRAND SÉMINAIRE DE KOUBA (ALGÉRIE)
Ce séminaire est dirigé par les prêtres de la Mission.

saint Vincent prend un exemple, et ici nous assistons à un véritable chef-d'œuvre de finesse et de bonhomie tout ensemble, où l'on peut observer, outre une incomparable habileté de mise en scène, des traits de mœurs peints au vif avec un accent pittoresque et dans des termes que, plus tard, ne désavouerait pas le malicieux La Bruyère : « Quand on veut persuader à un homme de prendre un emploi, d'avoir une charge, et de se marier, que fait-on, sinon lui

représenter le plaisir, le profit et l'honneur qui reviennent de tout cela, les grands avantages qui s'y rencontrent? Qu'on veuille porter un homme à se faire président, qu'est-ce que l'on emploie à ce sujet? Il ne faut que lui représenter les avantages et le grand honneur qui accompagnent cette charge : Un président, monsieur, mais c'est le premier de la ville, tout le monde lui cède le devant et le haut du pavé; il n'y a personne qui ne l'honore, son autorité lui donne un grand crédit dans le monde; oh! monsieur, un président! il ne le cède pas à un évêque; les souverains même leur défèrent et les ont à grand honneur; un président! il peut obliger, faire plaisir à qui bon lui semble, s'acquérir un bon nombre d'amis, se faire considérer partout, etc. Et ainsi on lui dit les autres avantages qu'il y a d'être président, et d'abord vous le voyez brûler du désir d'avoir cette belle dignité. Mais le contente-t-on avec cela? Point du tout; il en faut venir là : qu'est-ce que l'office de président? en quoi consiste-t-il? que faut-il faire dans cette charge? Vous êtes le premier officier de la justice, de ce grand et honorable corps; vous en êtes le chef; vous distribuez les affaires, c'est vous qui recueillez les voix des autres et qui prononcez le jugement. Voilà ce qu'on lui apprend à peu près. Et voilà un homme qui a envie d'avoir la charge de président et qui sait déjà en quoi elle consiste; mais avec tout cela il ne tient rien, si on ne suggère les moyens d'avoir cet office..... Mais si celui qui donne le conseil fournit encore les moyens : Monsieur, vous avez tant de revenu de ce côté-là, tant d'argent de l'autre; vous prendrez de là cette somme et d'ici cette autre; au reste, je connais M. tel qui a cette charge à vendre; encore M. tel est mon intime et aussi son ami, je ferai qu'il traitera avec lui, nous en aurons bon compte; nous ferons ceci et cela, nous obtiendrons ceci et cela. Voilà qui est bien servir un homme et le mettre dans le chemin assuré pour parvenir à la dignité de président. »

On voit ici quelle était la façon d'instruire de saint Vincent et de quel ton il usait en ses instructions. Il a d'ailleurs tracé lui-même les règles de la méthode qu'il recommandait avec tant d'instance aux prêtres de la Mission ainsi qu'aux ordinands. Ces règles, qu'il a de

VUE D'UNE PARTIE DE LA VILLE ET DE LA RADE DE NICE

Vers le milieu, un peu à droite, s'élèvent les bâtiments du petit séminaire, qui est dirigé par les prêtres de la Mission. — Les Lazaristes dirigent aujourd hui, en France, 18 grands séminaires et 11 petits.

tout temps invariablement suivies, sont aussi simples que fécondes. *Motifs*, *définitions*, *moyens*, ces trois mots, dit excellemment M. l'abbé Maynard, « résument toute la marche instructive et pratique de cette rhétorique nouvelle. Quelque sujet qu'on prêche, dogmatique ou moral, l'auditeur réclame d'abord des éléments ou des motifs de conviction. Convaincu de la vérité d'un dogme, de l'importance et de la nécessité d'une vertu, il lui en faut apprendre la nature ou les actes, c'est-à-dire lui en donner la définition. Enfin, quand son esprit est éclairé, son cœur ému, quand il ne demande plus qu'à agir, il ne reste qu'à lui enseigner les moyens d'éviter l'erreur et le mal, d'embrasser la pratique du vrai et du bien [1]. » Mais saint Vincent ne se contentait pas de ces principes généraux, si propres à faire la clarté dans le discours, et, en écartant toutes les futilités, à le rendre efficace. Attentif à ne rien laisser au caprice individuel dans une matière si importante, il ne négligeait aucune des recommandations capables d'adapter l'action extérieure à ce fond sérieux qu'il savait fort à l'opposé des coutumes en usage parmi les prédicateurs du temps [2]. C'est ainsi qu'il recommandait de parler d'un ton naturel, avec les inflexions de voix convenables, sans chant et sans déclamation, attendu, disait-il, que les meilleures choses du monde ne font point d'impression quand elles sont prononcées de cette dernière sorte. De plus, il avertissait de ne point parler plus haut que l'auditoire et le vaisseau ne le requièrent, « crier tout haut ne nuisant pas seulement à la poitrine du prédicateur, mais encore blessant l'oreille des auditeurs » ; enfin, il conseillait de parler distinctement et posément, et, sur toutes choses, « d'éviter soigneusement la longueur qui ne fait qu'ennuyer et charger la tête du pauvre peuple. » Par où l'on peut voir quelle entente du sujet révélaient ces

1. Maynard, *Vie de saint Vincent de Paul,* tome II, page 432.

2. Pour la confirmation de ce qu'on se borne à indiquer, voir aussi la *Vie de saint Vincent* par Abelly. Elle est d'autant plus précieuse à consulter que le véritable auteur de cet ouvrage, remarquable à tant de titres, est un prêtre de la Congrégation de Saint-Lazare, M. Fournier. C'est M. Fournier, en effet, qui a fourni le manuscrit complet d'une histoire qu'Abelly n'a guère fait que signer. Cette particularité est peu connue ; elle est néanmoins certaine et, sans vouloir, à cet égard, établir une controverse ou entreprendre une démonstration entière, ce qui serait facile, nous croyons qu'il n'était pas sans intérêt, au seul point de vue littéraire, de la consigner ici.

LE CHRIST CONSOLATEUR

PEINTURE D'ARY SCHEFFER, DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

« Venez à moi, disait Jésus, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. » Le Christ est le modèle divin de saint Vincent de Paul.

Imp Lemercier & Cie Paris

règles, puisque encore de nos jours elles auraient si souvent besoin d'être appliquées en toutes leurs parties.

Au surplus, et afin de prendre sur le vif, pour ainsi dire, les procédés dont usait saint Vincent de Paul et qu'il recommandait pour les prédications, voici le texte du canevas qu'il avait préparé en vue de parler dans une assemblée de ses Dames de charité :

POUR L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES ENFANTS TROUVÉS.

Je vous parlai dernièrement succinctement de vos enfants trouvés pour ce que nous avions plusieurs autres affaires à traiter, et qu'il semblait que leurs offrandes pourraient pourvoir à leur besoin sans en parler à la Compagnie ; et pour ce que l'expérience a fait voir que non, nous vous en parlerons aujourd'hui, et vous dirai qu'ils sont en grande nécessité, et qu'il ne reste plus que pour les nourrir six semaines, et qu'il est nécessaire d'aviser aux moyens de pourvoir à leur besoin :

1° Pour ce qu'ils sont en nécessité extrême, et qu'en ce cas vous êtes obligées d'y pourvoir — *non pavisti, occidisti ;* — l'on peut tuer un pauvre enfant en deux façons, ou par mort violente, ou en lui refusant la nourriture ;

2° Pour ce que Notre-Seigneur vous a appelées pour être leurs mères, et voici l'ordre qu'il y a tenu : 1° il vous a faites..... pendant deux ou trois ans par mesdames de Notre-Dame ; 2° vous avez fait diverses assemblées à cet effet ; 3° vous en avez fait de grandes prières à Dieu ; 4° vous en avez pris conseil de personnes sages ; 5° vous en avez fait un essai ; 6° vous l'avez enfin résolu et voici les motifs qui vous y ont portées :

1° Qu'on était informé que ces pauvres petites créatures étaient mal assistées, une nourrice pour quatre ou cinq enfants ;

2° Que l'on les vendait à des gueux, huit sols la pièce, qui leur rompaient bras et jambes pour exciter le monde à pitié et leur donner l'aumône, et les laissaient mourir de faim ;

3° Que des femmes qui n'avaient point d'enfants de leurs maris et des misérables qui les entretenaient, en prenaient et les supposaient comme leurs, et en effet nous en avons trouvé trois ou quatre depuis deux ans en çà ;

4° Qu'on leur donnait des pilules de laudanum pour les faire dormir, qui est un poison ; que tout cela est arrivé ;

5° Qu'il ne s'en trouve pas un seul en vie depuis cinquante ans, si ce n'est que depuis peu il s'est trouvé que quelqu'un des supposés a résisté.

Et enfin, qui était le comble de tous ces maux, c'est que plusieurs mouraient sans être baptisés.

Voilà les motifs qui vous émurent à vous en charger ; la Providence vous a donc faites mères adoptives de ces enfants. Notez *mères adoptives,* c'est donc un lien que

vous avez contracté avec eux, de sorte que ces pauvres enfants étant abandonnés de vous, il faut nécessairement qu'ils meurent. Qui les en empêchera ? La police publique ne l'a pu jusqu'à maintenant. Si vous ne le pouvez, qui le fera ? Certes personne, et selon cela, mesdames, vous êtes obligées de les assister en deux sortes en conscience : 1° comme nécessité ; 2° comme vous étant leurs mères.

Moyens.

1° Prier Dieu pour cela ;

2° Communier une fois à cette intention ;

3° En parler à vos parents et amis ;

4° Aux prédicateurs par MM. les curés ;

5° Enfin prendre résolution si on les doit quitter, ou si on se doit efforcer et faire un effort pour cette année.

Objections.

1° La nécessité du temps, qui appauvrit un chacun de sorte qu'on ne peut que vivotter simplement. Je réponds simplement, mesdames, que vous n'en serez pas incommodées. *Qui miseretur pauperis nunquam indigebit, feneratur duo qui miseretur pauperis.* Vous êtes cent : quand chacune s'efforcerait de 100 livres, c'est plus qu'il ne faut. Si cinquante le faisaient et les autres de quelque chose, cela suffirait avec ce qu'on a déjà.

2° Je n'ai point d'argent. Hélas ! combien de nigoteries a-t-on au logis qui ne servent de rien ! O mesdames, que nous sommes éloignées de la piété des enfants d'Israël, dont les femmes donnaient leurs joyaux pour faire un veau d'or ! Une dame dans ces jours passés a vendu tous ses joyaux pour nourrir un homme, — cinq ou six dames.....

3° Cette pauvreté accablera la Compagnie, et puis cela sera à l'infini, chacun y exposera ses enfants. A cela on répond que non, après aussi bien qu'à présent, il y a deux affaires d'importance sur le bureau qui nous délivreront de ce malheur.

Conclusion.

1° Si vous les abandonnez, que dira Dieu qui vous a appelées à cela ?

2° Que diront le roi et les magistrats, qui, par lettres patentes vérifiées, vous attribuent le soin de ces pauvres enfants ?

3° Que dira le public, qui a fait des acclamations de bénédictions de voir le soin que vous en prenez ?

4° Que diront ces petites créatures ? Hélas, nos chères mères, vous nous abandonnez ! que nos propres mères nous aient abandonnées — passe — elles sont mauvaises ; mais que vous le fassiez qui êtes bonnes, c'est autant à dire que Dieu nous a abandonnés, et qu'il n'est pas notre Dieu.

SAINT VINCENT DE PAUL

D'après la statue exécutée par M. Falguière, pour l'église de Sainte-Geneviève, à Paris ; dix-neuvième siècle.

5° Enfin que direz-vous à l'heure de la mort, quand Dieu vous demandera pourquoi vous avez abandonné ces petites créatures ? Tout cela, mesdames, semble requérir que vous vous efforciez.

On le voit, dans la pratique, saint Vincent lui-même donnait l'exemple. Déjà l'on a pu l'observer par les extraits de ses conférences rapportés plus haut; mais, si le cadre restreint de cette étude ne nous obligeait à être sobres, combien d'autres citations ne pourrions-nous pas faire qui montreraient mieux encore à quel point il était pénétré de cet important sujet. « Prenons garde, s'écrie-t-il éloquemment, que, pour contenter la vanité, nous ne nous exposions à la malédiction du prophète : *Væ*, *væ*, malheur, malheur à celui-là! Et pourquoi monter en chaire? pourquoi prêcher, si ce n'est pour porter le monde à se sauver et pour crier : Voilà l'ennemi! donnez-vous garde! sauvez-vous! Que si l'on pervertit l'usage de la parole de Dieu, si l'on s'en sert pour paraître, pour se faire estimer, afin que l'on dise : Voilà un homme éloquent, qui a grande capacité, il a du fond et du talent; hélas! n'encourons-nous point la malédiction des faux prophètes? Dieu n'aura-t-il pas sujet de nous abandonner à la fin, puisque nous ne nous sommes point souciés d'abuser des choses les plus saintes pour contenter un peu notre vanité, puisque nous osons employer le plus efficace moyen de convertir les âmes pour satisfaire notre ambition? Hélas! il y a grand sujet de craindre, et, si j'ose le dire, de désespérer en quelque façon du salut de ces personnes qui convertissent les remèdes en poison, qui n'ont d'autre méthode de traiter la parole de Dieu que celle que leur fournit la prudence de la chaire, leur humeur, la mode, le caprice. O Sauveur! ne permettez pas qu'aucun de cette petite compagnie, qui est tout à votre service, tombe en un si grand péril! »

De telles leçons ne pouvaient rester sans fruits, et, pour s'en convaincre, il suffirait de dresser la liste des prédicateurs éminents qui sortirent de la maison de Saint-Lazare après y avoir recueilli ces enseignements. Parmi eux, Bossuet est assurément celui dont le nom doit tout d'abord apparaître, car il dispense de citer les autres. Assurément le génie de Bossuet est de ceux qui peuvent prétendre à n'avoir point eu de maîtres, et cependant, en dehors de ces coups d'aile qui lui appartiennent en propre, un observateur sérieux remarquera sans peine une sorte de parenté entre les procédés dont il use, si l'on

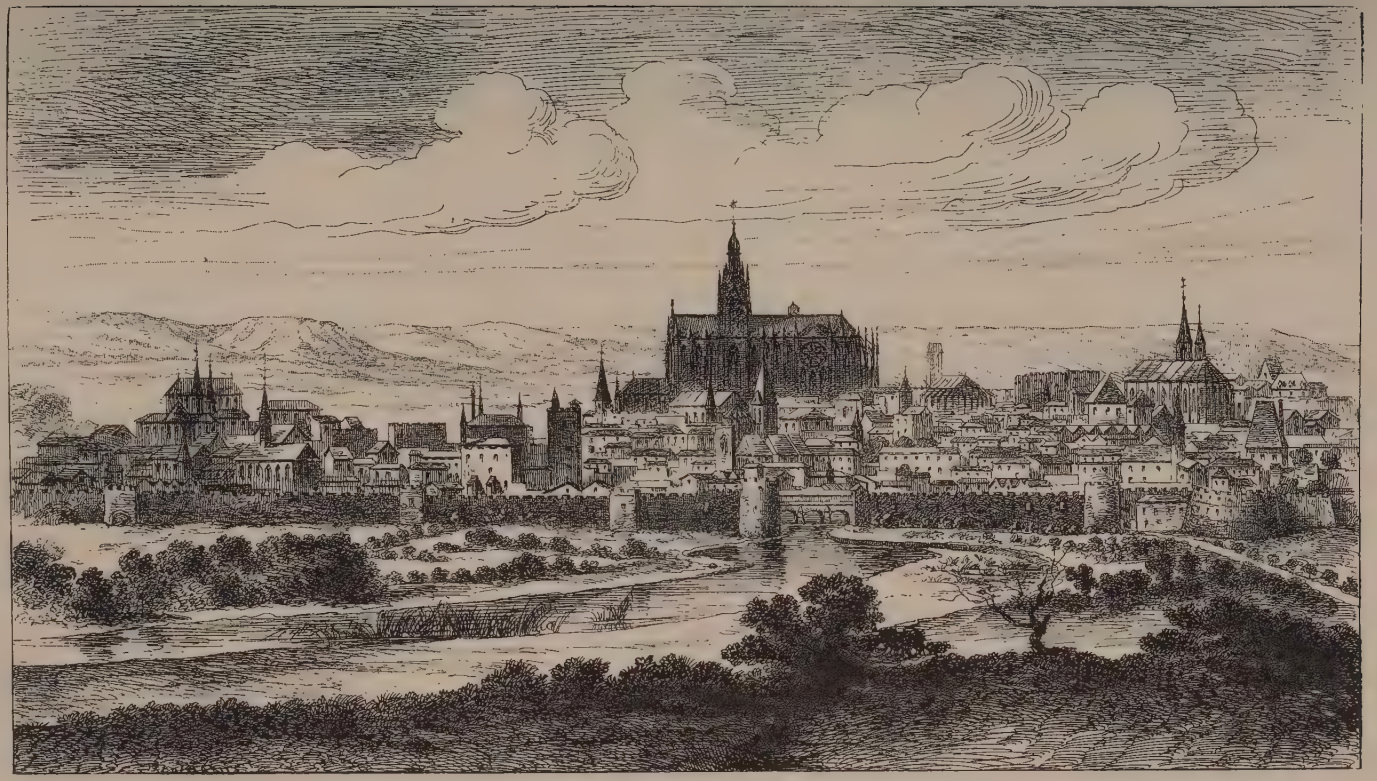
LE COLLÈGE DE SAINT VINCENT DE PAUL A CASTLEKNOCK (IRLANDE)

Ce collège est dirigé par les Lazaristes dont les établissements, missions, séminaires, collèges, sont au nombre de neuf pour la province d'Irlande.

nous permet ce mot, et ceux qui se retrouvent dans la manière de saint Vincent. Chez tous deux, même clarté d'exposition, même simplicité féconde, et souvent, mêmes tours oratoires, pittoresques et puissants, qui donnent au discours la forme vive de la conversation. A chaque moment ce sont des questions rapides, des interjections émouvantes, des exclamations soudaines où passe la conviction de l'orateur avec une force qui, chez Bossuet, s'élance en bonds impétueux, et qui, plus calme chez Vincent de Paul, a pu néanmoins servir comme de modèle au grand évêque de Meaux. Celui-ci, d'ailleurs, a reconnu lui-même cette filiation intellectuelle, et l'on peut croire que ce n'est pas avec le sentiment d'une fausse humilité qu'il écrivait à Clément XI : « Lorsque nous fûmes ordonné prêtre, nous avons été admis à cette réunion que Vincent avait fondée et qui rassemblait tous les prêtres pieux sous sa direction. C'est lui qui animait cette sainte assemblée, et, pendant que nous écoutions avec avidité ses conférences, nous sentions se justifier en lui cette parole apostolique : *Si quelqu'un parle, que sa parole soit comme de Dieu ; si quelqu'un administre, que son administration émane comme de la vertu même de Dieu*[1]. »

Que si l'on veut un autre témoignage de l'effet produit sur Bossuet par le genre de prédication que saint Vincent de Paul avait mis en honneur et que les Missionnaires appliquaient avec tant de fruit, nous le trouvons dans une autre lettre que Bossuet écrivait de Metz, après une mission donnée dans cette ville par les prêtres de la Conférence de Saint-Lazare : « Il ne s'est jamais rien vu de mieux ordonné, de plus apostolique, rien de plus exemplaire que cette mission. Que ne vous dirais-je pas des particuliers et principalement du chef, qui nous ont si saintement, si chrétiennement prêché l'Évangile ! Ils ont enlevé ici tous les cœurs. Ayez, s'il vous plaît, la bonté de les remercier avec moi de l'honneur qu'ils m'ont voulu faire de m'associer à leur compagnie et à une partie de leur travail. Je vous en remercie aussi vous-même, et je vous supplie de prier Dieu qu'après avoir été uni

1. Bossuet, *Epist. ad Clement. XI.* Œuvres complètes, tome XXVII.



VUE PARTIELLE DE LA VILLE DE METZ AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

D'après une gravure d'Israël Sylvestre. — En l'année 1658, la reine Anne d'Autriche, instruite par Bossuet, alors archidiacre de Metz, des souffrances et des maux de cette église, pria saint Vincent d'y faire prêcher une mission. Vincent chargea de ce soin vingt prêtres de la Conférence des mardis, qu'il plaça sous la direction de l'abbé de Tournus. Secondés par Bossuet, les missionnaires opérèrent un grand nombre de conversions. Afin de conserver les fruits de cette mission, Anne d'Autriche voulut fonder à Metz une maison de Lazaristes ; elle donna soixante mille livres pour le premier établissement et une rente annuelle de trois mille six cents livres.

une fois à de si saints ecclésiastiques, je le demeure éternellement en prenant véritablement leur esprit et profitant de leurs bons exemples[1]. »

Lorsqu'on réfléchit à la place que devait occuper dans la chaire l'homme éminent qui parle de la sorte, on est tenté de se demander s'il n'y a pas quelque exagération dans ces éloges qu'il donne à la manière de prêcher adoptée par saint Vincent. Mais, pour peu qu'on étudie de près les discours, on devra se convaincre que Bossuet parle ici le langage d'une entière sincérité. Il ne faudrait pas croire, en effet, que la simplicité, tant recommandée par saint Vincent, l'empêchât de produire, en parlant, des mouvements d'une véritable éloquence. C'est le cœur, on le sait, qui donne l'éloquence, et comment, dès lors, saint Vincent n'en eût-il pas été rempli ? Nous pourrions en multiplier les exemples. Bornons-nous à quelques-uns. Et, tout d'abord, comment ne pas rappeler ici la péroraison célèbre et si émouvante de son discours aux Dames de charité qui s'étaient réunies pour décider si elles ne délaisseraient pas l'œuvre des Enfants-Trouvés, à cause de l'extension de cette œuvre, soutenue jusque-là par des ressources qui menaçaient de disparaître. « Or sus, mesdames, s'écriait saint Vincent, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants. Vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnées. Voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner, cessez d'être leurs mères pour devenir à présent leurs juges ; leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages : il est temps de prononcer leur arrêt, et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront si vous continuez d'en prendre un charitable soin, et, au contraire, ils mourront et périront infailliblement si vous les abandonnez. L'expérience ne vous permet pas d'en douter. »

On sait quel fut le résultat de cette éloquente adjuration à laquelle il était impossible, en effet, que résistassent les cœurs les plus durs. C'est après une exhortation pareille que la présidente de Lamoignon

1. Bossuet à saint Vincent de Paul. Œuvres complètes, tome XXVI.

disait à la duchesse de Mantoue : « Ne pouvons-nous pas dire, à l'imitation des disciples d'Emmaüs, que nos cœurs ressentaient les ardeurs de l'amour de Dieu pendant que M. Vincent nous parlait ? — Il ne faut pas s'en étonner, répondit Marie de Gonzague, il est l'ange du Seigneur qui porte sur ses lèvres les charbons ardents de l'amour divin. »

Écoutons-le maintenant parler aux étudiants des séminaires, et voyons comme il se servait, pour les exciter au zèle apostolique, de

MADAME LA PRÉSIDENTE DE LAMOIGNON

D'après une sculpture de son tombeau par Girardon, dix-septième siècle. — Madame de Lamoignon était de la Compagnie des Dames de la Charité et prit part à toutes les œuvres de saint Vincent. « Pour moi, madame, disait-elle un jour à Marie de Gonzague après une exhortation du saint prêtre, quoique je sois fort peu sensible à toutes les choses qui regardent Dieu, je vous avoue néanmoins que j'ai le cœur tout embaumé de ce que ce saint homme vient de dire. » — En voyant le saint se rendre chez la présidente, le peuple répétait : « Voilà le Père des pauvres qui va chez la Mère des pauvres. »

l'exemple des missionnaires de Pologne, presque à l'agonie en ce moment-là, et qu'il venait de recommander à leurs prières : « Mais qu'ont-ils souffert en ce pays-là? La famine! Elle y est. La peste? Ils l'ont eue tous les deux, et l'un par deux fois. La guerre! Ils sont au milieu des armées et ont passé par les mains des soldats ennemis. Enfin Dieu les a éprouvés par tous les fléaux. Et nous serons ici comme des casaniers sans cœur et sans zèle! Nous verrons les autres s'exposer aux périls pour le service de Dieu, et nous serons aussi timides que des poules mouillées! O misère! ô chétiveté! Voilà vingt mille soldats qui s'en vont à la guerre pour y souffrir toutes sortes de

maux, où l'un perdra un bras, l'autre une jambe, et plusieurs la vie, pour un peu de vent et pour des espérances fort incertaines ; et cependant ils n'ont aucune peur et ne laissent pas d'y courir comme à un trésor. Mais, pour gagner le ciel, il n'y a presque personne qui se remue, et souvent ceux qui ont entrepris de le conquérir mènent une vie si lâche et si sensuelle qu'elle est indigne non seulement d'un prêtre et d'un chrétien, mais d'un homme raisonnable; et s'il y en avait parmi nous de semblables, ce ne seraient que des cadavres de missionnaires. Or sus, mon Dieu! soyez à jamais béni et glorifié des grâces que vous faites à ceux qui s'abandonnent à vous... N'importe que nous mourions plus tôt, pourvu que nous mourions les armes à la main ! »

On voit quel parti savait tirer saint Vincent de Paul des traits que lui fournissaient ceux à qui il avait si bien inspiré son esprit. On peut dire que c'est là principalement le secret de cette éloquence, tout ensemble familière et très haute, qu'il avait le don de rendre saisissante au point d'enchaîner presque aussitôt les volontés de son auditoire. Quoi de plus simple, par exemple, mais en même temps quoi de plus sublime, et, au point de vue du récit, quoi de mieux conduit et de plus émouvant que ce simple trait d'un gentilhomme qu'il proposait un jour en exemple aux membres de la Compagnie : « J'ai connu, dit-il, un gentilhomme de Bresse, nommé M. de Rougemont, qui avait été un franc éclaircisseur, et un grand duelliste; c'était un grand homme bien fait, qui s'était trouvé souvent aux occasions, en étant prié par d'autres gentilshommes qui avaient des querelles, ou lui-même appelant en duel ceux qui n'allaient pas droit avec lui. Il me l'a dit, et il n'est pas croyable combien il a battu, blessé et tué de monde. Enfin Dieu le toucha si efficacement qu'il rentra en lui-même, et reconnaissant l'état malheureux où il était, il résolut de changer de vie, et Dieu lui en fit la grâce. Depuis ce changement, ayant demeuré quelque temps en sa façon commençante, et en son progrès, il alla si avant qu'il demanda à M. l'Archevêque de Lyon permission de tenir le Saint-Sacrement en sa chapelle pour y honorer Notre-Seigneur et mieux entretenir sa piété, qui était singulière, et

connue de tout le monde. Comme je l'allai voir un jour, en sa maison, il me raconta les pratiques de sa dévotion, et entre les autres celles de son détachement des créatures. Je suis assuré, me disait-il, que, si je ne tiens à rien du monde, je me porterai tout à Dieu; et pour cela je regarde si l'amitié d'un tel seigneur, d'un tel parent, d'un tel voisin

L'ÉGLISE DE CADOUIN (DORDOGNE)

Monument du douzième siècle. — Cet édifice, seule partie à peu près intacte d'une riche et puissante abbaye, sert aujourd'hui d'église paroissiale et est desservie par les prêtres de la Mission.

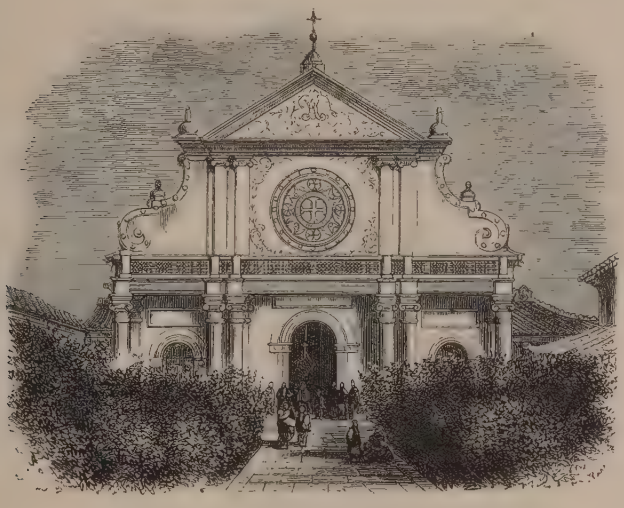
m'arrête; si c'est l'amour de moi-même qui m'empêche d'aller; si ce sont mes biens ou la vanité qui m'attachent; mes passions ou aises qui me retardent; et quand je m'aperçois que quelque chose me détourne de mon souverain bien, je prie, je coupe, je brise, je me fais quitte de ce lien; ce sont là mes exercices.

« Il me dit particulièrement ceci, dont je me suis souvent ressouvenu, qu'un jour allant en voyage, et s'occupant de Dieu le long du chemin, à son ordinaire; il s'examina si, depuis le temps qu'il avait

renoncé à tout, il lui était resté ou survenu quelque attache. Il parcourut les affaires, les alliances, la réputation, les grands et les menus amusements du cœur humain ; il tourne, il retourne; enfin il jette les yeux sur son épée. Pourquoi la portes-tu ? se dit-il à lui-même. Quoi! quitter cette chère épée qui t'a servi en tant d'occasions, et qui après Dieu t'a tiré de mille et mille dangers! Si on t'attaquait encore, tu serais perdu sans elle; mais aussi il peut arriver quelque riotte, où tu n'auras pas la force, portant une épée, de ne t'en pas servir, et tu offenseras Dieu derechef. Que ferai-je donc, mon Dieu! que ferai-je? Un tel instrument de ma honte et de mon péché est-il encore capable de me tenir au cœur? Je ne trouve que cette épée seule qui m'embarrasse. Oh! que je ne serai plus si lâche que de la porter! Et en ce moment, se trouvant vis-à-vis d'une grosse pierre, il descend de son cheval, prend cette épée, et la rompt et met en pièces sur cette pierre, et puis remonte à cheval et s'en va. »

Grande leçon, ajoutait saint Vincent; et en effet, qui ne se sentirait dans l'admiration de ce trait véritablement héroïque pour un chevalier? Mais qui n'admirerait aussi l'art merveilleux avec lequel saint Vincent tournait aux fins de son exhortation une histoire comme celle-là? C'est ainsi qu'il en usait d'ordinaire, et, sous ce rapport, ses conférences sont une mine inépuisable. On se le représente, ainsi qu'il se peint lui-même quelque part, au milieu de ses confrères rangés « en rond », et prenant texte soit d'une nouvelle du jour, soit des lettres de missionnaires qu'il venait de recevoir, soit du texte des règles dont il donnait le commentaire pour entamer ces entretiens où l'attention des auditeurs, empressés à le suivre, était à chaque instant réveillée par le tour qu'il donnait à ses réflexions. Comme dans une causerie véritable, il interpellait tour à tour ceux qui l'entouraient, les questionnant sur l'objet de l'entretien et tirant de leurs réponses un nouvel aliment à ses remarques et à leur piété. Cette méthode, dont il usait également dans ses admirables conférences aux Filles de la Charité, se recommande d'elle-même, car il est certain que l'auditoire en reçoit des impressions plus personnelles et que les résultats pratiques en sortent avec bien plus de force et d'abondance; mais on

peut dire que saint Vincent s'en est servi avec un succès tout particulier. Ajoutons qu'elle nous permet de saisir en lui les caractères multiples de ce talent de parole qu'il ne recherchait guère, et dont il voulait même qu'on se défiât par-dessus tout, mais qui jaillissait si naturellement de son cœur d'apôtre. Ainsi, nous avons vu comment il se servait des nouvelles du jour ou de la Mission pour en tirer des leçons spirituelles au profit des siens. Cette occasion lui était



ÉGLISE DE L'ASSOMPTION

A Ning-Po-Fou, province de Tché-Hiang (Chine). Cette paroisse est desservie par les prêtres de la Mission.

souvent fournie par la mort de membres de sa Compagnie, envoyés au loin dans les missions, ou par le décès d'autres personnages, si bien qu'on composerait facilement un ouvrage plein de charme avec le seul recueil des courtes oraisons funèbres qu'il prononçait en ces circonstances. Parfois il aimait à s'étendre sur le mérite et les œuvres du défunt; mais, la plupart du temps, quelques mots lui suffisaient pour résumer toute une vie de dévouement et de sacrifices; mais quelle éloquence dans ces simples mots! Voici, par exemple, comment il annonçait la mort d'un de ses plus chers collaborateurs, M. Portail :

« Il a plu à Dieu de nous priver du bon M. Portail. Il avait toujours appréhendé la mort, mais la voyant approcher, il l'a envisagée avec paix et résignation, et il m'a dit plusieurs fois que je l'ai visité, qu'il ne lui restait aucune impression de sa crainte passée. Il a fini comme il a vécu, dans le bon usage des souffrances, la pratique des vertus, le désir d'honorer Dieu et de consommer ses jours, comme Notre-Seigneur, en l'accomplissement de sa sainte volonté. Il a été un des premiers qui ont travaillé aux missions, et il a toujours contribué aux autres emplois de la Compagnie, à laquelle il a rendu de notables services, en sorte qu'elle aurait beaucoup perdu en sa personne si Dieu ne disposait de toutes choses pour le mieux, et ne nous faisait trouver notre bien où nous pensons recevoir du dommage. Il y a sujet d'espérer que ce sien serviteur nous sera plus utile au ciel qu'il n'eût été sur la terre. Je vous prie de lui rendre les devoirs accoutumés. » Un autre jour, il dira de M. Olier : « Il a plu à Dieu de disposer de M. l'abbé Olier, qui a établi le séminaire de Saint-Sulpice, et de qui Notre-Seigneur s'est servi pour beaucoup de bonnes œuvres. » C'est tout, mais, étant donné celui qui parle de la sorte, que de choses en ce simple témoignage! Voici ce qu'il dit de Louis XIII : « Il a plu hier à Dieu de disposer de notre bon roi, le jour même où il a commencé son règne, il y a trente-trois ans. Sa Majesté a désiré que j'assistasse à sa mort avec messeigneurs les évêques de Lisieux et de Meaux, son premier aumônier, et le R. P. Binet, son confesseur. Depuis que je suis sur la terre, je n'ai vu mourir personne plus chrétiennement. Il y a environ quinze jours qu'il m'a fait commander de l'aller voir, et comme il allait mieux, je n'y suis pas retourné le jour suivant. Il m'a fait réclamer, il y a trois jours, pendant lesquels Notre-Seigneur m'a fait la grâce de rester auprès de lui ; je n'ai jamais vu une plus grande élévation à Dieu, une plus grande tranquillité, une plus grande crainte des moindres actions qui peuvent être péchés, une plus grande bonté ni un plus grand jugement en une personne d'un tel état. Avant-hier, les médecins, l'ayant vu endormi et les yeux tournés, craignirent qu'il n'allât expirer et le dirent au confesseur, qui l'éveilla tout à coup et lui dit que les médecins esti-

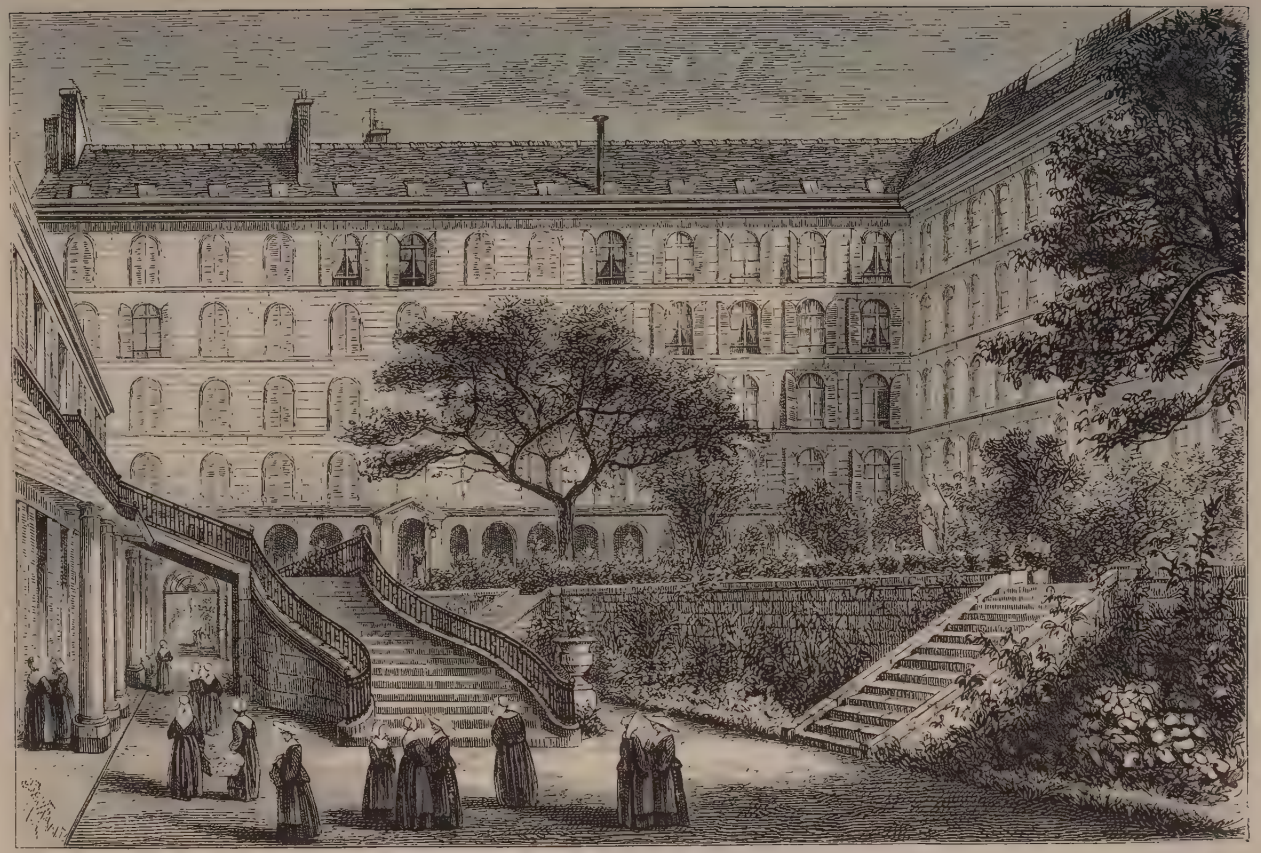
maient que l'heure était venue et qu'il fallait faire la recommandation de l'âme. Au même instant, l'esprit rempli de celui de Dieu, il embrasse ce bon père et lui rend grâce de la bonne nouvelle qu'il lui donne. Tout à coup, élevant les yeux et les bras vers le ciel, il dit le *Te Deum laudamus* et le finit avec une ferveur si grande que le seul souvenir m'attendrit dans cet instant que je vous parle. » Si nous ne nous trompons, il est difficile d'esquisser, en moins de traits, un tableau qui donne l'idée d'une scène plus grande et émouvante, et nous doutons qu'on puisse rien dire qui grandisse davantage Louis XIII aux yeux de l'histoire.

Mais ce n'est pas seulement par ce côté qu'on peut admirer le talent de saint Vincent de Paul. Au point de vue moral et social, il a des portraits et des aperçus que ne désavouerait certainement aucun des écrivains du grand siècle. La Rochefoucauld, par exemple, qui a si finement et, il faut le dire, si méchamment parlé de toutes choses, a-t-il rien écrit sur l'honneur avec quoi saint Vincent ne puisse soutenir la comparaison, lorsqu'il dit : « A quoi vous servira, je vous prie, d'être dans la bonne opinion des hommes ? Quel profit et quel avantage retirerez-vous de cette réputation ? Qu'est-ce que cet honneur ? Une certaine chose qui est dans leur esprit, et qui s'en va presque aussitôt qu'elle y est produite. Certainement, mes frères, si l'on cherche à être estimé, on est bien trompé ; ceux qui courent après l'honneur ne rencontrent, pour l'ordinaire, que la confusion, et l'expérience fait assez voir que si les hommes vous louent, ils le font ou par malignité ou par flatterie, disant tout le contraire de ce qu'ils pensent. Après tout, le monde est composé partie de bons, partie de méchants : les bons interprètent bien vos bonnes actions ; mais les méchants, dont le nombre est presque infini, s'en moqueront ; et ainsi, cherchant de l'honneur, vous trouverez du mépris et de la confusion. Ah ! nous sommes si chétifs et si misérables que nous voulons avoir de l'honneur, et qu'est-ce que cela ? C'est une fumée qui est dans l'esprit et qui se dissipe en un instant. La plupart se moquent de nous et nous restons idolâtres d'estime. C'est être insensé, c'est être fou, c'est être comme ceux qui s'imaginent être papes, être rois. C'est une folie

que cela, une pure rêverie [1]. » Mais voici d'autres remarques qui démontrent combien saint Vincent connaissait à fond et savait apprécier toutes les recherches du cœur humain : « C'est en la maladie que la foi s'exerce merveilleusement : l'espérance y reluit avec éclat, la résignation, l'amour de Dieu et toutes les vertus y trouvent une ample matière de s'exercer. C'est là où l'on connaît ce que chacun porte, et ce qu'il est. C'est la jauge avec laquelle vous pouvez sonder et savoir le plus assurément quelle est la vertu d'un chacun, s'il en a beaucoup, si peu ou point du tout. On ne remarque jamais mieux quel est l'homme que dans l'infirmerie ; voilà la plus sûre épreuve qu'on ait pour reconnaître les plus vertueux et ceux qui le sont moins : ce qui nous fait voir combien il est important que nous soyons bien établis dans la manière de nous comporter comme il faut dans les maladies. Oh ! si nous savions faire comme un bon serviteur de Dieu qui, étant dans son lit malade, en fit un trône de mérite et de gloire ! Il s'investit des saints mystères de notre religion : au ciel du lit il mit l'image de la très sainte Trinité ; au chevet, celle de l'Incarnation ; d'un côté, la Circoncision ; d'un autre, le saint Sacrement ; aux pieds, le Crucifiement ; et ainsi, de quelque côté qu'il se tournât, à droite ou à gauche, qu'il levât les yeux en haut ou en bas, il se trouvait toujours environné de ces divins mystères, et comme entouré et plein de Dieu. Belles lumières, messieurs, belles lumières ! Si Dieu nous faisait cette grâce, que nous serions heureux ! »

C'est lui qui écrivait encore à Mademoiselle Le Gras, fondatrice des Filles de la Charité, laquelle, ayant laissé un fils dans le monde, se préoccupait à l'excès de ses faits et gestes : « Je n'ai jamais vu une mère si fort mère que vous. Vous n'êtes point quasi femme en autre chose. Au nom de Dieu, laissez votre fils aux soins de Jésus-Christ son père, qui l'aime plus que vous. » Et comme il la voyait plus tard tourmentée par la maladie, il lui écrivait : « Soyez bien gaie, je vous en supplie ; oh ! que les personnes de bonne volonté en ont grand sujet ! ô Jésus ! il n'est pas temps de mourir, Seigneur Dieu !

1. Seizième Conférence, du 29 août 1659, sur les maximes contraires aux maximes évangéliques.



VUE DU SÉMINAIRE DES FILLES DE LA CHARITÉ

Maison-mère des Filles de la Charité, à Paris. — État actuel.

vous faites trop de besoin au monde! » Les traits de ce genre abondent dans sa correspondance, la plus étendue et diverse, quant aux personnes auxquelles il s'adressait, qu'on ait jamais pu voir. Ce serait une merveille, si on en avait le loisir, de choisir parmi ses nombreuses lettres toutes celles où, avec une présence d'esprit admirable, si tracassé qu'il fût par mille affaires dont il avait le règlement, il répondait et pourvoyait à tout. Quiconque se donnera la joie de les parcourir y trouvera de plus des indications curieuses sur les mœurs du temps, avec la preuve de la grande influence qu'exerça saint Vincent de Paul sur tout son siècle. Il nous suffira de citer encore quelques pages saisissantes, très propres à donner l'idée de la valeur intellectuelle du saint prêtre. Ainsi, n'est-elle pas admirable cette peinture des maux de la France qu'il adressait au pape Innocent X, le 16 août 1652 : « La maison royale est divisée par les dissensions; les peuples sont partagés en diverses factions; les villes et les provinces affligées par les guerres civiles; les villages, les bourgades, les cités renversées, ruinées, brûlées; les moissonneurs ne moissonnent pas ce qu'ils ont semé, et n'ensemencent pas pour les années suivantes; tout est en proie aux soldats; les peuples sont exposés de leur part, non seulement aux rapines et aux brigandages, mais encore aux meurtres et à toutes sortes de tortures ; la plupart des habitants des campagnes, s'ils échappent au glaive, succombent à la faim. Les prêtres eux-mêmes n'échappent pas à leurs mains, et sont par eux inhumainement et cruellement traités, torturés, mis à mort. Les vierges sont violées ; bien plus, les religieuses elles-mêmes sont exposées à leur libertinage et à leur fureur; les temples sont profanés, pillés, renversés ; et ceux qui sont restés debout sont abandonnés de la plupart de leurs pasteurs et presque entièrement dépourvus de messes, de sacrements et de tout secours spirituel. Et ce qui fait frémir à penser, bien plus à dire, le très auguste sacrement du corps du Seigneur est traité avec la dernière indignité, même parmi les catholiques ; car, pour s'emparer des pixides sacrées, ils répandent à terre et foulent aux pieds la très sainte Eucharistie. » Nous le demandons, est-ce Vincent de Paul, est-ce Bossuet qui fait cette sombre et magnifique description ?

Voici de quelle manière notre saint, paysan et fils de paysan, parle des laboureurs ; que l'on compare avec la trop célèbre description que fait La Bruyère des « bêtes de somme » dont nos révolutionnaires ont tant abusé. « S'il y a de vraies vertus, c'est particulièrement parmi ces pauvres gens qu'elles se trouvent. Ils ont une vive foi ; ils croient simplement ; ils sont soumis aux ordres de Dieu ; ils souffrent tout ce qu'il plaît à Dieu, et autant qu'il plaît à Dieu, tantôt par les violences de la guerre et puis par l'âpreté du travail ; ils sont tous les jours dans les fatigues, exposés tantôt aux ardeurs du soleil et tantôt aux autres injures de l'air ; ces pauvres laboureurs et vignerons, qui ne vivent qu'à la sueur de leur front, nous donnent leurs travaux et ils s'attendent aussi qu'au moins nous prierons Dieu pour eux. Hélas ! mes frères, tandis qu'ils se fatiguent ainsi pour nous nourrir, nous cherchons l'ombre et nous prenons du repos !... C'est donc à ces pauvres auxquels nous devons rendre ces offices de charité, tant pour satisfaire au devoir de notre caractère que pour leur rendre quelque sorte de reconnaissance pour les biens que nous recevons de leurs labeurs. Tandis qu'ils souffrent et qu'ils combattent contre la nécessité et contre toutes les misères qui les attaquent, il faut que nous fassions comme Moïse, et qu'à son exemple nous levions continuellement les mains au ciel pour eux, et s'ils souffrent pour leurs péchés et pour leurs ignorances, nous devons être leurs intercesseurs envers la divine miséricorde, et la charité nous oblige à leur tendre les mains pour les en retirer. » En combien d'autres endroits se manifeste ainsi la tendresse de saint Vincent de Paul pour les paysans, dont il connaissait de près les labeurs et la vie !

On a reproché généralement aux auteurs du dix-septième siècle d'avoir ignoré les beautés de la nature ou bien, sauf pour La Fontaine, de les avoir systématiquement dédaignées, si bien qu'on a fait honneur à Jean-Jacques Rousseau d'avoir, pour ainsi dire, donné droit de cité dans ses livres à la description des chefs-d'œuvre de la nature. Ce reproche serait ici hors de saison, car on trouve constamment dans les discours et les lettres de saint Vincent de Paul des témoignages de son admiration pour ces phénomènes

naturels dont il tira souvent des motifs pour exciter à la vertu ceux auxquels il parlait. Écoutons-le s'adresser aux Filles de la Charité : « Nous avons chez nous l'image d'un pauvre laboureur des montagnes de l'Auvergne qui toute sa vie avait travaillé à la charrue, ou avait gardé les chèvres, et toutefois s'était si bien appliqué à Dieu dans l'oraison, qu'il en parlait avec autant de dignité que parfois un prélat, un profond théologien ; je ne m'attends pas à en entendre parler si bien qu'il en parlait ; mais où avait-il puisé ces grandes lumières ? c'est dans quelque sermon où il avait prêté toute son attention ; et ensuite, ayant médité ce qu'il avait appris au sermon, Dieu, qui se plaît avec les âmes humbles et simples, s'était abondamment communiqué à lui. Oh ! si sa bonté infinie a fait cette grâce à un pauvre paysan qui menait sa charrue, ou qui gardait les chèvres de son père, la refusera-t-il à une Fille de la Charité qui se sera donnée toute sa vie à lui et qui se sera consacrée pour le servir dans ses pauvres membres, à une fille qui durant son travail ne laissera pas, comme une abeille mystique, de recueillir et de méditer les paroles qu'elle aura ouïes dans un sermon, dans une conférence, dans un avertissement de la supérieure! Oh! il ne faut pas douter, mes filles, que qui prendra ce bon chemin n'avance beaucoup en peu de temps, et si elle est assez heureuse que de ne point s'en écarter, vous la verrez croître en vertu comme l'aube du jour, qui n'est qu'un point à son lever, et qu'on voit arriver en peu d'heures à son midi. » Ailleurs encore, il se sert des mêmes comparaisons tirées de la nature pour y chercher des leçons qui atteignent à la plus haute éloquence : « Les jardiniers sont soigneux de prendre leur temps pour arroser deux fois par jour leurs plantes durant les chaleurs et les sécheresses de l'été, et ils le font prudemment : car sans cela leurs plantes mourraient ; mais avec ce secours, leurs racines prennent la nourriture de la terre, et il se coule le long de la tige une certaine humeur qui vient de cet arrosement et qui donne vie aux branches, aux feuilles, et de la saveur aux fruits. Ainsi, mes chères sœurs, la sécheresse venant à donner sur le jardin de notre âme, toutes les plantes y périraient, si le soin et l'industrie du jardinier n'y prévoyaient, comme

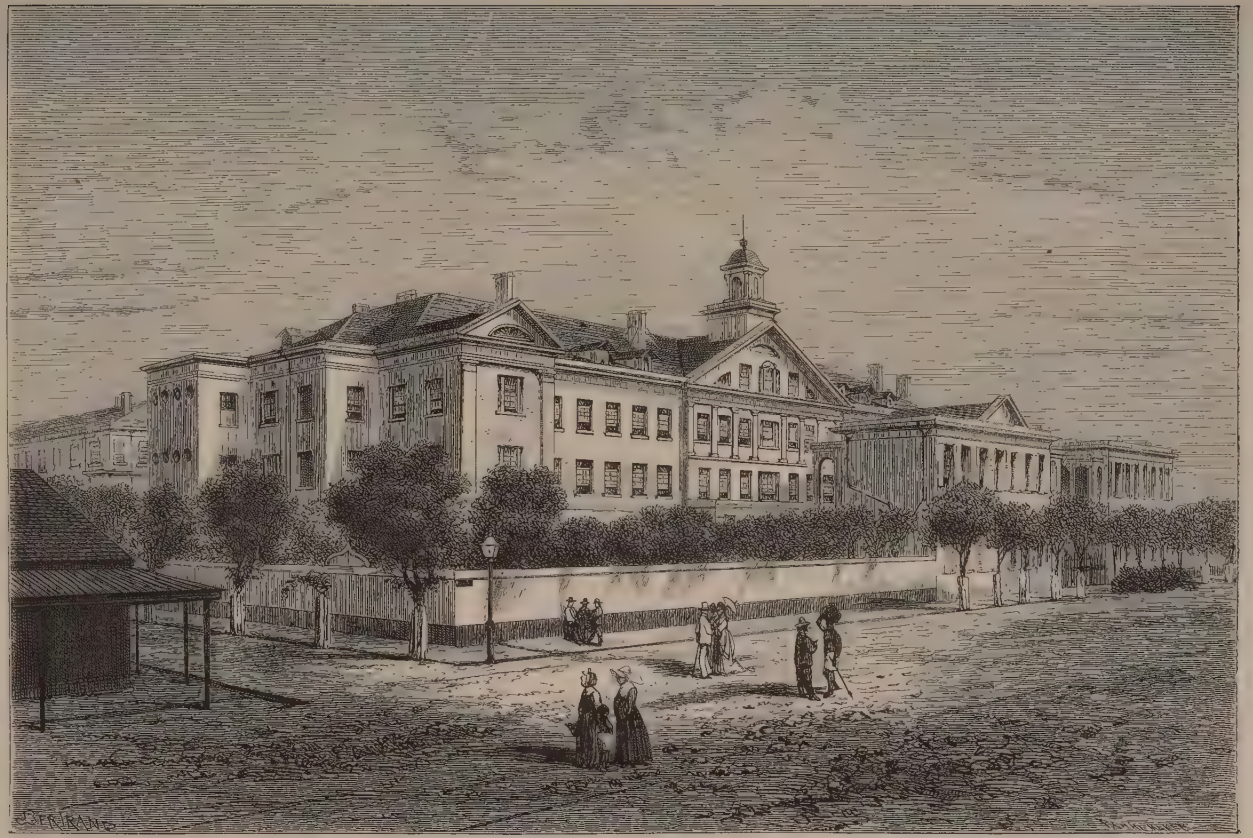
on fait en vous donnant du temps pour faire oraison qui, comme une douce rosée, humecte tous les matins vos âmes par la grâce qu'elle attire sur vous. Êtes-vous fatiguées des rencontres et des peines qui arrivent durant le cours de la journée, vous avez encore le soir ce doux rafraîchissement, pour donner vigueur à toutes vos actions.

ÉCOLE DE SAINT-VINCENT, A PÉTALUMA (CALIFORNIE)
Cette école est dirigée par les Filles de la Charité.

Oh ! que la Fille de Charité fera de grands fruits en peu de temps, si elle est soigneuse de se rafraîchir par ce divin arrosement ! On la verra croître tous les jours de vertus en vertus ; ainsi que le jardinier voit profiter ses plantes de quelque degré, à mesure qu'il les arrose, on verra cette fille s'avancer, comme une belle aurore qui se lève le matin et va toujours croissant jusqu'au midi ; semblablement elle ne cessera point de faire de nouveaux progrès, jusqu'à ce qu'elle ait atteint le soleil de justice, qui est la vraie lumière du monde, et

se soit abîmée en lui, ainsi que l'aurore s'abîme, en quelque façon, dans le soleil du midi. »

Il faut l'entendre encore prêcher la constance aux Filles de la Charité : « Avez-vous jamais ouï dire qu'un soldat ait quitté sans ordre le poste où son capitaine l'a placé ? Quand un soldat est en sentinelle, qu'il tombe de la pluie, qu'il fasse du vent et de la grêle, de la gelée et du froid, que les canons déchargent de tous côtés, il ne lui est point permis de se retirer : il faut qu'il demeure, dût-il en mourir, et s'il est si lâche que de se retirer, il est mis à mort sans aucune miséricorde et on le fait passer par les armes, et pourquoi ? C'est parce qu'il n'est pas demeuré dans la place où son capitaine l'avait mis. » Quant à la simplicité, cette vertu principale des Sœurs de Charité, saint Vincent la recommande en des termes qui prouvent également combien cette grande vertu lui tenait à cœur. C'est ainsi qu'en maintes circonstances on le voit rappeler complaisamment que la première sœur de charité fut une pauvre fille de la campagne, et à ce propos il a tracé des filles de village un portrait que nous aurions regret de ne pas reproduire tout entier, parce que c'est tout ensemble un vrai chef-d'œuvre de style et de doctrine spirituelle : « La première sœur qui entra dans votre Compagnie, dit-il en sa première conférence, fut une pauvre fille de village ; il faut encore que je vous la fasse connaître, afin que vous vous souveniez que la Providence ne veut dans la communauté que de pauvres filles, ou qui le soient de naissance, ou qui fassent choix de pauvreté évangélique ; oui, je dis de pauvres filles, car il faut que vous le soyez en effet. Cette pauvre fille s'était appris à lire presque toute seule, en gardant les vaches ; elle priait les passants de lui montrer ses lettres et de lui aider à les assembler ; sachant lire, elle se donna à Dieu, et assembla de ses compagnes pour lui aider à instruire les enfants de son village. Nous allâmes faire mission en ce lieu, et Dieu fit bientôt voir que cette entreprise ne lui désagréait pas. Cette bonne fille, entendant dire qu'on assistait à Paris les malades, et désirant de les servir, nous la fîmes venir et la mîmes sous la direction de Mademoiselle Le Gras, ensuite l'envoyant servir les malades dans la paroisse de Saint-Nicolas-du-



L'HÔPITAL DE LA CHARITÉ A LA NOUVELLE-ORLÉANS

Cet hôpital est desservi par vingt-quatre Filles de la Charité.

Chardonnet, où elle fut frappée de peste et vint mourir à l'hôpital de Saint-Louis. Voilà, mes filles, quel a été le commencement de votre Compagnie. » A la suite de cet exemple, saint Vincent faisait comme il suit le portrait des filles de village. Le morceau paraîtra peut-être long, mais il est intéressant, curieux et édifiant dans son entier, car c'est, en même temps qu'une haute leçon de morale, une vue complète sur toute une situation sociale qui a été longtemps, non seulement ignorée, mais surtout méconnue et défigurée.

« Mes sœurs, je m'étais proposé de vous parler le jour de sainte Geneviève, et comme elle était une pauvre fille de village, mon dessein était de vous entretenir de ses vertus et de celles des vraies filles de village, en ce que les premières qui sont dans la Compagnie ont été des filles de village. Mais vous saurez que, quand je vous parlerai des filles de village, je n'entends point parler de toutes les filles de village, mais seulement de celles qui ont les vertus des vraies filles des champs ; vous saurez aussi que, quand je parle des filles des champs, je n'entends point exclure toutes les filles des villes, car certainement il y a des filles des villes qui ont les vertus des filles des champs, et, sans aller plus loin, il y a dans la Compagnie des filles des villes que je ne puis voir sans une grande consolation : Dieu en soit béni, mes sœurs, oh ! Dieu en soit béni ! Au contraire, il n'y a que trop de filles de village qui ont l'esprit des filles des villes, surtout lorsqu'elles en sont assez proches, car l'air des villes a je ne sais quoi de contagieux pour elles ; et la fréquentation des unes et des autres fait qu'elles prennent les mauvaises inclinations de celles avec qui elles conversent.

« Je vous parlerai volontiers des vertus des bonnes villageoises, à cause de la connaissance que j'en ai par expérience et par nature, étant l'enfant d'un pauvre laboureur, et ayant demeuré à la campagne jusqu'à l'âge de quinze ans; notre exercice depuis longues années a été parmi les villageois et on peut dire qu'il n'y a guère de personnes au monde qui connaissent mieux les villageois que le font les prêtres de la Mission. Je vous dirai donc qu'il n'y a rien de meilleur que les personnes qui ont véritablement l'esprit des villageois : on ne voit

rien qui soit plus rempli de foi, et qui ait plus de recours à Dieu dans leurs besoins, et de reconnaissance dans leurs prospérités.

« Les vraies filles de village sont extrêmement simples, elles n'usent ni de finesses, ni de paroles à double entente; elles ne sont point entières dans leurs opinions, ni attachées à leur sens, et croient tout simplement ce qu'on leur dit. C'est en quoi vous les devez imiter, car vous serez de vraies Filles de la Charité si vous êtes toutes simples et n'êtes point entières dans vos opinions, mais que vous vous soumettiez volontiers aux sentiments des autres, et si vous êtes candides dans vos paroles, en ne disant pas d'une façon et pensant d'une autre; je veux croire cela de vous, oh! Dieu soit béni, mes filles!

« On remarque une grande humilité dans les vraies filles de village : elles ne se glorifient point de ce qu'elles ont, elles ne parlent point de leur parenté, elles ne pensent point avoir de l'esprit, elles vont tout bonnement; et quoique quelques-unes aient du bien, plus que les autres filles, elles ne font pas pour cela plus les suffisantes, mais vivent également avec toutes. Ordinairement, il n'en est pas de même des filles de villes, lesquelles parlent toujours de leur maison, de leur parenté, de leurs commodités, et même se vantent souvent d'avoir ce qu'effectivement elles n'ont pas. Oh! les Filles de Charité doivent être bien éloignées de cet esprit des filles de villes; et il me semble, par la grâce de Dieu, qu'il paraît assez qu'elles en ont beaucoup d'éloignement; car, quoiqu'il y ait parmi vous des filles de toute sorte de conditions, néanmoins on voit que tout y est égal, et qu'il n'y a point de distinction ni de particularités. C'est ainsi qu'il faut que vous en agissiez toujours, et que des filles de maison, qui sont dans la Compagnie, travaillent à acquérir le vrai esprit des bonnes villageoises et s'efforcent de les imiter dans leur manière de vivre.

« Je vous dirai qu'il y en a parmi vous qui ont cet esprit et qui me donnent bien de la consolation toutes les fois que je les vois, et lorsque je les rencontre ayant, par les rues, la hotte sur le dos, je ne puis vous exprimer la joie que cela me cause, tant elle est grande. Oh! Dieu en soit béni!

« L'humilité des bonnes filles de village fait qu'elles sont sans ambition; je vous dis des bonnes, car je sais qu'elles ne sont pas toutes si vertueuses et qu'il y a des ambitieuses aux champs comme en ville : je parle donc toujours des bonnes, qui n'ont rien contracté de l'esprit des filles de ville. Ces bonnes filles de village sont contentes de ce que Dieu leur a donné; elles ne désirent ni plus de richesse ni plus de grandeur que ce qu'elles en ont, elles ne souhaitent autre chose que d'avoir le vivre et le vêtir ; bien moins songent-elles à dire de beaux mots, leur parler est humble; si on leur donne des louanges, elles ne savent ce que c'est, et aussi ne les écoutent-elles point; leur parler est tout simple et tout véritable. O mes sœurs, aimons la sainte humilité, qui fait que nous ne nous mettons guère en peine qu'on nous méprise, qui fait même que nous nous réjouissons d'être méprisés; les apôtres tenaient à gloire d'avoir reçu quelques confusions pour le nom de Jésus-Christ : saint Paul se regardait comme la balayure du monde. Vous serez vraies Filles de la Charité si vous êtes bien humbles, sans ambition ni présomption, et si vous ne vous estimez pas plus que ce que vous êtes, ni plus que les autres, ou pour le corps, ou pour l'esprit, ou pour votre famille, ou pour les biens, ou même pour la vertu; car à vous estimer plus vertueuse, ce serait la plus dangereuse ambition.

« Les bonnes filles de village ont une grande sobriété pour le manger : souvent la plupart se contentent de pain et de potage, bien qu'elles ne cessent point de travailler, et en des ouvrages pénibles. C'est ainsi qu'il faut que vous fassiez, si vous voulez être de vraies Filles de la Charité. Il ne faut pas regarder ce qu'on donne; encore moins faut-il prendre garde s'il est bien apprêté; il ne vous faut manger que pour vivre, et non pour satisfaire à votre sensualité, et il faut que celles qui ne sont point de village, et qui veulent être Filles de la Charité, se résolvent à embrasser ce genre de vie et de nourriture.... Il faut que vous soyez sobres, que vous ne cherchiez point d'appétits ni de ragoûts, et qu'il n'y ait point de distinction ni de particularité parmi vous, soit que vous soyez de pauvres villageoises, soit que vous soyez de grande condition. De quoi vivait la sainte

Vierge, quand elle était sur la terre ? Mais de quoi vivait Notre-Seigneur ? C'était de pain.

« Je vous dirai encore que les vraies filles des champs sont extrêmement modestes en leur maintien, elles tiennent la vue baissée ; elles sont modestes dans leurs habits, qui sont vils et grossiers ; ainsi doivent être les Filles de la Charité, qui ne doivent entrer dans les maisons des grands que quand elles y ont affaire pour le service des

L'ASILE SAINTE-ANNE POUR LES ENFANTS TROUVÉS
A Washington (États-Unis d'Amérique).

pauvres ; et encore faut-il qu'elles le fassent avec crainte, qu'elles ne s'amusent point à remarquer ce qu'il y a dans les maisons, et qu'elles parlent à tout le monde avec une grande retenue et modestie. »

Saint Vincent continue sur ce ton en donnant encore en exemple sainte Geneviève qui, « comme bonne fille des champs, a aussi beaucoup aimé la pauvreté » ; mais ce qu'on a vu suffit pour donner une idée du charme singulier que savait répandre notre saint dans ses conférences aux Filles de la Charité et des qualités que révélerait, au seul point de vue littéraire, l'ensemble de ces conférences, si elles étaient publiées.

Il faut en dire autant de ces milliers de lettres qui abondent en traits saisissants, parsemés dans des conseils où la grande entente des

affaires va naturellement de pair avec les plus hautes leçons de spiritualité. Là se manifestent surtout les étonnantes ressources de cet esprit qui voulait passer pour pauvre et qui s'appliquait sans efforts aux plus délicates subtilités de la controverse pour en faire sortir la vraie doctrine avec une force, une netteté, un éclat extraordinaires. Longtemps ami de Saint-Cyran, alors que celui-ci n'avait pas encore fait suspecter les desseins de son incommensurable orgueil, Vincent, en effet, n'hésita pas à rompre, dès que son âme droite découvrit le venin que recélaient les vertus apparentes et l'affectation d'austérité des jansénistes. Ses lettres à ce sujet sont de lumineuses démonstrations où son sens droit et ferme, guidé par son grand amour de l'Église et son inébranlable esprit d'obéissance à l'autorité du pape, se traduit en des termes d'une simplicité, d'une netteté et d'une vigueur qui devaient faire une singulière impression sur tous ceux qui recueillaient les échos de ces enseignements. A quelqu'un qui demandait que, dans l'intérêt de la paix, on traitât les jansénistes avec plus de modération : « Monsieur, dit-il, lorsqu'un différend est jugé, il n'y a point d'autre accord à faire que de suivre le jugement qui en a été rendu. Avant que ces messieurs fussent condamnés, ils ont fait tous leurs efforts afin que le mensonge prévalût sur la vérité, et ont voulu emporter le dessus avec tant d'ardeur qu'à peine osait-on leur résister, ne voulant pour lors entendre à aucune composition. Depuis même que le Saint-Siège a décidé les questions à leur désavantage, ils ont donné divers sens aux constitutions pour en éluder l'effet. Et quoique, d'ailleurs, ils aient fait semblant de se soumettre sincèrement au Père commun des fidèles, et de recevoir les constitutions dans le véritable sens auquel il a condamné les propositions de Jansénius, néanmoins les écrivains de leur parti qui ont soutenu ces opinions, et qui ont fait des livres et des apologies pour les défendre, n'ont pas encore dit ni écrit un mot qui paraisse pour les désavouer. Quelle union donc pouvons-nous faire avec eux s'ils n'ont une véritable et sincère intention de se soumettre? Quelle modération peut-on apporter à ce que l'Église a décidé? »

Ainsi parle la vraie charité et, comme le fait excellemment remar-

quer M. Maynard, on ne sait qu'admirer le plus ici, de la rectitude d'esprit de Vincent, de son sens pratique, de son cœur et de sa vertu. Faut-il s'étonner après cela que la renommée se soit levée tout de suite pour un homme dont ses contemporains avaient pu, durant tant d'années et malgré son humilité, contempler les admirables œuvres ! Nous avons vu quel témoignage en rendait Bossuet, écrivant au pape. Mais il devait inspirer après lui l'éloquence de bien d'autres panégyristes. « C'est lui, s'écriait en 1661 l'évêque du Puy, c'est lui qui, par

LOUIS XVI, ROI DE FRANCE

D'après une médaille du temps. — Louis XVI, à la suite du panégyrique de saint Vincent de Paul par l'abbé Maury, ordonna qu'une statue de marbre blanc fût érigée au saint prêtre dans la galerie du Louvre. Cette statue, chef-d'œuvre de Stouf, se trouvait à Saint-Lazare lors du pillage de la maison, en 1789 : elle fut brisée par les révolutionnaires, et la tête en fut jetée dans le bassin du Palais-Royal.

son zèle admirable et celui de ses dignes enfants, a sanctifié des millions d'âmes dans les missions ; qui a procuré les secours spirituels et temporels à des provinces entières, ruinées par les malheurs de la guerre ; qui a retiré des milliers de créatures des portes de la mort. C'est lui-même, c'est ce Vincent de Paul qui a presque changé la face de l'Église par les conférences, par les instructions, par tant de séminaires dont il a procuré les établissements ; c'est lui qui a rétabli la gloire du clergé dans sa première splendeur par les exercices des ordinands, par les retraites spirituelles, par l'ouverture de son cœur et de sa maison, etc. » Il faudrait citer encore le P. Tournemine,

M. de Boulogne et tant d'autres, car la liste est longue des prédicateurs qui ont exalté la vie de saint Vincent. Qui n'a dans la mémoire cette mémorable apostrophe de Maury dans le magnifique panégyrique qu'il dressait comme un beau monument à la gloire de ce grand saint? Arrivé au point de son histoire où se place l'acte héroïque de dévouement qui le poussa à prendre les fers d'un galérien dont il conquit ainsi la liberté : « Le voilà donc, chrétiens, s'écriait Maury, le voilà confondu avec les forçats, chargé de chaînes, une rame à la main, sous les dehors humiliants d'une victime des lois, victime volontaire de la charité ! Qu'il est grand, qu'il est auguste dans son abjection ! O mon Dieu ! contemplez, du haut du ciel, ce spectacle vraiment digne de vos regards ; et que tous les chœurs des anges vous bénissent dans ce moment d'avoir, dans les trésors de votre miséricorde, des récompenses éternelles pour un si grand sacrifice ! Fers honorables, sacrés trophées de la charité, que n'êtes-vous suspendus aux voûtes de ce temple, comme l'un des plus beaux monuments de la gloire du christianisme ! Vous orneriez dignement les autels de Vincent de Paul, en rappelant à la société les citoyens que lui donne la religion de Jésus-Christ ; et la vue de ces chaînes justement révérées comme un objet de culte public aiderait, de siècle en siècle, notre ministère à lui en former encore de pareils. »

Écoutons maintenant l'évêque d'Angers. Dans son magnifique panégyrique du saint, après avoir à grands traits résumé l'histoire de la charité dans le monde depuis Notre-Seigneur, après avoir montré saint Thomas d'Aquin, au treizième siècle, faisant la vaste synthèse des vérités de la foi, il nous montre celle, non moins magnifique, de la charité dans les œuvres de saint Vincent de Paul : « Est-il dans les siècles passés une institution quelconque de bienfaisance que Vincent n'ait ou rajeunie, ou restaurée, ou agrandie? Y a-t-il une œuvre de charité qui ne soit venue se rattacher comme un anneau à cette chaîne d'établissements qui s'étend jusqu'à nous? De l'Hôtel-Dieu qu'il transforme à la Salpêtrière qu'il érige, des malades qu'il soulage aux pauvres qu'il nourrit, des vieillards qu'il recueille aux enfants trouvés qu'il sauve, des forçats qu'il délivre aux captifs qu'il rachète, à travers

les établissements qu'il fonde, les asiles qu'il ouvre, les hôpitaux qu'il crée, pendant tout un demi-siècle, le monde suit avec étonnement les prodiges de son activité. N'est-ce point là, je vous le demande, dans l'ordre de la charité, cette vaste et magnifique synthèse que nous admirions tout à l'heure dans l'ordre de la foi? N'est-ce point des deux côtés la même étendue d'esprit et cette largeur de coup d'œil qui embrasse et qui relie entre elles toutes les parties d'un grand tout? Et s'il est vrai qu'on ne saurait aborder un problème de la foi sans trouver en face de soi le nom et le génie de Thomas d'Aquin, chaque fois que le dévouement cherche à se produire dans une forme nouvelle, chaque fois que l'esprit chrétien, inspiré par la foi, se traduit parmi nous en quelque chose féconde, pour peu que l'on creuse à la source de ces grandes choses, on y trouve, à côté du doigt de Dieu qui met tout en mouvement, la main et le cœur de Vincent de Paul [1]. »

Qu'ajouter à ces paroles? En les recueillant, les auditeurs du prêtre éloquent destiné à prendre plus tard une si grande place dans l'épiscopat français, ne devaient-ils pas trouver là même le plus bel éloge du saint qui a tant fait pour restaurer la dignité de la chaire chrétienne, en fondant les conférences où s'est formé Bossuet?

1. Mgr Freppel, *Œuvres oratoires*, tome II.

Auguste ROUSSEL.

L'ART ET LA CHARITÉ

L'art chrétien est l'art de la charité, puisque la charité est son principe et sa fin. Une œuvre d'art est un acte de l'intelligence et de la volonté. L'intelligence conçoit un idéal que la volonté aime et veut manifester; c'est ainsi que l'homme devient artiste. Son art dépend de l'idéal qu'il a choisi et du motif qui le détermine à l'exprimer.

L'idéal est la forme que l'esprit donne à une chose et qu'il cherche à rendre visible par les moyens de l'art. Cet idéal varie selon la science et le talent de chacun; c'est une lumière intérieure que l'étude développe et que la vertu augmente, mais que les passions peuvent obscurcir. Sa perfection est d'être l'image, le reflet de l'idéal divin, c'est-à-dire du vrai, du beau et du bien que le Créateur a mis en toute chose. L'idéal a Dieu pour principe, et par conséquent tout art véritable doit être religieux.

Les arts anciens étaient religieux, mais leur idéal était incomplet. Ils le recevaient d'une tradition affaiblie par le temps et l'erreur. La Cause première leur apparaissait à travers les phénomènes de la nature, et ils en connaissaient mal la vérité, la beauté et surtout la

bonté. Les artistes grecs recherchèrent l'idéal et l'exprimèrent par des chefs-d'œuvre. Ils symbolisèrent sous des formes humaines quelques attributs divins et personnifièrent la puissance, la sagesse du Créateur, et les beautés de l'ordre matériel, intellectuel et moral; mais la lumière qui les éclairait était insuffisante, et au lieu d'élever leur idéal vers son principe, ils l'abaissèrent bientôt vers les choses de la terre et les plaisirs des sens.

Les artistes chrétiens ont un idéal supérieur que leur montre la lumière surnaturelle de la foi. Ils cherchent le vrai, le beau et le bien en Dieu même, et ils surpassent ainsi les anciens par leur idéal, comme par le motif qui les détermine à le manifester. L'art chez les Grecs était une jouissance intellectuelle, et s'ils voulaient rendre visible l'idéal qu'ils avaient conçu, c'était pour en jouir davantage et le faire admirer. Leur œuvre n'était pas un acte religieux, un sentiment de piété qu'ils voulaient communiquer; ils cherchaient leur gloire plus que celle de leurs dieux; leur art avait un but personnel, intéressé. Il n'en est pas de même pour le véritable artiste chrétien. S'il veut exprimer son idéal, c'est que Dieu en est le principe et la fin; c'est qu'il aime cet idéal, et que le bonheur qu'il trouve dans cet amour il désire le communiquer. Il est artiste parce qu'il aime Dieu et qu'il veut le faire aimer. Son art est l'art de la charité; son art est semblable à l'art de Dieu; car il a le même idéal et le même motif de le manifester.

Dieu est l'artiste parfait; il a un idéal qu'il conçoit et qu'il engendre éternellement, idéal infini qui est son Verbe, son Fils : « la splendeur de sa gloire, la forme de sa substance »; idéal dans lequel il se contemple et que rien ne saurait augmenter, car en lui se trouve l'idéal de tous les êtres.

Le principe aime son idéal, comme l'idéal aime son principe, et cet amour mutuel est l'Esprit qui les unit dans une éternelle félicité. L'amour du Père et du Fils est la source de leur volonté, et par conséquent l'inspiration, le motif de l'art divin. Ce bonheur qui procède de la connaissance et de l'amour, Dieu veut le communiquer à d'autres êtres, et il ne peut le faire qu'en leur communiquant sa ressemblance. Il a créé des êtres intelligents et libres, des anges et

ÉGLISE DU BERCEAU DE SAINT VINCENT DE PAUL

Bâtie sur l'emplacement de la maison de naissance de saint Vincent, à Pouy, près de Dax; dix-neuvième siècle. — État actuel.

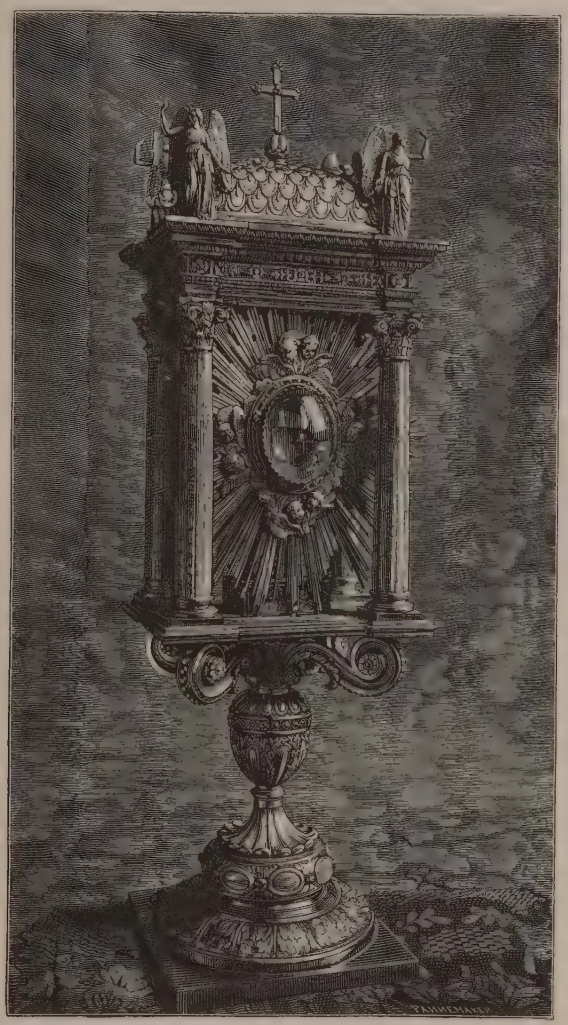
des hommes auxquels il manifeste sa vérité, sa beauté, sa bonté, afin qu'ils puissent être heureux, en le connaissant et l'aimant, comme il se connaît et s'aime lui-même.

Dans son art extérieur, Dieu est tout charité, *Deus charitas est.*

La charité est le nom de l'amour divin, amour parfait et désintéressé, car l'hommage de toutes les créatures ne peut rien ajouter au bonheur infini du Créateur. L'Artiste suprême veut leur communiquer son idéal, qui est sa science et son amour, et il le fait par trois moyens, la Création, l'Incarnation et la Rédemption.

La Création commence la manifestation de l'idéal divin. L'être sort du néant pour affirmer sa vérité, sa beauté, sa bonté. L'homme porte déjà la ressemblance divine, celle du Père par la vie, celle du Fils par l'intelligence, celle du Saint-Esprit par la volonté; mais ce n'est qu'une préparation, une ébauche. L'idéal lui-même se rend visible par l'Incarnation; il devient semblable à nous pour que nous devenions plus facilement semblables à lui, pour que nous puissions suivre sa voie, posséder sa vérité et imiter sa vie. Et comme l'abus de notre libre arbitre a déformé en nous son image, il ajoute à l'Incarnation la Rédemption, qui est la révélation suprême de sa bonté. Lorsqu'il nous eut aimés ainsi jusqu'à la fin et que tout fut consommé, il nous envoya son Esprit pour terminer l'œuvre de sa ressemblance. Ce que l'amour a commencé, l'amour l'achève. L'Esprit-Saint a fait notre ressemblance naturelle en fécondant les eaux de la création; il inaugure notre ressemblance surnaturelle en vivifiant les eaux du baptême. Et de même qu'il forma le corps du Christ dans le sein de la Vierge immaculée, il fixera son empreinte et perfectionnera son image dans nos âmes; il sera l'Esprit sanctificateur.

La sainteté est la vraie ressemblance divine, le chef-d'œuvre de la charité. Le trois fois Saint donne aux saints sa science et son amour. Il réalise en eux son idéal et les admet à son unité. Les saints sont d'autres Christs, ayant la même vie, la même lumière, la même volonté. Comment n'aimeraient-ils pas les hommes que le Christ a tant aimés? Non seulement ils conçoivent en eux l'idéal divin, mais ils veulent le manifester, le communiquer. Ils deviennent ainsi les apôtres de la vérité, les artistes de la charité; ils perpétuent le Christ par leurs exemples, leur enseignement et leurs œuvres. Ils éclairent toutes les ignorances, soulagent toutes les misères, et savent se sacrifier, comme leur Maître, pour le salut et le bonheur de ceux qu'ils aiment.



LE RELIQUAIRE DU CŒUR DE SAINT VINCENT DE PAUL

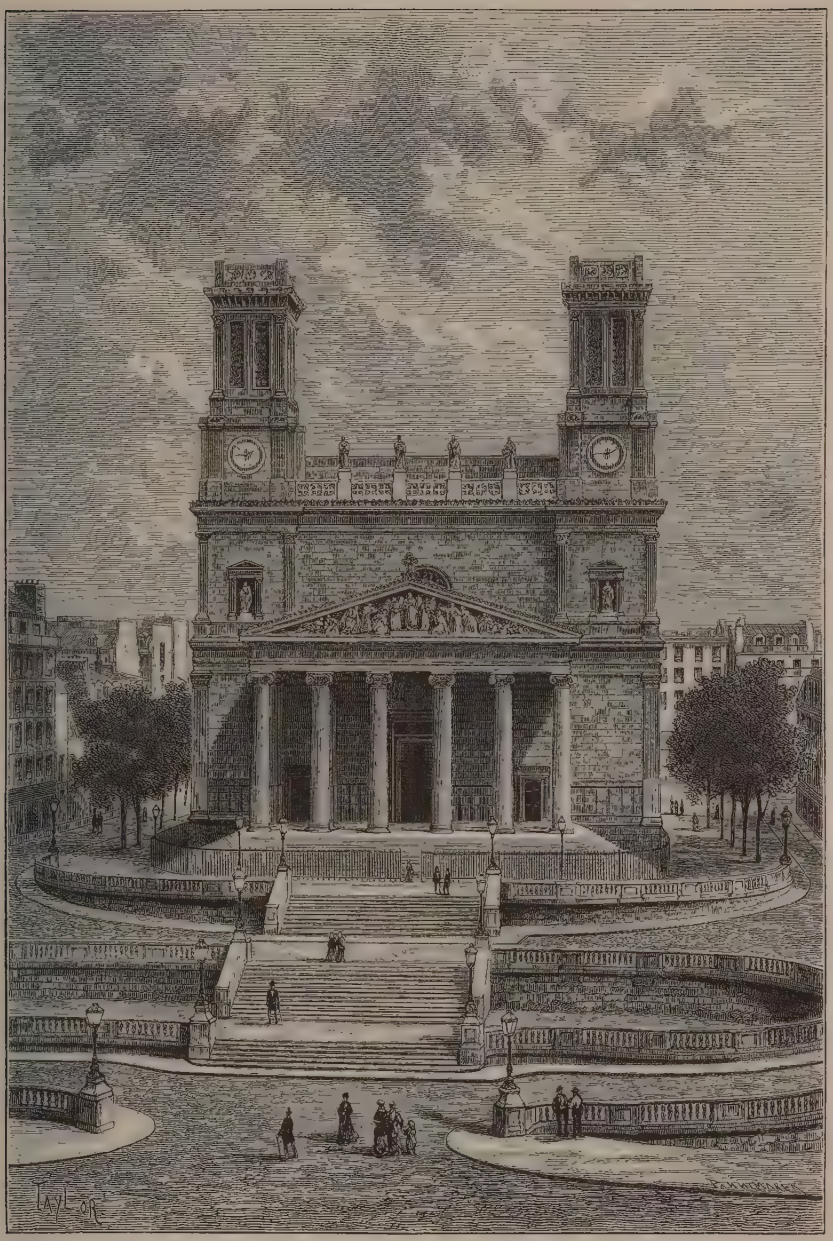
Dans la cathédrale de Lyon ; dix-neuvième siècle. — Ce reliquaire, qui a remplacé celui que la duchesse d'Aiguillon avait fait exécuter à l'époque de la mort de saint Vincent, est un don du cardinal de Bonald.

Les artistes chrétiens ne doivent pas avoir un autre idéal que les saints, ni un autre motif de l'exprimer. Leur art doit être aussi l'art de la charité, l'art du Christ connu, aimé, manifesté. Quels que soient les moyens qu'ils ont choisis, orateurs, poètes, écrivains, archi-

tectes, sculpteurs ou peintres, ils doivent s'efforcer de rendre l'idéal visible, en Notre-Seigneur et dans les Saints qu'il a formés à son image, dans la Vierge Marie surtout, son miroir le plus pur, le plus fidèle. Telle est la mission de l'art chrétien dans l'Église; il y a divinement germé, comme un ornement près de l'autel; il a traduit les pages des Saintes Écritures, il a fleuri sur les marges des manuscrits, pour servir et glorifier en tout et en tous l'idéal divin.

Saint Vincent de Paul a été dans les temps modernes une des plus admirables images de Jésus-Christ; n'est-il pas juste que l'art se plaise à l'honorer? Ses œuvres sont encore vivantes parmi nous et il a été facile de recueillir ses souvenirs, conservés par une piété reconnaissante. Ce qu'on désire d'abord en lisant la vie d'un saint, c'est d'en avoir un portrait fidèle; et si la peinture n'en a pas laissé, l'imagination cherche à y suppléer, en se créant un idéal qui en représente la sainteté. Les traits qu'elle lui prête s'éloignent souvent de la réalité. La grâce qui élève la nature ne la détruit pas, et les saints transfigurés dans le ciel y garderont leur ressemblance. Nous n'avons pas à composer le portrait de saint Vincent de Paul; il en existe plusieurs qui ont été faits pendant sa vie. La difficulté est de choisir celui qui répond le mieux à l'idéal que nous pouvons nous en former. La figure de saint Vincent de Paul n'avait rien de remarquable, elle rappelait son humble origine, mais elle était belle par l'intelligence et les vertus qui s'y rendaient visibles.

Le portrait préférable à tous les autres sous ce rapport est celui que fit, d'après nature, Simon François, peintre tourangeau, et que grava Van Schuppen en 1665. Il a été souvent reproduit par les disciples de saint Vincent de Paul, qui l'estimaient par conséquent le plus ressemblant, et c'est celui que l'iconographie chrétienne doit adopter. On est trop porté à ne voir dans saint Vincent de Paul que le modèle de la charité; il faut savoir distinguer, à travers les voiles de son humilité, les autres dons qu'il avait reçus de Dieu, l'étendue de son génie, la sûreté de sa doctrine, la clarté de son bon sens, la lumière de ses conseils, la science de sa direction, la grâce de son esprit, la douceur de son caractère. Tous ces mérites se



ÉGLISE DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL, A PARIS

Dix-neuvième siècle. — Cette église ressemble aux basiliques italiennes des premiers siècles chrétiens. A l'intérieur, les fresques, peintes par Hippolyte Flandrin, « retracent la mission de l'Église, symbolisée par l'enseignement de saint Pierre et de saint Paul. De cet enseignement, comme d'une source féconde, jaillissent des peuples de martyrs, de docteurs, de vierges, de pénitentes. L'artiste a représenté ces foules illustres en marche vers le sanctuaire du temple, où ils vont *témoigner* sur les degrés d'un autel élevé à la Charité, personnifiée dans la grande figure toute française de saint Vincent de Paul. » (H. Jouin, *Les Frises de Saint-Vincent-de-Paul.*)

lisent dans le portrait de Simon François, dans la vivacité de ce regard et la finesse de cette bouche d'où vont sortir des paroles saintes et persuasives. Saint Vincent de Paul était alors dans la maturité de sa vie. Ce portrait, du reste, ressemble beaucoup à celui que peignit Philippe de Champagne et à celui qui a été gravé par le célèbre Édelinck.

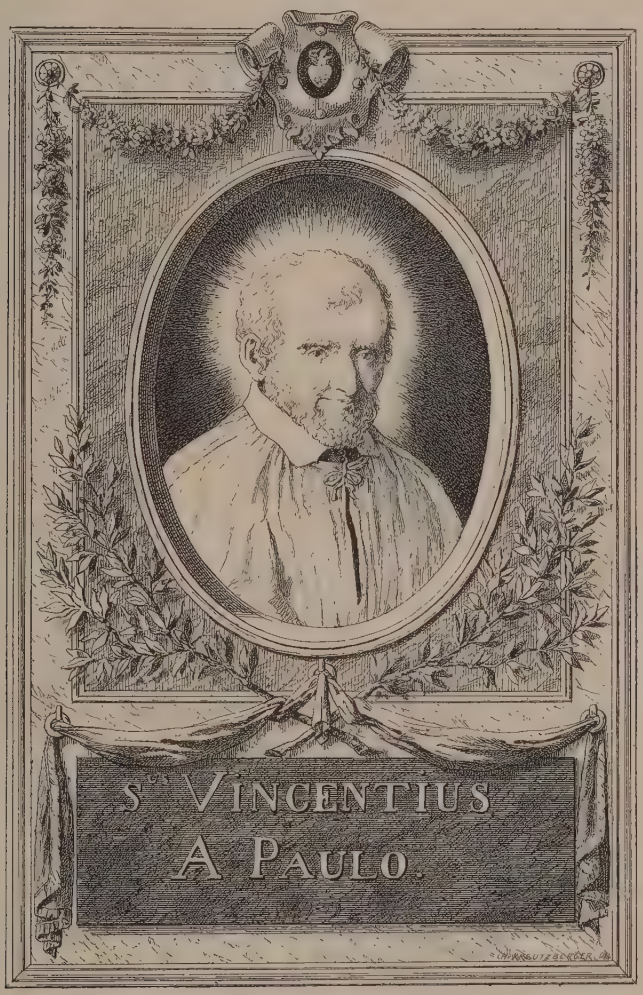
Un autre portrait nous le représente plus âgé, plus près d'aller recevoir au ciel sa récompense. C'est une aquarelle, exécutée sans doute à l'époque de la canonisation, d'après une peinture faite peu de temps avant sa mort. Dans la partie supérieure du motif qui encadre la figure est ménagée une ouverture qui laisse paraître un cœur, tracé sur parchemin. Derrière ce parchemin est écrit cet authentique :

Ego infrascriptus sacerdos congregationis Missionis et præfectus ecclesiæ domus Sancti Lazari Parisiensis, testor et fidem facio cor retro depictum sanguine ex præcordiis sancti Vincentii a Paulo esse intinctum. (Daudet.)

Je soussigné, prêtre de la congrégation de la Mission et préfet de l'église de la maison de Saint-Lazare, atteste et certifie que le cœur peint de l'autre côté a été coloré avec le sang du cœur de saint Vincent de Paul. (Daudet.)

L'iconographie rattache aux portraits des saints tout ce qui a rapport aux circonstances et aux événements de leur vie ; c'est ce que l'art a fait pour saint Vincent de Paul. La gravure nous montre les lieux qu'il a habités, les personnes qu'il a fréquentées, les misères qu'il a secourues, et les établissements qu'il a fondés. Elle nous conduit d'abord au village qui a été Bethléem et Nazareth pour sa naissance et sa jeunesse. Voici la maison paternelle, l'église de son baptême et de sa première communion, le grand chêne qui l'ombrageait quand il gardait son troupeau, le moulin de Pouy, témoin des prémices de sa charité. Nous le suivons ensuite dans les rudes sentiers qu'il parcourut avant d'arriver au poste que lui destinait la Providence. Nous faisons le pèlerinage de Notre-Dame de Buglose qu'il aimait ; nous visitons la chapelle de Château-l'Évêque où il fut ordonné prêtre, et celle de Notre-Dame-de-Grâce où il célébra sa première messe ; puis les églises confiées à son ministère, l'église de

Clichy-la-Garenne qu'il a fait rebâtir, l'église de Folleville où il instruisait le peuple, celle de Châtillon-les-Dombes où il inaugura



SAINT VINCENT DE PAUL

D'après une aquarelle exécutée à l'époque de sa canonisation. Dans le dessin original le cœur représenté au milieu de la partie supérieure de l'encadrement a été peint avec le sang même du cœur de saint Vincent. Cette relique appartient à M. E. Cartier, à Solesmes.

les confréries de charité. Nous le voyons explorer les régions où s'exercera son zèle, partager l'esclavage des chrétiens en Afrique et les

fers des forçats sur les galères, soigner les malades dans les hôpitaux, et enfin se mettre en rapport, par la famille de Gondi, avec tout ce grand dix-septième siècle dont il sera le bienfaiteur et la gloire.

Pour bien connaître saint Vincent de Paul, il faut le voir au milieu de cette société brillante que toute l'Europe admirait et s'efforçait d'imiter. L'humble prêtre se trouve, malgré lui, mêlé à toutes les grandeurs, afin de pouvoir soulager toutes les misères. Il nous apparaît entouré des hommes les plus célèbres de son temps, qui l'aiment et le vénèrent; Louis XIII qui réclama son assistance à l'heure de la mort, Anne d'Autriche qui l'appelle à ses conseils, Richelieu, Mazarin, le grand Condé, saint François de Sales, le cardinal de Bérulle, Bossuet, Ollier, la duchesse d'Aiguillon, Mademoiselle Le Gras, le baron de Renty; tous cèdent à l'onction de sa parole et deviennent les auxiliaires de ses œuvres.

Le spirituel crayon de Callot nous fait connaître les pauvres vrais ou faux que saint Vincent rencontre et les misères de la guerre qu'il soulagera. Le burin vigoureux d'Abraham Bosse nous montre les seigneurs et les dames de la cour qu'il entraîne dans les hôpitaux et qu'il forme aux œuvres de miséricorde. Ils ont encore leurs beaux costumes et leurs grands airs, mais beaucoup d'entre eux, bientôt, quitteront ce luxe et cette fierté pour se faire pauvres, afin de mieux aimer et mieux servir les pauvres.

Une gravure de cette époque constate ce triomphe obtenu sur les vanités du monde, au profit de la charité. C'est la *pompe funèbre de la Mode* que les dames conduisent au tombeau. Elles portent processionnellement ses atours, les dentelles, les fleurs, les éventails, les bijoux, les faux cheveux, les fourrures qu'elles vont ensevelir avec la défunte. Les hommes qui les précèdent jettent aussi leurs rubans, leurs éperons, leurs bottes, leurs panaches et leurs chapeaux dans le monument, au bas duquel on lit cette épitaphe :

Ci gist sous ce tombeau, pour l'avoir mérité,
La Mode qui causoit tant de folie en France :
Sa mort a fait mourir la superfluité
Et va faire bientôt revivre l'abondance.

LA CHARITÉ

TABLEAU D'ANDREA DEL SARTO, AU MUSÉE DU LOUVRE, SEIZIÈME SIÈCLE.

Une femme assise dans un paysage tient deux enfants dans ses bras. Elle allaite celui de droite ; à ses pieds, à gauche, un enfant endormi. On lit sur un cartel : « ANDREAS SARTVS FLORENTINVS ME PINXIT MDXVIII : André Sartus, de Florence, me peignit en 1618. » *Sartus,* mot latin qui signifie *rapiécé ;* surnom donné à l'artiste par allusion à la profession de tailleur qu'exerçait son père.

C'est en France, où il avait été appelé par François Ier, qu'Andrea del Sarto peignit ce tableau fameux. Cette représentation, expression de la seule charité maternelle, est incomplète. « L'art, dit M. Grimouard de Saint-Laurent, laisse une lacune grave quand il donne, comme étant la Charité, des représentations où il ne paraît aucune trace de l'amour divin. »

Ce tombeau fut en effet pour saint Vincent de Paul une mine inépuisable, d'où il tira les trésors avec lesquels il put fonder des hospices, secourir toutes les infortunes, sauver des provinces, racheter les captifs, envoyer des missionnaires à tous les rivages, et créer, dans le monde entier, pour la France, cet empire de la charité, cette influence plus glorieuse et plus durable que les conquêtes et l'éclat du règne de Louis XIV. Car les saints ne meurent pas, ils ont une postérité qui continue leur vie. Où saint Vincent de Paul n'envoie-t-il pas encore ses prêtres et ses Filles de la Charité, où ne répand-il pas l'or de ses aumônes et la lumière de ses enseignements? Son nom est connu et béni par toute la terre. Ses armées pacifiques envahissent l'Afrique, l'Amérique et les régions les plus lointaines de l'Asie, pour y combattre l'ignorance et la douleur, et y conquérir des âmes avec la palme du martyre.

Les artistes de la haine et du mensonge se lèvent contre les artistes de la charité et s'efforcent de détruire leurs œuvres. Un des premiers effets des doctrines de 89 fut le pillage de Saint-Lazare : la veille même de la prise de la Bastille, le 13 juillet, cet asile de la prière et du dévouement fut envahi et saccagé, la bibliothèque dévastée, la chambre de saint Vincent de Paul profanée et sa statue brisée. Peu de temps après, dix de ses disciples étaient égorgés. Combien furent ensuite envoyés en exil et sur l'échafaud par la Révolution? Mais les artistes de la charité ne se découragent pas et travaillent toujours à réaliser l'idéal divin; ils disent à leurs bourreaux : Vous nous pillez, vous nous frappez, vous nous tuez, mais vous ne pouvez nous empêcher de vous aimer, de vous servir, de vous assister dans la souffrance, la vieillesse et la mort. Depuis la Révolution les imitateurs de saint Vincent de Paul se sont multipliés, et jamais les œuvres n'ont été plus florissantes.

Les Saints dans l'Église sont les pierres de la Jérusalem céleste, qu'il faut voir à leur place pour en bien comprendre la beauté. Saint Vincent de Paul a des ancêtres comme il a une postérité. Sa charité est un rayon de l'unité infinie, et on peut l'admirer dans sa source divine, dans les Sacrements qui l'ont communiquée et dans les Vertus

qu'elle a développées. Saint Vincent de Paul est un anneau de cette chaîne sacrée qui part du cœur de Jésus-Christ et qui rattache tous les Bénis du Père au trône du Souverain Juge, avec lequel ils régneront éternellement. L'art chrétien peut ainsi honorer sa mémoire en l'unissant aux souvenirs de tous les siècles.

L'époque des catacombes est représentée par le bon Pasteur qui apparaît sur un tombeau, entre deux époux chrétiens, entourés de leurs esclaves affranchis, tandis que les autres esclaves meurent sous les coups de leurs maîtres et que les gladiateurs s'égorgent pour le plaisir du peuple romain. Après Galère Maxime qui se débarrassait des pauvres en les faisant noyer, vient Constantin qui fait entrer la charité dans les lois. Au douzième siècle, des moines bâtissent à la charité des palais et les princes fondent des hospices pour le salut de leur âme et l'expiation de leurs fautes, comme Henri d'Angleterre le fit à Angers, après le meurtre de saint Thomas de Cantorbéry. Le treizième siècle sculpte la Charité et ses représentants sur les murs de nos cathédrales, et le quatorzième l'honore par les peintures du Giotto à l'*Arena*, et de Simone Memmi à la chapelle des Espagnols. Au quinzième, brille le modèle des artistes chrétiens, le bienheureux Fra Angelico, qui mettait l'aumône au-dessus des chefs-d'œuvre, comme le dit son épitaphe composée par Nicolas V. Le peintre de Fiesole nous montre ses frères de Saint-Marc donnant l'hospitalité à Notre-Seigneur, et le diacre saint Laurent distribuant les biens de l'Église aux pauvres, avant d'aller au martyre. Vient enfin la Renaissance, avec ses belles figures, ses grandes compositions et sa prompte décadence.

Au dix-septième siècle, la France ressaisit le sceptre de l'art qu'elle avait porté au moyen âge. Nicolas Poussin et Lesueur n'ont pas alors d'égaux, et le Bernin vint lui-même reconnaître notre supériorité. La sculpture, la peinture et la gravure nous offrent les beaux portraits des contemporains et des auxiliaires de saint Vincent de Paul, et Le Brun trace aux plafonds de Versailles des figures mythologiques qui rappellent son heureuse influence contre la fureur des duels. Le dix-huitième siècle vit canoniser saint Vincent de Paul;

LA CHARITÉ

Fresque de Giotto, dans l'église de l'*Arena*, à Padoue, quatorzième siècle. — La Charité est couronnée de fleurs ; trois jets de flammes traversent le nimbe des saints qui entoure sa tête. Son visage est tourné vers le ciel ; son regard, son âme, tout son être s'élance vers Dieu ; de son bras tendu, elle élève son cœur vers lui, et Dieu le prend des deux mains. Un vase chargé de fruits et de fleurs, des trésors répandus à ses pieds, marquent son empressement à secourir le prochain. L'amour de Dieu et l'amour du prochain se manifestent ici tout ensemble : c'est une représentation vraie et complète de la Charité.

mais l'art frivole et sensuel des Watteau et des Boucher n'était pas digne d'honorer sa mémoire; les peintres plus sérieux de l'école de Jouvenet, Restout, de Troy, Natoire lui consacrèrent leurs meilleurs tableaux. Puis vint la Révolution, qui ne sut faire que des ruines et des pastiches de l'antiquité païenne. Lorsque, au dix-neuvième siècle, la société fit un effort pour ne pas mourir, elle invoqua saint Vincent de Paul et glorifia ses reliques. Sa châsse est une des œuvres d'art les plus remarquables de la Restauration.

L'Apôtre de la charité a maintenant parmi nous des artistes qui s'inspirent de sa vie et nous la montrent dans leurs œuvres, sur les murs et les vitraux de nos églises. C'est là l'espérance de l'avenir au milieu des hontes de notre époque, où des voix osent réclamer un art sans idéal et une société sans Dieu. La charité nous sauvera de ces misères morales pires que la peste et la guerre. Seule elle peut rendre à l'art ses saintes doctrines et sa noble mission. La Renaissance, pour représenter la charité, n'a su imaginer qu'un symbolisme grossier, une nourrice puissante, capable d'allaiter de nombreux enfants. Ce n'est pas ainsi que la comprenait la grande école de Giotto. La charité chrétienne est vierge, et c'est pour cela qu'elle est mère, qu'elle conçoit le Christ et qu'elle adopte tous les hommes pour ses enfants. Elle foule aux pieds les richesses de la terre qu'elle distribue aux pauvres. Elle porte des fleurs et des fruits parce qu'elle a donné tout son cœur à son divin Époux, qui la fera triompher éternellement dans le ciel. Pour les artistes, comme pour les saints, le grand art est l'art de la charité, l'art qui aime Dieu et qui veut le faire aimer.

E. CARTIER.

PLAN DE L'ILLUSTRATION

L'ILLUSTRATION d'un livre peut s'entendre de bien des manières, qu'il est aisé de ramener à deux systèmes principaux.

Les uns ne se proposent que de donner, par l'image, une satisfaction plus ou moins artistique à la curiosité d'un public plus ou moins banal.

Les autres mettent l'illustration au service d'une idée.

Il est à peine utile d'ajouter que nous nous rangeons parmi ces derniers. Une idée a inspiré tout ce travail ; une idée nous a constamment animés et soutenus, et nous a déterminés à faire de ces sacrifices que ne provoque pas le désir de plaire au seul regard du lecteur.

Nous avons voulu, d'après les monuments de l'art, mettre en lumière l'histoire de la charité chrétienne et l'action sociale de cette charité dont saint Vincent de Paul est, aux temps modernes, le héros le plus illustre.

Nous avons essayé de donner, par l'iconographie, un corps aux vérités divines.

Toute notre illustration répond à ce dessein. Et pour que la

signification et la portée en fussent encore plus évidentes, nous avons accompagné chacune de nos gravures d'une légende brève et lucide qui les explique et souvent y ajoute l'intérêt de l'anecdote et de l'érudition.

Si nous ne craignions d'abuser d'un mot que certains romantiques ont rendu presque ridicule, nous dirions volontiers que cette illustration forme une trilogie : La Charité dans le monde avant saint Vincent; la Charité de saint Vincent; la Charité après saint Vincent.

Mais cette trilogie serait incomplète, elle serait dénuée de sens, si nous ne l'avions fait précéder d'un Prologue qui, comme celui des anciens *Mystères*, se passe dans le ciel, et auquel nous avons donné pour titre : « Les sources divines de la charité »; et si nous ne l'avions surtout accompagnée d'une Conclusion qui entr'ouvre pour nous l'avenir et nous console du présent : « La Vérité, qui est la grande charité de Dieu envers l'humanité, nous délivrera de la Révolution qui est la négation de toute charité : *Veritas liberabit nos.* »

Nous laissons notre lecteur sur cette pensée, et le prions de jeter les yeux sur la Table suivante, qui lui donnera l'intelligence de tout le livre et lui offrira, peut-être, l'occasion de rendre justice à l'effort chrétien des éditeurs.

D. DUMOULIN ET Cie.

SAINT VINCENT DE PAUL

LA CHARITÉ CHRÉTIENNE ET SON ACTION SOCIALE

D'APRÈS LES MONUMENTS DE L'ART

Les chromolithographies sont désignées par un astérisque (*).

FRONTISPICE

* *Saint Vincent de Paul au tribunal de Dieu.* — Saint Vincent est à genoux; l'Ange gardien présente à Jésus-Christ un livre ouvert sur lequel sont écrits les mérites du saint. La Foi, principe de toutes les vertus, l'Espérance, la Charité, la Chasteté, la Force, toutes Vertus personnifiées, font cortège à saint Vincent. — Peinture de Charles Lameire, XIXe siècle.

LA CHARITÉ AVANT SAINT VINCENT

I. — LA CHARITÉ DANS SES SOURCES

« La Charité vient de Dieu. » Elle a un double objet : Dieu et le prochain; l'amour de Dieu est le principe de l'amour du prochain.

DIEU, SOURCE PREMIÈRE DE TOUTE CHARITÉ

La Sainte-Trinité décrétant l'incarnation du Verbe, miniature de la *Légende dorée,* manuscrit français du XIVe siècle, à la Bibliothèque nationale. — Au ciel, les trois personnes divines sont réunies comme en conseil; sur la terre, Marie est agenouillée, l'ange lui fait part du décret divin, pendant que le Soleil de justice descend vers elle; de chaque côté, les prophètes Isaïe et Jérémie qui ont annoncé l'Incarnation; à gauche, la Miséricorde et la Vérité se rencontrent; à droite, la Justice et la Paix s'embrassent. — Cette miniature est l'expression des paroles de saint Jean : « Dieu est charité..., il a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour le racheter... » 5

Jésus-Christ promulgue la loi de charité. — La Cène est finie, Judas est parti pour consommer sa trahison; son siège est vide et renversé; c'est alors que Jésus adresse, comme un testament, ces paroles à ses disciples : « Je vous fais un commandement nouveau, qui est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés. » — Tiré des *Évangiles* d'Overbeck, XIXe siècle 7

La Vierge-Mère, le plus grand don de Dieu à l'humanité, après Jésus-Christ; panneau du triptyque de Quentin Metsys, daté de 1509; musée royal de Bruxelles. — « Marie résume

en elle les lois de l'ordre moral et social : la sainteté, la maternité, la virginité, l'humilité. Le caractère de la Vierge-Mère a profondément empreint la femme moderne, l'a faite à son image; et l'art, dans les siècles de foi, n'a si admirablement représenté ce céleste original que parce qu'il était environné de ses copies. — En Marie est l'origine de tous les sacrements; ils procèdent doublement d'elle, et par leur vertu qui est celle du sang qu'elle a fourni et par leur mode sensible, qui est l'effet de la même opération du Saint-Esprit qui l'a rendue mère. » (A. Nicolas.) 319

LES SEPT SACREMENTS, DONS DE JÉSUS-CHRIST A L'HUMANITÉ, ET SOURCES DE CHARITÉ

Sept fresques attribuées à Giotto, dans l'église de l'*Incoronata*, à Naples, XIVe siècle.

Le Baptême 8

La Confirmation et *l'Extrême-Onction* 9

La Pénitence et *l'Eucharistie* 11

L'Ordre et *le Mariage* 13

Le *Baptême*, la *Confirmation* et l'*Extrême-Onction* marquent les grandes phases de la vie chrétienne : la naissance, l'accroissement, la pleine maturité. Ils sont les signes de création nouvelle, de force pour les luttes de l'âme, de sauvegarde pour entrer dans la vie de la gloire. — La *Pénitence*, remède de l'âme pécheresse, et l'*Eucharistie*, nourriture de l'âme purifiée, correspondent à des besoins journaliers. — L'*Ordre*, caractère du sacerdoce divin, et le *Mariage*, sanctification des époux, consacrent des états et sont des sacrements sociaux. — « Ainsi, dit Gœthe dans ses *Mémoires*, un cercle brillant de cérémonies saintes, dont la beauté surpasse toute autre beauté, unit étroitement, quelque éloignés qu'ils soient l'un de l'autre, le berceau et la tombe du chrétien. »

LES VERTUS, FRUITS DES SACREMENTS, AUTRES SOURCES DE CHARITÉ

La Foi, fresque de Giotto, à l'*Arena* de Padoue, XIVe siècle. — La Foi se présente debout, posée en face, foulant aux pieds les statues brisées de fausses divinités et des livres cabalistiques; à sa ceinture pend la clef de saint Pierre; sur le rouleau qu'elle tient de la main gauche, sont tracées les premières paroles du symbole des Apôtres. — « La Foi, dit saint Augustin, c'est l'amour qui croit. » 14

L'Espérance, fresque de Giotto, à l'*Arena* de Padoue, XIVe siècle. — Dégagée de son voile et de son manteau, pour être plus alerte, l'Espérance a des ailes; et, gracieusement jetée dans l'espace, ne touchant plus la terre que du bout du pied, elle semble saisir la couronne céleste qui lui est présentée. — « L'Espérance, dit saint Augustin, c'est l'amour qui attend. » 15

La Charité triomphante, groupe de marbre attribué à Jean de Pise, au Campo Santo de cette ville, XIIIe siècle. Les Vertus cardinales forment ici le piédestal de la Charité qui est la reine des vertus chrétiennes. — La Charité, c'est l'amour qui unit. « La Foi sera anéantie par la vision de Dieu, l'Espérance par sa possession, mais la Charité, c'est-à-dire l'amour de Dieu et du prochain, subsistera toujours. » 17

SANCTION DE LA LOI DE CHARITÉ

Le Jugement universel, sanction de la loi de charité; bas-relief de Nicolas Pisano, au Baptistère de Pise, XIIIe siècle. — « Alors, le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde; car, j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire. » 19

II. — LA CHARITÉ DANS LES FAITS

La charité, enseignée au monde par les apôtres, triomphe du paganisme, de l'esclavage, de la barbarie, de l'ignorance, de la tyrannie, des fléaux eux-mêmes.

Charité de saint Pierre. — Saint Pierre, accompagné de saint Jean, guérit un paralytique de naissance à la porte du temple. Tapisserie du XVI^e^ siècle, exécutée à Arras d'après les cartons de Raphaël et conservée au Vatican. — Alors Pierre dit au paralytique : « Je n'ai ni or ni argent ; mais ce que j'ai je vous le donne : au nom de Jésus de Nazareth, levez-vous et marchez. » Et, l'ayant pris par la main, il le souleva et tout le peuple le vit marcher et louer Dieu..... 21

Charité de saint Paul. — Saint Paul portant ses Épîtres. Sculpture du XII^e^ siècle, à la cathédrale de Reims. — « Quand je parlerais toutes les langues des hommes et des anges... Quand j'aurais une foi capable de transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien... »..... 23

Charité de saint Jean, gravure de Marc-Antoine d'après Raphaël, XVI^e^ siècle. — La coupe et le serpent que tient l'apôtre rappellent le fait de deux criminels subitement frappés de mort par un breuvage empoisonné ; pour prouver la vérité de sa doctrine, saint Jean vida la coupe sans en éprouver aucun mal et ressuscita les deux hommes. Il avait établi à Éphèse une école où il instruisait les jeunes gens. « Mes petits enfants, répétait-il, n'aimons pas de paroles, mais par les œuvres et en vérité. »..... 25

Charité de saint Jacques. — L'apôtre guérit un paralytique ; fresque de Mantegna dans l'église des *Eremitani*, à Padoue, XV^e^ siècle. — « Lorsque, d'après l'ordre d'Hérode Agrippa, on amenait l'apôtre pour lui trancher la tête, un paralytique, qui était couché sur le chemin, lui demanda avec grand cri de le guérir. Et Jacques lui dit : « Au nom de Jésus-Christ, « pour la foi duquel l'on me mène au supplice, lève-toi, et bénis le Seigneur. » Et le paralytique se leva guéri. Un scribe, nommé Josias, qui aidait à tirer la corde qui attachait le saint, voyant cela, se jeta à ses pieds et dit qu'il voulait être chrétien. » (Jacques de Voragine, *La Légende dorée.*) — C'est à l'âge de vingt-deux ans qu'Andrea Mantegna peignit, dans l'église des *Eremitani*, ces fresques célèbres qui excitaient l'admiration de ses contemporains et dont le style, dit M. Charles Blanc, « est tout imprégné du sentiment des sculptures antiques »..... 23

* *Charité de saint Laurent et des diacres.* — Saint Laurent distribue aux pauvres les trésors qu'il a reçus du pape ; fresque de Fra Angelico, dans la chapelle Pauline, au Vatican, XV^e^ siècle. — Les diacres distribuaient les aumônes déposées entre les mains de l'évêque ; ils avaient la charge des indigents, des veuves, des orphelins, des malades, des prisonniers..... 27

Charité envers les enfants abandonnés. — Buste de l'empereur Constantin, d'après une médaille du temps. Constantin est l'auteur du premier édit en faveur des enfants abandonnés..... 27

Charité de saint Martin et des évêques, fresque peinte d'après les cartons de M. Viollet-le-Duc, à Notre-Dame de Paris, XIX^e^ siècle. A gauche, saint Martin donnant la moitié de son manteau à un pauvre ; au centre, Jésus-Christ, source et modèle de la charité, apparaît à saint Martin, revêtu du manteau donné au pauvre ; à droite, saint Martin, évêque, embrassant un lépreux à la porte de Paris. — Dans les premiers siècles chrétiens, les maisons épiscopales étaient de véritables établissements de charité où les enfants recevaient l'instruction, les pauvres l'aumône, les pèlerins l'hospitalité..... 31

Charité envers les esclaves, sarcophage du v^e^ siècle trouvé à Salone et publié dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France,* par M. Albert Dumont. — Au centre, le Bon Pasteur inspirateur de la charité. De chaque côté, le mari et la femme entourés d'esclaves affranchis par eux 29

Ave, Cæsar Imperator, morituri te salutant : « César, ceux qui vont mourir te saluent! » D'après le tableau de M. Gérôme, XIX^e^ siècle. — Chaque année des milliers d'hommes périssaient égorgés dans les jeux du cirque. En 403, le moine Télémaque se jette dans l'arène et veut séparer les combattants : il y est tué à coups de pierres. Mais son sang fut le dernier versé, et l'abolition des combats de gladiateurs fut encore un bienfait de la charité chrétienne 287

Charité de saint Benoît et des moines, fresque de Spinello d'Arezzo, dans la basilique de *San Miniato,* à Florence, XIV^e^ siècle. — Un Goth ayant laissé tomber dans le lac le fer de l'instrument avec lequel il défrichait la terre, le saint le lui rend miraculeusement ; près de là ses religieux se livrent à l'agriculture. Benoît prélude par la charité à la mission charitable de ses moines. « Missionnaires et laboureurs, ils ont propagé la paix et la foi, la lumière et la vie, la liberté et la charité, la science et l'art. Ils ont été les pères nourriciers de toutes les nations modernes. » (Montalembert, *les Moines d'Occident,* II, p. 72 et 74.) 33

Charité de saint Grégoire le Grand et des papes, fresque d'Antonio Viviani, au couvent de *San Gregorio,* à Rome, XVI^e^ siècle. — Le pape préside au repas qu'il faisait donner chaque jour à douze pauvres dans le palais de son père, converti en monastère. Jésus-Christ, sous la forme d'un ange, vient prendre place parmi les convives. Sur la façade de l'église du monastère une inscription constate que de là sont partis, envoyés par saint Grégoire, les premiers apôtres des Anglo-Saxons 35

Charité envers les ignorants et les infidèles, fresque de Simone Memmi, dans l'église de *Santa Maria Novella,* à Florence, XV^e^ siècle. — Tandis que les princes réprimaient par les armes les désordres des Albigeois, les religieux de Saint-Dominique les combattaient par la croisade pacifique de la prière et de l'enseignement 37

Charité de saint Louis et des rois chrétiens, vitrail de Saint-Denis, d'après Montfaucon. — Saint Louis donne à manger à un lépreux. Spectacle inconnu des siècles païens! L'Église, victorieuse de la tyrannie antique, lui avait substitué la royauté chrétienne 39

Charité envers les captifs. — Rachat de captifs dans les prisons d'Alger, d'après le tableau de Granet, au château de Fontainebleau, XIX^e^ siècle. — Saint Pierre Nolasque, fondateur de l'ordre de Notre-Dame de la Merci pour la rédemption des captifs, racheta à lui seul plus de quatre cents de ces malheureux 41

Charité envers les pauvres. — Portrait du pape Léon X, d'après une peinture de Raphaël, au palais Pitti, à Florence, XVI^e^ siècle. — Léon X approuva solennellement l'établissement des Monts-de-Piété attaqués par les juifs et les usuriers. Cette institution, aujourd'hui dégénérée parmi nous, prêtait sur gages, mais sans intérêt. Les Frères Mineurs en furent les plus ardents propagateurs 43

Charité envers les malades. — Un ange aide saint Jean de Dieu à transporter un malade. L'ordre fondé par ce saint, pour le soin des malades, subsiste encore. — Tableau de Murillo, à l'hôpital de la Charité de Séville, XVII^e^ siècle 45

Charité dans les calamités publiques. — Durant la peste de 1576, à Milan, saint Charles Borromée visite les malades dans leurs maisons ou dans les lazarets, ranimant leur courage, appelant à ses côtés les prêtres et les religieux. D'après une gravure d'Abraham Bosse, XVII^e^ siècle 46

LA CHARITÉ DE SAINT VINCENT

La charité, entre les mains de saint Vincent de Paul, devient encore une fois l'instrument de la restauration sociale.

I. — LA VOCATION

PLAIES SOCIALES

Vue des ruines de l'abbaye de Fontgombaud (Indre), pillée et brûlée durant les guerres religieuses du XVIe siècle. Monument historique du XIe siècle. — Les huguenots, en détruisant les monastères par centaines, avaient tari autant de sources de charité..... 53

Henri Akattchiau, gueux de profession, né à Nivelles (Belgique); d'après le tableau de D. Téniers, au musée de Montpellier, XVIIe siècle. — Les gueux formaient une classe nombreuse et redoutable à l'époque de saint Vincent..... 55

Portrait du pape Clément VIII, d'après une médaille du XVIe siècle. En l'année 1595, Clément VIII adressa un bref éloquent aux évêques de France pour les adjurer au nom de Dieu de travailler à la réforme du clergé. L'Église, ravagée par l'hérésie, souffrait partout, dans les peuples comme dans les prêtres; c'est alors que Dieu suscita saint Vincent de Paul..... 57

PREMIÈRES ANNÉES

Portrait de saint Vincent, gravure de Van Schuppen, d'après une peinture de Simon François, XVIIe siècle. — Saint Vincent de Paul, Olier, de Bérulle, et vingt autres dignes de mémoire, exercèrent par la science, par la foi et par la charité une influence prépondérante sur la marche de la civilisation. Là sont les origines du siècle de Louis XIV..... 57

Maison où est né saint Vincent, transportée au XIXe siècle à quelque distance de son emplacement primitif..... 59

Église de Pouy, où saint Vincent fut baptisé et où il fit sa première communion.... 61

Moulin de Pouy. — En revenant de ce moulin, Vincent donnait aux pauvres quelques poignées de la farine qu'il rapportait à la maison, imitant ainsi la charité de ses parents. — État actuel..... 63

Saint Vincent, gardant son troupeau, rencontre un pauvre auquel il donne une somme de trente sous qui composait tout son avoir. — Tableau du XVIIIe siècle..... 65

Le Chêne de saint Vincent. — C'est à l'ombre de ce chêne que, tout petit enfant, Vincent s'abritait pour garder son troupeau. La duchesse d'Angoulême y fut reçue en 1823. La princesse accompagnait aux frontières son époux qui allait prendre le commandement de l'armée d'Espagne..... 66

Notre-Dame de Buglose. Célèbre statue devant laquelle, tout jeune pâtre, Vincent de Paul aimait à prier. — C'est aux pieds de cette statue, objet de fréquents pèlerinages, que saint Vincent, au retour d'une mission à Bordeaux, adressa ses derniers adieux à sa famille..... 127

SACERDOCE ET CAPTIVITÉ

Vue intérieure de la chapelle de Château-l'Évêque, près Périgueux, où saint Vincent fut ordonné prêtre..... 69

Notre-Dame de Grâce à Buzet, au diocèse d'Albi. Saint Vincent y célébra sa première messe..... 71

Saint Vincent pris en mer par les pirates, et devenu esclave à Tunis, chante le *Salve Regina* devant la femme de son maître et la convertit. Dessin exécuté sur un œuf d'autruche; musée de la Mission..... 73

Portrait de Henri IV, roi de France, d'après une médaille de 1606. — A son retour de Rome, Vincent de Paul, chargé d'une mission secrète pour ce prince, eut avec lui plusieurs conférences importantes. Saint Vincent disait qu'« en se rendant enfant de l'Église, Henri IV s'était rendu père de la France »..... 77

DÉBUTS DANS LE MINISTÈRE

* *Le Christ consolateur,* peinture d'Ary Scheffer, XIXe siècle. — « Venez à moi, disait Jésus, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. » Le Christ est le modèle divin de saint Vincent..... 453

Vue intérieure de l'infirmerie de l'hôpital de la Charité, à Paris, gravure d'Abraham Bosse, XVIIe siècle. Chaque jour Vincent allait à l'hôpital et partageait avec les Frères de Saint-Jean-de-Dieu le soin des malades. C'est là qu'il rencontra pour la première fois M. de Bérulle..... 79

La Mort de Bernard, dit le Pauvre prêtre, d'après une estampe du temps, à la Bibliothèque nationale. — Claude Bernard fut l'un des apôtres de la charité au XVIIe siècle. Mort en 1641, il fut inhumé dans l'église de la Charité de Paris où, chaque jour, il avait été servir les malades, à l'exemple de saint Vincent..... 83

Portrait du cardinal de Bérulle, l'ami et durant plusieurs années le directeur de saint Vincent de Paul. Sculpture de Jacques Sarazin, au collège de Juilly, XVIIe siècle..... 87

Église de Clichy-la-Garenne, près Paris, rebâtie par saint Vincent. — On y voit encore la chaire du haut de laquelle il instruisait le peuple, et le vieux crucifix de bois dont il se servait dans ses prédications..... 89

Ruines du château de Folleville (XVe siècle). — Saint Vincent, étant précepteur dans la famille de Gondi, y accompagna souvent M. et madame de Gondi, auxquels ce château appartenait. De là Vincent se répandait dans les campagnes, instruisant les pauvres et les assistant en mille manières..... 91

Portrait de M. de Gondi, général des galères de France, d'après une gravure de Cl. Duflos, XVIIe siècle. — Après avoir largement contribué à la fondation de la Mission, M. de Gondi, étant devenu veuf, quitta le monde pour revêtir l'habit de l'Oratoire, sous lequel il mourut deux ans après saint Vincent..... 93

Église de Folleville (monument historique). — La chaire du haut de laquelle saint Vincent instruisait le peuple subsiste encore..... 95

Vue de l'église et du village de Gannes (Oise). — La conversion que saint Vincent fit dans cette paroisse, d'un paysan moribond, inspira à madame de Gondi le projet de fonder la congrégation de la Mission. — L'église est un monument du XVIe siècle..... 97

II. — LES ŒUVRES

LES CONFRÉRIES DE CHARITÉ

Vue de l'église de Châtillon-les-Dombes (Ain), XVIe siècle. — Saint Vincent y fut curé, et c'est là qu'il établit la première des *Confréries de Charité,* qui devinrent si nombreuses dans la suite. — Les dames qui composent ces Confréries, écrivait saint Vincent, seront les « servantes des pauvres »..... 103

Fac-similé de la conclusion du « Règlement de la Confrérie de Charité de Châtillon-les-Dombes » (Ain). — Ce règlement est écrit tout entier de la main de saint Vincent.... 110

Les Œuvres de miséricorde, sept gravures d'après Abraham Bosse, XVII^e^ siècle. — « Le burin vigoureux d'Abraham Bosse nous montre les seigneurs et les dames de la cour que Vincent entraîne dans les hôpitaux et qu'il forme aux œuvres de miséricorde. Ils ont encore leurs beaux costumes et leurs grands airs, mais beaucoup d'entre eux, bientôt, quitteront ce luxe et cette fierté pour se faire pauvres, afin de mieux aimer et servir les pauvres. »

1° Donner à manger à ceux qui ont faim.... 429
2° Donner à boire à ceux qui ont soif.... 433
3° Loger les pèlerins.... 207
4° Vêtir ceux qui sont nus.... 435
5° Visiter les malades.... 109
6° Visiter les prisonniers.... 115
7° Ensevelir les morts.... 299

L'ŒUVRE DES PRISONNIERS FORÇATS

Saint Vincent, à Marseille, prend les fers d'un galérien; tableau de M. Bonnat, dans l'église de Saint-Nicolas-des-Champs, à Paris, XIX^e^ siècle.... 121

* *Saint Vincent de Paul, aumônier général des galères,* ramène des galériens à la foi; tableau de M. Lecomte du Nouy, dans l'église de la Sainte-Trinité, à Paris, XIX^e^ siècle. — Auprès de saint Vincent, le calice eucharistique, symbole de foi et source de charité. 129

Vue de la tour Saint-Bernard, près la porte Saint-Bernard, à Paris; gravure de Mérian, XVII^e^ siècle. — Dans cette tour, aujourd'hui détruite, saint Vincent avait établi, avec l'appui du roi Louis XIII, l'œuvre des forçats.... 201

L'Hôpital des forçats, à Marseille. Partie d'un plan de cette ville conservé à la Bibliothèque nationale, XVII^e^ siècle.... 123

LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

Portrait de madame de Gondi, d'après une gravure de Cl. Duflos, XVII^e^ siècle. — Associée depuis plusieurs années aux œuvres charitables de saint Vincent, madame de Gondi fonda, de concert avec son mari, l'œuvre de la Mission dont, la première, elle avait conçu le projet.... 131

Fac-simile du Contrat passé le 4 septembre 1626 entre saint Vincent et ses trois premiers compagnons par-devant deux notaires du Châtelet pour l'établissement d'une compagnie de prêtres voués à instruire et à catéchiser le pauvre peuple des champs. — Archives de la Mission, à Paris.... 133

La Mission des Apôtres. — Jésus-Christ leur dit : « Allez, enseignez toutes les nations... » Gravure de la première édition des *Constitutions de la Mission,* publiées du vivant de saint Vincent.... 141

Louis XIII, roi de France, gravure de Morin, XVII^e^ siècle. — Louis XIII favorisa l'établissement et l'extension de la Compagnie fondée par saint Vincent, confia à ses prêtres le soin de donner des missions dans l'armée, et fonda une rente annuelle de 12,000 livres pour l'hospice des Enfants-Trouvés.... 147

Tombeau du cardinal de Richelieu, dans l'église de la Sorbonne, à Paris. Le grand ministre est soutenu par la Religion, pendant que la Science, à ses pieds, pleure sa perte. Groupe de marbre sculpté par Girardon, XVII^e^ siècle. — Richelieu fut l'un des plus zélés protecteurs de la Mission.... 145

Portrait d'André Duval, docteur en Sorbonne, doyen de la Faculté de théologie, d'après une gravure du temps. — André Duval détermina saint Vincent à accepter, pour sa congrégation naissante, le prieuré de Saint-Lazare, que, par modestie, il refusait..... 149

Sceau de saint Vincent de Paul, conservé au musée des reliques de la Mission à Paris. — Jésus-Christ est représenté envoyant ses Apôtres évangéliser les pauvres..... 151

LES VŒUX DE RELIGION

La Pauvreté, premier vœu de religion, fresque de Giotto, basilique d'Assise, XIVe siècle. — Jésus-Christ consacre le mariage de la *Sainte Pauvreté* avec saint François. Pâle et amaigrie, la Pauvreté marche au milieu des épines et sur les pierres aiguës d'un chemin âpre et difficile, mais les roses et les lis fleurissent autour de sa tête; ses vêtements sont déchirés, mais leur blancheur n'est pas ternie; un chien aboie après elle et les enfants de la rue l'injurient, mais les chœurs des anges lui servent de cortège. A droite, un ange de la justice chasse les avares et ces moines dégénérés qui caressent des sacs d'or; à gauche, un ange de la miséricorde fait entrer dans le bonheur de la pauvreté le jeune homme riche qui distribue ses biens aux pauvres..... 135

L'Obéissance, second vœu de religion, partie d'une fresque de Giotto dans la basilique d'Assise, XIVe siècle. — L'Obéissance est assise sur un trône pour marquer qu'elle n'agit point par contrainte; le doigt sur la bouche, elle enseigne que le silence et la discrétion sont des vertus obligatoires dans la profession religieuse; ses ailes indiquent qu'elle ne tient plus à la terre. Un religieux courbe la tête sous le joug qu'elle lui impose..... 137

La Chasteté, troisième vœu de religion, fresque de Giotto dans la basilique d'Assise, XIVe siècle. — « La *Sainte Chasteté,* ainsi nommée dans cette fresque, est renfermée dans une haute tour, inexpugnable donjon d'un château fort crénelé; deux anges viennent l'y visiter, lui apportant un livre et un bouquet de fleurs. Au bas de la tour, mais dans l'enceinte encore du château, l'on voit la sainte Force et la sainte Pureté, qui présentent, celle-ci un étendard, celle-là un autre objet, à un jeune homme qui hors de la forteresse est baptisé par un ange. A droite, saint François accueille trois jeunes hommes qui viennent embrasser la Chasteté évangélique; du côté opposé, la Pénitence, qui unit aux ailes d'un ange le froc monastique, chasse devant elle le démon de l'amour, qui, dans l'enfer ouvert devant lui, va rejoindre celui de l'immondicité. » (Grimouard de Saint-Laurent, *Étude sur l'Art chrétien.*)..... 139

LA SŒUR DE CHARITÉ

Portrait de Pierre Camus, évêque de Belley, premier directeur de Mademoiselle Le Gras, qu'il engagea à se mettre sous la conduite de saint Vincent de Paul..... 155

Mademoiselle Le Gras communiant avec ses deux oncles, Michel de Marillac, garde des sceaux, et Louis de Marillac, maréchal de France; gravure tirée de l'*Imitation de Jésus-Christ,* traduite par Michel de Marillac (édition de 1631)..... 157

Portrait de Mademoiselle Le Gras, nièce du chancelier Michel de Marillac, première supérieure des Filles de la Charité; gravure du XVIIe siècle..... 159

Vue intérieure de l'hôpital Saint-Jean, à Angers, premier établissement des Filles de la Charité en province; elles y furent installées en décembre 1639 par Mademoiselle Le Gras. — Saint-Jean d'Angers, transformé récemment en musée, était l'un des trois hôpitaux bâtis par Henri II, roi d'Angleterre, en expiation du meurtre de saint Thomas de Cantorbéry.. 161

* *Saint Vincent de Paul présente à la reine Anne d'Autriche les premières Filles de la Charité,* tableau de Frère André, dans l'église de Sainte-Marguerite, à Paris, XVIIIe siècle 169

Les Sœurs de charité, tableau de madame Henriette Brown, conservé à Londres, XIXe siècle; reproduit en eau-forte par L. Flameng. « Philanthropes, trêve de phrases! Faites-nous, avec vos pompeuses maximes de bienfaisance, une Sœur de la charité, par exemple, une seule, on ne vous demande que cela. » 415

La Bourse de Mademoiselle Le Gras, conservée au musée de la Mission à Paris. — Cette bourse est, dit-on, celle dont se servait Mademoiselle Le Gras pour quêter dans les assemblées des Dames 165

La Pompe funèbre de la Mode, pièce satirique au sujet de l'édit contre les parures, d'après une estampe de la Bibliothèque nationale, XVIIe siècle. — Deux files de jeunes dames, tenant en guise de bannières les parures interdites, ouvrent la marche; après elles vient la Mode, que d'autres dames portent sur leurs épaules; la foule des marchands attristés suit le cortège. — La parole de saint Vincent de Paul était plus puissante que les édits, et les grandes dames du temps se dépouillaient spontanément entre ses mains de leurs parures et de leurs bijoux pour le soulagement des pauvres 169

Portrait de madame la duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu, d'après un tableau conservé à la Mission de Rome, XVIIe siècle. — Fondatrice de la Mission de Rome, de l'hôpital des forçats, à Marseille, membre de l'Association des Dames de charité, elle fut, pour saint Vincent de Paul, un auxiliaire zélé et infatigable dans toutes ses œuvres.. 167

Madame de Miramion, gravure d'Édelinck, XVIIe siècle. — Madame de Miramion vécut durant plusieurs années chez les Filles de la Charité, fut une des dames les plus zélées pour les entreprises de saint Vincent, et fonda elle-même les religieuses de Sainte-Geneviève, vouées à l'instruction des pauvres filles des champs et au soin des malades. Madame de Sévigné l'appelait une « mère de l'Église » 117

La Prière des orphelins. — Une sœur de charité enseigne à prier à des enfants, gravure du XVIIIe siècle, d'après une peinture de Natoire, dans la chapelle des Enfants-Trouvés du parvis Notre-Dame, à Paris. — Auprès de cet hospice aujourd'hui détruit s'élevait l'église de Saint-Jean-le-Rond, à la porte de laquelle fut abandonné d'Alembert 173

La Dame de charité, d'après un tableau de Duménil, XVIIIe siècle. — La Dame de charité lit une requête en faveur de quelque famille indigente. Une sœur de charité attend la réponse; elle porte une de ces petites marmites qui avaient fait surnommer les Sœurs de charité les « Sœurs au petit pot » 175

LES ENFANTS TROUVÉS

Vue du forum romain, gravure d'Israël Sylvestre, XVIIe siècle. — C'est au milieu de l'emplacement occupé par le forum que les Romains abandonnaient les enfants dont ils ne voulaient pas se charger. Ils y périssaient de froid ou de faim, étaient dévorés par les chiens ou ramassés par des entrepreneurs de mendicité. Aristote et Platon enseignaient que les enfants nés difformes ne méritaient pas de vivre 179

Jésus-Christ modèle de la charité envers les enfants, tableau de Hesse, XIXe siècle. — « Laissez les petits enfants venir à moi, disait Jésus, car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent..... Et si quelqu'un reçoit en mon nom un enfant tel que ceux-ci, c'est moi-même qu'il reçoit. » 183

Saint Vincent de Paul père des enfants abandonnés. Groupe en marbre blanc de M. Cabuchet, dans l'église Saint-Sulpice, à Paris 191

Saint Vincent et le Mendiant. — Vincent arrache un enfant des mains d'un mendiant qui lui déformait les membres : « Barbare ! s'écrie-t-il, vous m'avez bien trompé; de loin je vous avais pris pour un homme » 185

Fac-similé d'une lettre de Mademoiselle Le Gras à saint Vincent de Paul 186

* *Saint Vincent de Paul établit l'œuvre des Enfants trouvés*, vitrail de M. Claudius Lavergne pour la chapelle de l'hôpital de Tourcoing, XIXe siècle. — Saint Vincent conjure les Dames de ne pas abandonner ces enfants : « Cessez, leur dit-il, cessez d'être leurs mères pour devenir à présent leurs juges ; leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages ; il est temps de prononcer leur arrêt. Ils vivront si vous continuez d'en prendre un charitable soin ; ils périront, au contraire, infailliblement, si vous les abandonnez. » 189

Billet de loterie pour les Enfants trouvés. — XVIIe siècle. Biblioth. royale de Bruxelles. .. 189

Le Collier des Enfants trouvés de Paris. — Ce collier est passé au cou des enfants à leur entrée à l'hospice. La petite médaille qui l'accompagne porte d'un côté l'effigie de saint Vincent de Paul et de l'autre un numéro d'ordre 210

L'HÔPITAL

Vue de l'île San Bartolomeo, à Rome, état actuel. — Cette île s'appelait anciennement l'île *Tibérine ;* elle renfermait un temple d'Esculape auprès duquel les Romains païens exposaient leurs esclaves malades et incurables qui y périssaient abandonnés 193

Galère Maximien, empereur romain (292-311), d'après une médaille du temps. — Pour débarrasser Rome des malheureux et des pauvres, Galère Maximien ordonna un jour de les rassembler dans des barques et de les noyer 195

L'Hospitalité. — Jésus-Christ, sous les traits d'un pèlerin, reçoit l'hospitalité de deux religieux. Fresque de Fra Angelico, au musée de Saint-Marc, à Florence, XVe siècle. — Saint Vincent admettait chaque jour, à Saint-Lazare, deux pauvres comme hôtes d'honneur, les faisait asseoir à table à ses côtés, et les servait lui-même avant tout le monde, en les saluant avec respect. Cette coutume est encore observée aujourd'hui par ses successeurs 197

Saint Vincent de Paul instruit les vieillards pauvres qu'il a recueillis à l'hospice du Nom-de-Jésus, fondé à Paris par ses soins. Vitrail de M. Cl. Lavergne pour l'église de l'hôpital de Tourcoing (Nord) 199

Vue de la Salpêtrière, asile pour les vieillards pauvres, dessin de Rigaud, XVIIe siècle. — Saint Vincent fut l'âme de cette grande fondation. — C'est à la Salpêtrière que Bossuet prononça le fameux panégyrique de saint Paul, réputé son chef-d'œuvre 203

Vue de l'hôpital d'Alise-Sainte-Reine en Bourgogne, état actuel, d'après une photographie. — Cet hôpital fut bâti par le conseil de saint Vincent de Paul, qui le plaça ensuite sous le patronage de la reine Anne d'Autriche 205

III. — L'ACTION

LES MISSIONS EN FRANCE

La Prédication de saint Vincent de Paul. — Saint Vincent annonce la parole de Dieu à un auditoire composé de grands seigneurs et de pauvres ; tableau de F. de Troy, XVIIIe s. 447

Tête de la Vierge de Marchais (*Picardie*), sculpture du XIVe siècle conservée au musée de la Mission, à Paris. — Un protestant, que saint Vincent voulait convertir, lui ayant dit publiquement qu'il ne reconnaissait aucune vertu dans une image semblable, Vincent lui fit répondre par un enfant du catéchisme que les images n'avaient en elles-mêmes aucune vertu, mais qu'elles tendaient à nous rappeler Dieu, la sainte Vierge et les saints. Après quoi, le protestant fit son abjuration 213

Vue de l'ancienne église de Saint-Sulpice, à Paris; gravure de Mérian, XVIIe siècle. — Cette église, qui occupait l'emplacement de l'église actuelle du même nom, formait comme le centre du faubourg Saint-Germain, où l'on ne voyait alors que dépravation et brigandage. Une mission prêchée à Saint-Germain-des-Prés par les prêtres de la Conférence de Saint-Lazare, sous la direction de saint Vincent de Paul, transforma complètement ce faubourg..... 215

Louis XIII donne la paix aux religionnaires devant Montpellier, gravure de Cochin, XVIIe siècle. — Aussitôt la ville en son pouvoir, Louis XIII voulut qu'une mission y fût prêchée par les prêtres de saint Vincent. Ces mêmes prêtres furent bientôt appelés sur tous les points du royaume..... 221

Vue partielle de la ville de Corbie, en Picardie, assiégée par l'armée française (1636); gravure de Pérelle, XVIIe siècle. — La peste ayant éclaté dans l'armée, les missionnaires envoyés par saint Vincent se dévouèrent au soin des pestiférés; plusieurs d'entre eux furent atteints par le fléau..... 225

MISSIONS A L'ÉTRANGER

Maison de la Mission, à Rome, fondée en 1642 par madame la duchesse d'Aiguillon, qui lui fit plusieurs riches donations. Après l'invasion de 1870, le gouvernement piémontais s'empara d'une partie de ce monument de la charité française pour y installer les bureaux de la Chambre des députés italiens..... 217

Partie de la campagne romaine, d'après une gravure d'Israël Sylvestre, XVIIe siècle. — Le Breton et les premiers missionnaires envoyés à Rome par saint Vincent de Paul allaient le soir évangéliser les pâtres sous leurs tentes, puis passaient la nuit étendus sur quelques peaux de brebis et souvent sur la terre nue..... 227

Portrait de M. Étienne Blatiron, compagnon de saint Vincent et premier supérieur de la Maison de Gênes; d'après une peinture sur cuir, XVIIe siècle. — Le cardinal Durazzo proclamait M. Blatiron « un des premiers missionnaires du monde », et saint Vincent l'appelait « un grand serviteur de Dieu »..... 229

Vue de l'église et de la maison Sainte-Croix, fondées en 1651, à Varsovie, par le roi Jean-Casimir de Pologne, pour les Lazaristes, ou prêtres de la Mission. Depuis deux siècles, la crypte qui règne sous l'église sert de sépulture à ces missionnaires et aux Filles de la Charité..... 239

Maison centrale des Filles de la Charité de la province de Varsovie. État actuel. — Cette maison fut inaugurée, en 1652, par trois sœurs françaises que saint Vincent y avait envoyées sur la demande de la reine de Pologne, Marie de Gonzague..... 238

Lettre de Marie de Gonzague, reine de Pologne, à saint Vincent de Paul, d'après l'original conservé aux archives de la Mission, à Paris..... 240

Madagascar soumise au Roi par Étienne de Flacourt (1648), estampe de l'époque. — Les premiers missionnaires envoyés par saint Vincent à Madagascar accompagnaient de Flacourt..... 243

Le Consulaire. — Canon pris par les troupes françaises au siège d'Alger, en 1830, et conservé à l'hôtel des Invalides, à Paris. Lors du bombardement dirigé par Duquesne, en 1683, contre Alger, Jean Le Vacher, prêtre de la Mission et consul français, fut saisi par ordre du dey Baba-Hassan et attaché à la bouche de ce canon..... 237

LES ESCLAVES

Aristote, célèbre philosophe païen, d'après un dessin de Raphaël conservé à l'Académie des beaux-arts de Venise, XVIe siècle. — Aristote enseignait que l'esclave est « un outil animé »..... 231

Jésus-Christ apporte la liberté aux esclaves, groupe de marbre sculpté par le comte de Syracuse pour la chapelle de la Confrérie des artistes, au cimetière de Naples, XIXe siècle..... 233

Croix de la Mission d'Afrique, donnée par saint Vincent aux missionnaires qu'il envoya en Barbarie. — En envoyant des missionnaires en Afrique, Vincent avait pour but l'assistance spirituelle des captifs; cependant, il n'a pas fait racheter moins de douze cents de ces infortunés..... 235

RÉFORME DU CLERGÉ ET DES ORDRES RELIGIEUX

Vue de l'ancienne église de Saint-Lazare, d'après une estampe de la Bibliothèque nationale. — Dans cette église avaient lieu, sous la direction de saint Vincent de Paul, de fréquents exercices préparatoires aux ordinations..... 249

Saint Vincent de Paul préside aux conférences ecclésiastiques qu'il avait instituées pour la réformation du clergé, tableau de F. de Troy, XVIIIe siècle. — « Quand avides nous écoutions sa parole, disait Bossuet, pas un qui n'y sentît l'accomplissement du mot de l'apôtre : Si quelqu'un parle, que sa parole soit comme de Dieu. »..... 253

* *Saint Vincent de Paul établi par saint François de Sales supérieur de la Visitation*, tableau de J. Restout, dans l'église de Sainte-Marguerite, à Paris, XVIIIe siècle..... 119

La Vision des globes, d'après une gravure du temps. — Saint Vincent célébrant la messe, le jour de la mort de madame de Chantal, voit un globe lumineux s'élever vers le ciel, s'unir à un autre globe qui figure l'âme de saint François de Sales; puis, tous deux s'élever encore et se perdre dans un troisième globe, image de l'essence divine..... 321

Déposition de saint Vincent pour la canonisation de madame de Chantal. Récit de la vision des globes. — Fac-similé de la lettre de saint Vincent, conservée au monastère de la Visitation, à Annecy..... 323

Louis Abelly, évêque de Rodez, gravure du temps. — Abelly fut l'un des prêtres les plus éminents formés par les Conférences ecclésiastiques de Saint-Lazare. La première histoire de saint Vincent, préparée par les soins des prêtres de la Mission, contemporains du saint, a été publiée sous le nom d'Abelly..... 445

M. de Condren, deuxième supérieur de l'Oratoire, ami de saint Vincent; gravure du XVIIe siècle. — « Il me semble, disait madame de Chantal, que Dieu a rendu le P. de Condren capable d'instruire les anges. »..... 267

Vue de l'abbaye de Pebrac, dont M. Olier fut titulaire. — Fondateur de la Congrégation de Saint-Sulpice, ami et disciple de saint Vincent de Paul, Olier se montra aussi zélé pour l'instruction des pauvres que pour la bonne éducation du clergé, et pour l'abolition des duels. Il mourut entre les bras de saint Vincent..... 257

Réforme de l'abbaye de Saint-Denis, par le cardinal de La Rochefoucauld. — Il installe Dom Grégoire Tarisse et les Bénédictins réformés, malgré les protestations des anciens religieux. Gravure de Simonneau, XVIIIe siècle. — Saint Vincent seconda de tout son pouvoir l'œuvre réformatrice du cardinal, qui l'appelait son « bras droit »..... 261

LUTTE CONTRE LE JANSÉNISME

Jean Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, le principal fauteur du Jansénisme en France; gravure de Morin, XVIIe siècle. — « Il fallait une hérésie à l'usage des politiques qui voulaient penser et vivre en protestants, sans se séparer ouvertement du catholicisme décidément victorieux. Le jansénisme fut ce moyen terme, et le père du mensonge n'en pouvait suggérer un plus adroit. »..... 265

Fac-similé d'une lettre du cardinal Mazarin à saint Vincent de Paul. — Zèle de saint Vincent pour la gloire de Dieu, et « pour rompre la brigue des Jansénistes ». — Archives de la Mission, à Paris..... 269

* *Saint Vincent de Paul, théologien.* — Saint Vincent, agenouillé, adore l'Eucharistie, centre de la théologie chrétienne; à ses côtés, Bossuet, Olier, Bérulle, saint François de Sales, ses contemporains et ses amis. Fresque peinte par M. Timbal, église de la Sorbonne, à Paris, XIXe siècle..... 251

Le Pape Innocent X signe la bulle contre les Jansénistes, gravure de Simonneau, XVIIe siècle. — Saint Vincent de Paul fut l'un des premiers et des plus zélés à solliciter du Saint-Siège la condamnation de l'hérésie de Jansénius..... 271

SECOURS AUX PROVINCES RAVAGÉES PAR LA GUERRE

Une Scène des Misères de la guerre, gravure de J. Callot, XVIIe siècle. — Incendie de l'église et des maisons ; chariots remplis de butin; razzia des troupeaux et des habitants..... 275

Saint Vincent distribue des vivres aux habitants de la Lorraine et de la Champagne affligés par la guerre et la famine; tableau de M. Lecomte du Nouy, dans l'église de la Trinité, à Paris, XIXe siècle..... 277

Portrait de M. le baron de Renty, l'un des auxiliaires les plus dévoués de saint Vincent, notamment dans les secours distribués à la noblesse lorraine réfugiée à Paris; gravure du temps..... 423

* *La Fuite en Égypte,* miniature commandée par saint Vincent, pendant la guerre de Lorraine, à Frédéric Brentel, peintre strasbourgeois, pour être offerte à un membre de la famille Commet..... 75

Maison de madame de Bretonvilliers, à la pointe de l'île Notre-Dame, à Paris (aujourd'hui île Saint-Louis); d'après la gravure de Mérian, XVIIe siècle. — Madame de Bretonvilliers, membre de la Confrérie de charité fondée par saint Vincent, avait établi dans cette maison un magasin central de secours pour les provinces ravagées par la guerre..... 297

LES DUELS

La Fureur des duels arrêtée, peinture de Le Brun, au plafond de la grande galerie du palais de Versailles, XVIIe siècle. — Comme Olier, saint Vincent lutta toute sa vie pour l'abolition du duel..... 289

L'Abolition du duel, médaille frappée à l'occasion de l'édit de 1662 contre les duels. — Cet édit est postérieur à la mort de saint Vincent de Paul; mais Vincent l'avait réclamé depuis longtemps..... 106

SAINT VINCENT ET LA POLITIQUE

* *Saint Vincent de Paul supplie Richelieu de conclure la paix.* Composition et dessin de M. Lafon, XIXe siècle. « La paix, Monseigneur, s'écrie Vincent, donnez-nous la paix! Ayez pitié de nous, Monseigneur, donnez la paix à la France ! »..... 279

Le Congrès de Munster, d'après la gravure de Suyderhoef, qui reproduit le tableau de Terburg conservé dans la « National Gallery », à Londres, XVIIe siècle. — A la suite du congrès de Munster fut conclu (1648) le traité de Westphalie, consécration d'une politique tout opposée à celle que saint Vincent de Paul aurait voulu faire prévaloir. Ce traité, contre lequel protesta vainement Innocent X, reléguait la religion au second rang dans les intérêts des peuples chrétiens; sur les débris du saint-empire romain, auquel il portait le dernier coup,

il jetait les bases de cet empire prussien devenu si redoutable; enfin, il inaugurait une politique nouvelle dite d'*équilibre*, qui devait aboutir à la politique *de force* dont l'Europe est aujourd'hui la proie..... 295

Saint Vincent de Paul assiste Louis XIII mourant, tableau de M. Ch. Soubre, de Liège, XIXe siècle. A droite, derrière le fauteuil de la reine, se tient le duc d'Orléans, lieutenant général du royaume; de l'autre côté, le prince de Condé et le duc de Beaufort. — « Depuis que je suis sur la terre, écrivait saint Vincent de Paul, en parlant de la mort de Louis XIII, je n'ai vu mourir personne plus chrétiennement. »..... 281

* *Saint Vincent de Paul, chef du Conseil de conscience* pour les affaires ecclésiastiques; tableau de F. de Troy, dans la chapelle des Filles de la Charité, à Paris, XVIIIe siècle. — Le conseil est présidé par la reine Anne d'Autriche : les assistants, outre saint Vincent et le cardinal Mazarin, sont le chancelier Séguier et le grand pénitencier de Paris..... 285

Vive le Roy, point de Mazarin! — Mademoiselle de Montpensier, vêtue en amazone, s'efforce de balayer le cardinal Mazarin renversé à terre. Pièce satirique de la Fronde, d'après une estampe de la Bibliothèque nationale. Cette pièce se rapporte à la prise d'Orléans par Mademoiselle de Montpensier. Accompagnée par les comtesses de Fiesque et de Frontenac, et suivie d'une petite troupe, la princesse, grâce aux intelligences qu'elle avait dans l'intérieur de la ville, s'en était facilement rendue maîtresse et en avait chassé les partisans de Mazarin. Peu après, le duc d'Orléans écrivait aux comtesses de Fiesque et de Frontenac : *A mesdames les maréchales de camp de l'armée de ma fille*..... 291

Vue du château de Saint-Germain en Laye, gravure de Pérelle, XVIIe siècle. — Durant la Fronde saint Vincent vint au château de Saint-Germain supplier Anne d'Autriche de renvoyer Mazarin, et le cardinal lui-même de se retirer, dans l'intérêt de la paix..... 293

Louis XIV, roi de France, d'après une gravure de Van Schuppen, XVIIe siècle. — Ce prince, à l'exemple de Louis XIII, son père, se fit le protecteur de la Mission, donna Bicêtre comme succursale à l'hospice de la Salpêtrière, et dota richement les Enfants-Trouvés et l'hôpital des forçats de Marseille..... 361

IV. — LE SAINT

VERTUS DE SAINT VINCENT

Saint Vincent de Paul se jette à genoux, et demande pardon à des pauvresses de les avoir fait attendre; dessin original de M. F. Gaillard, à Paris, XIXe siècle..... 209

Louis II de Bourbon, nommé le Grand Condé, sculpture de David d'Angers, à Versailles. — Saint Vincent disant qu'il était le fils d'un pauvre villageois, Condé qui appréciait le saint, lui répondit : « C'est par le mérite et la vertu que l'homme s'anoblit. »..... 317

Spes viduæ et pupilli, fresque de Alph. Perin dans l'église de Notre-Dame-de-Lorette, à Paris, XIXe siècle. — La Croix est « l'Espérance de la veuve et de l'orphelin », et de tous ceux qui souffrent. La vue d'une croix soutenait saint Vincent de Paul dans les luttes de sa dernière maladie..... 311

La Chambre de saint Vincent de Paul, transformée en chapelle par la piété des religieuses qui desservent la maison de Saint-Lazare. — D'après la tradition, saint Vincent travaillait dans l'embrasure de la fenêtre, et de là il apercevait l'autel et le tabernacle, dont la vue était un aliment continuel à sa piété envers l'Eucharistie..... 307

La Piété de saint Vincent envers les morts, fac-similé d'une image sur parchemin représentant les âmes du Purgatoire; saint Vincent affectionnait cette image et la portait dans son bréviaire. — Musée des reliques de la Mission, à Paris..... 313

Fac-similé de l'attestation manuscrite qui se lit au verso de l'image précédente..... 314

MORT DE SAINT VINCENT

* *La Mort de saint Vincent*, tableau de M. Roux, dans la chapelle de l'hospice de Dourdan, XIXe siècle. — Pendant que le prêtre fait sur lui les onctions suprêmes, Vincent lève un regard d'espérance vers le ciel où il va recevoir la récompense de son héroïque charité. 327

La Reine Anne d'Autriche, gravure de Claude Mellan, XVIIe siècle. — En apprenant la mort de saint Vincent, Anne d'Autriche s'écria : « L'Église et la France viennent de faire une grande perte. » 143

Saint Vincent conduit au ciel par la Foi, l'Espérance et la Charité, peinture à la cire de M. Crauk, pour l'église Sainte-Anne, à Amiens, XIXe siècle 329

Saint Vincent de Paul au tribunal de Dieu. A gauche, saint Vincent à genoux ; à droite, l'Ange gardien présente à Jésus-Christ un livre ouvert sur lequel sont écrits les mérites du saint. L'Humilité, la Douceur, la Charité, la Patience, la Chasteté, la Vigilance font cortège à saint Vincent. — Croquis de V. Orsel, exécuté en 1838 pour l'abside d'une église dédiée à saint Vincent de Paul. Communiqué par M. Félix Perin, architecte à Paris 331

Le Reliquaire du cœur de saint Vincent de Paul, dans la cathédrale de Lyon, XIXe siècle. — Ce reliquaire, qui a remplacé celui que la duchesse d'Aiguillon avait fait exécuter lors de la mort de saint Vincent, est un don du cardinal de Bonald 489

CANONISATION DE SAINT VINCENT

Fac-simile de fragments de la bulle de canonisation de saint Vincent, avec les sceaux de Clément XII, sa signature et celles des premiers cardinaux qui ont signé la bulle après lui 336

Saint Vincent de Paul, statue de marbre blanc, érigée dans la basilique de Saint-Pierre, à Rome, à l'époque de la canonisation du saint ; sculpture de Bracci, XVIIIe siècle 305

Portrait de saint Vincent de Paul, d'après une aquarelle exécutée à l'époque de sa canonisation. — Dans la partie supérieure du motif qui entoure le portrait, une petite ouverture laisse voir un cœur tracé avec le sang du saint 493

LA CHARITÉ APRÈS SAINT VINCENT

I. — L'ACCROISSEMENT

ŒUVRES DE SAINT VINCENT

L'Hospitalité, fresque peinte par Alphonse Perin dans l'église de Notre-Dame-de-Lorette, à Paris, XIXe siècle. D'après le dessin original communiqué par M. Félix Perin, architecte. — Après la mort de saint Vincent de Paul, l'hospitalité fut pratiquée à Saint-Lazare, comme elle l'avait été de son vivant ; la maison ne cessa pas d'offrir un asile gratuit aux ecclésiastiques, aux gens du monde et aux pauvres 353

Vue du grand séminaire d'Amiens, l'un des premiers fondés après la mort de saint Vincent de Paul. État actuel. — En 1789, les Lazaristes dirigeaient en France cinquante-trois grands séminaires et neuf petits, c'est-à-dire presque la moitié des établissements d'éducation ecclésiastique 351

Vue du collège Alberoni, à Plaisance (Italie), confié en 1752 aux prêtres de la Mission par le cardinal Alberoni, son fondateur. État actuel. — On y enseignait les lettres et les sciences, le droit et la théologie. Les Lazaristes, après en avoir été chassés par la Révolution, y sont aujourd'hui rentrés 349

Église et maison de Pé-Tang (Saint-Sauveur), à Pékin. — Les prêtres de la Mission occupent l'établissement de Pé-Tang (paroisse et séminaire), depuis 1783, époque à laquelle ils furent appelés à remplacer les Jésuites dans les missions du Levant. Raux, l'un des premiers missionnaires, devint membre du tribunal de mathématiques et mandarin à Pékin; et le frère Joseph Paris horloger de la cour..... 347

La Mort de Molière, entre deux sœurs de charité, d'après le tableau de Vafflard, XIXe siècle. — Durant une représentation du *Maladie imaginaire*, au moment où il prononçait le mot *Juro*, Molière fut pris d'une convulsion et dut être emporté chez lui; il mourut étouffé par le sang, assisté par les deux religieuses auxquelles il donnait souvent d'abondantes aumônes.. 355

Louis XVI, roi de France, d'après une médaille du temps. — Louis XVI, après le panégyrique de saint Vincent de Paul par l'abbé Maury, ordonna qu'une statue de marbre blanc fût érigée à ce saint dans la galerie du Louvre. Cette statue, chef-d'œuvre de Stouf, fut brisée par les révolutionnaires en 1789, et la tête en fut jetée dans le bassin du Palais-Royal..... 481

ŒUVRES NÉES DE L'ESPRIT DE SAINT VINCENT

Un Frère des écoles chrétiennes. — Les Frères des écoles chrétiennes, institués en 1680 par Jean-Baptiste de La Salle, sont aujourd'hui au nombre de plus de 12,000, possèdent 1,268 établissements, et dirigent plus de 8,000 classes dans 2,245 écoles. Ils enseignent en Italie, en Belgique, en Angleterre, en Autriche, en Prusse, en Turquie, en Égypte, en Tunisie, et dans toutes les parties du monde. — L'institut des Frères réalise une des plus chères pensées de saint Vincent de Paul, pour l'instruction des enfants pauvres..... 357

L'Abbé de l'Épée, fondateur de l'œuvre des Sourds-Muets, d'après la sculpture de M. Martin dans la cour des Sourds-Muets, à Paris, XIXe siècle..... 359

L'Institution des Jeunes-Aveugles. — La Religion inspire à Valentin Haüy la charité avec laquelle il instruit les jeunes aveugles; il leur enseigne la lecture, l'écriture, le calcul, la musique, la géographie, l'art de composer à la casse. — Bas-relief du fronton de l'établissement des Jeunes-Aveugles, à Paris, par M. Jouffroy, XIXe siècle..... 363

II. — LA DESTRUCTION

« La Révolution, c'est la haine de Dieu, d'où naît, d'une naissance spontanée, la haine des hommes. »
(Le P. Félix : *Qu'est-ce que la Révolution ?*)

SOURCES DE LA RÉVOLUTION

Jean-Jacques Rousseau, après avoir porté ses enfants à l'hôpital, songe à donner des leçons de tendresse aux mères de famille; gravure moderne. — Jean-Jacques Rousseau prétendit établir une morale indépendante de Dieu et de l'Église, dont il attaquait les enseignements; la Révolution, nourrie des principes du *Contrat social*, a frappé l'Église, seul foyer de la vraie charité..... 364

DESTRUCTION DU CLERGÉ ET DES ORDRES RELIGIEUX

Vue de l'église et de la maison professe des PP. Jésuites de la rue Saint-Antoine, à Paris; gravure de Mérian, XVIIe siècle. L'église est aujourd'hui une paroisse (Saint-Paul-Saint-Louis), et les bâtiments de la maison professe sont occupés par le lycée Charlemagne. — A l'époque de la Renaissance, les Jésuites avaient sauvé la foi et les mœurs. Par les missions et par de nombreux collèges, ils contribuèrent largement à la renaissance religieuse du XVIIe siècle. Leur suppression en 1773 fut le prélude de la Révolution..... 301

Une Séance de l'Assemblée nationale en 1789. — Parmi les membres de cette assemblée figurait M. Cayla de la Garde, dixième supérieur général de la Mission. M. Cayla refusa courageusement de prêter serment à la Constitution civile du clergé, après l'avoir combattue dans plusieurs discours qu'il fit imprimer..... 371

Pillage de Saint-Lazare, à Paris, le 13 juillet 1789, gravure du temps. — Les tableaux, les portraits, les œuvres d'art sont enlevés ; la bibliothèque, riche de 50,000 volumes, est pillée et détruite, les titres sont dérobés, l'argent est volé, les jardins sont dévastés, et la chambre de saint Vincent est elle-même profanée. Le séminaire de Saint-Firmin, qui était une dépendance de Saint-Lazare, fut bientôt après le théâtre d'un horrible massacre : 75 prêtres, parmi lesquels 10 prêtres de la Mission, y furent égorgés..... 367

Vue générale de l'abbaye de Clairvaux, au XVIIe siècle. D'après une gravure d'Israël Sylvestre. — Clairvaux, Loos, Beaulieu, Cadillac, Fontevrault, tous ces monastères, asiles autrefois secourables aux malheureux et aux pauvres, ont été supprimés par la Révolution et transformés en maisons centrales de détention. Ainsi s'est vérifiée la parole de Joseph de Maistre : « Il leur faudra bâtir des bagnes avec les ruines des couvents qu'ils auront détruits. »..... 369

Vue de la ville et du port de Saint-Hélier, dans l'île de Jersey. — Cette ville fut, pendant la Révolution, le théâtre du dévoûment de Luc Chantrel, prêtre de la Mission. Il y ouvrit des chapelles publiques pour les émigrés, des écoles pour les orphelins, et organisa un atelier de travail où les dames françaises venaient confectionner elles-mêmes des vêtements pour les exilés..... 379

DESTRUCTION DES INSTITUTIONS CHARITABLES

Marianne Vaillant et Odille Bougard, Filles de la Charité, allant à la mort; sculpture de M. Choyer, à Avrillé, près d'Angers. — « Toutes les deux liées à la même corde, elles s'avancent au milieu de leurs bourreaux... Le commandant ayant donné l'ordre de tirer, toutes les victimes furent renversées. La sœur Marianne n'eut que le bras cassé. Les meurtriers se jetèrent sur elle et sur les autres, et avec leurs sabres et leurs baïonnettes les hachèrent et les mirent en morceaux. »..... 381

Vue de la ville de Dax au XVIIe siècle, d'après une estampe de la Bibliothèque nationale. — Sur l'une des places de la ville fut guillotinée, le 9 avril 1794, la supérieure de l'hôpital de cette ville, Marguerite Rutan, Fille de la Charité, née à Metz en Lorraine. « On fit courir la sœur au pas de charge des tambours ; il semblait qu'on montât à l'assaut de la guillotine. » — Sur tous les points de la France les religieuses qui servaient les malades furent chassées et plusieurs envoyées à l'échafaud; dans les hôpitaux dépouillés « il ne resta plus, dit M. Taine, de quoi acheter une tasse de bouillon »..... 383

DESTRUCTION DE LA FAMILLE

La Reine Marie-Antoinette faisant l'aumône, d'après le dessin original de Michel Moreau, XVIIIe siècle. — Marie-Antoinette fut la première protectrice de la Société maternelle destinée à venir en aide aux mères de famille indigentes. La Révolution, tandis qu'elle attaquait la famille en accordant des primes aux filles-mères, supprima la Société maternelle, Mais la charité chrétienne l'a rétablie et elle existe aujourd'hui dans 80 villes de France..... 373

DESTRUCTION DE L'ENSEIGNEMENT A TOUS LES DEGRÉS

Vue de l'université de Perpignan, supprimée par la Révolution. — Par son décret du 15 septembre 1793, la Convention supprima 23 universités (sur 24 que possédait la France),

562 collèges avec 72,747 élèves (Villemain), et toutes les écoles primaires. Ainsi fut ruinée d'un seul coup une œuvre immense fondée par la charité de l'Église pour l'éducation de la jeunesse et qui ne coûtait rien à l'État. — « Avant 1789, disait, en 1843, M. Villemain dans un rapport au roi Louis-Philippe, l'instruction classique, plus recherchée par le goût et l'habitude des classes riches, était en même temps plus accessible aux classes moyennes ou pauvres. » 377

Robespierre à la tribune, gravure moderne. — Robespierre déclare que l'instruction doit être obligatoire et laïque, les enfants appartenant à l'État : « Laissons les prêtres, dit-il... La patrie seule a le droit d'élever ses enfants; elle ne peut confier ce dépôt à l'orgueil des familles, ni aux préjugés des particuliers ». (Séance de la Convention du 7 mai 1794.) On sait quelles furent les conséquences de ces doctrines. Le principe chrétien, qui, d'après M. de Salvandy, « avait pourvu et suffi à tout pendant de nombreux siècles », fut écarté. Ce fut la ruine de l'enseignement primaire. En l'an IV, Fabre, député de l'Aude, disait au conseil des Cinq-Cents : « Vos écoles n'existent que dans vos décrets »; en 1801, le ministre Chaptal pouvait encore écrire dans un projet de loi sur l'instruction publique : « L'éducation publique est presque nulle partout; la génération qui vient de toucher à sa vingtième année est irrévocablement sacrifiée à l'ignorance, et nos tribunaux, nos magistratures ne nous offrent que des élèves des anciennes universités.... les écoles primaires n'existent presque nulle part, de manière que la masse de la nation croît sans instruction. » 375

III. — LA RESTAURATION

Les œuvres nées de saint Vincent de Paul se relèvent et se multiplient. Sur leur modèle se fondent des institutions charitables sans nombre pour toutes les infortunes et pour tous les âges.

LE TRIOMPHE DE SAINT VINCENT

Portrait de M. Hanon, supérieur général de la Mission, de 1807 à 1816. — Ayant refusé en 1811 d'obtempérer à l'ordre que Napoléon lui donnait de se démettre de la direction des Filles de la Charité, il fut jeté en prison à Fénestrelles avec le cardinal Pacca; sa captivité dura jusqu'en 1814 386

Translation solennelle des reliques de saint Vincent, le 25 avril 1830, à Paris; gravure du temps. — Cette cérémonie s'accomplit au milieu du concours de toute la population parisienne 389

* *La Châsse de saint Vincent de Paul,* dans l'église de la Mission, à Paris. Exécutée par Odiot, cette châsse, qui avait figuré à l'Exposition de l'industrie française en 1827, était une offrande du diocèse de Paris : en tête des listes de souscriptions s'étaient fait porter le roi Charles X, les princes et les princesses de la famille royale 391

Charles X, roi de France, d'après un croquis de Gatteaux, à la Bibliothèque nationale. — Deux jours après la translation, Charles X, accompagné de madame la duchesse d'Angoulême et de madame la duchesse de Berry, vint se prosterner devant les restes du saint prêtre. « Je viens, dit-il, demander par son intercession le bonheur de mes peuples. » 388

Médaille votive à saint Vincent, frappée durant le choléra de 1832, selon le désir de Mgr de Quélen, qui voulut être lui-même représenté au revers 414

Église élevée à la mémoire de saint Vincent de Paul, sur l'emplacement de la maison où il est né, à Pouy (Landes), XIXe siècle 487

Église de Saint-Vincent-de-Paul, à Paris, XIXe siècle. — Cette église ressemble aux basiliques italiennes des premiers siècles chrétiens. A l'intérieur, les fresques, peintes par Hippolyte Flandrin, « retracent la mission sociale de l'Église symbolisée par l'enseignement de saint

Pierre et de saint Paul. De cet enseignement, comme d'une source féconde, jaillissent des peuples de martyrs, de docteurs, de vierges, de pénitentes. L'artiste a représenté ces foules illustres en marche vers le sanctuaire du temple, où ils vont *témoigner* sur les degrés d'un autel élevé à la Charité, personnifiée dans la grande figure toute française de saint Vincent de Paul. » (H. Jouin, *Les frises de Saint-Vincent-de-Paul.*)..... 491

PROGRÈS DES PRÊTRES DE LA MISSION

Portrait de M. Étienne, quatorzième supérieur général de la Mission, mort le 12 mars 1874. — M. Étienne a été le principal restaurateur des œuvres de saint Vincent au XIXe siècle.. 411

Portrait du vénérable Jean-Gabriel Perboyre, prêtre de la Mission, martyrisé en Chine pour la foi en 1840. — Les Lazaristes entretiennent des missionnaires en Chine, en Perse, en Abyssinie..... 407

Vue du petit séminaire de Nice, dirigé par les prêtres de la Mission. Les Lazaristes dirigent actuellement en France 19 grands séminaires et 11 petits..... 451

Vue intérieure du grand séminaire de Kouba (Algérie), dirigé par les prêtres de la Mission. 449

L'Église de Cadouin (*Dordogne*), monument du XIIe siècle. — Cet édifice, seule partie à peu près intacte d'une riche et puissante abbaye, est aujourd'hui une église paroissiale desservie par les prêtres de la Mission..... 463

Vue du grand séminaire de Caraça (Brésil), dirigé par les Lazaristes, qui ont au Brésil douze établissements, missions, hôpitaux, séminaires, collèges, écoles..... 415

Le Collège de Saint-Vincent-de-Paul, à Castleknock (Irlande), dirigé par les Lazaristes. Les Lazaristes dirigent hors de France cent soixante-douze établissements..... 457

Église de l'Assomption, à Ning-Po-Fou, province de Tché-Hiang (Chine). — Cette paroisse est desservie par les prêtres de la Mission..... 465

Portrait de M. Eugène Boré, quinzième supérieur général de la Mission, mort le 3 mai 1878. D'abord disciple de Lamennais, qu'il ne suivit pas dans ses égarements, puis professeur suppléant au Collège de France, M. Boré fut l'un des plus savants orientalistes de son temps. Dès 1841, il avait été nommé membre de la Légion d'honneur, sur la proposition de M. Guizot. Encore laïque, il établissait en Orient des écoles où il enseignait lui-même, et, par le prestige de sa science et de sa vertu, il couvrait d'une protection efficace les œuvres catholiques du Levant..... 417

PROGRÈS DES FILLES DE LA CHARITÉ

Portrait de madame Élisabeth Seton. — En 1809, elle fonda à Baltimore l'Institut des religieuses de Saint-Joseph qui, en 1840, embrassèrent, au nombre de 400, les règles des Filles de la Charité..... 408

Maison centrale de Gratz, chef-lieu des établissements des Filles de la Charité en Autriche-Hongrie. État actuel. — Madame de Brandis, supérieure et fondatrice de cette maison, y avait d'abord établi une communauté de religieuses hospitalières. En 1851, elle vint à Paris, passa deux années dans la maison mère des Filles de la charité, puis retourna à Gratz et revêtit, avec toutes ses sœurs, le costume des Filles de la Charité..... 409

Dévoûment de la sœur Rosalie, pendant les journées révolutionnaires de 1848; d'après le dessin de M. Émile Lafon, XIXe siècle. — « Les insurgés avancent toujours, réclamant leur proie... le coup va partir, lorsque la sœur Rosalie se jetant elle-même à genoux : « Voilà cinquante ans, s'écrie-t-elle, que je vous ai consacré ma vie; pour tout le bien que j'ai fait à vous, à vos femmes, à vos enfants, je vous demande la vie de cet homme! »..... Le prisonnier était sauvé..... 413

Hôpital de la Charité, à la Nouvelle-Orléans, desservi par les Filles de la Charité..... 475

L'Asile Sainte-Anne pour les enfants trouvés, à Washington (États-Unis d'Amérique).... 479

École de Saint-Vincent, à Pétaluma (*Californie*). — Cette école est dirigée par les Filles de la Charité..... 473

La Crèche de l'hospice actuel des Enfants-Trouvés, à Paris. Au-dessus de la porte, on lit l'inscription suivante : « Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais le Seigneur m'a recueilli. » L'hospice, desservi par les Filles de la Charité, contient 600 lits; les enfants y sont admis jusqu'à l'âge de douze ans..... 401

Vue de l'Orphelinat de l'Assomption, fondé à Élancourt (Seine-et-Oise), par M. l'abbé Méquignon. — Commencée en 1859 avec 12 jeunes garçons, cette œuvre abrite aujourd'hui 300 orphelins; 18 sœurs de charité les soignent. On en fait des agriculteurs ou des jardiniers..... 396

Une Fille de la Charité, mère d'enfants orphelins. — « La virginité chrétienne n'est pas stérile, elle enfante Jésus-Christ dans les âmes par l'apostolat de la foi; elle le fait vivre dans les corps par celui de la charité. Nos vierges chrétiennes sont les sœurs, les mères de tous les membres souffrants de Jésus-Christ, plus mères souvent que celles de la nature. » (Aug. Nicolas, *la Vierge dans le plan divin.*)..... 397

Orphelinat de Notre-Dame-des-Flots, pour les jeunes mousses, à Dieppe; dirigé par les Filles de la Charité..... 395

Vue du séminaire des Filles de la Charité, maison mère des Filles de la Charité, à Paris. État actuel. — Les Filles de la Charité dirigent, en France et à l'étranger, dix-neuf cents établissements..... 469

LES CONFÉRENCES DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

Portrait de M. Frédéric Ozanam, l'un des fondateurs de la première Conférence de Saint-Vincent-de-Paul. — Les membres des Conférences visitent les pauvres et leur portent des secours à domicile; ils continuent l'œuvre des diacres des premiers temps de l'Église et celle des Confréries de Charité établies par saint Vincent. — « Quand le concert des clercs et des laïques sera rétabli, la France reprendra dans le monde l'ascendant qu'elle exerça aux époques de saint Louis et de Louis XIII. »..... 425

Portrait de M. Bailly, l'un des membres de la première Conférence de Saint-Vincent-de-Paul..... 427

PATRONAGES ET ŒUVRES OUVRIÈRES

Vue du premier patronage de Saint-Vincent-de-Paul pour les jeunes apprentis, fondé à Paris par les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul. Cette œuvre est la continuation de celle que saint Vincent rattachait aux Confréries de la Charité et pour laquelle il avait rédigé de sa main un règlement. — « Le patronage librement offert par les classes supérieures, et librement accepté par les classes inférieures; l'association constituée par le libre concours de tous ceux que rapprochent dans la vie les mêmes travaux et les mêmes peines et organisée par leur libre volonté; voilà le patronage et l'association tels que la charité les produit et tels que la liberté des sociétés chrétiennes les réclame. » (Ch. Périn, *De la Richesse dans les sociétés chrétiennes.*)..... 399

RÉHABILITATION DU MARIAGE

Saint François Régis instruit les enfants pauvres. — Saint François Régis, prêtre de la Compagnie de Jésus, est le patron de l'œuvre fondée en 1826 par M. Gossin, membre des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, pour faciliter le mariage religieux et civil des

pauvres. En 1875, le nombre des mariages réalisés par ses soins s'est élevé à 1,406 et celui des enfants légitimés à 560. — Saint François Régis fut contemporain de saint Vincent..... 437

ŒUVRES DE L'HOSPITALITÉ DE NUIT

Entrée, plan du rez-de-chaussée et dortoir du premier établissement fondé à Paris pour l'hospitalité de nuit. — Cette œuvre a pour but d'offrir un abri temporaire, pour la nuit, aux hommes sans asile. Elle est dirigée par un conseil d'administration composé, en grande partie, de membres des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul..... 430 et 431

REFUGES POUR LA VIEILLESSE

Vue de la maison mère des Petites-Sœurs des Pauvres, à La Tour Saint-Joseph en Saint-Pern (Ille-et-Vilaine). — Les Petites Sœurs des Pauvres procurent un asile gratuit aux vieillards des deux sexes, et les nourrissent d'aumônes recueillies à domicile. Cette œuvre est analogue à celle que saint Vincent avait fondée dans l'hospice du Nom-de-Jésus..... 405

IMPUISSANCE DE LA PHILANTHROPIE

Fac-similé d'une lettre de convocation usitée dans une loge maçonnique de Paris qui avait pris saint Vincent de Paul pour patron, XIXe siècle. — Le choix de saint Vincent comme patron d'une loge maçonnique était tout à la fois un hommage involontaire rendu à la charité chrétienne, un aveu de l'impuissance de la philanthropie, et, par-dessus tout, un habile moyen de couvrir, sous des apparences de bienfaisance, le but réel des sociétés secrètes, c'est-à-dire la ruine des institutions religieuses, dont saint Vincent de Paul a été l'un des plus grands restaurateurs..... 403

EXCELLENCE DE LA CHARITÉ

* *La Charité*, tableau d'Andrea del Sarto, au musée du Louvre, XVIe siècle. C'est en France, où il avait été appelé par François Ier, qu'Andrea del Sarto peignit ce tableau fameux. — Cette représentation, expression de la seule charité maternelle, est incomplète. « L'art, dit M. Grimouard de Saint-Laurent, laisse une lacune grave quand il donne, comme étant la Charité, des représentations où il ne paraît aucune trace de l'amour divin. »..... 495

La Charité, fresque de Giotto, dans l'église de l'*Arena*, à Padoue, XIVe siècle. — La Charité porte le nimbe des saints, une couronne de fleurs et par-dessus trois jets de flammes. Son regard, sa tête, son âme, tout son être s'élance vers le ciel; et de toute la portée de son bras, elle élève son cœur vers Dieu qui le prend des deux mains. Un bassin chargé de fruits, et des trésors répandus à ses pieds, témoignent de son empressement à secourir le prochain. L'amour de Dieu et l'amour du prochain se manifestent ici l'un et l'autre; la représentation est complète. Andrea del Sarto a mieux exécuté, Giotto a mieux compris. C'est, dans l'ordre religieux, la différence artistique qui distingue les deux époques: la Renaissance et le Moyen Age..... 497

L'Excellence de la Charité, d'après Abraham Bosse, XVIIe siècle. — La Charité, assise sur un trône, reçoit les hommages des autres Vertus. De la main droite elle soutient un triangle lumineux, emblème de la Trinité, qui est la source première de toute vraie charité. A droite, la Foi adore la croix, l'Espérance lève les mains vers le ciel, la Justice tient la balance et le glaive; à gauche, la Force porte un fût de colonne, la Prudence, précédée du serpent, regarde dans un miroir, la Tempérance se verse de l'eau dans une coupe. Sur le marchepied du trône on lit: *Major harum est Charitas*, « la Charité est, de toutes les vertus, la plus excellente »..... 47

LA VÉRITÉ, CHARITÉ DE DIEU ENVERS L'HUMANITÉ

Fresque peinte par Alphonse Perin dans l'église Notre-Dame-de-Lorette, à Paris, dix-neuvième siècle.
D'après le dessin original, communiqué par M. Félix Perin, architecte à Paris.

Le Pape, la tiare en tête, l'Évangile sur les genoux, est couronné de ce nom : VERITAS. — L'enseignement permanent de la Vérité, attaché à la personne du Pape, est, en effet, la plus grande charité que Jésus-Christ ait faite à l'humanité. — « *Veritas liberabit vos* », disait Jésus-Christ aux Juifs qui croyaient en lui. La VÉRITÉ seule peut nous délivrer de la Révolution ; c'est la parole infaillible.

TABLE DES CHAPITRES

INTRODUCTION 1

SAINT VINCENT DE PAUL

I. — LA VOCATION

L'Homme et l'Œuvre. — Le seizième siècle et le protestantisme en France. — Ravages causés par les guerres de religion. — Changements dans la société. — Accroissement de la misère. — L'œuvre nouvelle de la Charité. — Saint Vincent de Paul. — Sa mission. — Naissance et premières années. — Éducation 51

La Préparation. — Vincent achève ses études théologiques et reçoit les ordres sacrés. — Son voyage à Bordeaux. — Sa captivité en Tunisie. — Il va à Rome. — Mission auprès de Henri IV. — Le juge de Sore. — Vincent chez la reine Marguerite. — Commencement de sa vocation. — L'hôpital de la Charité. — La tentation 67

L'Apostolat de la Charité. — Les prémices du dix-septième siècle. — Vincent de Paul et le P. de Bérulle. — Vincent est nommé curé de Clichy. — Ses premiers travaux. — Son entrée dans la maison de Gondi. — Les pauvres gens des campagnes. — Première mission à Folleville. — Vincent quitte Paris et prend possession de la cure de Châtillon-les-Dombes. — Réforme de la paroisse. — Insignes conversions. — Origine des confréries de charité. — Vincent revient dans la famille de Gondi 84

II. — LES ŒUVRES

Les Confréries de charité. — Organisation et développement de la confrérie de la Charité. — Les domaines du seigneur de Gondi. — Première idée de la Congrégation de la Mission. — Vincent de Paul devient aumônier royal des galères et supérieur des religieuses de la Visitation. — Saint François de Sales. — Le cloître et le monde au dix-septième siècle. — Vincent à Marseille. — Son ministère auprès des forçats. — Règlement de la mendicité à Mâcon. — Voyage en Guyenne. — Dernière visite de Vincent à ses parents 107

La Congrégation de la Mission. — Fondation de la Mission. — Madame de Gondi. — Vincent de Paul est nommé supérieur du collège des Bons-Enfants. — Les fondateurs d'ordre. — But de la Congrégation de la Mission. — L'évangélisation des pauvres. — Établissement à Saint-Lazare. — Premiers travaux des missionnaires. — Esprit et règles de la Congrégation 129

La Sœur de charité. — Mademoiselle Le Gras et Vincent de Paul. — Premiers rapports premières œuvres. — Institution des Filles de la Charité, servantes des pauvres. — Une nouvelle religieuse. — Conférences. — Règles. — L'Hôtel de Rambouillet et l'Hôtel-Dieu. — Les Dames de la Charité. — Madame Goussault. — Concours des Filles et des Dames de la Charité. — Leurs œuvres multiples — La veuve dans la primitive Église et la Dame de charité dans la société moderne 153

L'Hôpital. — La Charité dans les premiers siècles de l'Église. — Institutions hospitalières du moyen âge. — L'antiquité et le christianisme. — L'hôpital dans les temps modernes. — Rôle de saint Vincent de Paul. — Diverses fondations du saint. — L'hôpital du Nom-de-Jésus. — L'Hôpital général. — La Madeleine. — L'hôpital des forçats à Marseille. — L'hôpital de Sainte-Reine. — La maison de Saint-Lazare. — Traits de charité de saint Vincent de Paul 177

III. — L'ACTION

Les Missions. — Saint Vincent de Paul missionnaire. — Organisation des missions rurales. — Vertus et qualités des missionnaires. — La prédication d'après le saint. — Sa conduite envers les hérétiques et les infidèles. — Les imitateurs de Vincent de Paul. — Fruits du nouvel apostolat. — Missions à la cour et à l'armée. — Les missions à l'étranger : en Italie, en Barbarie, en Irlande, aux Hébrides, en Pologne, à Madagascar 211

La Renaissance religieuse. — Le complément des missions. — État du clergé depuis le concile de Trente. — Nécessité d'une réforme. — Les exercices des ordinands. — Saint-Lazare. — La conférence du mardi. — Bossuet. — Les retraites spirituelles. — Le collège des Bons-Enfants. — Vincent de Paul et Olier. — Les séminaires. — Services rendus par Vincent aux ordres religieux. — Réforme générale. — Fondation de communautés religieuses. — Saint-Cyran et le jansénisme 245

La Politique et la Charité. — La Charité dans l'État. — La guerre en Lorraine. — Vincent de Paul vient au secours de cette malheureuse province. — Les réfugiés lorrains à Paris. — Vincent de Paul et Richelieu. — Les deux politiques. — Vincent au lit de mort de Louis XIII. — Son entrée et sa conduite au conseil de conscience. — Les duels. — Opposition à Mazarin. — La Fronde. — Vincent de Paul s'entremet pour la paix. — Provinces sauvées de la famine par sa charité. — Préparation du règne de Louis XIV 272

IV. — LE SAINT

La Charité ; ses sources, ses effets. — Foi, humilité, douceur de Vincent de Paul. — Traits de ses vertus. — Les miracles. — La vision des deux globes. — La journée de Vincent; occupations et austérités. — Les derniers temps de sa vie. — Mort et canonisation. — La gloire de saint Vincent de Paul 303

V. — LA POSTÉRITÉ

L'Accroissement. — Extension des deux familles de saint Vincent de Paul. — Progrès de leurs œuvres. — Les missions étrangères et les séminaires. — Les successeurs de saint Vincent. — Congrégations religieuses fondées sur le modèle de la Mission. — Les Filles de la Charité en France et à l'étranger. — Les Enfants-Trouvés. — Les hôpitaux. — Institutions nouvelles de bienfaisance..... 343

L'Épreuve. — Le pillage de Saint-Lazare. — Les idées de la Révolution. — Charité et philanthropie. — Désorganisation des hôpitaux. — Suppression des congrégations hospitalières et enseignantes. — Massacres de Saint-Firmin. — Destruction de l'œuvre de saint Vincent de Paul. — Plan de réforme humanitaire. — Les prêtres de la Mission et les Filles de la Charité en exil et sur l'échafaud. — Accroissement général de la misère. — Plaintes universelles. — Les persécuteurs et leurs victimes..... 366

La Restauration. — Résultats de la Révolution. — Le retour des Filles de la Charité. — Rétablissement de la Congrégation de la Mission. — Épreuves et progrès. — La translation du corps de saint Vincent de Paul. — Une ère nouvelle de charité. — La Société de Saint-Vincent-de-Paul. — Œuvres pour la jeunesse. — Œuvres pour l'âge mûr et la vieillesse. — Les Petites-Sœurs des pauvres. — Accroissement des deux familles de saint Vincent. — Missions étrangères. — Diffusion des Sœurs de charité dans le monde. — Conclusion.... 385

La Société de Saint-Vincent-de-Paul. — Ses origines, son but, son histoire..... 421

APPENDICES

Saint Vincent de Paul dans la Littérature..... 441

L'Art et la Charité..... 485

Plan de l'illustration..... 499

FIN

Paris. — Typ. A. Pillet et D. Dumoulin, 5, rue des Grands-Augustins.

POUR LA PRÉSENTE ÉDITION

LA SOCIÉTÉ ANONYME

DES PAPETERIES DU MARAIS ET DE SAINTE-MARIE

A FABRIQUÉ LE PAPIER

MM. LEMERCIER ET C^ie^

ONT IMPRIMÉ LES CHROMOLITHOGRAPHIES

M. PANNEMAKER

A EXÉCUTÉ LES GRAVURES SUR BOIS

46875

VERI-
TAS
VERITAS LIBERABIT
VOS